



HAL
open science

Le masochisme féminin : de la construction d'un mythe à la constitution d'un voile

Lorena Barajas Ramirez

► **To cite this version:**

Lorena Barajas Ramirez. Le masochisme féminin : de la construction d'un mythe à la constitution d'un voile. Psychologie. Université Rennes 2, 2023. Français. NNT : 2023REN20026 . tel-04289999

HAL Id: tel-04289999

<https://theses.hal.science/tel-04289999>

Submitted on 16 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COLLEGE EDUCATION, LANGAGES

DOCTORAL INTERACTIONS, COGNITION

BRETAGNE CLINIQUE, EXPERTISE



THESE DE DOCTORAT DE PSYCHOLOGIE

L'UNIVERSITE RENNES 2

ECOLE DOCTORALE N° 646

Education, Langages, Interactions, Cognition, Clinique, Expertise

Spécialité : Psychologie

Par

Lorena BARAJAS RAMIREZ

Le masochisme féminin :

De la construction d'un mythe à la constitution d'un voile.

Thèse présentée et soutenue à l'Université de Rennes 2, le 6 novembre 2023.

Unité de recherche : : RPpsy, Recherches en psychopathologie et psychanalyse – EA 4050

Rapporteurs avant soutenance :

Laurent COMBRES Maître de conférences HDR, Université de Toulouse Jean Jaurès, Laboratoire Cliniques
Psychopathologique et Interculturelle
Manuella DE LUCA Professeure associée Université Paris Descartes ETA 540

Composition du Jury :

Examineurs : Yorgos DIMITRIADIS Professeur de Psychopathologie, Université Paris-Cité
Laurent COMBRES Maître de conférences HDR, Université de Toulouse Jean Jaurès,
Laboratoire Cliniques Psychopathologique et Interculturelle
Manuella DE LUCA Professeure associée Université Paris Descartes ETA 540

Directeur de thèse : David BERNARD

Maître de conférences en psychopathologie, Université de Rennes 2

DOCTORAT / EDUCATION
BRETAGNE / LANGAGES, INTERACTIONS
LOIRE / COGNITION, CLINIQUE



UNIVERSITÉ RENNES 2

École doctorale n° 646
Éducation, Langage, Interaction, Cognition, Clinique
Spécialité : Psychologie

Unité de recherche : RPpsy, Recherches en psychopathologie et psychanalyse – EA 4050

Le masochisme féminin :

De la construction d'un mythe à la constitution d'un voile.

Thèse de doctorat

Présentée par Lorena BARAJAS

Dir. de thèse : David BERNARD

Soutenue le 6 novembre 2023

Jury :

Yorgos DIMITRIADIS. Professeur de Psychopathologie, Université Paris-Cité

Laurent COMBRES. Maître de conférences HDR, Université de Toulouse Jean Jaurès, Laboratoire Cliniques Psychopathologique et Interculturelle

Manuella DE LUCA. Professeure associée Université Paris Descartes ETA 540

David BERNARD. Maître de conférences en psychopathologie, Université de Rennes2.

Remerciements

Tout d'abord j'exprime la plus profonde gratitude à mon directeur de thèse, Monsieur David Bernard, pour son soutien, sa patience et la direction de ce travail.

Merci à ceux qui m'ont aidée avec la correction et relecture, spécialement à Lucie Bryant pour m'avoir accompagnée lors de l'écriture et pour la qualité de ses relectures et remarques précieuses.

J'adresse une affectueuse pensée à mes proches et aux membres de ma famille : mes parents, ma sœur et mon époux qui m'ont soutenue à tout moment.

Mes remerciements vont également à Jean-Jacques Gorog pour son soutien.

Mes pensées vont aussi vers mon fils, Luca. Qui, même avant d'être né, était là pour motiver mes pas.

Table des matières

<i>Le masochisme féminin : De la construction d'un mythe à la constitution d'un voile.</i>	9
<i>Introduction.....</i>	9
Plan du développement.....	12
Chapitre 1. Généalogie du concept de masochisme féminin.....	17
1.1 Premières articulations entre le masochisme et le féminin	18
1.1.1 Premiers travaux de la psychiatrie et des pionniers du mouvement psychanalytique sur la notion de masochisme féminin.....	18
1.1.1.1 L'introduction d'un concept à la limite entre l'Éros et la destruction : Sabina Spielrein.....	18
1.1.1.2 Introduction de la notion du masochisme : Krafft-Ebing et Masoch.....	32
1.1.1.3 Commentaires	43
1.1.2 Premières discussions psychanalytiques sur la féminité.....	46
1.1.2.1 Freud : « On bat un enfant » et les hypothèses sur l'Œdipe féminin	46
1.1.2.2 Anna Freud : le fantasme féminin comme une conséquence de l'Œdipe féminin	53
1.1.2.3 Lou Andreas-Salomé : un narcissisme féminin	57
1.1.2.4 Hélène Deutsch : revendication de la passivité féminine.....	60
1.1.3 Prémisses de la formalisation du masochisme féminin	63
1.1.3.1 Freud : Le problème économique du masochisme	63
1.1.3.2 Deutsch et la formalisation du masochisme féminin	68
1.2 Élaborations sur la féminité.....	78
1.2.1 L'Œdipe comme fondement du masochisme féminin	78
1.2.1.1 Sándor Radó : l'angoisse de castration de la femme	79
1.2.1.2 Jeanne Lampl de Groot : la castration féminine et le surmoi féminin	81
1.2.1.3 Marie Bonaparte : la passivité, le masochisme et la féminité	85
1.2.1.4 Annie Reich : le <i>Penisneid</i> chez la femme	88
1.2.1.5 Sacha Natch : le masochisme chez la femme	89
1.2.2 Le social comme fondement du masochisme féminin.....	91
1.2.2.1 La pionnière Karen Horney.....	92
1.2.2.2 Sigmund Freud : derniers commentaires	99
1.2.2.3 Psychanalyse et politique.....	103
1.2.2.4 Soumission au signifiant maître.....	105
1.2.3 Le concept de masochisme féminin dans la culture	107

1.2.3.1 Le masochisme dans la littérature.....	108
1.2.3.2 Le masochisme féminin au cinéma.....	111
1.2.3.4 L'usage du terme de masochisme féminin dans la psychologie du sport	114
1.3 Conclusion du chapitre	116
Chapitre 2. Déconstruction du terme de masochisme féminin sous la lumière de Lacan..	121
2. 1 La comédie des sexes dans la scène phallique	122
2.1.1 Le registre phallique.....	123
2.1.1.1 La femme est un fantasme du désir de l'homme	123
2.1.1.2 La signification phallique.....	127
2.1.1.3 La différence sexuelle comme effet signifiant.....	130
2.1.1.4 Le Phallus symbolique.....	133
2.1.2 Le Phallus entre les sexes	137
2.1.2.1 L'opposition de la structure signifiante.....	137
2.1.2.2 Le fétichisme	152
2.1.2.2.1 La forme fétichiste et la forme érotomaniaque de l'amour selon la différence sexuelle ...	152
2.1.2.2.2 Le fétichisme masculin et le besoin de rabaissement.....	155
2.1.2.2.3 Pablo Picasso.	163
2.1.2.3 L'érotomanie féminine.....	165
2.1.2.3.1 Repères structuraux du sujet femme.....	165
2.1.2.3.2 Cas de Clérambault : la voleuse de soie/soi	170
2.1.2.3.3 L'érotomane est une « <i>hommosexuelle</i> ».....	175
2.1.2.2.4 De l'érotomanie au masochisme	178
2.2 Une théorie du féminin	182
2.2.1 Du manque de représentant du sexe féminin à La femme n'existe pas	183
2.2.1.1 Le mystère de son désir	186
2.2.1.2 Le Non-lieu et l'ombre de la femme	190
2.2.1.3. Les problèmes de l'inexistence de La femme chez l'homme	194
2.2.1.4. Les femmes sont sensibles à la nomination ?.....	196
2.2.2 La mascarade féminine.....	197
2.2.2.1 Principes freudiens de la mascarade	201
2.2.2.2 Invention du terme de la mascarade féminine : Joan Rivière	202
2.2.2.3 Mascarade trompe l'œil.....	204
2.2.2.4 Problématiques de la mascarade	207
2.2.2.5 L'histoire d'O : la mascarade masochiste répond au fantasme masculin	214

2.2.3 L'Œdipe féminin et le ravage.....	223
2.2.3.1 Le ravage de la jeune homosexuelle.....	227
2.2.3.2 Le <i>Penisneid</i> dans <i>L'Empire des sens</i>	231
2.2.3.3 La demande et la plainte féminine.....	233
2.2.3.4 L'amour maternel est-il accompagné du ravage ?.....	238
2.3 On bat un enfant et le fantasme.....	241
2.3.1 L'œdipe féminin comme fondement du masochisme féminin : lectures contemporaines de <i>On bat un enfant</i>	242
2.3.1.1 <i>On bat un enfant</i> : le point de départ.....	242
2.3.1.2 Une femme passive, une femme masochiste : Castellano.....	243
2.3.1.3 Devenir une femme masochiste : Paul Assoun.....	244
2.3.1.4 Le masochisme comme un destin féminin de la pulsion : Dietrich.....	245
2.3.1.5 Discussion et ouverture de lecture.....	247
2.3.2 Le fantasme : Y a-t-il un fantasme féminin et masochiste ?.....	248
2.3.2.1 Une lecture lacanienne d' <i>On bat un enfant</i>	249
2.3.2.2 Construction du fantasme.....	255
2.3.2.2 L'importance d'être l'élue.....	257
2.3.2.3 Deuxième scène : La division de l'Autre et l'extraction de l'objet.....	268
2.3.2.4 Wendla : Le fantasme est une théorie infantile du rapport entre les sexes.....	275
2.3.2.5 Un fantasme féminin ou hystérique ?.....	285
2.3.2.6 Une position masochiste ou féminine ?.....	297
2.3.3. Lectures lacaniennes de <i>On bat un enfant</i>	306
2.3.3.1 Geneviève Vialet-Bine : la passivité féminine.....	306
2.3.3.2 Éric Laurent : La privation féminine.....	309
2.3.3.2 Jacques Félicien : Il n'y a pas un masochisme féminin, mais un fantasme masochiste.....	310
2.3.3.3 Graziella Baravalle : un fantasme masochiste.....	312
2.3.4 Déconstruction de <i>On bat un enfant</i> par Lacan.....	317
2.4 Conclusion du chapitre.....	320
Chapitre 3. Le retour du débat sur le masochisme féminin.....	327
3.1 La jouissance féminine et masochisme féminin.....	328
3.1.1 La jouissance féminine : un malentendu lacanien ?.....	329
3.1.2 Jacqueline Schaeffer : le masochisme et l'érotique féminin.....	331
3.1.3 Gérard Pommier : repenser la position passive.....	333
3.1.4 Christian Demoulin : la jouissance Autre et l'amour.....	335

3.1.5 Dominique Laurent : la jouissance Autre	338
3. 2 Le ravage : une approche du masochisme féminin.....	340
3.2.1 Le ravage et la jouissance.....	340
3.2.2 Le ravage amoureux.....	344
3.2.2.1 La métaphore de l'amour : signification du sujet, signification de « La » femme	347
3.2.2.3 Le ravage de Sabina Spielrein à l'égard de Jung : un après-coup	355
3.2.2.4 Angoisse et ravage face à l'attente inaccomplie : Contribution d'Annie Reich	358
3.2.3 Les conséquences ravageuses du soutien de l'idéal de « La » femme.....	368
3.2.3.1 L'heure de vérité : la coalescence entre (a) et A	368
3.2.3.2 Le sacrifice : l'acte féminin pour se réaliser comme « La » femme	372
3.2.3.3 Être la barre pour aller au-delà du Phallus.....	374
3.2.3.4 Le ravage de s'inscrire dans le registre du <i>Tout Phallique</i>	376
3.2.4 Le ravage n'est le destin ni de la féminité ni du non-rapport entre les sexes	377
3.2.4.1 Le ravage jaillit de l'irréductible du non-rapport sexuel	378
3.2.4.2 La puissance du <i>pas-tout</i>	383
3.2.4.3 Aller au-delà du ravage : la solution pas-toute de Lou-Andreas Salomé.....	385
3.3. Conclusion du chapitre	388
<i>Conclusions générales</i>	391
Bibliographie.....	399

Le masochisme féminin : De la construction d'un mythe à la constitution d'un voile.

Introduction

La réorganisation sociale et familiale, et la place des femmes au sein de la société ont pris beaucoup d'importance dans les réflexions et les formulations des revendications. Nous constatons une récente mise en lumière des dénonciations de violence qui atteignent l'intégrité des femmes dans toutes les sociétés. Les violences les plus courantes s'exercent paradoxalement, au sein d'une relation amoureuse entre homme et femme : tel que les violences conjugales, féminicides, viols, etc. Ceci a amené plusieurs auteurs à s'interroger sur la subjectivité des différents acteurs et sur la façon dont la psychanalyse a accueilli ces subjectivités dans sa pratique et sa théorie. Au sein de ces interrogations, le terme de « masochisme féminin » a fait son apparition.

Depuis sa formulation par plusieurs auteurs, la notion de « masochisme féminin » s'est répandue et ancrée tant dans l'imaginaire social qu'en sciences sociales et plus particulièrement, au sein de la discipline de la psychologie. Cette notion a trouvé son utilité notamment pour tenter d'interpréter et expliquer de façon approximative la souffrance des femmes face au lien amoureux. Le terme vise à répondre aux interrogations sur la souffrance dans le couple, à la position subjective des femmes attachées aux hommes qui les font souffrir, aux échecs de travailleurs sociaux qui suggèrent la dissolution du couple et aussi à la question de la féminité, sa particularité et son essence.

En effet, le terme de masochisme féminin a été utilisé pour expliquer une grande part de la souffrance des femmes. L'ancrage de ce terme ces dernières années aboutit à une banalisation, à tel point que certains psychologues offrent même un traitement comportemental et cognitif pour « éradiquer le masochisme sexuel au bout de six mois »¹. Cependant, l'utilisation de ce terme découle d'une incompréhension du problème, encombre l'écoute de la parole des femmes et amène à les responsabiliser quant à leur propre souffrance, ou encore à les identifier comme victimes. Ce statut de victime, loin d'aider à

¹ <https://www.psychologue-a-paris.com/459-masochisme-sexuel.html>

traiter la singularité subjective de chaque femme, entrave sa constitution comme sujet et ne dit rien sur son désir. Celui-ci reste indéchiffré, et demeure comme Freud le repérait : un « continent noir ».²

Il est intéressant de noter que le terme de masochisme féminin, malgré l'inexactitude du terme, sert de pivot pour de nombreuses lectures, y compris au sein de la sphère académique. Or si ce terme ne permet pas une analyse claire de la situation des femmes, au sein de l'analyse plus générale des violences faites aux femmes, une question se pose : pourquoi le terme persiste-t-il ? Et quelle est sa pertinence ?

Dans cette perspective, il semble intéressant d'explorer notamment l'émergence du terme à partir d'une relecture historique au sein de la psychanalyse, ce qui pourrait permettre de déconstruire les fondements non fondés de l'utilisation de cette notion et de la notion en tant que telle.

En réalité, depuis la naissance de la psychanalyse, le masochisme et le féminin sont articulés l'un avec l'autre. Notamment par des psychanalystes pionnières qui ont donné d'elles, de leur expérience d'être femmes, pour éclairer l'énigme d'une supposée position féminine et de la différence sexuelle. Comme nous le verrons, toutes, à leur façon, ont fait l'effort d'éclairer les positions des femmes à l'égard des hommes, en acceptant, refusant ou revendiquant le concept de masochisme afin de mettre en lumière une théorie sur la différence sexuelle. Ces discussions fascinantes nous laissent voir comment fut construit l'appareil théorique de la psychanalyse, comment les concepts ont évolué, ainsi que les impasses qui jusqu'à aujourd'hui font couler beaucoup d'encre.

Pourtant, en dépit de leurs efforts, Jacques Lacan affirme, en 1964, qu'« il est tout à fait frappant de voir que les représentantes de ce sexe dans le cercle analytique sont tout à fait spécialement disposées à entretenir cette créance comme basale, du *masochisme féminin*. Sans doute y a-t-il là un voile, qu'il convient de ne pas soulever trop vite, concernant les intérêts du sexe. ³»

² La phrase originale exacte : « La vie sexuelle de la femme adulte est encore un continent noir pour la psychologie. » FREUD, Sigmund (1926), « Psychanalyse et médecine », dans *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1950, p. 133.

³ LACAN, Jacques. *Séminaire, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Ed. Seuil, 1973, p. 176.

Cette observation reste en grande partie d'actualité, puisque les hypothèses ou éclaircissements actuels sur le masochisme féminin sont nombreux et divers en dépit des efforts de Lacan pour éclairer ce terme. Cela nous renvoie à l'observation de Lacan, qui voit en ce terme une fonction de voile qu'il ne faudrait pas « lever trop rapidement ». Ce qui nous amène à nous poser plusieurs questions : quelle est la pertinence de ce terme ? Qu'est-ce que le terme de « masochisme féminin » voile exactement ? Pourquoi ce terme s'avère-t-il incontournable ? Comment et pourquoi ce terme de masochisme est-il devenu une institution ? En d'autres termes, nous posons la problématique suivante : dans quelle mesure peut-on juger le terme de masochisme féministe comme un terme pertinent et adéquat au sein de la psychologie ?

Pour aboutir à notre recherche, une grande partie de notre analyse sera basée sur les travaux de Lacan. Il va notamment donner un cadre au sujet de la femme et de sa relation avec l'homme. Ce qui va l'amener à faire une lecture inédite du féminin, comme étant essentiellement un manque, ce qui l'amènera à dire « La femme n'existe pas⁴ ». De même, cela l'aidera à montrer que le rapport entre l'homme et la femme est impossible, qu'« il n'y a pas de rapport sexuel⁵ ». Ceci le conduit à donner la fonction de « voile » au terme.

Qu'est-ce qu'il voile ? Nous verrons que derrière le voile du terme de « masochisme féminin », nous trouvons le signifiant de La femme et l'impossibilité du rapport entre homme et femme. Ce sont deux impossibles, deux réels qui souvent sont cause de ravages chez les femmes. Lacan le pointe : « On peut dire que l'homme est pour *une* femme tout ce qui vous plaira, à savoir une affliction pire qu'un *Sinthome*, vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient, un ravage même »⁶. Or c'est précisément en nous appuyant sur le terme de « ravage » que nous pouvons situer les phénomènes de jouissance et souffrance que le terme de « masochisme » évoque, étant tous deux causés par le manque signifiant de LA femme et l'impossible rapport sexuel entre l'homme et la femme. De ce point de vue, le terme de

⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Ed. Staferla, Inédit, séance 17 février 1971

⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Ed. Staferla, Inédit, séance 17 février 1971

⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Ed. Staferla, Inédit, séance 17 février 1971

« masochisme féminin » est « un voile » qui permet d'aborder des problématiques qui contournent et s'efforcent de situer et de donner consistance à la femme et au rapport sexuel.

Plan du développement

Notre recherche est composée de trois chapitres : les discussions autour de l'articulation du terme, les éclaircissements de Lacan et les développements postlacaniens qui permettent de relire autrement certaines discussions premières et ouvrir à de nouvelles solutions.

D'abord, nous nous proposons de suivre la façon dont le terme de masochisme féminin fut articulé depuis la naissance de la psychanalyse. Cela nous permettra de situer les enjeux autour desquels ce terme fait émergence, à savoir : les discussions sur la féminité, les élaborations sur la pulsion de mort et l'Œdipe féminin.

Dans le premier chapitre, nous établirons la généalogie du terme. Cela consiste à comprendre dans quelles conditions il est apparu et quelles fonctions il a pu remplir dans les discours des différents auteurs qui cherchent à rendre compte de la particularité du féminin et de l'impossibilité du rapport entre les sexes. Ceci comporte un développement sur l'épistémologie de ce terme, ainsi qu'une invitation à localiser dans l'histoire les accidents qui ont formalisé ce concept et les discussions sur la problématique du féminin. Nous y montrerons comment les fils discursifs et les énonciations se rencontrent et se nouent entre malentendus et différents savoirs.

Nous regrouperons les travaux en deux moments : les premières recherches psychanalytiques où la féminité et le masochisme s'articulent, et les recherches qui concernent les études sur la féminité, où le caractère masochiste est théorisé et mis en preuve.

Nous commencerons avec la recherche et l'expérience de la psychanalyste pionnière Sabina Spielrein, dont le travail suscite la première articulation entre féminin et masochisme sur le champ de la psychanalyse. En vue de reformuler le travail de S. Spielrein, un médecin, le Dr Paul Federn, y introduit la notion de « masochisme », terme employé dans la première recherche médicale sur la sexualité, *Psychopathia sexualis* sous la plume de Krafft-Ebing. Ce travail est le départ de recherches sur la sexualité, dont les démarches concernant les énigmes

de la féminité et du rapport sexuel partent de l'évidence, de l'intuition et d'observations simples.

Dans un deuxième temps, nous aborderons les discussions sur la féminité, qui ont joué un rôle central dans les développements des pionnières de la psychanalyse. L'articulation entre la féminité et le masochisme a été posée et a été reprise dans les discussions ultérieures.

Le masochisme féminin est un terme incontournable dans les diverses hypothèses sur la féminité. Nous trouvons les travaux d'Hélène Deutsch⁷ ou de Lou Andreas-Salomé⁸ qui revendiquent héroïquement le terme de masochisme. D'autres, comme Annie Reich⁹, se sont aussi penchées sur le problème de la souffrance des femmes dans les relations amoureuses. On peut citer encore, Marie Bonaparte¹⁰ qui acceptait le masochisme comme « voie à la féminité » en mettant l'accent sur la biologie. Ou encore, Karen Horney¹¹, qui elle, mettait l'accent sur le social et dont le travail aura un impact sur le savoir populaire, la psychologie et d'autres disciplines comme les études de genre ou la sociologie. Enfin, nous analyserons comment les approches psychanalytiques furent accueillies et interprétées par la culture générale ou le savoir commun. Nous montrerons comment le terme de « masochisme féminin » fut assimilé par l'art, le cinéma, la littérature et comment il devint une évidence en psychologie. Cela nous permettra de saisir, dans un premier temps, les problématiques que ce terme comprend depuis le début, comment il a été développé par la première génération des psychanalystes et comment les différentes thématiques ont évolué grâce à la discussion de ce terme.

Dans le deuxième chapitre, nous verrons comment Lacan corrige l'usage du terme, en avançant l'hypothèse que le masochisme féminin est un fantasme de l'homme. À chaque

⁷ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. Ed. PUF. Paris, 1994

⁸ ANDREAS-SALOME, Lou. « Le narcissisme comme double direction (1921) », Marie-Claire Durieux éd., *Le narcissisme*. Presses Universitaires de France, 2002, pp. 149-175.

⁹ REICH, Annie « A Contribution to the Psycho-Analysis of Extreme Submissiveness in Women », publié en *Psychoanalytic Quarterly* 9 (1940), consulté dans la revue numérique de psychanalyse : Collection DIVA Numéro 17 — Abril del año 2000 http://www.silviaelenatendlarz.com/Coleccion-Diva/Fasciculos/Fasciculos_17.pdf

¹⁰ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154

¹¹ HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot. Paris. 1969.

mention de son hypothèse, il développe les problématiques qui accompagnent cette hypothèse. Nous mettrons l'accent également sur les ravages qui accompagnent les femmes dans ces développements, ainsi que la souffrance que suppose le « masochisme féminin ».

Nous le développerons sur trois principales lignes d'argumentation du masochisme féminin : les contributions sur la signification phallique, sur la théorie du féminin et sur le fantasme.

Lacan fait mention du masochisme féminin pendant ses élaborations sur une théorie de la signification phallique. Il explique les conditions du désir chez les hommes et chez les femmes, en délimitant les repères du désir et du Phallus qui déterminent la comédie entre les sexes. D'ailleurs, il travaille sur la notion de Phallus en tant que signifiant et discute la façon dont les théoriciens précédents ont traité le Phallus dans son versant imaginaire pour justifier un masochisme de « la femme châtrée ». Il fait une distinction sexuelle des chemins œdipiens et de l'angoisse de castration. Il explique les orientations du désir masculin et du désir féminin.

Parmi les élaborations sur la distinction sexuelle et les discussions sur la féminité, Lacan fait une lecture particulière du féminin. Nous montrerons comment, en suivant Freud, il soutient que le signifiant du sexe féminin n'existe pas, n'est pas inscrit dans l'inconscient, ce qui l'amènera à montrer que les femmes ont comme condition structurelle, le fait du manque de signification de son sexe.

Pour éclairer la question du fantasme, Lacan revient sur la lecture du texte « On bat un enfant », texte souvent utilisé pour argumenter l'existence du masochisme féminin. Il s'arrête pour éclairer la deuxième scène qualifiée par Freud de féminine et de masochiste. À son tour, il y situe le moment de l'extraction de l'objet (a) et de la division du sujet par la jouissance. Pour lui, il n'y a aucune distinction du sexe. De même, Lacan distingue la position masochiste, la position passive et la position d'objet de la position féminine. Il distingue la position féminine d'une vraie position masochiste à partir du manque et du désir. Il reprend le terme de « mascarade » de Joan Rivière pour expliquer que les femmes voilent artificiellement leur manque afin de le montrer et susciter le désir d'un homme. Elle se met en position d'objet du désir. Cependant, cette position d'objet n'est pas celle de la perversion masochiste, qui se met comme objet pour éclipser le désir et le manque de l'Autre. Cela met en évidence deux choses : le caractère trompeur de la féminité et l'inexistence d'une position féminine.

Enfin, dans le troisième chapitre, nous exposerons et analyserons les développements ultérieurs au dernier enseignement de Lacan. Le terme de « masochisme féminin » est réanimé

à l'occasion de l'introduction des notions de la jouissance féminine et de la position féminine. Certaines lectures reprennent les premières discussions sur la féminité, telles que la passivité ou la position d'objet. Ainsi, Geneviève Vialet-Bine¹² tentera d'expliquer ce concept par l'érotisme ; quant à Éric Laurent¹³, il tentera de l'expliquer par le biais des termes de privation et de ravage. Jacques Alain Miller¹⁴ et Collette Soler¹⁵ l'expliqueront en s'appuyant sur l'érotomanie féminine, Christian Demoulin s'appuiera, lui, sur le terme de jouissance féminine, et pour finir, Gérard Pommier¹⁶ le définira par le concept de passivité. Nous analyserons ces propositions et les mettrons en preuve vis-à-vis des corrections que fait Lacan des travaux précédents.

De même, nous analyserons des lectures postlacaniennes qui reprennent la notion de masochisme féminin avec le terme de « ravage », pour expliquer des phénomènes de jouissance et de souffrance que le terme de « masochisme » évoque. Ces lectures nous permettront de reprendre les premières contributions freudiennes et aussi d'en faire une relecture pour le lire autrement. Cela nous permettra de mieux situer les impasses du « masochisme féminin », ainsi que d'explorer des réflexions conduisant à des solutions pour franchir cette impasse. Avec cette analyse, il sera possible de montrer de quelle façon ce terme fait office de « voile » vis-à-vis du non-rapport entre les sexes et de l'impossibilité de situer « L \bar{A} » femme.

¹² VIALET-BINE, Geneviève. « Masochisme et pulsion de mort. Les trois masochismes », *Che vuoi*, vol. 32, no. 2, 2009, pp. 59-71.

¹³ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe. Ed. Navarin-Seuil, Paris, 1993

¹⁴ MILLER, Jacques-Alain, *L'os d'une cure*. Ed. Navarin, France, 2018, p. 78

¹⁵ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Éditions du Champ lacanien, Paris, 2003

¹⁶ POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, Ed. Points hors Ligne, France, 1985.

Chapitre 1. Généalogie du concept de masochisme féminin

Dans cette première partie, nous verrons comment le terme de masochisme féminin fut articulé et cristallisé par une suite d'accidents et de malentendus qui se sont renforcés les uns après les autres. Ce terme se fige à partir de l'articulation entre une femme et la souffrance. Il est d'abord une façon d'exprimer et de rendre compte d'un chagrin d'amour et il finira par être conçu comme un concept solide qui caractérise le féminin. Dans une première sous-partie, nous verrons les premiers travaux qui articulent le masochisme et le féminin et qui conforment la base pour la construction et la validation de ce terme. Dans une seconde sous-partie, nous nous centrerons sur le moment où le terme de « masochisme féminin » est isolé comme un concept et un fait clinique, ainsi, nous verrons son élaboration en tant que terme scientifique. Ce sujet fut largement commenté, notamment grâce à l'existence des nombreuses femmes psychanalystes qui étaient prêtes à donner d'elles-mêmes et de leur expérience pour préciser et travailler les développements que Freud avait faits sur ce sujet lors du déroulement de ses théories. Enfin, dans une troisième sous-partie nous reviendrons sur les différents sujets

abordés et nous ferons une brève conclusion avec une ouverture à la discussion, ce qui nous amènera à la deuxième partie de notre thèse.

1.1 Premières articulations entre le masochisme et le féminin

Dans cette première sous-partie, nous réviserons d'abord les premiers travaux cliniques à l'époque de la naissance de la psychanalyse notamment, les travaux de la psychiatrie classique qui ont donné une base scientifique aux postulats de la clinique psychanalytique. Ensuite, nous passerons en revue les travaux qui essaient de définir le féminin, en s'appuyant notamment sur la notion de masochisme. Nous verrons comment le terme de masochisme féminin est justifié par des élaborations sur le féminin à partir des hypothèses sur le narcissisme, l'Œdipe, la passivité et le masochisme, ainsi que par des discussions et commentaires de Freud, qui a donné les fondements pour soutenir des deux termes. Enfin, nous verrons comment, à partir de ces propositions, l'articulation entre les deux termes est devenue un concept finalisé et utilisé comme une référence solide pour expliquer la souffrance chez une femme.

1.1.1 Premiers travaux de la psychiatrie et des pionniers du mouvement psychanalytique sur la notion de masochisme féminin

Nous explorerons les différents travaux et les premiers résultats des différents psychanalystes sur la notion du masochisme féminin. Premièrement, nous verrons le travail de Sabina Spielrein, qui articule la souffrance et l'amour à partir d'une expérience personnelle. Nous nous intéresserons plus particulièrement à l'introduction qu'elle fait d'un concept à la limite entre l'Éros et la destruction. Nous verrons deuxièmement, l'introduction de la notion du masochisme, notamment par Krafft-Ebing et Masoch. Enfin, nous conclurons et ouvrirons la discussion pour arriver au point suivant.

1.1.1.1 L'introduction d'un concept à la limite entre l'Éros et la destruction : Sabina Spielrein

Tout a commencé par un chagrin d'amour quand Sabina Spielrein arrive de Russie à l'asile du Burgholzli en 1904. Elle arrive à 19 ans dans un état de détresse avec des crises d'hystérie causées en partie par des maltraitements de la part de son père. Son suivi est alors assuré au sein du service réputé du professeur Eugen Bleuler et Carl G. Jung, de qui elle devient très proche et pour qui cette rencontre aussi sera importante¹⁷. Lors de son traitement, elle en vient à occuper une place à côté de Jung, en l'accompagnant et en participant aux visites des malades. Il reconnaît son intelligence et lui suggère de s'inscrire à l'école de médecine. L'année suivante, en 1905, Bleuler annonce au père de Sabina qu'elle prévoyait de s'engager dans des études de médecine à Zurich au printemps suivant et il valide son inscription en envoyant une lettre à l'université pour la soutenir et la recommander.

Le 1^{er} juin 1905, elle sort de l'hôpital, avec la forte motivation de devenir médecin. Quant à son traitement, la présence de Jung est importante, mais elle arrive à organiser sa vie en dehors du cadre médical. Pendant les années suivantes, Spielrein et Jung échangent des idées sur la philosophie et la psychanalyse. Elle est une lectrice assidue du travail de Jung et ils deviennent également amants.

Elle souffre de cet amour interdit et malheureux, car Jung a une femme et trois enfants. Elle ne peut pas souhaiter à celle-ci le malheur d'être abandonnée. Cette relation s'avère autant la cause de sa guérison que la source de son malheur et de ses souffrances¹⁸. Sa passion, telle que Mons la décrit, n'est que le constat désolant d'une solitude intelligente, celle d'une femme amoureuse qui revient sur sa condition immorale d'amante, peut-être même de

¹⁷ VERMOREL, Madeleine. « Sabina Spielrein entre Freud et Jung. Transgression et incestualité dans les premiers temps de la psychanalyse », *Transgression*. Ed. PUF, 2009, pp. 175-198.

¹⁸ Elle écrit dans son journal intime, septembre 1910 « avant d'aller au lit, je me regardais dans la glace, et j'eus une peur terrible : ce n'étais pas moi, ce visage gris comme la pierre, qui me regardait de ses yeux noirs, inquiétants et brûlants d'une flamme sombre : c'était un loup obscur et puissant qui attendait, embusqué au plus profond de moi-même, et qu'aucune entrave ne retiendrait. "Que veux-tu ?" me demandais-je, effrayée. Je vis alors que toutes les perspectives dans la pièce étaient distordues ; tout était devenu étrange et terrifiant. C'est le grand froid qui vient... Ainsi déposée, j'allais me coucher »

SPIELREIN, Sabina, *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 2004, p.159.

maîtresse, alors qu'elle s'est jetée dans cet amour sans deviner qu'elle serait simplement la femme d'à côté¹⁹.

Cette affaire arrive aux oreilles de Freud. Dans un premier temps, il est informé de la situation par Jung, qui donnera sa version, propre à protéger ses intérêts. Cependant, une fois la séparation effectuée en juin 1909, Spielrein écrit à Freud et c'est l'occasion pour lui d'écouter les deux versions.

L'année suivante, en 1910, les études de Sabina touchent à leur fin et elle présente sa thèse « Sur le contenu psychologique d'un cas de schizophrénie ». Ce travail lui permet d'être élue comme membre et deuxième femme de la Société Viennoise de Psychanalyse, après Margaret Hilferding. Quelques mois plus tard, elle présente ses avancées « Sur la transformation », qui font partie de son travail *La destruction comme cause du devenir* de 1912.

En 1911, les investigations psychanalytiques sur le Moi et le Surmoi commencent à peine, le masochisme est compris comme une pure perversion sexuelle selon l'approche de Krafft Ebing (1895) et les élaborations sur le féminin commencent à prendre de l'ampleur. Spielrein s'intéresse à l'énigme du masochisme du point de vue de la psychologie du Moi. Elle posera ses réflexions en ces termes : « il y a quelque chose au fond de l'individu qui, aussi paradoxal que cela puisse paraître de prime abord, le pousse à faire du tort à soi-même qui lui fait y prendre plaisir. Un tel désir de souffrance et de douleur reste rigoureusement incompréhensible, à considérer que le Moi ne poursuit que son plaisir²⁰. »

Au printemps 1911, Spielrein quitte Zurich et s'éloigne de Jung pour aller à Munich et écrire l'article « La destruction comme cause du devenir²¹ ». En décembre de cette année, elle réussit à entrer à l'Association Psychanalytique de Vienne. La dernière lettre entre Jung et

¹⁹ MONS, Isabelle. *Femmes de l'âme. Les pionnières de la psychanalyse*. Editions Payot et Rivages, Paris, 2015. p. 86.

²⁰ SPIELREIN, Sabina, « La destruction comme cause du devenir » en *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, p. 220

²¹ SPIELREIN, Sabina, Die Destruktion als Ursache des Werdens (Internationale Zeitschrift für Artztliche Psychoanalyse, no 4, 1912, p. 465-503), traduit par Pierre Rusch

Sabina date du 1^{er} septembre 1919.²² À l'occasion de ce chagrin d'amour ou « ravage », elle écrit sur la question de l'amour et de la destruction. Cette observation sera cruciale pour sa vie ainsi que pour la théorie psychanalytique.

Freud lit et révise son article sur la destruction et le devenir. Il lit chez elle des idées de Jung, et s'adresse à lui pour faire une correction et une remarque : « le matériel mythologique doit d'abord être soumis à une élucidation psychanalytique et toute dépendance de point de vue biologique est à rejeter.²³» Les observations de Spielrein sont source de discussions théoriques entre Jung et Freud. Elle choisira de suivre Freud et le mouvement psychanalytique. Ce qui fera d'ailleurs partie du motif de l'éloignement entre Jung et Spielrein. Plus tard, elle continuera à développer son idée dans l'article *La destruction comme cause de devenir*, lequel apportera la base pour construire le concept de « la pulsion de mort », l'un des principes importants de la psychanalyse.

La thèse centrale de Spielrein repose sur le fait que la destruction est le biais du devenir, de la vie. Pour soutenir cette thèse, elle s'appuie sur des considérations de psychologie individuelle, de la biologie, de la philosophie (notamment Nietzsche), de la mythologie, de l'analyse des rêves de patients et également de l'observation d'enfants. Elle cite également des références littéraires, des textes de rabbins et de psychanalystes.²⁴ Elle met l'accent particulièrement sur Nietzsche et son « Zarathoustra » qui enseigne que « L'homme est quelque chose qui doit être surmonté, afin qu'apparaisse le Surhomme²⁵ ».

Elle pose la question de savoir « comment se fait-il qu'un instinct aussi impérieux que l'instinct de procréation puisse susciter, parallèlement aux aspects positifs auxquels l'on s'attend de prime abord, des affects négatifs tels que l'angoisse et le dégoût, qui constituent

²² MONS, Isabelle. *Femmes de l'âme. Les pionnières de la psychanalyse*. Editions Payot et Rivages, Paris, 2015. Pag 91

²³ SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*, Ed Aubière Montaigne, 2004, p.206

²⁴ RICHEBÄCHER, Sabina. « Sabina Spielrein. Un penseur moderne », *Le Coq-héron*, vol. 197, no. 2, 2009, pp. 19-31.

²⁵ NIETZSCHE, Frederic. *Ainsi parlait Zarathoustra*. 3e partie, « Le voyageur ».

autant d'obstacles que l'individu doit surmonter, avant de pouvoir accéder à un comportement adéquat ?²⁶»

La littérature offre aussi un appui pour sa théorie. À la lecture de Faust, elle y trouve l'explication de comment « resurgit de la mer obscure une opportunité pour renaître ». Dans Faust, faute des limites entre le haut et le bas, Méphistophélès dit à Faust : « Enfonce-toi donc dans l'abîme. Je pourrais aussi bien dire : monte vers les hauteurs²⁷ ». Cette phrase est pour Spielrein l'évidence que « Ces maux consistent justement en ce que chaque particule de notre être tend à revenir à son origine, processus au bout duquel naitrait un devenir nouveau²⁸ ». Elle montre « de quelle manière les pensées formées à l'instant présent se trouvent assimilées dans l'inconscient, aux "événements" survenus au cours des nombreuses générations passées. L'image de la mer (de la mère) est en même temps l'image des abîmes de l'inconscient, lequel vit simultanément dans le passé, dans le présent et dans l'avenir²⁹. »

Cette idée sur la vie manifeste dans la mort fut aussi reprise par d'autres théoriciens, tels que Wilhelm Stekel qui écrit « La vie et la mort dans le rêve³⁰ » où il y voit la conservation de la vie dans la mort. Il raconte le conte « la commère la Mort », où le médecin demande à la mort de réanimer, par une flamme nouvelle, la flamme déclinante de sa vie. Que répond la mort ? « Je ne le puis pas. Il faut qu'une flamme se soit éteinte avant qu'une autre ne s'allume.³¹ » Sur ces idées, elle avance l'idée selon laquelle la destruction est une puissance nécessaire pour renaître et pour se reconstruire.

²⁶ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 1981 pour la traduction française.

²⁷ GOETHE, Faust part II, acte 1, « Galerie obscure »

²⁸ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 2004, p. 218.

²⁹ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 2004, p.218

³⁰ STEKEL, Wilhelm. Chapitre « La vie et la mort dans le rêve », publié en *Le langage du rêve*, 1911, inédit en français.

³¹ SPIELREIN, Sabina. « Lettre de Sabina à Jung 1912 », en *Entre Freud et Jung*, Ed Aubière Montaigne, 2004, p. 207

Elle explique la tension entre la destruction et l'amour à partir d'un concept, vu après coup et très moderne : la notion du « sujet divisé ». Elle dit qu'il n'y a pas un individu, mais, plutôt un « dividu³² » :

« Ma conviction est que la psyché du Moi, inconscient compris, se trouve soumise à des mouvements dont la cause est bien plus profonde, et qui ne se soucient pas le moins du monde de la façon dont, affectivement nous réagissons à leurs injonctions. (...) Il y a quelque chose au fond de l'individu qui, aussi paradoxal que cela puisse paraître de prime abord, le pousse à se faire du tort à soi-même, qui lui fait y prendre plaisir. Un tel désir de souffrance et de douleur reste rigoureusement incompréhensible. (...) nous ne possédons pas un Moi fait d'un seul bloc, mais divers complexes, qui se disputent constamment l'avantage.³³ »

Pour soutenir cette idée, elle fait référence au mécanisme de la « *dementia precox* », étudié pour sa thèse : « il s'agit là d'un conflit entre les deux courants opposés de la psyché du Moi et de la psyché de l'espèce. Celle-ci veut réduire la représentation du Moi à une représentation typique, impersonnelle, tandis que la psyché du Moi réagit contre une telle dissolution en reportant la valeur affective du complexe qui est en train de disparaître sur une quelconque association secondaire, à laquelle se fixe le Moi (affect inadéquat).³⁴ »

Elle situe alors une puissance dans la destruction interne par le fait de la division qu'elle déduit de différents intérêts et satisfactions : entre le Moi et la psyché, la vie et la destruction. Elle trouve que certaines tendances externes renforcent l'existence de la puissance de destruction. Tel que les représentations courantes de la mort prononcées lors d'un conflit social comme « la guerre, qui par excellence, provoque des représentations de destruction. Dès lors, une image en appelant une autre, apparentée, la vue des ravages de la guerre suscitera des représentations liées à la composante destructive de l'instinct de procréation. De telles représentations peuvent même dégoûter un être normal de sa propre

³² SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » en *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 2004, p. 221

³³ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, no. 4, 2002, pp. 1295-1317.

³⁴ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, no. 4, 2002, pp. 1295-1317.

existence, qui lui apparaît désormais comme quelque chose de vain et de futile : à plus forte raison, un névropathe, chez qui les représentations de mort l'emportent de toute manière sur les représentations de vie, et qui n'attend que de disposer des symboles appropriés pour donner libre cours à ses fantasmes de destruction.³⁵» Spielrein remarque que ce composant de destruction s'élargit dans la sexualité et l'amour. D'ailleurs, cette observation est très fine et signale le problème de la pulsion de mort dans la psychose.

Dans le domaine des névroses, le principe de la destruction est la cause des problèmes qui touchent à la sexualité. Spielrein explique que les problèmes de la sexualité commencent depuis l'éducation, les mœurs mettant des bornes à l'instinct, ainsi que les représentations de mort associées aux désirs sexuels. Elle reconnaît un danger inconnu lié à l'acte sexuel ainsi qu'une dimension de destruction de la libido.

Spielrein prend aussi appui sur le passage suivant de Jung à propos du désir passionné ou de la libido, qui comporte deux aspects : elle représente cette puissance qui embellit toute chose, mais qui peut aussi, en certaines circonstances, tout détruire.

« L'on fait souvent mine de ne pas bien comprendre en quoi une telle puissance génératrice peut se révéler destructive : une femme qui s'abandonne à la passion aura tôt fait de s'en apercevoir, particulièrement dans le contexte culturel moderne. (...) C'est de façon tout à fait compréhensible que le destin érotique se révèle une source d'angoisse, puisqu'il échappe à toute prévision ; toute destinée, d'une manière générale, recèle des dangers inconnus et la constante hésitation du névropathe à accepter les risques de l'existence s'explique par son désir de se tenir à l'écart, afin de ne pas avoir à s'engager dans cette dangereuse lutte qu'est l'existence.³⁶»

Elle explique que sa question porte sur la sexualité et le danger inconnu lié à l'acte sexuel, les représentations de mort et les représentations sexuelles sont irréductibles les unes aux autres. Elle explore l'articulation de la destruction à la dévotion dans l'amour, en se demandant comment il est possible d'éprouver de la satisfaction à travers la souffrance et du

³⁵ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, no. 4, 2002, pp. 1295-1317.

³⁶ JUNG, Gustav. *Métamorphose et symboles de la libido*, *Jahrbuch d. Psychoanalyse*, vol 3.

plaisir à travers la douleur.³⁷ Pour expliquer l'articulation de la puissance de destruction avec l'Éros, elle situe dans des considérations de psychologie individuelle le principe de la loi de l'inceste comme principale cause de ce conflit. En suivant les idées de Freud, elle explique la façon dont l'adulte vit l'amour, la sexualité, comme une suite des expériences infantiles et que les sources du plaisir infantile contiennent en germe le plaisir sexuel adulte ultérieur.

Elle rappelle la prémisse freudienne du premier objet d'amour et l'attente pour la récupérer : « Freud explique nos sentiments amoureux ultérieurs qu'ils soient directs ou sublimés, des expériences de notre enfance, des premières sensations de plaisir qui nous sont procurées par les personnes aux soins desquels nous étions confiés, sont toujours ces mêmes sensations que par la suite, nous recherchons. L'inconscient reste ainsi, longtemps encore après que la conscience a dégagé un but sexuel normal, attaché aux représentations qui nous ont procuré du plaisir dans notre prime enfance³⁸.

Ces premiers souvenirs d'amour sont une source de conflit par l'effet de l'interdiction de l'inceste, notamment pour le garçon, dont le partenaire féminin s'avère une continuation de sa mère. Tel que Freud l'a décrite : « La libido s'est attardée si longtemps chez la mère, même après le début de la puberté, que les objets d'amour ultérieurement choisis conservent l'empreinte des caractères maternels et deviennent tous des substituts matériels facilement reconnaissables.³⁹ » La continuation de l'objet d'amour pour l'homme, entre la mère et la femme, constituera la source des problèmes pour l'homme, tel que Freud l'atteste dans ses observations de la psychologie amoureuse. Dans cette relation, Lacan situera l'objet phallique⁴⁰.

³⁷ RICHEBÄCHER, Sabine. « Sabina Spielrein. Un penseur moderne », *Le Coq-héron*, vol. 197, no. 2, 2009, pp. 19-31.

³⁸ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, no. 4, 2002, pp. 1295-1317.

³⁹ FREUD, Sigmund. « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » dans *La vie sexuelle*, Paris, puf, 1969.

⁴⁰ Lacan dit lors du séminaire sur l'Angoisse : « c'est dans les perturbations de cette vie amoureuse que gît une part importante de l'expérience analytique, que dans ce choix la référence à l'objet primordial, à la mère, est tenue pour capitale, la distinction s'impose de savoir où il faut situer cette incidence criblant du fait que, pour certains, il en résultera qu'ils ne pourront fonctionner pour *l'orgasme* qu'avec des prostituées, et que pour d'autres ce sera avec d'autres sujets, choisis dans un autre registre. Nous le savons par nos analyses que la relation à la prostituée est presque directement engrenée sur la référence à la mère. Dans d'autres cas, les

Sur ce principe, Spielrein voit la cause de la tendance vers la destruction et son plaisir. Elle en relève deux facteurs : la division de l'individu et l'interdiction de l'inceste. Elle observe que lors de la fécondation, l'élément mâle se résout dans l'élément femelle : « Le processus de destruction et de reconstruction que, même en temps normal, il accomplit sans cesse se précipite. ⁴¹ » À partir de cette puissance, elle situe l'acte sexuel lui-même comme une forme d'autodestruction en argumentant que la haine et l'amour sont deux phénomènes équivalents, qui peuvent tous les deux pousser quelqu'un aux mêmes actes (cela permet de situer la souffrance à partir de ces deux affects). « La haine est le négatif de l'amour », affirme-t-elle. Le besoin de destruction inhérent à l'instinct sexuel peut s'intensifier et donner lui aussi lieu à des fantasmes de mort, plus ou moins concrets, plus ou moins sublimés. De surcroît, dans l'amour, l'idée de l'inceste (qui au fond marque tout amour) en tant que tel suscite des représentations de mort. ⁴²

Elle reprend l'observation de Stekel pour affirmer qu'Éros et Thanatos sont articulés. Stekel, lui, observe que les jeunes filles font fréquemment le rêve d'une défloration violente, d'un viol. Pour certaines psychanalystes, ce rêve serait un indice d'un rêve masochiste, cependant, Spielrein remarque que : « Stekel est le premier à ne voir dans la mort qu'un acte sexuel à caractère sadique fortement marqué. La jeune fille, qui, en cela, ne se distingue pas de la femme adulte, se voit en rêve victime de l'acte sexuel sadique ; pour cette raison, le corps de la femme se trouve effectivement transpercé au cours de l'acte sexuel. ⁴³ » Elle remarque que le sexuel, ou ce que serait le pulsionnel, comporte des éléments sadiques et elle y situe la naissance de la femme adulte à partir des représentations sadiques de l'acte sexuel.

détériorations, dégradations de la vie amoureuse, sont liées à l'opposition du terme maternel dont il évoque un certain type de rapport au sujet, à la femme, d'un certain type différent en tant qu'elle devient le support, qu'elle est l'équivalent de l'objet phallique »

LACAN, Jacques. *Séminaire Angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 09 janvier 1963.

⁴¹ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » en *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 1981, p.215

⁴² SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, no. 4, 2002, pp. 1295-1317.

⁴³ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » en *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 1981, p.229

Au regard de ces enjeux, une libido normalement refoulée ne comporte que de faibles représentations de destruction, en s'exprimant sous forme de taquineries, de petits coups, justifiant le proverbe : « Qui s'aime, se taquine » ou « qui aime bien châtie bien. »

La violente passion d'un sadique s'exprimera par le biais de scènes effroyables, pouvant aller jusqu'au meurtre sexuel. Elle explique que « la haine, relativement à la conscience actuelle, relativement à la réalisation, est le négatif de l'amour » et « une telle passion est nécessairement destructrice, car, trop puissante, elle rend l'individu indifférent à sa propre existence ». L'amour marqué par le désir incestueux, moins nettement différencié et très fortement marqué du désir de destruction, ne fait que refléter la puissance du désir de vie ⁴⁴». Nous pouvons expliquer que cette haine, présente dans l'amour fusionnel ou passionnel, est une force pour se distinguer et se séparer de l'autre, ou tel que Spielrein le propose, comme la cause de la destruction, le besoin de division, de se séparer et de se distinguer de l'individu.

Dans l'interaction sexuelle, elle fait une distinction sexuelle du style d'amour et accorde à l'homme un versant sadique et destructeur. Elle dit que chez l'homme, le rôle actif est de conquérir la femme et que par conséquent, les représentations actives prédominent. Étant plus disposé au rôle actif, il possède aussi, du fait de la composante destructive de l'instinct sexuel, plus de désirs sadiques : il veut détruire la femme qu'il aime, et la femme, qui se considère plutôt comme objet de cet amour, veut être détruite. En revanche, chez la femme, le rôle est inversé, elle est séduite par l'homme et ses représentations prédominantes sont en général passives et rapportées à soi.

Il faut noter que depuis cette époque, cette observation à deux pôles est basée sur la croyance, ou l'imaginaire commun, sur le féminin et le masculin. Lacan analysera cette paire du masculin-actif et féminin-passif du point de vue du structuralisme et de la linguistique.

Elle décrit la paire activité-sadisme, passivité-masochisme : « La délimitation n'est jamais si nette. On trouve des représentations actives chez la femme et des représentations

⁴⁴ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » en *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 1981, p.240

passives chez l'homme. La femme recèle des tendances sadiques, de même que l'homme des tendances masochistes. »⁴⁵

Concernant les développements sur le féminin, Ursula Prameshuber fait une lecture de l'article de Spielrein intitulé *La belle-mère* publié dans la revue *Imago* en 1913, une année après son mariage, où la psychanalyste développe des idées sur la psychologie féminine et définit la psyché féminine par ses relations interpersonnelles. Elle appelle « empathie » une compréhension psychologique qui serait typiquement féminine. En effet, selon Prameshuber, Spielrein est devenue une compagne spirituelle de Jung, par sa personnalité constituée d'un mélange de qualités masculines avec des aspects maternels.⁴⁶

D'autre part, la discussion à l'époque sur la féminité tourne autour des termes de passivité et de narcissisme. À cet égard, Sabine explique la coquetterie féminine comme une « importance de la composante homosexuelle et auto-érotique chez la femme⁴⁷ » et souligne l'importance de se sentir virilisée, et elle peut dès lors, en tant qu'objet sexuel de l'homme, s'éprendre d'elle-même ou d'une autre jeune fille, représentant son « idéal de la personnalité⁴⁸ ». De cette façon, elle donne une certaine activité à la position d'objet.

Alors que Sabina Spielrein limite les aspects de la psyché féminine de la femme, Jung va plus tard étendre ce concept aux hommes sous le nom de « la part féminine inconsciente », appelée par Jung « Anima ». En faisant écho aux idées de Spielrein, Jung dit que le désir passionnel est la puissance qui embellit toute chose, mais qui peut tout détruire. Le destin érotique se révèle une source d'angoisse puisqu'il recèle des dangers inconnus et la constante hésitation du névropathe à accepter les risques de l'existence s'explique par son désir de

⁴⁵ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, no. 4, 2002, pp. 1295-1317.

⁴⁶ PRAMESHUBER, Ursula. « La contribution de Sabina Spielrein à la psychanalyse », *Le Coq-héron*, vol. 197, no. 2, 2009, pp. 32-40.

⁴⁷ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » en *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 1981, p235

⁴⁸ SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » en *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 1981, p234

pouvoir se tenir à l'écart, afin de ne pas avoir à s'engager dans cette dangereuse lutte qu'est l'existence.⁴⁹

Se prêter au désir passionnel et à être l'objet du partenaire relève de l'angoisse et du danger. Du côté de la femme, Lacan dit : « L'amour c'est donner ce qu'on n'a pas. C'est même le principe du complexe de castration : pour avoir le phallus, pour pouvoir s'en servir, il faut justement ne pas l'être. Quand on retourne aux conditions où il apparaît *qu'on l'est*, car on l'est aussi bien — pour un homme, ça ne fait pas de doute, et pour une femme, nous redirons par quelle incidence elle est amenée à l'être — eh bien c'est toujours fort dangereux⁵⁰».

C'est par rapport à la position de l'objet que Lacan différencie la position masochiste de la position féminine. Il dit que se reconnaître comme l'objet du désir est toujours masochiste, car de cette façon le sujet est mis en tant qu'objet (a) pour éclipser le manque et empêcher le désir. Pour cela, le sacrifice est fait pour se situer au niveau de ce qui manque au champ de l'Autre.

Ce lien entre la sexualité et la mort trouve un écho dans le mythe de la lamelle proposé par Lacan, basé sur des faits de la biologie. Le mythe de la lamelle ou de « *hommelette* » explique que la reproduction sexuelle humaine soumet l'Homme à la mort individuelle. Lacan dit que c'est un hommelette, car on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs. Il dit : « Notre *lamelle* représente cette part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe. (...) À être représentée ici par un être mortifère, elle marque la relation à laquelle le sujet prend sa part, de la sexualité, spécifiée dans l'individu, à sa mort⁵¹». D'autres formes de reproduction peuvent se produire sans perte, comme par exemple, la bipartition cellulaire, mais la sexualité établit d'emblée une perte. Le rapport du sujet vivant doit passer par une perte pour sa reproduction, par le cycle sexuel. »⁵²

⁴⁹ JUNG, Gustav. *Métamorphose et symboles de la libido*, Jahrbuch de Psychoanalyse, vol. 3.

⁵⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire L'Angoisse*. Séance 16 janvier 1963, Ed. Staferla, Inédit

⁵¹ LACAN, Jacques. « Position de l'inconscient au congrès de Bonneval » publié en *Ecrits, Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 829

⁵² LACAN, Jacques. *Le Séminaire, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Ed. Staferla, Inédit séance du 20 Mai 1964

Spielrein accorde des positions à chaque sexe, mais elle reconnaît aussi la nature bisexuelle de la pulsion (actif ou passif).

« Bien entendu, la délimitation n'est jamais aussi nette, ne serait-ce que parce que tout être humain est en fait bisexuel et que l'on trouve aussi bien des représentations actives chez la femme, que des représentations passives chez l'homme. Ainsi, la femme recèle aussi des tendances sadiques, de même que l'homme, des tendances masochistes. Si les représentations passives, du fait de l'identification à la personne aimée, s'intensifient outre mesure, alors l'amour que l'on se voue à soi-même peut conduire à des formes d'autodestruction telles que la mortification, le martyr et jusqu'à l'anéantissement total de sa propre sexualité, à la castration. Ce ne sont là en effet que divers degrés et diverses manifestations d'un même processus d'autodestruction. ⁵³»

On peut se demander à présent de quelle manière furent reçues les recherches de Spielrein auprès des différents chercheurs en psychologie. Pour répondre à ces interrogations, on peut s'intéresser au retour de deux grands psychiatres, sur le sujet : Freud et Federn.

En 1913, le Dr Paul Federn réalise le compte rendu de son article⁵⁴. Il introduit la notion de « sadomasochisme » pour expliquer et reformuler le travail de Sabina, en écrivant :

« Le sado masochisme et le caractère ambivalent des sentiments d'amour et de haine sont aussi expliqués par cette composante destructive. Spielrein voit ce principe, selon lequel la destruction est la condition de tout devenir, à la base de nombreux fantasmes de mort où les diverses manières de provoquer celle-ci symbolisent diverses modalités de l'acte sexuel⁵⁵ ».

Federn fait donc une lecture du travail de Spielrein en y introduisant le concept de masochisme. De même, Freud reconnaît en 1920 l'influence de Spielrein pour son élaboration de « Au-delà du principe de plaisir », œuvre dans laquelle il situe lui aussi le concept de

⁵³SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » publié en *Entre Freud et Jung*. Ed Aubière Montaigne, 1981, p. 235.

⁵⁴ Paru par première fois in *Internationale Zeitschrift für Ärztliche Psychoanalyse*, p. 89-93.

⁵⁵ SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981p. 260.

masochisme. Ainsi lit-on dans cet article que : « le masochisme peut notamment être primaire ». Également, on y lit dans un pied de page : « Dans un travail plein d'intérêt et d'idées, mais qui, malheureusement, me paraît manquer de clarté, Sabina Spielrein a repris une grande partie de ces spéculations. Elle donne à l'élément sadique de l'instinct sexuel le nom de « destructeur ». En suivant une voie différente de A. Stärcke, elle s'est attachée à identifier la notion de la libido avec l'instinct de la mort. Tous ces efforts, comme ceux que nous faisons nous-mêmes, tendent à combler une lacune, répondent au besoin d'une explication qui fait encore défaut. ⁵⁶»

Ainsi Freud et Feder reconnaissent-ils le masochisme dans le travail de Spielrein, ce qui conformera postérieurement le concept de pulsion de mort. Cependant, nous pouvons nous demander pourquoi ils ont eu recours au terme de masochisme et où ils ont récupéré cette notion.

P. Federn (1871-1950), élève de Freud, président de la Société psychanalytique de Vienne avant son exil à New York en 1938, développe son œuvre autour du concept du Moi et de ses variations. Il a été le premier psychanalyste après Freud à s'intéresser à l'idée de « frontières du Moi ». Il a particulièrement approfondi l'étude du Moi dans certains états particuliers comme les dépersonnalisations, les troubles de l'identité, les illusions, les délires et les hallucinations, etc. (phénomènes convoquant tous, potentiellement, le sentiment d'inquiétante étrangeté). De fait, il s'intéresse aux fonctionnements limites qui mettent souvent en place des fonctionnements privilégiant « l'échec devant le succès », dans une certaine forme de masochisme. Son intérêt englobe ainsi les limites entre le dedans et le dehors, entre le Moi et le non-Moi⁵⁷, le masochisme faisant par conséquent partie de ses centres d'intérêt.

Plus généralement, l'intérêt pour la théorie du sadomasochisme revient à plusieurs reprises dans l'échange épistolaire entre Freud et Federn. De même, ce terme était un des sujets régulièrement débattus au sein de la Société Psychanalytique de Vienne, il a même été

⁵⁶ FREUD, Sigmund, « Au-delà du principe du plaisir », *Œuvres complètes, Volume XV, 1916-1929*, Ed. PUF, Paris, 1996

⁵⁷ ESTELLON, Vincent. « Chapitre VI. Panorama des différentes positions théoriques », Vincent Estellon éd., *Les états limites*. Presses Universitaires de France, 2019, pp. 70-91.

l'objet de l'exposition de Federn du 9 mars 1910, ayant pour titre : « Les conditions infantiles du masochisme ⁵⁸ », qui fera l'objet d'une publication ultérieure, en 1914 sous le titre *The infantile roots of masochism*⁵⁹ pour le journal médical de New York, *The Nervous and Mental disease*⁶⁰. Le 10 mai de l'année suivante, l'intérêt pour ce thème du masochisme sera toujours d'actualité lors d'une exposition de Victor Tausk intitulée *Une contribution à la psychologie du masochisme*⁶¹. A ce stade, il nous paraît légitime de nous interroger sur les origines de cet intérêt pour ce terme.

1.1.1.2 Introduction de la notion du masochisme : Krafft-Ebing et Masoch

Selon la Revue Française de Psychanalyse en 1938, le psychiatre germano-autrichien Krafft-Ebing est le premier à utiliser le terme de masochisme dans son ouvrage, *Psychopathia sexualis*, publiée en 1895. Il définit : « Le masochisme, quoi que vieux comme le monde, n'a été identifié en tant qu'anomalie sexuelle qu'au XIX siècle par Krafft-Ebing.⁶² »

Cet intéressant et important ouvrage pour le devenir de la psychanalyse fut présenté en quatre chapitres : une analyse de la vie sexuelle dans la culture, les faits physiologiques de la vie sexuelle, une étude sur la neuropathologie et la psychopathologie générale de la vie sexuelle et une description sur des pathologies spéciales.

Il indique au préalable dans la préface qu'il vise à apporter une analyse scientifique sur la psychologie de l'amour et sur la vie sexuelle (comme si l'amour et la vie sexuelle étaient soudés) et à faire par conséquent de la psychopathologie de la vie sexuelle l'objet d'une étude scientifique. Selon ses mots : « La vie sexuelle comme terrain n'a pas été explorée par la

⁵⁸ Texte inédit en français.

⁵⁹ FEDERN, Paul, « The infantile roots of masochism », paru dans le New York Medical Journal, 22 août 1914, vol. 100

⁶⁰ Mention en Cartes postales, notes & lettres de Sigmund Freud à Paul Federn, 1905-1938, Ed. Ithaque. 2018, France. Traduit de l'allemand par Benjamin Levy, p.64

⁶¹ Texte inédit en français.

⁶² Société psychanalytique de Paris. Revue française de psychanalyse, Janvier 1938, p.190

science⁶³ » ; « Le but de ce traité est de faire connaître les symptômes psychopathologiques de la vie sexuelle, de les ramener à leur origine et de déduire les lois de leur développement et de leurs causes⁶⁴ ».

Le mérite de son essai réside dans la volonté de servir de guide devant l'insuffisance des connaissances pathologiques du médecin, lorsqu'il est amené à émettre un avis face à des situations où la vie, la liberté et l'honneur sont en jeu. Il commence par faire une lecture de la vie sexuelle, de l'amour et de la situation des femmes dans notre civilisation à travers les âges jusqu'à son époque, en 1895, se focalisant particulièrement sur les changements qui s'y sont opérés, sans pour autant perdre de vue le fait « que la perpétuité de la race humaine est garantie par un instinct naturel tout puissant qui demande impérieusement à être satisfait. ⁶⁵»

De prime abord, la satisfaction des besoins sexuels est la même pour l'homme primitif que pour les animaux, puis sont apparus des changements entraînant une évolution qui a changé le développement psychique de la vie sexuelle chez l'être humain :

« Le relèvement moral de la vie sexuelle commence aussitôt que la pudeur entre dans les mœurs, que la manifestation et l'accomplissement de la sexualité se cachent devant la société, et qu'il y a plus de retenue dans les rapports entre les deux sexes. C'est de là qu'est venue l'habitude de se couvrir les parties génitales — ils se sont aperçus qu'ils étaient nus — et de faire en secret, l'acte sexuel. ⁶⁶ »

Ainsi Krafft-Ebing s'inspire-t-il du principe biblique de la pudeur que l'on trouve dans la Genèse. Parlant du couple originel, il est dit qu'ils « se sont aperçus qu'ils étaient nus », comme un principe de raison, de connaissance et d'intelligence. Il ne prend pas pour point de départ le principe de la prohibition de l'inceste comme on pourrait s'y attendre et selon le

⁶³ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895.

⁶⁴ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895.

⁶⁵ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.1.

⁶⁶ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.3.

propre postulat de Freud en 1913 dans *Totem et Tabou*, ou comme le fera Levi Strauss en 1956 dans *The family*, en y ajoutant par ailleurs la division sexuée du travail.

Krafft-Ebing fait par ailleurs une lecture de l'évolution du concept de « la femme⁶⁷ » et dit que l'évolution du statut de la femme est un facteur de changement autant qu'un moteur du développement psychique concernant la vie sexuelle de l'espèce.

D'ailleurs, il dit que « la moralisation de la vie sexuelle a reçu son impulsion la plus puissante du christianisme, qui a élevé la femme au niveau social de l'homme et qui a transformé le pacte d'amour entre l'homme et la femme en une institution religieuse et morale. ⁶⁸»

« En faisant de la femme l'égale de l'homme, en instituant le mariage monogame et en le consolidant par des liens juridiques, religieux et moraux, les peuples chrétiens ont acquis une supériorité matérielle et intellectuelle sur des peuples polygames et particulièrement sur les partisans de l'Islam. ⁶⁹ » « Malgré la religion, l'éducation et les mœurs peuvent faire dompter les passions sexuelles, l'homme civilisé est toujours exposé au danger d'être précipité de la hauteur de l'amour chaste et moral dans la fange de la volupté brutale. ⁷⁰ »

Ainsi Krafft-Ebing opère-t-il déjà une division entre l'amour chaste et le plaisir.

« Pour se maintenir à cette hauteur-là, il faut une lutte sans trêve contre l'instinct et les bonnes mœurs, entre la sensualité et la moralité. Il n'est donné qu'aux caractères doués d'une grande force de volonté de s'émanciper complètement de la sensualité et de goûter cet amour pur qui est la source des plus nobles plaisirs de l'existence humaine. ⁷¹ »

⁶⁷ Nous approfondirons cette question au point 2.1.3 Du manque de représentant pour le sexe de la femme à La femme n'existe pas.

⁶⁸ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.4.

⁶⁹ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.6.

⁷⁰ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.7.

⁷¹ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.7.

Là où Freud mettra l'accent sur la psychologie de l'amour et de la tension conflictuelle qui génèrent des souffrances et des pathologies de la psyché, Krafft-Ebing le met pour sa part sur la volonté et l'esthétique morale du noble plaisir. Il se demande ensuite si les mœurs de l'humanité sont devenues plus morales au cours des derniers siècles précédant le sien et procède à des comparaisons avec d'autres époques, s'interrogeant sur la façon dont la moralité publique progresse. L'ordre, le refoulement et les bonnes mœurs sont identifiés comme un bon indice du progrès de la civilisation et soulignent l'amour comme un élément primaire de la vie sexuelle. Il souligne que « pour le sens sexuel, c'est l'amour, l'espoir d'une félicité sans bornes, qui est l'élément primaire.⁷² »

Nous pouvons voir qu'il croit à l'amour et à la félicité comme horizons de la vie sexuelle entre les sexes. De même, il atteste une différence entre l'homme et la femme, en ce qui concerne la psychologie sexuelle et la façon d'aimer, une dichotomie entre leurs sentiments et leurs désirs sexuels respectifs. Il fait cette différence à partir de l'observation et des rôles sociaux :

« Chez l'homme, sans doute, *dit-il*, l'instinct sexuel semble plus vif ou affirmé que chez la femme, sa conception de l'amour est plus sensuelle et son choix semble plus fortement déterminé par les qualités physiques de l'objet. Un instinct puissant le pousse parfois jusqu'à l'agressivité. Pourtant, cette inclinaison que semble lui imposer la nature ne remplit pas toujours son existence psychique. Son désir, une fois satisfait, cède temporairement la place aux intérêts vitaux et sociaux. Tel n'est pas le cas chez la femme qui, selon lui, « si elle est bien élevée, son esprit est normalement développé selon les critères conventionnels ou que l'usage impose. Concernant son comportement, elle aura un sens sexuel peu intense. Car, s'il en était autrement, dit-il, le mariage et la famille seraient impossibles. »

« Dans tous les cas, l'homme qui a horreur de la femme et la femme qui court après les plaisirs sexuels sont des phénomènes anormaux. La femme se fait prier pour accorder ses faveurs. **Elle garde une attitude passive.** Ce rôle s'impose à elle autant par organisation sexuelle qui lui est particulière que par les exigences des bonnes

⁷² KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.11.

mœurs. Toutefois, chez la femme, le côté sexuel a plus d'importance que chez l'homme. Le besoin d'aimer est plus fort chez elle, il est continu et non pas épisodique, mais cet amour est plutôt psychique que sensuel.⁷³»

En effet, Krafft Ebing, qui est un homme de son temps, croit en l'éducation sexuelle, à l'institution du mariage et à la possible relation et complémentarité entre hommes et femmes. Sur cette base, il accorde une passivité à la femme selon les mœurs attendues.

Il poursuit en ces termes :

« L'homme, en aimant, ne voit d'abord que l'être féminin ; ce n'est qu'en second lieu qu'il aime la mère de ses enfants ; dans l'imagination de la femme, au contraire, c'est le père de son enfant qui tient le premier rang ; l'homme comme époux ne vient qu'après. Le choix d'un époux pour la femme est déterminé plutôt par les qualités intellectuelles que par les qualités psychiques. Après elle devient mère, elle partage son amour entre l'enfant et l'époux.⁷⁴»

Selon Krafft-Ebing, l'homme aime tout d'abord au travers de la sensualité, son choix étant déterminé en premier lieu par des qualités physiques, ne percevant pour commencer « que l'être féminin » il observe, comme Freud et Lacan le feront aussi, un fétichisme de sa part.

La femme, en revanche, « voit le père de ses enfants », et « partage son amour entre l'enfant et l'époux ». Ainsi Krafft-Ebing se limite-t-il à ne déterminer les objets pulsionnels féminins et à ne situer sa relation à l'homme que dans le seul cadre de l'institution du mariage. Selon Krafft-Ebing, le désir de la femme se cantonne à la maternité et au seul rôle de mère qu'il suppose être son unique désir.

Il fait donc la distinction entre le mode d'aimer des hommes et de celui des femmes. Il remarque une importance majeure chez les femmes :

⁷³ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.17.

⁷⁴ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.17.

« La femme aime de tout son être. Pour la femme, l'amour c'est la vie. Pour un homme, c'est le plaisir de la vie. L'amour malheureux blesse l'homme ; pour la femme, c'est la mort ou au moins la perte du bonheur de la vie. Une thèse psychologique digne d'être étudiée, ce serait de savoir si une femme peut, dans son existence, aimer deux fois d'un amour sincère et profond. Dans tous les cas, la femme est plutôt monogame, tandis que l'homme penche vers la polygamie. ⁷⁵»

Ce point de vue qui apparaît aujourd'hui très naïf, s'inscrit dans le cadre de la moralité religieuse de son époque, teinté par l'idéalisation de La femme que lui-même décrit tout au long de son œuvre.

Dans sa troisième partie de neuropsychopathologie générale, Krafft-Ebing entreprend de décrire le panel des anomalies de la vie sexuelle : impuissance d'érection, anesthésie sexuelle, fétichisme, inversion sexuelle, perversion sexuelle, sadisme et masochisme. Il définit ainsi le masochisme : « Le masochisme est le contraire du sadisme. Celui-ci veut causer de la douleur et exerce des violences ; celui-là, au contraire, tient à souffrir et à se sentir subjugué avec violence. Par masochisme, j'entends cette perversion particulière de la *vita sexualis* psychique qui consiste dans le fait que l'individu est, dans ses sentiments et dans ses pensées sexuelles, obsédé par l'idée d'être soumis absolument et sans condition à une personne de l'autre sexe, d'être traité par elle d'une manière hautaine, au point de subir même des humiliations et des tortures. Cette idée s'accompagne d'une sensation de volupté ; celui qui en est atteint se plaît aux fantaisies de l'imagination qui lui dépeint des situations et des scènes de ce genre ; il cherche souvent à réaliser ces images et par cette perversion de son penchant sexuel, il devient fréquemment plus ou moins capable d'une *vita sexualis* normale, psychologiquement impuissante. ⁷⁶»

Il précise que l'instinct de conservation fait limite, empêchant d'aller jusqu'aux conséquences extrêmes du masochisme : « les actes auxquels se livrent certains masochistes se pratiquent en même temps que le coït, c'est-à-dire qu'ils servent de préparatifs. ⁷⁷ » Il

⁷⁵ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.18.

⁷⁶ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.121.

⁷⁷ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p. 123.

présente ensuite trois cas d'hommes masochistes et relate entre autres, le récit d'un témoin accompagné de l'explication médicale. Il souligne l'importance donnée à la femme qui exerce les humiliations et flagellations recherchées, ainsi que l'insatisfaction ressentie par le patient qui en est l'objet lorsque parfois la forme de l'acte qu'il souhaite subir pour atteindre le plaisir n'est pas conforme à son attente. Ses observations lui permettent d'affirmer que le masochisme est une forme de servitude à l'égard de la femme.

« Pour le masochiste, c'est la soumission à la femme qui constitue le point le plus important ; le mauvais traitement n'est que la manière la plus expressive. L'action a pour lui une valeur symbolique ; c'est un moyen pour arriver à la satisfaction de son état d'âme et de ses désirs particuliers. ⁷⁸» Cette soumission est, selon lui, le noyau psychologique du masochisme, le moteur de cette perversion sexuelle, permettant à son sujet d'aboutir à la jouissance, ce que Rousseau exprima expressément dans ses *Confessions* : « être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander était pour moi de très douces jouissances. ⁷⁹»

Concernant le masochisme chez la femme, là encore, le jugement du thérapeute du 19^e siècle suit le courant des idées de son temps, semblant presque estimer le phénomène comme allant de soi, comme un élément naturel de la psychologie sexuelle féminine et donc, d'une certaine manière, comme n'étant plus une perversion puisque n'étant pas un travers anormal pour la femme :

« Chez la femme, la soumission volontaire à l'autre sexe est un phénomène psychologique. Par suite de son rôle passif dans l'acte de la procréation, par suite des mœurs des sociétés de tous les temps, chez la femme, l'idée des rapports sexuels se rattache en général à l'idée de soumission. C'est pour ainsi dire le diapason qui règle la tonalité des sentiments féminins. Celui qui connaît l'histoire de la civilisation sait dans quelles conditions

⁷⁸ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p. 135.

⁷⁹ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p. 157.

de soumission absolue la femme fut tenue de tout temps jusqu'à l'époque d'une civilisation relativement plus élevée⁸⁰ ».

Il y a pourtant une certaine ambiguïté, voire une certaine contradiction dans ce passage, puisque, d'un côté, Kraft Ebing nous dit que la soumission chez la femme est « volontaire », fait partie de sa psyché, que c'est son mode de fonctionnement intrinsèque, normal, mais de l'autre, il nous dit que la femme « fut tenue » de tout temps à cette soumission, laissant par-là entrevoir une notion d'imposition de la part de la culture ou de la nature, de cet état de fait, donc, une certaine violence faite à sa propre volonté. Mais dans le passage qui suit, il revient sur l'idée que c'est pourtant bien la nature qui est à l'origine de ce phénomène de passivité masochiste de la part de la femme, défaussant ainsi de nouveau l'homme et excluant de nouveau l'idée d'une force s'imposant contre la volonté féminine : « Aujourd'hui, les coutumes de nombreuses générations jointes au rôle passif que la nature attribue à la femme ont développé dans le sexe féminin la tendance instinctive à se soumettre à la volonté de l'homme. ⁸¹ »

On sent que le phénomène pose un problème, balançant entre deux idées qui paraissent contradictoires, ou tout du moins peu compatibles, entre la nature et la volonté.

« Ainsi, il est tout indiqué de considérer le masochisme comme une excroissance pathologique des éléments psychiques, surtout chez la femme, comme une accentuation morbide de certains traits de son caractère sexuel psychique ; il faut donc chercher son origine primitive dans le sexe féminin. On peut admettre comme bien établi que le penchant à se soumettre à l'homme existe chez la femme, jusqu'à un certain point, comme un phénomène normal. ⁸² »

« S'il y a une accentuation pathologique de cet instinct masochiste chez la femme, la manifestation en est réprimée par les conventions sociales. D'ailleurs, beaucoup de jeunes femmes aiment avant tout être à genoux devant leurs époux ou leurs amants. Chez tous les

⁸⁰ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p. 170.

⁸¹ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p. 180.

⁸² KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p. 180.

peuples slaves, dit-on, les femmes de basse classe s'estiment malheureuses quand elles ne sont pas battues par leurs maris. »

Pour lui, il s'agit d'un phénomène ancré dans la psychologie féminine, en revanche il s'agit d'une perversion chez l'homme. Le phénomène ne se laisse pas circonscrire facilement car la question est confuse entre le social et le naturel. Il conclut donc, qu'il est difficile au médecin observateur d'apporter des documents humains sur un masochisme spécifique chez la femme. D'ailleurs, nous pouvons observer ici l'importance de la science médicale au 19^e siècle.

Ainsi, le terme de « masochisme » fut introduit dans la sphère médicale par Krafft Ebing. Pour approfondir encore ce terme, nous posons la question : à quelle source Krafft-Ebing emprunte-t-il le terme de « masochisme » ?

On peut déjà noter que Krafft-Ebing emprunte le terme de masochisme à la littérature, plus précisément à l'œuvre de Léopold von Sacher-Masoch,⁸³ écrivain contemporain dont les romans et les contes privilégient le traitement de ce genre de perversion. Né en 1836 en Galice, une province polonaise rattachée à l'Empire autrichien et décédé en 1895, Masoch eut la témérité, de vouloir mettre en scène ses propres fantaisies en les situant à Graz, la ville même où enseignait à l'époque Krafft-Ebing⁸⁴. Il connut la notoriété grâce à la plus commentée de ses œuvres : *La Vénus à la fourrure*, parue en 1870, dans laquelle il relate sa servitude devant sa maîtresse Wanda.

À l'instar du terme sadisme, issu lui aussi de la littérature par le truchement du nom du Donatien Alphonse François de Sade, connu comme « le marquis de Sade », écrivain né en 1740 et décédé en 1814, le nom de l'auteur (Masoch) est, de fait, à l'origine du terme de masochisme. Cet écrivain autrichien décrivant dans ses romans une attitude de soumission masculine à la femme aimée, avec recherche de la souffrance et de l'humiliation, a retenu l'attention du médecin.

⁸³ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p.121.

⁸⁴ LESIMPLE, Pierre. « Léopold von Sacher-Masoch (1836-1895) : une enfance à Lemberg », *Les Lettres de la SPF*, vol. 28, no. 2, 2012, p. 113-134.

A propos de la nomination de ces termes, sadisme et masochisme, Gilles Deleuze dira que « la symptomatologie est toujours une affaire d'art⁸⁵ ». Il explique que « les spécificités cliniques du sadisme et du masochisme ne sont pas séparables des valeurs littéraires propres à Sade et à Masoch.⁸⁶ (...) Si Krafft-Ebing parle de masochisme, c'est parce qu'il fait gloire à Masoch d'avoir renouvelé une entité clinique, en la définissant moins par le lien de douleur du plaisir sexuel que par des comportements plus profonds d'esclavage et d'humiliation.⁸⁷»

Pour Krafft-Ebing, Sade et Masoch font office de valeur de repères dans la compréhension de la psyché humaine, car, au-delà d'être de grands écrivains, ils surent être aussi de grands anthropologues par leur manière d'engager dans leur œuvre toute une conception de l'homme, de la culture et de la nature. Ils ont perçu mieux que quiconque la conjonction entre violence et sexualité, une violence qui parle d'érotisme, comme celui de Bataille, affirme Deleuze.

Deleuze critique toutefois la position de Krafft-Ebing, arguant que ces deux perversions ne sont pas nouvelles dans l'histoire de l'humanité et que le fait que des maladies ou leurs caractéristiques portent les noms de ceux qui les ont découverts ne fait pas pour autant de ces derniers leurs inventeurs. Pour lui, sadisme et masochisme sont des caractéristiques communes de l'activité sexuelle qui n'avaient simplement pas encore été explorées, mais contrairement à Ebing, Deleuze en donne une explication à partir du langage au masochisme et au sadisme et critique le fait que ces deux perversions soient mises en couple lorsque chacune a ses propres spécificités.

Deleuze s'oppose à ce que Krafft-Ebing présente le récit de Sacher-Masoch comme contrepartie des récits du « Marquis de Sade », dont les écrits épistolaires et romans associés à des actes de violence et de cruauté sexuelle furent l'objet d'un grand scandale à l'époque, tels que *Les Cent Vingt Journées de Sodome* ou *La Philosophie dans le boudoir*.

⁸⁵ DELEUZE, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*. Ed. Minuit, 2007, p.11

⁸⁶DELEUZE, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*. Ed. Minuit, 2007, p.15

⁸⁷ DELEUZE, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*. France, Ed. Minuit, 2007, p.16

De fait, les récits respectifs de Sacher-Masoch et de Sade, bien que liés au sein du binôme sadisme-masochisme, sont mis en opposition dans le travail de Krafft-Ebing, qui associe le masochisme à une position passive et l'oppose au sadisme, qu'il associe à l'activité que la violence peut supposer.

Contrairement à Krafft-Ebing, pour Deleuze, ces deux positions que sont passivité et activité ne sont pas l'essentiel de chaque perversion. Son analyse des usages du langage, méthode qu'il privilégie face à toute autre, lui permet de faire clairement la distinction entre sadisme et masochisme, évitant tout amalgame entre les deux perversions. Évitant aussi que l'un ne phagocyte l'autre pour ne former qu'un couple d'opposés. Selon lui, la littérature *pornologique* se propose avant tout de mettre le langage en rapport avec sa propre limite, avec une sorte de non-langage, la violence qui ne parle pas, l'érotisme dont on ne parle pas⁸⁸. Ainsi affirme-t-il que chez Sade, la fonction impérative et descriptive du langage se déplace vers une fonction démonstrative, tandis que chez Masoch se superpose en plus de cela un dépassement de cette fonction vers une fonction dialectique, mythique et persuasive.

Selon Deleuze, «Du côté du masochisme, nous sommes devant une victime qui cherche un bourreau, et qui a besoin de le former, de le persuader et de faire alliance avec lui pour l'entreprise la plus étrange, pour cela, la victime fait des contrats, tandis que devant le sadisme, nous sommes en présence d'un bourreau qui s'empare d'une victime, qui déteste et déchire tout contrat. Le sadique a besoin d'une institution, tandis que le masochiste de relations contractuelles.

Au moyen âge, on distinguait deux sortes de diabolisme ou deux perversions fondamentales : l'une par possession, l'autre par alliance. Le sadisme pense en termes de possession instituée et le masochisme d'alliance contractée. La possession est la folie propre du sadisme et le pacte, celle du masochisme⁸⁹».

Selon le philosophe, il existe une injustice à l'égard de Masoch : celle qui consiste à unifier deux concepts bien distincts sinon opposés en une unique entité sadomasochiste, celle

⁸⁸ DELEUZE, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*. France, Ed. Minuit, 2007, p.22

⁸⁹ DELEUZE, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*. France, Ed. Minuit, 2007, p. 20

d'inverser le sadique pour aboutir au masochiste, d'obtenir Masoch à partir de Sade. Cette unification de deux termes a été très nuisible à l'œuvre Masoch. « Il n'a pas seulement souffert d'un oubli injuste, mais d'une injuste complémentarité, d'une injuste unité dialectique. Cela opacifie l'originalité artistique de ses œuvres littéraires »⁹⁰

1.1.1.3 Commentaires

Comme nous venons de le voir, l'entité clinique de « masochisme » est reprise d'une pratique sexuelle singulière consistant en la satisfaction éprouvée par un homme à servir une femme placée en position de domination, « porteuse d'une baguette » symbolique de cette position dominante telle que la décrit Masoch. L'observation de la position « passive » est considérée comme la caractéristique principale de cette perversion et vue comme la contrepartie en négatif de la position « active » qu'impliquent les actes de violence que les récits de Sade peuvent évoquer.

C'est l'opposition même de ces deux entités qui les agrège en un concept unique, le sadomasochisme, permettant à Krafft-Ebing de décrire toute l'ambivalence de la sexualité. De là, l'attitude passive comme corrélat du masochisme fut attribuée par la suite à la femme comme contrepartie de la position active et violente attribuée à l'homme, deux caractéristiques qui servent d'idéaux pour délimiter la différence entre homme et femme. De cette façon, K. Ebing, transcrit les caractéristiques identitaires de l'époque dans un registre formel et scientifique pour parler de la sexualité.

Spielrein, comme tout le jeune mouvement psychanalytique du début du vingtième siècle, reprend des éléments de la philosophie allemande, notamment Nietzsche, l'anthropologie et la psychiatrie classique, et invente la notion de « pulsion destructive et sadique ». Elle introduit la notion de « pulsion destructive et sadique », embryon de ce qui sera formalisé par la suite comme la « pulsion de mort » par Freud, témoin privilégié de la très douloureuse déception amoureuse dévastatrice de Spielrein subie lors de l'échec de sa relation

⁹⁰ DELEUZE, Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*. France, Ed. Minit, 2007, p.10

avec Jung. À l'occasion de son étude sur la destruction, elle en vient à la conclusion que pour renaitre, il faut d'abord mourir.

Tout ce travail de recherche de Spielrein retint l'attention de ses collègues. La correspondance entre Freud et Federn nous montre que la notion de masochisme et la sexualité font l'objet d'inquiétudes et d'interrogations dans le milieu psychanalytique à l'époque, héritage de K. Ebing.

Lorsque Spielrein exprime la notion de ravage amoureux, la difficulté qu'a l'individu amoureux délaissé à accepter de se défaire de l'objet de son amour à sens unique, Feder y voit un complaisant masochisme de la part de l'individu éconduit. En effet, Feder modifie ainsi la notion spielreinienne de ravage amoureux et de l'effondrement psychologique qui s'ensuit en la qualifiant de masochiste. Spielrein n'y voit que l'expression de la souffrance, un résultat ou un dommage subi et non un but recherché. Autrement dit, chez elle, la description de la souffrance amoureuse n'est pas du masochisme en ce sens que c'est juste l'expression du ravage amoureux.

De fait, nous constatons que ce terme de « masochisme » est en soi problématique, car tous les sujets, en tant que *parlêtres*, sont affectés de mort par le langage, dont l'effet mortifie l'individu. Selon Lacan « le mot est le meurtre de la chose. » Il tue l'objet qu'il désigne du simple fait qu'il le nomme.

Gérard Pommier reconnaît une continuation entre le terme de « masochisme » et celui de « pulsion de mort ». Il dit qu'il a donc fallu supposer un masochisme « érogène » commandé par la pulsion de mort pour situer l'énigme propre du masochisme, car la pulsion de mort est présente du début à la fin de cette « Économie du masochisme ». ⁹¹ Le terme de masochisme était utilisé pour situer les phénomènes de la pulsion de mort faute d'un terme plus précis. Il a fallu inventer ce terme pour situer l'énigme du masochisme qui consiste en son articulation avec l'érotisme.

La problématique que Spielrein présente sans avoir recours au terme de pulsion est celle que Pommier situe au même niveau : le masochisme originaire et la pulsion de mort.

⁹¹ POMMIER, Gerard. « Pour une métapsychologie des masochismes », *La clinique lacanienne*, vol. 28, no. 2, 2016, pp. 17-30.

En effet, Spielrein fut la première à traiter le mystère de la pulsion, tel que Pommier l'énonce « on se demande là aussi pourquoi ce point d'appui devrait être érotique. Pourquoi devrait-il avoir comme conséquence une excitation sexuelle. C'est avec l'instrument très rustique d'une pulsion de mort nouvellement découverte que Freud se lance dans cette investigation. Toute la fin de l'article de Freud se penche sur ce masochisme originaire, érogène.⁹² » En effet, la découverte freudienne de l'érotisation de cette obscure satisfaction fut précédée par Spielrein et plus tard nommée par Lacan comme la jouissance.

Pour conclure, Spielrein a apporté de nouveaux éclairages sur la psychologie féminine, la pulsion et les articulations entre l'amour et la destruction à partir de sa propre histoire et de ses observations cliniques. Issue de cette articulation, elle saisit l'axe fondamental du sujet de la psychanalyse : un sujet partagé entre deux satisfactions, entre Éros et la destruction : une satisfaction pulsionnelle inconsciente mais qui déplaît au Moi et une satisfaction consciente transformée par le refoulement.

Les réflexions de Spielrein en 1911 sur la psyché féminine, l'amour et la destruction servent de préambule au concept de pulsion de mort et de masochisme féminin. En reconnaissant un versant destructif à pulsion et en repérant dans la position féminine une position d'objet pour l'homme, dans le but de vouloir plaire et causer le désir. Elle ne parle pas sur le masochisme féminin, cependant, elle a un avis à propos de la féminité et montre que la femme n'est pas du côté passif de la pulsion, elle met l'accent sur ses forts liens sociaux.

Elle accorde à l'homme et à la femme des caractéristiques réciproques : l'homme est actif et sadique, et la femme est passive et en position d'objet, en lui attribuant le désir d'être aimée et à l'homme, le désir de posséder, un désir phallique. Ces qualifications sont la base de l'argument pour accorder un masochisme naturel à la femme, cependant, nous ne situons pas Spielrein comme la précurseure de ces observations, il s'agit d'observations intuitives qui donnent une substance imaginaire à l'opposition structurale homme/femme, comme celles de Federn et Krafft-Ebing avec le terme de sado-masochisme. Dans cette suite logique, nous expliquerons ensuite quel est le fondement structuraliste de cette répartition homme et femme.

⁹² POMMIER, Gerard. « Pour une métapsychologie des masochismes », *La clinique lacanienne*, vol. 28, no. 2, 2016, pp. 17-30.

1.1.2 Premières discussions psychanalytiques sur la féminité

Nous explorerons les différents termes et notions qui sont nés des différentes discussions entre psychanalystes au début des réflexions sur la féminité. Premièrement, nous verrons le travail de Lou Andreas-Salomé, qui fut une des premières chercheuses à introduire la notion de narcissisme féminin. Nous verrons deuxièmement, différents points importants pour notre réflexion vis-à-vis du livre *On bat un enfant* de Freud. Mais également, et plus particulièrement, nous regarderons les hypothèses de Freud sur l'Œdipe féminin. Troisièmement, nous approfondirons notre discussion grâce aux travaux d'Anna Freud sur le fantasme féminin. Notion que nous explorerons ici, plus en détail. Et enfin, nous verrons la notion de passivité féminine développée notamment par Hélène Deutsch.

1.1.2.1 Freud : « On bat un enfant » et les hypothèses sur l'Œdipe féminin

Freud mentionne pour la première fois l'articulation entre le féminin et le masochisme en 1919, dans « *Un enfant battu* ». Il annonce cette communication le 24 janvier 1919, dans une lettre à Sándor Ferenczi. Il y informe son collègue que cet article est fait dans le but d'expliquer la genèse du masochisme⁹³ et il le qualifie d'être particulièrement fort⁹⁴. À ce moment, Freud travaille ce texte à côté de l'article « Au-delà du principe du plaisir » (1920). Lorsqu'il réfléchit aux événements de la guerre et reprend la thèse de Sabina Spielrein à propos de la destruction et son alliance avec la vie, il est en train d'élaborer une deuxième théorie des pulsions, à savoir, la pulsion de mort.

⁹³FREUD, Sigmund, FERENCZI, Sándor. Lettre du 24 janvier 1919, publié en « Correspondance 1914-1919 », Ed. Calmann-Levy, 1996, p. 364.

⁹⁴ FREUD, Sigmund, FERENCZI, Sándor. Lettre du 17 mars 1919, publié en « Correspondance 1914-1919 », Ed. Calmann-Levy, 1996, p. 371.

Il avait élaboré auparavant les bases de sa première ébauche de la théorie des pulsions dans son travail « *Trois essais sur la théorie sexuelle*⁹⁵ » (1905) et dans « *Pulsions et destin des pulsions* » (1915). Dans le premier travail, en observant la sexualité infantile, il proposera une vision de l'enfant comme un pervers polymorphe dont le corps serait source de pulsions et libido, ce qui l'amènera à découvrir la nature perverse de la pulsion. Il traite alors le masochisme comme une perversion et une transformation du sadisme contre sa propre personne et décrit le masochisme comme une attitude passive à l'égard de l'objet sexuel dans la vie érotique. Le but sexuel est celui de faire monter la tension à partir de la douleur. Il faut rappeler qu'il définit la perversion comme une déviation du but sexuel, quand le coït ou le but sexuel normal n'est pas accompli et que le sujet reste dans les pulsions partielles ou intermédiaires. Il dit que le complexe de castration et la conscience de culpabilité sont des facteurs qui participent à la cause de cette position.

Dans le deuxième travail (1915), il situe le masochisme comme un destin de pulsion : renversement de l'activité en passivité, retournement sur la personne propre, refoulement et sublimation. Par le principe dynamique de la pulsion, le masochisme est un retournement du sadisme sur soi-même. Autrement dit, la pulsion sadique sous sa forme passive est retournée chez le sujet⁹⁶ sous forme de masochisme. La pulsion retourne et inverse sa direction à cause de l'intervention du Surmoi et des influences extérieures⁹⁷. Freud continuera à le soutenir jusqu'à la fin de son travail.

Ce principe soutient son explication à propos d'un fantasme de fustigation par le père et sa satisfaction interdite par la loi de l'inceste. Freud en fait l'articulation entre le masochisme et le féminin de la façon suivante : Freud écoute dans son divan les fantasmes de six cas (deux hommes et quatre femmes, dont sa propre fille Anna) qui disent avoir été battues par leurs pères pendant leur enfance. Freud repère que le récit de l'évènement peut être divisé en trois temps : le premier temps relate la scène d'un enfant inconnu battu, **le deuxième est**

⁹⁵ FREUD, Sigmund « *Trois essais sur la vie sexuelle* », publié en *Œuvres complètes Volume XVI 1901-1905*, Ed. PUF, 2006.

⁹⁶ FREUD, Sigmund, « *Pulsion et destins de pulsion* », publié en *Œuvres complètes Volume XIII 1914-1915*, Ed. PUF, 1988, p. 172.

⁹⁷ FREUD, Sigmund, « *La féminité* » publié en *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris, Gallimard, p.177.

qualifié par Freud de masochiste et féminin⁹⁸ et le troisième finit par un nombre indéterminé d'enfants battus.

Il fait noter que la position de l'observateur est celle de celui qui raconte l'évènement, puis permute et échange les places entre passif, actif, masculin, féminin. C'est important à relever pour savoir ce à quoi Freud fait référence quant au féminin.

Dans le premier temps, ou la première scène, le sujet du fantasme est le spectateur de la punition subie par un autre enfant, où un enfant inconnu est battu. Il observe que c'est le père qui bat l'enfant avec une badine, avec son Phallus à la manière d'un signe qui est interprété par lui comme un signe d'amour donc le spectateur veut être à sa place, veut être frappé par le père. Dans la deuxième scène, il devient lui-même objet de cette punition. C'est la scène masochiste et féminine. Finalement, dans la troisième scène, le sujet est à nouveau spectateur d'un enfant inconnu qui est battu. Ces scènes montrent la place du sujet à l'égard du père, la façon dont le sujet fixe sa position subjective, sa place comme sujet à l'égard de la jouissance du père.

Il affirme : « La fantaisie de la deuxième phase d'être battu par le père deviendra l'expression directe de la conscience de culpabilité à laquelle est maintenant soumis l'amour pour le père et cette phase est devenue masochiste, il y a un rabaissement régressif. « Le père m'aime » était pris au sens génital ; par la régression il se transforme en : “le père me bat (je suis battu par le père) »).⁹⁹ »

L'énoncé inconscient de la scène est : “je suis battu(e) — c'est-à-dire aimé(e) — par le père”. Cet énoncé est une conjonction de culpabilité et d'érotisme où le coup suscite l'excitation libidinale, mais elle doit être refoulée. Ici, la relation est à l'égard du père. Freud la situe comme féminin, selon le schéma œdipien hétérosexuel classique, mais nous pouvons élargir la notion de féminin aux hommes et aux femmes. L'accent est mis sur la position à l'égard du père.

⁹⁸ FREUD, Sigmund, « Un enfant est battu », publié en *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1929*, Ed. PUF, 1996, p. 115-146

⁹⁹ FREUD, Sigmund, « Un enfant est battu » publié en *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1929*. Ed. PUF, 1996, p. 128.

Pourquoi Freud affirme-t-il que la deuxième scène est féminine et masochiste ? Il reprend le terme masochisme de Krafft-Ebing, où en 1900, il affirmait qu'il existe une « subordination naturelle de la femme à l'homme et sa particulière position dans les fonctions reproductives : le masochisme est une caractéristique de la femme et dans certains cas, cela devient pathologique. »¹⁰⁰

Freud travaille à l'époque où il a écrit « *On bat un enfant* » sur le narcissisme pour éclairer la genèse de ce qu'il appelle « le sentiment de soi » (Selbstgefühl). L'idée d'un narcissisme premier lui permet d'élargir la notion d'auto-érotisme, précédemment défini en 1909 comme « un état précoce de la libido », mais qui, pour autant, ne constitue pas un Moi comme unité. À partir de son observation clinique, il se voit obligé d'admettre que Le Moi n'est pas donné tel quel au début de la vie, mais qu'il se développe. Il reprend ce terme de Havelock Ellis, qui en 1898 qualifie l'investissement sexuel de sa propre image corporelle de *narcissus-like*.¹⁰¹

Pour pallier les différentes critiques et manques dans sa réflexion, Freud en 1914, *Pour introduire le narcissisme*, afin d'intégrer dans sa métapsychologie la dimension de la vie psychique qui montre la relation entre le sujet et les objets.

Étant donné que l'amour est une relation entre un sujet et des objets, Freud s'interroge sur la différence sexuelle de ces relations. Il aborde initialement la description de la femme à partir du terme « narcissisme » pour constater que la femme a un narcissisme particulier ainsi qu'une façon naturelle d'aimer et de se rapporter aux autres. Il fait une différence de style d'amour entre les sexes, en décrivant une femme narcissiste qui s'oriente vers la beauté et vers un état où elle se suffit à elle-même. Cette conception sera fondamentale pour lui attribuer un masochisme à partir du versant économique de la libido :

« Différent est le développement du type féminin le plus fréquent et vraisemblablement le plus pur et le plus authentique. Dans ce cas, il semble que, lors du développement pubertaire, la formation des organes sexuels féminins, qui étaient

¹⁰⁰ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Ed. Georges Carré, France, 1895, p. 284-285

¹⁰¹ PENOT, Bernard. « De l'idée freudienne de narcissisme primaire à celle de subjectivation, deux approches complémentaires en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, vol. 73, no. 2, 2009, pp. 487-503.

jusqu'ici à l'état de latence, provoque une augmentation du narcissisme originaire, défavorable à un amour d'objet régulier s'accompagnant de surestimation sexuelle. Il s'installe, en particulier dans le cas d'un développement vers la beauté, un état où **la femme se suffit à elle-même**, ce qui la dédommage de la liberté de choix d'objet que lui conteste la société. De telles femmes, n'aiment, à strictement parler, qu'elles-mêmes à peu près aussi intensément que l'homme les aime. Leur besoin ne les fait pas tendre à aimer, mais à être aimées, et leur plaît l'homme qui remplit cette condition. On ne saurait surestimer l'importance de ce type de femmes pour la vie amoureuse de l'être humain. De telles femmes exercent le plus grand charme sur les hommes, non seulement pour des raisons esthétiques, car elles sont habituellement les plus belles, mais aussi en raison de constellations psychologiques intéressantes.¹⁰² »

Freud observe que le narcissisme chez les femmes est accentué, que certaines ne s'aiment qu'elles-mêmes ou n'aiment que les hommes qui les aiment. Cette observation laisse voir la façon dont Freud perçoit les femmes.

À ce propos, Paul Laurent Assoun pense que « la figure de la femme chez Freud peut être assimilée à une femme fatale ; fatale en ce sens toutefois très particulier, qu'elle signifie pour un homme une menace, en fonction de la fatalité qu'elle subit elle-même par l'effet de la culture. Assignée en effet au pôle de la libido, elle oblige l'homme, pour accéder aux fruits de la sublimation, à retirer la libido qu'il investit sur elle. C'est pourquoi elle peut être un obstacle redoutable au processus créatif de l'homme. Ce n'est pas par hasard si, dans la constellation psychique de Freud, fonctionne un certain type d'homme victime des femmes. »¹⁰³ Assoun remarque l'importance des observations sur la théorie de la féminité « Pour introduire le narcissisme », il affirme que la féminité peut être repensée à la lueur du narcissisme, car « la pureté narcissique, observable chez la femme, se traduit par la suspension de tout choix d'objet qui lui donne le privilège de récuser la loi de l'objet. Un tel être ne

¹⁰² FREUD, Sigmund. « Pour introduire le narcissisme » publié en *Œuvres complètes Volume XII 1913-1914*, Ed. PUF, Paris, 1988.

¹⁰³ ASSOUN, Paul Laurent. *Freud et la femme*, Ed. Calmann-Lévy, France, 1983, p. 35.

désire plus, pas même lui-même, pourrait-on dire : tel un pur conatus, il n'aspire qu'à persévérer dans son être.¹⁰⁴»

Cette observation sera fondamentale pour justifier un masochisme féminin à partir d'une conception économique du narcissisme, renforcé par sa conception de la femme dans une position d'objet et qui est l'objet même de son désir.

Selon Elena Bravo¹⁰⁵, cette observation de la femme narcissiste pourrait être une influence de Nietzsche. Dans son ouvrage *Humain trop humain, un livre pour les esprits libres*, dans le septième chapitre « femme et enfant », il dit que les femmes ont besoin d'être aimées, d'être valorisées et admirées par les autres :

« La plupart du temps, la manière dont les femmes aiment un homme de valeur est de le vouloir tout à elles seules. Elles le mettraient bien sous clé si leur vanité ne les en dissuadait : celle-ci veut que sa valeur se manifeste également à d'autres¹⁰⁶ » « les femmes veulent être aimées sans rivales¹⁰⁷ » « l'idolâtrie que les femmes vouent à l'amour est essentiellement, à l'origine, une invention de leur subtilité, en ce que toutes idéalizations de l'amour leur sont un moyen d'accroître leur puissance et de se montrer toujours plus désirables aux yeux des hommes. Mais l'accoutumance séculaire à cette estime exagérée de l'amour a fait qu'elles ont donné dans leur propre panneau et ont oublié cette origine. Elles sont maintenant plus dupes elles-mêmes que les hommes, et de ce fait, souffrent aussi davantage de la désillusion qui se produira presque fatalement dans la vie de toute femme — à supposer qu'elle ait toutefois assez d'imagination et d'esprit pour connaître illusion et désillusion.¹⁰⁸ » Une femme montre qu'elle souffre pour faire monter son estime et sa valeur, comme une sorte de faux héroïsme. La femme narcissiste rattrape la souffrance pour monter

¹⁰⁴ ASSOUN, Paul Laurent. *Freud et la femme*, Ed. Calmann-Levy, France, 1983, p. 110.

¹⁰⁵ <http://www.cartapsi.org/new/narcisismo-en-la-mujer-anticipaciones-de-nietzsche/>

¹⁰⁶ NIETZSCHE, Frederic. *Human, trop human*, Ed. Gallimard, France, 1988, p. 248

¹⁰⁷ NIETZSCHE, Frederic. *Human, trop human*, Ed. Gallimard, France, 1988, p. 250

¹⁰⁸ NIETZSCHE, Frederic. *Human, trop human*, Ed. Gallimard, France, 1988, p. 253

sa valeur, pas pour se rabaisser. Elle montre ostensiblement à l'autre par des plaintes combien elle souffre et aussi combien elle est forte.

Il est important de noter ici que Freud reprend le terme du milieu clinique contemporain du début du vingtième siècle qui octroie à la femme une disposition masochiste par les événements de la nature (règles, accouchement) ainsi que par la division signifiante homme/femme, passif/actif.

De plus, Freud observe que la deuxième scène « je suis battu par le père » est reconstruite lors du travail analytique, elle n'a jamais été remémorée. Donc, c'est une scène après coup, une scène faite postérieurement à l'introduction du Phallus. C'est-à-dire : l'acte « je suis battu » signifie « je suis aimé ». Le coup est élevé au rang de signifiant, il pourrait être un signe d'amour ou bien de châtement. Le sujet voit que l'autre est battu et il veut être à sa place. Être battu par le père c'est un signe de distinction : « il n'aime que moi ». Cela satisfait la jalousie et le soutien des intérêts égoïstes. Si le sujet est battu, la signification inconsciente est : « Le père n'aime pas cet autre enfant, il n'aime que moi. »¹⁰⁹

Ceci est une observation importante car elle désigne la position entre l'objet et le sujet, entre être l'objet de la jouissance du père et la position du sujet. Tout sujet, lors de sa subjectivation, passe par l'énigme de la question de sa propre jouissance et de la jouissance de l'Autre, en ce cas celle du père. Tout sujet passe par la signification et la décision inconsciente de la position à adopter à l'égard de la jouissance de l'Autre.

Dans cette suite d'observations, Freud fait une corrélation entre la position passive de celui qui reçoit les coups et le féminin. Il renforce l'articulation du féminin et du masochisme à partir de la loi d'interdiction que propose l'Œdipe : en expliquant que la fille ressent une culpabilité du fait de l'excitation ressentie au moment où elle est battue par son père. L'érotisation du châtement est au premier plan.

Donc, à partir des coordonnées de l'Œdipe, Freud qualifie de féminin la position d'être battue par le père et il l'articule avec le masochisme par la voie de l'interdiction et la culpabilité vis-à-vis de la jouissance ressentie.

¹⁰⁹ FREUD, Sigmund. « Un enfant est battu » publié en *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1929*, Ed. PUF, France 1996, p. 130.

Cependant, il est important de relever que la position à l'égard du père et de sa jouissance fait partie de la position subjective pour chaque sujet qui y trouve une place, c'est-à-dire, tel que le fait d'être battu par le père, sert les intérêts narcissiques du sujet et lui permet de se séparer des autres enfants en ayant une place privilégiée auprès du père, même si elle s'établit par des coups réels ou fantasmés. Cela montre aussi bien que la satisfaction inconsciente n'est pas celle de la satisfaction consciente ou morale, ce qui établit le fondement de la notion de pulsion. De ce fait, tant la notion du masochisme que du féminin restent relatives ou bien elles peuvent être localisées dans la position subjective de tout sujet. De même, ce développement a engendré de nombreuses interprétations et élaborations comme nous l'exposerons ensuite, où la position, la signification du coup par la badine, l'interprétation du signe d'amour et d'autres éléments restent à discuter pour analyser la position subjective face au Phallus et à la jouissance du père. Donc, quand Freud fait les deux premières mentions de « masochisme féminin », son travail est orienté par la volonté de démontrer l'existence d'une pulsion de mort et sa théorie sexuelle.

Dans la troisième énonciation, dans les « Nouvelles conférences », il associe le masochisme avec la féminité, et le sadisme avec la masculinité. Il explique que l'interdit de l'inceste favorise le développement de fortes tendances masochistes. Il continuera à travailler sur le masochisme dans le cadre de son principe de l'économie pulsionnelle. À ce moment de sa théorie, les concepts de la féminité et de la masculinité ont beaucoup plus de consistance à partir de ses développements sur l'Œdipe et les discussions psychanalytiques de l'époque.

1.1.2.2 Anna Freud : le fantasme féminin comme une conséquence de l'Œdipe féminin

Dans la continuité du travail de son père, Anna Freud va développer de nouveaux travaux sur le sujet. S'étant faite objet d'étude de son père pour élaborer « On bat un enfant », son travail se centre sur la représentation fantasmatique d'être battu par le père, afin de montrer comment cette scène fantasmatique nommée comme « masochiste » est présente dans la rêverie diurne des histoires d'amour et romantiques. Son travail montre comment ces histoires ont un fondement incestueux et un revers pulsionnel « masochiste ».

Afin d'être admise en qualité de membre, Anna Freud présente le 31 mai 1922 devant la Société psychanalytique de Vienne l'article *Fantasme d'être battu et rêverie*¹¹⁰. Ce texte vise à établir les conséquences du refoulement sur les formations de l'inconscient ainsi que les effets du travail analytique dans la jouissance de ces élaborations.

Anna Freud travaille la persistance du fantasme de fustigation, considérée comme un retour du refoulé. Elle développe sa théorie à partir de l'observation de l'activité onirique diurne d'une fille de quinze ans (elle-même), dont l'activité fantasmatique se déploie autour du contenu d'être battue par le père. Elle montre que le rapport à celui-ci oscille entre l'identification et l'amour. Ce contenu produit des histoires qui l'accompagnent tout au long de la journée, elles peuvent être angoissantes ou bien transformées par le refoulement pour être belles et ne pas troubler par la culpabilité, mais en lui apportant autant d'excitation que de culpabilité.

Anna Freud observe que ces histoires ont toutes la même structure et qu'elles sont créées sur la base masochiste du fantasme d'être battue. Elles se déroulent de la façon suivante : au cours d'une longue bataille de corps à corps d'un chevalier du même âge que la rêveuse, celui-ci tombe aux mains des « valets de Burgrave »¹¹¹ et il est emmené au château où il reste longtemps souffrant et emprisonné pour être finalement libéré.

Anna Freud observe que lorsqu'elle fait ces rêveries, la description de l'angoisse et la préparation du point culminant prennent une grande place, notamment la peur et l'inquiétude fortement présentes. Cette intrigue est représentée par deux personnages de caractère opposé : l'un qui possède toutes les qualités mais qui est faible et l'autre personnage qui est méchant, sombre, violent, mais fort. Dans cette rencontre s'expérimente une montée d'angoisse, presque insupportable, pour ensuite laisser la place au pardon et à la réconciliation entre les deux. En se dénouant ainsi, l'histoire angoissante devient une belle histoire.

¹¹⁰ FREUD, Anna « Fantasme d'être battu et rêverie » publié en *Mascarade féminine*, textes réunis par Hamon », Ed Seuil, 1994 p.57-76. Article publié originalement dans la revue *Imago* 8, en 1922, p. 317-332.

¹¹¹ Peut-être que l'expression valets de Burgrave, employée par Anna Freud, fait référence au drame romantique *Les Burgraves* de Victor Hugo. Cette pièce se déroule au Moyen Age, dans le bourg de Heppenheff, sur le Rhin où des vassaux arrogants ont usurpé le pouvoir du Burgrave Job et font régner la tyrannie sur la contrée. Les victimes de ce despotisme, emprisonnées au fond des souterrains du château, gardent l'espoir que l'empereur Frédéric Barberousse, pourtant donné pour mort, viendra les délivrer.

Anna Freud observe que la structure fondamentale d'une belle histoire repose sur le fantasme d'être battu et que la scène du châtement ne constitue qu'une toile de fond sur laquelle se détache la scène d'amour œdipienne, qui accroît la tonalité de plaisir par l'effet des contrastes. La scène d'angoisse et de tension n'est rien d'autre que la réminiscence liée à la culpabilité qui naît du refoulement de la position œdipienne et qui sert uniquement à accroître la tension. C'est par une régression de l'organisation génitale à l'organisation sadique-anale que la situation d'être battue se noue avec la signification d'amour « mon père n'aime que moi », deuxième scène de la série *On bat un enfant*, laquelle est par excellence refoulée. Ce fantasme, pour être irréconciliable avec les exigences du Moi, se transforme et transmute en belle histoire, mais sans séparer la représentation d'être battue avec l'activité auto-érotique. Ces rêveries portent la trace d'une tentative d'irruption du vieux thème des coups. Son examen montre une interdépendance entre les deux formations : le fantasme d'être battu et une joyeuse scène d'amour qui devait être réprimée. La belle histoire fait intervenir une scène de tendresse inattendue là où existe le fantasme du châtement, surdéterminée par la deuxième scène des coups du fantasme refoulé.

Dans ces belles histoires, il s'agit d'une scène d'amour déguisée et retrouvée. C'est un autre retour de la scène de flagellation qui a déjà été refoulée. Si le point culminant du fantasme d'être battu est la satisfaction sexuelle où surgit de la culpabilité, c'est bien parce que ce fantasme de désir incestueux réunit toutes les pulsions sexuelles concernant le père comme premier objet d'amour. Anna Freud dit que le premier objet d'amour c'est le père tandis que Freud dira que c'est la mère. Cependant, la première forme d'identification qui rend compte de l'inscription du sujet, c'est l'identification au père par le biais de l'amour. Alors l'évènement de la réconciliation dans les histoires entre le fort (le père) et le faible (la rêveuse), entre une ravalée et une autre qui est magnifiée, consiste à représenter une émotion bienveillante, tendre et affectueuse qui correspond à la scène incestueuse d'être aimé par le père. Ces transformations dans la construction répondent à une transformation du mécanisme garant du plaisir dans un symptôme : un retour du refoulé dans la répétition.

L'autre observation que fait Anna Freud porte sur l'effectivité clinique du traitement des histoires et motions incestueuses : la construction de la rêverie comporte une haute satisfaction, néanmoins, le passage du récit à l'écriture, ne provoque pas les mêmes satisfactions. De plus, des scènes isolées angoissantes disparaissent ou se réduisent lors de l'écriture.

Anna Freud s'interroge sur les raisons qui l'ont poussée à écrire ces rêveries. Elle suppose qu'inconsciemment, le processus du passage de la rêverie à l'écrit aurait une tendance ambitieuse venant du Moi, d'une activité fantasmatique privée à une communication destinée aux autres, dans le désir de passer pour un poète et attirer considération et amour. Les besoins personnels sont remplacés par ceux accordés aux lecteurs, c'est-à-dire, une sublimation, un autre destin de la pulsion. Ce destin concerne le transfert dans l'analyse, car il est mis dans le circuit de la jouissance comme une tierce personne. Dans le cadre du transfert, la production inconsciente s'adresse à l'analyste.

La relation au plaisir du contenu change quand elle passe à l'écriture et les satisfactions se transforment selon les exigences du Moi, en plaisir de l'auteur. Il y a un renoncement aux gains immédiats du plaisir et, à leur place, apparaît une préférence accordée à l'écriture. De même, lors de l'écriture, les limitations qui interdisaient à la rêveuse de développer des scènes issues du fantasme d'être battu, comme la scène de torture. L'auteure renonce au plaisir personnel pour le plaisir de l'effet sur d'autres, « elle prend le chemin pour sortir de la vie fantasmatique et revenir à la réalité ».

Ces observations sont actuelles et opportunes, car actuellement il y a des contes avec le même principe, tel que l'histoire *La belle et la bête*, qui raconte une histoire où il y a une tension entre une femme et une bête sauvage qui la prend comme prisonnière en échange de la liberté de son père. L'histoire montre que grâce à la gentillesse et l'amour de Belle, la bête se transforme et cette bête sauvage n'est-elle pas autre chose que le désir de Belle pour son père. La culpabilité, la tension et la résolution sont présentes, telle que Anna les propose.

Nous pouvons voir comment amour, souffrance et féminité s'articulent, en faisant apparaître un lien au père. Tant Anna Freud que Sigmund Freud supposent un masochisme féminin comme conséquence de l'Œdipe féminin. Cela contribue à l'idée du masochisme solidaire de l'Œdipe de la fille.

À la même époque, en 1927, sur le fondement de l'Œdipe de la fille, Hans Sachs soutient l'hypothèse d'un masochisme féminin dans l'article *Sur un motif dans la fonction du Surmoi féminin*. Il distingue deux sorties de l'Œdipe pour la fille : premièrement, un renoncement au père et une identification à celui-ci du fait d'une frustration des demandes orales qui lui sont adressées. Deuxièmement, le maintien d'un lien avec le père avec

l'impossibilité de développer un Surmoi. Dans la première sortie de l'Œdipe, le Surmoi est particulièrement sévère et pousse à renoncer au père, ce qui accentue la privation. Dans la seconde, formée souvent par un groupe de femmes particulièrement narcissiques, le Surmoi est artificiel ou postiche. Elles le trouvent à l'extérieur, le représentent par une personne dans les rapports avec l'homme, ce qui les rend dépendantes et soumises à leur partenaire et fort sensibles à la critique extérieure.¹¹² Dans la continuité de la théorie freudienne, Sachs explique un masochisme chez la femme et propose à son tour, un Surmoi féminin.

Comme nous pouvons le remarquer, « On bat un enfant » octroie un fondement au masochisme féminin par son ressort œdipien et dynamique. De même, il sert de pilier pour développer des hypothèses postérieures sur la féminité.

1.1.2.3 Lou Andreas-Salomé : un narcissisme féminin

En 1880, Lou Andreas-Salomé se rend à Zurich pour étudier la théologie, la philosophie et l'histoire de l'art. Plus tard, elle rencontre Paul Ree et Nietzsche. En 1887, elle épouse l'orientaliste Friedrich Carl Andreas, fils d'un prince arménien. L'amour de la jeune femme pour ce célèbre érudit était davantage celui d'une fille que celui d'une épouse, décrit-elle. En 1912, elle se rendit à Vienne et rejoignit le mouvement psychanalytique en participant aux « mercredis » de Freud¹¹³. C'est alors qu'elle commença son journal publié en 1958 sous le titre « À l'école de Freud ».

Le 6 novembre 1912, elle raconte que Isidore Sadger, neurologue à Vienne, présente ses contributions sur le complexe sadomasochiste, où il soutient que « partout où il y a du sadisme, il se trouve au moins certains traits isolés de masochisme et vice versa ». « Freud n'a pas dit grand-chose après la conclusion et a laissé chacun à son ennui. Il pensait que si le

¹¹² TENDLARZ, Silvia Elena. « Cuando las mujeres escriben sobre las mujeres, à propósito de las postfreudianas y la sexualidad femenina. » publié en revue électronique.
<http://www.silviaelentendlarz.com/index.php?file=Articulos/Las-mujeres-y-el-amor/Cuando-las-mujeres-escriben-sobre-las-mujeres.html>

¹¹³ ANDREAS-SALOME, Lou, *A l'école de Freud, journal d'une année 1912-1913*. Ed. Mercure de France, 1970 p. 9

dégoût ne suscitait pas de résistance, l'ennui paralyserait l'intérêt professionnel en raison du côté écœurant d'un matériel qui n'était même pas judicieusement classé. ¹¹⁴»

En suivant la discussion sur le narcissisme, Lou Andreas-Salomé écrit en 1921 l'article « Le narcissisme comme double direction ». Elle l'¹¹⁵

L. A. Salomé explique qu'il y a un versant du narcissisme chez la femme qui s'adresse aux autres personnes et qui va au-delà de soi-même, même s'il faut supporter un certain degré de souffrance. Elle postule l'existence d'une libido de tendance féminine. Quelque chose qui ressort de l'expression sexuelle dont l'origine n'est pas élucidée, avec une accentuation du caractère masochiste où le moi détermine la douleur et le renversement de l'activité en passivité, en même temps qu'une forte tendresse. ¹¹⁶ Par la voie du narcissisme, elle situe les effets de l'échange d'objet d'amour au cours de l'Œdipe de la fille, de la mère au père et l'échange de la sexualité clitoridienne à la passivité de la sexualité vaginale. Elle vise à parler de la libido de la femme et à décrire une autre face de la nature du narcissisme à partir de l'observation des sensations de douleur débordante d'excitation sexuelle, provoquant un état de plaisir.

Elle aborde la féminité par le biais du narcissisme et de la libido, en écrivant :

« Loin de moi la pensée qu'il faille surestimer la libido de la femme avec son retournement décrit par Freud : mais si le côté de l'égo du narcissisme n'y trouve pas son compte, en revanche il permet de comprendre entièrement l'autre face de la nature du narcissisme qui ne nous est pas visible. La volupté d'aller plus loin que soi-même, de ne pas être un obstacle à soi-même en tant que moi dans les trouvailles avec l'état originaire, encore étranger à moi, cette volupté s'y intensifie le cas échéant sur le mode masochiste, approuvant à la fois la douleur psychique et la situation l'humiliation. Donc contradictoire par rapport au moi puisque (citant Pulsions et

¹¹⁴ ANDREAS-SALOME, Lou, *A l'école de Freud, journal d'une année 1912-1913*. Ed. Mercure de France, 1970 p. 23

¹¹⁵ ANDREAS-SALOME, Lou. *Ma vie*. Ed. PUF. 2015. Collection Quadrige.

¹¹⁶ ANDREAS-SALOME, Lou. « Le narcissisme comme double direction (1921) », publié dans *Le narcissisme* compilation de Marie-Claire Durieux. Ed. PUF, 2002, p. 149-175.

destins de pulsion de Freud) “le renversement de l’activité en passivité et le retournement sur la personne propre ne portent jamais à strictement parler, sur tout le quantum de la motion pulsionnelle”. Mais ce paradoxe de l’expérience vécue n’apparaît au grand jour que dans la mesure où est typique et originaire du narcissisme un double processus d’autoaffirmation et d’immersion dans ce qui est encore non limité.¹¹⁷ (...) À mon avis, à l’intérieur d’une libido à tendance féminine, quelque chose de l’expression sexuelle originaire n’est pas élucidé, dans l’accentuation du caractère masochiste où, comme on le sait, fut-ce négativement, le moi en tant que celui qui détermine la douleur coopère encore d’une façon significative, en outre, le renversement en passivité procuré en effet aussi aux zones érogènes, en permanence, leur latitude originaire ; à ces zones qui constituent — par rapport au passage à l’activité- le principe de ce qui retient, de ce qui demeure. C’est-à-dire, cette tendresse qui, tout en étant très apte à spiritualiser, à affiner psychiquement les processus somatiques, lie ceux-ci à leurs habitudes infantiles : à l’érogénéité infantile du corps entier, à un contact avec la totalité du corps, contact qui en quelque sorte n’est pas encore circonscrit ponctuellement. »¹¹⁸

Ces énoncés attribuent à la libido féminine la capacité de résignation de soi au profit de l’aimé jusqu’aux confins du déplaisir. Elle fait cette proposition pour montrer la capacité du féminin, comme un geste de maturité, pas comme un geste de souffrance que le terme de masochisme suppose. De ce fait, l’articulation entre amour, féminin et déplaisir se présente. Au contraire de Freud, qui décrit la femme comme narcissiste et centrée sur elle-même, elle accorde à la femme un narcissisme lié à la tendresse d’aller vers l’autre.

D’ailleurs, quant à la discussion sur la jouissance corporelle de la femme, à la différence des psychanalystes qui questionnent l’organe de jouissance de la femme comme Bonaparte, elle relève la possibilité pour la femme de ressentir une jouissance dans tout le corps. Cette observation est très moderne, Lacan l’évoquera dans son séminaire *Encore*, en

¹¹⁷ ANDREAS-SALOME, Lou. « Le narcissisme comme double direction (1921) », publié dans *Le narcissisme*, compilation de Marie-Claire Durieux. Ed. PUF, 2002, p. 145.

¹¹⁸ ANDREAS-SALOME, Lou « Le narcissisme comme double direction (1921) », dans *Le narcissisme*, compilation de Marie-Claire Durieux éd., *Le narcissisme*. Presses Universitaires de France, 2002, pp. 146.

parlant du fait que les femmes ne passent *pas-toutes* par la castration et que sa jouissance n'est pas localisable mais ressentie dans tout le corps.

1.1.2.4 Hélène Deutsch : revendication de la passivité féminine

Nous pouvons voir comment l'association de la position passive et de la position féminine est renforcée et justifiée par le développement de l'Œdipe. Dans cette continuité de pensée, Hélène Deutsch expose ses idées en utilisant les termes de la discussion analytique de l'époque sur le féminin, à savoir : la passivité, le narcissisme et le masochisme, mais elle se sert de cette passivité pour en faire une activité. Elle accepte le terme de masochisme, mais en essayant de le resignifier ou de le revendiquer, en lui attribuant une activité.

Le travail de cette médecin psychiatre et psychanalyste polonaise est également le fruit de sa vie et de son expérience des ravages de l'amour.

Elle voit le jour en 1884 à Przemysl, en Pologne. Elle est la dernière d'une famille de quatre enfants. En 1898, à 14 ans, elle obtient son diplôme de fin d'études et à 16 ans, elle adhère aux idées socialistes par le biais d'une rencontre en 1898 avec Herman Lieberman, dirigeant du mouvement socialiste international, plus âgé qu'elle et marié.

Ses écrits postérieurs sur la féminité, notamment sur le masochisme féminin, sont marqués par le chagrin d'amour dévastateur qu'elle a eu pour lui. Elle souffrait beaucoup de le savoir marié, elle avait de la culpabilité autant que de la jalousie. Elle l'atteste : « Ma propre dépendance psychique enracinée dans une enfance œdipienne me contraignait précisément à ce genre de relation. (...) j'ai souvent essayé de rompre notre relation, mais son désespoir m'affectait tellement que je n'ai jamais pu aller jusqu'au bout. ¹¹⁹ »

Son travail, comme celui de Sabina Spielrein, est une façon de rendre compte ou de traiter ce chagrin d'amour. Elle se sentait « masochiste » de souffrir à cause de lui et dans

¹¹⁹ DEUTSCH, Hélène. *Autobiographie*, Ed. Mercure de France, 1973, Pag, 117

l'impossibilité de le quitter. Après sept années de souffrances du fait de leurs perpétuelles séparations, le destin lui vint en aide. Elle quitte la Pologne pour aller à Munich étudier sa spécialisation : la psychiatrie. Ensuite, en 1912, Hélène Deutsch fréquente la clinique de psychiatrie et des maladies nerveuses de l'Université de Vienne, dirigée par Julius Wagner von Jauregg, qui avait succédé à Richard Von Krafft-Ebing. La clinique était à cette époque le bastion de la psychiatrie à Vienne.¹²⁰

En février 1914, elle se rend à Munich pour y faire un stage dans le service d'Emil Kraepelin. Elle rentre à Vienne à la mi-avril 1914 et décide de suivre le séminaire psychanalytique de Victor Tausk. En 1914, avec la guerre, à Vienne, Hélène se voit confier des responsabilités cliniques auxquelles une femme n'aurait pu prétendre en temps de paix, elle accède au poste de médecin militaire, en devenant responsable du secteur psychiatrique où elle s'occupait du pavillon des femmes. Elle va œuvrer aussi dans le service de neurologie. Tout au long de la guerre, c'est à elle que revint la responsabilité d'établir les diagnostics pour les femmes. Ce travail fut très important pour tirer des observations et des réflexions importantes pour ses développements sur la psychologie de la femme.¹²¹ Elle cessera d'être médecin de guerre juste au lendemain de l'armistice France-Allemagne, le 12 novembre 1918.¹²²

Le 13 février 1918, elle devient membre dans la Société psychanalytique de Vienne et six mois plus tard, en août 1918, elle entreprend une analyse avec Freud qui finira quelques mois plus tard, à la fin de l'année suivante, car il la trouve « très peu névrosée » et préfère se consacrer à l'analyse du cas de l'homme aux loups. Cette coupure avec Freud fut très violente pour elle. Elle sentit un abandon qui l'a menée à une dépression, dont elle dira plus tard : « Peut-être parce que je me sentais rejetée, j'ai réagi en faisant la première dépression de ma vie. » « J'avais entendu parler de ce patient et je comprenais qu'il était une source de

¹²⁰ TREHEL, Gilles. « Hélène Deutsch (1884-1982) : théorisations sur les troubles psychiatriques des femmes pendant la Première guerre mondiale », *L'information psychiatrique*, vol. 83, no. 4, 2007, pp. 319-326.

¹²¹ PARAT, Hélène. « Hélène Deutsch, pionnière du féminin », *Revue française de psychanalyse*, vol. 74, no. 3, 2010, pp. 807-824.

¹²² TREHEL, Gilles. « Hélène Deutsch (1884-1982) : théorisations sur les troubles psychiatriques des femmes pendant la Première guerre mondiale », *L'information psychiatrique*, vol. 83, no. 4, 2007, pp. 319-326.

découvertes importantes pour la psychanalyse. »¹²³ Elle prendra alors ses distances avec Freud et gardera le souvenir d'un transfert plutôt douloureux à son égard. Pour certains, cet évènement est une cause de ses propositions sur la féminité, sur la relation entre la fille et le père et de ses thèses sur le masochisme.¹²⁴

Freud l'adresse à Victor Tausk, un confrère expérimenté et trois mois après, toujours à la demande de Freud, elle interrompt l'analyse avec Tausk. En 1923, elle commence une analyse avec Karl Abraham et en 1930, elle se rendra aux États-Unis d'Amérique en compagnie d'autres psychanalystes, dont Otto Rank, Sándor Radó, Franz Alexander et Rene Spitz. C'est à ce moment-là qu'elle rédigera un article sur la féminité.

En 1922, elle publie le premier livre sur la sexualité féminine : *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*¹²⁵, où elle traite des développements sexuels de la femme tels que : la sexualité féminine infantile, le complexe de masculinité, la différence des sexes dans la période de reproduction, la psychologie de la puberté, ainsi que des évènements de la vie sexuelle d'une femme : défloration, psychologie de l'acte sexuel, grossesse et accouchement, allaitement, ménopause. « Elle est la première à prendre en considération l'adolescence tout comme la période de la ménopause. Ses premières réflexions seront la source de contributions ultérieures consacrées, par exemple, à la stérilité ou à l'homosexualité féminine. ¹²⁶»

Pour expliquer la sexualité féminine, elle remet en question les tendances passives comme cause biologique, cause bio-génétiquement préfigurée ou cause d'une identification à la mère. Elle part du stade phallique qui deviendrait le centre de la libido narcissique et de l'identification avec le père. Elle affirme que « le stade final de l'organisation infantile représente un progrès vers l'attitude féminine, mais qu'il n'en est pas moins une régression du point de vue du développement de la libido. « Ce trait

¹²³ DEUTSCH, Hélène. *Les "comme si" et autres textes 1933-1970*, Ed. Seuil, p.3.

¹²⁴ MAHJOUB, Lilia. « Hélène Deutsch, l'obsession et la jouissance féminine », *La Cause freudienne*, vol. 67, no. 3, 2007, pp. 75-85.

¹²⁵ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. Ed. PUF, Paris, 1994.

¹²⁶ PARAT, Hélène. « Hélène Deutsch, pionnière du féminin », *Revue française de psychanalyse*, vol. 74, no. 3, 2010, pp. 807-824.

régressif caractéristique de la féminité nous permet de comprendre pourquoi l'équation féminin = infantile apparaît si souvent dans diverses constellations psychiques ». ¹²⁷

Elle propose la « poussée à la passivité » et une « phase masochiste ¹²⁸ » comme direction vers la féminité, « la création de la nouvelle zone érogène passive passe par la découverte du vagin comme organe de plaisir dans l'acceptation masochiste de la domination du pénis, lequel montre désormais la direction de cette nouvelle source de plaisir ¹²⁹ ».

Elle évoque les fantasmes de défloration ou de viol et les qualifie de masochistes. Pour soutenir cette idée, elle se fonde sur la psychologie du tabou chez les primitifs, citant *Totem et tabou* où Freud dit que la défloration est synonyme d'un danger que craint le primitif, car la blessure narcissique dont la femme a souffert devient agression contre l'homme ou bien peut aboutir à une frigidité. Pour que se consolide une attitude féminine, il faudrait passer par la passivité. L'expérience de la défloration peut alors passer de la protestation à l'attitude féminine à l'affirmation de la nouvelle zone érogène ¹³⁰.

1.1.3 Prémisses de la formalisation du masochisme féminin

Ensuite, nous verrons comment le terme de masochisme féminin a été solidifié et aussi la façon dont il a été justifié notamment par des élaborations sur le féminin et par des élaborations sociologiques. D'une part, nous mettrons en lumière le problème économique du masochisme mis en avant par Freud. D'autre part, nous nous intéresserons plus en détail aux travaux de Deutsch et notamment aux travaux qui ont permis la formalisation du terme de masochisme féminin.

1.1.3.1 Freud : Le problème économique du masochisme

¹²⁷ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. Ed. PUF, Paris, 1994, p. 24.

¹²⁸ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. Ed. PUF, Paris, 1994, p. 45.

¹²⁹ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. Ed. PUF, Paris, 1994, p. 45.

¹³⁰ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. Ed. PUF, Paris, 1994, p. 51.

En 1923, un an après la publication du travail de Hélène Deutsch, Freud publie *Le Moi et le ça*¹³¹, où il propose comme fondement du masochisme une alliance entre le Surmoi et le ça, en effectuant un renvoi à la pure pulsion de mort.

Il situe dans la constellation œdipienne l'instance du Surmoi et de l'Idéal du Moi, en attribuant au Surmoi la fonction de conscience, constituée par l'introjection de la figure du père, sa puissance, sa sévérité, sa surveillance et sa punition. Le père détermine, en plus des autres instances psychiques solidaires au surmoi, le moi-idéal, l'Idéal du moi, ainsi que la position du sujet devant le destin, la réalité.

Freud situe une liaison entre le surmoi et le ça, un sadisme qui amène à la dérive pulsionnelle : « le surmoi peut montrer une force féroce, sévère et cruelle ». Le surmoi s'allie avec le ça, en faisant un surmoi sadique. L'énergie du Surmoi vient du ça et est infligée sur le Moi par le sentiment de culpabilité. L'expression de culpabilité établit une tension entre le Moi et le Surmoi. L'instance de l'Idéal du surmoi exige et réclame la punition du Moi, qui « accueille des sentiments d'angoisse pour ne pas être à la hauteur des exigences de son idéal ». Ceux qui souffrent du masochisme moral ont l'impression de souffrir de façon démesurée et d'avoir une conscience particulièrement susceptible.

Désirer la mère entraîne un sentiment inconscient de culpabilité. La loi de l'inceste demande un châtiment de la part du pouvoir paternel. La culpabilité inconsciente pousse « à expier dans la jouissance de la douleur et des tortures, un onanisme infantile coupable. » De ce fait, Freud situe le masochisme dans la tension des exigences du Surmoi sur le Moi dans le cadre Œdipien et vérifie cette observation chez certaines névroses obsessionnelles et mélancoliques. Sur cette base, le masochisme chez la femme est expliqué par le biais de la culpabilité et de la libidinisation de ces liens incestueux.

L'année suivante, en 1924, Freud réunit les éléments de ses travaux et constate le lien de la pulsion de mort avec la sexualité dans l'article *Le problème économique du*

¹³¹ FREUD, Sigmund, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*. Ed. Payot, 1981, p. 264.

*masochisme*¹³². Dans ce texte, il mentionne à nouveau l'articulation entre le masochisme et le féminin. Mention décisive pour légitimer le terme.

Dans ce texte, Freud présente le masochisme sous trois formes :

- **Un masochisme érogène comme une condition posée à l'excitation sexuelle :**

Avec l'article *On bat un enfant*, Freud montre le masochisme primaire chez l'enfant. L'enfant donne une illustration claire du masochisme érogène et comment la libido rencontre la pulsion de mort et de destruction, en essayant de la diriger contre les objets du monde extérieur. « Il convient alors de l'appeler pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. » Le sadisme et le masochisme sont synonymes de la pulsion de mort agissant dans l'organisme. Le sadisme est donc « un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle se produit cet alliage si important pour la vie, de la pulsion de mort et de l'Eros¹³³ ».

Le masochisme érogène, fondé biologiquement et constitutionnellement, est synonyme du plaisir de la douleur et la base de deux autres formes de masochisme. Freud généralise le masochisme à tout sujet de la pulsion et éclaire qu'être battu par le père est homologue à l'angoisse d'être dévoré par l'animal-totem. C'est un mécanisme issu de l'organisation orale primitive et de la phase sadique-anale, qui sont des précipités du stade d'organisation phallique, de la castration. Cette organisation découle les fantasmes masochistes ou typiques de la féminité : s'accoupler et enfanter.

- **Un masochisme féminin comme une expression de l'être féminin :**

Il trouve son fondement dans le masochisme érogène, il peut être aussi présent chez l'homme, fréquemment impuissant. Ce masochisme est observable dans les fantasmes qui servent à l'instauration de la puissance et à l'engagement dans l'acte

¹³² FREUD, Sigmund, « Le problème économique du masochisme », publié en *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Ed. PUF, 1992, p. 9 -25.

¹³³ FREUD, Sigmund, « Le problème économique du masochisme », publié en *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Ed. PUF, 1992, p. 16

sexuel, tel qu'être bâillonnée, ligotée, battue de douloureuse façon, fouettée, maltraitée d'une manière ou d'une autre, contrainte à une obéissance inconditionnelle, souillée, rabaissée. Ces observations sont pertinentes, y compris pour ceux qui ne sont pas en analyse. La première interprétation, c'est que le masochiste veut être traité comme un petit-enfant, un enfant méchant qu'il caractérise de féminin parce que dans les fantasmes, la personne est mise « dans une position caractéristique de la féminité » : « être castré, être coïté et enfanter. »¹³⁴ Dans le contenu manifeste des fantaisies masochistes vient aussi l'expression d'un sentiment de culpabilité, comme une forme d'expiation des pulsions primitives. Les culpabilités peuvent servir de rationalisation superficielle, mais la raison originelle demeure dans la masturbation infantile. La culpabilité entraîne la transition au masochisme moral. Le masochisme féminin repose sur le masochisme primaire, érogène du plaisir à la douleur. Freud situe le masochisme féminin dans certaines situations passives qui relèvent de la féminité : subir le coït et enfanter. D'ailleurs, il dit que le masochisme féminin est formé de manifestations du masochisme qui renvoient à la vie infantile où la coexistence libidinale lors de la tension de la douleur et de déplaisir serait un mécanisme infantile psychologique qui plus tard se tarit. Dans le masochisme féminin, il y a une superposition en strates de l'infantile et du féminin.

- **Un masochisme moral comme une norme du comportement (*behaviour*) :**
Concernant le troisième type de masochisme ; le masochisme moral est, d'un certain point de vue le plus important, dit Freud. Il se manifeste par un sentiment de culpabilité, la plupart du temps inconscient. Il dénote un refoulement et il est détaché de la sexualité. Ces sujets recèlent une culpabilité inconsciente et ont besoin de punition. Dans ce masochisme, la souffrance est importante, qu'elle soit infligée par une personne aimée ou indifférente, ou par des puissances impersonnelles. « Le vrai masochiste tend toujours sa joue là où il a la perspective de recevoir un coup ». Le masochiste peut satisfaire ce sentiment de culpabilité en trouvant des bénéfices dans la maladie, un mariage malheureux ou la souffrance de sa propre névrose.

¹³⁴ FREUD, Sigmund, « Le problème économique du masochisme », publié en *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Ed. PUF, 1992, p. 14

Freud explique que le sentiment de culpabilité inconscient est causé par le Surmoi. Face à celui-ci, le Moi peut être angoissé et avoir l'impression qu'il reste en arrière de ses exigences ou est en désaccord ou en tension avec l'Idéal. Freud situe l'Idéal comme l'héritage direct du complexe d'Œdipe, sa forme est celle de « l'impératif catégorique de Kant »¹³⁵. Freud reprend les idées sur le Surmoi de son article précédent *Le Moi et le ça* où il attribue au Surmoi la fonction de la conscience, constitué par l'introjection de la figure du père, sa puissance, sa sévérité, sa surveillance et sa punition. Freud dit que le père détermine les autres instances psychiques solidaires du Surmoi, tels que le moi-idéal, l'Idéal du moi, ainsi que la position du sujet devant le destin, la réalité. Le Surmoi est constitué par la figure du père et ses déclinaisons, ainsi qu'un sadisme et une liaison avec le ça. Dans sa dérive pulsionnelle, le Surmoi peut montrer une force cruelle et sévère s'il s'allie avec le ça. Le lien entre le moi masochiste et le Surmoi sadique s'établit par la culpabilité. L'instance de l'Idéal du Surmoi exige et réclame de la punition du Moi, qui a peur à son égard et « accueille des sentiments d'angoisse, de ne pas être à la hauteur des exigences de son Idéal ».

Dans l'article *Le problème économique du masochisme*, Freud explique que ceux qui souffrent du masochisme moral ont l'impression de souffrir de façon démesurée et d'avoir une conscience particulièrement susceptible. Le sentiment inconscient de culpabilité demande un châtiment de la part du pouvoir paternel, malgré le fait qu'il reste déssexualisé. La culpabilité inconsciente pousse « à expier dans la jouissance de la douleur et des tortures, un onanisme infantile coupable. » Cependant, Freud indique que « même l'autodestruction de la personne ne peut se produire sans satisfaction libidinale.¹³⁶ » C'est-à-dire qu'il peut y avoir une alliance entre le masochisme moral et le masochisme féminin par le biais de la culpabilité et de l'investissement érotique.

En 1963, Lacan reprend la question du masochisme à partir du biais du Surmoi : « Si le terme de masochisme peut prendre un sens, il conviendrait d'en trouver une formule qui fut

¹³⁵ FREUD, Sigmund, « Le problème économique du masochisme », publié en *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Ed. PUF, 1992, p. 19.

¹³⁶ FREUD, Sigmund, « Le problème économique du masochisme », publié en *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Ed. PUF, 1992, p.19.

un peu plus unitaire, et si nous disions que le Surmoi est la cause du masochisme, nous ne quitterions pas trop cette intuition satisfaisante — à ceci près que, comme nous avons dit avant que *l'objet est la cause* du désir — nous verrions que le Surmoi participe, au moins qu'il participe de la fonction de cet objet, en tant que cause, tel que je l'introduis aujourd'hui. »¹³⁷ Il critique d'ailleurs la répartition que fait Freud de la notion de masochisme. Il dit : « Nous savons bien sûr que nous faisons à l'intérieur du masochisme toutes les distinctions nécessaires : le masochisme érogène, le masochisme féminin, le masochisme moral. Mais comme le seul énoncé de cette classification fait un petit peu l'effet de ce que je pourrais dire si je disais : il y a ce verre, il y a la foi chrétienne et il y a la baisse de Wall Street. Ceci doit nous laisser tout de même un tout petit peu sur notre faim. »¹³⁸ »

C'est-à-dire qu'il n'y a pas de relation entre les divisions internes que Freud fait du masochisme. Le Surmoi, repéré tant pour Freud que Lacan, reste la voie la plus convenable pour étudier le masochisme.

1.1.3.2 Deutsch et la formalisation du masochisme féminin

Dans cette sous-partie, nous voulons souligner la façon dont ce terme acquiert une légitimité : Deutsch propose le terme de « masochisme féminin » en 1922, lors de son premier livre sur la sexualité féminine : *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*¹³⁹. Ensuite, en 1914, Anna Freud le reprend comme un type de masochisme et six années plus tard, en 1930, elle s'autorise à utiliser le terme du masochisme féminin comme un terme condensé et sous forme de concept.

En 1930, Deutsch publie l'article *Le masochisme féminin et son rapport à la frigidité*¹⁴⁰ où elle isole et détermine le « masochisme féminin » comme un concept. Elle

¹³⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 16 janvier 1963

¹³⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 16 janvier 1963

¹³⁹ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*. Paris, Ed. PUF, 1994.

¹⁴⁰ La version française « La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence » fut publiée en 1945, mais nous trouvons dans « Souffrance et jouissance » de Le Groot, Ed. Aubir Montaigne, 1983, p. 65, la référence que ce

l'utilise pour expliquer la cause des pulsions masochistes chez la femme. Dans sa recherche sur l'origine de la psychologie féminine, à la différence de Karen Horney pour qui l'influence sociale est primordiale, elle insiste beaucoup plus sur les facteurs psychologiques que sur les influences sociales et sur les instincts d'ordre biologique.

Avec ce concept, Hélène Deutsch essaie d'expliquer la psychologie féminine à partir de la vie instinctive ou naturelle ainsi qu'à partir des termes en discussion de l'époque, tel que les composantes narcissiques du moi et les orientations affectives que l'Œdipe délimite. En mettant l'accent sur le passage affectif de la mère au père et les positions « naturelles » de la femme, elle situera le versant masochiste chez la femme comme inhérent à sa propre structure psychologique. Elle soutient l'hypothèse que : « L'acte sexuel est lié à l'idée de la soumission de la femme à l'homme, idée dont les racines sont si profondes qu'elle est inaccessible à toute correction intellectuelle¹⁴¹. » Cette idée naquit d'une théorie sexuelle infantile, une parmi d'autres.

Elle part du versant économique des pulsions et du narcissisme pour expliquer ce masochisme. Elle explique que ces pulsions masochistes existaient avant l'Œdipe, dans une préhistoire ou période où l'amour propre narcissique domine la pulsion destructrice dirigée contre le moi, créant alors, de ce fait une condition au masochisme. Dans cette préhistoire déterminante, la fille fixe primordialement une identification au père et « l'amour propre remporte ici un triomphe complet, car une femme normale ne montre aucune tendance à s'infliger une douleur psychique où une souffrance morale à elle-même pour en tirer un plaisir. Ce n'est que plus tard, dans sa relation avec ses objets et dans divers actes liés à la fonction de reproduction, que se révélera la tendance à associer les plaisirs à la souffrance.¹⁴² » C'est dans un deuxième temps que la prédisposition masochiste s'établit par rapport aux objets et au moment de la reproduction sexuelle. Elle dit que la femme n'est pas par nature masochiste et que toutes les femmes ne sont pas masochistes.

texte fut publié sous le titre « Le masochisme féminin et son rapport à la frigidity » dans la revue « Int. Zeitschrift tome XVI » en 1930. Mais la date n'est pas précisée dans le recueil français.

¹⁴¹ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 223

¹⁴² DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 208

Elle distingue aussi le masochisme féminin du masochisme moral, même si leurs frontières semblent parfois incertaines. La différence est mise dans la compensation d'amour : Le masochisme moral, à la différence du féminin, montre une tendance à la souffrance sans compensation d'amour. Le masochisme féminin est causé par des mécanismes de conversion de l'actif au passif. Ici, elle montre la paire voyeurisme/exhibitionnisme comme exemple de l'actif/passif. Elle prend la position passive comme une activité féminine. Cependant, Freud dit que la pulsion est toujours active, « se faire voir ». Donc, ce qu'elle signale comme passif, Freud le prend comme actif. La référence se soutient dans une dialectique, avec un partenaire, pas seulement dans l'activité. Elle qualifie de masochiste l'activité de la femme pour se mettre en position passive à l'égard de l'homme. Les positions se forment au sein d'un couple.

Elle situe le problème pour préciser : « Si vous dites à une femme normale que le masochisme et la passivité sont des éléments essentiels de sa vie psychologique, elle réfutera tout d'abord l'accusation de passivité, et avec plus d'énergie encore l'accusation d'être masochiste, en déclarant qu'elle ne saurait se soumettre à la volonté d'aucun homme. Cependant, si vous lui dites que le masochisme fait partie de sa sexualité féminine, elle peut vous répondre que suite à la douleur de sa défloration, elle a eu besoin de l'amour et de la tendresse de son mari pour endurer ces douleurs. »¹⁴³ Donc, elle situe le masochisme féminin dans la sexualité et à condition d'avoir une compensation par l'amour. Elle donne une consistance au masochisme féminin dans sa définition sexuée, face à l'homme.

Elle ajoute un exemple : si on propose à une femme d'accoucher sans anesthésie et d'enfanter dans la douleur, elle rejettera la proposition. Cependant, les accoucheurs disent que les femmes croient aux paroles apaisantes du médecin pour diminuer douleur et angoisse, cela prouve que la femme peut tolérer la douleur si elle reçoit de l'amour en compensation. Les imaginations sexuelles prennent un caractère passif ou masochiste au moment où elle se tournent vers le père, en attendant un cadeau d'amour en compensation. C'est par le biais d'être aimée que la position de la castration de la fille se met en place.

Elle parle du masochisme en faisant référence à une position particulièrement féminine et articule le masochisme et l'amour : « Le choix du masochisme féminin réside dans la

¹⁴³ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 209

compensation d'amour et d'être aimée qu'une telle position apporte et le lien qu'une femme fait entre sexualité et plaisir érotique. »¹⁴⁴

Deutsch y voit les concessions qu'une femme peut faire pour obtenir de l'amour : la femme résiste à la douleur par amour. En fait, elle dit que la fille ou la femme peuvent subir ou tolérer la souffrance afin d'avoir un gain supplémentaire. Elle se demande s'il existe d'un facteur constitutif et anatomique à la base du masochisme féminin et par quel moyen la femme dirige ses tendances masochistes.

En accord avec Freud, elle qualifie de masochiste le fait d'affronter les événements naturels de la femme, tels que l'accouchement, la défloration et la menstruation. Elle explique que la féminité comporte une douleur et son acceptation rendrait la femme masochiste. Ce sont aussi les fondements de Freud au sujet du masochisme féminin (accoucher, coït et enfanter). Deutsch pose la question de la façon dont évoluent le masochisme et la passivité pour intégrer la formation de la personnalité de la femme. Elle situe la phase prépubère de fille dans l'enfance et souligne son caractère actif : « L'hypothèse d'une tendance active opérant indépendamment dans le Moi nous aidera beaucoup à éclaircir notre conception de la passivité et du masochisme féminin. À la lumière de cette hypothèse, l'adaptation ne signifie pas acceptation passive, mais active participation, dans le but d'influencer et de transformer le monde environnant.¹⁴⁵ » Le masochisme féminin est une façon de repérer une position passive. Pour elle, la femme peut assumer sa féminité comme masochiste, mais pas passive.

Issue de ces enjeux, la femme prendra une position, soit du type actif-masculin qui refoule et scinde ses tendances masochistes, soit de type féminin qui est mieux armé pour contrôler son masochisme. Deutsch propose une position active du féminin. Le masochisme serait une façon de tourner le passif à l'actif.

D'autre part, elle tire des conséquences de l'Œdipe de la fille en écartant ses conclusions de celles de Freud. D'abord, à la différence de Freud, elle pense que la fille est déjà une femme en miniature qui a une tendance érotique passive envers son père. Il n'y a pas un devenir femme, elle l'est déjà. Ensuite, au cours de l'Œdipe, le père va offrir à la fille

¹⁴⁴ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949,

¹⁴⁵ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 210

amour et tendresse, elle renonce pour cela aux excès de son activité et à son agressivité. C'est-à-dire qu'elle abandonne son agressivité par amour et en échange cadeaux compensatoire¹⁴⁶. L'aspect masochiste de la relation avec le père se révèle le jeu actif que la fille entreprend avec lui et qui prend par la suite un caractère érotique.

En suivant Freud, elle part du développement œdipien sur le passage du clitoris vers le vagin, et de la mère vers le père. Lors de l'échange d'objet d'amour œdipien, la fille développe une alternative à la position masochiste. Cette question contribue à la réponse au devenir femme et à la position phallique acquise.

Deutsch s'accorde avec Freud à propos d'un ravage entre la mère et la fille : la fille culpabilise sa mère de son infériorité et lui reproche de ne pas lui avoir donné un Phallus et surtout, de ne pas être elle-même le Phallus de la mère. Elle l'accuse de sa destitution subjective, de son manque, de son *des-être*. Ce ravage oblige la fille à modifier son alliance avec sa mère et la motive pour s'orienter vers le père et à changer d'objet d'amour. Elle entame une alliance contre la mère en faveur de la réalité et du monde extérieur, représentés par le père. Elle fait, alors, une alliance masculine¹⁴⁷. À partir de la relation œdipienne, la fille adopte une attitude haineuse à l'égard de la mère, une rivalité pour l'amour du père. En ce qui concerne la relation de la fille avec sa mère, elle déterminera aussi sa position sexuée ou masochiste.

Par ailleurs, Deutsch situe le masochisme féminin comme une façon de faire avec l'agressivité constitutive. Elle situe certains enjeux qui déterminent cette opération : le social et le parcours œdipien. En effet, en ce qui concerne les influences sociales, elle reconnaît que le monde environnant exerce une influence inhibitrice sur l'agressivité et l'activité d'une femme. Deutsch propose de nombreuses solutions variables concernant la relation conflictuelle de la fille avec son père et sa mère, parmi lesquelles, celle d'une position masochiste active propre à sa féminité.

Vis-à-vis de la relation avec le père, elle est marquée par un chagrin. Cette relation est établie à partir d'une double accusation : c'est d'abord le reproche de n'avoir pas aidé suffisamment la fille à se libérer de sa mère et le reproche de n'avoir pas su, par son amour,

¹⁴⁶ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes I. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 217

¹⁴⁷ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes I. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 211

empêcher le retour de la fillette vers la mère. Ce lien paternel déterminera les complexes de virilité et dépendance de la femme. En mettant l'accent sur le père, Deutsch donne différentes solutions variables de ces relations : le père exauce souvent la demande de la fillette, surtout s'il n'a pas de fils. On pourrait y voir un danger pour la féminité de la fillette, car elle y trouve une satisfaction à son besoin de l'activité et se libère de la tutelle inhibante de la mère. Cela annoncera les possibles sublimations ultérieures et la future relation positive et tendre avec la mère¹⁴⁸. Ou bien, les tendances actives de sublimation se manifestent dans une identification avec le père sans comporter aucun danger pour le développement de la féminité.¹⁴⁹ Ou encore, la relation de la fille avec son père peut épuiser les sources émotives et la surestimation du père peut créer des difficultés à transférer les exigences sur un autre homme. Cela complique la découverte d'un objet d'amour ou établit des exigences imposées à l'homme :

« Les tendances actives de la sublimation de la fillette sont attachées au père alors que ces imaginations sexuelles prennent un caractère extraordinairement passif masochiste. Il est frappant de constater combien souvent des femmes qui gardent l'activité de leur Moi et qui s'en servent pour leurs sublimations, sont extrêmement passives et masochistes dans leur comportement sexuel, ou bien elles restent érotiquement solitaires, évitant tout danger, ou bien elles deviennent les victimes d'hommes brutaux.¹⁵⁰ »

Cette scission est le résultat d'une identification au père qui se continue par une sublimation et une composante érotique féminine, à l'égard du masochisme infantile. Il y a une division entre le pôle actif et le passif-masochiste. La division des tendances actives et passives commence dans la relation avec le père et la façon dont la fille se situe par rapport à son amour. Il peut arriver que du rapport au père naissent deux pôles : d'un côté, un père lumineux et d'un autre côté un père obscur et cruel qui foment l'angoisse, ce qui aboutit au fantasme d'être victime d'un homme brutal pour sentir quelque chose de différent de la tendresse maternelle, résultant d'une identification d'avec le père¹⁵¹. Dans cette situation, la

¹⁴⁸ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 213

¹⁴⁹ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 213

¹⁵⁰ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 213

¹⁵¹ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 214

filles s'orientent vers un homme brutal pour signifier la masculinité, pour faire la distinction avec la tendresse maternelle. Cela fait partie d'une des significations de la différence sexuelle.

Dans d'autres cas, la fille trouve son activité quand elle se ligue avec d'autres garçons, lorsqu'elle a des frères. Elle rejette sa féminité et fait mine d'être un garçon comme les autres pour avoir une vie garçonnière qui peut prendre une coloration masochiste : les garçons l'acceptent dans leurs jeux comme une égale à condition qu'elle supporte d'être battue et d'être humiliée par eux. Quand il y a des cris et des plaintes, la fille masochiste est consolée et s'engage à nouveau dans les mêmes jeux. Il y a une double satisfaction, un double jeu.¹⁵² Elle conditionne une certaine souffrance, douleur ou sacrifice pour avoir ce qu'elle veut. Nous soulignons ici le double jeu avec la souffrance. La fille s'engage comme garçon, pour se compter comme « une » parmi ses camarades au prix de supporter les jeux forts et brusques, mais sans laisser tomber sa « féminité », en se faisant consoler en cas de plainte. Nous pourrions inscrire ces actions au plan de la signification phallique, en faisant appel à la consolation pour compléter un manque de « masculinité » qu'elle reconnaît.

Par rapport aux femmes battues au sein du couple, Deutsch dit qu'elles ne ressentent aucun plaisir, mais qu'elles s'offrent en sacrifice à leurs amants sadiques par amour. Il n'y a pas de satisfaction directe, elle l'obtient par le choix de l'objet d'amour.¹⁵³ Les fantasmes conscients masochistes de viol sont des variantes des fantasmes de séduction où l'élément érotique comporte deux actes : en premier, des coups, des humiliations et sa volonté domptée de l'extérieur. En second, l'amoureux lui procure des délices d'être aimée et désirée.

Ces fantasmes du viol sont fondés sur sa théorie de la séduction, laquelle à la différence de Freud, n'est pas de l'ordre du trauma, mais d'un événement à la charnière du développement féminin, à savoir : « chez le petit enfant à l'occasion des soins apportés par la mère, chez la fillette au temps de l'Œdipe lors des jeux avec le père, chez l'adolescente lors de la tentative de la mère de maintenir la dépendance infantile. La séduction s'appuie sur l'existence de fantasmes conscients et inconscients de viol, à toutes les étapes de la vie féminine, mais plus particulièrement lors des deux crises majeures de celle-ci : la puberté et la

¹⁵² DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes I. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 214

¹⁵³ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes I. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 222

ménopause, et dont la présence dans les mythes, contes, légendes, témoigne de l'universalité.¹⁵⁴»

Tant la séduction comme les fantasmes de viol donnent forme au masochisme féminin. Ces situations sont construites sur des relations triangulaires où un personnage féminin contraint la fille à se soumettre à des actes sexuels accomplis par des hommes auxquels commande le personnage féminin¹⁵⁵. C'est-à-dire, une triade Œdipique. Cela ne constitue pas une perversion manifeste, **c'est juste le souhait narcissique d'être aimée et désirée.**

Deutsch fonde ces affirmations à partir des cas de prostituées où le masochisme constitue le thème principal des scénarios ou fantaisies de prostitution. Elle part de l'affirmation que « l'acte sexuel est lié à l'idée de la soumission de la femme à l'homme, idée dont les racines sont si profondes qu'elle est inaccessible à toute correction intellectuelle.¹⁵⁶» Par conséquent, le Moi Idéal répudierait toute liberté sexuelle. Cette idée repose sur la fiction suivante : la mère aurait accepté sa vie sexuelle non par plaisir, car elle est respectable, mais uniquement par égard pour le père. Cela laisse à penser que les avances érotiques du père étaient pénibles et humiliantes pour la mère. Pour se différencier de la mère et accéder à la féminité, la fille veut jouir de sa sexualité et ne pas être respectable comme la mère, être libre, être une prostituée, mais par identification à la mère, elle reste soumise à la volonté de l'homme. La mère dévalorisée par le mécanisme œdipien se met à restreindre la liberté de mouvement de la fillette et à manifester des craintes pour sa moralité, ce qui renforce la position de celle-ci. Ici, mentionne Deutsch, l'élément masochiste réside dans ce que les aventures de la fillette sont d'ordinaire fort peu satisfaisantes et lui occasionnent des douleurs avec le monde extérieur.

Dans ce contexte, Deutsch met l'accent sur l'importance de la relation au père. Si le père a brisé la relation avec sa fille à l'entrée dans la maturité sexuelle de celle-ci, elle se sentira dépréciée et se vengera d'une façon masochiste et en le trompant sans cesse avec d'autres hommes et en accentuant sa déchéance, en se réduisant au rôle d'objet sexuel offert à n'importe qui. Le masochisme révèle alors, les sentiments refoulés pour le père et une

¹⁵⁴ LANOUZIERE, Jacqueline. « 3. Hélène Deutsch », *Histoire secrète de la séduction sous le règne de Freud*. Sous la direction de Lanouzière Jacqueline. Presses Universitaires de France, 1991, pp. 83-122.

¹⁵⁵ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 220

¹⁵⁶ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 220

agression à son égard. Concernant la personnalité du père, si celui-ci oscille entre brutalité et tendresse, les liens masochistes se voient renforcés. S'il est impuissant à protéger sa fille dans ses conflits avec sa mère, cela provoque des tendances vindicatives.

Deutsch observe également l'importance des fantasmes érotiques à l'égard du désir des hommes et de la façon dont ils ont signifié le désir féminin à partir d'exigences morales. La femme accorde une place à la jouissance féminine, en tant que taboue, à partir des coordonnées de son Œdipe et des lois morales. Elle raconte le cas d'Anna, qui témoigne des scènes brutales devant lesquelles son père a des exigences sexuelles envers sa mère, qui ont pour conséquence qu'Anna se met à mépriser les hommes « respectables » et la valeur de sa féminité¹⁵⁷. Le rapport avec le père est fondamental pour donner une valeur à la féminité et pour la mettre en rapport avec d'autres hommes. Deutsch propose une nouvelle formule équivalente à « On bat un enfant » : « On prostitue une fille ». Dans cette formule, elle relève la valeur de la féminité comme un bien qui se met en circulation, tel que Levi Strauss l'avait remarqué en 1954. Cette valeur est accordée et appréciée par le père lors de l'Œdipe. De cette issue, la fille élaborera et donnera une signification singulière à sa féminité. Ce principe, nous pouvons le trouver aussi dans le cas de Dora et la jeune homosexuelle de Freud.

Freud propose qu'à la fin du complexe d'Œdipe la fille attende un fils de la part de son père. Deutsch interprète que l'attente est passive et masochiste et elle corrige, en disant : non, avant d'attendre passivement la compensation du père, la fille avait une identification active à celui-ci. Elle n'a pas besoin d'attendre la phase phallique pour se positionner.

En outre, issue de sa position militante et prenant l'exemple de Vera Figner¹⁵⁸, Deutsch attribue un masochisme aux femmes qui servent une cause sociale et qui participent à des manifestations violentes et révolutionnaires. Elle attribue un être masochiste aux révolutionnaires du mouvement antizariste et à tous ceux qui se sacrifient. Deutsch relève que ces femmes bornent leur féminité à la cause révolutionnaire et qu'elles endurent les tourments du désir et de la privation grâce au soutien de l'amour masochiste aux chefs du mouvement de la cause révolutionnaire. Elle trouve masochiste de souffrir pour et avec les autres. Cette idée

¹⁵⁷ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 228

¹⁵⁸ Une des plus éminentes révolutionnaires russes des années 1870-1880 lors du mouvement révolutionnaire antizariste, elle raconte ses mémoires dans *Nuit sur la Russie. Femme admirée et source d'inspiration* pour Deutsch.

fait écho à celle d'Anna Freud sur le fantasme d'être battu et la rêverie diurne où le héros serait la cible des fantasmes de souffrance pour sauver et soutenir son Idéal ou Dieu.

Éric Laurent fait une observation à ce développement : pour Deutsch les révolutionnaires seraient masochistes. En revanche, quand Lacan décrit le sacrifice d'Antigone ou parle de Sainte-Thérèse, il ne leur attribue pas un masochisme. Car ni les mystiques ni les révolutionnaires ne se plaignent, au contraire, elles trouvent de la joie et non des lamentations dans la douleur.¹⁵⁹ Nous pouvons encore voir que Deutsch utilise le terme de masochisme pour déterminer ou signaler une activité. Elle trouve que la motivation de la souffrance masochiste est le gain d'amour. Cela est la condition qui définit le « masochisme féminin ». D'ailleurs, tel que le remarque Laurent, tout sacrifice ou toute douleur n'est pas synonyme de masochisme, tel que Deutsch le présente. Cela souligne un choix singulier de signification.

Deutsch conclut que la femme est moins sensible à la douleur, mais un masochisme excessif peut la mener à la défensive de sa propre féminité. Pour elle, le destin heureux de la femme dépend de la collaboration harmonieuse entre le masochisme et le narcissisme. Certes, toutes les femmes ne sont pas masochistes, cela dépend de leur résolution œdipienne, notamment de leur rapport avec leur père.

Éric Laurent remarque que Deutsch utilise le concept de masochisme pour établir une relation entre la femme et la douleur par la voie des événements de la nature. De cette façon, elle assure les fondements biologiques de la psychanalyse, comme une sorte de principe darwinien qu'on trouve chez Freud. D'ailleurs, il reconnaît que le mérite du travail de Deutsch consiste en qu'elle injecte une position active là où Freud avait destiné la fille à la passivité¹⁶⁰.

Pour conclure, ce que Deutsch détermine comme masochisme féminin est une position de la femme à l'égard de sa féminité et de sa valeur à l'égard de l'homme. Elle explore de façon plus claire et explicite l'Œdipe de la fille, elle met l'accent sur la relation avec le père pour

¹⁵⁹ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, Ed. Navarin-Seuil, 1993. Séance 20 janvier 1993.

¹⁶⁰ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, Ed. Navarin-Seuil, 1993. Séance 20 janvier 1993.

signifier sa féminité. Elle situe, comme le souligne Laurent, le masochiste en tant que position active. Elle relève l'importance de l'amour pour la femme : les femmes peuvent subir une relation violente avec un homme sadique pour le satisfaire et s'accomplir en tant que sa femme. Cette observation sera approfondie plus tard par d'autres auteurs, comme nous le verrons plus loin.

1.2 Élaborations sur la féminité

Dans cette deuxième sous-partie, nous verrons les développements qui justifient et localisent un masochisme féminin à partir d'un développement sur la féminité. Tout d'abord, nous parlerons des développements qui portent sur une justification de l'Œdipe féminin comme fondement du masochisme féminin. Ensuite, nous nous intéresserons aux travaux qui mettent l'accent sur les conditions sociales comme fondement du masochisme féminin. Enfin, nous nous intéresserons à l'injonction de la culture dans la définition et dans la mise en place du terme de masochisme féminin.

1.2.1 L'Œdipe comme fondement du masochisme féminin

Nous nous nous intéresserons aux différents travaux et auteurs qui considèrent et définissent l'Œdipe en tant que fondement du masochisme féminin. Pour ce faire, sur le premier versant de la théorie œdipienne féminine, nous verrons Sándor Radó, un des premiers psychanalystes viennois, qui expliquait le masochisme à partir d'une angoisse de castration chez la fille, symétrique à celle du garçon. Ensuite, nous explorerons les propositions de Jeanne Lampl de Groot, qui part des coordonnées freudiennes établies dans *Le problème économique du masochisme* et d'une certaine théorie sur la passivité féminine. Dans ce même sens, nous nous intéresserons ensuite à Marie Bonaparte, qui a amplement travaillé le sujet de la passivité féminine. Puis, nous passerons en revue des études qui surgirent des années plus tard : une élaboration œdipienne centrée sur l'envie de pénis chez la femme, telles les études d'Annie Reich qui introduit de nouveaux éléments dans le débat de la féminité. Enfin, nous explorerons le développement de Sacha Natch, qui n'admet pas un masochisme de nature féminine, mais une formation névrotique pour neutraliser le complexe de culpabilité. Les

travaux de ces auteurs sont importants pour l'évolution des hypothèses tant sur le masochisme féminin que sur les discussions sur la féminité.

1.2.1.1 Sándor Radó : l'angoisse de castration de la femme

Sándor Radó (1890-1972) psychanalyste, d'origine hongroise et cofondateur de la Société Psychanalytique de Budapest en 1913, est un pionnier de la première génération des psychanalystes viennois. En 1934, Radó publie le livre *L'angoisse de castration de la femme* pour contribuer à la discussion de l'époque sur la féminité et le masochisme féminin. Il a lu Hélène Deutsch et trouve qu'elle ne développe pas assez le problème de l'angoisse de castration et qu'elle ne sépare pas suffisamment le pathologique du normal¹⁶¹.

Il associe aussi le masochisme féminin au narcissisme. Il le situe lors de la découverte du pénis et explique que la fille peut réagir à une blessure génitale narcissique et cela aurait comme effet l'activation du plaisir par la souffrance liée au masochisme génital ou bien, seulement une blessure narcissique qui la conduit à la féminité.¹⁶² Par l'explication œdipienne, il soutient qu'une blessure narcissique chez la femme peut produire une disposition masochiste. Cette supposition est fondée sur la supposée passivité de la femme. Son point de départ est la différence sexuelle dans l'angoisse de castration. Elle n'a pas la même origine chez la femme que chez l'homme. Il explique que la découverte du manque du pénis chez la femme confronte la fille à une blessure narcissique et à un désir d'en avoir un. (Postulat freudien). Lors de la phase génitale s'ouvre une période d'intense masturbation psychique avec de nombreux fantasmes avec le contenu : « je suis blessée, on doit me l'avoir coupé dans le sommeil ». La douleur vient recouvrir une angoisse de castration d'un pénis inexistant. La fille procède alors à une identification hâtive et prématurée d'une position génitale féminine fondée sur le masochisme érogène et féminin, reposant sur « le plaisir de devenir castrée ou d'être castrée ». Dans le premier cas, l'angoisse de castration est l'angoisse d'un retour du masochiste refoulé dont le danger est l'aspect pulsionnel. Si aucun processus

¹⁶¹ RADO, Sándor. *L'angoisse de castration de la femme*. France, Ed. Harmattan, 2014, p. 41

¹⁶² RADO, Sándor. *L'angoisse de castration de la femme*. France, Ed. Harmattan, 2014, p. 20

restaurateur n'intervient par la suite, la pulsion génitale reste répartie entre l'aspiration génitale masochiste et l'aspiration phallique illusoire.

Autrement dit, à partir de l'angoisse de castration, la fille cherche «une position génitale féminine», c'est-à-dire ; à avoir ou être une position inconsciente phallique. À ce propos, les fantasmes de douleur et le plaisir de castration sont utilisés comme une position phallique. Le masochisme s'articule alors avec le désir sexuel féminin comme un effet du *Penisneid*¹⁶³ et une transformation de l'angoisse de castration en posture phallique. « Le Moi y réagit par la transformation de son angoisse de castration en angoisse de viol.¹⁶⁴ » Autrement dit, le Moi s'angoisse à cause d'un désir génital masochiste refoulé et doit effectuer un travail de reconnaissance de celui-ci, trouvant dans le monde extérieur la justification de ces angoisses en s'identifiant comme victime.

À la suite de la reconnaissance du danger pulsionnel masochiste, s'effectue le processus de mise en forme de la névrose : « Le génital masochiste doit être refoulé parce qu'il est ego dystonique, cependant, une attitude masculine fondée sur le "*Penisneid*" échoue de son côté parce qu'elle est organo-dystonique.¹⁶⁵ » Le féminin doit trouver alors, une place face à l'envie de pénis et à la demande de Phallus adressée au père et à la mère. La fille développera des pulsions sadiques de dévoration pour arracher à l'homme un pénis, à la mère un sein ou développer une demande sexuelle au père. De cette façon, les fantasmes masochistes sont une continuation de la scène primaire de castration et parfois ces fantasmes réussissent à produire une jouissance dans l'acte sexuel des femmes frigides.

¹⁶³ Envie du pénis. Selon Freud, est la forme que prend le complexe de castration chez la petite fille. Pour le garçon, le complexe de castration se résout dans le choix de renoncer à la jouissance interdite au nom de « l'intérêt génital narcissique » et avec la promesse d'une future jouissance. Pour la fille, il s'agit d'une « blessure narcissique », d'une « humiliation » d'autant plus lourde à surmonter qu'elle traduit la confrontation à une privation réelle, sans promesse pour l'avenir. L'envie-de-pénis vient chez elle à la place de l'angoisse de la castration. Aparicio, Sol. « Les signifiants freudiens de la féminité », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 147-156.

¹⁶⁴ RADO, Sándor. *L'angoisse de castration de la femme*. France, Ed. Harmattan, 2014, p. 20

¹⁶⁵ RADO, Sándor. *L'angoisse de castration de la femme*. France, Ed. Harmattan, 2014, p. 20

Radó détermine que la source de danger centrale dans la vie de la femme masochiste génitale devient alors l'homme, et le Moi qui se croit en danger dispose de trois types de défense :

1. **La fuite devant l'homme.** Elle se concrétise dans l'homosexualité féminine, la frigidité, l'inaptitude, diverses phobies comme l'érythrophobie, l'agoraphobie ou la phobie des endroits élevés (vertiges).
2. **Le combat.** Cette position explique le caractère vindicatif de la femme castratrice, la cleptomanie ou le vampirisme.
3. **Le choix du moindre mal.** La femme se laisse envahir par son masochisme génital et sa vie devient une renonciation de plus en plus marquée par le déplaisir ou la douleur¹⁶⁶.

Sa proposition illustre les difficultés des analystes de l'époque pour expliquer l'angoisse de castration chez la femme. Il s'accorde cependant avec Deutsch au sujet de la présence masochiste chez la femme et il considère que ces fantasmes ne sont pas naturels chez la femme, mais dénotent une formation réactive au Penisneid, parfois pathologique. Il situe le problème du masochisme féminin comme un effet du *Penisneid* et comme une façon de masquer sa castration.

1.2.1.2 Jeanne Lampl de Groot : la castration féminine et le surmoi féminin

Jeanne Lampl de Groot explique le masochisme féminin en se basant sur la castration féminine. Psychanalyste à Amsterdam, née en 1895, de Groot participe le 7 août 1936 au congrès de Marienbad avec la communication *Masochisme et narcissisme*, traduit en français par *Souffrance et jouissance*¹⁶⁷. Elle part des coordonnées freudiennes établies dans « le problème économique du masochisme » pour chercher la raison qui entraîne une femme à rechercher une satisfaction masochiste. De Groot, explique que le masochisme féminin est un fantasme de punition clairement moral qui peut être maintenu. Elle affirme « qu'on ne

¹⁶⁶ RADO, Sándor. *L'angoisse de castration de la femme*. France, Ed. Harmattan, 2014. p.21

¹⁶⁷ LAMPL-DE GROOT, Jeanne. *Souffrance et jouissance*. Paris, Ed. Aubir Montaigne, 1983.

renonce pas à la représentation de la punition masochiste, ce fantasme a depuis toujours été le sort réservé à la femme. » Elle dit, « un jour j'ai été en possession du pénis, mais on me l'a enlevé pour me punir de mon onanisme ». De cette façon, elle restaure l'intégrité de la personne, cela la dédommage¹⁶⁸. Elle trouve que le point où se nouent le déplaisir, la souffrance et la douleur tire son origine dans la castration effective dont le manque de pénis témoigne¹⁶⁹. Elle souligne l'alliance masochiste entre pulsions de mort et Éros, ainsi que son renforcement durant l'Œdipe¹⁷⁰. Selon les coordonnées œdipiennes, elle situera le Surmoi comme issu de la différence sexuelle pour expliquer la corrélation entre masochisme et féminité. Cependant, étant donné qu'il s'agit d'un masochisme issu de l'Œdipe, elle le situe comme un masochisme secondaire.

Dans ce cadre, elle explique que la fille dit : « un jour j'ai été en possession du pénis, mais on me l'a enlevé pour me punir de mon onanisme ». D'un côté, l'idée de la fille « on m'a pris mon pénis » endommage son intégrité, crée une douloureuse atteinte narcissique, car la femme ne peut pas compenser pleinement la déception que lui cause la constatation de ce manque. De l'autre côté, le fantasme de punition peut être maintenu au-delà de la puberté. Elle affirme « qu'on ne renonce pas à la représentation de la punition masochiste, ce fantasme a depuis toujours été le sort réservé à la femme. » La thématique de la punition est importante, c'est la base du masochisme moral.

En 1924, dans *Le Moi et le ça* et en accord avec Lacan en 1964, Freud détermine que le Surmoi est le principe du masochisme. En accord avec Mélanie Klein, Lacan dit que « le surmoi est une formation beaucoup plus archaïque que le complexe d'Œdipe, tel que Freud l'avait postulé. En effet, avant que le père se présente comme représentant de l'interdiction de

¹⁶⁸ Pour elle le masochisme est héritier de l'Œdipe. Mélanie Klein propose un masochisme archaïque auquel Lacan souscrit, mais il le fera par le biais de la demande.

¹⁶⁹ LAMPL-DE GROOT, Jeanne, *Souffrance et jouissance*. Paris, Ed. Aubir Montaigne, 1983, p. 140.

¹⁷⁰ Pour elle le masochisme est héritier de l'Œdipe. Mélanie Klein propose un masochisme archaïque auquel Lacan souscrit, mais il le fera par le biais de la demande.

la loi et de la castration, il y a un Surmoi plus ancien qui précède la castration. La culpabilité nait du Surmoi, pas de la loi. ¹⁷¹ »

Le surmoi est alors la cause d'un authentique masochisme. De Groot proposerait alors un Surmoi ou une culpabilité réservée à la femme si elle s'assume comme responsable de son manque du pénis. De Groot voit dans la castration féminine, la nécessité d'un plaisir nouveau comme gain du plaisir masochiste procuré par la représentation du châtiment et des souffrances qui atténuent ce déplaisir de la castration. La raison du fantasme masochiste chez la petite fille est une tentative pour compenser la souffrance causée par la blessure narcissique. La fille cherche du plaisir dans la représentation du châtiment pour s'épargner un déplaisir plus grave, celui de la blessure de la castration.¹⁷² Autrement dit, elle préfère souffrir plutôt que de voir le trou du manque.

Dans son travail sur les contributions aux problèmes de la féminité, de Groot éclaire la satisfaction passive de la petite fille. Elle reprend le principe de Freud qui explique le masochisme comme un effet de la passivité, expliquant que l'agressivité trouve sa voie dans une forme de pulsion tournée vers le dedans¹⁷³. Lors de déceptions amoureuses et d'injures narcissiques, elle tente, comme le petit garçon, de faire restaurer son narcissisme en se faisant aimer.¹⁷⁴ Donc, de Groot associe un masochisme pour s'épargner un déplaisir plus grave et le met en rapport avec le *Penisneid* et la castration.

Dans son Séminaire de 1958 *Les formations de l'inconscient*, Lacan mentionne le travail de Groot pour parler de la phase phallique de la petite fille et de la désillusion au sein des fantasmes de la phase phallique et aussi pour remarquer l'articulation essentielle de l'entrée de la femme dans la dialectique œdipienne à partir du *Penisneid*:

¹⁷¹ LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, Seance 11 juin 1958

¹⁷² LAMPL-DE GROOT, Jeanne, *Souffrance et jouissance*. Paris, Ed. Aubir Montaigne, 1983. p.143

¹⁷³ LAMPL-DE GROOT, Jeanne, *Souffrance et jouissance*. Paris, Ed. Aubir Montaigne, 1983.p.165

¹⁷⁴ LAMPL-DE GROOT, Jeanne, *Souffrance et jouissance*. Paris, Ed. Aubir Montaigne, 1983.p. 67

«C'est par l'intermédiaire du désappointement, de la désillusion de quelque chose chez elle, par rapport à cette étape fantasmatique de la phase phallique, que la petite fille est introduite dans le complexe d'Œdipe, comme l'a théorisé une des premières analystes à suivre Freud sur ce terrain, Mme Lampl de Groot. Elle l'a très justement remarqué, la petite fille entre dans le complexe par la phase inversée du complexe d'Œdipe : elle se présente d'abord dans le *complexe d'Œdipe* dans une relation à la mère et c'est dans l'échec de cette relation à la mère qu'elle trouve la relation au père, avec ce qui par la suite se trouvera ainsi normatif par l'équivalence de ce pénis qu'elle ne possédera jamais, avec l'enfant qu'elle pourra en effet avoir, qu'elle pourra donner à sa place. Observons ici un certain nombre de repères par rapport à ce que je vous ai enseigné à distinguer : ce *Penisneid* qui se trouve être ici l'articulation essentielle de l'entrée de la femme dans la dialectique œdipienne, ce *Penisneid* comme tel et donc comme la castration chez l'homme, se trouve au cœur de cette dialectique qui, sans doute, à travers les critiques que je vais vous formuler par la suite — celles qu'a apportées Jones — va être remis en question. ¹⁷⁵»

Lacan remarque l'entrée de la fille dans la dialectique œdipienne et pour Jeanne Lampl de Groot, le plaisir masochiste vient recouvrir une blessure narcissique laissée par l'effectivité de la castration. Elle explique le masochisme comme une façon de défense narcissique, une réponse à la castration féminine au manque du phallus imaginaire. Donc, de Groot lit la castration littéralement, il ne prend pas la castration comme un effet de la parole et une opération symbolique. La confusion porte là sur la castration, conçue comme «souffrance masochiste, et non opération symbolique». Nous pouvons voir comment le concept du Phallus n'est pas encore élevé à la dimension signifiante et il n'est pas séparé de son corrélat imaginaire, le pénis. D'ailleurs, pour ces théoriciens, la castration est une opération effective sur le narcissisme au même temps que sur l'organe, elle n'est pas encore une opération symbolique. Ils suivent le chemin de la castration pour réfléchir à la femme, cependant, Lacan dira plus tard qu'elle n'est *pas-toute* phallique ni *pas-toute* castration.

¹⁷⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 12 mars 1958

1.2.1.3 Marie Bonaparte : la passivité, le masochisme et la féminité

En continuant avec les élaborations sur la sexualité féminine et la castration féminine, Marie Bonaparte contribue à la discussion en reprenant le postulat de la position passive de la femme. Sa recherche porte sur la question de la jouissance féminine, l'orgasme et le sujet de la frigidity.

En 1935 Marie Bonaparte dans son article *Passivité, masochisme et féminité*¹⁷⁶ part du constat de l'incidence de la souffrance chez la femme davantage que chez l'homme. Tandis que pour l'homme la reproduction est voluptueuse et coïncide avec la fonction érotique, pour la femme, la reproduction comporte un lot de douleurs : l'accouchement, les règles, la défloration et la lactation. Par exemple, la bible accorde à la femme une douleur permanente comme rappel du péché originel. À partir de ces évidences, elle affirme que « la femme est vouée, biologiquement, à la douleur. »

Elle reprend la discussion sur le masochisme féminin du texte « Le problème économique du masochisme » ainsi que le travail d'Hélène Deutsch. Marie Bonaparte estime qu'elle a fait « du masochisme l'élément régulier de l'évolution de la femme et le constituant indispensable à l'acceptation de sa sexualité entremêlée de tant de douleurs¹⁷⁷. » Marie Bonaparte reprend le terme à partir de sa propre recherche personnelle, celle de la frigidity et de sa relation avec la disposition anatomique génitale. Elle cherche la relation entre le rapprochement de deux zones érogènes voisines : le clitoris et le vagin. Elle propose l'existence d'un antagonisme ou une harmonieuse collaboration entre ces deux zones pour l'accomplissement de l'orgasme. Ses recherches la mènent à se soumettre à de nombreuses opérations pour rapprocher ces deux zones. Elle est convaincue qu'il s'agit d'une affaire organique.

Elle reprend la notion de masochisme féminin pour expliquer l'orgasme féminin, le plaisir chez la femme et l'accès à la volupté et à la douleur. Elle reconnaît une volupté

¹⁷⁶ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

¹⁷⁷ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

procurée par l'orgasme féminin qui peut être égal à celui de l'homme. Au contraire de ce qu'atteste Tirésias, elle imagine que l'orgasme masculin est supérieur en jouissance à celui de la femme. À partir du rôle passif de la femme dans l'accouplement, elle dit que cette volupté « dépend toujours de la puissance virile du partenaire, du temps, en particulier que celui-ci accorde à la volupté féminine, en général plus lente que la sienne, pour s'épanouir. ¹⁷⁸ »

Bonaparte, comme Deutsch, se basent sur la théorie sexuelle infantile du coït sadique que Freud propose dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Elle affirme : « Les observations psychanalytiques ont pu l'établir avec certitude : quand l'enfant fait une observation du coït des adultes, l'acte sexuel est toujours perçu par lui comme une agression sadique de la part du mâle sur la femelle. ¹⁷⁹ ». Ce sadisme est associé au caractère oral et cannibale propre de la pulsion et du stade sadique-anal où l'enfant réalise ces observations de coït. Elle dit, « plus ces observations sont précoces, plus leur teinte sadique est accentuée. » Autrement dit, la théorie sexuelle infantile est une élaboration sur le coït comme un acte sadique et agressif. Ces impressions prendront la forme de fantasmes sadomasochistes. Ensuite, lors de la reconnaissance de la différence des sexes, le destin et l'action des fantasmes sadiques de l'enfance évoluent. Le garçon, muni d'un Phallus pénétrateur, est marqué par la conception sadique du coït dans le sens centrifuge, vital, sans danger immédiat pour l'organisme même du sujet. Son complexe de castration dirige ses pulsions agressives vers son père et sa tendresse vers sa mère, ce qui lui permet d'orienter son Phallus actif et non plus sadique, vers la femme. En revanche, chez la fille, la conception sadique du coït, « est bien plus aisément troublante de l'évolution érotique idéale. La fille a dû un jour se reconnaître comme *châtrée*, par rapport au grand pénis viril. Alors, non seulement elle doit subir la blessure narcissique de sa propre castration, mais encore, dans les actes de l'amour avec le porteur du Phallus désormais érotiquement convoité, elle se voit menacée de la pénétration redoutable de son propre corps. ¹⁸⁰ » Alors, la fille est marquée par un traumatisme épouvantable, en sachant que l'enfantement et la sexualité féminine sont teintés de souffrance. Notamment, plus

¹⁷⁸ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

¹⁷⁹ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

¹⁸⁰ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

précocement la fille observe ou fantasme la scène primordiale, plus réelles et plus fortes seront ses impressions. De même, celles-ci touchent le petit garçon bisexuel et polymorphe à la base. Ce qui le fait réagir contre l'attitude passive cloacale. Ce déroulement converge avec la proposition du refus de la féminité et du refoulement du féminin, chez le petit garçon comme chez la petite fille.

Face à la conception sadique du coït, Marie Bonaparte propose alors que les filles présentent une « défense vitale du moi biologique ». Le moi vital, biologique, proteste et fuit devant le masochisme en général ou bien la dose de masochisme est alors souvent trop forte pour être tolérée par le moi vital. Des positions de défense libidinale peuvent en être fortement surinvesties. Avec cette idée de défense envers de Phallus, elle se sépare radicalement du point de vue de Karen Horney au sujet de la phallicité constitutionnelle et bisexuelle des femmes¹⁸¹. À ce niveau de la discussion, le Phallus était synonyme de pénis.

Elle propose aussi que les filles acceptent bien la conception sadique du coït, en enveloppant l'agression passive d'un voile masochiste et « d'une dose d'Éros », autrement dit, d'amour. Une distinction réelle entre masochisme et passivité doit être établie dans la psyché féminine pour que la fonction érotique féminine passive soit normalement acceptée et établie. Cependant, un petit surplus de masochisme peut se mêler à cette acceptation et à la passivité copulatrice, incitant la femme à accueillir et apprécier la brutalité chez l'homme.

Marie Bonaparte explique la frigidité à partir du masochisme féminin. Elle affirme que plus le clitoris est actif et plus phallique est la femme, plus la collaboration entre le vagin et le clitoris sera difficile. Elle explique que le clitoris est l'équivalent du pénis chez la femme, c'est un Phallus tronqué. Après une phase d'activité, le clitoris, devrait normalement avoir plus de dispositions à revenir à la passivité que le pénis, afin de préparer une fonction érotique clitoris-vaginale qui permet aux femmes l'emploi harmonieux passif des deux zones dans le coït. De cette façon, si le masochisme féminin est trop puissant (dérivé de la peur infantile émanant de la conception sadique du coït), le moi de la petite fille recule. De ce fait, le rejet vital de la passivité engendre plutôt des frigides totales ou bien, l'érotisme de la femme se cantonnera au clitoris, en empêchant la collaboration de deux zones érogènes. Pour réussir

¹⁸¹ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

l'alliance entre les deux zones, il faut que la femme adulte évolue et soit libérée de la peur infantile émanant de la conception sadique du coït.

Marie Bonaparte explique que le masochisme féminin est un effet de l'impression sadique de la scène primitive et l'association à une position phallique active qui empêche la femme d'accéder à une position passive « harmonieuse ». Elle est d'accord avec Freud au sujet de la peur au féminin comme synonyme de passivité, découlant de la scène originaire traumatique. Son développement montre comment le phallique était synonyme de pénis. Cette idée s'appuie sur le principe freudien d'une pulsion masculine active. Bonaparte insiste sur la prédisposition « naturelle » de la femme à la douleur.

En revanche, Karen Horney, en s'écartant des principes biologiques ou anatomiques, incite le psychanalyste à reconsidérer la valeur de la culture. Elle voit avant tout une relation qualitative entre la culture et la névrose. Les voies nouvelles qu'elle veut ouvrir à la psychanalyse l'amènent à renoncer à l'orientation biologique de la pensée freudienne pour préférer une direction essentiellement sociologique.¹⁸² Cependant, Freud se réfère aux conditions culturelles uniquement pour étudier leur influence sur les pulsions instinctuelles, établissant ainsi une relation quantitative entre le degré de refoulement ou de frustration imposée et la gravité de la névrose. Ces deux courants, biologique et culturel, resteront en tension jusqu'à aujourd'hui.

1.2.1.4 Annie Reich : le *Penisneid* chez la femme

En 1940, six ans plus tard, Annie Reich¹⁸³ écrit *Une contribution à la psychanalyse de l'extrême soumission chez les femmes*¹⁸⁴. Un article très intéressant où elle questionne l'amour et la jouissance sexuelle dans une relation de soumission ou de masochisme face à un homme.

¹⁸² PERRIER, François, et Irène ROUBLEF. « Document : à propos du livre de Karen Horney. Les Voies nouvelles de la psychanalyse (1951) », *Les Lettres de la SPF*, vol. 34, no. 2, 2015, pp. 21-30.

¹⁸³ Annie Reich, psychanalyste viennoise née en 1902, formée avec Anna Freud, fut membre de la Société psychanalytique de Vienne de 1928 à 1930. Elle élaborera d'importantes contributions sur le contretransfert à côté de Paula Heimann, Margaret Little, Lucia Tower, ainsi que des travaux sur les pulsions sexuelles et sur l'éducation du corps, à côté de Véra Schmidt au temps de la guerre et de l'influence de la théorie marxiste.

¹⁸⁴ Inédit en français. Publié "A contribution to the psychoanalysis of extreme submissiveness in women". *Essential papers on masochism*, *Psychoanalytic Quarterly*, 1940, vol. 9, n° 4, pp. 470-480.

Elle pose des questions à partir l'observation de cas des femmes qui vivent une relation de souffrance avec un homme. Elle explique la soumission masochiste comme une façon de résoudre les conflits de séparation avec l'objet primordial. Elle observe que les femmes soumises ont une relation et des rapports sexuels sur un fond d'anxiété et d'angoisse de séparation. Cette peur est interprétée comme un désir inconscient d'agression envers la mère, agression qui lui reviendra sous la forme du masochisme.

Son intervention est très riche et juste, car elle ne part pas de l'angoisse de castration, mais du *Penisneid* et de la solution phallique œdipienne de la fille proposée par Otto Fenichel (girl-Phallus) dans sa communication de 1949, *The symbolic equation : Girl=Phallus*¹⁸⁵. Elle dit que la femme masochiste a une ambivalence à l'égard de l'objet, en revanche la fille Phallus est un arrangement plus stable, en s'identifiant à l'organe de l'objet d'amour. Elle est le Phallus, ne l'attend pas de l'autre avec ambivalence.¹⁸⁶

1.2.1.5 Sacha Natch : le masochisme chez la femme

En 1948, quatorze ans après les Conférences de Freud, Sacha Natch écrit sur le masochisme féminin dans le quatrième chapitre de son livre sur le masochisme. Il admet que si le masochisme chez l'homme est un problème complexe, il l'est autant, sinon davantage, chez la femme.

Cependant, il n'accepte pas le postulat que les femmes seraient par nature masochistes. Il n'y a pas de masochisme féminin, mais un masochisme chez la femme. Natch conçoit le masochisme comme un état névropathique caractérisé par la recherche de la souffrance corporelle ou morale. C'est une réaction d'autodéfense paradoxale et pathologique qui vise à éviter le danger de castration en consentant à un sacrifice partiel pour sauver le reste. Il s'agit

¹⁸⁵ FENICHEL, Otto. *The symbolic equation : Girl=Phallus*. *Psychoanalytic Quarterly* (vol. 18, n° 3, 1949), pp. 303-324

¹⁸⁶ REICH, Annie « A Contribution to the Psycho-Analysis of Extreme Submissiveness in Women », publié en *Psychoanalytic Quarterly* 9 (1940), consulté en espagnol dans la revue numérique de psychanalyse Collection DIVA Numéro 17. Abril del año 2000 http://www.silviaelenatendlarz.com/Coleccion-Diva/Fasciculos/Fasciculos_17.pdf

d'un « marché de dupe » dans la mesure où les souffrances et sacrifices que s'inflige le masochiste sont bien réels alors que le danger est purement fantasmatique. En fait, il s'agit d'un « bénéfice névrotique » sous-tendu par deux mécanismes fondamentaux : l'érotisation de la souffrance et l'autopunition que le surmoi utilise comme moyen destiné à neutraliser le « complexe de culpabilité », permettant à ce prix, une satisfaction autrement interdite¹⁸⁷. C'est-à-dire, le masochisme est au cœur de la division ou de la castration du sujet.

Il pense que l'idée du masochisme féminin est un présupposé élaboré dans les civilisations de type patriarcales à partir de la perception de la femme comme biologiquement inférieure, comme plus faible, privée du pénis ou bornée à effectuer des fonctions de reproduction douloureuses. Cette idée est renforcée par Freud, qui octroie un masochisme féminin aux femmes par leur castration, leur disposition à subir le coït et l'accouchement.

Natch souligne fortement que la femme n'est pas masochiste par nature et critique les femmes auteurs qui le soutiennent, notamment Deutsch et Bonaparte qui proposent l'existence d'un masochisme nécessaire à l'évolution sexuelle de la féminité. Natch dit que les femmes n'essaient pas de tirer de satisfactions de ces conditions naturelles mais il trouve un masochisme dans la non-acceptation de ce destin naturel : « La femme serait masochiste pour ce qui vient d'être dit et il lui serait possible de se comporter autrement qu'elle ne le fait. (...) Le fait de les accepter et de s'y adapter ne saurait être considéré comme une réaction pathologique masochiste. ¹⁸⁸ » D'autre part il reconnaît que malgré le fait que les femmes soient par nature passives, leur érotisme est plus diffus et que son aptitude à l'étreinte amoureuse est différente de celle de l'homme. Cependant, cela n'en fait pas des masochistes par nature. Il explique que les femmes peuvent acquérir des tendances masochistes via le complexe de culpabilité. Certaines ne se sont jamais pardonné la masturbation infantile et la culpabilité ne supprime pas les tendances à la masturbation, de ce fait, toute tentative de masturbation déclencherà des relations autopunitives¹⁸⁹.

¹⁸⁷ CHAGNON, Jean-Yves. « Le masochisme dans les travaux psychanalytiques français : Un sujet (dé) battu. », *Psychologie clinique et projective*, vol. 12, no. 1, 2006, pp. 7-67.

¹⁸⁸ NATCH, Sasha. *Le masochisme*, France, Ed. Librairie le François, 1948, p. 73.

¹⁸⁹ NATCH, Sasha. *Le masochisme*, France, Ed. Librairie le François, 1948, p. 78

Cependant, il pense que le Surmoi féminin est moins rigide que le masculin car le complexe de culpabilité est moins marqué chez l'homme que chez la femme. Néanmoins, les fantasmes masochistes de violation et fustigation sont plus présents chez elles. Souvent, ces fantasmes sont représentés par un homme sale, brutal, un véritable monstre ou une bête féroce¹⁹⁰. Ces fantasmes apparaissent à des fins masturbatoires ou bien sont utilisés pour éveiller le désir ou provoquer l'orgasme dans le coït. Ces fantasmes trouvent leur origine dans le fantasme freudien « puisqu'il me bat, il m'aime ». Ils sont aussi évoqués dans le développement de Anna Freud. D'ailleurs, ces fantasmes pourraient permettre de maintenir inconsciemment une situation de châtement, incestueuse, et de conserver ainsi l'investissement du père en tant qu'objet sexuel. Ce schéma peut se transposer dans le masochisme moral lors de ses rapports sociaux ou sentimentaux. La femme entache du même sentiment de culpabilité la chose désirée. Au lieu de chercher positivement la satisfaction, elle attendra qu'on la force et le reprochera ensuite à son entourage. Cette attitude offrira une pente dangereusement favorable au sadisme et lui donnera de multiples et solides raisons de récrimination, mais sa conscience sera satisfaite : elle ne sera pas coupable¹⁹¹.

1.2.2 Le social comme fondement du masochisme féminin

Nous venons de voir un certain nombre d'auteurs qui basent leurs théories du masochisme féminin sur l'existence d'un Œdipe féminin. Maintenant, nous nous intéresserons à un second courant dont les fondements et discussions ont comme base la détermination sociale. Nous commencerons par présenter la psychanalyste anglo-saxonne, Karen Horney qui a donné un poids important au social pour expliquer la souffrance d'une femme pour obtenir l'amour d'un homme. Elle l'explique notamment à partir du rapport de la fille au père. En ce qui concerne le social, ses idées sont basées sur l'influence de la culture dans la constitution de l'identité de la femme. Théories qui ont trouvé des échos dans la psychanalyse américaine

¹⁹⁰ NATCH, Sasha. *Le masochisme*, France, Ed. Librairie le François, 1948, p. 81

¹⁹¹ NATCH, Sasha. *Le masochisme*, France, Ed. Librairie le François, 1948, p. 82

et le féminisme, chez des autrices comme Anna Reich, Clara Thompson, Mélanie Klein ou Edith Jacobson. Ensuite nous présenterons les derniers commentaires de Freud à propos de la situation de la femme dans la culture. Réflexions qui sont souvent utilisées comme une référence pour soutenir des arguments culturalistes. Puis, nous montrerons comment certains théoriciens mettent la psychanalyse au centre de la discussion politique qui réfléchit au capitalisme, à la décolonisation, à la réorganisation du travail et aux rapports entre hommes et femmes. Finalement, nous explorerons une lecture contemporaine de la domination symbolique par le biais du langage.

1.2.2.1 La pionnière Karen Horney

Psychiatre et psychanalyste américaine d'origine, née en 1885 et décédée en 1952 à New York, formée à la psychanalyse à Berlin autour de la personnalité de Karl Abraham, Karen Horney critique certains concepts fondamentaux du freudisme, notamment la question phallique et la différence sexuelle. Sa première communication sur les questions de la féminité date de 1922 et ses principaux articles sont réunis dans le livre *La psychologie de la femme*¹⁹² La conception de Freud sur les zones érogènes et la théorie d'envie du pénis de la fille ne convainquent pas Karen Horney. Elle se refusait à qualifier de sexuelle l'hédonicité infantile.¹⁹³ C'est au sujet des problèmes de la psychologie féminine que les premiers doutes quant à l'exactitude des conceptions de Freud ont surgi.

Pour elle, les considérations sur la féminité primitive sont refoulées. Pour elle encore, le vagin ignoré est en fait un vagin nié. Ce fait constitue l'antithèse de la théorie freudienne sur la féminité qu'elle voudrait développer. Elle trouve que l'analyste encourage ce refoulement en formulant ses interprétations en termes d'envie du pénis, laissant ainsi dans l'ombre une ambition exaltée qui fait partie intégrante de la structure entière de la personnalité.¹⁹⁴ Karen Horney aborde le problème du masochisme chez la femme en réponse

¹⁹² HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969, p.223.

¹⁹³ PERRIER, François, et Irène ROUBLEF. « Document : à propos du livre de Karen Horney. *Les Voies nouvelles de la psychanalyse (1951)* », *Les Lettres de la SPF*, vol. 34, no. 2, 2015, pp. 21-30.

¹⁹⁴ PERRIER, François, et Irène ROUBLEF. « Document : à propos du livre de Karen Horney. *Les Voies nouvelles de la psychanalyse (1951)* », *Les Lettres de la SPF*, vol. 34, no. 2, 2015, pp. 21-30.

aux contributions de Deutsch et de Radó à propos de la disposition féminine passive masochiste comme caractéristique naturelle de la féminité. Elle ne trouve pas pertinent de supposer ce trait propre à une composante psychobiologique ni propre à toutes les femmes. Elle considère que les auteurs prennent le problème en partant d'une conséquence psychique des différences sexuelles anatomiques et que l'idée d'un conditionnement social n'est pas prise en compte. Pour elle, ce dernier aspect a une importance majeure. D'ailleurs, elle critique la tentative d'expliquer et de traiter la féminité par le biais de la théorie psychanalytique qui calque le comportement socioculturel sur le comportement sexuel, notamment le comportement sexuel féminin jugé masochiste. Elle propose alors d'aborder le problème du masochisme à partir de deux questions : d'un côté, il faudrait savoir si les tendances masochistes sont inhérentes à l'essence féminine et de l'autre côté, il faudrait évaluer les influences sociales.

Elle relativise les fantasmes de viol chez la femme et les généralise : « Derrière les fantasmes typiquement féminins de pénétration par effraction (d'un voleur ou de quelqu'un d'autre), d'agression sur des modes divers (l'imaginaire sollicitant volontiers le couteau) ou les peurs animalières (serpent, souris, etc.), on retrouve la phobie quasi universelle d'un pénis géant, destructeur de l'intérieur du corps. ¹⁹⁵»

Elle critique fortement l'équivalence entre être femme et être masochiste chez Deutsch. Cela doit être considéré, dit-elle comme un élément plutôt que comme une donnée objective. Horney pense que certes, les femmes peuvent trouver une satisfaction dite masochiste dans la masturbation, la menstruation et l'accouchement. Ce qui reste à discuter, c'est la genèse et la fréquence du fait¹⁹⁶. D'ailleurs, Radó et Deutsch font l'hypothèse que le masochisme est une conséquence de la découverte du pénis et du *Penisneid* chez la fille. Cependant, dit Horney « il faut se rendre à l'évidence que c'est une hypothèse, non un fait et en tant qu'hypothèse, elle n'est même pas indiscutablement utile.¹⁹⁷ ». D'ailleurs, elle critique le fait que ces auteurs considèrent que le désir de masculinité vaudrait pour toutes les femmes ; il n'existe aucune donnée pour justifier cette affirmation. Elle argumente qu'il

¹⁹⁵ ANDRE, Jacques. « L'autre théorie Karen Horney et Mélanie Klein », Jacques André éd., *La sexualité féminine*. Presses Universitaires de France, 2009, pp. 58-80.

¹⁹⁶ HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969, p.225

¹⁹⁷HORNEY, Karen, *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969, p.226

n'existe pas d'information sur des femmes saines ou d'autres cultures pour soutenir cette supposée universalité.

Horney se demande alors pourquoi une fillette deviendrait masochiste quand elle se rend compte de l'absence d'organe pénien. Bien que Deutsch soutienne que c'est un retournement de la libido sadique au clitoris, elle argumente que cela pourrait être un fantasme sadique primitif, tel que l'expose Mélanie Klein. En ce qui concerne « la genèse de la féminité » proposée par Deutsch qui soutient que la disposition féminine passive-masochiste est le fondement de la vie psychique de la femme¹⁹⁸, Horney répond que c'est probablement le cas des nombreuses femmes, mais cela ne peut pas signifier une donnée psychobiologique universelle.

À son tour, à la fin de son article *Le masochisme féminin*, Deutsch répond qu'Horney fait une fausse interprétation de son travail quand elle lit que le masochisme féminin est une puissance élémentaire de la vie mentale de la femme qui souhaite l'enlèvement et le viol.

Deutsch explique alors : « l'une des tâches de la femme est la maîtrise de ce masochisme, son orientation dans la voie normale étant de se protéger contre ces dangers¹⁹⁹ ». En effet, elle ne généralise pas le masochisme chez les femmes mais souligne que les femmes ont comme travail la gestion d'un masochisme, issu de leur parcours œdipien et du manque de pénis.

Par ailleurs, Horney critique aussi fortement la conception pathologique du masochiste de Radó. Elle dit qu'il voulait montrer la genèse de la féminité, mais qu'il l'a faite à partir de tableaux cliniques des névrosées et des malades, mais pas à partir de femmes normales.

Elle lit chez Radó que le plaisir de la masturbation chez la fille est détruit par la découverte du pénis et que ses satisfactions supplémentaires sont obtenues par le biais de la souffrance. Horney dit qu'il n'y a pas de preuve de ce principe et elle demande : ce principe peut-il s'appliquer à un homme ? Si un homme est emprisonné et que la satisfaction sexuelle

¹⁹⁸ HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969, p.227

¹⁹⁹ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*, France, Ed. PUF 1949, p.239

est interdite, devient-il masochiste ? C'est possible, dit-elle, mais il faudrait que cet homme ait des tendances préalables au masochisme. C'est-à-dire, qu'il peut y avoir des expressions masochistes, mais elles ne sont pas à l'origine²⁰⁰. Néanmoins, Horney s'accorde avec Radó sur le fait qu'il y ait une défense chez la femme face au désir de masculinité et que ce désir soit une défense contre les tendances masochistes, néanmoins, tout en avouant qu'ils sont arrivés à cette conclusion par des voies différentes.

En ce qui concerne la tendance masochiste, Horney lit chez Freud que la distinction entre de phénomènes pathologiques et normaux n'existe pas. Simplement les pathologiques montrent nettement les processus qui se déroulent chez les êtres humains. Certes, Horney accepte ce principe, mais il faudrait poser et marquer les limites et mettre alors en doute la validité du complexe d'Œdipe dans d'autres civilisations. Ce même principe peut être appliqué à la question du masochisme chez la femme. Les civilisations et coutumes doivent être prises en considération. Par exemple « la paysanne russe du régime tsariste et patriarcal était invariablement citée dans les discussions tendant à prouver comment le masochisme est enraciné profondément dans la culture féminine »²⁰¹. Elle met l'accent sur le fait qu'il faudrait avoir le contexte des conditions sociales et culturelles. Concernant les attitudes masochistes générales, elle se demande si le masochisme moral et le masochisme féminin sont deux jeux qui naissent d'un processus commun ou séparé. Horney centre son argument sur le fait qu'il faudrait considérer que socialement et pour le sujet, l'attente ou l'illusion d'un grand amour jouent un rôle important.

« Le masochisme féminin représente une tentative d'acquérir la sécurité et la satisfaction dans la vie par l'effacement et la dépendance, et c'est la structure même de notre société qui amène les femmes à cultiver cette attitude, beaucoup plus que des facteurs biologiques. De même, la peur de perdre l'amour est une conséquence inéluctable, dans une société qui fait dépendre la sécurité et la stabilité féminines de l'amour qu'elle aura su inspirer à l'homme. ²⁰²»

²⁰⁰ HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969, p.230

²⁰¹ HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969, p.234.

²⁰² PERRIER, François, et Irène ROUBLEF. « Document : à propos du livre de Karen Horney. *Les Voies nouvelles de la psychanalyse (1951)* », *Les Lettres de la SPF*, vol. 34, no. 2, 2015, pp. 21-30.

Elle conclut que l'amour est important pour la femme quand elle affirme que « la sexualité étant un des moyens les plus courants d'obtenir une inflexion, la femme tend à la surestimer et se cramponne à l'illusion qu'elle est la solution à tous les problèmes de la vie. (...) cette tendance est révélée dans la situation psychanalytique comme un arrangement inconscient la poussant à provoquer les agressions, à se sentir détruite, lésée, maltraitée, humiliée sans cause réelle. Comme l'affection et la sympathie d'autrui sont pour elle d'une importance vitale, elle devient facilement très dépendante ».

On voit que la détérioration de l'amour propre et les capacités de travail s'avèrent affectées : capacité à prendre des initiatives, à fournir des efforts, à exprimer ses opinions, à se défendre, à reconnaître ses objectifs et être capable d'organiser sa vie en fonction d'eux. Chez les êtres masochistes, on trouve ces inhibitions. Selon les conditions culturelles et sociales, on trouve des conditions ou des facteurs sociaux qui soutiennent des situations plus fréquentes chez les femmes que chez les hommes : inhibitions à se manifester par l'expression directe des revendications et agressions, considération de soi-même comme faible, dépendance émotionnelle, être soumise et exploitée, usage de la faiblesse et de l'impuissance pour subjuguier l'autre sexe. Horney dit que la croyance psychanalytique de la femme est qu'elle est masochiste par nature. C'est une idée qui fonctionne pour réconcilier la femme avec son rôle de subordonnée. En résumé : les problèmes de masochisme chez la femme doivent être considérés comme conditionnés dans large mesure par le contexte culturel ou l'organisation sociale²⁰³.

Dans ce même ouvrage, elle constate cet intérêt chez la femme et dédie un chapitre à la survalorisation de l'amour et un autre au besoin névrotique d'amour pour expliquer que dans l'idéal patriarcal de la féminité, la femme a comme seul désir d'aimer un homme et d'en être aimée, de l'admirer et de le servir, de se modeler sur lui afin d'être complétée par l'amour romantique, au point même d'arriver jusqu'au sacrifice. Cette observation est d'actualité et nous pouvons le vérifier dans d'autres disciplines, dans de nombreux travaux sociologiques et féministes ²⁰⁴ qui proposent une réflexion autour de la valorisation de l'amour comme une

²⁰³ HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969, p.234

²⁰⁴ LAGARDE, Marcela. *Claves feministas para la negociación en el amor*. España, Ed. Managua. Puntos de Encuentro, 2001.

mesure de prévention face aux violences de genre. En revanche, en ce qui concerne le masochisme, Horney donne de l'importance à l'amour sans être forcément masochiste, mais le masochisme féminin est-il concerné par l'amour ?

Karen Horney met l'accent sur le contexte social, en s'appuyant sur le commentaire de Freud : « La répression de son agressivité, constitutionnellement prescrite et socialement imposée à la femme, favorise le développement de fortes notions masochistes qui parviennent à lier érotiquement les tendances destructrices tournées vers le dedans. ²⁰⁵»

Cette délimitation entre le social et le psychique est un point polémique. Lampl de Groot n'accepte pas cette répartition ni ne reconnaît une différence chez l'homme et la femme, elle estime que :

« Karen Horney donne l'explication la plus simple de ces différences dans la vie amoureuse des deux sexes : elle admet que chez l'homme les pulsions libidinales actives sont a priori de loin les plus fortes, alors que chez la femme la libido privilégie dès le départ les buts passifs. Il s'agit, selon elle, d'une loi biologique qui n'est pas du ressort de la psychologie. Mais je suis d'avis que ce point de vue est limité. Il ne me satisfait donc pas. Comme j'ai déjà souligné, il est évident que les différences dans la constitution physique et dans le fonctionnement biologique des deux sexes doivent nécessairement s'accompagner d'expressions psychiques différentes, et qu'en dernier lieu nous ne pouvons pas nous passer de l'aide de la biologie. On n'oublie pas que la partie théorique la plus importante de la psychanalyse — la théorie des pulsions — nous a enseigné qu'il n'y a qu'une seule libido, certes elle peut changer d'orientation et de visée, mais en principe elle est la même chez l'homme et chez la femme. »²⁰⁶

Pour étudier la notion du masochisme féminin, Horney met l'accent sur les faits, les coordonnées symboliques ainsi que les conditions sociales « patriarcales », comme les inégalités, le contexte de domination masculine, l'ordre symbolique et la micropolitique qui affectent la femme.

²⁰⁵ FREUD, Sigmund « La féminité » publié en *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, p.177.

²⁰⁶ LAMPL-DE GROOT, Jeanne, *Souffrance et jouissance*. Paris, Ed. Aubir Montaigne, 1983, p. 66

À ce propos, Lacan s'écarte de cet axe, en affirmant : « Précisons que cette promotion de la relation de l'homme au signifiant comme telle n'a rien à faire avec une position "culturaliste" au sens ordinaire du terme, celle sur laquelle Karen Horney par exemple se trouvait anticiper dans la querelle du Phallus par sa position qualifiée par Freud de féministe. Ce n'est pas du rapport de l'homme au langage en tant que phénomène social qu'il s'agit, n'étant même pas question de quelque chose qui ressemble à cette psychogenèse idéologique qu'on connaît, et qui n'est pas dépassée par le recours péremptoire à la notion toute métaphysique, sous sa pétition de principe d'appel au concret, que véhicule dérisoirement le nom d'affect. Il s'agit de retrouver dans les lois qui régissent cette autre scène que Freud à propos des rêves désigne comme étant celle de l'inconscient, les effets qui se découvrent au niveau de la chaîne d'éléments matériellement instables qui constitue le langage : effets déterminés par le double jeu de la combinaison et de la substitution dans le signifiant, selon les deux versants générateurs du signifié que constituent la métonymie et la métaphore : effets déterminants pour l'institution du sujet. À cette épreuve une topologie, au sens mathématique du terme, apparaît, sans laquelle on s'aperçoit bientôt qu'il est impossible de seulement noter la structure d'un symptôme au sens analytique du terme²⁰⁷. »

En effet, Lacan s'oppose à ce courant *culturaliste* et il le qualifie d'un essai de « psychogenèse idéologique », en situant les développements de Horney comme « concernant la situation anthropologique²⁰⁸. »

La psychanalyse est concernée par l'inconscient en tant qu'autre scène et comme structure du langage, dont les effets de la métaphore et de la métonymie structurent le symptôme. Cependant, Lacan reconnaît les développements d'Horney sur la querelle du Phallus ainsi que son article sur le complexe de castration où elle met en valeur l'organe en relation signifiant. Il relève dans son travail les points suivants : « elle remarque la liaison, l'analogie clinique, de formation chez la femme de tout ce qui s'ordonne autour de l'idée de la castration avec tout ce que cela comporte de résonances, de traces cliniques dans ce que le sujet en analyse articule à proprement parler de revendications de l'organe *comme de quelque chose qui lui manque*. Elle montre par une série d'exemples cliniques qu'il n'y a pas de

²⁰⁷ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus » publié en *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. p.685-695

²⁰⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit, séance 19 mars 1958.

différence de nature : les cas sont dans la continuité insensible de ceux qui se présentent comme certains types d'*homosexualité féminine* où ce à quoi s'identifie le sujet dans une certaine position à l'endroit de son partenaire, c'est à l'image paternelle²⁰⁹. » Lacan souligne également son travail à propos de l'Œdipe, la querelle du Phallus et le rapport au manque, ainsi que la signification phallique chez la fille à partir de la relation au père, question aussi travaillée par Deutsch.

Enfin, nous voudrions reconnaître et souligner le travail de Karen Horney comme une pionnière de la psychologie de la femme en ouvrant une ligne d'investigation dans la psychanalyse. Elle montre l'articulation entre la psychanalyse et le social, ce qui permet de poser des questions sur la pratique psychanalytique : comment la psychanalyse peut-elle prendre position vis-à-vis d'un problème social à partir de cas singuliers ? Ces problèmes sont-ils de l'ordre de la psychanalyse ou de la sociologie ? Que peut faire la psychanalyse en tant qu'agent pour contribuer à transformer des problèmes sociaux ? Quelle est la place de la psychanalyse dans les problèmes sociopolitiques ? Comment penser les conditions et les possibilités pour agir, tant individuellement que collectivement ? Comment situer les singularités dans un contexte social ?

Ces questions sur la pratique et la politique sont pertinentes et chaque psychanalyste réinvente les réponses.

1.2.2.2 Sigmund Freud : derniers commentaires

En 1932, dans la conférence *Angoisse et vie pulsionnelle*, Freud reprend à 76 ans, la question du masochisme féminin et il le situe à l'aide de deux paires : homme/femme, sadique/masochiste, ainsi il affirme que la position passive d'une femme est un masochisme acquis et non inné, d'influence sociale. Il définit le sadisme et le masochisme :

« Vous savez que nous parlons de sadisme quand la satisfaction sexuelle est rattachée à la condition que l'objet sexuel subisse des souffrances, de mauvais traitements, des

²⁰⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit, séance 19 mars 1958.

humiliations, et de masochisme quand existe le besoin d'être soi-même cet objet maltraité. Vous savez aussi qu'un certain ajout de ces deux tendances est inclus dans la relation sexuelle normale, et que nous les qualifions de perversions quand elles repoussent à l'arrière-plan les autres buts seuls, mettant à leur place les buts propres. »

Il met en relation féminité et masochisme et place le sadisme du côté de l'homme, en indiquant que sa satisfaction sexuelle est « rattachée à la condition que l'objet sexuel subisse des souffrances ». Il parle du désir de l'homme et ajoute que dans la sexualité « normale », ces dispositions sont présentes, préalables, mais ni innées ni naturelles. Il dit :

« Le sadisme entretient une relation plus intime avec la masculinité, **le masochisme avec la féminité**, comme s'il existait ici une relation secrète, bien que nous ne soyons pas arrivés plus loin dans cette voie. Pour la théorie de la libido, sadisme et masochisme sont tous deux des phénomènes fort énigmatiques, tout particulièrement le masochisme. »²¹⁰

L'hypothèse d'une sexualité masculine sadique a été travaillée par lui auparavant, lors de sa contribution à la psychologie de la vie amoureuse, *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*.²¹¹ Il y explique que l'homme pour désirer, a besoin de faire une séparation entre l'objet tendre et l'objet sexuel. Cette séparation est pour lui un effet de la loi de l'inceste qui consiste à séparer l'objet tendre qui porte des traces de la mère idéalisée, de l'objet sensuel ou érotique. Pour réaliser cette distinction, l'homme rabaisse la femme afin de pouvoir la désirer. Freud expose que certains hommes aiment des femmes qu'ils ne désirent pas, en revanche ils en désirent d'autres et ne les aiment pas. Il y a une division entre désir et amour pour eux.

Freud observe d'abord chez les hommes le besoin de rabaisser et dénigrer l'objet sexuel pour montrer la puissance sexuelle et pour parvenir à la jouissance sexuelle, liée au

²¹⁰ FREUD. Sigmund. « Angoisse et vie pulsionnelle » publié en *Œuvres complètes Volume XIX 1931-1936*, Paris, Ed. PUF, 1995, p.187.

²¹¹ FREUD. Sigmund. « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. » publié en *Œuvres complètes Volume XI 1911-1913*, Paris, Ed. PUF, 1998. p.127-142.

désir. Du fait que la tendresse est élevée au plus haut niveau, surestimée, comme dans le cas de la Vierge, cette figure de femme idéalisée n'a aucun besoin de démontrer sa puissance, car elle est intouchable.

Les deux courants (tendre et érotique) ont été formés dans les premières années de l'enfance pour façonner les pulsions d'autoconservation envers les personnes qui s'occupent des soins. Ils illustrent les choix des objets infantiles primaires et, plus tard, au moment de la puberté — sous l'effet du refoulement de la loi de l'inceste —, l'érotisme marquera le courant sensuel pour orienter les buts sexuels de l'homme.

Freud précise que le rabaissement des femmes constitue une fixation incestueuse non surmontée sur la mère ou sur la sœur et propose comme solution à la question du désir de définir les nouveaux objets et de dégager les objets inadéquats de ce temps infantile. Pour réussir à investir avec tendresse les nouveaux objets, l'homme quittera son père et sa mère pour accéder à une femme qui réunit la tendresse et la sensualité. C'est là qu'il est difficile pour le garçon de passer à d'autres objets : la fixation incestueuse intense dans l'enfance entre en tension avec la frustration réelle de l'adolescence.

Dans la deuxième conférence *La féminité*, issue des *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* de 1933, Freud relie le fondement dynamique de la pulsion contre soi aux effets de la répression sociale contre les femmes, en donnant du poids au milieu social. Les effets de ces lois et interdictions sociales endurecissent les femmes du fait qu'elles doivent intérioriser l'agression. Ces évidences renforcent l'idée d'un masochisme féminin et d'une position passive, justifiée par les représentations sociales : « Il nous faut prendre garde à ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales qui acculent également la femme à des situations passives. Tout cela est encore loin d'être tiré au clair... La répression de son agressivité, constitutionnellement prescrite et socialement imposée à la femme, favorise le développement de fortes motions masochistes qui parviennent à lier érotiquement les tendances destructrices tournées vers le dedans. Le masochisme est donc, comme on dit, authentiquement féminin. ²¹²»

²¹² FREUD. Sigmund. « La féminité », publié en *Œuvres complètes Volume XIX 1931-1936*, Paris, Ed. PUF, 1995, p.195.

Dans ces conférences, même si Freud admet l'impossibilité de définir avec netteté la différence entre le masculin et le féminin et déconseille d'associer le passif avec le féminin et l'actif avec le masculin, il raffermirait l'idée d'un masochisme féminin qu'il justifie par les dispositions sociales. Ce commentaire établit un lien d'échange entre la psychanalyse et d'autres disciplines comme la politique et la sociologie où de nombreux psychanalystes creuseront et établiront postérieurement un axe important de recherche, comme l'a fait Horney.

Finalement, en 1937 Freud partage dans son texte *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*²¹³, des affirmations en rapport avec la différence sexuelle. Au fil de ces années, il observe chez l'homme une aspiration à la masculinité dès le début ainsi qu'une résistance en réaction à son attitude passive ou féminine face à un autre homme. Il attribue à l'homme une répudiation ou un rejet de la féminité. Dans la sexualité, l'aspiration à la masculinité est en syntonie avec le Moi, tandis que l'attitude passive présuppose une hypothèse ou acceptation de la castration. Pour cela, la passivité est refoulée énergiquement et sa présence suscite des compensations. Donc, Freud définit l'attitude passive comme l'acceptation de la castration qui reste liée à la féminité et au masochisme, de même que le sadisme est associé à l'activité. Donc la position féminine est solidaire de cette passivité et du masochisme.

Concernant la femme, Freud dit que comme résultat de la disparition du complexe d'Œdipe chez la fille, il observe chez elle une envie du pénis, *Penisneid*, une aspiration positive à la possession d'un organe génital masculin dont l'activité phallique est en syntonie avec le Moi lors de la phase phallique et la formation de la féminité. Ensuite, sa masculinité doit être refoulée pour parvenir à sa féminité. Des aspects de sa féminité évoluent et contribuent à cette formation : le désir du pénis est amené à une mutation symbolique, du pénis à l'enfant :

« Son complexe d'Œdipe culmine dans le souhait longtemps maintenu d'obtenir du père un enfant comme cadeau, de lui mettre au monde un enfant. (..) Ces souhaits visant la

²¹³ FREUD. Sigmund. « L'analyse finie et l'analyse infinie », publié en *Œuvres complètes Volume XX 1937-1939*, Paris, Ed. PUF, 2010, p.13-56.

possession du pénis et un enfant subsistent dans l'inconscient fortement investi et aident à rendre l'être féminin prêt pour son rôle sexué ultérieur. ²¹⁴ »

D'ailleurs, en 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, il détermine que la fin de l'Œdipe de la fille est liée à une angoisse de la perte d'amour :

« J'ai exposé ailleurs comment le développement de la petite fille est mené par le complexe de castration à l'investissement d'objet tendre. C'est précisément chez la femme que la situation de danger de la perte d'objet semble être restée la plus efficiente. Nous nous permettons d'apporter à sa condition d'angoisse cette petite modification qu'il ne s'agit plus de l'absence éprouvée ou de la perte réelle de l'objet, mais de la perte d'amour de la part de l'objet. Comme il est certain que l'hystérique a une plus grande affinité avec le féminin, tout comme la névrose de contrainte avec la masculinité, nous ne sommes pas loin de supposer que la condition d'angoisse de la perte d'amour joue dans l'hystérie un rôle semblable à celui de la menace de castration dans les phobies, et à celui de l'angoisse de Surmoi de la névrose contrainte. ²¹⁵ »

Nous pouvons voir que le masochisme féminin est soutenu par l'hypothèse d'une position féminine, de passive ou d'objet. Il faut alors poser la question, existe-t-il une position féminine ? Ne serait-ce pas une tentative pour la localiser ou pour créer une opposition à l'homme ?

1.2.2.3 Psychanalyse et politique

Les psychanalystes contemporains prennent comme point central le biais culturaliste. La psychanalyse clinique est inscrite dans le contexte des représentations et des conditions sociales et culturelles, ainsi que dans le politique. Ce courant de femmes et intellectuelles

²¹⁴ FREUD. Sigmund. « La disparition du complexe d'Œdipe » publié en *Œuvres complètes, Vol. XVII, 1923-1925*, Paris, Ed. PUF, 2010, p.32

²¹⁵ FREUD. Sigmund, « Inhibition, symptôme et angoisse » publié en *Œuvres complètes, Vol. XVII, 1923-1925* Paris, Ed. PUF, 2010, p. 258

féministes pense que si le masochisme féminin est un fantasme de l'homme, tel que Lacan le dit, alors, la psychanalyse qui le soutient, notamment Freud, est du côté de l'homme et pourtant la psychanalyse est machiste et patriarcale.²¹⁶ Ces élaborations, très peu approfondies, prennent une tournure sociale et politique, parfois militante. Elles intègrent la philosophie foucauldienne des années 1960.

Actuellement, pour certaines psychanalytiques, le social et le politique sont centraux. Thamy Ayouch, par exemple, dit dans ses travaux : « Cette recherche vise à définir certaines modalités de correspondance entre la psyché et le champ social. La psyché reprendrait, dans ses formes d'édification, l'organisation sociopolitique. À leur tour, les formes de cette organisation de la collectivité seraient le reflet de la structure de la psyché. L'inconscient est modelé par le social et le politique, le politique infiltré de désir inconscient. Cette dimension sociétale d'inscription de la psyché et l'historicité de sa structuration n'exemptent pas alors la théorisation qui tente de rendre compte de la psyché. (...) Poser la question de l'inscription historique d'un regard, d'une approche clinique et d'une théorisation est, à mon sens, une démarche spécifiquement psychanalytique.²¹⁷ »

Laurie Laufer dit en 2018 : « La violence conjugale s'inscrit donc dans la spécificité de la tension propre à la rencontre subjective de deux personnes particulières, rencontre qui malgré sa ressemblance à d'autres, n'y est pas superposable. Les analystes n'ont de cesse de rappeler cette hypersingularité : c'est toutefois en son nom qu'est le plus clair du temps refusé la prise en compte d'un contexte sociétal, jugé trop général, trop extérieur au sujet, trop sociologisant pour une psychanalyse dite ou imaginée "authentique" (...) Au nom de la singularité du sujet, on refuse de prendre en compte l'inscription des violences conjugales dans le contexte irréductible, bien que général, d'oppression de genre. »²¹⁸

Cette position situe le sujet clinique dans le cadre d'un dispositif au sens foucauldien du terme : « Si nous partons de *L'Archéologie du savoir*, la célèbre méthode mise en œuvre dans

²¹⁶ <https://osezlefeminisme.fr/cp-la-psychanalyse-theorie-misogyne-au-service-des-agresseurs/>

²¹⁷ AYOUCHE, Thamy. « Violences conjugales, violences théoriques. La psychanalyse à l'épreuve du genre », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 88, no. 2, 2013, pp. 19-34.

²¹⁸ LAUFER, Laurie, et AYOUCHE, Thamy. « Violences conjugales, famille, vulnérabilité », *Topique*, vol. 143, no. 2, 2018, pp. 152

Les mots et les choses, nous nous trouvons au plus loin de la notion de dispositif. Les configurations de savoir surplombent infiniment l'individu, le prennent à revers, pourrait-on dire, et lui désignent d'avance tout l'espace qu'il pourra occuper... ils sont des inventions productrices de savoir et des réinterprétations du monde.»²¹⁹ Selon cette conception, les dispositifs tels que l'asile, la prison, l'école, l'hospice et le dispositif analytique, etc., reproduisent et délimitent les pouvoirs et les hiérarchies où le corps est impliqué. Cette notion prend en considération l'aspect structurant de l'enjeu social, ainsi que les variables qui accentuent les conditions défavorables dans lesquels s'inscrivent les actions humaines.

1.2.2.4 Soumission au signifiant maître

Ellie Raglan Sullivan prend le masochisme féminin par le biais social aussi et elle parle d'un « masochisme normatif » pour expliquer comment un sujet s'inscrit dans la culture, en s'identifiant à l'Autre par le langage comme loi d'unité et de certitude à partir des conventions sociales ou du discours courant. Le masochisme, selon elle, cherche un « m'êtré », maître dans l'Autre, dans le discours du maître auquel le sujet s'aliène et dans lequel il trouve une autorité. Elle explique que le masochisme est lié à l'intrication pulsionnelle de la voix liée à l'idéal et au Surmoi. La parole de l'Autre et la loi sont solides et le corps y est mortifié pour remplir le manque de l'Autre²²⁰. Cette explication rejoint l'idée que l'hystérie de s'intéresse au désir de l'Autre et qu'une partie de sa mascarade est faite à partir des signifiants de l'Autre. Le fait que La femme n'existe pas peut rendre une femme attentive aux signifiants de l'Autre, du maître. Cependant, si une femme est assujettie aux signifiants d'un homme, cette question peut se traduire en liens de pouvoir et de domination.

Dans cette conception, il est intéressant de réfléchir et de se demander quels sont les effets de l'inexistence du signifiant La femme. Rendent-ils sensibles les femmes à la nomination ?

²¹⁹ BERTEN, André « Dispositif, médiation, créativité : petite généalogie » Edition, Hermès, La Revue. 1999/3 n° 25. Pag 31 à 47

²²⁰ RAGLAN SULLIVAN, Ellie. « Masochisme » publié en *Feminism and psychoanalysis, a critical dictionary*, Editorial Elizabeth Wright, USA, 1992., Pag 239-242

Sont-elles plus « aliénables » au signifiant de l'Autre ? Nous reviendrons plus tard sur cette question dans notre réflexion²²¹.

Pour la femme, continue Ellie Raglan Sullivan, l'aliénation primordiale au désir de l'Autre est inséparable de l'objet primaire qui cause le désir, c'est-à-dire *l'objet (a)*. Cette aliénation pourrait la pousser à établir une mascarade féminine ou bien une « *performing a pantomime of femininity* ». Ceci explique, selon elle, pourquoi la féminité serait une construction sociale. Cependant, pourrions-nous réduire la mascarade féminine à une performance ou à une construction sociale ? Non. À la différence de certains féminismes, la psychanalyse postule que la mascarade ne soit pas qu'une image juste créée pour plaire à l'Autre dans la dimension imaginaire ; elle est aussi une façon de cacher sa castration, de fabriquer et donner corps à une signification à La femme dans la dimension symbolique et réelle. Si nous voulions poser le principe de la mascarade chez l'homme, le résultat ne serait pas identique. Le manque du signifiant de La femme est dissymétrique. Certes, il peut y avoir une parade masculine avec des traits ou des identifications féminines, mais sa jouissance phallique pendant détermine une position de son être.

Ellie Raglan trouve que l'homme n'échappe pas à la position masochiste. Au contraire, elle considère que l'effet de culpabilité chez l'homme pour se soustraire de l'Autre est plus agressif. Dans ce cas, elle explique que la névrose obsessionnelle est très souvent liée au masochisme moral, car l'homme est appelé à prendre position dans l'ordre symbolique patriarcal imposé et il est davantage rigide avec lui. Il y a un Idéal pour l'homme, l'homme existe. Alors, il n'est pas masochiste à l'égard de la femme, puisqu'il ne décomplete pas le discours maître qui le détermine. Si l'homme fait de la femme l'Autre, il en fait son symptôme. Il croit en elle, en ses signifiants, en sa vérité, en sa parole. Sa médiation et parade phallique la supportent. Nous pensons que dans ce cas, lorsque l'homme s'inscrit dans cette logique patriarcale, ses identifications et places sont accompagnées de satisfactions phalliques, satisfactions qui font fonction de sujet, puisque dans l'interaction sexuelle, il porte la représentation imaginaire du Phallus.

Raglan aborde le masochisme féminin à partir de l'érotisation donnée au coup reçu du père et élargit le principe chez tous les sujets. Selon sa logique, tout sujet, pour s'inscrire dans le langage, est soumis au symbolique et donc aux signifiants maîtres. Elle dit que nous

²²¹ Voir point 2.1.3 « *Du manque de représentant pour le sexe de la femme à La femme n'existe pas* »

sommes tous soumis aux signifiants maîtres et que le Phallus est le signifiant maître qui ordonne la position du sujet et de la sexualité, cela implique une subordination à sa présence. Tel est le fondement du patriarcat, affirme-t-elle.

Les développements à partir du social relèvent l'ordre phallique dans le champ social. Ils ne rendent cependant pas compte du sujet de l'inconscient ni de la structure du langage. Pour cela, Lacan soulignait que les interventions de Horney concernaient plutôt le courant « culturaliste », qu'il qualifiait de psychogenèse idéologique, en situant ces développements de Horney comme « concernant la situation anthropologique²²². »

Pour conclure, les analyses de cette approche réaffirment certains faits de structure telle que les effets de l'inexistence du signifiant « La » femme, inexistence du signifiant qui pourrait rendre les femmes sensibles à la nomination et à l'aliénation aux signifiants maîtres. Pour cela, Lacan dira « *On la dit-femme, on la diffâme*²²³ » pour souligner cette impossibilité de la nommer et saisir son être féminin. D'autre part, pour la conception culturaliste, c'est la société qui fait la structure et non la structure qui fait la société et l'inconscient, en niant la singularité d'un sujet de l'inconscient.

1.2.3 Le concept de masochisme féminin dans la culture

Nous verrons à présent, comment le terme de « masochisme féminin » fut et est encore parfois utilisé abusivement notamment au sein de la culture, y compris dans le milieu psychanalytique. Nous assistons à la vulgarisation du terme, soit parce qu'il a des airs d'un concept solide et autorisé par la psychanalyse, soit parce qu'il fait référence à un phénomène de souffrance dans l'amour. D'abord, nous verrons comment ce terme est utilisé dans la littérature. Puis nous nous intéresserons à son emploi au sein du monde cinématographique. En effet, le terme s'avère facile à utiliser, pétri d'un imaginaire social et il semble transmettre une idée qui s'écarte de sa « vrai » définition. Finalement, nous aborderons la façon dont le terme a été accueilli par la société scientificiste et nous explorerons son emploi, qui quoique

²²² LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit, séance 19 mars 1958.

²²³ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, Seance 13 mars 1973.

banal, s'est répandu jusqu'à se vulgariser et être utilisé pour expliquer des efforts et souffrances corporelles chez les femmes.

1.2.3.1 Le masochisme dans la littérature

Nous retrouvons l'emploi du terme de masochisme dans la littérature. Suzanne Lilar s'en est servi comme d'un trait de la féminité. Elle l'utilise pour revendiquer le terme, tel que Lou Andreas-Salomé ou Hélène Deutsch ont essayé de le faire.

Dans son ouvrage paru en 1967 *À propos de Sartre et de l'amour*, Suzanne consacre la troisième partie de son livre à faire une critique de la théorie sartrienne. Elle affirme que selon Sartre, « le masochisme serait donc par principe un échec puisque le masochisme est un “vice” et que le vice est, par principe, l'amour de l'échec. » Elle reproche à Sartre « qu'il ne nous a pas donné la description du masochisme, mais sa parodie », du fait « d'avoir rabaisé le masochisme en ne lui reconnaissant finalement d'autre aboutissement que le plaisir et d'avoir usé, pour en parler d'un vocabulaire hédoniste ». Elle estime que pour Sartre le masochisme est de s'éprouver comme rien, comme néant et de se mortifier afin de réaliser cette vacuité intérieure qui est une des étapes de la vie spirituelle²²⁴. Elle critique : « du moment où Sartre rattachait le masochisme au plaisir, il ne pouvait plus le rencontrer que sous l'espèce du vice, méconnaissant cette forme éminente de dépouillement et d'abdication qu'est l'ascèse amoureuse — que l'on se consume ou s'abîme devant une personne ou devant l'Autre absolu. Car il y a aussi une agressivité dans l'amour divin dont témoigne tout un vocabulaire de violence, de rapt, de défloration, de blessure et de brûlure, toute une rhétorique et quelquefois une pratique de mortification et de supplices.²²⁵ »

En revanche, elle aborde le masochisme d'une autre façon, elle le revendique et le comprend comme : se vouloir être objet de désir, instrument, pur en-soi obscène pour se projeter, s'abîmer, se détruire, se nier, s'anéantir en l'autre pour rechercher la jouissance suprême. « Le désir de s'éprouver comme objet, comme chose, peut en masquer un autre, plus avancé, qui consiste à s'éprouver comme moins que chose, comme manque — il s'agit

²²⁴ LILAR, Suzanne. *À propos de Sartre et de l'amour*, Paris, Ed. Gallimard, 1984, Collection Idées (n° 499).

²²⁵ LILAR, Suzanne. *À propos de Sartre et de l'amour*, Paris, Ed. Gallimard, 1984, Collection Idées (n° 499).

de ce “manque d’être” que Sartre est trop perspicace pour ne pas découvrir au fond de toute réalité humaine. » Elle souligne que la technique d’anéantissement ne vise qu’à faire le vide « afin de se laisser travailler à cru par ce manque, ce défaut d’être. C’est le thème Hadewigien et Eckhartien de la déficience divine ».

Le masochisme féminin est utilisé comme un synonyme de passion, l’érotisme, une note extatique de jouissance comme objet et dévouement à l’autre. Elle définit le masochisme de cette manière : « Aimer passionnément, c’est être passionnément déterminé à serrer de plus en plus près l’objet de son désir, c’est être résolu à savoir à quoi s’en tenir en fin de compte sur ce qu’on traque. ²²⁶»

En outre, en 1960 elle écrit *La confession anonyme*, un récit érotique d’une pianiste avec un noble italien où elle relève un masochisme érotique :

«Je ne demeurais pas insensible à ces figurations qui toujours témoignaient par quelque chose d’agressif, de destructeur que l’amour a d’abord été un rapt et un viol. Pensez-en ce que vous voudrez, alors que les brutalités d’une brute m’eussent rebutée, celles de Livio, qui étaient en partie jouées, me ravirent. Tout particulièrement m’enchantaient les gifles — ces gifles que Inge jugeait incompatibles avec ma dignité de femme ! Comme Héloïse et Abélard dont Livio m’avait fait relire les lettres, je trouvais la douceur de ces coups plus suave que tous les baumes. » « Certes Livio aspirait comme moi à l’illumination de l’amour, mais à **sa manière d’homme, physiologiquement tenu à l’action...** Quant à moi, le rôle que m’assignait le sexe était de me laisser dévorer sur place. Sans doute Livio avait eu des semblants d’extase... qui étaient le fidèle reflet des miennes... un homme n’est jamais si masculin qu’il n’y ait en lui quelques résidus de féminité. Je n’étais pas exempte moi-même de traits virils. » « Tandis que le rôle de l’homme s’achève, **la femme sort de la passivité** pour mener à bien ce que les amants nommeront l’enfantement. Avec le

²²⁶ LILAR, Suzanne. À propos de Sartre et de l’amour, Gallimard, 1984, Paris, Collection Idées (n° 499).

thème platonicien de l'initiation, on aura reconnu celui de la fécondation spirituelle...²²⁷ »

Dans son œuvre, elle critique l'usage que Sartre fait du masochisme et propose à la place d'utiliser le terme d'héroïsme et de façon revendicative, en exprime une puissance dans la passion et l'amour. A cette fin, elle se situe comme objet délivré de la volonté et livrée à la jouissance de l'Autre. Dans sa confession, elle relève l'érotisme du masochisme et octroie un sadisme à l'homme, en se justifiant par sa position « naturelle » des positions entre homme et femme.

Dans la littérature, nous pouvons trouver des histoires des femmes masochistes, telles que *L'histoire d'O* et *Le Retour à Roissy*, deux œuvres écrites par Pauline Réage, sous le pseudonyme d'Anne Desclos. Ces histoires, adaptées pour le cinéma japonais et par Éric Rochat en 1984²²⁸, racontent l'histoire d'une femme prête à être l'objet de satisfaction et d'échange de son maître. O est une femme qui se prête aux pratiques sadiques de ses amants. Pratiques que Freud qualifierait de masochistes : « être bâillonnée, attachée, battue de douloureuse façon, maltraitée d'une façon ou d'une autre, forcée à une obéissance inconditionnelle, souillée, abaissée²²⁹ ».

Elle fait partie d'une société secrète des hommes qui ont plusieurs femmes à leur service qui endurent des expiations de bon gré et sans jamais perdre leur beauté. Nous pouvons voir comment le terme de masochisme dans la littérature relève donc bien souvent à la fois d'un vice, mais aussi et surtout d'une romance interdite, mais désirée et sensuelle. En fait, « La femme masochiste » est un fantasme « prêt à porter », car il est une image et une idée préconçue qui circule dans la société et qui met en place des places complémentaires entre un homme et une femme.

²²⁷ LILAR, Suzanne. « La confession anonyme », Paris, Gallimard, 1983.

²²⁸ *Histoire d'O., numéro 2* est un film franco-espagnol réalisé par Éric Rochat, sorti en 1984. Le scénario est une adaptation du roman érotique éponyme publié en 1954 par Pauline Réage. Le film a fait l'objet d'une adaptation en bandes dessinées *Histoire d'O N°2*, scénario d'Éric Rochat, dessins de Guido Crepax.

²²⁹ FREUD, Sigmund « Le problème économique du masochisme » dans *Névrose, psychose, perversion*. Paris, Ed. PUF, 1973, p. 90.

1.2.3.2 Le masochisme féminin au cinéma

Les auteurs, Jean Streff et Henri Veyer, relèvent diverses connotations masochistes à l'écran. Ils identifient les aspects du masochisme, tels que la perversion, la maîtresse, le goût pour la fessée, le masochisme homosexuel, le religieux, le puéril, le fantastique et le goût pour la mort et consacrent le sixième chapitre de leur ouvrage *Le masochisme au cinéma*²³⁰ au sujet du masochisme féminin.

Ils identifient le masochisme à partir de la lecture des *Trois essais* de Freud : « le masochisme est la continuation du sadisme, lequel prend pour ainsi dire la place de son objet sexuel. Il devient, explique Streff, une formation secondaire par laquelle une tendance instinctive se transforme en tendance passive. Sous l'impulsion de la privation, peur ou punition, associée à un complexe de culpabilité, le sadisme se retourne contre son auteur et devient masochisme. Freud soulignait le rôle probable du complexe de castration et du sentiment de culpabilité dans la fixation et l'exagération d'une attitude passive sexuelle.²³¹»

Dans leur analyse du film *Pink Flamingos* du réalisateur John Waters, ils exposent que le travesti nommé « la personne plus répugnante au monde » manifeste une coprolagnie ou coprophage. Il affirme que « la coprolagnie active apparaît donc comme un stade extrême et rare de la perversion masochiste, l'identification de soi à un vase de nuit ou à la lunette des cabinets, qui se réduit plus souvent à l'urolagnie, n'est qu'une manifestation d'un des différents types caractéristiques de l'humiliation volontaire, à savoir le rabaissement de la personne à un objet inanimé, que les spécialistes qualifient de masochisme impersonnel, du sujet à l'objet ». Le masochisme ici est pris à partir d'une position passive et d'objet.

Selon Jean Streff, le film *Love from a stranger* montre un masochisme féminin qui reflète diverses idées psychanalytiques sur le masochisme chez la femme, tel que celle de Freud qui considère le masochisme comme « l'expression de la nature de la femme », ainsi

²³⁰ STREFF, Jean, *Le masochisme au cinéma*. France, Ed. Hérni Veyrier, 1990, p. 95-124.

²³¹ STREFF, Jean, *Le masochisme au cinéma*. France, Ed. Hérni Veyrier, 1990, p. 17

que la prémisse de Marie Bonaparte qui affirme dans son ouvrage *Passivité, masochisme et féminité* qu'un « apport de masochisme est nécessaire à l'évolution sexuelle de la féminité » et celle de Hélène Deutsch, qui fait du masochisme « l'élément indispensable à l'évolution de la femme est l'acceptation de la féminité²³² ».

« À la lecture de ces théories, commente Streff, on finit par acquérir l'impression qu'une femme qui n'a aucun penchant pour le masochisme est perverse et manque d'un élément féminin essentiel. Si l'on doit admettre que les conditions biologiques d'une femme semblent favoriser le développement d'une tendance masochiste, il faut reconnaître que la thèse du masochisme inné de la femme a surtout facilité la tâche des civilisations de type masculin, phallocratique, qui ont pu aussi l'imposer.²³³ »

Il admet que ce n'est pas pour que la femme supporte passivement les situations pénibles qu'elle est masochiste. Elle serait masochiste si, face à des circonstances douloureuses, il lui était possible de se comporter autrement et qu'elle ne le fasse pas. L'idée du masochisme instinctuel est tenace. La position masochiste lui est associée pour être en général plus faible et qu'elle ne possède pas ce fameux Phallus, lui permettant un rôle sexuel essentiellement actif. En vérité, conclut Streff, le masochisme de la femme existe surtout par la volonté que l'on a eu de tout temps, aussi bien les hommes que les femmes, à lui attribuer. Son masochisme, reconnu comme tel dès la naissance, offre souvent un caractère atténué, moins flagrant que pour son homologue masculin.

Le cinéma est toujours à la jonction des inconscients collectifs, lui qui ne s'est évidemment pas privé ou d'accabler ses héroïnes de toutes les caractéristiques de ce « masochisme naturel » qui présente l'avantage non négligeable d'alléger considérablement le travail des scénaristes en quête de mélodrame. Tel que la protagoniste de *Ceux de la zone*, 1933, de Franck Borzage, qui fait de la soumission un art de vivre. Ou bien *La fille de Lillion* de Fritz Lang en 1933, transposant les seules fonctions que lui accorde son homme : être « un trou toujours disponible » et « une bonne à tout faire toujours laborieuse ». Nombreuses sont

²³² STREFF, Jean, *Le masochisme au cinéma*. France, Ed. Herni Veyrier, 1990, p. 97

²³³ STREFF, Jean, *Le masochisme au cinéma*. France, Ed. Herni Veyrier, 1990, p. 98

les histoires, telles que le film *The devil's wheel*, *Les amours de Casanova*, *Perversions story*, *Massacre par une orgie*, *Fric-frac* et *Les chiens de la nuit*.

Le film qui sans doute évoque le mieux le thème du masochisme inné de la femme est *Le repos du guerrier* de Roger Vadim, en 1962, un film adapté d'un roman à scandale de Christiane Rochefort. Mais on en retrouve d'autres, par exemple *Le mari de la femme à barbe* de Marco Ferri, en 1964, qui montre que le masochisme endémique de la femme sera bien sûr exacerbé si elle-même se trouve dans une situation préalable de disgrâce psychique ou si l'homme auquel l'unissent ses liens d'assujettissement est menacé par la société.

Une autre constante, nous dit Streff, du « masochisme naturel de la femme » est son soi-disant désir inconscient d'être violée. Ce comportement est illustré dans *La main dans le piège*. L'idée du viol est tellement ancrée dans la mentalité des gens que de nombreuses victimes de viol se résignent au silence. C'est une difficulté à laquelle se heurtent les militantes et avocats du Mouvement de libération des femmes (MLF). Le cinéma atteste beaucoup de scènes de viol qui oscillent aux yeux des spectateurs entre angoisse et érotisme, tels que les films *Le corrupteur* ou *Barrière de chair* l'attestent

Plus récemment en 2015, le film *50 Shades of Grey* ou *Cinquante nuances de Grey* projeté sur le grand écran, la saga du best-seller de l'écrivain britannique E. L. James, raconte l'histoire d'une femme initiée à l'érotisme sadomasochiste par un homme qui montre tous les signes phalliques de la vérité : arrogant, maître dans l'art sexuel, riche, puissant, athlétique, beau, confiant et satisfait de lui-même. La femme se prête à ses fantasmes et jouit de l'idée d'être prise, forcée et offerte. Cependant, elle ne se montre pas soumise dans d'autres domaines de la vie : elle conduit la voiture, elle se montre dominante à l'égard des autres femmes, elle réussit professionnellement. Les pratiques érotiques du couple finissent quand ils ont un enfant. La femme devient alors mère et la vraie maîtresse, en réparant la vie sentimentale de cet homme qui a souffert durant son enfance et sa jouissance obscure serait un effet de ce passé. Encore une fois, le film montre que la figure de la mère et celle de la femme sexualisée sont sur différents registres. Sociologiquement, le film est une réussite car notre époque est gravement déstabilisée par le capitalisme et de ce fait, les rôles sexuels traditionnels et les critères d'identité sexuelle seraient défaillants. Selon Eva Illouz,

le sadomasochisme serait alors une solution innovante aux difficultés d'une époque sexuellement incertaine²³⁴. De même, on pourrait penser que ce genre de rôle satisfasse chaque sexe. Cette explication fait valoir l'apprentissage du rôle de chaque genre et la condition surdéterminée par le social.

Cependant, la psychanalyse y voit une histoire qui touche le désir et la jouissance de nombreuses femmes spectatrices. Y a-t-il un fantasme masochiste qui se satisfasse de ce genre d'histoire chez des hommes et chez des femmes ?

1.2.3.4 L'usage du terme de masochisme féminin dans la psychologie du sport

En ce qui concerne la persistance du terme « masochisme féminin » dans le milieu scientifique, nous trouvons la mention de ce terme dans le sport, dans la pratique du tennis de haut niveau pour expliquer la souffrance que subissent les sportifs. Cette observation est élaborée par Sophie Maurissen en 2014, à partir de la perspective freudienne de la théorie des pulsions et du principe de plaisir. Le fondement est le principe freudien du destin pulsionnel contre soi et l'association entre douleur et plaisir :

« Dans la pratique du tennis de haut niveau, l'adolescent présente une pulsion d'agression tournée contre soi-même et vise l'accumulation d'excitation dans laquelle il éprouve du plaisir. » « Le caractère masochiste de l'adolescent se manifeste à travers le plaisir éprouvé par l'accroissement considérable de l'excitation sexuelle (déplaisir) investie sur diverses zones érogènes liées à une douleur physique et à un auto-érotisme à caractère régressif. ²³⁵»

De même, elle situe un masochisme féminin d'une façon assez complexe : « Il existe un rapport fondamental avec la pulsion de mort, bien plutôt dans le masochisme féminin. Le fait que le sportif de haut niveau, dans son développement musculaire essentiellement érigé, contracté et en action, soit transformé symboliquement en un Phallus en érection constitue un élément fondamental dans le cas du masochisme féminin chez l'homme et chez la femme, car

²³⁴ ILLOUZ, Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Ed. Le Seuil, Paris, 2012

²³⁵ MAURISSEN, Sophie. « Le masochisme dans le tennis de haut niveau », *Adolescence*, vol. 322, no. 2, 2014, pp. 331-343.

cette image concerne les deux sexes étant donné que ces sportifs de haut niveau représentent une image virile qui n'est ni masculine, ni féminine, mais plutôt prégénitale, le muscle n'étant pas un organe sexué. Cette image du sportif de haut niveau en tant que Phallus prend toute son importance dans le cas du masochisme féminin où l'individu tente de se présenter à la mère comme porteur du Phallus ; comme pouvant le lui offrir. De plus, cette identification phallique entraîne le rétablissement de l'omnipotence infantile. (...) L'érection du corps, qui est de l'ordre du viril, dans l'instant de la performance tennistique, sous l'effet de la contraction des muscles (douleur, chaleur, dureté) permettent la décharge du produit de cette excitation dans l'appareil locomoteur pouvant exprimer ainsi le désir de l'homme de féconder. La décharge de ce produit (équivalent au sperme) lors de cette autofécondation permet l'auto-engendrement du néo-corps sportif, actualisant de cette façon le fantasme de l'homme d'enfanter qui est uniquement possible pour la femme et qui caractérise le fantasme relevant du masochisme féminin chez l'homme.²³⁶ » Dans la pratique du tennis dit-elle : « la subtilité des sensations internes et les nuances des perceptions de l'érogénéité musculaire rappellent la découverte du plaisir sexuel de la femme, car les sensations érogènes génitales se décomposent chez cette dernière en différents types d'orgasmes (clitoridien, clitorido vulvaire, vaginal et utéro-annexiel) qui peuvent être ressentis isolément, en chaîne ou ne pas être discernables les uns des autres dans la globalité du plaisir.²³⁷»

Dans son analyse il est clair que le fondement du masochisme est la douleur et la satisfaction que chaque sport pourrait apporter. Le terme est utilisé pour exprimer une pulsion, un usage et une jouissance du corps. En ce qui concerne le caractère féminin de ce masochisme, il survient, selon-elle, à partir d'une expérience de jouissance et d'érogénéité dans tout le corps, laquelle, si elle est comparée avec la jouissance localisée du pénis, devient féminine. Elle est féminine par une série de substitutions : le joueur sent qu'il a le Phallus à donner à la mère et que cette puissance est une satisfaction sexuelle qui serait une fécondation. De cette façon, le fantasme d'enfanter de l'homme s'actualise. Être en position de mère est égal à la position féminine. En résumé, le caractère féminin est octroyé par une supposée position de mère et par une jouissance délocalisée ou multiple.

²³⁶ MAURISSEN, Sophie. « Le masochisme dans le tennis de haut niveau », *Adolescence*, vol. 322, no. 2, 2014, pp. 331-343.

²³⁷ MAURISSEN, Sophie. « Le masochisme dans le tennis de haut niveau », *Adolescence*, vol. 322, no. 2, 2014, pp. 331-343.

1.3 Conclusion du chapitre

En suivant le fil des élaborations, nous pouvons voir comment les termes masochisme et féminin sont articulés au fil des différents travaux. L'articulation entre ces deux termes s'est consolidée par la corrélation des interprétations et des hypothèses intuitives sur la position, l'angoisse de castration chez l'homme et l'Œdipe féminin symétriques ou opposés à l'homme. Parmi les premiers travaux psychanalytiques on trouve celui de Sabina Spielrein, qui produit une théorie issue de son chagrin d'amour avec K. G. Jung. Elle propose l'articulation entre amour et destruction.

Federn lui, depuis un savoir médical, s'approprie et transpose ensuite cette théorie qui décrit le caractère pulsionnel comme sadomasochisme. En lisant les anecdotes et les faits, nous pouvons voir que ce terme fut initialement emprunté au travail de Krafft Ebing, dont les recherches sur la sexualité ont intéressé le milieu psychanalytique, entraînant des nombreuses discussions au sein des *réunions du mercredi*. La médecine, le sol où a fleuri la psychanalyse, utilisait une nosologie des Perversions pour aborder la sexualité, dont le masochisme. Ce terme est employé jusqu'à ce que la psychanalyse introduise le terme de pulsion. Le terme de « masochisme », interroge la pulsion de mort et l'au-delà du principe du plaisir.

Freud élabore alors la notion de pulsion de mort et avec elle, celle du masochisme qui est alors généralisé. Alors que cette notion est en soi plus que douteuse, elle part d'un traitement et d'une interprétation de la souffrance et du plaisir. Elle comporte néanmoins deux concepts majeurs pour la psychanalyse : la pulsion de mort et la jouissance. Ces concepts sont au cœur de la division subjective de l'inconscient et du Moi : ce qui satisfait l'inconscient ne satisfait pas le moi ni la conscience. Le masochisme devient un sujet divisé, affecté par la pulsion, par l'inconscient, présent chez tout sujet affecté par le langage et la pulsion.

Colette Soler souligne l'idée que : « ce n'est pas le franchissement des limites du principe de plaisir qui fait le masochisme, ou alors, c'est le masochisme universel de l'être parlant, qui n'a rien de spécifiquement féminin.²³⁸ » Il y aurait donc, une souffrance chez tout sujet, tant chez les femmes qui souffrent d'un manque phallique que chez les hommes qui souffrent de la menace de castration.

²³⁸ SOLER, Colette, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 69

Le masochisme révèle quelque chose de la position inconsciente du sujet, il comporte la division du sujet. Le terme de masochisme est un problème en soi, car, de par son acception générale, il fait référence à un sujet traversé par la pulsion de mort. Pourtant, la souffrance n'est pas le seul indice pour parler du masochisme. Le masochisme est le propre de la pulsion, tel que la proposition du masochisme érogène le démontre. Il n'a rien de féminin.

Freud a donné un fondement dynamique et économique au masochisme, en affirmant qu'il est le renversement du sadisme et un destin de la pulsion. Il est attribué à la femme par sa supposée passivité ou sa position d'objet qui laisse voir sa mascarade ainsi qu'une supposée influence du narcissisme, utilisé à l'époque pour parler du féminin.

Lou Andreas-Salomé, quant à elle, propose un narcissisme féminin qui supporte la douleur. La position passive d'objet est associée à la femme à partir du regard, tel que le développera plus tard Joan Rivière : le féminin est une mascarade et un trompe-l'œil.

Freud articule le féminin et le masochisme dans le cadre de sa démarche scientifique de validation de sa thèse sur l'Œdipe et de ses conséquences (la menace de castration, la loi de l'inceste et la culpabilité). Le texte *On bat un enfant* sera décisif pour renforcer le terme de « masochisme féminin ». Freud qualifie la deuxième scène, celle de l'enfant battu par le père, de masochiste et féminine. Il emprunte ces termes à la discussion médicale sur la perversion et à la discussion sur la passivité, notamment les travaux de Lou Andreas-Salomé et Hélène Deutsch publiés quelques mois auparavant dans lesquelles elles exposent l'amour féminin de manière revendicatrice : l'amour d'une femme peut supporter la douleur et aller au-delà de soi. Apparemment, l'idée n'a pas été bien comprise.

On bat un enfant donne le fondement d'une position passive comme synonyme de féminin et solidaire du masochisme, ainsi qu'un destin masochiste de l'Œdipe de la fille. À la suite de *On bat un enfant*, la fille de Sigmund Freud, Anna, et d'autres théoriciens continueront dans le sillage de Freud en montrant la loi de l'inceste et combien la fille est affectée par la culpabilité incestueuse d'aimer quelqu'un comme le père. Ceci la conduit à un certain masochisme, soutenu par la recherche du châtiment, afin de diminuer l'angoisse causée par son interdiction incestueuse.

La recherche sur le masochisme féminin à partir de l'Œdipe donnera un autre résultat imprévu : la démarche ne vérifie pas, mais elle met en évidence que le chemin œdipien de la fille n'est pas symétrique de celui du garçon, conséquence d'une différence sexuelle de l'objet et du désir. Cette question continue à être discutée aujourd'hui.

En 1919, Freud mentionne l'association entre le masochisme et le féminin dans *On bat un enfant*. Cette mention fait partie d'une démarche de démonstration du complexe de castration, en utilisant le masochisme féminin comme une culpabilité incestueuse, ainsi qu'une élaboration de la pulsion de mort. Il attribue un caractère féminin et masochiste à la position passive d'être battue, en suivant le chemin de Krafft-Ebing, qui déjà en 1900 avait développé et attribué à la femme un masochisme et une « subordination naturelle de la femme à l'homme. »²³⁹

Freud emprunte ce terme au milieu clinique contemporain, intéressé par la recherche sur les perversions et une psychopathologie de la vie sexuelle, dont la perception du féminin et du masculin se fonde sur l'observation, le regard et l'opposition des termes. Freud écrit : « le sadisme entretient une relation plus intime avec la masculinité, le masochisme avec la féminité, comme s'il existait ici une relation secrète, bien que nous ne soyons pas arrivés plus loin dans cette voie.²⁴⁰ » Les deux paires de termes (sado/masochisme, féminin/ masculin), leur complémentarité et leur opposition sont le fondement logique d'une théorie sexuelle infantile qui expliquerait la complémentarité et le rapport entre homme et femme.

D'autre part, à la même époque, Deutsch élabore ses théories sur le féminin et sa composante masochiste en s'appuyant sur le fondement dynamique de la pulsion et ses destins, elle prend le masochisme comme un reversement pulsionnel. Pour elle, comme pour Bonaparte, être battue et être aimée est une façon d'interpréter l'amour total, en partant de la théorie sexuelle infantile du coït sadique : « quand l'enfant, ce qui est si fréquent, fait une observation du coït des adultes, l'acte sexuel est toujours perçu par lui comme une agression sadique de la part du mâle sur la femelle. »²⁴¹

Le développement de Deutsch fut influencé par son expérience d'une relation de souffrance d'amour avec le général Libermann dont elle tira sa conception du féminin et du masochisme comme une forme d'amour. Tant elle que Spielrein ont développé des

²³⁹ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, France, Ed. Georges Carré, 1895, p. 284-285

²⁴⁰ FREUD, Sigmund « Angoisse et vie pulsionnelle » dans *Œuvres complètes Volume XIX 1931-1936*. Ed. PUF, 1995, Paris, Gallimard. p.187.

²⁴¹ BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

propositions sur un fond de chagrin d'amour et d'une incompréhension de leur propre souffrance. Deutsch écrit sur le masochisme féminin comme sur un fait, un concept. Les discussions autour de cette notion continueront à renforcer le terme. Ces travaux emploient la notion de masochisme féminin à travers des idées œdipiennes et elles viseront à rendre compte de la sexualité comme complémentaire de la pulsion et d'une position de la femme à l'égard de l'homme et vice versa.

À ce moment-là, le terme de « masochisme féminin » se nourrit des discussions de ces pionnières de la psychanalyse sur la féminité, qui n'échappent pas aux représentations imaginaires, sur l'Œdipe et le complexe de castration. Ce concept et les hypothèses sur la castration féminine, le rapport au phallus, ont été forgés et interprétés de façon littérale, le phallus pris en tant que synonyme du pénis. On peut citer Radó qui développe un masochisme féminin à partir de sa lecture du complexe de castration chez la femme et explique que la découverte du manque du pénis confronte la fille à une blessure narcissique et au désir d'en avoir un. Il pense que la douleur vient recouvrir une angoisse de castration d'un pénis inexistant et que le Moi y réagit par la transformation de cette angoisse en angoisse de viol.²⁴²

Nous pouvons voir comment l'attribution du masochisme féminin permet de déployer différentes notions. Depuis les pionnières, ont essayé de définir ce qu'était une femme et de définir la différence entre l'homme et la femme (Spielrein, Andreas Salomé, Deutsch) à partir de leur propre expérience et en utilisant le langage de l'époque. Ce terme a été utilisé lors de la discussion du concept du Phallus et de l'Œdipe. Son usage dans ce domaine, montre depuis longtemps que la femme ne suit pas de façon symétrique l'homme dans ces deux domaines.

Nous avons choisi l'histoire de Sabine Spielrein comme porte d'entrée pour éclairer le « masochisme féminin », car elle articule les notions préliminaires de pulsion de mort à partir du terme de masochisme. Le terme de masochisme est utilisé avant que le terme de pulsion ne soit consolidé. Donc, beaucoup de ce qui est qualifié de sadique ou de masochiste, n'est finalement qu'un aspect de la pulsion et de la sexualité. Il est évident qu'une telle approche complique grandement le terme de masochisme dans une discipline dont le sujet est affecté par la pulsion de mort. Nous voudrions souligner et mettre en lumière le fait qu'elle ait développée sa théorie à partir du vécu d'un chagrin d'amour ou d'un ravage amoureux.

²⁴² RADO, Sándor. *L'angoisse de castration de la femme*. Ed. Harmattan 2014, p. 20

Le postulat d'un masochisme féminin est, finalement, une façon pour ces femmes d'exprimer leurs vécus avec un homme, une déception qui les a conduites au ravage. Ce fil nous permettra de découvrir l'enjeu ou la difficulté entre l'homme et la femme que le terme de « masochisme féminin » essaie de voiler.

Pour conclure, nous avons pu voir saisir l'influence de Freud et d'autres psychanalystes quand ils développent et soutiennent l'idée d'un masochisme féminin. Ces explications autorisent et légitiment l'usage du terme.

Ensuite, la question se pose de comment lire Freud. L'exercice de la lecture de Freud ne peut pas être immédiat ni superficiel. Ceux qui sont intéressés par la psychanalyse essaieront de faire une lecture en profondeur, tel est l'objectif de ce travail, en tenant en compte de la temporalité, des termes utilisés, des interlocutions de l'époque et d'autres variables à prendre en compte pour un déchiffrement de ce que Freud énonce. Cependant, ce n'est pas l'intérêt principal de tous les lecteurs de l'œuvre freudienne et sans cet avertissement, les propositions psychanalytiques peuvent aboutir à un malentendu, tel que l'usage du terme de « masochisme féminin ».

D'autre part, nous pouvons voir que, tant dans la littérature que dans le cinéma, la figure des femmes masochistes est répandue, élevée au rang « d'inconscient collectif » et qu'elle est utilisée par différentes cultures. Cela montre que ce terme n'est pas exclusif de la psychanalyse, au contraire, il est répandu car il interpelle le sujet de l'inconscient.

Tous ces différents usages du terme nous conduisent à nous poser des questions sur la pertinence de ce terme et sur son actualité ?

Chapitre 2. Déconstruction du terme de masochisme féminin sous la lumière de Lacan

Dans le deuxième chapitre de notre recherche, nous nous occuperons de la déconstruction des bases du terme de masochisme féminin et nous situerons les problématiques voilées par ce terme. La méthode de la déconstruction est, par son auteur Derrida, difficile à définir. Pour lui, « la déconstruction n'est ni un concept, ni une méthode, ni une notion mais plutôt un acte ». « Un exercice *déconstructeur* consiste à développer une méfiance vis-à-vis des mots, des concepts et des certitudes que nous habitons, en rappelant qu'aucun langage n'est innocent. Il se compose de décisions, exclusions et de structures²⁴³. »

En nous appuyant sur les éclaircissements que Lacan fait du « masochisme féminin », nous ferons une remise en question de l'effectivité du terme et nous nous interrogeons et déconstruirons les fondements qui soutiennent la notion du « masochisme féminin ».

Nous pouvons voir comment son articulation relève des inconsistances et de concepts qui ont été rectifiés. Le masochisme féminin vient alors d'une clinique du regard, imaginaire, de l'erreur de vouloir forcer la symétrie entre homme et femme, ainsi que des formes évidentes et de l'imaginaire social pour exprimer le féminin. Il a été consolidé par des discussions pour le revendiquer et comme une possible façon de supposer un rapport entre l'homme et la femme. Or, depuis son retour à Freud, jusqu'à la fin de son enseignement, Lacan soutient que le masochisme féminin est un fantasme de l'homme²⁴⁴ et dans chaque

²⁴³ Conférence prononcée le 29 septembre 1997 à l'ouverture d'un colloque sur l'herméneutique et la déconstruction tenu à l'Université de Prague, publié dans les Archives de philosophie 62 (1999), 5-6.

²⁴⁴ Lacan présente cette hypothèse pour la première fois lors du congrès sur la sexualité qui eut lieu en 1960 à Amsterdam « Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ? »

définition il s'appuie sur ce terme pour l'interroger, éclairer ses effets et les conséquences de cette supposition. Nous explorerons ses différentes remarques et découvertes sur le masochisme à partir de trois fils conducteurs. De même, nous pourrions ranger les travaux ou communications analytiques postérieures dans ces trois fils principaux. Tout d'abord, au travers d'une lecture de la signification du Phallus : Lacan refait une lecture sur la question phallique au long de son enseignement. Il y situe le masochisme féminin pour expliquer le leurre de ce concept et met en lumière les conditions de ce registre où l'homme et la femme se rencontrent. Ensuite, nous explorerons la théorie du féminin : à partir de l'observation de la mascarade féminine, Lacan distingue la position féminine du masochisme, afin d'éclairer la confusion entre ces deux positions. Il pointe à ce manque signifiant de la femme, écrit par Lacan comme *La femme*, pour expliquer le prix que peut payer une femme qui vise le statut de La femme en payant le prix du ravage. Cela fait partie de l'impossibilité de construire un rapport sexuel entre l'homme et la femme. Enfin, nous verrons le fantasme : à partir de *On bat un enfant*, Lacan éclaircit la notion du masochisme féminin. Ce développement peut être repris sous la lumière de la construction du fantasme, lequel est fait pour répondre au désir de l'Autre sexe en tant que sexué et pour construire la place du sujet, à partir de la question du désir de l'Autre.

2. 1 La comédie des sexes dans la scène phallique

D'une part, nous présenterons une analyse de la pensée de Lacan d'une part sur la question phallique au niveau du sujet. Pour ce faire, nous découperons ses analyses et sa pensée en quatre points différents (nous les nommerons plus bas). D'autre part, nous verrons la question phallique d'un point de vue des interactions entre les sexes, pensée qui sera explorée en six points différents.

LACAN. Jacques. « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966. p. 731.

2.1.1 Le registre phallique

Nous verrons comment s'est construit le concept de phallus en nous référant à la métapsychologie, champ qui décrit la constitution psychique et structurale de chaque sujet. C'est-à-dire ce que représente le phallus et comment il opère chez chaque sujet. Pour ce faire, nous verrons premièrement la pensée de Lacan sur le fait que « La femme est un fantasme du désir de l'homme ». Deuxièmement, nous verrons la signification du terme phallus toujours selon Lacan. Troisièmement, nous explorerons la différence sexuelle et verrons en quoi elle apparaît comme effet signifiant vis-à-vis du terme "Phallus". Quatrièmement, nous nous intéresserons à la symbolique qui encadre le terme de phallus.

2.1.1.1 La femme est un fantasme du désir de l'homme

Dans les années soixante, la discussion sur le féminin continue à être cause d'élaborations du milieu psychanalytique en France comme ailleurs. Du 5 au 9 septembre 1960 à Amsterdam, aux Pays-Bas a eu lieu le Colloque international de psychanalyse. Parmi les intervenants nous trouvons entre autres : Camille Laurin, avec sa participation « Phallus et sexualité féminine », Françoise Dolto « La libido génitale et son destin féminin », Wladimir Granoff et François Perrier « Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins », Jean Reboul « Une tache d'encre, sexualité féminine et névrose obsessionnelle »²⁴⁵ et Jacques Lacan qui présente le travail « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine²⁴⁶ » écrit deux ans avant cette présentation, entre son séminaire *Les*

²⁴⁵ Revue *La Psychanalyse*, n° 7. « La sexualité féminine ». Presses Universitaires de France. 1964

²⁴⁶ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966. P. 725.

formations de l'inconscient et Le désir et son interprétation. Ce texte est contemporain des articles *La signification du Phallus*²⁴⁷ et *La direction de la cure*²⁴⁸.

Lors de la conférence prononcée en allemand le 9 mai 1958 à l'Institut Max Planck à Munich et puis écrite en 1958, *La signification du Phallus*, Lacan s'occupe de préciser et déterminer les cordonnées de la dimension phallique. Il trouve que depuis l'introduction de la notion de Phallus, elle a été source de nombreuses interprétations et malentendus. Nous détaillerons plus tard les discussions et les explications de l'époque dont prémisses soutiennent un masochisme féminin. Ces discussions se focalisent sur le plan de l'image et l'anatomie, alors que Lacan le reprend pour souligner davantage sa dimension symbolique. Pour cet effet, Lacan établira les premières années de son enseignement à déterminer la primauté du signifiant ; cadre où s'inscrit la comédie entre les sexes, dont le repérage et précision permettra d'éclairer le terme de « masochisme féminin ».

Pendant ces premiers séminaires, Lacan s'appuie sur le courant structuraliste et les repères de la linguistique. Il fait un retour à Freud pour façonner la notion du Phallus, centrale dans le développement ultérieur de la psychanalyse. Il travaille pour montrer les effets de la structure signifiante dans le désir et l'incidence du Phallus dans la différence sexuelle, à la suite des développements œdipiens.

Dans son intervention au congrès, Lacan dit à propos du masochisme féminin :

« Suit le problème du masochisme féminin qui déjà se signale à promouvoir une pulsion partielle, soit, qu'on la qualifie ou non de prégénitale, régressive dans sa condition, au rang de pôle de la maturité génitale. Une telle qualification en effet ne peut être tenue pour simplement homonymique d'une passivité, elle-même déjà métaphorique, et sa fonction idéalisante, inverse de sa note régressive, éclate de se maintenir indiscutée à l'encontre de l'accumulation qu'on force peut-être dans la

²⁴⁷ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Écrits*. Paris, Seuil, 1966. p. 685.

²⁴⁸ LACAN, Jacques. « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». *Écrits*. Paris, Seuil, 1966, p. 585.

genèse analytique moderne, des effets castrateurs et dévorants, disloquants et sidérateurs de l'activité féminine.²⁴⁹ »

Il fait référence à la discussion sur la passivité féminine accordée par Freud lors de sa mention dans *On bat un enfant* où il fait s'équivaloir la position passive au masochisme.

Parmi les discussions précédentes sur la féminité et le masochisme, nous avons pu voir comment le terme de « passivité » a été discuté. Les femmes psychanalystes de l'époque ont fait des élaborations pour montrer une activité de la position féminine (Deutsch, Andreas-Salomé, Bonaparte, Horney, Spielrein). Lacan critique la notion de la passivité en tant que caractéristique de la féminité et il qualifie cette acception de métaphorique et idéalisant. Il s'étonne que cette qualification se maintienne malgré les découvertes « des effets castrateurs et dévorants, disloquants et sidérateurs » chez la femme, qui montrent qu'il n'y a rien chez elle ni de passif ni de masochiste. De même, il fait référence au masochisme féminin en tant que promotion d'une pulsion partielle, soit, prégénitale.

Lacan continue :

« Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ? en tout cas dénoncera-t-on la débilité irresponsable qui prétend déduire les fantasmes d'effraction des frontières corporelles, d'une constante organique dont la rupture de membrane ovulaire serait le prototype. Analogie grossière qui montre assez à quelle distance on se tient du mode de pensée qui est celui de Freud en ce domaine quand il éclaire le tabou de la virginité.²⁵⁰ »

Lacan fait la critique vis-à-vis du fait de prendre les « effractions corporelles » comme l'évidence d'un masochisme féminin. Ces effractions sont attribuées à l'acte sexuel et ont comme base des fantaisies et théories sexuelles infantiles qui voient l'acte sexuel ou la scène primordiale comme sadique où la femme, ou plutôt la mère, subissent une agression. Théorie

²⁴⁹ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 730.

²⁵⁰ LACAN, Jacques.. « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 731.

sur laquelle Hélène Deutsch s'était appuyée pour attribuer et assumer un masochisme à la femme²⁵¹. De plus, il fait une critique et une comparaison du traitement des fantasmes d'effraction, en le qualifiant de « grossière ». Il rappelle la façon dont Freud traite un fantasme masculin dans son analyse sur le tabou de la virginité et ses rites chez les peuples primitifs. Selon Lacan, cette contribution de Freud fait prévaloir l'existence d'un fantasme masculin et met alors le masochisme au rang du déni d'un homme. De plus, la femme n'est plus vue comme passive uniquement.

Dans la troisième contribution à la psychologie de la vie amoureuse, « Le tabou de la virginité » de 1918, Freud explique en effet comment le tabou de la virginité est établi à partir des fantasmes de l'homme dans certaines tribus. Des rituels de défloration de la femme impliquent que celle-ci soit réalisée par des femmes vieilles ou des prêtres de la communauté avec un outil sacré nommé, un « Phallus ». Cette procédure est nécessaire pour atténuer l'envie de châtrer l'homme et par la suite, le rendre impuissant ; elle vise à réduire ou détrôner les sentiments négatifs qu'une femme puisse avoir envers l'homme qui l'a déflorée et qui lui a enlevé sa virginité précieuse. Sinon, elle pourrait avoir des envies de se venger et de demander à l'homme une compensation pour la blessure narcissique que la défloration suppose. Désirs *castrateurs et dévorants, disloquant et sidérateurs*. De même, dit Freud, ce rituel évite à l'homme de porter la déception de l'insatisfaction du premier coït puisque l'homme-époux n'est jamais le bon homme pour la femme. Il n'est qu'un homme substitué du père²⁵². De la même manière, ce rite est utilisé pour calmer les fantasmes de rivalité que l'homme pouvait avoir à l'égard d'un autre homme. Cela lui assure de déployer sa puissance sans peur d'être comparé. Ce rituel, alors, montre les fantasmes de chaque sexe. Il est utilisé comme une façon de faire face à la désillusion et à l'insatisfaction de la rencontre sexuelle. Lacan l'évoque pour montrer la façon dont Freud a traité des fantasmes sexuels et pour rappeler que la femme n'a rien de masochiste tout au contraire, ses désirs et son activité sont ressentis par l'homme de « dévorantes, disloquants et sidérateurs ».

²⁵¹ Comme nous avons exposé dans la partie 1, elle disait que « L'acte sexuel est lié à l'idée de la soumission de la femme à l'homme, idée dont les racines sont si profondes qu'elle est inaccessible à toute correction intellectuelle » H. Deutsch, *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*, chapitre VII le masochisme féminin. PUF 1949, Pag. 223

²⁵² FREUD. Sigmund. « Le tabou de la virginité », *Œuvres complètes, Psychanalyse, XV, 1916-1929*, Ed. PUF, 1996, p. 91.

2.1.1.2 La signification phallique

En faisant la remarque de l'écart entre les préjugés et les effets du signifiant, ainsi que le signifiant qui se cache derrière les signifiants « homme et femme », nous sommes renvoyés à l'article de la même époque, en 1958 : « *Die Bedeutung des Phallus* », « *La signification du Phallus* » où Lacan développe les effets du Phallus et de la différence sexuelle ; domaine où nous pouvons trouver des réponses à la question du masochisme de la femme. Est-il un fantasme du désir de l'homme ?

Pour l'introduire, faisons un détour sur la séance du 12 février 1958 du séminaire sur *Les formations de l'inconscient*, de la même époque, où Lacan fait un commentaire à propos de la mention que fait Freud du masochisme féminin dans *On bat un enfant* :

« Pour terminer sur quelque chose qui peut introduire une petite note suggestive dans les applications de ces termes, je vous ferai remarquer ceci : c'est qu'il va comme une chose courante dans l'analyse que la relation de l'homme à la femme, et de la femme à l'homme spécialement, est une relation dont on dit, sans plus, qu'elle comporte de la part de la femme un certain masochisme. Ceci représente un de ces types d'erreur de perspective caractéristique auquel nous conduit tout le temps je ne sais quel glissement dans une sorte de confusion ou d'ornière de notre expérience. Ce n'est pas parce que les masochistes manifestent dans leurs rapports à leur partenaire certains signes ou fantasmes d'une position typiquement féminine qu'inversement la relation de la femme à l'homme est une relation masochiste.

Je veux dire par là que la notion des rapports de la femme à l'homme comme étant de quelqu'un qui reçoit des coups, c'est quelque chose qui peut bien être une perspective de sujet masculin, pour autant que la position féminine l'intéresse. Mais ce n'est pas parce que le sujet masculin, dans certaines perspectives que ce soit les siennes ou que ce soit celles de son expérience clinique, aperçoit une certaine liaison entre la prise de position féminine et quelque chose qui a plus ou moins de rapport avec le signifiant de

la position du *sujet*, pour qu'effectivement ce soit là une **position radicalement et constitutivement féminine.** »

Il réaffirme que la notion du masochisme féminin est une erreur, et trouve nécessaire de faire une correction. Il précise que cette notion est une perspective du sujet masculin, Freud inclus. À noter qu'il dit perspective, plus tard il dira fantasme. C'est-à-dire, que le sujet masculin élabore de son intérêt pour la femme, l'hypothèse d'un masochisme féminin. Justement, la discussion psychanalytique de l'époque aborde ce qu'est être une femme à partir du masochisme.

Rappelons que Sabina Spielrein, Lou Andreas-Salomé et Hélène Deutsch parlent d'une souffrance, d'un narcissisme et d'un sentiment de masochisme dans son rapport à l'homme. Donc, l'hypothèse du masochisme féminin vient de l'intérêt et l'interrogation au sujet de la femme. Quand il se questionne sur ce que veut la femme, l'homme se dit : souffrir.

D'ailleurs, Lacan remarque que la position féminine n'est pas à considérer sous cet angle. L'introduction au terme *posture féminine* reste ambiguë et elle sera aussi l'objet de plusieurs de nos développements ultérieurs pour l'éclairer. Notamment celui de Éric Laurent ou Mustafa Safouan qui développent la notion d'une position féminine par rapport au Phallus.

Lacan continue dans son commentaire et nous montre une piste à suivre :

« Je vous fais cette remarque au passage : à propos de ce qu'on appelle et de ce par quoi Freud, dans cet *article sur le problème économique du masochisme*, introduit lui-même sous le terme de *masochisme féminin*, il est extrêmement important de faire une correction semblable. Je n'ai pas du tout eu le temps d'approcher ce que j'avais à vous dire à propos **des rapports du Phallus et de la comédie.**²⁵³ »

Lacan nous renvoie à l'article de la signification pour éclairer la notion du « masochisme féminin », dans le cadre de la comédie entre sexes et la dimension phallique. Il établit ces repères à partir de la différence des sexes, il prend une position clairement

²⁵³ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formation de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit, séance 12 février 1958.

freudienne. Il reprend les repères donnés dans « Trois contributions à la psychologie de la vie amoureuse » de Freud pour montrer l'incidence du Phallus et de la signification de la différence sexuelle à partir de la castration, du manque.

Plusieurs explications du masochisme féminin sont abordées à partir du complexe de castration et de la différence sexuelle, pour cette raison, il est important de le préciser. Ensuite, nous verrons comment cette posture et ces développements de la relation entre sexes se soutiennent et sont repris lors du séminaire *Encore*.

Dans l'article originellement intitulé « *Die bedeutung des Phallus* » ou « *La signification du Phallus* », Lacan localise des incidences de la fonction centrale du Phallus dans le symptôme, la position inconsciente, l'assomption sexuelle, le rapport avec le partenaire, la fonction parentale et son rapport à l'enfant. Nous citons :

« On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud : 1° dans la structuration dynamique des symptômes au sens analytique du terme, nous voulons dire de ce qui est analysable dans les névroses, les perversions et les psychoses. 2° dans une régulation du développement qui donne son ratio à ce premier rôle à savoir l'installation dans le sujet d'une position inconsciente sans laquelle il ne saurait s'identifier au type idéal de son sexe ni même répondre sans de graves aléas aux besoins de son partenaire dans la relation sexuelle, voire accueillir avec justesse ceux de l'enfant qui s'y procréé. »²⁵⁴

Il dit que le complexe de castration conditionne la structure, les symptômes, une relation au Phallus chez l'homme et chez la femme comme résolution de l'Œdipe et comme irréductible à toute analyse finie : complexe de castration et *Penisneid*. Ce complexe conditionne les identifications sexuelles, issues du désir et de la jouissance sexuelle ainsi que la parentalité.

La position par rapport au Phallus désigne la façon dont les hommes et les femmes se rapportent à leur propre sexe, l'assument, jouissent de leur corps et la façon dont se transcrit

²⁵⁴ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Ecrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966 p. 685

la jouissance dans l'inconscient. Le Phallus est le signifiant qui établit la réalité et les relations auxquelles le sujet vient se signifier. Dans le champ circonscrit du désir, il situe la relation sexuelle et la dialectique de la demande d'amour entre les sexes.

Dans *L'Étourdit* en 1972, il réaffirme cette voie, en faisant du Phallus ce qui supplée au rapport sexuel : « Il n'y a rien d'excessif au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir phallique (ma Bedeutung des écrits) **la fonction qui supplée au rapport sexuel** »²⁵⁵. La comédie entre les sexes tourne autour de la façon dont chacun signifie le Phallus et évoque le désir sexuel. Elle est soumise à et trouve sa condition d'existence dans la signification phallique. De cette signification phallique, les théories sexuelles infantiles de chaque sujet produisent une théorie sur la différence et la relation sexuelle.

2.1.1.3 La différence sexuelle comme effet signifiant

Nous partons du point de départ de Freud pour établir d'un système de repère signifiant : une lecture de la différence sexuelle. Notre lecture montre dans un premier temps, comment la différence du corps est soumise aux effets propres de la structure et comment le Phallus surgit comme signifiant, tel que nous l'avons expliqué lors de la structuration signifiante de la paire active /passive :

Dans le texte « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » datant de 1925, Freud avance au sujet des conséquences psychiques qui découlent du fait d'avoir ou ne pas avoir le pénis. Cet organe est devenu le représentant du signifiant phallique par un effet propre du signe linguistique, de la parole. Il observe que dès les premières années de vie, chaque sujet soutient une interprétation singulière de la différence sexuelle anatomique à partir d'une interprétation qui vient de l'Autre²⁵⁶ ainsi que de ses propres fantaisies infantiles qui sont transparentes aux effets signifiants. La différence entre

²⁵⁵ LACAN, Jacques. « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Ed. Seuil, 2001, p.458

²⁵⁶ Lacan définit L'Autre comme le « *trésor des signifiants* » ou le lieu où se constitue le sujet comme effet *du signifiant*. L'Autre est les parents, la mère, le père, le discours qui l'accompagnent et qui et lui donnent des significations et représentations du monde.

l'homme et la femme est évidente à partir de la présence ou de l'absence du pénis, chacun étant identifié comme étant porteur ou manquant de l'organe.

Cependant, au départ, la croyance infantile est que tous pensent avoir le phallus : « Pour les deux sexes, un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du Phallus. »²⁵⁷ La réalité du sexe ne connaît qu'un seul organe « Il y a au départ une ignorance, un non-savoir que rien ne peut pallier où viendront se loger les premières théories sexuelles infantiles. »²⁵⁸

Cette différence entre présence ou absence est un effet signifiant qui élève l'organe au rang de signifiant. Freud observe que la fille a un intérêt spécial pour le pénis du garçon, tandis que le garçon « sent une répugnance face à cette créature mutilée ou dépréciation triomphante de celle-ci »²⁵⁹, il ne veut rien savoir de cette différence, car le manque du pénis de la fille lui met en évidence l'effectivité de la menace de castration. De ce fait, la différence sexuelle anatomique vient à être par opposition un effet signifiant et le pénis vient à être un signe de la différence, comme le dit Lacan : « Il se peut que pour le primitif ce soit une peinture, une pierre, mais quelque chose qui est ailleurs que dans toute espèce de mode particulière de type de comportement, de relation, de *pattern*, qui s'appelle attitude ou comportement féminin ou masculin. »²⁶⁰

Le mythe de l'androgène est une autre façon d'expliquer comment le Phallus devient un signifiant. Ce mythe est utilisé par Freud dans « Au-delà du principe du plaisir » pour expliquer la tendance au retour à la complétude, et par Lacan lors du séminaire du transfert pour montrer la recherche de l'objet perdu, la division subjective et l'émergence du Phallus comme objet (a). Ce mythe est présenté lors du dialogue du *Banquet* de Platon, il s'agissait d'une soirée où chaque participant devait faire un éloge à partir de sa propre discipline sur l'amour. Le comédien Aristophane explique la naissance de l'amour par le fait qu'à l'origine, les dieux avaient créé trois catégories d'êtres humains : l'homme, la femme et un troisième

²⁵⁷ FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XVI, 1921-1923*, Paris, Ed. PUF, 1996, p. 303.

²⁵⁸ ANDRE, Serge. *Que veut une femme ?* France, Ed. Navarin, 1986, p. 17

²⁵⁹ FREUD, Sigmund. « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique ». *Œuvres complètes, Volume XVII*. Ed. PUF. p. 196.

²⁶⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit, séance 18 avril 1956.

qui participait des deux autres : l'androgyné. Les deux humains, qu'ils soient deux mâles, deux femelles ou bien l'un et l'autre, constituaient une sphère de forme ronde, unis par le dos. Ils ne pouvaient se regarder, mais se sentaient complets, la sphère se suffisant à elle-même. Un jour ces êtres sphériques, décidant de monter au ciel pour combattre les dieux, furent punis par Zeus qui ne pouvait tolérer cette insolence. Ne pouvant les détruire comme il le fit autrefois avec les géants. Pour les affaiblir, il les a coupés en deux. Apollon tourna leurs visages, au milieu du ventre il leur laissa une cicatrice pour qu'ils se souviennent du châtement divin de la séparation et il déplaça leurs organes sexuels sur le devant du corps. Ils se virent par la première fois et dès lors, l'amour n'est devenu qu'une tentative de guérir la nature humaine de la punition en compensant la perte subie.

À partir de ce mythe, nous pouvons expliquer pourquoi le sujet s'adresse à un objet hors de son corps, comment il a été divisé et comment il cherche la complétude perdue. Cette coupure des organes sexuels sur le corps comporte une grande importance. Ils deviennent signifiants par une coupure signifiante. Le pénis semble isolé dans la réalité corporelle par un effet de parole, étant à la fois réel et signifiant, il pourrait être plaqué ou enlevé du corps dans la réalité libidinale, ce à quoi se réfère l'étymologie même du mot « anatomie ». Cette coupure organise la jouissance et la libido. Le corps entier est phallicisé, il soutient l'image du corps et lui donne consistance à l'image narcissique de chaque sujet, donnant ainsi lieu à toute une esthétique du corps.



La clinique montre comment quand le Phallus a été repéré et coupé par un effet de parole, il est représenté comme détaché du corps. L'examen du dessin du petit Hans l'atteste. L'enfant a représenté le Phallus (le « *fait-pipi* » selon ses propres termes) de la petite girafe séparée de l'animal lui-même. Cela rend bien compte ici de l'élaboration imaginaire du symbolique.²⁶¹ Dans un effet imaginaire, l'organe physique devient par là même représentation imaginaire du Phallus. Cet organe devient ainsi le signifiant du Phallus, communément signifié dans la force, le pouvoir et emblème de la jouissance, parmi d'autres représentations imaginaires de la possession de l'organe.

²⁶¹ LACAN, Jacques. Séminaire IV, *Séminaire La relation d'objet*, Ed. Staferla, Inédit, séance 27 mars 1957.

Comme conséquence, le porteur du signifiant croit détenir la puissance, l'exercice de ces représentations étant par conséquent ce qui est au centre de l'identité masculine et du fait « d'être homme ». Grâce au signifiant, l'organe pénien est élevé au statut de signifiant, mais il reste tout de même dans la dimension du Réel par l'impossibilité d'incorporer, de le maîtriser et de dire sa jouissance impossible. Il se présente dans l'imaginaire, comme une scène qui couvre et articule les trois registres pour la rendre saisissable.

2.1.1.4 Le Phallus symbolique

Le registre phallique est essentiellement du domaine symbolique. Les animaux n'élèvent pas leur organe au niveau symbolique et ils se reconnaissent dans le miroir dans une dimension imaginaire. Le sujet parlant s'inscrit dans le discours qui l'anime et oriente son désir spécifique à partir de ce qu'il identifie comme Phallus dans le discours.

Sur le versant symbolique, Lacan situe le Phallus comme un signifiant venant du langage :

« La chose la plus claire qui nous apparaît, c'est qu'un être vivant ne sait pas toujours très bien quoi faire d'un de ses organes. C'est peut-être un cas particulier de la mise en évidence, par le discours analytique, **du côté embarrassant qui a le Phallus. Nous ne pouvons rien en dire de plus que ceci — il y a une corrélation entre ça et ce qui se fomente de la parole.** »²⁶²

Avec cette citation nous voudrions mettre en évidence le lien entre la parole et le Phallus. La disposition se fait à partir du signifiant et non pas d'un repère anatomique. Le Phallus naît du langage.

De façon surprenante, le Phallus comme signifiant et comme signe du langage, n'est pas une invention de Freud, mais une découverte. Il reprend le concept de Phallus développé dans la mythologie hindoue, connue notamment grâce aux développements de Schopenhauer et à l'intérêt des intellectuels allemands de l'époque pour la pensée indienne. Freud compare sa mythologie des pulsions avec les mythes de l'Inde, les Upanishad. Il est reconnu que

²⁶² LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit, séance 3 février.

Schopenhauer a exercé une influence sur la théorie freudienne et Jean Lefranc nous confirme que Freud avait connaissance de la notion du Phallus indien grâce à l'héritage du philosophe :

« Schopenhauer dans sa métaphysique, avait déjà décelé une vérité profonde dans la mythologie hindoue : c'est au dieu qui symbolise la destruction, la mort, la Shiva, qu'elle a donnée avec le collier des têtes de mort, le lingam (Phallus) symbole de la génération. En elle qui est la vie de l'esprit »²⁶³.

Freud prend le symbole du Phallus du sanscrit « *lingam* ». Selon le dictionnaire de Vaman Shivaram Apte (1858-1892), *Lingam* veut dire masculin, différence sexuelle, symbole, marque distinctive, signe du sexe, du genre et Phallus. *Lingam* est le masculin et *Shoni* le féminin. Freud a choisi un concept dont le sens et les définitions sont totalement en accord avec sa théorie et ce qu'il veut montrer.

Le Phallus est le signifiant de l'opération symbolique issue de l'interdiction de l'Œdipe. Lors du passage de l'organe pénien au signifiant du Phallus, il se produit une signification. La position sexuelle du sujet est liée à l'appareil symbolique.

« Le sujet trouve sa place dans l'appareil symbolique préformé qui instaure la Loi dans la sexualité et cette loi ne permet plus au sujet de réaliser sa sexualité que sur le plan symbolique. C'est ce que veut dire l'Œdipe. »²⁶⁴

Pour cela, Freud dit que toutes les formations de l'inconscient se révèlent du sexuel, elles sont sources de satisfaction et par ce moyen, on établit un principe de réalité. Tout est sexuel, mais il faut le déchiffrer. Néanmoins, aucun signe ne peut écrire sans ambiguïté la fonction de la jouissance. Alors, le Phallus comme signifiant qui manque dans le sexuel vient pour signifier les autres déclinaisons sexuelles. Il a le pouvoir de signification. C'est un signifiant sans signifié, car c'est le signifiant de l'ensemble vide et il est le signifiant de tous les autres signifiants. Il s'agit d'une fonction énigmatique, car il est présent à condition d'être voilé.

Colette Soler précise la thèse lacanienne : le sujet s'inscrit dans la fonction phallique, il s'y inscrit parce qu'en parlant, il tombe sous le coup du langage et de ses effets a priori. Le

²⁶³ LEFRANC. « Freud », Chapitre 3. Éros et mort. Ed. Halter, Paris, 1996.

²⁶⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit, séance 14 mars 1956.

semblant phallique et la jouissance phallique sont liés au verbe. La sexualité désigne la façon dont les hommes et les femmes se rapportent à leur propre sexe, à ces traces sur le corps, c'est un choix de sexe à l'égard de l'Autre pour s'assumer, pour jouir, pour adresser une demande.²⁶⁵

Dans le titre de la conférence «*Die Bedeutung des Phallus*», traduit en français comme «la signification du Phallus», il y a une équivoque. Nous pouvons lire aussi bien «c'est le Phallus qui signifie» (génitif subjectif) et «c'est le Phallus qui est signifié» (génitif objectif), il y a justement une équivoque pour signifier, pour qu'il y ait la possibilité d'une fonction signifiante, une forme de réversibilité de la fonction.²⁶⁶ La signification phallique comporte une équivoque. Dans ces deux dimensions, le Phallus dans sa représentation imaginaire du manque, Lacan lui accorde l'écriture $\bar{\Phi}$ qui désigne un manque et Φ pour la fonction symbolique.

Le Phallus est un signifiant du langage qui donne le sens et détermine l'ordre et l'importance du discours. Dans la dimension symbolique, le Phallus comme signifiant est défini par sa fonction de conditionnement et de désignation de **l'ensemble de signes**. Il est le signifiant de la symbolisation. Lacan définit le Phallus comme «le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant.»²⁶⁷

Dans l'acception lacanienne, Phi n'est jamais isolé, il est en rapport avec les autres signifiants :

*«Entendez-moi bien. J'accentue maintenant que, du point qui, comme structural, représente le défaut du **signifiant, le Phallus peut fonctionner comme Le signifiant. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qui définit comme signifiant, quelque chose dont nous venons de dire que par hypothèse, par définition, au départ, c'est le***

²⁶⁵ SOLER, Colette « Des hommes, des femmes », Séminaire du collège clinique de Paris, année 2017-2018 ; Editions du Champ lacanien.

²⁶⁶ BRINI, Jean. « Remarques à propos de la fonction $\Phi(x)$ », La revue lacanienne, vol. 1, no. 1, 2008, pp. 107-111.

²⁶⁷ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus » (1958), publié en *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 685.

“signifiant exclu du signifiant” ? Est-ce donc qu’il n’y peut entrer que par artifice, contrebande et dégradation ? — et c’est bien pourquoi nous ne le voyons jamais qu’en **fonction de phi Imaginaire**. Mais alors, qu’est-ce qui nous permet d’en parler tout de même comme **signifiant**, et de l’isoler Phi ? Comme tel ? C’est ce que j’appelle le **mécanisme pervers**. »²⁶⁸

Dans la société, la signification de l’anatomie fait que l’organe pénien fonctionne comme un signifiant, un signifiant majeur qui ordonne le désir et les hiérarchies entre les sexes. C’est-à-dire qu’il est un signifiant maître.

Nous pouvons remarquer que la façon dont le sujet repère le Phallus, est un indice de sa structure psychique. Quand Phi est isolé, il perd sa fonction signifiante. Lacan dit que cela est du côté de la perversion, peut-être de la psychose, où l’objet n’est plus imaginaire, mais réel. Sous certains aspects, le Phallus peut aussi représenter de la jouissance. Nous pouvons



voir en effet, que dans les premières illustrations, lors de l’émergence de la civilisation, l’homme de Neandertal peignait déjà un Phallus dans ses modèles. Cela est observable par exemple sur les peintures rupestres de la grotte de Lascaux qui montrent déjà un Phallus, une inscription au registre phallique.

George Bataille fait valoir dans ces dessins la naissance de l’art et de la culture pour montrer le lien entre l’érotisme et la mort :

« J’imagine introduire la question la plus lourde, à la fin retrouvant dans les documents préhistoriques les plus anciens, le thème que la Bible illustra. Retrouvant, ou du moins disant que je retrouve, au plus profond de la caverne de Lascaux, le thème du péché originel, le thème de la légende biblique : la mort liée au péché, liée à l’exaltation sexuelle, à l’érotisme ! »²⁶⁹

²⁶⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, séance 26 avril 1961.

²⁶⁹ BATAILLE, George. *Les larmes d’Éros*. Ed. 10/18, p. 73.

Le langage est phallique, car il est un traitement de la jouissance par le biais du corps. Les effets sur le corps sont subordonnés à cette logique de jouissance limitée et localisée au corps, le mythe de la génitalité fait partie de ce registre signifiant. Le langage est donc central pour situer, saisir et transcrire la jouissance sexuelle.

2.1.2 Le Phallus entre les sexes

Dans cette partie, nous expliquerons de quelle manière le Phallus est mis en jeu pour chaque sexe, et comment il se situe dans la dialectique et la demande d'amour. Nous verrons comment la dimension phallique est le biais pour la rencontre amoureuse, autant que le mur qui sépare homme et femme, étant ainsi, la cause des désaccords et ravages. Pour ce faire, nous verrons comment se distribuer la structure signifiante pour ces deux signifiants. Ensuite, nous reviendrons sur la notion de fétichisme. Puis sur celle d'érotomanie féminine. Enfin ; nous donnerons une conclusion partielle pour ce point.

2.1.2.1 L'opposition de la structure signifiante

Lors du Congrès, Lacan pose une question centrale : « Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ?²⁷⁰ » En d'autres termes, peut-on se fier à la supposition que les hommes sont les seuls à attribuer le masochisme aux femmes ? Si les femmes masochistes sont aperçues comme dévorantes, tel que le propose en *Totem et Tabou*, alors qui soutient le mythe du masochisme féminin ?

Il répond de la manière suivante : « Si l'analyse en effet en est à ravalier son vomissement en tolérant que dans son orbe, l'on confonde angoisse et peur, il est peut-être ici une occasion de distinguer entre inconscient et préjugé, quant aux effets du signifiant et de reconnaître du même coup que l'analyste est tout aussi offert qu'un autre à un préjugé sur le sexe, passé ce que lui découvre l'inconscient. Souvenons-nous de l'avis que Freud répète

²⁷⁰ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, P. 731. Paris, Seuil, 1966.

souvent de ne pas réduire le supplément du féminin au masculin au complément du passif à l'actif?²⁷¹ »

Lacan insiste sur l'erreur de préjugés sur le sexe de la part même des psychanalystes qui continueraient à accorder un masochisme ou une position passive aux femmes. Lacan rappelle qu'à sa place, c'est la découverte inconsciente qui doit prévaloir, être visée. Que provoquent ces préjugés ?

Il poursuit «*préjugé, quant aux effets du signifiant* ». Les préjugés des paires compléments masculin/féminin, active/passive sont en fait des oppositions soumises aux effets de signifiants, telles que seraient la nuit et le jour ou le bien/mal, beau/laid. Lacan explique à différents moments de son séminaire sur *Les psychoses* que les paires ou les oppositions signifiantes comme l'alternance du jour et de la nuit sont soumises à la structure signifiante. Le langage commence par l'opposition du *jour et la nuit* : « Que les oppositions signifient, impliquent une étape primitive d'apparition de signifiants comme tels dans le monde qui est ce qui est en question, comme nécessité structurale des signifiants apparaissent qui sont déjà de l'ordre symbolique²⁷². » « Que le jour vienne à la présence du jour et sur un fond qui n'est pas un fond de nuit concrète, mais d'absence possible de jour, où la nuit se loge, et inversement de même, le jour et la nuit sont là très tôt *comme signifiants* et non pas comme alternance de l'expérience, ils sont très tôt *comme connotation*, et le jour empirique et concret n'y vient que comme corrélatif imaginaire, à l'origine, très tôt. ²⁷³ »

Lacan l'explique autrement et de façon simple avec l'image de deux portes jumelles, qui se prêtent à identifier les toilettes des hommes et de femmes. Deux portes « montrer comment le signifiant entre en fait dans le signifié, à savoir sous une forme qui, pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité. ²⁷⁴ » La réalité est la relation de l'Homme au signifiant, du parlêtre.

Il reprend de Lévi-Strauss l'idée que l'univers symbolique est régi par des structures et qu'elles constituent l'homme dans son être même. La structure, celle du symbolique, façonne

²⁷¹ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, p. 731. Paris, Seuil, 1966

²⁷² LACAN, Jacques. Séminaire Les psychoses, séance 15 février 1956, Ed. Staferla, Inédit

²⁷³ LACAN, Jacques. Séminaire Les psychoses, séance 15 février 1956, Ed. Staferla, Inédit

²⁷⁴ LACAN, Jacques. « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, P. 493-528. Paris, Seuil, 1966.

et fonde la réalité humaine. « Ajoutons que les recherches de Lévi-Strauss, en démontrant les relations structurales entre le *langage et les lois sociales*, n'apportent rien de moins que ses fondements objectifs à la théorie de l'inconscient.²⁷⁵ » Il ramène l'expérience psychanalytique à la parole et au langage comme à ses fondements.

Le matérialisme, sous l'effet du signifiant, prend une place dans la réalité du sujet. Par exemple, une pierre entre deux hommes est le premier objet soumis à une médiation symbolique. Il est objet d'abord et après, sa représentation devient une insulte. Les objets, soumis à la structure symbolique, ont des effets symboliques et occupent chacun une place différente entre les autres. Par exemple, la chaise du chef en tête de la table n'a aucune essence, c'est la place et la différence parmi les autres qui donnent l'importance et la distinction.

De cette façon, le jour et la nuit sont signifiants par l'intervalle de présence et absence, non par la signification de l'expérience. Le signifiant renvoie à un autre signifiant : « *le signifiant est un signe qui ne renvoie pas à un objet, même à l'état de trace, et dont pourtant la trace annonce le caractère essentiel. Il est lui aussi signe d'une absence. Mais le signifiant, en tant qu'il fait partie du langage, c'est un signe qui renvoie à un autre signe, en d'autres termes : pour s'opposer à lui dans un couple dont l'élément essentiel est le caractère du couple, c'est-à-dire dont l'élément essentiel est l'accord.*²⁷⁶ » Autrement dit, l'élément essentiel du couple est l'accord.

De cette façon, le signifiant se distingue comme le signe de l'objet qui laisse une trace dans son absence. Le sujet n'est pas nécessaire pour que cette opposition signifiante existe : « Je dirai même qu'objectivement il n'y a besoin d'aucune espèce de sujet, de personne qui reconnaisse *le signe* pour que *ce* signe et cette trace soient là. La trace existe même s'il n'y a personne pour la regarder.²⁷⁷ » « Cette fonction de l'opposition du "jour" et de "la nuit" est quelque chose, comme une opposition signifiante, fondamentale, qui dépasse infiniment toute espèce de signification qu'elle arrive à recouvrir²⁷⁸ ».

²⁷⁵ LACAN, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

²⁷⁶ LACAN, Jacques. Séminaire Les psychoses, Ed. Staferla, Inédit séance 14 mars 1956.

²⁷⁷ LACAN, Jacques. Séminaire Les psychoses, Ed. Staferla, Inédit séance 14 mars 1956.

²⁷⁸ LACAN, Jacques. Séminaire Les psychoses, Ed. Staferla, Inédit séance 18 avril 1956.

Le signifiant dispose les places et les choses, y compris le sujet. Si le signifiant renvoie à un autre signifiant, le sujet y trouve sa définition. « Le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant » cela veut dire que le sujet, par la parole, vient s'y coordonner dans un ensemble d'autres signifiants, c'est une structure extérieure et déjà existante à l'individu qui le détermine. De cette façon, l'Œdipe est une humanisation de différents signes :

« La "réalité humaine", ceci n'est pas une nouveauté, parce qu'à partir du moment où je vous le dis, vous devez reconnaître que nous ne disons absolument pas autre chose en disant par exemple que le complexe d'Œdipe est absolument essentiel pour l'être humain pour accéder à une structure humanisée du réel. (...) *le complexe d'Œdipe*, et ses diverses modalités, ses divers résultats et toutes les conséquences que nous lui donnons, que dans la mesure où le sujet est à la fois lui et les deux autres des partenaires.²⁷⁹ »

Le complexe d'Œdipe, est une structure modélisée en un système de signes qui permet de situer la place et la position du sujet sexué. Cela veut dire que les effets de l'inconscient, en tant qu'il est structuré comme un langage, ont une assise sur la structure du signifiant.

A posteriori, la subjectivité consiste en la façon dont le sujet réagit devant ces signes de différence, dans la signification du signifiant.

En cela consiste la différence entre signifiant et signifié : « La distinction du signifiant est là, le fait qu'on prend acte du signe comme tel, c'est l'accusé de réception qui est l'essentiel de la communication en tant qu'elle est non pas significative, mais signifiante.²⁸⁰ »

Le signifiant alors, est inscrit dans le système d'oppositions de paires signifiantes devant lequel le sujet subjectivement réagit ou accuse réception. Les significations de ce qu'est le jour viennent a posteriori pour établir la réalité à partir de leur opposition comme signifiants. C'est-à-dire, la paire signifiante a déjà soumis la structure signifiante à l'ordre symbolique et il ne faut pas un sujet pour le faire exister et les reconnaître, elles sont déjà là. La paire de signifiants comporte un effet signifiant qui crée un sens complémentaire et elle semble se consolider de celui-ci.

²⁷⁹ LACAN, *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit séance 18 avril 1956.

²⁸⁰ LACAN. *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit séance 11 avril 1956.

Il ne s'agit pas de donner sens à l'expérience, cela est un corrélatif imaginaire : « L'expérience ne peut rien indiquer qu'une série de modulations, de transformations, voire une pulsation, une alternance de la lumière et de l'obscurité, avec toutes ses transitions.²⁸¹ » « À partir du moment où il y a le jour comme signifiant, ce jour est livré à toutes les vicissitudes d'un jeu où, à l'intérieur de signifiants et par des lois d'économie qui sont celles propres au signifiant, le jour arrivera à signifier des choses assez diverses.²⁸² »

Dans ces effets signifiants, nous pouvons poser la paire « l'homme et la femme » se retrouvent signifiés par le « le passif ou l'actif » car ils sont pris par la structure du signifiant.

Lacan poursuit ensuite à propos de la paire homme /femme :

« Et si j'ai pris "le jour et la nuit", c'est parce que notre sujet, c'est bien entendu, l'homme et la femme. Le signifiant "*homme*" comme le signifiant "*femme*" sont autre chose qu'attitude passive ou qu'attitude active, qu'attitude agressive ou qu'attitude cédante ...sont autre chose que des comportements : qu'il y a un *signifiant caché* là derrière, sans aucun doute, bien entendu qui n'est nulle part absolument *incarnable*, mais qui quand même est au plus, de la façon la plus proche, incarné dans l'existence du mot "*homme*" et du mot "*femme*". En fin de compte, si ces registres de l'être sont quelque part, c'est en fin de compte dans les mots. Il n'est pas forcé que ce soient des mots verbalisés. Il se peut que ce soit "un signe sur une muraille". Il se peut que pour le primitif ce soit une peinture, une pierre, mais quelque chose qui soit ailleurs que dans toute espèce de mode particulière, de type de comportement, de relation, de pattern, qui s'appelle attitude ou comportement féminin ou masculin.²⁸³ »

Lacan nous dit qu'il y a un signifiant derrière les significations d'homme et femme : le Phallus. Dit à l'inverse : l'homme et la femme sont des mots qui signifient le signifiant Phallus. De ce fait, c'est parce qu'ils signifient et donnent sens et imaginaire qu'ils ont des effets d'être, qui font exister quelque chose.

²⁸¹ LACAN. *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit séance 14 mars 1956.

²⁸² LACAN, séminaire Les psychoses, Ed. Staferla, Inédit séance 14 mars 1956.

²⁸³ LACAN, séminaire Les psychoses, Ed. Staferla, Inédit séance 18 avril 1956.

Lors de son séminaire de 1971 « D'un discours qui ne serait pas du semblant », Lacan dit à propos de la différence entre l'homme et la femme et de son destin marqué par cette différence :

« Il convient de partir de ces deux termes avec leur sens plein [parlant de l'homme et de la femme], avec ce que ça comporte de relation. On voit les petits essais timides que les gens font pour penser à l'intérieur des cadres d'un certain appareil qui est celui de l'institution psychanalytique, ils s'aperçoivent que tout n'est pas réglé par les débats qu'on nous donne comme conflictuels, et ils voudraient bien autre chose, du non conflictuel, ça repose. Et alors là, ils s'aperçoivent par exemple de ceci, c'est que, on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon, ils ne sont pas du tout pareils. Là on s'émerveille ! (...) Il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes. Pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. ²⁸⁴ »

Donc, il est clair que pour Lacan la question de la passivité ou de l'activité n'est qu'un des effets signifiants produits par les oppositions. Pour cela, la signification de l'anatomie est « un dommage a priori ²⁸⁵ », car elle est soumise à la structure signifiante. Pour faire un pas de plus, cette paire soumise à la structure signifiante, est une façon d'exprimer le rapport entre homme et femme.

Dix ans après, Lacan revient sur l'observation de la paire signifiante pour dire qu'elle traduit des formes pour faire exister le rapport sexuel. Il finit la séance le 31 mai 1967 de son séminaire sur « *La logique du fantasme* » en éclairant foncièrement la différence entre le masochisme et le féminin. D'abord il rappelle le cadre dans lequel la femme est qualifiée de masochiste, à savoir, dans la relation sexuelle entre homme et femme, et il réaffirme que la femme n'a rien de masochiste :

« Ce que ceci nous permet de remonter, ne peut se faire qu'à une seule condition : c'est que nous nous apercevions que ces termes, sadomasochisme par exemple, comme on les noue, n'ont de sens que si nous les considérons comme des recherches

²⁸⁴ LACAN, Jacques, « Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant », Ed. Seuil, 2007. Pag 31

²⁸⁵ LACAN, Jacques, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 460

sur la voie de ce que c'est que l'acte sexuel. Des rapports que nous appelons *sadiques* entre telle ou telle vague unité du corps social n'ont d'intérêt qu'en ceci : qu'elles figurent quelque chose qui intéresse **les rapports de l'homme et de la femme**.

Comme je vous le dirai la prochaine fois — puisque cette fois-ci, ma foi, j'aurai été écourté — vous verrez qu'à oublier ce rapport fondamental, on laisse échapper tout moyen de saisir ce qu'il en est dans le sadisme et dans le masochisme. Ceci ne voulant pas dire non plus qu'en aucune façon ces deux termes ne figurent des rapports **comparables à ceux du "mâle" et du "femelle"**.

Un personnage d'une — je dois dire — incroyable naïveté écrit quelque part cette vérité, que "*le masochisme n'a rien de spécifiquement féminin*", mais les raisons qu'il en donne vont au niveau de formuler qu'assurément, *si le masochisme était féminin, ça voudrait dire qu'il n'est pas une perversion, puisqu'il serait naturel à la femme d'être masochiste*. Donc, à partir de là on voit bien que, naturellement, les femmes ne peuvent être qualifiées de masochistes, puisque, étant une perversion, ça ne saurait être quelque chose de naturel ! Voilà le genre de raisonnement dans lequel on s'embourbe. Non pas, certes, sans une certaine intuition, je veux dire la première, à savoir qu'une femme n'est pas naturellement masochiste. Elle n'est pas naturellement masochiste, et pour cause ! C'est parce que si elle était, en effet, masochiste, ça voudrait dire qu'elle est capable de remplir le rôle que le masochiste donne à une femme. Ce qui, bien entendu, donne un tout autre sens, dans ce cas, à ce que serait le masochisme féminin. Elle n'a, justement, **la femme, aucune vocation pour remplir ce rôle**. C'est ce qui fait la valeur de l'entreprise masochiste. »²⁸⁶

Il continue à soutenir que la femme n'a rien de masochiste, mais que cette qualification est établie dans la relation entre homme et femme. Le couple sadomasochiste a été utilisé pour déterminer une relation entre homme et femme. Cette détermination appartient à l'idée sociale que le sadique et le masochiste font couple, mais cette idée aussi est fausse. Tout dépend de leur accord.

Colette Soler dédie un chapitre dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*²⁸⁷ pour éclairer ledit masochisme féminin. Elle se demande si la thèse que Freud veut poser quand il

²⁸⁶ LACAN, *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 31 mai 1967.

²⁸⁷ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 77

parle du masochisme féminin est valide et aborde le problème à partir de l'analyse des articles « Un enfant est battu » et « Le problème de masochisme ».

Malgré le fait que la notion du masochisme féminin ait été prise comme une croyance que le désir féminin est d'essence masochiste ou que la femme vise à jouir de la douleur ou à se faire le martyr de l'Autre, ce n'était pas la thèse de Freud, dit Soler, puisque dans ses articles postérieurs à ces communications il reconnaît un mystère dans la féminité qu'il ignore.

Freud reconnaît aussi que les positions actives et passives ne sont pas aptes pour décrire la féminité, alors, le masochisme féminin n'est pas une expression de la féminité d'après Freud. Il encadre le « rôle féminin » dans la relation sexuelle ou à l'égard de l'Autre. L'énoncé « se faire traiter comme une femme à l'égard du père » ou « la femme du père » le démontre. C'est là où le féminin est mis en relation. Soler souligne qu'ici le féminin ne désigne pas directement une position subjective qui fait référence à la femme, mais est signifiante d'une place dans le couple sexuel. Cette position n'évoque pas une particularité de la femme, juste une position entre les sexes²⁸⁸. Soler rejoint la thèse signifiante qui situe l'homme et la femme comme opposés.

Ce que cette paire vise, ce sont des façons de signifier homme ou femme. Derrière ces signifiants il y a un *signifiant caché* : le Phallus. Le signifiant phallique permet une organisation de la jouissance avec le corps. Freud relevait l'importance de la phase phallique pour situer le rapport de la castration et organiser la libido dans le corps. Il accorde une résolution différente à l'Œdipe selon la différence de sexes, c'est-à-dire, pour l'homme et pour la femme. Il ne se présente pas de la même façon, il y a une dissymétrie au niveau du manque primordial ou deux rocs de la castration : le Phallus en tant que signifiant et manque se présente pour l'homme en tant que roc de la castration où le signifiant « femme » s'inscrit comme privation et pour les femmes, le manque phallique se présente comme envie du pénis, où le signifiant « homme » est ressenti comme frustration.²⁸⁹

Donc, il y a deux formes de manque de l'objet : la castration pour le garçon et la privation pour la fille. Pour le garçon, l'Œdipe et l'angoisse de castration sont la sortie du

²⁸⁸ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 70

²⁸⁹ LACAN, Jacques « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Ed. Seuil, p.438

complexe, tandis que pour la fille, le complexe de castration est l'entrée. Elle entre dans l'Œdipe avec le signe moins, elle n'a pas le Phallus, dans le statut d'objet imaginaire (-phi), mais elle le veut (*Penisneid*) et elle sent un refus ou un ravage à l'égard de la mère pour la priver de lui.

La castration et les semblants

Ainsi, il y a une différence sexuelle par rapport à la castration : l'angoisse de castration pour le garçon et le *Penisneid* pour la fille. Ces rapports tournent autour d'être et/ou d'avoir le Phallus et ils répartissent la position de la parade (paraître avoir le Phallus) et la mascarade (masquer le manque). Le sujet donc, donne une signification de son sexe à partir de son interprétation personnelle de son sexe et pour faire l'appel à l'Autre sexe par le biais du semblant.

Lors du séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant », Lacan présente la prémisse qui donne la clé pour comprendre le titre de son séminaire, à savoir que la dimension phallique n'est pas un semblant, car elle a des effets de vérité. En résonance, « l'Œdipe, c'est du sang rouge ». C'est-à-dire, du réel.

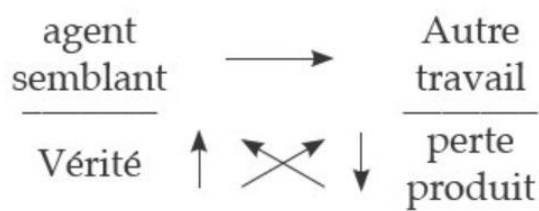
Le complexe de castration ou l'Œdipe déterminent le semblant en tant qu'appropriation singulière des « *manifestations idéales ou typiques des comportements de chacun des sexes* »²⁹⁰. « Le semblant se donne pour ce qu'il est la fonction primaire de la vérité »²⁹¹, c'est-à-dire, l'Œdipe. Il est la vérité qui habite dans le symptôme et dans le nœud du complexe de castration. Pour la sortie de l'Œdipe de la femme, Freud décrit trois positions possibles à l'égard du Phallus qui concernent l'assomption de son sexe lors du complexe d'Œdipe : La première consiste à se détourner de façon générale de la sexualité, la deuxième consiste en l'identification au masculin, un « complexe de masculinité », et, dans la troisième, la femme arrive avec ses détours aux abords de la féminité ; elle échappe aux fortes influences hostiles, elle prend le père pour objet d'amour et cherche la forme féminine de substitution

²⁹⁰ LACAN, Jacques « La signification du Phallus », *Ecrits*, Paris, Ed. Seuil, p.685-695.

²⁹¹ LACAN, Jacques., *Séminaire, D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Paris, Ed. Seuil, p.24

phallique, en attendant du père la promesse d'un enfant et une proposition d'objet cause du désir.²⁹²

Dans la structure du discours faite par Lacan, il montre que la jouissance et le semblant sont produits directement par la vérité. Dans le quadripode, il y a deux vecteurs qui partent de la vérité : l'un vers le pôle de la jouissance ou du travail et l'autre vers celui du semblant.



Places des discours

Ces emplacements sont très éclairants comme préalable pour comprendre les semblants. Chaque semblant est construit en rapport avec le Phallus, supporté par la vérité (l'Œdipe) et le discours. Le semblant a une signification phallique.

Cette approche nous écarte des théories du genre qui pensent le semblant comme une performativité (Judith Butler), comme un déguisement et comme une imposition de l'identité sexuelle. Pour la psychanalyse, le semblant s'appuie sur la vérité, de la castration. Celle-ci se définit d'une articulation entre semblant et jouissance. Cependant, n'existe pas une jouissance spécifique de la polarité sexuelle. Même si la jouissance s'ordonne autour du phallus comme semblant, il n'existe pas une jouissance d'homme ou de femme, ce n'est pas la jouissance qui les définit. La sexuation consiste aux effets réels sur le corps et la jouissance de la signification phallique et donc, à faire de l'homme ou la femme des produits de la jouissance phallique par le biais du semblant.

Par exemple, l'hystérique : alors que Freud considérait l'hystérique comme une figure de la vérité, pour Lacan elle est une figure de la jouissance. Elle est le support même de la quantification de la fonction phallique. Elle évite la castration par le refus du corps, qui se manifeste comme un double refus : à la fois refus du corps de l'Autre, celui de l'homme, et

²⁹² FREUD, Sigmund., « Sur la sexualité féminine », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 143.

refus de son propre corps. L'hystérique refuse d'être une femme, elle refuse la jouissance sexuelle. Elle fait l'homme sur le domaine de la jouissance phallique²⁹³.

Donc, la jouissance ne fait pas identité homme ou femme, tous les deux sont inscrits sur le registre phallique de l'exception et la jouissance absolue. Cependant, nous expliquerons ensuite avec les formules de la sexuation qu'il y a deux jouissances : d'une part, la jouissance phallique, organisée à partir de l'Un et l'exception, et d'autre part, du côté « femme », nous trouvons la jouissance Autre, causée par une autre logique que celle de l'Un. Cependant, bien que la jouissance ne fasse pas identité de femme, elle est supplémentaire à la phallique.

En 1972 dans *L'étourdit*, Lacan situe la fonction phallique comme la suppléance au rapport sexuel : « Il n'y a rien d'excessif au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir phallique (*ma Bedeutung des écrits*) **la fonction qui supplée au rapport sexuel** »²⁹⁴.

Le Phallus est donc, le biais pour établir le rapport entre les sexes et se propose comme suppléance entre les sexes. Sa suppléance n'est pas définitive, mais elle est la voie par laquelle les sexes s'apparient, font un lien. Lacan dit que le semblant s'édifie à partir de la différence sexuelle : « par l'intervention d'un paraître qui se substitue à l'avoir, pour le protéger d'un côté, pour en masquer le manque dans l'autre, et qui a pour effet de projeter entièrement les manifestations idéales ou typiques du comportement de chaque sexe, jusqu'à la limite de l'acte de la copulation, dans la comédie.²⁹⁵ »

La comédie entre les sexes se présente à travers le semblant, qui est le voile du Phallus comme représentant du manque. Le Phallus est le symbole qui vient couvrir la place du manque de signifiant et la soustraction à l'objet primordial. Le signifiant phallique comme signifiant au centre fait circuler la pulsion dans le corps, ses orifices pulsionnels, les pulsions partielles, la sexualité, l'érotisme et les organes sexuels comme des appareils de jouissance et appareillage :

²⁹³ BLANCARD Marie-Hélène, « Le discours de l'hystérique », *La Cause freudienne*, 2011/3 (N° 79), p. 94-97.

²⁹⁴ LACAN, Jacques, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, Pag 458

²⁹⁵ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Écrits*. p. 694 Paris, Seuil, 1966.

« L'intégration de la sexualité à une dialectique du désir passe par la mise en jeu de ce qui, dans le corps, méritera ici que nous le désignons par le terme d'appareil, si vous voulez bien entendre par là ce dont le corps, au regard de la sexualité, peut s'appareiller, ce qui veut dire que ceci est distinct de ce dont les corps peuvent s'apparier ». ²⁹⁶

Comme dit Freud, l'appareillage ou l'acte sexuel, laisse courir les pulsions partielles qui permet le passage de la pulsion à la jouissance, mais il ne serait jamais complet ou définitif.

Donc, à partir de la division sexuée et de la façon dont l'inconscient se place sur le registre phallique, chaque sujet édifie un semblant pour évoquer et voiler le Phallus et le désir. Pour quelques-uns, il s'agit de faire semblant de l'être faute de l'avoir ou bien prétendre l'avoir sous crainte de le perdre. Ces distributions de semblants se situent d'un premier abord dans la dimension de l'être, d'être le Phallus de la mère. Après, les hommes s'orientent vers l'avoir phallique et les femmes vers l'être, faute de l'avoir et en réponse à la posture masculine phallique. Pour les femmes, il s'agirait du mécanisme de la mascarade et pour les hommes, d'une posture, *im-posture*. ²⁹⁷

Dans cette danse, se situe la comédie entre les sexes, reste la parade et la mascarade. Lacan évoque la peinture célèbre de la Villa de Pompéi pour illustrer comment le Phallus fonctionne à condition d'être voilé :

« Le Phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* elle-même qu'il inaugure (initie) par sa disparition. C'est pourquoi le démon de l'*Aïdos* (*Scham*) surgit dans le moment même où dans le mystère antique, le Phallus est dévoilé. ²⁹⁸ »

Anita Izcovich explique que la fresque montre, lors du mariage de la Domina, la propriétaire de la maison, l'initiation au mystère de l'amour et de la sexualité. Lacan appelle les femmes

²⁹⁶ LACAN, Jacques Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973, p. 161.

²⁹⁷ BRUNO, Pierre, GUILLEN, Fabienne, SAKELLARIOU, Dimitris, SAURET, Marie-Jean. « Phallus et fonction phallique chez Lacan », *Psychanalyse*, vol. 10, no. 3, 2007, pp. 95-103

²⁹⁸ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Ecrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966, p.685-. 695

« Les appelants du sexe » et les hommes, « les tenants du désir ». ²⁹⁹ Dans la fresque, ce sont les femmes qui sont à la base de l'initiation, soit la prêtresse, l'officiante et les initiées.

Lacan dit : « le dévoilement du signifiant le plus caché qui était celui des mystères était aux femmes réservé. ³⁰⁰ » En effet, les femmes introduisent



ce qui appelle la sexualité, elles manient le voile, comme la danse et comme dans la fresque. C'est une femme qui lève le voile sur le Phallus, en étant entourée par d'autres femmes. La portée de la mascarade et de ses voiles ³⁰¹ est de viser à être le signifiant du désir de l'Autre.

Comme la fresque des mystères le montre, la femme dévoile le Phallus et cela produit des marques d'effroi sur le visage de l'initiée. A. Izcovich explique que c'est parce que la femme redoute de disparaître en étant foudroyée par l'éclat du Phallus et du rapport sexuel à la levée du voile. Elle redoute sa disparition en se faisant Autre à travers l'autre femme afin d'approcher la béance du signifiant. Elle interpelle les sexes à partir de ce que pour elle n'existe pas. Elle rend présent le Phallus par son absence, par le maniement du voile et par la résonance entre une femme et l'autre.

Selon A. Izcovich, Lacan dit « appelant », pas « appelante », ce qui peut renvoyer à celui qui fait appel à un recours en matière de justice ou pour attirer un animal par un bruit ou avec les recours à l'autre femme et à la résonance qui passe entre elles pour attirer, capter, aimer au-delà du signifiant. L'autre femme est nécessaire pour une pour permettre à la jouissance de s'envelopper dans sa propre contiguïté, de se faire exister à titre de réalité

²⁹⁹ LACAN, Jacques « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966,

³⁰⁰ LACAN, Jacques « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966, p. 734

³⁰¹ LACAN, Jacques « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966, p. 733

concrète, de condescendre au désir.³⁰² De cette façon, les femmes voilent l'absence du Phallus avec la mascarade.

Dominique Poissonnier

Comme nous pouvons le voir, une lecture du Phallus, du *Penisneid* et du manque signifiant chez la femme, repère des cordonnées pour une position phallique chez la femme et son savoir-faire avec l'autre sexe.

Dominique Poissonnier, fait son exercice de lecture de la différence phallique et il attribue une pulsion de mort singulière à la féminité. Dans son livre *La pulsion de mort, de Freud à Lacan*, Poissonnier fait une lecture du masochisme féminin à partir du complexe de castration. Il relève que la position féminine est composée particulièrement de la pulsion de mort.³⁰³ Dans ce que Freud nomme comme « l'être de la femme », Poissonnier s'accorde avec lui pour situer une « position féminine » dont l'expression est le masochisme féminin. Il situe ce que Freud détermine comme masochisme féminin comme étant relié au masochisme primaire et par conséquent, à la pulsion de mort.

Pour situer la position féminine, il reprend le chemin du développement de l'Œdipe et de la querelle du Phallus : l'angoisse de castration chez le garçon et l'envie du pénis chez la fille. Ce sont deux formes du complexe de castration selon le sexe, mais pour les deux, le Phallus imaginaire est le pénis comme matériel signifiant, le Phallus symbolique s'instaure à partir de la castration et la mère est le premier objet d'amour.

Chez la fille, le *Penisneid* marque la fin du chemin œdipien : un sentiment d'infériorité, une jalousie vis-à-vis des autres enfants, une envie du pénis, une hostilité vis-à-vis de la mère, une tolérance moindre, un refoulement de la masturbation (en tant que la masturbation clitoridienne lui paraît masculine) et « une nostalgie d'une possession d'avant la vraisemblable amputation, soit l'angoisse du manque à avoir ».

³⁰² IZCOVICH, Annita. *L'art et la psychanalyse de Freud à Lacan*. Collection résonances, Stilus, 2020, p. 130

³⁰³ POISSONNIER, *La pulsion de mort de Freud à Lacan*, chapitre IV. Femme ou mère ? Ères, 1998. p.112-167.

La question critique de la sexuation arrive quand face au désir de la mère, le garçon pense qu'il peut lui donner son pénis en tant que Phallus imaginaire pour lui apporter satisfaction. De cette façon, le pénis passe au statut du Phallus symbolique tandis que, pour la fille, étant donné qu'elle n'a pas de pénis, c'est son être et son corps qu'elle met en jeu pour se faire fille Phallus.

Selon Poissonnière, cela aura des effets dans le rapport au signifiant phallique :

« Dans la relation sexuelle, la position proprement féminine est celle d'accueillir la personnalité de l'autre, son imposition. En même temps, elle renonce plus ou moins à sa propre personnalité et accepte un effacement de son moi, culminant dans l'orgasme : dans cette jouissance de la petite mort ; elle se perd en tant que moi et atteint un au-delà du toi et du moi, abord de l'Autre. C'est là une façon d'être typiquement féminine qui manifeste sa proximité avec le signifiant, sa docilité aux conditions d'assertion dans la chaîne signifiante. (...) Le masochisme féminin peut donc être envisagé selon deux points de vue. Vu du côté féminin, c'est la vérité du pessimisme freudien, docilité au système signifiant et à l'assignation de sa place symbolique. Vu du côté masculin, c'est un fantasme exprimant l'angoisse de l'homme, et sa propre position masochiste, intolérable et strictement corrélative de sa position d'objet (a) projetée et attribuée à la femme. **Ceci lui permet de recouvrir son angoisse, occultée par l'attribution à l'autre féminin de sa jouissance masochiste.** C'est sur la scène de la femme que l'homme voit son identification à l'objet (a), ou plutôt s'en approche sans jamais vraiment l'attendre³⁰⁴. »

Il reprend le développement de Freud à propos du *Penisneid* et il attribue à la femme la voie de l'être dans la dimension phallique, ainsi que l'imaginaire social d'accueillir la personnalité de l'autre et son imposition. On reconnaît que sa phrase : « Celui qui permet de recouvrir son angoisse, occultée par l'attribution à l'autre féminin de sa jouissance, est masochiste », s'édifie sur le développement du séminaire sur *l'Angoisse* de Lacan où celui-ci établit que l'angoisse de l'homme dans le rapport à l'objet est recouverte par la jouissance de son objet. Cela peut expliquer l'enjeu du fantasme masculin et la valeur de la jouissance de la femme

³⁰⁴ POISSONNIER, *La pulsion de mort de Freud à Lacan*, chapitre IV. Femme ou mère ? Ères, 1998. p.131

pour lui. Cette idée rejoint celle du masochisme comme fantasme de l'homme. De cette façon, la relation au Phallus de la femme répond à l'angoisse de l'homme.

Cependant, il attribue ce fantasme masculin et l'imaginaire social comme des vérités de la position féminine (vue du côté féminin, c'est la vérité du pessimisme freudien, docilité au système signifiant et à l'assignation à sa place symbolique), alors que la plupart des femmes psychanalystes de l'époque ont démontré une position active chez la femme.

Poissonnier attribue une jouissance masochiste à la femme comme effet du manque de pénis. Il met un phi imaginaire et symbolique au même niveau et il ne reprend pas l'idée de mascarade féminine. De cette façon, il explique la relation au Phallus de la femme comme répondant à l'angoisse de l'homme ; cependant, cela suppose que toutes les femmes, parce qu'elles ont un manque, sont masochistes.

2.1.2.2 Le fétichisme

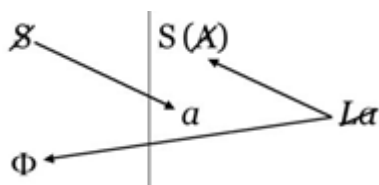
Phallus et fétichisme sont deux termes étroitement liés, nous verrons de quelle manière ils s'articulent en trois points. Dans un premier point, nous analyserons la forme fétichiste et la forme érotomaniaque de l'amour selon la différence des sexes. Dans un deuxième point, nous explorerons le terme de fétichisme masculin et le besoin de rabaissement qu'il implique. Enfin, nous nous aiderons de l'analyse psychologique de l'art du fameux Pablo Picasso pour illustrer ces différents développements sur le fétichisme.

2.1.2.2.1 La forme fétichiste et la forme érotomaniaque de l'amour selon la différence sexuelle

Dans son intervention au Congrès sur la féminité, Lacan accorde une position à l'objet selon le rapport au manque et au Phallus. Il dit : « Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de

l'amour. Nous devons en retrouver les saillants dans le vécu le plus commun.³⁰⁵» Ces notions se soutiennent jusqu'au séminaire *Encore*.

La position à l'égard du Phallus, l'objet de la castration, situe la forme fétichiste pour l'homme et la forme érotomaniaque pour la femme. Ce rapport n'a rien à voir avec le genre ni l'orientation sexuelle, il s'agit d'une relation au réel de l'objet. De ce fait, il faut noter que lors du séminaire *Encore*, Lacan ne dit pas « homme », comme un signifiant, il dit « mâle » et « femelle » pour faire ressortir l'importance du sexe³⁰⁶ et non du genre. Il fait alors strictement une lecture logique de la relation à l'objet.



Il s'agit de la façon dont chacun établit un rapport à l'objet et dont chacun vient signifier le Phallus. Nous pouvons repérer ces positions dans les formules de la sexualité, énoncées au début des années 1970.

Lacan situe ces modes de manque d'objet ou roc de castration dans *Radiophonie* :

« La jouissance dont il se supporte est, comme toute autre, articulée du *plus-de-jouir* par quoi dans ce rapport le partenaire ne s'atteint : 1) pour le *vir* : qu'à l'identifier à l'objet (*a*), fait pourtant dès longtemps, indiqué dans *le mythe de la côte d'Adam*, celui qui faisait tant rire, et pour cause, la plus célèbre épistolière de l'homosexualité féminine. 2) pour la *Virgo* : qu'à le réduire au *Phallus*, soit au pénis imaginé comme organe de la tumescence : soit à l'inverse de sa réelle fonction.

D'où les deux rocs : 1) **de la castration**, où le signifiant "*femme*" s'inscrit comme privation, 2) **de l'envie du pénis**, où le signifiant "*homme*" est ressenti comme frustration. »³⁰⁷

Il dit que la femme établit un rapport à l'objet érotomaniaque. Cela est en effet représenté dans les formules qui indiquent que sa libido s'adresse à S(A), c'est-à-dire, le

³⁰⁵ LACAN, Jacques « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, p. 733. Paris, Ed. Seuil, 1966

³⁰⁶ « Qu'il y ait donc la façon mâle de tourner autour et puis l'autre, que je ne désigne pas autrement, parce que c'est ça que cette année je suis en train d'élaborer, à savoir comment de *la façon femelle* ça s'élabore du "*pas tout*". LACAN, Jacques, *Encore* séance 13 février 1973

³⁰⁷ LACAN, Jacques « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Ed. Seuil, p. 438

signifiant de la barre de l'Autre, autrement dit le signifiant qui lui manque et qui est impossible à dire. Les formules montrent également son rapport à Phi : elle s'adresse au Phallus à partir de phi imaginaire tel que le détermine son rapport à la castration. De cela découle une envie du pénis, aussi nommée *Penisneid*, roc de la castration à la fin de l'Œdipe de la fille, comme l'avait décrit Freud. Quant à l'homme, il s'adresse à son objet petit (a) qui a des effets de jouissance par le fait de se présenter comme ce qui complète et ce qui se rapporte à la jouissance perdue.

Dans les formules, nous pouvons voir que La femme s'adresse au signifiant du grand Autre barré, S (A/). Ce versant montre la jouissance Autre. Si la jouissance phallique est la jouissance absolue, celle du Père mythique et la jouissance de toutes les femmes, il y a une Autre jouissance qui naît de la faille du grand Autre.

Pierre Naveau explique cette jouissance : « Par opposition à la jouissance de *toutes* les femmes, cette Autre jouissance est celle *d'une* femme. L'homme, s'il en est un, ne peut jouir des femmes que s'il accepte d'en passer par la castration, que s'il les aborde **une par une, chacune d'entre elles comptant alors pour une**. Don Juan, mythe féminin, ne le sait que trop, quitte à vouloir faire de chaque-une une moins-une. La moins-une, celle qui est délaissée, se prend alors pour une moins que rien. Conséquence à la fois logique et grammaticale : c'est parce que *la* femme représente toutes les femmes que *la* femme, en tant que signifiant d'un tout féminin, n'existe pas. »³⁰⁸

Donc, comme nous l'avons expliqué, la jouissance ne fait pas identité mais, la position est articulée à celle du partenaire par la voie phallique et à celui de ~~La~~ femme. L'hystérique, notamment, est identifiée, par le biais de sa division même, au déchirement qu'implique la tension dialectique entre la femme et une femme. Elle est donc divisée, car elle n'est ni « la » femme, ni « une » femme.

Il faut rappeler que ces formes montrent la réalité sexuelle de l'inconscient, le lien inconscient à la sexualité et à la jouissance. Quand Freud dit que la sexualité est bisexuelle, c'est une façon de dire que tant les hommes que les femmes peuvent se servir des semblants

³⁰⁸ NAVEAU Pierre, « Les hommes, les femmes et les semblants », *La Cause freudienne*, 2010/3 (N° 76), p. 151-163.

féminins ou masculins pour répondre à un non-savoir sur le sexe, l'identité « femme » n'exclut pas l'identification à l'homme, et vice versa. La psychanalyse n'envisage pas les semblants, même s'ils sont construits pour donner une consistance à l'être sexué, consistance impossible à trouver. Le but de développer ces formulations n'est pas de montrer un essentialisme du féminin ou du masculin, mais de développer ces entités en paires pour montrer comment l'une répond à l'autre. Il met le côté mâle et le côté femelle en interaction et il explique comment chaque sexe, dans sa logique, rate le rapport sexuel, souligne l'impossibilité de faire Un.

Certes, il y a une dissymétrie de la castration, mais cela ne fait pas identité. Ces formules ne répondent pas à la question du choix hétérosexuel, ni n'expliquent le choix sexuel, elles déterminent la jouissance à partir de la castration propre à l'homme et propre à la femme, mais cela n'implique pas que la jouissance fasse identité.³⁰⁹ Ces formes sexuées se situent à partir de l'inscription phallique, ce qui confronte les sexes à une impossibilité de rapport sexuel et à un traitement différent de la jouissance.

Du côté phallique, nous expliquerons ensuite ces rapports à l'objet de la castration et les incidences envers son objet libidinal.

2.1.2.2.2 Le fétichisme masculin et le besoin de rabaissement

Freud et Lacan accordent à l'homme le mode fétichiste dans la façon dont il se rapporte à son objet d'amour. Freud conçoit la perversion à partir du démenti de la castration de la mère (*Verleugnung*) en utilisant un fétiche comme substitut du Phallus pour démentir le manque de la mère et faire comme s'il était ailleurs.³¹⁰

Depuis *Trois essais*, Freud soutient que le recours au fétiche est pour voiler, refouler ou dénier le manque de pénis à la mère et au corps de la fille. C'est donc un conflit entre la

³⁰⁹ SOLER, Colette. *Des hommes, des femmes*, Séminaire du collège clinique de Paris, année 2017-2018. Editions du Champ lacanien. p. 93

³¹⁰ FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la vie sexuelle*, Œuvres complètes Volume XVI 1901-1905, Ed. PUF, 2006.

revendication de la pulsion et l'objection faite à la réalité. Le fétiche voile le manque en même temps qu'il le fait présent.

La femme rappelle à l'homme sa castration et c'est cela qui lui fait la désirer autant que la rejeter. Cette disposition consiste en le clivage d'objet décrit par Freud en 1938 dans son article *Le clivage du moi dans le processus de défense*, son dernier manuscrit inachevé à cause de son décès en 1939. Il établit que : « il s'est créé un substitut au pénis de la femme en vain cherché, un fétiche. Ainsi a-t-il dénié la réalité, mais sauvé son propre pénis. »³¹¹

Du fait que le rapport sujet-objet renvoie à sa propre castration, à la scission du sujet dans le référent de l'objet phallique et l'angoisse de castration, Lacan l'écrit dans les formules de la sexualisation comme \$, comme sujet divisé qui s'adresse à l'objet.

Cela nous ramène au mythe d'Adam et Eve dans lequel le sujet mâle est privé d'une côte. Ce manque d'objet s'inscrit d'abord comme privation. L'extraction de l'objet est effectuée par l'opération de la castration sur le pénis, ce qui assure le passage d'une jouissance dispersée dans tout le corps à une jouissance localisée au niveau génital. Pour cela, la sexualité mâle peut être considérée comme perverse, car le pervers affirme la promesse de l'universalité phallique, l'objet fétiche est le substitut du signifiant de La femme, c'est-à-dire qu'il vient supplanter la méconnaissance de la jouissance féminine. Freud dit que les névroses sont le négatif des perversions, puisque c'est le désir — la castration — qui est refusé dans les perversions³¹².

De même, Lacan met l'opération du côté masculin parce que la nécessité de la castration pour désirer est propre à l'homme, non à la femme. Cette thèse continue à être soutenue par Lacan en 1973 : « le côté mâle pour le nommer — ce qui se repère d'être l'objet justement. L'objet qui se met à la place de ce qui de l'Autre ne saurait être aperçu. C'est pour autant que *l'objet (a) joue* quelque part, et d'un départ, d'un seul : du mâle, *le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant*, que se constitue — mais quoi ? ce dont nous avons

³¹¹ FREUD, Sigmund, *Le clivage du moi dans le processus de défense*, manuscrit inachevé, Œuvres complètes Volume XX, 1938-1940. Ed. PUF p. 219-224.

³¹² CASTANET, Didier. « La lettre et le fétiche. Le fétiche, l'objet et la jouissance », *L'en-je lacanien*, vol. 32, no. 1, 2019, pp. 5-9.

l'usage de le voir surgir aussi à la place du réel, à savoir le fantasme [$\$ \diamond a$]³¹³ « Il y a quelque chose d'essentiel dans ce que j'apporte comme complément à ce qui a été très bien vu — vu par des voies que ça éclairerait, de voir que c'est ça qui s'est vu — ce qui s'est vu ce n'est rien que du côté de l'homme, à savoir que ce à quoi l'homme avait affaire, c'était à l'objet (a) ». ³¹⁴

Lacan affirme que l'homme établit son fantasme à partir de son rapport aux objets fétiches qui voilent la castration et portent un plus-de-jour des objets *a*. C'est-à-dire, objets qui restituent la castration. Il le dit autrement par rapport à la castration ou au manque d'objet : « L'angoisse de l'homme est liée à la possibilité de ne pas pouvoir, d'où le mythe qui fait de la femme — c'est un mythe bien masculin — l'équivalent d'une de ses côtes. On lui a retiré cette côte, on ne sait pas laquelle, et de même, il ne lui en manque aucune. Mais il est clair que dans le mythe de la côte il s'agit justement de cet objet perdu, que la femme, pour l'homme, est un objet qui est fait avec ça. ³¹⁵ »

Alors, parmi ces objets, la femme vient à incarner pour lui un objet de cet ordre : une fille Phallus, tel que Fenichel le dit, selon Lacan : « Nous devons en retrouver les saillants dans le vécu le plus commun. Si l'on part de l'homme pour apprécier la position réciproque des sexes, on voit que les *filles Phallus*, dont l'équation a été posée par M. Fenichel de façon méritoire, encore que tâtonnante, prolifèrent sur un Venusberg à situer au-delà du "Tu es ma femme" par quoi il constitue sa partenaire, en quoi se confirme que ce qui resurgit dans l'inconscient du sujet, c'est le désir de l'Autre, soit le Phallus désiré par la mère. »³¹⁶

Alors, l'homme se rapporte aux objets et à la femme à partir du fétichisme du Phallus, en la constituant comme « la fille Phallus ». Par cette disposition, il s'adresse à la femme comme objet de son fantasme : $\$ \diamond a$, comme l'objet de son désir, substituable. Cependant, l'objet fétiche est par excellence l'objet qui ne parle pas, l'objet inerte, l'objet en effet

³¹³ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit séance 13 février 1973

³¹⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit séance 13 février 1973

³¹⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire, L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 20 mars 1963

³¹⁶ LACAN, Jacques. *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 725-736.

objectivé et cohérent avec une exigence de jouissance dont la parole reste hors-jeu, c'est un objet qui se satisfait du court-circuit de la parole. L'homme peut faire l'amour avec l'objet fétiche sans parler, il comporte un sujet qui sait comment le corps de l'autre doit être spécifiquement et comment il doit jouir. C'est ce que la pornographie ou les poupées japonaises montrent : comment les femmes doivent jouir sans parler et en montrant la puissance phallique du partenaire.

De ce fait, nous pourrions inscrire dans ce rapport fétichiste la plainte féminine à propos de l'image rigide de la beauté féminine qui se circonscrit selon les modes, souvent à un corps fin et maigre, en relevant les objets découpés, les seins et les fesses. Le corps de la femme est un corps délimité par le regard fétichiste de l'homme et découpé par sa pulsion : c'est un corps fin, presque avec faim, en manque pour qu'il soit désirable pour l'homme et découpé par les objets pulsionnels oraux et anal. C'est un corps fétichisé qui répond au fantasme masculin.³¹⁷

Lacan dit aussi que l'homme se supporte de cette relation narcissique avec son objet :

« L'amusant — n'est-ce pas ? — c'est que, c'est que Freud les a primitivement attribuées à la femme. C'est, c'est, c'est très, très amusant de voir ça dans les "*Trois essais*". C'est vraiment une confirmation, enfin que, qu'on voit dans le partenaire, quand on est *homme*, exactement *ce dont on se supporte soi-même*, si je puis m'exprimer ainsi, *ce dont on se supporte narcissiquement*. Heureusement, il a eu dans la suite, enfin l'occasion de s'apercevoir que les perversions c'est — les perversions telles qu'on les appréhende dans la névrose, telles qu'on croit les repérer — c'est pas du tout ça la névrose. C'est le rêve plutôt que la perversion — la névrose j'entends ! Que les névrosés n'aient *aucun* des caractères du pervers c'est certain, simplement ils en rêvent, ce qui est bien naturel, car sans ça comment atteindre le partenaire. »³¹⁸

Il explique comment l'homme se supporte de façon narcissique par son rapport fétichiste à l'objet, à savoir à ses partenaires, les femmes. Le névrosé rêve de la perversion, d'être non châtré et d'avoir toutes les femmes, comme le père de Totem et Tabou. Ce même

³¹⁷ IZCOVICH, Annita. *La femme, la lettre et l'image*, Paris, Ed. Stilius, 2016

³¹⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 13 mars 1973

rapport à l'objet et à ses fantasmes, fait qu'il s'adresse à la femme en tant qu'objet pour soutenir son narcissisme et voiler sa castration.

Alors, on ne sait pas ce que veut l'homme, mais on sait qu'il veut un objet dont la valeur de plus de jouir compense le moins de jouir de la castration³¹⁹, c'est-à-dire, vu que la castration est l'unique condition de désir chez l'homme, son choix d'objet porte le trait de la castration imaginaire pour causer le désir et pour qu'il puisse étaler sa jouissance phallique nécessaire.

L'objet se soutient comme plus de jouir. Il ne vise pas à compléter la totalité, mais à créer un manque. Il s'adresse à l'objet (a), (a) de privatif, car il a besoin de la castration comme négativité de son Phallus. Pour désirer sexuellement, il a besoin de l'extraire, s'il ne veut pas rester avec sa seule jouissance de l'idiot qui ne fait pas lien et qui comporte une jouissance hors sexe par l'organe dont il est embarrassé. Donc, l'homme est fétichiste et par ce biais, il accède à une femme et au désir. En revanche, Freud avait fait l'observation des conditions pour désirer une femme. Le problème se situe au point de la loi.

C'est-à-dire, la forme fétichiste de l'homme comporte des problèmes que Freud avait observés auparavant et auxquels Lacan fait référence au sujet de « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », il dit : « Chez l'homme en revanche, la dialectique de la demande et du désir engendre les effets dont il faut admirer une fois de plus avec quelle sûreté Freud les a situés aux joints mêmes dont ils relevaient sous la rubrique d'un ravatement (*Erniedrigung*³²⁰) spécifique de la vie amoureuse.³²¹ »

Pour expliquer l'impuissance des hommes avec certaines femmes, Freud observe que pour que l'homme désire, il doit séparer l'objet tendre du sexuel et pour cette fin, il ravale la femme.³²²

Cette séparation est un effet de la loi de l'inceste et consiste à séparer les traces de la mère idéalisée de l'objet sensuel ou érotique. Pour réaliser cette séparation et comme

³¹⁹ SOLER, Colette « Ce que Lacan disait des femmes » p. 72

³²⁰ Humiliation, diminution, dégradation, abaissement

³²¹ LACAN, Jacques « La signification du Phallus », *Écrits*. p. 694 Paris, Seuil, 1966.

³²² FREUD, Sigmund « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. » 1912 *La vie sexuelle*, PUF 1977

condition de désir, l'homme rabaisse la femme à la qualité de l'objet. Néanmoins, cela la sépare de son objet d'amour. Pour un homme, le respect d'une femme n'est pas une condition de désir, mais une condition d'amour, car derrière la femme aimée, il y a le respect de la mère.³²³

De cette séparation émergent deux figures féminines : la vierge et la prostituée. Lacan continue dans son article :

« Si l'homme trouve en effet à satisfaire sa demande d'amour dans la relation à la femme pour autant que le signifiant du Phallus la constitue bien comme donnant dans l'amour ce qu'elle n'a pas — inversement son propre désir du Phallus fera surgir son signifiant dans sa divergence rémanente vers “une autre femme” qui peut signifier ce Phallus à divers titres, soit comme vierge, soit comme prostituée. Il en résulte une tendance centrifuge de la pulsion génitale dans la vie amoureuse, qui rend chez lui l'impuissance beaucoup plus mal supportée, en même temps que la *Verdrängung* inhérente au désir est plus importante. Il ne faut pas croire pour autant que la sorte d'infidélité qui apparaîtrait là constitutive de la fonction masculine lui soit propre.³²⁴ »

Ici, Lacan évoque l'autre contribution de Freud sur la psychologie de l'amour : « *D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme.* » Où Freud observe qu'il y a des conditions déterminant l'objet de l'homme. La première serait la condition d'un tiers laissé : l'homme fait le choix d'une femme qui n'est pas libre, ce qui rappelle le rapport avec le père dans la triade œdipienne. La deuxième condition s'établit à partir d'une division des types de femmes : entre une femme chaste et une de mauvaise réputation.

Freud dit : « Une femme chaste et insoupçonnable n'exerce jamais l'attrait qui l'élèverait au rang d'objet d'amour ; seule l'exerce la femme qui d'une façon ou d'une autre a

³²³ LIGET, Fouzia. « La comédie des sexes : sexualité féminine et sexualité masculine », *La Cause du Désir*, vol. 81, no. 2, 2012, pp. 37-40.

³²⁴ LACAN, Jacques « La signification du Phallus », *Écrits*. p. 695 Paris, Seuil, 1966.

une mauvaise réputation quant à sa vie sexuelle, celle dont on peut douter qu'elle soit fidèle ou digne de confiance. ».³²⁵

Pour les hommes qui choisissent des femmes de mauvaise réputation comme amantes, la participation active de la jalousie est nécessaire pour pouvoir faire culminer leur passion. Parfois, envers les amantes de ce type, l'homme manifeste le fantasme de sauver la femme, car il est convaincu qu'elle a besoin de lui, que sans lui elle perdrait tout contrôle moral et tomberait rapidement à un niveau déplorable. Alors, la condition établit que la femme aimée ne soit pas libre pour qu'il puisse se considérer comme le sauveur. Il la sauve et la rend mère. Cette idée est motivée par le fantasme et le statut d'être un fils-Phallus et par la dette de sa vie envers la mère. Alors, Freud postule que les objets d'amour de l'homme sont des substituts de la mère, ils constituent une série et lui permettent de conserver son statut de fils Phallus de la mère.

Cependant, parfois l'homme ne pardonne pas à sa mère et tient pour infidélité le fait que ce ne soit pas à lui, mais au père, qu'elle ait accordé la faveur du commerce sexuel. Ces fantasmes sont répétés dans les scènes d'amour. C'est ce que Freud décrit sous le nom de « roman familial ».

Cette condition est structurale. Nous pourrions faire opposition en rappelant des situations sociales et faire l'hypothèse que cette division entre le sensuel et le tendre se présente à cause de la religion chrétienne ; cependant, la distinction est tellement réelle et structurelle que nous trouvons le même principe dans un mythe aztèque : Le mythe aztèque raconte le jour où la Coatlicue, la mère de tous les dieux, était en train de balayer le temple et par hasard une plume s'est posée sur sa poitrine. Ainsi, elle tomba enceinte de Huitzilopochtli, le dieu tribal de la Guerre et du Soleil. Cette mystérieuse conception offensa ses quatre cents fils, les Surianos, les étoiles, pour avoir atteint à sa pureté. Ils décidèrent alors de tuer leur mère déshonorée. Mais Huitzilopochtli sortit du ventre de sa mère pour la sauver et tua ses

³²⁵ FREUD, Sigmund. « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » *Œuvres complètes Vol. X : 1909-1910*

frères et sœurs les étoiles. Les Mexicas rendront service, honneur et sacrifice à Huitzilopochtli pour avoir sauvé leur mère.³²⁶

Dans ce mythe, nous remarquons que la mère est méprisée par ses propres enfants, car elle est considérée comme déshonorée, suspecte d'avoir joui. D'un autre côté, son fils a le devoir de la protéger, de se soutenir comme le fils Phallus qui manque à la mère, en poursuivant une dette impossible à payer, celle d'être le Phallus pour sa mère. « To be or not to be ».

De ce mythe ressort la valeur du désir maternel en tant que signification du Phallus comme signification du sujet. De même, il met en évidence le conflit et le refus de la sexualité de la mère, fait de la division entre la femme pure et impure. Ce conflit aura comme possible résolution la création de la figure de « La Dame ».

Cette figure vient à la place de la castration de la mère et comme solution au besoin de la séparation entre l'objet tendre et l'objet du désir. Lacan dit : « cette personne qu'on nous appelle également "*La Dame*", et ce n'est pas pour rien, pour cette *Dame* qu'elle traite dans *un style de rapports chevaleresques* et littéralement *masculins*, un style hautement élaboré du plan et du point de vue *masculin*. Cette passion pour *La dame* est servie en quelque sorte sans aucune exigence, sans désir, sans espoir même de retour avec ce caractère de don, de projection de l'*aimant* au-delà même de toute espèce de manifestation de l'*aimé*, qui est *une des formes* les plus *caractéristiques*, les plus élaborées de la relation amoureuse dans ses formes les plus hautement cultivées. ³²⁷»

Il situe une problématique qui empêche une femme d'avoir un bon rapport avec un homme. En tant que l'homme est privé de ce qu'il donne (c'est-à-dire du Phallus), la femme alors, s'adresse à l'Autre de l'Autre, vers la Dame, un impossible qui sauve son désir. Dans l'amour courtois, elle est mise dans un jeu phallique, en n'ayant aucune attente de don. De cette façon, le refus du désir est garanti.

³²⁶ FERNÁNDEZ, Justino. *Una aproximación a Coyolxauhqui*, México: UNAM, Ed. Estudios de Cultura Náhuatl. 1963, Vol. IV, pp 37-53

³²⁷ LACAN, Jaques. *Séminaire La relation d'objet*, Ed. Staferla, Inédit, séance 16 janvier 1957

2.1.2.2.3 Pablo Picasso.

À partir de l'étude de nombreuses biographies de Picasso, Robert Steichen³²⁸ remarque que le peintre avait l'idée que les femmes étaient faites pour souffrir et qu'il se sentait une exception. Il l'observe dans ses relations avec les femmes, qui étaient essentielles pour la production artistique de Picasso. Il se considérait lui-même comme un génie hors normes et s'arrogeait le droit aux excès au nom de sa passion créatrice. Il se reconnaît volontiers dans la figure du Minotaure.

« La femme est un fantasme du désir de l'homme » Il a eu sept relations amoureuses de longue durée, son entourage immédiat le reconnaît comme autoritaire, tyrannique et cruel. Avec les femmes, il est possessif et jaloux. Il ne tolère pas que les femmes aillent voir ailleurs, au risque d'une scène d'insultes et d'humiliation. La violence est fréquente dans le choix de ses compositions ainsi que les femmes qui souffrent.

D'après Dujovne Ortiz : « les femmes passent du statut de réalité personnelle à celui de modèle. Picasso absorbe leur forme et leur âme. Il en fait une matière picturale. Il les consomme et puis les jette. »³²⁹Ces femmes sont des objets pour lui, objets qui peuvent être délaissés après utilisation.

La liaison entre Picasso et Dora Maar a duré de 1935 à 1946. Ils se sont connus par leur ami en commun Paul Eluard, suite à la crise de Picasso causée par la grossesse de sa maîtresse Marie-Thérèse et l'abandon de son épouse Olga Kokhlova. Dora a 28 ans au moment de la rencontre et lui 55, il est déjà un artiste célèbre. Elle lui apprend à faire de la photogravure et elle le soutient pour faire le tableau Guernica, en trouvant pour lui un atelier de grande dimension. Picasso décide de représenter Dora Maar comme une femme qui pleure d'abord dans Guernica et ensuite dans la série des tableaux sous ce même nom : *La femme qui pleure au chapeau rouge*.

328 R. Stein « Pablo Picasso et Dora Maar » en *Violences et agressivités au sein de couple*, Vol.2. 2009, p 9-30

329 ORTIZ, Dujovne, cité en « violences et agressivités au sein de couple » volume 2 p.17

Une vision s'est imposée à lui, de représenter Dora comme figure kafkaïenne. Elle symbolisait la guerre de l'époque pour lui. Il disait à Dora qu'il n'était pas amoureux d'elle, juste attiré. Il exhibait Dora comme son Phallus, peut-être une femme Phallus, ce qui la faisait être une rivale dans l'art.



Picasso dit à Malraux : « Dora, pour moi, a toujours été une femme qui pleure. Toujours. Un jour, j'ai pu la faire... c'est tout. C'est important parce que les femmes sont des machines à souffrir³³⁰ »

Les femmes en larmes concentrent la souffrance du monde comme il la représente dans Guernica. Dans le tableau, le premier plan montre une mère pleurant la mort de son enfant dans ses bras. Nous pourrions supposer un lien entre la mère souffrant et la femme qui pleure.

Dora est dépeinte par ses connaissances comme une femme forte, émotive et attirée par le drame. Elle a des moments de désespoir passionné et veut Picasso juste pour elle et sa passion. Elle souffre avec passion lors des absences imposées par les caprices de Picasso. Elle alterne entre les crises et une certaine stabilité du fait de son intérêt politique à gauche que Picasso soutient à peine. De même, elle sacrifie son art et son œuvre à son service. Il ne l'encourage pas non plus à reprendre sa production. Il ne soutient pas son désir ni sa place de femme. Elle devient vraiment la femme qui pleure, dénomination donnée par Picasso.

En 1945, Picasso s'éloigne d'elle pour vivre avec Françoise Gilot ; Dora Maar est tellement affectée par cette relation amoureuse qu'elle tombe dans une dépression nerveuse et est hospitalisée à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne à Paris.

L'histoire de Picasso montre comment sa position fétichiste limite son intérêt pour Dora et comment sa représentation de « La » femme est directement mise en jeu dans son rapport avec elle. Son statut de « La » femme est lié à une souffrance qui commence par la souffrance de la mère, comme le tableau de Guernica le montre. Il établit un rapport aux femmes à partir de cette représentation singulière. La perception d'une mère souffrante a des répercussions dans le statut de La femme souffrante. Picasso montre bien le lien aux femmes

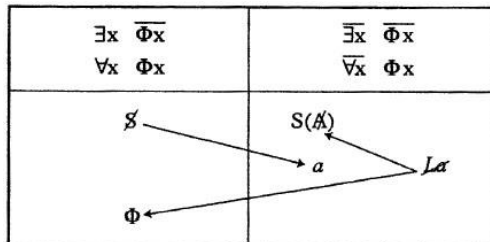
330 MALRAUX, André. *La tête d'obsidienne*, Paris, Gallimard, 1974. P. 128-129.

marquées par la relation à leur mère : les mères qui pleurent sont égales aux femmes qui pleurent. La beauté de cette tristesse cache le manque maternel.

Du côté de Dora, nous nous posons la question centrale : pourquoi est-elle restée dans cette relation de souffrance, à la différence des six autres femmes de Picasso ? Pourquoi a-t-elle été le semblant masochiste que Picasso demandait ? Dora, parmi les sept femmes de la vie de Picasso, fut la plus affectée, car toutes ne réunissaient pas les conditions pour accrocher la souffrance à ce lien. A présent, analysons l'enjeu désirant d'une femme pour accéder à un homme.

2.1.2.3 L'érotomanie féminine

Pour comprendre le terme d'érotomanie féminine, nous développerons quatre points : Tout d'abord, nous reviendrons sur la naissance du concept. Puis nous explorerons le cas de Clérambault. Ensuite, nous parlerons de de l'érotomane homosexuelle. Enfin, dans un quatrième et dernier point, nous relierons l'érotomanie et le masochisme.



2.1.2.3.1 Repères structuraux du sujet femme

Du côté de la femme, Lacan accorde une forme érotomaniaque à la forme que prend son désir et dans les formules de la sexuation, il dessine deux flèches qui partent de La femme vers Phi et S(A).

Le principe est freudien : dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud avance l'hypothèse qu'à la fin de l'Œdipe de la fille, elle est amenée à l'investissement d'un objet qui s'accompagne d'une angoisse de perte d'amour de cet objet. Cette angoisse présente une analogie avec la menace de castration qui apparaît pour le garçon à la fin de son Œdipe. De plus, la résolution œdipienne féminine vise à recevoir le fils-Phallus de la part du père comme un cadeau, un don d'amour.

«J'ai exposé ailleurs comment le développement de la petite fille est mené par le complexe de castration à l'investissement d'objet tendre. C'est précisément chez la femme que la situation de danger de la perte d'objet semble être restée la plus efficiente. Nous nous permettons d'apporter à sa condition d'angoisse cette petite

modification qu'il ne s'agit plus de l'absence éprouvée ou de la perte réelle de l'objet, mais de la perte d'amour de la part de l'objet. Comme il est certain que l'hystérique a une plus grande affinité avec le féminin, tout comme la névrose de contrainte avec la masculinité, nous ne sommes pas loin de supposer que la condition d'angoisse de la perte d'amour joue dans l'hystérie un rôle semblable à celui de la menace de castration dans les phobies, et à celui de l'angoisse de Surmoi dans la névrose contrainte.³³¹»

Une fois que la fille s'oriente vers le père, elle attend de sa part un don comme substitution du Phallus sur le registre de la demande. Lacan admet cette implication et marque deux ravages, de la part de sa mère et de son père :

« À ce titre, l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme "poisson dans l'eau", de ce que la castration soit chez elle de départ — Freud dixit —, contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme — pour la plupart — le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre, comme femme, plus de subsistance que de son père — ce qui ne va pas avec lui, étant second dans ce ravage. Ici j'abats mes cartes à poser le mode quantique sous lequel l'autre moitié — moitié du sujet — se produit d'une fonction à la satisfaire, soit à la compléter de son argument. »³³²

L'Œdipe de la fille montre un ravage à l'égard de la mère pour le Phallus qu'elle ne lui a pas donné. En ce sens, il n'y a pas de transmission de la féminité, mais une attente. Freud l'a bien exprimé et Simone de Beauvoir y a fait écho : « on ne naît pas femme, on le devient ». Cela montre qu'il n'y a pas de transmission de ce qu'est une femme, mais parfois une transmission d'un savoir-faire avec le réel, avec le semblant, avec ce qu'il n'y a pas. Il n'y a pas de signifiant de La femme. C'est pour cette raison que Lacan dessine deux flèches partant de La femme allant vers deux éléments différents.

³³¹ FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Paris, Ed. PUF, 1992, p.258

³³² LACAN, Jacques. « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Ed. Seuil, 2001.

Autrement dit, le manque de la femme fait que la fille attend un don d'amour du père, un signifiant. La complémentarité de son être et de sa jouissance implique le père et son don d'amour. Pour cette raison, la perte de l'amour de l'objet réveille l'angoisse. Lacan désigne ses flèches à partir de La femme, car ce manque signifiant comporte la condition féminine.

Colette Soler tire de ce fait une répercussion structurale chez le sujet femme :

« Si La femme, écrite avec une majuscule, est impossible à identifier comme telle dès lors *qu'elle "n'existe pas"*, il n'empêche que la condition féminine existe. Je ne désigne pas par là les différentes misères que la société, au gré des époques, a pu faire aux femmes, ni d'ailleurs celles qu'elles-mêmes font à quelques-uns de leurs objets, mais le sort des sujets appelés à supporter le poids de ce La barré dont Lacan nous propose l'écriture. »³³³

Soler observe que « les femmes de leur côté, déplorent à grands cris ce que l'aliénation propre à leur position les amène à supporter.³³⁴ », « l'aliénation de son être à quoi la structure la condamne.³³⁵ » Cependant, il ne faut pas oublier que « lorsque nous parlons de l'être de la femme, celui-ci est un être divisé entre ce qu'elle l'est pour l'Autre et ce qu'elle est comme sujet du désir, entre son être complémentaire de la castration masculine d'un côté, et son être en tant que sujet de l'inconscient de l'autre côté.³³⁶ »

La condition féminine serait donc l'implication des sujets appelés à supporter le poids de l'inexistence de La femme sur le registre phallique. En effet, une femme élaborera une mascarade féminine en réponse à la parade masculine sur le plan *Tout phallique*, en suivant ses coordonnées de la castration.

La complexité de l'enjeu est la suivante : pour être en lien avec un homme, elle doit accéder à faire une mascarade sur le registre phallique, cependant, une femme n'est pas

³³³ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 20

³³⁴ SOLER, Colette, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 69

³³⁵ SOLER, Colette, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 79

³³⁶ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 74

entièrement au registre phallique, car la castration n'est pas nécessaire pour assurer ni son désir ni la relation sexuelle :

« Je retiens que la thèse, cette dissymétrie clinique de la castration entre les sexes, répercute celle, anatomique, de l'avoir ou pas le pénis, mais, paradoxalement, en s'inversant. Pour celui qui a, Lacan pose la nécessité de la négativation par la castration, pour celle qui n'a pas, cette négativation n'est pas nécessaire. »³³⁷

Pour cette raison, le vase féminin n'est ni vide ni plein. Il se suffit à lui-même. Il n'y manque rien. **La présence de l'objet y est, si l'on peut dire, de surcroît.** ³³⁸ Elle n'a pas besoin de l'objet en moins pour désirer.

Tandis que pour les hommes, le manque doit passer par la négativation du Phallus, pour les femmes, l'objet phallique vient de la confrontation avec le désir de l'Autre. Cela fait qu'elle a un rapport simplifié avec le désir et une plus grande liberté. Sa jouissance et sa relation au désir ne dépendent pas de la limitation qu'impose l'objet, dans la colonne du négatif, le — phi. Lacan montre comment les femmes idéalisent le désir et le désir de l'Autre et comment le voile de sa défense ne passe pas par le manque phallique. Cet enjeu du Phallus est fondamental pour élaborer la mascarade féminine.

Soler donne une direction à l'interrogation du désir de la femme : « **On ne sait pas bien ce qu'une femme cherche, mais admettons pour l'instant qu'elle le cherche par le biais de l'amour.** »³³⁹ En accord avec cette hypothèse, la distinction des exigences amoureuses pour les deux sexes devient évidente.

En effet, Zalberg souligne l'intérêt particulier des femmes pour l'amour : « Bien que la culture égalitaire avance dans le monde de façon déterminée et irréversible, elle n'a pas rendu semblables les exigences amoureuses de deux sexes. (...) Qu'est-ce qui explique la

³³⁷ SOLER, Colette. *Des hommes, des femmes*, publié en Séminaire du collège clinique de Paris, année 2017-2018. Editions du Champ lacanien. p. 95

³³⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 20 mars 1963

³³⁹ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003 ; Pag. 69

permanence du culte féminin pour l'amour, alors que les dames ne recourent plus nécessairement à lui comme pôle d'identité sociale ? »³⁴⁰

Lacan reconnaît un intérêt particulier de l'hystérique pour les drames amoureux, causés par son rapport à l'Autre : « Le dévouement de l'hystérique, sa passion de s'identifier à tous les drames sentimentaux, d'être là, de soutenir en coulisse tout ce qui peut se passer de passionnant et qui n'est pourtant pas son affaire, c'est là qu'est le ressort, la ressource autour de quoi végète, prolifère tout son comportement. C'est la seule chose qui lui importe, et c'est pour cela que, s'identifiant au drame de l'amour, elle s'efforce, cet Autre, de le réanimer, de le réassurer, de le compléter, de le réparer. »³⁴¹ La question se trouve dans le lien du sujet à l'Autre, à la différence du mâle pour lequel l'accent est mis au niveau de l'objet. Pour une femme, en revanche, le rapport se fait vers l'Autre, sur le versant érotomaniaque. Si l'on reprend les formules, La femme vectorise sa libido vers S(A/).

Qu'est-ce que cela signifie alors ?

Lacan situe cette position érotomaniaque dans le lien amoureux et envers l'homme, comme une conséquence de ses coordonnées œdipiennes à elle, de son lien intime avec le réel et le narcissisme, causé par son rapport au manqué basé sur le déplacement de la signification phallique. La condition érotomaniaque est une conséquence de la signification du Phallus dans la dimension de l'être, à savoir, si elle ne l'a pas, alors, elle l'est.

Lacan utilise le terme d'érotomanie en se référant à l'enseignement de l'« unique maître en psychiatrie », Clérambault. Il lui dédiera d'ailleurs, quelques années plus tard, sa thèse « De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité » dans laquelle il étudie une forme de la paranoïa au travers du cas de Marguerite Anzieu, dite Aimée. Il y aborde alors l'érotomanie comme étant une construction délirante systématique, qui vise parfois à être en état de communion amoureuse avec un personnage célèbre.

³⁴⁰ ZALCBERG, Malvine. *Ce que l'amour fait d'elle*. France, Éd. Odile Jacob, 2013, p. 14.

³⁴¹ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit Séance 19 avril 1961

Ensuite, en nous appuyant sur le cas et développements de Clérambault, nous verrons comment se situent ces dispositions d'érotomanie.

2.1.2.3.2 Cas de Clérambault : la voleuse de soie/soi

Anita Izcovitch explique le cas exposé par Clérambault en 1908, à propos d'une femme qui volait des coupons de soie dans le but d'obtenir une jouissance sexuelle. Ce cas a inspiré le réalisateur Yvon Marciano pour son long métrage de 1996 : « *Le Cri de la soie* ». Le film et le cas racontent donc tous deux l'histoire d'une voleuse de soie. Le nom du film trouve sa raison dans le fait que la soie « crie » quand elle se déchire, tout comme la femme du cas de Clérambault crie quand elle vole de la soie. La condition du vol est celle d'une coupure et d'un cri. La femme en question mentionne que ses doigts ont été piqués par des aiguilles, de la même façon que les étoffes de soie sont piquées ou volées. Elle coupe et vole la soie, « coupures de soie », « coupure de soi ». Appelant l'équivoque entre Soie et soi.

Dans l'acte, il lui fallait avoir une coupure entre elle (soi/soie) et l'Autre, autant que voler de la matière de soie/soi, de la substance de femme à l'Autre. Cela se fait à partir de sa jouissance et de l'intervalle entre la femme et l'Autre signifiant (coupure de soi, soie).

Anita Izcovich explique : « il s'agit là du vol de la lettre hors sens, dans l'intervalle entre soi et l'Autre ». « Il y a un besoin de voler à l'Autre une matière faite de sa propre substance de femme afin de “la faire soie”, à partir de coupure de l'Autre volée et introduite en “soi” »³⁴².

Cela se produit dans l'acte de la jouissance sexuelle et dans la coupure ou blessure qui est le rapport que la femme entretient avec la coupure symbolique de son sexe, au-delà de la castration. Par la coupure et le vol, le coupon de soie est au bord de la lettre, dans l'intervalle entre le sujet et l'Autre. Dans ce vol des coupons de soie, c'est la jouissance de l'acte en elle-même qui situe le sujet féminin hors du phallus, en dehors de la castration, car sans le Phallus qui fait coupure ou division, la femme se trouve seule avec elle-même, elle reste dans l'homo,

342 IZCOVICH, Anita, *La femme, la lettre et l'image*. Ed. Stilus, 2016, p ;211

dans le même. À la suite de la coupure de la soie, la femme en question la frotte sur sa propre peau, établissant une continuité entre la matière de la soie et la matière du corps féminin. À la différence de l'amour fétichiste de l'homme, elle n'est pas un sujet qui porte la soie comme objet, elle l'introduit en « soi », elle se fait identique à la soie, elle est de même nature et disparaît comme sujet. C'est une jouissance en soi/soie, en elle-même qui est liée à son corps et qui l'anime, l'habite et qu'elle investit.

Elle prête de sa personne pour donner une consistance au « La » de ~~La~~ femme, là où le symbolique et le Phallus ne sont pas suffisants.

Ici il y a une distinction entre la lettre de femme et la mascarade féminine :

Le morceau de soie n'est pas comme un objet de substitution phallique pour voiler le manque. Il ne fait pas partie de la mascarade, mais il est nécessaire pour supporter la lettre de femme qui n'arrive pas à s'écrire. Si le signifiant « femme » ne peut pas s'inscrire dans l'inconscient, alors, la femme met sa jouissance et son corps au service de la coupure de l'Autre, restant seule et absente d'elle-même dans sa jouissance. Elle utilise son corps comme tentative de symboliser son sexe, le lieu de l'Autre à partir d'une lettre : une lettre d'amour, une lettre de femme.

Lacan aborde la question de la lettre en s'appuyant sur le conte d'Allan Poe, "La lettre volée". Il souligne que la lettre manquante dans l'histoire est celle de la Reine, une lettre écrite par une femme. Selon lui, la lettre se distingue du signifiant en tant que « le support matériel que le discours concret emprunte au langage³⁴³. » L'enveloppe est la preuve matérielle de cette lettre, avec une écriture féminine ou calligraphie féminine. Bien qu'on ne sache pas si elle contient un message ou non, cela n'a pas d'importance. Contrairement au signifiant qui prend du sens lorsqu'il est en relation avec un autre signifiant, la lettre reste dépourvue de sens, reste dans le réel.

³⁴³ LACAN, Jacques. « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 493-529.

Recevoir la lettre, c'est mettre une barre sur le savoir inconscient. Bien qu'elle ne possède pas de sens en soi, la lettre est chargée de jouissance et elle la chiffre. Si « La » femme n'existe pas, alors, il y a une lettre qui fait borde et

Lorsque la mascarade est construite à partir de signifiants qui voilent le manque signifiant de « La » femme, la lettre, quant à elle, limite et borne ce réel laissé par le manque signifiant. Cette lettre attend d'être lue, appelle à une interprétation, ce qui renforce le versant érotomane d'une femme.

L'érotomanie est une forme de paranoïa ou de référence à soi qui révèle la certitude suivante : « on m'aime » et qui lit tous les signes de l'autre sous ce principe, un délire accompagné de jalousie et du désir de possession et d'être l'unique. Le délire de l'érotomane observé dans la psychose soutient la certitude d'être aimée ou d'être en communion amoureuse avec un personnage d'un rang plus élevé, fameux, de se prendre pour l'objet aimé par l'Autre ou bien, que l'Autre profite d'elle. Ce délire fait partie des psychoses dites passionnelles. Le délire érotomane se compose du sentiment d'être aimée ainsi que de la disposition à être héroïque. Dans cette psychose, se présentent des phénomènes sur le corps, des vagues de volupté qui surgissent du réel, accompagnées d'une certitude que ces événements sont liés à l'amour de l'Autre.

Dans l'hystérie, l'érotomanie se présente sous la forme du désir d'être la femme-objet choisie sur l'axe de l'amour. Elle ne se définit pas par le postulat psychotique « il m'aime », mais par la propension à aimer et vouloir être aimé. À la différence de la psychose, il n'y a pas de certitude, il y a plutôt la demande réitérée de confirmation d'amour qui cherche la certitude d'être aimée, mais ne l'obtient jamais.

Devant la question sur le désir de l'Autre, la réponse est sexuée : pour les femmes, il y a une possibilité d'être l'objet du désir ou de l'amour de l'Autre. En ce sens, l'hystérique porte un trait de l'érotomanie en attendant une relation absolue d'amour avec l'Autre, une rencontre unique de satisfaction complète.

Alors, nous pouvons repérer que l'inexistence de « La » femme est au centre de ce cas et nous montre qu'en conséquence, le sujet féminin établit un rapport privilégié avec l'Autre, à la différence du sujet côté homme qui s'adresse à un objet.

Ce rapport à l'Autre fait qu'elle se passe de l'objet et vise le désir de l'Autre pour s'y signifier. Ce rapport a été observé dans les premiers cas de psychanalyse, lorsque Anna O fait le symptôme d'une grossesse nerveuse à partir de sa lecture du désir de l'Autre, de son bien-aimé Breuer, qui « fuite »³⁴⁴ ensuite en Italie avec sa femme pour lui faire un enfant.

Lacan y interprète un reflet du désir de l'homme chez Anna comme chez Bertha : « Pourquoi est-ce que la grossesse de Bertha, nous ne la considérerions pas plutôt, selon ma formule que "le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre", comme la manifestation du désir de Breuer ? Pourquoi est-ce que vous n'iriez pas jusqu'à penser que c'était Breuer qui avait un désir d'enfant ? »³⁴⁵

Dans un autre exemple, celui du cas de la belle bouchère, celle-ci a le désir de maintenir son désir insatisfait et de le tenir à distance du désir de son mari. Un jour, elle rêve : « Je veux donner un souper, mais je n'ai pas autre chose en réserve qu'un peu de saumon fumé. Je pense à aller faire des courses, mais je me souviens que c'est dimanche après-midi, et que tous les magasins sont fermés. Je veux alors téléphoner à quelques traiteurs, mais le téléphone est en dérangement. Je dois donc renoncer au désir de donner un souper. »³⁴⁶

Dans l'éclaircissement du rêve, il se trouve qu'il s'agit d'une amie de la patiente qui est mince mais qui n'est pas sans effet sur le mari, lequel préfère néanmoins les femmes rondes comme sa femme. Donc, Freud interprète plusieurs choses : d'abord, que la belle bouchère était en fait jalouse. L'amie était déjà assez jolie aux yeux de son mari pour qu'en plus, elle la nourrisse et son mari puisse la regarder. De même, elle s'intéresse au regard, au désir de son mari porté sur l'amie. Son désir aussi doit rester insatisfait. Pour cela, la rêveuse interdit à son mari de lui donner du caviar, justement pour maintenir insatisfaits son désir et celui du mari.

³⁴⁴ Lettre du 2 juillet 1932 à S. Zweig : « Il [Breuer] s'était éloigné d'elle avec effarement. Saisi d'une horreur conventionnelle, il prit la fuite et abandonna sa patiente à un collègue. »

³⁴⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 29 avril 1964

³⁴⁶ FREUD, Sigmund. « L'interprétation des rêves ». *Œuvres complètes Volume IV 1899-1900*, Paris, Ed. PUF, 2003.

Comme nous pouvons voir, la relation au désir de l'Autre est au premier plan. C'est encore le cas chez Dora, qui est intéressée par Mme K, car son père est intéressé par elle. Elle constitue une façon de s'interroger sur ce qu'est une femme donc, sur le désir de son père, de l'homme dans le père.

À partir de ces trois cas, nous constatons que la relation à l'Autre (souvent le père) est fondamentale, tant pour construire son désir que pour établir son symptôme. Son désir vise l'Autre et par ce moyen, elle vise aussi à répondre à son énigme du manque de signifiant qui traverse son être de femme. D'ailleurs, nous pouvons voir un aspect à propos de la façon dont agit le désir et la réponse définitive à son être féminin. Elle vise le réel, l'impossible.

Lacan, à propos du rêve : « Seulement, dans le cas spécifique de l'hystérique, le désir en tant qu'au-delà de toute demande, c'est-à-dire en tant que devant occuper sa fonction à titre de désir refusé, joue un rôle de tout premier plan. Vous ne comprendrez jamais rien à une ou un hystérique si vous ne partez pas de ce premier élément structural³⁴⁷ »

La question du désir refusé est centrale, car il est situé au-delà de toute demande, c'est-à-dire posé comme objet inatteignable, impossible à avoir.

« Quand ça ne colle pas, on dit « *c'est un garçon manqué* » n'est-ce pas ? Et dans ce cas-là, le *manque* a toute facilité pour être considéré comme réussite dans la mesure où rien n'empêche qu'on lui impute, à ce manque, un supplément de féminité. La femme, la vraie, *la petite bonne femme*, se cache derrière ce manque même, c'est un raffinement tout à fait d'ailleurs pleinement conforme à ce que nous enseigne l'inconscient, de ne réussir jamais mieux qu'à rater. »³⁴⁸

L'intérêt de l'hystérie alors vise l'impossible, la limite de la structure, de l'inconscient et du langage, pour maintenir son désir et parce que de cette façon, elle fait place au Réel qui définirait « ~~La~~ » femme.

³⁴⁷ LACAN, Jacques. *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient (1957-1958)*, Paris, Ed. Seuil, 1998, p. 365

³⁴⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit, séance 08 décembre 1971

2.1.2.3.3 L'érotomane est une « *hommosexuelle* »

La problématique de cette position érotomaniaque féminine consiste en ce qu'elle aboutit à rester dans soi-même, dans *l'homme*. Dans le séminaire *Encore*, Lacan dit que chaque sexe a ses formes de rater le rapport sexuel et l'érotomanie est la forme féminine.

Tandis que l'homme est empêché d'accéder à La femme par son rapport fétichiste, les femmes, *amoureuses*, se retrouvent bloquées en elles-mêmes : « Mais il se trouve que les femmes aussi sont *amoureuses*, c'est-à-dire qu'*elles aiment l'âme*. Qu'est-ce que ça peut bien être que *cette âme qu'elles aiment* dans le partenaire, pourtant *homme* jusqu'à la garde, et dont elles ne se sortiront pas ? »³⁴⁹

Le Phallus n'arrive pas à faire la coupure, ou quand bien même, pas-toute coupure entre la femme et l'Autre. Dans ce rapport à l'Autre, elle lit les signes comme signes d'amour, comme une façon de se faire exister en continu comme Autre. Lacan dit que l'intérêt pour l'âme et pour l'amour est l'affaire d'un sujet *hommosexuel* : du même sexe, une position hors sexes, hors différence où le Phallus ne compte pas et n'y est pas inscrit. Elle est « *hommosexuelle* », car elle aime le même, l'âme qui n'est pas sexuée. Dans le séminaire *Encore*, la question est encore plus explicite :

« L'amour. Tant en effet que l'âme "âme" l'âme [narcissisme], il n'y a pas de sexe dans l'affaire, le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est *hommosexuelle*, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire. »³⁵⁰

Lacan explique que les femmes aiment l'âme, sont amoureuses, à ceci près que, l'âme n'a pas de sexe. Lacan écrit « hommo » avec deux m pour dire qu'il s'agit d'un homme indifférencié, non sexué. Le hors sexe ne fait aucune réponse ni distinction à l'autre sexe, c'est hors sexe. L'âme reste hors sexe. L'hétéro serait l'ouverture à l'Autre sexe, à la différence. L'hétérosexuel s'intéresse au différent. Lacan illustre cet état avec le conte *Le*

³⁴⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 13 mars 1973

³⁵⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 13 mars 1973

Horla « *L'hors-sexe* de cette éthique est manifeste, au point que je voudrais lui donner l'accent que Maupassant lui donne à quelque part énoncer cet étrange terme du "*Horla*" : « *L'horsexe*, voilà *l'Homme* sur quoi l'âme spécula.³⁵¹ » Dans le conte, le personnage sent que tout le monde pénètre dans sa maison et que quelqu'un boit son eau chaque matin, il ne sait pas qui. Il est confronté à l'hors-sexe dans le sens où ni le Phallus ni la limite ne sont symbolisés. Il ne peut symboliser ni le sexe ni la limite de son corps. Sans la symbolisation du Phallus, il y a une image décomposée et les objets partiels prégénitaux sont déliés. Il n'y a pas d'ordre comme la psychose l'atteste. Aimer l'âme vise à aimer le même, tel que dans l'amour courtois. Si l'âme n'est pas sexuée, il n'y a donc pas de différence sexuelle.

L'amour vise l'être du partenaire, il vise à aller au-delà du semblant phallique, mais au-delà du semblant, il n'y a rien, comme la peinture de Giuseppe Arcimboldo le montre : on dirait que pour toucher l'âme, on voudrait aller au-delà des fruits et des légumes et des semblants, mais derrière tout cela, il n'y a rien, aucune consistance ni savoir sur le sexe.

Par ailleurs, lors du séminaire *Encore*, Lacan expose comment l'Autre est source de jouissance. Il écrit que « *parler d'amour est en soi une jouissance.* ³⁵² » Étant donné qu'elle aime le même, les mots d'amour entouraient La dame. L'objet d'amour est, en lui-même, les mots d'amour et la jouissance est évoquée par ces derniers, par l'Autre du langage. De ce fait, il y a une continuité entre l'Autre et la femme.

Comme nous l'avons expliqué avec la métaphore de l'amour, même s'il y a des substitutions, il n'y a aucune métaphore qui puisse répondre ni à ce qu'est l'être ni au désir du sujet. Les femmes sont amoureuses et jouissent de cette impasse de S (A/), de l'impossible à signifier l'amour, l'être, le désir. Impossible d'attraper l'âme. Cet intérêt est de l'ordre du Réel. L'impossible est un trou, pour cela, il comporte l'infini.

Le manque du signifiant « *La* » femme établit une relation d'assujettissement et d'amour entre la femme et l'Autre. Pour elle, l'accent est mis sur le signifiant qui manque dans l'Autre. **La position érotomaniaque est une solution au manque du signifiant de La femme.** Elle veut trouver sa signification à partir de l'interprétation des signes de jouissance

³⁵¹ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 13 mars 1973

³⁵² LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 13 mars 1973

de l'Autre qui provoquent son désir, puisque les signifiants maîtres qui signifient cet amour donnent des effets d'être. Cependant, c'est impossible d'attraper l'âme avec le langage.

« On n'y verrait que du feu si un discours, qui est le discours du maître — discours du maître qui ici peut aussi bien s'écrire "m'être" — ce qui met, ce qui met l'accent sur le verbe "être". » « Toute dimension de l'être se produit de quelque chose qui est dans le fil, dans le courant du discours du maître, de celui qui, préférant le signifiant, en attend ce qui est un de ses effets de lien assurément à ne pas négliger, qui est fait de ceci que le signifiant commande. Le signifiant est d'abord, de sa dimension, impératif.³⁵³ »

Lacan nous dit que par un effet signifiant, le signifiant maître a des effets impératifs sur les autres signifiants qui s'ordonnent autour de lui. Freud compare l'influence de la part de l'aimé à l'influence d'hypnose par le fait de porter les signifiants maîtres et le signifiant du désir. En effet, l'histoire de Psyché et Éros montre l'impasse. Le mythe est une bonne façon de dire comment les femmes ratent de leurs côtés le rapport avec Éros pour vouloir savoir quelque chose d'impossible par le biais de l'amour. Pourquoi qualifier d'érotomane le rapport féminin ?

Cela répondrait à la question à et la disposition de la femme à se prêter au fantasme masculin, tel que Soler explique le carrefour entre les sexes où se situe ledit « masochisme féminin » : « Il se produit au croisement de deux facteurs : la forme érotomaniaque de l'amour féminin, qui institue l'élue, et les conditions du désir de l'homme qui requièrent que l'objet ait la signification de la castration.³⁵⁴ »

C'est-à-dire qu'une femme peut viser d'être la préférée pour un homme à partir de l'interprétation de ses signes à lui, tels que le geste du père dans *On bat un enfant*. En dialectique avec l'homme, l'amour fétichiste peut lui donner une position d'exception. Cependant, se soutenir dans cette position peut mener à diverses complications. Pour cela, la femme doit s'inscrire dans le registre phallique pour ensuite se soustraire.

³⁵³ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 09 janvier 1973

³⁵⁴ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p.77

2.1.2.2.4 De l'érotomanie au masochisme

Tant Vialet que Fiumano, Soler et Malvine Zalcborg observent que la disposition érotomaniaque de la femme peut prêter au masochisme.

Soler situe alors une « mascarade masochiste » qui « se produit au croisement de deux facteurs : la forme érotomaniaque de l'amour féminin, qui institue l'élue, et les conditions du désir de l'homme qui requièrent que l'objet ait la signification de la castration. La complaisance des femmes engendre la mascarade masochiste, exhibition du manque en réponse au désir de l'Autre³⁵⁵». C'est-à-dire que la femme répond au fétichisme et aux conditions du désir de l'homme à partir de sa mascarade féminine.

Miller éclaire le masochisme féminin à la lumière de l'érotomanie féminine « Le masochisme féminin n'est qu'une apparence. **Le secret du masochisme féminin est l'érotomanie parce que ce n'est pas qu'il me batte qui compte, mais que je suis son objet, que je suis sa partenaire-symptôme, et c'est tant mieux, même si ça me ravage.**³⁵⁶ »

Il explique le masochisme féminin à partir du squelette de la relation de couple autour duquel la parole tourne. Il s'agit de la relation du parlêtre au partenaire-symptôme. Pour lui, c'est un os de la cure. Le sujet s'adresse à un autre parlêtre, à un corps sexué. Ne pouvant se fonder au niveau sexuel sur un rapport signifiant, cette relation passe par la jouissance du corps et de la langue, c'est-à-dire par le symptôme. La relation de couple suppose que l'Autre devienne le symptôme du parlêtre, c'est-à-dire le moyen de sa jouissance. Le signifiant est un moyen de jouissance.

Le mode de jouir au féminin exige que le partenaire parle et aime. L'amour est tissé dans la jouissance. La femme est poussée à se fétichiser, se symptomatiser, se voiler, se masquer et accentuer ses semblants pour son partenaire, tandis qu'elle fait de son partenaire un A/. Cela a comme effet l'ignorance d'une partie de sa jouissance. Cela suppose, dit Miller,

³⁵⁵ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 77

³⁵⁶ MILLER, Jacques-Alain, *L'os d'une cure*. France, Ed. Navarin, 2018, p. 88

un certain abandon de l'infini, mais à partir du semblant, une adoption au modèle mâle, c'est la *masque-ulin* de la femme.³⁵⁷ C'est-à-dire que les structures signifiantes du corps déterminent le partenaire-symptôme comme moyen de jouissance.

Le film de Lars Von Triers, *Breaking the waves* est analysé sous cet angle par Vialet et Fiumano pour montrer comment la disposition féminine à l'Autre et l'érotomanie peuvent mener jusqu'à se sacrifier dans une disposition toute masochiste. Ce film illustre comment une femme peut faire de son homme l'Autre absolu, répondant à toutes ses demandes et accédant à son fantasme comme si ses désirs étaient des ordres religieux. Puisqu'elle est sa femme, son désir, désir de l'Autre, devient un devoir. Chez elle, loi et désir de l'Autre sont un amalgame, équivalents.

Le film raconte l'histoire de Beth qui habite dans une communauté orthodoxe fermée et qui se marie avec un marin, Yann, extérieur à sa communauté. Elle est fascinée par son étrangeté. Il lui fait écouter de la musique qui lui est étrangère, l'introduit à ressentir la jouissance que cette musique moderne lui fait ressentir. La mère de Beth n'est pas très contente de ce choix. Le jour de leur mariage, ils ont des rapports sexuels dans les toilettes. On voit qu'elle vit sans trop de mystère le sexe et l'amour, ou plutôt qu'elle le suit et ne se questionne ni n'interprète le désir de Yann. Ils deviennent inséparables et à chaque fois qu'il part à cause de son travail en mer, elle ne supporte pas l'absence, elle le vit comme une menace d'anéantissement. Elle demande sa présence 24h/24h pour combler la fusion. En suivant la logique de sa communauté, elle vit cet amour qui la ravit en dialogue direct avec Dieu à travers la grâce et l'amour, divin cette fois. Elle se confesse et parle avec Dieu qui lui ordonne de ne pas être égoïste à l'égard de Yann. Elle fait de son homme une religion, un Dieu, un Autre **de qui** elle suit les mots à la lettre. Nous remarquons comment le Surmoi religieux et amoureux entre en résonance avec la voix surmoïque de la mère, qui signe fermement le lien entre l'amour et l'obéissance. « Son inspiration à l'absolu va la conduire à s'annuler dans cet amour fou qui prendra alors une tournure mortelle. Il s'agit de l'amour mortifère des érotomanes³⁵⁸».

³⁵⁷ MILLER, Jacques-Alain, *L'os d'une cure*, France, Ed. Navarin, 2018, p. 87

³⁵⁸ ZALCBERG, Malvine. *Ce que l'amour fait d'elle*. France, Éd. Odile Jacob, 2013. p.167

Un jour, en effet, Yann souffre d'un accident survenu sur la plateforme pétrolière sur laquelle il était missionné. Il reste à l'hôpital, paraplégique. Sur son lit d'hôpital, il commande à Beth d'avoir des rapports sexuels avec d'autres hommes et d'ensuite lui raconter. D'abord, Beth ne veut pas, mais au nom de Dieu et de l'amour, elle doit obéir et sacrifier son désir, son idéal, sa volonté aux demandes de son homme. Elle est poussée à l'obéissance de jouissance, poussée à jouir par le Surmoi. Elle suit à la lettre les ordres pervers de son homme qui sont écoutés impérativement et elle commence à se prostituer. En résultat : elle est expulsée de sa communauté, ce qui aboutit à ce qu'elle ne puisse plus se reconnaître elle-même : elle se perd et perd le peu de soutien symbolique qui venait de sa mère. Elle s'abandonne à une dérive pulsionnelle de jouissance illimitée jusqu'à la mort.

Vialet remarque que Beth dissout son sujet et sa volonté dans l'Autre absolu, elle confond (a) et A, ce qui devient une voie à la jouissance. De cette façon, les mots de la vertu, ou la *vers-tu*, évoquent les tribulations de celui qui recherche le désir dans la jouissance de l'Autre. Beth se place, selon Vialet, sous les coups d'un Autre anonyme qui prend la figure invisible du destin. Son homme prend le visage d'un Dieu méchant comme nous l'avons développé, et la vie devient un drame et un échec, une plage du réel. Cette position est activée par un Surmoi cruel et intraitable, une culpabilité morbide. Dans cette histoire, l'homme-dieu donne sa signification à Beth comme sujet, il devient son Autre. D'ailleurs, cette disposition de son objet soutient un temps son narcissisme. Ces deux conditions font qu'elle se perd dans l'abîme de la jouissance.³⁵⁹

Marisa Fumano voit dans ce film que Beth disparaît comme sujet pour obéir à la demande de l'Autre, son corps est livré à la jouissance de l'Autre dans l'attente de l'Un de l'amour, unique, incapable d'accéder à un vrai désir, à un désir subjectivé, une subjectivité. Plus son aliénation grandit, plus elle se perd dans la folie poursuivant ce que lui demande cet homme et plus son corps se met à errer, jusqu'à devenir un objet de jouissance, un corps de déchet laissé à la dérive, un objet perdu qui perd ce qui l'habille, de plus en plus exposé.³⁶⁰

³⁵⁹ VIALET-BINE, Geneviève. « Masochisme et pulsion de mort. Les trois masochismes », *Che vuoi*, vol. 32, no. 2, 2009, p. 59-71.

³⁶⁰ FIUMANO, Marisa. « 4. La jouissance féminine », *L'inconscient, c'est le social. Désir et jouissance chez nos contemporains*, sous la direction de Fiumano Marisa. ERES, 2016, p. 103.

Nous pouvons voir dans cette histoire le rapport de Beth à l'Autre, à sa demande absolue ; l'absence d'un tiers ainsi que les contingences, comme les circonstances d'isolement, la difficulté à trouver d'autres repères et à parler aux autres personnes, renforcent le lien entre la parole et la loi unique de l'Autre.

2.1.3 Discussion

La discussion sur le masochisme féminin est évoquée à l'époque où Lacan fait sa lecture du Phallus et privilégie la dimension symbolique.

À partir de la structure signifiante, Lacan explique que le masochisme féminin est employé comme parti des oppositions propres de la symbolisation, où l'homme et la femme font opposition tels que le sadisme et le masochisme. De cette façon, il y a une réciprocité et en conséquence un rapport entre sexes.

Il situe le masochisme féminin dans le cadre du registre de la signification phallique, à partir du rapport que chaque sexe établit devant la castration et le manque et la façon dont chacun se rapporte à l'autre par ce biais. En suivant Freud, Lacan reconnaît que la castration et l'Œdipe **fait** à l'homme, mais pas à la femme. La castration est la forme de manque d'objet qui négativise l'objet (-phi), en délimitant le désir par l'objet, en lui accordant un style de rapport à l'objet fétichiste. Dans ce cadre, la condition du désir de l'homme est l'angoisse et la castration. Il a besoin que son objet soit recouvert par l'angoisse et marqué par le manque.

D'ailleurs, Freud observe qu'il a besoin de **rabaisser la femme pour la faire son objet du désir et la séparer des traits tendres portés par sa mère. L'homme s'adresse à la femme à titre d'un objet sous les conditions que la loi de l'inceste impose. Il la fait son objet. Dans ce cadre, l'image de la femme masochiste, suffit pour évoquer le désir de l'homme. Pour cela, elle est un fantasme masculin.** À partir de ce cadre, Lacan établit deux possibles positions d'interrelation entre l'homme et la femme : le fétichisme et l'érotomanie.

Chez la femme, le *Penisneid* est la forme du manque d'objet de sa structure. Ce manque est redoublé par le manque du signifiant pour la femme, conséquence de l'absence du signifiant du sexe féminin et de sa jouissance. Cette absence a des effets entre les sexes, autant que le signifiant phallique, **car elle confronte l'homme à la menace de castration de laquelle il ne veut rien savoir. L'érotomane trouve la signification phallique à l'intérieur**

du discours et son désir n'est pas limité par l'objet. Son désir est orienté par le désir de l'Autre et à sa condition structurelle, se somme le manque du signifiant de La femme, cela fait qu'elle est plus sensible à l'aliénation aux signifiants de l'autre et est intéressée par son désir et la signification de La femme qu'elle pouvait effectuer de son rapport.

Lacan situe dans ce rapport le « masochisme féminin » dans la façon dont la forme d'objet fétichiste et l'érotomanaïque se répondent. Lacan affirme que le masochisme féminin est un fantasme de l'homme, qu'il relève à la fois d'une position fétichiste de l'homme et d'une position érotomanaïque de la femme dans laquelle cette dernière répond au désir et à la demande de l'Autre au travers de la mascarade masochiste.

2.2 Une théorie du féminin

Nous tenterons de montrer ici quelles sont les conditions de la sexualité féminine et de la théorie lacanienne du féminin qui ouvrent des possibilités et contribuent à la croyance d'un « masochisme féminin ». Bien que Lacan n'ait pas parlé de façon isolée du féminin ou de la féminité, il a travaillé tout au long de son enseignement sur les coordonnées du désir féminin, sur la distinction sexuelle de la castration, sur le signifiant femme, ainsi que d'autres spécificités du sujet femme. Il en résulte le fait que de nombreux psychanalystes développent aujourd'hui des arguments pour donner de la consistance à une théorie du féminin à partir des postulats lacaniens.

Nous commencerons par faire une articulation entre la théorie freudienne et la théorie lacanienne de la féminité, lesquelles sont basées sur le principe du manque de signifiant du sexe de la femme, principe qui amènera Lacan à prononcer son aphorisme « La femme n'existe pas ». Nous suivrons le chemin de cette question au fil de l'histoire pour voir comment la question a été travaillée et les problématiques que ce principe suscite.

Ensuite, soutenu des coordonnées de l'orientation de la sexualité féminine, Lacan reprend le travail de Joan Rivière sur la mascarade féminine pour tirer des conséquences sur la relation de la femme à la castration et au semblant. Cette construction donne une autre tournure à la théorie de la féminité. Nous exposerons ces difficultés et enjeux ainsi que des exemples, pour questionner sous l'angle de la mascarade, le masochisme féminin.

Enfin, nous ferons une lecture de l'Œdipe de la fille qui reste un des premiers sujets de la psychanalyse, mais dont le développement n'est pas symétrique à celui du garçon, comme cela a pu être retenu pendant plusieurs années de travail.

2.2.1 Du manque de représentant du sexe féminin à La femme n'existe pas

La référence à l'anatomie de l'homme n'est pourtant pas plus importante que la référence à celle de la femme pour soutenir l'édifice signifiant du Phallus comme certains théoriciens le dénoncent. Si l'organe phallique est devenu le signifiant repère de la jouissance de l'homme, du côté de la femme, selon Freud, il n'y a pas de signifiant de son sexe dans l'inconscient. Le savoir inconscient ne sait rien du sexe féminin, il est forclos. En effet, la réalité inconsciente du sexe ne connaît qu'un seul organe. « Il y a au départ une ignorance, un non-savoir que rien ne peut pallier où viendront se loger les premières théories sexuelles infantiles. »³⁶¹

Freud déduit ce fait psychique à partir de l'observation des enfants quand ils s'aperçoivent de la différence sexuelle et que les sujets n'ont pas tous un pénis. Il rapporte son observation : « Il y a une opposition intéressante dans le comportement des deux sexes : quand le garçon remarque la différence, il se montre indécis, peu intéressé, dénie sa perception. À cette perception fait suite en lui la fantaisie de la réalité effective de la menace de castration. Par rapport à la fille, il sent une répugnance face à cette créature mutilée ou une dépréciation triomphante de celle-ci. Mais ces développements appartiennent à l'avenir, même s'il ne s'agit pas d'un avenir très éloigné. »³⁶² Il observe des effets pour chaque sexe : pour le garçon, apparaît l'angoisse de castration et pour la petite fille, il naît l'envie du pénis, le *Penisneid*. De même, « avec la reconnaissance de sa blessure narcissique, s'instaure chez la femme, comme cicatrice, un sentiment d'infériorité. »³⁶³ Donc, pour les deux sexes, la

³⁶¹ ANDRE, Serge. « Que veut une femme ? » Ed. Navarin, 1986, p.17.

³⁶² FREUD, Sigmund. « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique », en *Œuvres complètes, Volume XVII*, Ed. PUF, p. 196.

³⁶³ FREUD, Sigmund. « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique », en *Œuvres complètes, Volume XVII*, Ed. PUF, p. 196.

féminité est forclosée dans l'inconscient et d'ailleurs, selon la thèse de Jacqueline Scheffer³⁶⁴, il y a pour les deux sexes, un refus du féminin.

De surcroît, l'organe masculin est élevé comme signifiant. Lacan remarque que ce n'est pas n'importe quel signifiant, le Phallus peut fonctionner comme Le signifiant par excellence, car comme un fait structural, il représente le défaut du signifiant. En revanche, le sexe de la femme n'est pas élevé comme signifiant, et pour cela, « pour les deux sexes, un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du Phallus. »³⁶⁵

Quelles problématiques entraînent-elles sur ce manque de signifiant ?

D'ailleurs, le manque signifiant du sexe féminin a comme effet le surgissement de l'énigme de la jouissance de la femme et de l'objet de son désir. On s'interroge sur le désir de la femme parce que ni le Phallus ni **la jouissance phallique ne font identité chez elle comme il le ferait chez l'homme**. Pour cela, en 1931, Freud pose la question et la laisse ouverte : que veut la femme ? « Voilà tout ce que j'avais à vous dire touchant la féminité. Mon exposé est certes incomplet, fragmentaire et parfois peu réjouissant. Si vous voulez en apprendre davantage sur la féminité, interrogez votre propre expérience, adressez-vous aux poètes...³⁶⁶ »

Curieusement, Freud renvoie aux poètes pour éclaircir quelque chose de la féminité, alors que Krafft Ebing, dans la préface de son ouvrage, dit le contraire afin de justifier la pertinence de son intérêt pour la vie sexuelle : « On pourrait admettre que les poètes sont meilleurs psychologues que les philosophes et les psychologues de métier, mais ils ont des sentiments et non pas des raisonnements.³⁶⁷ » Selon lui, aucun philosophe n'a prêté au sujet de l'amour qu'une attention secondaire et il n'a été traité que de façon superficielle,

³⁶⁴ SCHAEFFER, Jacqueline. *Le refus du féminin*. France, Ed. PUF, 2013

³⁶⁵ FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XVI, 1921-1923*, Paris, Ed. PUF, 1996, p.303.

³⁶⁶ FREUD, Sigmund. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Ed. Gallimard, 1936, p.149.

³⁶⁷ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Ed. Georges Carré, France, 1895.

notamment par Platon, Rousseau ou Kant. Il dit encore « ce que Schopenhauer et Hartmann disent de l'amour est tellement erroné et les conclusions qu'ils tirent sont si peu sérieuses. » Depuis longtemps, les questions sur l'amour et sur la femme restent dans l'ombre. L'ouvrage *Psychopathia sexualis* l'atteste.

Si nous revenons aux discussions de notre premier chapitre, nous verrons comment surgit la question sur la femme. Cette question avait déjà été évoquée par Krafft-Ebing, en faisant une lecture sur la façon dont le statut de la femme a changé au fil du temps et a pris un statut particulier. Avant, dit-il, « la femme était une propriété mobilière, une marchandise, objet de valeur, échange, don, tantôt instrument du plaisir, tantôt instrument de travail ³⁶⁸ ». Cette observation rejoint celle de l'anthropologue et l'ethnologue Levi Strauss en 1949 dans son ouvrage « *Structures élémentaires de la parenté* », où il visait à définir sur le plan formel les règles fondamentales de l'échange matrimonial. Il dit que « la femme cesse d'être une propriété mobilière, elle devient une personne ».

Ebing atteste une évolution qui amène la femme un statut particulier : « L'idée que la femme a le droit de disposer de sa personne et de ses faveurs commence à être adoptée et gagne sans cesse du terrain. La femme devient l'objet des sollicitations de l'homme. Au sentiment brutal du besoin sexuel se joignent des sentiments éthiques. **L'instinct se spiritualise, s'idéalise. La communauté des femmes cesse d'exister.** Arrivée à ce degré, la femme sent que ses charmes ne doivent appartenir qu'à l'homme qu'elle aime ; elle a donc tout intérêt à les cacher aux autres. Ainsi, avec la pudeur apparaissent les premiers principes de la chasteté et de la fidélité conjugale, pendant la durée du pacte d'amour. La femme arrive à ce niveau social quand les hommes abandonnant la vie nomade, se fixent à un endroit et créent pour la femme un foyer, une demeure. Alors, naît en même temps le besoin de trouver dans l'épouse une compagne pour le ménage, une maîtresse pour la maison. ³⁶⁹ ». La naissance du statut de la femme est un facteur et motif pour le développement psychique de la vie sexuelle. La femme, l'amour et la pudeur émergent en même temps et font passer de la vie primitive à la culture.

³⁶⁸ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Ed. Georges Carré, France, 1895, p. 3.

³⁶⁹ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Ed. Georges Carré, France, 1895, p. 5

Ebing dit que comme effet de cette idéalisation, « la communauté des femmes cesse d'exister³⁷⁰ ». Elle passe d'un universel à un singulier, à une individualisation au singulier. Il n'y a pas d'ensemble des femmes, comme dira Lacan plus tard. D'ailleurs, Ebing remarque que comme « la femme devient l'objet des sollicitations de l'homme », elle s'idéalise et la virginité prend de la valeur. La femme a un statut singulier, une idéalisation, elle devient une chose impossible à unifier et à représenter.

2.2.1.1 Le mystère de son désir

Comme un effet de sa représentation et du refus de l'inconscient, Freud attribue et localise chez la femme, un mystère du féminin, un lien à la mort, au trou et à une inquiétante étrangeté. Dans son article *Le motif du choix de coffrets*³⁷¹, publié en 1913, Freud montre à travers l'analyse des histoires que la femme a un lien à la mort et que la féminité reste comme un secret pour l'humanité, même pour les femmes. Elle échappe au langage et à la transmission et le corps de la femme soutient l'énigme.

En effet, ce principe du manque d'un organe qui dit quelque chose de la jouissance féminine a été repris par d'autres psychanalystes pour élaborer autour du féminin. Notamment, Granoff et Perrier, qui ont aussi contribué au congrès sur la sexualité féminine avec la communication « *Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins*³⁷² ». Dans cette communication, ils posent des questions autour de la jouissance féminine, telles que : si la relation homosexuelle masculine se réalise par le biais de l'érection pénienne, alors comment le plaisir de l'homosexualité féminine se fait-il ? Si la notion freudienne de la libido fait une référence majeure au Phallus, quelle serait une jouissance sans Phallus ?

La question est très intéressante et porte plus sur le désir et la jouissance féminine que sur la perversion féminine comme ils le présentent. Nous pouvons la reformuler autrement :

³⁷⁰ KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Ed. Georges Carré, France, 1895, p. 5

³⁷¹ FREUD, Sigmund. « Le thème des trois coffrets » publié en *Œuvres complètes, Vol. XII : 1913-1914*. Ed. PUF, 2005.

³⁷² GRANOFF, Wladimir, PERRIER, François « Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins. (1964) » publié en *Psychanalyse : revue de la société française de psychanalyse* (vol. 7, 1964), p. 141-199.

comment la femme se satisfait-elle dans son acte s'il n'y a pas de pénis comme signifiant du désir ? Le manque de représentant de la jouissance de la femme a été au centre des discussions autour de l'orgasme et du corps féminin. Cela relève d'une interrogation pour le désir et la jouissance féminine.

Granoff pour sa part, écrit en 1977 *La pensée et le féminin*³⁷³ où il relève la dimension d'étrangeté chez la femme, basée sur le refus du féminin, tant de la part de l'homme que de la femme et conclut que la femme produit de l'Unheimlich, de l'inquiétante étrangeté et il le montre à partir du Vide.

Dans le même sens, Julia Kristeva, dans son livre *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*³⁷⁴, estime que la féminité comporte de l'abject et que ses formes les plus représentatives sont la mère archaïque et le corps de la femme. Ces formes sans frontières, sans désirs ni lois, ni endroits propres — ce que Granoff nomme l'*Unheimlich* — relèvent de l'horreur et perturbent l'ordre et tout le système d'identité. Le sens est déconnecté et le Moi ne peut plus se soutenir.

Kristeva énumère plusieurs incidences dans lesquelles l'étrangeté apportée par le féminin a permis de faire avancer les subjectivités, la formation de la pensée ou de développer la société. De même, elle observe que l'utilisation des rituels dans les cultures où participent les femmes sont une façon de faire limite dans le système social, entre le sujet et l'abject.

Lacan, de sa part, en suivant Freud, indique qu'il n'y a pas un mot pour représenter la femme, il manque un *Vortellungsrepräsentanz*, une représentation parole. Cette représentation est refoulée et impossible à écrire dans l'inconscient. C'est par le fait que « le sexe de la femme ne lui dit rien si ce n'est par l'intermédiaire de la *jouissance* du corps. »³⁷⁵ Du fait que la jouissance n'est pas observable ni repérable dans le corps de la femme, il n'a pas la gaine charmante de s'élever au signifiant³⁷⁶, c'est-à-dire que son organe ne passe pas comme

³⁷³ GRANOFF, Wladimir, *La pensée et le féminin*, France, Ed. Minuit, 1976.

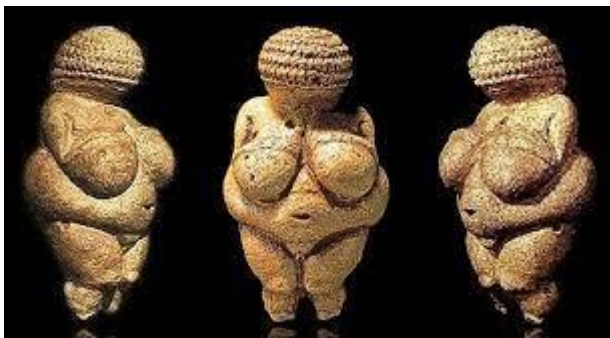
³⁷⁴ KRISTEVA, Julia. « Pouvoirs de l'horreur ». France, Ed Seuil 1980, p.10

³⁷⁵ LACAN, Jaques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 21 novembre 1972.

³⁷⁶ LACAN, Jacques. « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

signifiant. Il l'écrit laconiquement : *La* femme n'existe pas. Ceci est un fait de structure qui a des effets sur la division de la jouissance de chaque sujet et fait partie de l'impossibilité du rapport entre les sexes. Il indique que :

« *La Femme* dans son essence est tout aussi refoulée pour la femme que pour l'homme, et elle l'est doublement : d'abord en ceci que le *représentant de sa représentation* est perdu, on ne sait pas ce que c'est que *La Femme*, et ensuite que ce *représentant*, si on le récupère, est l'objet d'une *Verneinung*, car qu'est-ce d'autre qu'on puisse lui attribuer comme caractère que de *ne pas avoir* ce que précisément il n'a jamais été question qu'elle ait. Pourtant il n'y a que sous cet angle que, dans la logique freudienne, apparaît la femme : un représentant inadéquat, à côté le *Phallus*, et puis la négation qu'elle l'ait ...c'est-à-dire *la réaffirmation de sa solidarité avec ce truc* qui est peut-être bien son représentant, mais *qui n'a avec elle aucun rapport.* »³⁷⁷



Il développe cette idée lors du séminaire *D'un un Autre à l'autre* où il explique avec la Vénus préhistorique que la représentation de la représentation de la femme n'existe pas et selon les différents âges et époques, le représentant de la représentation de la femme change. La Vénus préhistorique

donc, n'est qu'une représentation de la représentation, car en réalité, les femmes n'étaient pas comme cela à l'époque.

C'est-à-dire que la jouissance et le désir de la femme ne sont représentés par aucun organe dans son corps, et pour cette raison, il n'y a pas un signifiant de la femme dans l'inconscient. Autrement dit et de façon plus succincte : *La* femme n'existe pas.

Il résulte de tout cela des conséquences sur la vie et la psychologie des femmes en général. En effet, le représentant de la jouissance phallique est donc le Phallus tandis que, du côté de la femme, un représentant n'existe pas. Cela entraîne diverses conséquences : Il n'y a

³⁷⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire D'un autre à l'Autre*, Ed. Staferla, Inédit

pas un universel de la femme³⁷⁸, la femme est essentiellement un trou, un vide signifiant qui offre la place au signifiant manquant pour projeter et voiler le signifiant Phallus. Elle est le signifiant qui manque à l'Autre et souvent associé avec l'Unheimlich, la Chose, le Vide, l'abject, l'ombre.

Son rapport à la castration n'est pas le même que celui de l'homme, Lacan l'écrit : « c'est qu'il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme, ça ne soit pas la castration, et pour tout dire, que ce soit à partir du réel, à savoir : mis à part un petit rien insignifiant — je ne dis pas ça au hasard — ben, elles ne sont pas castrables. Parce que le Phallus — dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est — eh bien elles ne l'ont pas. C'est à partir du moment où c'est de l'impossible comme cause, que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration, que l'accès à la femme est possible dans son indétermination. »³⁷⁹

Il n'y a pas un représentant de la femme et ceci est un fait de structure que les femmes doivent résoudre. La clinique l'atteste avec Dora pour qui la question est ce qu'est une femme. Chaque femme est confrontée à ce manque signifiant. Comme le dit Maleval : « Une femme ne s'apprend qu'en tant que manque, elle constitue toujours l'Autre sexe, »³⁸⁰ pour l'homme et pour elle-même.

Une question éthique

Alain Badiou propose une résolution à ce problème qui traverse chaque femme. Il dit que du fait de son irréprésentabilité, la jouissance fait un supplément. Il dit que « Une femme aurait, comme condition à sa jouissance, à décider de l'inaccessible quant à son existence. Cette dimension axiomatique de la jouissance seconde ne contredit nullement son caractère indicible. Certes, l'axiome énonce quelque chose, mais la décision de cet énoncé, le geste par lequel il est inscrit, n'est nullement énoncée dans l'axiome lui-même. Silencieusement, une

³⁷⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Ed. Seuil, p. 69.

³⁷⁹ LACAN, *Séminaire ...Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit, séance 12 janvier 1972.

³⁸⁰ MALEVAL, Jean-Claude. *La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique*. Éd. Seuil, 2000 p.123.

femme aurait, dans l'élément infini de sa jouissance, décidé qu'au regard de la jouissance première, ou phallique, il existe un point inaccessible qui en supplémente l'effet, et la détermine, elle comme pas-toute au regard de la fonction Phi.»³⁸¹ Une femme pourrait trouver une solution dans l'accrochage de sa jouissance. Cette solution serait effective si elle se dit que ce que veut l'homme est de jouir.

2.2.1.2 Le Non-lieu et l'ombre de la femme

René Major, de son côté, suggère qu'il y a un *Non-lieu* pour la femme et qu'elle s'ignore en tant que femme, c'est la cause de ce qu'elle ne cesse d'écrire, laissant dans l'écriture la trace du réel avec lequel elle entretiendrait un rapport privilégié.³⁸² Au contraire de Lacan qui dit que la femme « ne cesse de ne pas s'écrire », mais c'est la même chose finalement. René Major situe l'écriture comme un effort de la femme pour se signifier et capturer la Chose de son être.

« Que la femme s'ignore en tant que femme, c'est ce qu'elle ne cesse d'écrire, laissant à l'écriture la trace du réel avec lequel elle entretiendrait un rapport privilégié. C'est du moins ce que l'homme croit intuitivement percevoir du lieu de la jouissance toute féminine de son dire à propos de la femme. Supprimons le "la" de "la femme" pour le vouer au lieu-dit du signifiant, au non-lieu de la castration. C'est que la femme suggère à l'homme qui lui, a déjà son nom suspendu à l'apostrophe qui en fait l'article. »³⁸³

Major marque une direction vers l'écriture et la lettre. Il nous indique qu'il n'y a pas une écriture pour la femme, mais cela ne veut pas dire que les femmes n'essaient pas de se signifier et de s'écrire. Major travaille sur l'impossibilité d'écrire La femme à partir d'un réel qui ouvre à un rapport privilégié au féminin et le réel comme la voie royale vers l'inconscient. « *Pour la femme, nommément, le rapport entre la béance ineffable du réel de son propre*

³⁸¹ BADIOU, Alain. *Conditions*. Ed. Seuil Paris, 1992

³⁸² MAJOR, René. « Le non-lieu de la femme », dans *Le désir et le féminin*. Ed. Champs Flammarion. Paris, 1978. p.10-20.

³⁸³ MAJOR, René « Le non-lieu de la femme », *Le désir et le féminin*. Ed. Champs Flammarion. Paris, 1978. p. 9.

manque et le surgissement du signifiant ». ³⁸⁴En effet, le recours à l'écriture témoigne d'un effort pour essayer d'écrire ce qui reste comme réel et chaque femme aurait la possibilité d'écrire et de créer un signifiant de ce qu'est Une femme. Cependant, nous trouvons que faire exister la femme serait plus problématique, car cela devient de l'ordre du nécessaire, tel que le symptôme est de l'ordre du nécessaire.

La jouissance féminine dans l'Ombre

Michèle Montrelay écrit *L'ombre et le nom* où elle expose une analyse sur le ravissement de Lol V. Stein de Marguerite Duras. Elle était intriguée par le fait que Lol demure dans « la jouissance dans l'Ombre », tapie comme une bête. Elle soutient que la sexualité féminine est un continent noir parce qu'elle fait échec à l'interprétation dans la mesure où elle ignore le refoulement, elle est hors refoulement, hors nom du Père, hors symbolique. ³⁸⁵ L'une des thèses de Michèle Montrelay est que la jouissance féminine est la gardienne du narcissisme primaire, ce qu'elle a appelé l'Ombre. C'est le point réel, le point où le poète et le mystique s'abiment, ce qui de la femme ne peut pas se dire. Elle le définit comme « le royaume du rien où le réel prend corps comme imaginaire féminin primaire et non spéculaire. » ³⁸⁶

Lacan parle du continent noir comme le réel de la jouissance de l'Autre barré : le continent noir, c'est le vrai trou de la structure. Les femmes seraient plus amies du réel. Lacan dit qu'une femme serait Autre pour elle-même. Dans ce même sens, Montrelay décrit qu'une femme jouit de son corps comme elle le ferait du corps d'un autre. C'est ce qui la rend Autre à elle-même. Son corps contient le réel par ses événements. Son corps prend forme à la puberté, subit des pertes et échanges chaque mois, donne la vie et dans la grossesse, le corps change une autre fois.

³⁸⁴ MAJOR, René. « Le non-lieu de la femme », *Le désir et le féminin*. Ed. Champs Flammarion. Paris, 1978, p.13.

³⁸⁵ Bousseyroux, Michel. « Penser l'Ombre : féminité et jouissance féminine. Le manteau de Freud et la théorie des nuages », *Penser la psychanalyse avec Lacan. Marcher droit sur un cheveu*. ERES, 2016, pp. 201-223.

³⁸⁶ MONTRELAY, Michelle. *L'Ombre et le Nom. Sur la féminité*, Paris, Editions de minuit. 1977, p.208

« Dans l’Ombre où une femme se perd, il y a sa propre mère, aussi, « absente » et réelle — comme telle. À l’instant de l’accouchement, la mère réelle est rencontrée³⁸⁷. »

Ces événements réactivent son rapport au réel, d’un l’Autre sexe pour elle-même et de la dimension réelle de la mère. Montrelay remarque la ligne du rapport à la mère précœdipien, tel que Freud le mentionne, que sur ce rapport seraient construites les relations sociales et amoureuses. L’attachement tendre précœdipien à la mère a une grande importance sur l’avenir. Entre l’amour de l’homme et l’amour d’une femme, il y a un écart de phase, l’écart entre l’Œdipe et son en-deçà.

« La femme n’existe pas » n’est pas bien reçu

De même, nous trouvons d’autres lectures qui ont très mal pris l’énoncé « La femme n’existe pas ». Notamment, Laroche-Parent, dans son article pour la « Revue de la Société de philosophie du Québec », fait un commentaire de cet énoncé et du séminaire Encore. Elle trouve que postuler une inexistence de la femme comme la porter jusqu’à la condition mystique par un ensemble d’appareils de pouvoir, a pour conséquence de la délier de sa propre mémoire et de la chaîne de ses désirs (achevée dans la sublimation), en l’arrimant au système de l’Ordre phallique, où elle n’est pas-toute, où elle n’a pas accès à tout son être.

Laroche-Parent ajoute que quand Lacan dit que la femme est Autre, « elle n’y rentre que comme signifiant “m’être” de cette affaire de rapport au sexe³⁸⁸ » et que la femme « ne se situe que du discours.³⁸⁹ » Donc, pour elle la femme est doublement niée : dans une position de forclusion au niveau de la dimension sacrée et anéantie au lieu des discours d’autorité. Quand Lacan dit que La femme s’accomplit « hors sexe », Laroche-Parent lit que dans ce contexte, la femme est située sous une forme purement abstraite, sans lien à l’un et l’autre des sexes tels qu’ordonnés. Ainsi, « être-ange » ou « une par une » signifie qu’elles ne sont

³⁸⁷ MONTRELAY, Michelle. *L’Ombre et le Nom. Sur la féminité*, Paris, Editions de minuit. 1977, p. 139

³⁸⁸ LACAN, Jacques. « L’Étourdit », publié en *Scilicet*, no. 4, 1973, p. 21.

³⁸⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 09 Janvier 1973

admises que comme supports de lieux d'autorité, elles sont « subalternes » et dominées par les effets produits par cet appareil de pouvoir et de langage comme femme aliénée.³⁹⁰

En effet, elle lit Lacan pour confirmer sa théorie d'une psychanalyse normative, sexiste et machiste. Peut-être s'agit-il d'un problème de lecture, car lire le séminaire *Encore* sans un contexte préalable de l'enseignement de Lacan, c'est se heurter à la tâche d'un déchiffrement aride.

La jouissance reste sans nom

Sol Aparicio montre dans la clinique comment se présente le principe de l'inexistence de la femme et partage le cas d'une femme qui, très souvent, dit : « Je ne me sens pas femme », confrontée à l'inexistence du signifiant de La femme, dans l'attente d'un signifiant maître qui la représente. Un jour, cette femme est marquée par son changement de statut civil. « Plus précisément, par la demande en mariage, qui fut faite dans les règles. L'effet est fulgurant. Sa plainte et son malaise s'évanouissent, ses rapports à ses semblables s'apaisent. Elle peut se dire "femme" au moment où un homme lui demande de devenir la sienne.³⁹¹ »

Aparicio souligne cette opération signifiante qui transforme l'objet non désiré qu'elle était, en femme d'un homme. Cependant, après, se révèle la question initiale sur l'être femme qui n'était en fait pas résolue. C'est au moment où elle pense devenir femme grâce au signifiant et par le don d'une parole d'amour qui la reconnaît comme femme, qu'elle découvre qu'elle ne l'est pas complètement à cause de sa jouissance, ou *pas-toute* en tout cas. Elle avoue la persistance de têter le pouce qui lui fait honte. Cela la divise et explique qu'elle voudrait lutter contre, mais que ça s'impose à elle. Elle énonce alors ce principe : une femme doit prendre du plaisir avec son partenaire. Et elle en déduit que le sien n'est pas un plaisir de femme, mais d'enfant, un plaisir infantile dérobé à l'Autre. Car c'est surtout quand elle éprouve le poids de la demande de l'Autre qu'elle se console en s'abandonnant à ce suçotement jadis censuré par son père. C'est un plus-de-jouir avec lequel elle évite de se confronter à la privation.

³⁹⁰ LAROCHE-PARENT, Madeline. « La femme (dite barrée) selon l'approche lacanienne » publié en Revue de la Société de philosophie du Québec : Philosophiques, 12 (1), 165–176

³⁹¹ APARICIO, Sol. « Femme d'un homme », publié en *La clinique lacanienne*, vol. 11, no. 1, 2006, pp. 85-89.

La succion du pouce devient dès lors symptôme du non-rapport sexuel. Le partenaire du sujet dans l'amour ne coïncide pas totalement. L'Autre de son amour est la figure idéalisée d'un amant châtré. Même si elle idolâtre son homme, sa jouissance reste à elle un secret.³⁹²

Sol Aparicio apporte un problème supplémentaire à celui du signifiant La femme, en tant que la femme n'existe pas, ne peut pas s'écrire, ne passe *pas-toute* par le phallus, subit une jouissance à côté du signifiant. Autrement dit, du fait que le signifiant "La" femme, comme représentant de la jouissance féminine, n'est pas entièrement dans la dimension symbolique, la dimension réelle apparaît. En effet, le problème de l'inexistence de "La" femme se pose pour toutes les structures et chez toutes les femmes, mais chacune résout ce manque signifiant à sa façon. Chaque femme dans sa singularité, une par une, trouve une solution et doit s'inventer.

La jouissance féminine autant que La femme restent alors irréprésentables. En tant que la femme n'est *pas-toute* phallique, elle aura des défis à traiter de sa jouissance. Cependant, ils se trouvent dans le registre phallique où le signifiant phallique se situe à la place du manque et a des effets dans le traitement de la jouissance au corps. Ce signifiant offre une limite, un bord, une localisation et un semblant.

2.2.1.3. Les problèmes de l'inexistence de La femme chez l'homme

Nous avons établi au point 2.1.2.2 *Le fétichisme masculin et le besoin de rabaissement* que les conditions du désir et amour chez l'homme ont comme origine l'Œdipe et l'interdiction de l'inceste. D'ailleurs, nous avons expliqué que le courant tendre qui rappelle la mère n'est pas facilement assimilable avec le sexuel et que, comme solution, l'homme doit rabaisser des femmes pour les définir comme de nouveaux objets sexuels. De ce fait, il fait une division entre la femme chaste et la femme de mauvaise réputation. Ces

³⁹²APARICIO, Sol. « Femme d'un homme », publié en *La clinique lacanienne*, vol. 11, no. 1, 2006, pp. 85-89.

conditions du désir plus le manque signifiant de La femme, entraînent des problématiques dans la relation qu'un homme peut établir avec une femme.

Dans l'article *D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme*, Freud expose que la nécessité de la castration pour désirer est propre aux hommes, pas aux femmes et que pour motiver leur désir, les hommes préfèrent des femmes avec lesquelles ils peuvent faire preuve de leur puissance et qui sont marquées par le signe de la castration :

« C'est à une telle femme qu'il consacre de préférence sa puissance sexuelle, même si sa tendresse va tout entière à une femme de plus haut niveau. On observe très fréquemment, chez les hommes appartenant aux classes sociales les plus élevées, le penchant à garder longtemps leur maîtresse et même à choisir pour épouse une femme de condition inférieure ; il se peut qu'il n'y ait, aussi dans ce cas, rien d'autre que la conséquence du besoin d'avoir un objet sexuel rabaisé auquel est liée psychologiquement la possibilité de la satisfaction complète. »³⁹³

Face à ces conditions, la création de la Dame dans l'amour courtois fut une solution pour l'homme pour faire avec l'inexistence de La femme, ses conditions incestueuses et la cause du désir. L'amour courtois, comme Lacan le développe dans son séminaire sur l'Éthique, c'est *la sublimation de l'objet féminin*. Il définit la sublimation comme : « la formule la plus générale que je vous donne de *la sublimation* est ceci : qu'elle élève un objet — et ici je ne me refuserai pas aux résonances de calembour qu'il peut y avoir dans l'usage d'un terme qui est celui que je vais amener — à *la dignité de la Chose*. »³⁹⁴

L'exaltation de la femme, élevée à la dignité de la Chose, est une forme de sublimation de ce manque signifiant qui laisse voir le Réel. « L'amour courtois, c'est une façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel en feignant que c'est nous qui y mettons

³⁹³ FREUD, Sigmund « Sur le plus général des rabaissements » publié en *Œuvres complètes Volume XVI, 1921-1923*, Paris, Ed. PUF, 1996

³⁹⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire L'Éthique de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 20 janvier 1960

obstacle.³⁹⁵» En fait, l'inexistence de la femme (parmi d'autres) est une raison pour laquelle il n'y a pas de rapport sexuel entre homme et femme.

Du côté de l'homme alors, la femme n'existe pas non plus et il doit résoudre l'énigme, ayant comme difficulté le besoin de séparer l'objet sensuel du tendre. Ils doivent résoudre le fait que la femme présentifie la Chose, « que *La Chose*, elle, assurément n'est pas sexuée. C'est probablement - dit Lacan- ce qui permet que nous fassions l'amour avec elle, sans avoir la moindre idée de ce que c'est que la Femme comme chose sexuée. »³⁹⁶

2.2.1.4. Les femmes sont sensibles à la nomination ?

Nous voudrions reprendre le développement que nous avons exposé au point **1.2.2.4 *Soumission au signifiant maître***, sur la problématique posée par Ellie Reglan : si une femme est assujettie aux signifiants d'un homme, cela peut se traduire en liens de pouvoir et de domination au niveau signifiant. Nous nous questionnons sur les effets de l'inexistence du signifiant « La » femme. Rendent-ils sensibles les femmes à la nomination et pourtant « aliénables » au signifiant de l'Autre ?

Nous faisons l'hypothèse que la femme est sensible à la nomination, car « la nomination vise à nommer un réel, la jouissance qui *ex-siste*, qui se trouve hors symbolique et permet ainsi de nouer l'imaginaire et le symbolique au réel. Donner un nom est une façon de dire. Par le dire de la nomination, nommer devient « n'hommer³⁹⁷ ». « N'hommer » est un acte, une décision inconsciente qui relève du signifiant, mais avec la condition de produire un trou.

La femme est sensible à la nomination comme effet du manque signifiant « La ». Carmen Gallano³⁹⁸ écoute chez certaines femmes que le motif pour rester dans une relation

³⁹⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 20 février 1973

³⁹⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 12 mars 1969

³⁹⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire, R.S.I.*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 18 mars 1975,

³⁹⁸ GALLANO, Carmen « Des liens qui tuent : us et abus du fantasme dans un couple ». *l'en-je lacanien*, 203/1 no ;1 Eres, P. 95-110.

amoureuse mais conflictuelle ou de souffrance, est la captation de l'offre amoureuse que l'homme la fait sentir femme en lui disant à quel point il se sent « homme heureux » ou bien, qu'elle s'assure être La femme-exception, tout pour lui. Être toute ou être puissante, c'est souvent la sensation que les femmes décrivent quand leurs hommes leur demandent pardon pour leurs maltraitances.

Pour conclure, « La femme n'existe pas » est une façon de déconstruire la logique universalisante à l'endroit de la féminité. Ce concept invite à penser chaque femme de façon singulière, ainsi que la dimension réelle qui s'impose dans sa jouissance et dans l'expérience de la féminité, au lieu où il n'y a pas de mots ni de mesures, qui pousse à s'arracher aux normes et à l'universel pour expérimenter un territoire illimité, tel que Freud l'explique avec son article des trois coffrets, puisque de La femme, on ne peut rien dire.³⁹⁹

2.2.2 La mascarade féminine

Nous avons montré comment, à la place du signifiant de la femme, il y a un vide, une absence signifiante, un signifiant qui manque dans le trésor signifiant. De ce manque, chaque femme doit faire avec et à sa place, chaque femme invente un voile pour occulter et laisser voir ce manque qui a des effets chez l'homme.

Nous pouvons trouver le fondement de cette invention dans « La signification du Phallus » où Lacan interprète les rapports sexués entre être et avoir le Phallus pour entrer en relation et s'approcher de l'altérité avec l'autre sexe, que les hommes et les femmes sont condamnés à emprunter. Les détours de la parole, le Phallus et les équivoques du langage où règnent les masques du paraître : le vouloir être le Phallus, objet du désir de l'Autre donne forme à la mascarade côté féminin, et avoir ou pas l'organe qui en porte la marque consiste en une parade virile côté masculin.⁴⁰⁰

³⁹⁹ LEGUIL, Clotilde. « Penser le genre féminin par-delà les normes », *Études*, vol. mai, no. 5, 2016, pp. 51-62

⁴⁰⁰ LIGET, Fouzia. « La comédie des sexes : sexualité féminine et sexualité masculine », *La Cause du Désir*, vol. 81, no. 2, 2012, pp. 37-40.

Lacan récupère de Joan Rivière le terme de mascarade pour faire référence à la féminité. Ce terme est très pertinent et permet d'ouvrir la discussion sur la féminité entre la passivité, l'activité et le narcissisme féminin.

« On peut dire que l'Idéal viril et l'Idéal féminin sont figurés dans le psychisme par autre chose que cette opposition activité-passivité dont je parlais tout à l'heure. Ils ressortirent proprement d'un terme que je n'ai pas, moi, introduit, mais dont une psychanalyste a épinglé l'attitude sexuelle féminine — **c'est la mascarade.** ⁴⁰¹ »

Comment ce terme fut-il construit ?

Nous avons montré la similitude entre la pensée de Freud et celle de Nietzsche concernant l'image de la femme narcissiste et fatale. Peut-être connaissaient-ils leurs travaux ou bien l'esprit de l'époque était ainsi. Freud utilise le terme du narcissisme pour expliquer la féminité et sa façon naturelle d'aimer ou de s'approcher des autres. Il observe chez les femmes un narcissisme accentué à l'égard de l'homme. Selon lui, les femmes s'aiment elles-mêmes.

En ce qui concerne la mascarade féminine, Nietzsche voit aussi le caractère trompeur de la féminité, il vise la mascarade chez les femmes, des pantomimes pour montrer leur haute valeur. Il écrit : « par amour, les femmes prennent entièrement la forme sous laquelle elles vivent dans l'imagination des hommes dont elles sont aimées ⁴⁰² », « il y a des femmes qui n'ont pas, , mais capables, justement, d'éveiller le plus fortement le désir de l'homme : il part en quête de leur âme et jamais ne cesse de la chercher. ⁴⁰³ »

D'ailleurs, il observe les concessions qu'une femme fait par amour. Il dit qu'elles peuvent être des « **victimes volontaires** » : « il n'est pour les femmes de valeur, meilleur moyen de rendre la vie plus facile à leurs maris, si ce sont de grands hommes célèbres, que de se faire en quelque sorte le réceptacle de l'hostilité générale, et à l'occasion, de l'humeur

⁴⁰¹ LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit

⁴⁰² NIETZSCHE, Frederic. *Human, trop human*, France, Ed. Gallimard, 1988. p. 248

⁴⁰³ NIETZSCHE, Frederic. *Human, trop human*, France, Ed. Gallimard, 1988. p. 249

manifeste par les autres. Les contemporains passent d'ordinaire beaucoup d'erreurs et de fioles à leurs grands hommes, voire des actes d'injustice grossière, pourvu qu'ils trouvent quelqu'un, une victime à maltraiter, à immoler pour soulager leur bile. Il n'est pas rare qu'une femme se découvre l'ambition de s'offrir à un tel sacrifice, et le fait est que l'homme peut alors s'en montrer fort content, à condition d'être assez égoïste pour accepter auprès de lui cette sorte de paratonnerre, parafoudre et parapluie volontaire ⁴⁰⁴».

Cette approche de la femme narcissique est pour Freud un fondement du masochisme féminin, mais pour Nietzsche, cela dénote le caractère trompeur de la féminité, il serait, si le terme existait à son époque, une mascarade féminine.

En suivant la discussion, Lou Andreas Salomé explique qu'il y a un versant du narcissisme chez la femme qui s'adresse aux autres personnes et qui va au-delà de soi-même, même s'il faut supporter un certain degré de souffrance. Elle dit qu'il y a une libido de tendance féminine, quelque chose de l'expression sexuelle originaire qui n'est pas élucidée, dans l'accentuation du caractère masochiste où le moi détermine la douleur et le renversement de l'activité en passivité, en même temps qu'une forte tendresse. ⁴⁰⁵

Le terme de narcissisme, dans son versant économique, est utilisé pour justifier la position active et passive selon les sexes.

Nous avons cité précédemment l'article de Freud *Pour introduire le narcissisme*, afin de montrer comment, à l'occasion de faire la différence entre un amour féminin et un amour masculin, il décrit une femme narcissique, image qui contribue à l'idée d'un masochisme féminin par le biais du renversement de la libido sur elle-même.

Nous voudrions évoquer le même paragraphe pour le lire sous l'angle de la mascarade féminine :

«Différent est le développement du **type féminin** le plus fréquent et **vraisemblablement le plus pur et le plus authentique**. Dans ce cas, il semble que, lors du développement pubertaire, la formation des organes sexuels féminins, qui

⁴⁰⁴ NIETZSCHE, Frederic. *Human, trop human*, France, Ed. Gallimard, 1988. p. 259

⁴⁰⁵ ANDREAS-SALOME, Lou. «Le narcissisme comme double direction (1921)», Marie-Claire Durieux éd., *Le narcissisme*. Presses Universitaires de France, 2002, pp. 149-175.

étaient jusqu'ici à l'état de latence, **provoque une augmentation du narcissisme originaire**, défavorable à un amour d'objet régulier s'accompagnant de surestimation sexuelle. Il s'installe, en particulier dans le cas d'un **développement vers la beauté, un état où la femme se suffit à elle-même**, ce qui la dédommage de la liberté de choix d'objet que lui conteste la société. **De telles femmes n'aiment, à strictement parler, qu'elles-mêmes à peu près aussi intensément que l'homme les aime.** Leur besoin ne les fait pas tendre à aimer, mais à **être aimées**, et leur plaît l'homme qui remplit cette condition. On ne saurait surestimer l'importance de ce type de femmes pour la vie amoureuse de l'être humain. De telles femmes exercent le plus grand charme sur les hommes, non seulement pour des raisons esthétiques, car elles sont habituellement les plus belles, mais aussi en raison de constellations psychologiques intéressantes. »⁴⁰⁶

Si on relit cette assertion sous l'angle de la mascarade, nous pouvons voir comment Freud parle de l'amour féminin comme s'il décrivait la mascarade et en faisant référence au narcissisme, expliquant une position phallique : « L'augmentation du narcissisme originaire » est une façon de dire les gains et la jouissance phallique de la femme à l'égard de l'homme.

Freud dit que les femmes aiment être aimées, plaire, être intéressantes et exercer le plus grand charme sur les hommes. Autrement dit, causer le désir avec sa mascarade. Comme nous l'avons exposé, la discussion sur la femme en termes de narcissisme, tels que Lou Andreas-Salomé ou de Groot le propose, est un principe pour soutenir « le masochisme féminin » en tant que la femme retient narcissisme et libido.

Dans cette discussion, le terme de « mascarade » est plus précis. L'introduction de ce terme ouvre un biais pour expliquer la féminité en plus de l'angoisse de castration, du narcissisme et de la discussion sur l'actif et le passif. Sous l'angle de la mascarade, le masochisme a un intérêt pour la réponse de l'autre sexe, la mascarade est établie pour la récompense de causer le désir. Ce terme déplace le débat du féminin à partir de la notion du

⁴⁰⁶ FREUD, Sigmund « *Pour introduire le narcissisme* » publié en *Œuvres complètes Volume XII 1913-1914*, Ed. PUF, Paris, 1988

narcissisme, passif, féminin, et le situe dans le registre phallique selon la différence sexuelle, c'est-à-dire à partir du fonctionnement qui se trouve dans la castration chez la femme.

En effet, Hélène Deutsch avait suspecté ce jeu de vérités. Elle disait que la femme pouvait supporter la douleur en faisant un calcul, afin de recevoir en échange l'amour d'un homme comme consolation. Si l'on superpose, c'est par le biais de l'amour et en causant le désir de l'homme que la femme récupère de la jouissance et la signification phallique.

2.2.2.1 Principes freudiens de la mascarade

« *La mascarade* n'est pas ce qui entre en jeu dans *la parade* — nécessaire au niveau des animaux à l'appariage, et aussi bien la parure se révèle telle là généralement du côté du mâle — *la mascarade* a un autre sens dans le domaine humain, c'est précisément de jouer au niveau non plus *imaginaire*, mais *symbolique*.⁴⁰⁷ »

La mascarade est à la femme ce que la parade est à l'homme. Ils sont deux façons de jouer au domaine de l'appariage, du domaine du Phallus. Cette répartition a comme fondement les rapports du Phallus au manque à partir de la signification de la différence sexuelle.

En ce qui concerne les positions sur cette différence sexuelle, Freud a repéré que les femmes avaient inventé le voile et le tressage.

« On estime que les femmes ont apporté peu de contributions aux découvertes et aux inventions de l'histoire de la culture, peut-être ont-elles quand même inventé une technique, celle du tressage et du tissage. S'il en est ainsi, on serait tenté de deviner le motif inconscient de cette réalisation. C'est la nature elle-même qui aurait fourni le modèle de cette imitation en faisant pousser, au moment de la puberté, la toison pubienne qui cache les organes génitaux. »⁴⁰⁸

⁴⁰⁷ LACAN, Jacques. Livre XI. Séminaire sur les concepts fondamentaux de la psychanalyse, Ed. Seuil, 2014, p 176

⁴⁰⁸ FREUD, Sigmund. « La féminité », publié en *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 2002, p.150-181.

Cette hypothèse ne fut confirmée qu'en 1994 par Elizabeth W. Barber, professeure de linguistique et d'archéologie à l'Occidental College de l'Université de Los Angeles. Elle a découvert que sur les premières représentations féminines néolithiques, il y avait déjà des vestiges de tissus. Les Vénus paléolithiques portaient des sortes de jupes faites à partir de tresses de fibres végétales. C'est une découverte insolite, car les chercheurs pensaient que les tissus avaient été inventés après la sédentarisation. Ces figurines paléolithiques montrent que le tissu est antérieur au néolithique, que le tressage est une forme d'écriture et qu'il dérive, selon son hypothèse, d'une activité féminine⁴⁰⁹.

Cette découverte est en accord avec l'observation de Freud et son hypothèse que le tissage et le tressage sont des techniques inventées par les femmes sous le motif inconscient de voilage de la castration. Le voile couvre ce qu'il n'y a pas, à savoir, le signifiant du désir et de la jouissance. Sa présence représenterait la jouissance féminine et donc, la représentation de La femme. La mascarade fait avec ce manque comme une façon de voiler celui-ci et signifier le signifiant manquant de la femme.

2.2.2.2 Invention du terme de la mascarade féminine : Joan Rivière

Ce principe freudien a mené Joan Hodgson Rivière en 1929 à élaborer l'article « La féminité en tant que mascarade », où elle a présenté la notion de mascarade féminine en expliquant comment la féminité est, en soi, un voile, une mascarade.

« Le lecteur peut se demander quelle distinction je fais entre la féminité vraie et la mascarade. En fait, je ne prétends pas qu'une telle différence existe. Que la féminité soit fondamentale ou superficielle, elle est toujours la même chose ». ⁴¹⁰

⁴⁰⁹ WAYLAND BARBER, Elizabeth "Women's Work: The First 20,000 Years Women, Cloth, and Society in Early Times" Ed. Norton and Co, 1996

⁴¹⁰ RIVIERE, Joan « La féminité en tant que mascarade » publié en *Féminité mascarade, Etudes psychanalytiques*, textes réunis par Marie-Christine Hamon, Ed. Du Seuil, France, 1994, p. 198

Lors de la création de la mascarade féminine, elle montre l'ensemble des opérations psychiques qui se rapportent à une position phallique de défense contre la castration chez la femme : défenses, fantasmes et élaborations imaginaires.

Pour l'expliquer, elle partage un cas de sa clinique. Il s'agit d'une femme couronnée de succès dans son milieu professionnel, accomplie dans sa profession, sociable, bonne mère, épouse et satisfaite d'une indéniable réussite. À la suite d'une présentation professionnelle, elle s'approprie le Phallus quand elle retire de la gloire, des applaudissements à son travail. Après la conférence, des auto-reproches d'avoir mal fait lui arrivent à l'esprit. Pour se rassurer, elle se rapproche d'un type d'homme, substitut du père, par crainte d'une castration rétorsive.

De cette façon, elle se déguise en femme passive à l'égard des hommes pour à la fois dissimuler sa masculinité et éviter les représailles qu'elle encourt à jouir du Phallus -du père- qu'elle s'est approprié. Elle se défend contre les aspirations phalliques qui pourraient menacer le statut masculin. Son semblant de femme passive et châtrée servira à tromper l'Autre et elle-même.

À partir de ce cas, Joan rend compte de la dimension phallique où se situe la femme, de la façon dont la féminité est un masque pour dissimuler l'existence de sa masculinité et éviter les représailles, comme un moyen d'éviter l'angoisse, en tant que mode primaire de jouissance sexuelle. De plus, ce masque revendique la soumission féminine devant le semblant masculin.⁴¹¹ Sa proposition montre comment les femmes usent de leur féminité comme d'un masque, un semblant, car il touche au plus réel de l'inconscient et au trou du refoulement.⁴¹²

Par cette apparence féminine qui se joue du semblant Phi une femme déjoue la menace de la castration. La scène comporte le désir de tromper l'Autre en lui montrant une féminité qui assure l'impunité, c'est-à-dire, pour ne rien risquer, il n'y a qu'à faire semblant d'être

⁴¹¹ RIVIERE, Joan « La féminité en tant que mascarade » publié en *Féminité mascarade, Etudes psychanalytiques*, textes réunis par Marie-Christine Hamon, Ed. Du Seuil, France, 1994, p. 203

⁴¹² SOLER, Colette. *Des hommes, des femmes*, publié en Séminaire du collège clinique de Paris, année 2017-2018. Editions du Champ lacanien. p.215

châtrée. En effet, elle peut faire une mascarade de châtrée pour se défendre et pour attirer la parade masculine en même temps.

D'autre part, Joan Rivière propose que le semblant féminin ne soit pas exclusivement réservé aux femmes. Elle raconte le cas d'un homme ouvertement homosexuel qui se masturbe devant le miroir habillé des traits de l'image de sa sœur. Son attitude consciente est un désir d'être une femme pour se protéger de l'anxiété de posséder un pénis. En se déguisant en femme, il se protégeait du réel de sa jouissance. Nous trouvons que ce cas n'est pas du même ressort chez l'homme que chez la femme, car la mascarade de la femme sert aussi à faire lien avec l'homme. En ce cas, il est détaché du lien et la « féminité » est prise en solitaire, certainement il trompe l'Autre, mais il le fait sans voile, dans le réel. Quand Phi est isolé, comme nous l'avons expliqué, il perd sa fonction signifiante alors. Nous pourrions considérer ce cas plutôt du côté de la perversion.

Rivière propose donc la formation de la mascarade comme un mécanisme qui correspond à la fonction du voile, pour cacher et tromper l'Autre en lui montrant une scène. Elle cache et montre à l'homme et à l'Autre la castration et le manque signifiant.

2.2.2.3 Mascarade trompe l'œil

Lacan affirme que : « La mascarade n'est pas ce qui entre en jeu dans la parade — nécessaire au niveau des animaux à l'appariage, et aussi bien la parure se révèle-t-elle généralement du côté du mâle — la mascarade a un autre sens dans le domaine humain, c'est précisément de jouer au niveau non plus imaginaire, mais symbolique. ⁴¹³»

Il situe la mascarade sur le registre symbolique, au niveau de la dialectique phallique ; au niveau du manque et de la substitution. La mascarade est élaborée autour d'un vide. Comme un tissu ou un voile, elle vient voiler la privation du Phallus, étant une disposition réelle et non symbolique, ainsi que le manque du signifiant du sexe de la femme. La mascarade se comporte selon les repères et conditions du désir : de la castration.

Lacan dit que la mascarade se construit du côté male, sur le registre phallique. Cela fait que la femme que la porte rejette une part de sa féminité, car elle s'aliène aux signifiants

⁴¹³ LACAN, Jacques. *Séminaires sur les concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 27 mai 1964

du désir de l'homme et sa mascarade est utilisée comme défense contre la castration. Le masque de la féminité est utilisé pour éviter l'angoisse et éviter la vengeance qu'elle redoute de la part de l'homme, comme l'explique Joan Rivière. Avec la mascarade, la femme montre qu'elle n'a pas de pénis et n'a donc rien à perdre, en gardant d'un autre côté, son trésor. Dans le cas cité par Joan Rivière, la femme faisait semblant d'être faible alors qu'elle réussissait dans le travail, ou bien, dans la réussite, elle n'était *pas-toute* phallique.

Pour établir la mascarade, la femme monte une scène au regard de l'homme afin de cacher sa propre castration et susciter le désir de l'homme pour qu'il trouve chez elle « son heure de vérité⁴¹⁴ ». La mascarade est un arrangement inconscient pour faire le semblant du Phallus, en tant que signifiant du désir de l'Autre. A cette fin, elle lit chez l'homme les signes qui indiquent ce qui lui manque ou comment il y manque. « Ces idéaux prennent vigueur de la demande qu'ils sont en pouvoir de satisfaire, qui est toujours demande d'amour, avec son complément de la réduction du désir à la demande. ⁴¹⁵ » La femme fait appel aux signifiants de L'Autre pour la définir. Le désir est évoqué entre deux signes, par la béance du signifiant. C'est une élucubration de savoir avec l'absence.

Lacan explique le jeu de trompe-l'œil impliqué dans la castration et la référence à la réalité. Il met en exergue une tension entre évocation et révocation de la castration qui se situe du côté du manque et de sa possible mise en forme :

« C'est pour autant que nous avons affaire au cœur de l'expérience de l'inconscient, à cet organe, déterminé chez le sujet par une insuffisance, celle qui est organisée dans le complexe de castration, que nous avons à voir dans quelle mesure l'œil est intéressé dans une dialectique semblable. Eh bien, dès le premier abord, nous voyons dans la dialectique de l'œil et du regard, qu'il n'y a point coïncidence, mais foncièrement leurre. ⁴¹⁶ »

La mascarade féminine fonctionne comme une organisation *trompe l'œil* inconsciente. Elle serait simultanément une représentation de ce qu'il n'y a pas, un spectacle, une image qui

⁴¹⁴ LACAN, Jacques. *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p.12

⁴¹⁵ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Écrits*. Paris, Ed. Seuil, 1966. p. 694

⁴¹⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire sur les concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 04 mars 1964.

visé à fasciner, attirer le regard, et une énigme, l'irreprésentable, qui vise à destituer le regard.⁴¹⁷ Le trompe-l'œil est fondé sur les mécanismes de la vision et l'illusion pour troubler la perception du réel.

La peinture du peintre antique Zeuxis est un exemple de trompe-l'œil. Dans une compétition qui l'opposait au peintre Parrhasius, où il avait représenté des raisins si parfaits que les oiseaux sont venus voler autour, Zeuxis peint un voile sur un mur. Son jeu implique que ce que je regarde n'est jamais ce que je vois, il s'agit de tromper l'œil, non pas par l'apparence, mais que c'est par ce qui est donné à supposer au-delà de cette apparence, qu'est le triomphe sur l'œil du regard.⁴¹⁸

En suivant la lecture de Jean Michel Vives, le trompe-l'œil consiste à cacher le manque et à maintenir l'illusion que l'objet est présent. Cela relève de la fonction de l'imaginaire avec ses rapports au réel et à la représentation. Dans cet enjeu, la fonction du regard prend de l'ampleur et est essentielle, car la mascarade donne à voir la castration en faisant étalage d'autre chose : un voile, une fiction qui désigne la place du sujet féminin ailleurs que là où il est. La mascarade est le traitement de la présence ou de l'absence de l'organe qui est inclus dans la dialectique de l'œil et du regard sur laquelle elle est, en soi, un leurre. Elle est faite pour dissimuler le manque, tout en reflétant de la beauté ou l'avoir pour éveiller le désir de l'homme.

Colette Soler explique que la mascarade est un calcul : « S'il aime les pauvres, alors, faisons la pauvre », de cette façon, la femme aurait des gains phalliques cachés. Elle montre cette idée avec un cas de sa pratique : dans un couple, une femme reçoit un héritage et son homme a commencé à se plaindre et à protester « je ne sers plus à rien ». La femme avait ouvert un compte secret depuis quelques années qui lui permettait de soustraire son argent au regard de l'Autre. Cela lui permettait de faire la pauvre et de jouir de caractère secret de cet avoir qui la ravissait⁴¹⁹. La mascarade de la pauvre donc, lui permet de faire un lien avec

⁴¹⁷ VIVES, Jean Michel. « La vocation du féminin », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 68, no. 2, 2003, p.193-205.

⁴¹⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire sur les concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 04 mars 1964.

⁴¹⁹ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 76

l'homme et en même temps, elle a des gains de jouissance phallique en s'assurant comme objet cause du désir et en gardant pour elle son argent, en cachette, sans le regard de l'Autre.

Par le traitement de la mascarade, quelque chose de l'ordre du registre du réel et du signifiant se produit. La dimension réelle surgit au sein du vide de la représentation du sexe féminin. Le vide laisse voir le réel et produit une inquiétante étrangeté ou de l'abject. Rivière observe aussi que derrière la mascarade, le réel féminin est voilé : « La conception de la féminité en tant que masque derrière lequel l'homme soupçonne quelque danger dissimulé éclaire déjà cette énigme ». ⁴²⁰ Il y a une glorification et une mise à mort de l'objet en son absence. Cette sublimation de l'absence élève à la Dame au statut de la Chose. La mascarade donne à voir une illusion qui permet de maintenir l'illusion de l'existence en soi d'une essence féminine ou de La femme, tout en en cachant le manque. ⁴²¹

2.2.2.4 Problématiques de la mascarade

Le concept de mascarade recouvre la notion de sujet divisé, ici la femme :

« Si paradoxale que puisse sembler cette formulation, nous disons que c'est pour être le Phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme **va rejeter une part essentielle de la féminité**, nommément tous ses attributs dans la mascarade. C'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée en même temps qu'aimée. Mais son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande. ⁴²² » La femme attend en retour la reconnaissance, le désir et la nomination de la part de l'homme. Parfois, elle s'identifie aux signifiants de l'Autre de sa mascarade. Son désir fait corps avec le masque qu'elle porte.

⁴²⁰ RIVIERE, Joan « La féminité en tant que mascarade » publié en *Féminité mascarade, Etudes psychanalytiques*, textes réunis par Marie-Christine Hamon, Ed. Du Seuil, France, 1994, p. 212

⁴²¹ VIVES, Jean Michel. « La vocation du féminin », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 68, no. 2, 2003, pp. 193-205.

⁴²² LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Écrits*. p. 694 Paris, Seuil, 1966.

L'enjeu de la mascarade divise la femme, car elle pointe à sa castration et une perte de soi d'abord parce qu'elle doit se prêter au fétichisme de l'homme et ensuite, car elle s'aliène à ses signifiants. La portée de la mascarade de ses voiles⁴²³ est d'être le signifiant du désir de l'Autre. En s'offrant au regard de l'Autre, la femme l'invite à une rencontre, elle attend une réponse. Sa mascarade serait réalisée dans la dimension du regard et de son bon signe.

Pour éclairer la question du « masochisme féminin », Lacan affirme que :

« Elle (une femme) “se prête” plutôt à la perversion que je tiens pour celle de l'homme. Et c'est ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas du tout, pas du tout le mensonge que des ingrats comme l'homme lui imputent. C'est là tout hasard de se préparer pour que le fantasme de l'homme en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être *pas-toute, pas-toute* à se dire en tout cas. »

424

« Il y a — pour elles — la limite : à ne pas oublier. Par quoi, de l'amour, ce n'est pas le sens qui compte, mais bien le signe, comme ailleurs. C'est même là tout le drame ». ⁴²⁵

Dans le cas que nous présente Joan Rivière, la femme est mal à l'aise avec sa stratégie. La mascarade est devenue un symptôme. De même, l'exemple que nous offre Sol Aparicio, celui de « je ne me sens pas femme », nous montre que la jouissance déborde la mascarade, l'image. Une mascarade masochiste montre la douleur du manque et le semblant d'être l'objet pour l'Autre. Parfois, elle conduit au sacrifice effectif. C'est-à-dire qu'une femme peut être embarrassée de sa propre mascarade faite pour le désir de l'Autre. Ceci est le point où chaque structure fait avec sa jouissance de façon singulière selon sa position phallique. La fonction phallique avec les signifiants de la mascarade, en faisant un bord du vide signifiant et de la jouissance.

La femme-Phallus

⁴²³ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966, p. 733

⁴²⁴ LACAN, Jacques. « Télévision », Ed. Staferla, Inédit p.12

⁴²⁵ LACAN, Jacques. « Télévision », Ed. Staferla, Inédit p.12

Faire semblant d'être la femme-Phallus, l'objet du désir, signifie prêter sa représentation de sujet au désir de l'Autre. Cependant, l'attente signifiante de l'Autre peut rendre sensible à la nomination, car sa signification est prête pour s'aliéner à son désir, au signifiant maître. Ou bien, depuis le regard qui le soutient, se réalisent le désir et sa position, à une haute valeur. Cela peut amener à ce que le partenaire se situe comme Autre, comme maître.

En se faisant un objet de désir pour causer le désir de l'homme, elle se divise et son désir est refoulé : « sa satisfaction passe par la voie substitutive, tandis que son désir se manifeste sur un plan où il ne peut aboutir qu'à une profonde Verwerfung, à une profonde étrangeté de son être par rapport à ce en quoi elle se doit de paraître⁴²⁶ »

À vouloir incarner le désir de l'Autre, être le Phallus qui manque à l'Autre, son désir n'y est pas, son désir est refoulé. Elle resurgit sous le masque du symptôme, signe que l'idéal qu'elle veut occuper ne tient pas. Cette identification au désir de l'Autre ne dit rien de son désir à elle, de son être de femme. Pour cela, cette féminité exilée s'exprime dans les symptômes et les plaintes.⁴²⁷

Que la femme soit dans le registre de l'être aura comme conséquence qu'elle sera valorisée en tant que femme-Phallus, en tant qu'objet d'échange. Cette idée est reprise par le lecteur de Freud, Lévi-Strauss, dans son ouvrage *Les structures élémentaires de la parenté*, paru en 1949. Elle se fait un masque pour que derrière ce masque, elle puisse être le Phallus⁴²⁸, en se prêtant à la perversion de l'homme⁴²⁹, à son fétichisme.

Clarice Lispector exprime d'une belle façon l'enjeu et le prix à se prêter à faire un lien avec l'homme : se laisser emprisonner par lui, par son mode fétichiste et phallique. Elle dit : « L'espace entouré par quatre murs acquiert une valeur spécifique, pas pour le fait d'être un espace, mais pour le fait d'être entourée par des murs. Octave la transformait en quelque

⁴²⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, texte inédit.

⁴²⁷ LIGET, Fouzia. « La comédie des sexes : sexualité féminine et sexualité masculine », *La Cause du Désir*, vol. 81, no. 2, 2012, pp. 37-40.

⁴²⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, texte inédit. Seance 27 mai 1964

⁴²⁹ LACAN, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974 p.12

chose à lui et Joane l'accueillait par la pitié de tous les deux, car tous les deux étaient incapables de se libérer par l'amour, parce qu'elle accepte sa propre peur de souffrir et son incapacité d'agir au-delà la frontière de la rébellion. Comment s'attacher à un homme si ce n'est pas par le biais de se laisser emprisonner par lui ? Comment empêcher qu'il déploie sur son corps et sur son âme ses quatre murs ? ⁴³⁰»

Comment s'attacher à un homme si ce n'est pas par le biais de se laisser emprisonner par lui ? Comment accéder au fétichisme de l'homme ? C'est un point de division pour la femme, pour cela, elle veut être désirée en même temps qu'aimée.

Elle entend incarner le Phallus, bien qu'elle ne l'ait pas et qu'elle ne soit pas La femme qu'elle présentifie. Elle attend une métaphore autour de ce manque signifiant, effet que la métaphore de l'amour peut lui offrir. Pour être aimée et désirée, la femme invite l'homme à aller au-delà de son Phallus, à se castrer, à se féminiser et à la compter une par une dans sa singularité.

C'est ce que l'énigme de la Sphinge laisse voir dans son dit et ses tours : « Tu m'as satisfaite, petit homme. Tu as compris, c'est ce qu'il fallait. Va, d'étourdit il n'y en a pas de trop, pour qu'il te revienne l'après-midi. Grâce à la main qui te répondra à ce qu'Antigone tu l'appelles, la même qui peut te déchirer de ce que j'en sphinge mon *Pas-tout*, tu sauras même vers le soir te faire l'égal de Tirésias et comme lui, d'avoir fait l'Autre, deviner ce que je t'ai dit. »⁴³¹

En suivant la lecture que fait Éric Laurent⁴³² de *L'Étourdit*, Lacan fait parler la Sphinge qui s'adresse à Œdipe. Elle est située dans la plage au-delà de l'Œdipe, de la castration, du côté du *Pas-tout*. Avec une voix de sirène, la femme fait une invitation à l'homme à « un amant châtré ou à un homme mort (voire les deux en un) pour y appeler son adoration, soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venue la menace

⁴³⁰ *Lispector*, Clarice « Cerca del corazón salvaje » Ed. Siruela, Espagne, 2010 p.39

⁴³¹ LACAN, Jacques, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Ed. Seuil, 2001

⁴³² LAURENT, Éric. « *Positions féminines de l'être* », La Cause freudienne, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil

d'une castration qui ne la concerne pas réellement ».⁴³³ La Sphinge dit : « Grâce à la main qui te répondra à ce qu'Antigone tu l'appelles », en faisant référence à son père châtré ou mort, Œdipe qu'elle a guidé quand ils quittent Thèbes. Ensuite, la Sphinge dit : « tu sauras même vers le soir te faire l'égal de Tirésias et comme lui, d'avoir fait l'Autre, deviner ce que je t'ai dit » en faisant référence à l'amant châtré ou à devenir femme. Le Surmoi féminin, entre homme et femme, invite l'homme à se féminiser, à se faire égale, à jouir de la même façon, à être la *hommo*, égaux. La femme demande à l'homme qu'il cède à sa jouissance phallique, qui aille au-delà de sa parade, car juste dans le « pas-tout » phallique, l'homme peut accéder à une femme, autrement, il accède à un objet.

Comme nous l'avons vu, pour établir sa mascarade, la femme doit passer par la représentation de la jouissance de l'homme, mais à cette place, elle trouve une tension propre aux conditions du désir de l'homme : entre la femme digne et indigne, entre la femme du désir et la désirable. De cette façon, la façon dont la femme s'implique, soit à la place de l'objet, soit à la place de l'objet du désir, est une préoccupation majeure pour elle. Elle peut basculer de l'objet précieux à l'objet déchet.

Entre féminité et hystérie

D'ailleurs, ceci est un point de différence entre la féminité et l'hystérie : la question pointe l'enjeu de la jouissance qui fait la mascarade, mais dont refuse la signification de son être qui sert à la satisfaction d'un homme. Nous pouvons voir aujourd'hui des mascarades féminines qui prônent une jouissance sans partenaire, une jouissance sans homme. Chamorro explique que cela est dû au fait qu'« elle refuse une mascarade autour de la jouissance de l'homme, car elle pourrait se sentir utilisée comme objet et cette position d'objet est une dégradation subjective de la castration⁴³⁴. » Alors, la question tourne autour de l'acceptation ou le refus d'être « un objet pour l'homme ». Aujourd'hui, nous écoutons la revendication féministe : nous ne sommes pas des objets. Mais, de quel objet s'agit-il ? Ce mystère n'est autre que le « problème de sa condition » de femme : s'accepter comme objet du désir de

⁴³³ LACAN, Jacques *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 725-736.

⁴³⁴ CHAMORRO, Jorge. *Las mujeres*, Ed Grama ; 2012, Buenos Aires, p.15

l'homme. Comme l'explique Sol Aparicio, l'hystérique fait obstacle à la position féminine, c'est-à-dire qu'elle refuse d'être objet du désir pour l'homme.⁴³⁵

L'hystérique établit un refus du corps sexualisé et de se faire l'objet pour l'autre.

« L'hystérique, interroge à sa manière ironique la puissance du père et sa capacité à désirer, en se refusant par ailleurs à la position d'objet sexuel que lui assigne le fantasme masculin. Elle vise la limite du mythe œdipien et la puissance du Phallus, en leur démontrant qu'ils ne connaissent pas la femme comme telle »⁴³⁶.

D'autre part, la perte de l'amour est le point de la castration féminine. En suivant Freud, Serge André affirme que la perte d'amour de la part de l'objet (objets premiers de l'enfance, objets actuels des relations amoureuses) nourrit la plainte lancinante de bien des cures de femmes. La théorie psychanalytique de la sexualité féminine offre une réponse à partir des chemins œdipiens : par rapport au garçon, la fille est confrontée à une perte supplémentaire, lors du changement-perte d'objet. Rappelons que lors de l'Œdipe, elle change d'objet d'amour, de la mère contre l'objet œdipien, le père.

Ce lien porte la trace de l'angoisse de perte d'amour, entre la défaite devant la pulsion et la passivité. C'est vécu comme un abandon. Cela actualise la déception au cœur des relations mère-fille. Serge André ajoute que cette « perte » de l'objet est une façon mélancolique de la soumission à celui-ci et il y voit que le masochisme originaire, comme la passivité, ne sont pas loin. Il s'agit pour lui de la position passive du tout petit enfant vis-à-vis de l'adulte soignant/aimant.⁴³⁷ Apparemment, cette préoccupation de la perte de l'amour peut être comprise comme une forme passive et de masochisme chez la femme.

Vivès aborde la question depuis un autre angle. Il observe que les pièces d'opéra mettent en évidence la dissymétrie de la position féminine et masculine face à l'abandon : « Si

⁴³⁵ APARICIO, Sol. « Femme d'un homme », *La clinique lacanienne*, vol. 11, no. 1, 2006, pp. 85-89.

⁴³⁶ ANDRE, Serge. *Que veut une femme ?* Ed. Navarin 1986, Pag. 19

⁴³⁷ ANDRE, Jacques. « La perte d'amour » : *Psychologie clinique et projective*, vol. 1 n°2, 1995. Problématiques du féminin. pp. 161 - 168

tu me quittes, je te tue », dit Don José à Carmen. Ce à quoi Madame Butterfly répond : « Si tu me quittes, je me tue. » Si l'homme est quitté, il tue l'objet, mais si la femme est abandonnée, elle se fait un objet perdu. Comment une femme peut-elle être assujettie à la voix et au regard de l'Autre, dont l'homme n'est qu'une incarnation temporaire ?⁴³⁸

Il explique en mettant au centre l'inexistence de La femme, que le propre de la féminité est de ne pouvoir être reconnu que par un autre, alors, le sujet féminin se trouve suspendu à sa confirmation par l'Autre, parfois, le seul recours pour se reconnaître femme est souvent l'expression du désir de l'autre, d'où cette dépendance au partenaire. Pour cela, elle est confrontée à l'inconsistance de l'Autre. Si cette confirmation vient à manquer, elle doute. Face au miroir, une femme pourra se trouver belle ou laide, mais aucun signe objectif ne pourra l'assurer.

Si le signe du masque ne tient plus, peut survenir une chute de la scène phallique qui le renvoie au néant, à un effondrement narcissique. Le rapport au vide de la Chose n'est plus alors médiatisé par la construction du masque.⁴³⁹ « La fonction de masque (identification imaginaire au Phallus) vient suppléer à l'inexistence de la femme comme signifiant, symbolique, et donc à l'inexistence du rapport sexuel.⁴⁴⁰ »

Le principal point à retenir, et nous le développerons ensuite pour décrire l'hystérie, c'est que la femme est intéressée par le désir de l'Autre. Si elle adapte son semblant à lui, alors le masochisme serait un semblant. Si elle veut le pénis, c'est parce qu'elle le veut d'abord pour combler son manque. Ce manque est précisément ce qui ouvre à la femme la possibilité d'être un objet. Alors, si elle fait la masochiste, c'est parce qu'elle pense que c'est ce qu'il veut. Cependant, ce que montre essentiellement la mascarade, c'est qu'elle pourrait montrer à l'Autre son aliénation au signifiant de l'homme, mais pas complètement, car cette aliénation peut être un semblant, ou pas. Voici la condition signifiante qui entraînera des répercussions cliniques sur le lien amoureux.

⁴³⁸ VIVES, Jean Michel « La vocation du féminin », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 68, no. 2, 2003, pp. 193-205.

⁴³⁹ VIVES, Jean Michel « La vocation du féminin », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 68, no. 2, 2003, pp. 193-205.

⁴⁴⁰ MENES, Martine « Petits cailloux semés pour une lecture de “Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine” de Jacques Lacan » *L'en-je lacanien* 2004/1 (n° 2), Pages 9 – 23, Editeur : ERES.

En conséquence, nous pouvons situer le masochisme féminin comme une mascarade, ce qui comporte l'appel au désir de l'homme et une forme de « faire avec le manque de signifiant » La femme.

2.2.2.5 L'histoire d'O : la mascarade masochiste répond au fantasme masculin

Nous pouvons voir à partir de là comment des conditions d'objet de l'homme, celles de la femme, et comment une femme fait une mascarade masochiste pour consentir au fantasme de l'homme. Lacan observe ce consentement de la part des femmes.

Françoise Gorog dans son article « Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe⁴⁴¹ » reprend *L'histoire d'O*, dont nous avons parlé dans la première partie, pour montrer comment le masochisme féminin est un fantasme de l'homme et une erreur de perspective et comment l'héroïne répond à ce fantasme. *O* est une femme qui se prête aux pratiques sadiques de ses amants. Elle est « bâillonnée, attachée, battue de douloureuse façon, maltraitée d'une façon ou d'une autre, forcée à une obéissance inconditionnelle, souillée et abaissée volontairement⁴⁴² ». Dans ce cadre, s'ajoute la dimension où Lacan met l'accent : « ce que le masochiste entend faire apparaître — et j'ajoute sur sa petite scène, car il ne faut jamais oublier cette dimension — c'est quelque chose où le désir de l'Autre fait la loi⁴⁴³ ».

L'histoire de l'écriture des livres « Histoire d'O. » et « Retour à Roissy » montre les fils inconscients qui soutiennent le fantasme d'une femme masochiste. Ces histoires sont deux œuvres écrites par Pauline Réage, pseudonyme d'Anne Desclos. Elle avait une relation clandestine avec Jean Paulhan, écrivain de « Sade et sa complice ». Anne Desclos dit avoir été une complice pour l'écriture de ce texte, puisqu'elle écrit *l'Histoire d'O* quand Paulhan lui offre un livre sur le masochisme japonais et lui dit qu'aucune femme n'écrirait un tel livre. C'est alors qu'elle se met au défi d'écrire un tel livre. De cette façon, il y aurait donc là une

⁴⁴¹ GOROG, Françoise. « Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe » mensuel 032-mars 2008, EPCL, France.

⁴⁴² FREUD, Sigmund. « Le problème économique du masochisme » (1924), dans *Névrose, psychose, perversion*. Paris, Ed. PUF, 1973, p. 90.

⁴⁴³ LACAN, Jacques, *Livre X. Séminaire L'angoisse*, Paris, Ed. Seuil, 2004.

forme de mascarade, une tentative de répondre au défi, pour convoquer le désir de Paulhan et se rendre irremplaçable, pour être l'unique à l'avoir fait.

Gorog s'appuie sur l'affirmation de Lacan et du commentaire de Paulhan pour expliquer que l'idée du masochisme féminin comme un fantasme de l'homme, implique que l'intérêt et le rapport de l'homme à la femme s'établissent à partir d'une note sadienne ou agressive du côté masculin et du côté féminin, une note extatique, intéressée par la jouissance du corps.

D'une part, Lacan commente que : «jouir du corps comporte un génitif qui a cette note sadienne sur laquelle j'ai mis une touche ou au contraire une note extatique, subjective, qui dit qu'en somme c'est l'Autre qui jouit.⁴⁴⁴» D'autre part, Paulhan suggère : « Il se pourrait qu'Héloïse quand elle écrivait à Abélard : «Je serai ta fille de joie», n'ait pas simplement voulu faire une jolie phrase. Voilà un homme sans ambages, un complice qui prend l'autre à la lettre.⁴⁴⁵ »

Elle trouve le paradoxe de ces dispositions à partir de la lecture de *On bat un enfant*. Elle met l'accent dans une construction subjective supportée par la fonction signifiante par le Phallus. Autrement dit, par sa position subjective, l'enfant battu devient aimé ou pas.

Elle explique que « nous nous trouvons devant le paradoxe de voir le même acte qui, quand il s'agit de l'Autre, est pris comme des sévices perçus par le sujet comme le signe que l'autre n'est pas aimé, prennent la valeur inverse quand c'est le sujet qui en devient le support. Ce qui n'est possible, comme le souligne Lacan, que par la fonction signifiante. (...) C'est pour autant que cet acte élève le sujet lui-même à la dignité de sujet signifiant, qu'il est pris à ce moment-là dans son registre positif, inaugural. Il l'institue comme un sujet avec lequel il peut être question d'amour.⁴⁴⁶ »

Lacan le commente lors de la séance du 30 mars 1960 à propos de ce qu'il s'agit pour Justine et l'*Histoire d'O* : « Observez : qu'il s'agisse de Justine, qu'il s'agisse aussi d'une

⁴⁴⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit. Seance 19 décembre 1972

⁴⁴⁵ GOROG, Françoise. « Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe » mensuel 032-mars 2008, EPCL, France.

⁴⁴⁶ GOROG, Françoise. « Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe » mensuel 032-mars 2008, EPCL, France.

certaine postérité assurément, elle, dépassable, de l'œuvre de Sade, je veux dire de sa postérité à proprement parler érotique, voire pornographique, celle qui a donné une de ses fleurs, il faut le reconnaître dans la récente et je pense par une partie importante de mon auditoire, connue : *Histoire d'O*. Cette victime survit à tous les mauvais traitements, elle ne se dégrade même pas dans son caractère d'*attrait*, et d'*attrait voluptueux* sur lequel la plume de l'auteur revient toujours avec insistance, et avec une insistance assurément comme en toute description de cette espèce : elle avait toujours les yeux les plus jolis du monde, l'air le plus pathétique et le plus touchant. Il semble que l'insistance de l'auteur à mettre toujours ses sujets sous une rubrique aussi *stéréotypée* pose en elle-même un problème. Il est certain que l'image dont il s'agit, il semble que tout ce qui lui arrive soit incapable d'en altérer, même à l'usure, l'aspect privilégié. ⁴⁴⁷»

Gorog explique ce qui se passe dans la tension entre le sadique et son objet : ici, il se situe dans un renversement tout apparent, fondé sur la plus profonde complicité avec ce dont la victime n'est ici en fin de compte que le symbole marqué d'une sorte de substance absente de l'idéal des victimes sadiennes. C'est en tant qu'objet que le sujet sadien s'annule, c'est pourquoi l'héroïne ne se dégrade même pas dans son caractère d'*attrait*, et d'*attrait voluptueux* comme Justine.

Gorog met l'accent sur le fouet et le maître : « Dans le roman — c'est un roman, non pas le récit d'une vie telle quelle en tout cas —, O subit toute la série des humiliations : elle est offerte à tous par son amant, marquée aux fers, élargie pour rester ouverte, maintenue ainsi par des godemichés toujours plus immenses, et dûment fouettée. Il s'agit bien de ce signifiant du fouet, et donc de ce hiéroglyphe de celui qui tient le fouet, qui désigne toujours le directeur, le gouverneur, le maître. ⁴⁴⁸ »

La fresque de *La villa des Mystères à Pompéi*⁴⁴⁹, confirme avec ses images des démons ailés, armés d'un flagellum et châtiments rituels, que la fantaisie de l'usage de l'organe fait substitution au fouet.

⁴⁴⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire L'éthique de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 30 mars 1960

⁴⁴⁸ GOROG, Françoise. « Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe » mensuel 032-mars 2008, EPCL, France.

⁴⁴⁹ Fresque à laquelle Lacan fait référence pour déployer son interprétation sur le Phallus. Nous l'avons expliqué au point 2.2.2.1 *L'opposition de la structure signifiante*

Que cela soit un roman, une fantaisie, maintient l'importance de ce que la victime ne se dégrade pas, qu'elle reste comme un objet beau à jouir et que l'organe phallique est aussi puissant pour infliger des châtements, infliger la douleur. C'est une fantaisie sadique de l'homme qui se complète avec une femme « masochiste » qui se prête à la fiction.

Du côté de « la jouissance masochiste », la réalisation est mise non pas dans le fait de supporter la douleur, mais de se faire pur objet, de se forger comme un objet de marchandise, un bien, comme l'esclave antique, tel que celui auquel Jean Paulhan fait allusion avec sa préface de l'Histoire d'O intitulée « Le bonheur dans l'esclavage. »

Cette affirmation entre en résonance avec la théorie de Levi Strauss sur l'échange des femmes, sur les fantasmes de prostitution que montre Helen Deutsch et évidemment, reproche la revendication féministe de la société capitaliste actuelle : « les femmes ne sont pas des objets ». Lacan explique cette association entre l'objet et celle-ci, du fait de la participation que la femme a dans l'accomplissement de la jouissance phallique de l'homme :

« Très précisément au niveau où le rapport sexuel aurait chance, non pas du tout d'être réalisé, mais simplement d'être espéré au-delà de l'abolition par l'écart de *la fonction phallique*, nous ne trouvons plus comme présence, oserais-je dire, que *l'un des deux sexes*. C'est très précisément ceci qui est évidemment ce qu'il nous faut rapprocher de l'expérience telle que vous êtes habitués à la voir s'énoncer sous cette forme que la femme suscite de ce que *l'universel* pour elle ne sache surgir de *la fonction phallique*, où elle ne participe, comme vous le savez, ceci est l'expérience — hélas — trop quotidienne pour ne pas voiler la structure, où elle ne participe qu'à la vouloir, soit la ravir à l'homme, soit qu'elle lui en impose le service, pour le cas *Ou pire*, c'est le cas de le dire, qu'elle le lui rende.⁴⁵⁰ »

Pour donner suite à la sexualité masculine et la féminine, ainsi à l'importance de l'enjeu de *On bat un enfant*, Gorog affirme que parfois, la femme devient complice de l'homme. Cette affirmation s'appuie sur le commentaire de Lacan dans *Télévision* :

« C'est même pourquoi elles ne sont *pas-toutes*, c'est-à-dire pas folles-du-tout, arrangeantes plutôt ; au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune

⁴⁵⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit, séance jeudi 03 mars 1972.

fait pour Un homme : de son corps, de son âme, de ses biens [...]. N'en pouvant, mais pour ses fantasmes dont il est moins facile de répondre. Elle se prête plutôt à la perversion que je tiens pour celle de L'homme. Ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas le mensonge que des ingrats, de coller à L'homme, lui imputent. Plutôt, à-tout-hasard de se préparer pour que le fantasme de l'homme en elle trouve son **heure de vérité**. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être *pas-toute, pas-toute* à se dire en tout cas.⁴⁵¹ »

Finalement, elle conclut que dans la névrose, le fantasme masculin d'un masochisme féminin est au cœur de toute la dynamique et le fait que les masochistes manifestent une « position féminine » ne doit pas nous amener à déduire que la relation de la femme à l'homme est masochiste, ainsi que le masochisme n'est pas une position « constitutivement féminine.⁴⁵² » D'ailleurs, prévient-elle, « il y faut sans doute quelque disposition chez telle femme, que toutes n'ont pas. *Pas-toutes* les femmes écriraient l'Histoire d'O, *pas-toutes* feraient la mascarade. » Autrement dit, *pas-toutes* les femmes se prêtent à faire la mascarade masochiste ni à relever d'une complicité à se prêter à être l'objet de l'homme. Donc, en ce qui concerne la femme, elle répond à la perversion de l'homme avec une mascarade. Ceci est la façon dont elle accède à être son objet.

Lacan constat ce consentement :

« Beaucoup de choses laissent à penser que c'est la complicité de notre part que de le soutenir, mais, pour ne pas nous livrer, je veux dire, nous livrer tout entier, aux résultats de *l'enquête anglo-saxonne*⁴⁵³ — qui sur ce sujet, je pense, ne donnerait pas grand-chose. Si nous disons qu'il y a là quelque *consentement* des femmes, ce qui ne veut rien dire — nous nous limiterons, plus légitimement, nous autres *analystes*, aux *femmes* qui font partie *de notre groupe* et il est tout à fait frappant de voir que les représentantes de ce sexe dans le cercle analytique sont tout à fait spécialement disposées à entretenir cette créance comme basale, du *masochisme féminin*. Sans doute

⁴⁵¹ LACAN, Jacques *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974. p. 69-70.

⁴⁵² GOROG, Françoise. « Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe » mensuel 032-mars 2008, EPCL, France.

⁴⁵³ Peut-être il fait référence à Hélène Deutsch, qui est partie aux Etats unis et qui a établie des interlocutions avec les psychanalystes américains.

y a-t-il là un voile, qu'il convient de ne pas soulever trop vite, concernant les intérêts du sexe. ⁴⁵⁴»

Donc, pour lui, le masochisme féminin est un voile, une mascarade qui sert à ses intérêts et à la condition du désir. En suivant cette affirmation, il posera la question lors de son intervention dans *Télévision* en 1973, à propos de la question sur « *l'universel de ce qu'elles désirent...* ». Une autre façon de poser la question freudienne « Que veut la femme ».

« Elles sont arrangeantes et fortement. Et même au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : son corps, son âme, ses biens. Simplement elle en peut, mais pour ses fantasmes auxquels il est moins facile de répondre. Elle "se prête" plutôt à la perversion que je tiens pour celle de l'homme. Et c'est ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas du tout, pas du tout le mensonge que des ingrats comme l'homme lui imputent. C'est là tout hasard de se préparer pour que le fantasme de l'homme en elle trouve son heure de vérité. » ⁴⁵⁵

Nous avons expliqué que la mascarade est une adaptation inconsciente à l'implication de la castration dans le champ de l'amour, car le trait de la castration imaginaire de l'objet est requis pour l'homme pour désirer, mais si la feinte du manque phallique et le signe de la castration ont une valeur séductrice pour lui, pour la femme, c'est consentir à l'assimiler dans sa mascarade.

Soler explique le carrefour entre les sexes où se situe la mascarade masochiste :

« Il se produit au croisement de deux facteurs : **la forme érotomaniaque de l'amour féminin**, qui institue l'élue, **et les conditions du désir de l'homme** qui requièrent que l'objet ait la signification de la castration. **La fameuse complaisance des femmes aux fantasmes masculins qui les pousse aux "concessions" sans limites que Lacan stigmatise dans *Télévision*, engendre, entre autres effets, la mascarade masochiste et nous livre son sens ; le trait de la souffrance est dû au manque exhibé et est à**

⁴⁵⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire sur les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mai 1964

⁴⁵⁵ LACAN, Jacques *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974. p.12

verser au compte de ce que Lacan appelle “les malheurs du vers-tu”, pour désigner les tribulations de qui se cherchent dans le désir ou la jouissance de l’Autre. ⁴⁵⁶ »

Soler situe dans la forme érotomaniaque de la femme qu’ « être l’élue » équivaut à être désirée. De cette façon, la mascarade d’une femme se soumet aux conditions d’amour de l’Autre, pour que le fantasme de l’homme trouve en elle son « **heure de vérité** ». Cela favorise le versant masochiste de la mascarade.

La mascarade est faite à partir de l’aliénation et de l’interprétation des signifiants du désir, est « arrangeante » et complaisante aux demandes de l’Autre, car le désir de la femme va au-delà de l’objet, n’est pas immédiat et vise le désir de l’Autre. Donc, ces femmes se prêtent à la perversion de l’homme, à son fétichisme.

Cela les conduit à la mascarade, parfois masochiste. Parfois, les femmes se prêtent à la perversion de l’homme et au mensonge du masochisme féminin afin que l’homme trouve chez elle son *heure de vérité*, ce qui leur donne une place d’exception et de jouissance phallique.

Colette Soler pose une question très pertinente à cet enjeu : « la femme peut-elle s’offrir sans être masochiste ? ⁴⁵⁷ »

Elle répond que c’est possible puisque le saint et l’analyste sont aussi en position d’objet sans pour autant être masochistes. Une femme peut se laisser désirer, y consentir. Qu’une femme prenne la place d’objet, cela ne veut pas dire qu’elle soit forcément déchet ou masochiste, notamment en ce même sens, l’analyste et le saint se mettent à la place de l’objet du désir sans pour autant être masochistes. La femme peut aspirer à être l’objet de désir, faute de ne pas avoir le Phallus. Sa position au Phallus dénote que grâce à son manque phallique, elle peut aspirer à la possibilité d’être objet.

D’ailleurs, il faut rappeler que tandis que les masochistes font semblant d’être l’objet du déchet, la femme, à la différence, fait semblant d’être un objet agalmatique, elle s’habille du brillant phallique. ⁴⁵⁸

⁴⁵⁶ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*. Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003., p. 77

⁴⁵⁷ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*. Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003. P.77

Nous pouvons voir cette position d'objet aussi lors de l'enfance, où faire l'objet montre une disposition subjective pour être aimé par le père. Dans la relation entre l'homme et la femme, cela sert à soutenir un rôle érotique, tel que Dolto le proposait. L'importance de cette position tombe sur le fait qu'elle n'a pas une cause directe sur son désir propre, mais sur le désir de l'Autre.

Néanmoins, parfois, **cette complaisance peut aller jusqu'au sacrifice effectif⁴⁵⁹. La mascarade masochiste fait l'ostension du manque, de la douleur ou de la douleur du manque. Parfois, elle souligne ses insuffisances ou simule de fausses faiblesses pour permettre à l'homme de montrer sa puissance phallique. Par l'artifice du semblant, la femme peut prendre parfois des airs de masochiste, mais c'est pour se donner des airs de femme en étant la femme d'un homme, faute de pouvoir signifier son être de femme.** L'amour qu'elle appelle en complément de la castration pour y asseoir en définitive le champ de son assujettissement à l'autre et d'une aliénation qui redouble l'aliénation propre au sujet.
⁴⁶⁰Comme le souligne Soler : « On ne sait pas bien ce qu'une femme cherche, mais admettons pour l'instant qu'elle cherche par le biais de l'amour. ⁴⁶¹ »

Comme nous pouvons le voir, une femme pourrait se sacrifier, non par oblativité ni par amour pur, mais pour une gaine phallique qui satisfasse ses propres atteintes, si elle est inscrite dans le registre phallique. Nous pourrions inscrire la proposition de Helen Deutsch sur cette ligne, car elle observe que le masochisme féminin, à la différence du masochisme moral, se différencie par sa tendance à la souffrance, mais pour attendre une compensation d'amour. Comme elle l'expose, à la suite de la douleur de sa défloration, la femme a besoin de l'amour et de tendresse de son mari pour endurer ces douleurs⁴⁶². Nous pourrions y supposer une mascarade dans le but de recevoir l'amour comme son complément de jouissance.

Soler dit par rapport au sacrifice que font les femmes : « C'est quand même un sacrifice conditionnel, subordonné à la satisfaction narcissique de se réaliser par la

⁴⁵⁸ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*. Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003. P. 75

⁴⁵⁹ SOLER, Colette, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003 ; p. 76

⁴⁶⁰ SOLER, Colette, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, Paris, 2003, p. 77

⁴⁶¹ SOLER, Colette, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, Paris, 2003, p. 69

⁴⁶² DEUTSCH, Hélène *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*, chapitre VII le masochisme féminin. PUF 1949, Pag. 209

procuration de l'autre, comme « la femme de... ». De ces sacrifices conditionnels, l'homme et la femme ne font pas le même usage ; les femmes font grand bruit du prix qu'elles payent pour un avenir, elles sont propices à la mascarade féminine et pour les hommes, la plainte ne sied pas à la parade virile.⁴⁶³

Christian Demoulin est d'accord avec le commentaire de Colette Soler : « c'est une stratégie encore et toujours pour soutenir la virilité de son homme, sous la forme *pseudo* de l'homme qui bat ». Cependant, il dit que Colette Soler considère trop vite qu'il s'agit d'une position hystérique et en écarte trop vite tout rapprochement entre le masochisme et l'amour extatique.⁴⁶⁴

Sur cette même ligne, Dolto situe les fantasmes masochistes comme une sorte de jeu érotique préliminaire à l'acte sexuel entre l'homme et la femme. Ces dispositions érotiques mettent en évidence les dispositions de la castration et de l'érotisme, en rendant compte de la différence de sexualités : la sexualité masculine est penchée sur des fantaisies de composantes agressives, sans arriver à se conformer à une perversion. La sexualité féminine, de sa part, dit-elle, intensifie des pulsions passives qui jouissent de phalliciser le corps. Ces jeux préliminaires aboutissent en général au coït. En suivant la définition que donne Freud de la perversion, ils s'arrêtent dans ces pulsions partielles, ce sont des adjuvants à l'intensification des pulsions passives génitales qui peuvent apparaître à l'occasion de la frigidité secondaire des femmes.

Dolto dit que « le but de ce fantasme associé à un simulacre d'exécution (c'est-à-dire une fantaisie) est d'annuler, par une maîtrise musculaire symbolique subie, l'ébauche de défense active phallique qui parasite le désir de se donner chez la femme et gêne l'obtention de la détente musculaire qui est la condition indispensable à la primauté de l'investissement érotique vaginal et surtout à l'orgasme complet utéro-annexiel.⁴⁶⁵»

Dolto situe le masochisme féminin dans la même dimension que la frigidité, par le biais de l'attitude génitale. Elle dit que l'un commande l'autre. Elle met en rapport le

⁴⁶³ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Éditions du Champ lacanien, 2003 Paris, p. 82

⁴⁶⁴ DEMOULIN, Christian. « Amour et jouissance », *L'en-je lacanien*, Ères 2004/2 no 3. p.129 à 144

⁴⁶⁵ DOLTO, Françoise. *Libido féminine*, 1987, Ed. Carrere. p. 188.

masochisme féminin par le biais de la génitalité, comme une autre façon d'aborder la signification phallique et le biais de rencontre entre les sexes.

De même, elle explique le masochisme comme une forme de faire avec l'excès du féminin et comme un problème qui entrave le « désir de se donner chez la femme ». Dolto situe dans la dynamique entre homme et femme la dialectique entre l'être et l'avoir phallique où la femme, dans un essai de « se donner » et un effort pour transmettre les émotions débordantes, peut « entraîner à l'appel d'un comportement agressif du partenaire, laissant la femme dans une position masochiste », c'est-à-dire, l'agression se produit au sein du couple à partir d'un excès. Elle admet que de façon occasionnelle ou émergente, une femme peut accéder à une position masochiste, cependant, ce n'est pas une caractéristique propre à sa féminité.

Alors elle situe le masochisme dans le domaine de la pulsion et comme un érotisme. D'ailleurs, elle comme Deutsch, attribuent un masochisme à la femme pour souligner la façon à laquelle elle cède à être l'objet de l'homme. Ce qui pourrait équivaloir en d'autres termes à la différence entre l'hystérie et la féminité, tel que nous l'avons exposé précédemment.

2.2.3 L'Œdipe féminin et le ravage

Nous verrons que les développements concernant l'Œdipe au féminin dans ses particularités sont arrivés tardivement pour la raison qu'il était souvent considéré comme symétrique à l'Œdipe masculin. Le travail d'Anna Freud en atteste d'ailleurs. Ensuite, nous reprendrons les développements de l'Œdipe féminin que nous avons déployés préalablement⁴⁶⁶ où nous avons expliqué la différence sexuelle de la signification phallique, la prise subjective de cet effet signifiant et la manière dont le signifiant phallique agit entre les sexes.

Nous reprenons le développement œdipien de la fille, pour ensuite en tirer et explorer particulièrement le terme de « ravage », issu du manque de signifiant de son sexe et de

⁴⁶⁶ Voir point 2.1 La comédie des sexes dans la scène phallique

l'opération phallique que comporte l'Œdipe. Dans *Les conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*⁴⁶⁷, et *La sexualité féminine*⁴⁶⁸ comme lors de sa conférence sur *La féminité*, Freud envisage la dimension du « ravage » quand il « accentue la question de la haine envers la mère comme corollaire de la parodie de l'amour en haine, via la séduction puis la déception. » Cette relation ambivalente a un fondement structural. Pour la femme en devenir, « l'attachement à la mère se termine en haine. Une telle haine peut devenir très frappante et persister toute la vie ; elle peut être, par la suite, soigneusement compensée ; en général une partie en est surmontée, une autre partie subsiste. »⁴⁶⁹

Le ravage est alors, une réaction au principe de toute névrose : la découverte de la castration de la mère : « Son amour s'était adressé à la mère phallique : avec la découverte que la mère est châtrée, il lui devient possible de la laisser tomber comme objet d'amour, de sorte que les motifs d'hostilité accumulés depuis longtemps prennent le dessus »⁴⁷⁰

Selon Freud, la fille se détourne vers le père en découvrant qu'elle est castrée et que sa mère ne l'a pas pourvue de pénis, pas plus qu'elle n'en a elle-même. À l'objet d'amour initial de la petite fille, sa mère, se substitue alors celui qui en est pourvu de manière symbolique, ce changement s'accompagnant par ailleurs d'une accumulation de motifs d'hostilité.⁴⁷¹

Cette situation marque un double enracinement de la sexualité féminine : d'une part, le lien originaire à la mère qui est marqué par le signe du ravage, question qui sera présente dans les relations amoureuses futures, et d'autre part, dans le rapport au père, la déception amoureuse fait que la demande d'amour persiste puisqu'elle attend un don de sa part qui compenserait le Phallus.

⁴⁶⁷ Freud, SIGMUND. « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique » in *Œuvres complètes*, XVII, 1992-1925 Paris, Ed. PUF, p. 128-129

⁴⁶⁸ Freud, SIGMUND. « Sur la sexualité féminine » (1931), *La vie sexuelle*, p. 147-148

⁴⁶⁹ Freud, SIGMUND. « La féminité » (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p.163

⁴⁷⁰ FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes*, Volume XIX 1931-1936. Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. Leçon XXXIII La Féminité. Ed. Puf. 1995, Pag. 170

⁴⁷¹ FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes*, Volume XIX 1931-1936. Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. Leçon XXXIII La Féminité. Ed. Puf. 1995, Pag. 208.

Dans l'Œdipe de la fille, l'échange d'objet d'amour est donc marqué tout à la fois par un ravage et une déception, le don phallique et le signifiant de sa féminité lui étant tous deux refusés. Le cas de la jeune homosexuelle montre que la fille n'a reçu du père ni le signe de son désir, ni le don, ni le signifiant de sa féminité.

Lacan souligne cet effet lors de la fin de l'Œdipe de la fille :

« À ce titre l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme « poisson dans l'eau », de ce que la castration soit chez elle de départ — Freud dixit —, contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme — pour la plupart — le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre, comme femme, plus de subsistance que de son père — ce qui ne va pas avec lui, étant second dans ce ravage. Ici j'abats mes cartes à poser le mode quantique sous lequel l'autre moitié — moitié du sujet — se produit d'une fonction à la satisfaire, soit à la compléter de son argument.⁴⁷² »

Lacan remarque ce manque de signifiant comme le motif de ravage chez la fille, qui attendait de la part de son père et de sa mère un peu de substance de son être féminin. En effet, Lacan utilise pour la première fois, le terme de « ravage » lors de son séminaire sur *Les psychoses*, pour décrire un effet causé par le manque d'un signifiant. Il explique que lorsqu'un nouveau signifiant est créé, il apparaît sous un mode souvent assez perturbant pour le sujet. Son apparition peut avoir un caractère ravageant, car il demande une restructuration dans les relations entre les signifiants de base. Les psychotiques attestent d'une expérience ravageante face aux conséquences d'un manque essentiel d'un signifiant. Dans une psychose nous admettons qu'il y a eu quelque chose qui n'a pas fonctionné, qui ne s'est pas complété dans l'Œdipe. La psychose consiste en un manque, un trou quelque part au niveau d'un signifiant comme tel.⁴⁷³ Certes, le sujet psychotique s'est lui-même aperçu d'un manque de signifiant que l'Œdipe, comme son fantasme, n'arrivent pas à voiler. Il n'est pas cependant, le seul à apercevoir un manque dans l'Autre, la femme étant elle aussi confrontée au manque signifiant de son sexe.

⁴⁷² LACAN, Jacques, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001

⁴⁷³ LACAN, Jacques, *Séminaire Les Psychoses*, leçon du 18 Avril 1956, Ed. Staferla, inédit.

Quels effets le ravage entraîne-t-ils chez elle ?

Ce ravage a des effets dans la façon dont elle se rapporte au Phallus comme dans sa recherche dans la façon de signifier sa féminité, deux aspects qui vont de pair. Par exemple, le choix de devenir mère est une façon de signifier la féminité autant que son rapport au Phallus. Mais ce dernier se constitue aussi à partir de l'attente déçue de la fille à l'égard du père, au profit duquel elle s'est détournée de sa mère qui lui a refusé le Phallus. L'attente du Phallus se substitue au pénis manquant, de (-phi), il vient à la place d'un manque qui, dans la demande, prend le statut du Phallus imaginaire.

La fille est intéressée par le Phallus et l'enfant est un objet phallique. Dans ce contexte, la figure de la mère et son intérêt sont inscrits dans le système phallique. Elle est intéressée par l'enfant-Phallus pour combler un manque et non pour être mère comme une façon de signifier la féminité.

Sol Aparicio fait une remarque qui nous semble très juste et fine à propos de l'identification de la fille à la maternité, selon laquelle la fille désire un enfant comme une métonymie du Phallus et à partir d'une identification à la mère.

« On peut le constater en suivant la transformation subie par le désir d'enfant. La fille avait d'abord désiré avoir un enfant par identification avec la mère phallique, ce qui veut dire, précise Freud, que ce désir n'était pas une « expression de sa féminité ». (...) La féminité trouve ainsi pour Freud son expression non pas dans l'équivalence enfant = Phallus, mais dans une substitution qui ne peut s'opérer qu'après la découverte de la castration maternelle, et que nous pouvons écrire : enfant / (-phi).⁴⁷⁴ »

Cet éclaircissement est très important pour prendre conscience qu'il n'y a ni essence ni constitution féminine en propre et explique pourquoi Freud ne concevait pas la maternité comme un destin naturel de la femme. Avec l'envie du Phallus, il montre que la femme est intéressée par le désir, mais pas de la même façon que celui qui a le pénis.

⁴⁷⁴ APARICIO, Sol. « Les signifiants freudiens de la féminité », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 147-156.

Une partie de sa signification comme femme passe par la signification phallique, or ce clivage représente un enjeu pour la femme, puisqu'une qu'une partie de la signification de femme ne passe pas entièrement par le registre phallique. Précisément, Freud expliquait à sa façon et avec des métaphores anatomiques que le passage à la féminité passait par l'échange de la zone érogène clitoridienne ou phallique à la zone vaginale, soit au-delà du Phallus.

Cependant, le ravage complique encore ce passage à la féminité, dans le domaine de la sexualité féminine. Ce ravage entraîne des conséquences pour la femme dans son rapport au partenaire sexuel, dont elle attend à la fois le Phallus (-phi) et qu'il lui renvoie le signifiant de femme. Nous verrons d'ailleurs qu'elle les demande plus qu'elle ne les attend.

2.2.3.1 Le ravage de la jeune homosexuelle

Nous expliquerons le ravage de la fille à partir du cas que nous expose Freud : la jeune homosexuelle. En effet, en 1920, Freud publie un cas d'homosexualité féminine⁴⁷⁵ afin de dévoiler les mécanismes psychiques à l'origine du choix homosexuel féminin, mais, comme dans tous ses autres cas, l'illustration rebase ses propos initiaux et sert aussi notre ambition de décrire le ravage maternel et ses conséquences.

Dans le cas que nous présente Freud, c'est le père de la patiente qui accompagne celle-ci chez le psychanalyste, dans l'espoir de la ramener dans le « droit chemin ». Sa fille est en effet amoureuse d'une femme plus âgée affligée de surcroît d'une très mauvaise réputation, ce qui dérange son père et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il décide d'amener sa fille en consultation. Cette dernière ne se plaignait elle-même de rien ni n'exprimait le moindre symptôme ou la moindre raison nécessitant une consultation, le problème se posant ici par rapport au ressenti paternel.

⁴⁷⁵ FREUD, Sigmund. « *De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* », *Œuvres complètes XV, 1916-1920*, Paris, PUF, 1996, p. 251.

Freud, faisant preuve de pédagogie, lui explique sans ambiguïté que le travail analytique n'a pas pour objectif de changer l'orientation sexuelle d'un sujet, mais accepte néanmoins le cas, intrigué par le fait que la jeune fille se dise homosexuelle tout en affirmant par ailleurs avoir une aversion physique à l'égard de l'acte sexuel, bien qu'elle n'ait jamais eu de rapports sexuels avec une femme. Intrigué, il veut mettre au clair cette énigme sur la sexualité féminine, qui se présente à lui à point nommé à la suite de son travail sur « *Un enfant est battu* », lors duquel il a émis précisément quelques hypothèses sur la relation avec la sexualité féminine.

L'analyse de ce cas se déroule au moment de la grossesse de la mère de la patiente. L'objet de son amour est une femme mûre, à qui l'infortunée ne cessait de déclarer « la pureté de son amour », et qui se montre en retour froide et distante envers elle.

Dans la famille, le père de la fille se montre très attentif au moindre caprice de sa femme, la mère de la fille, en prenant soin de ne pas la contrarier en raison d'une névrose passée ayant duré plusieurs années. Cette mère est décrite par Freud comme une femme encore jeune n'ayant pas renoncé à la prétention de plaire, ce qui pourrait selon lui être la cause d'une jalousie envers sa fille. Pour cette femme, « sa fille soudainement épanouie était une concurrence gênante », « elle veillait jalousement à ce qu'elle restât éloignée du père⁴⁷⁶ », ce qui pourrait expliquer qu'elle ne soit pas dérangée par la prétendue homosexualité de sa fille qu'elle perçoit en quelque sorte comme une rivale, situation qui les éloigne l'une de l'autre.

Freud souligne que la mère traite ses enfants de manière fort inégale, étant plus tendre avec ses trois garçons et plus dure avec la fille. Cette inégalité à l'égard des frères met en exergue la différence entre les sexes et élève le Phallus au rang d'objet imaginaire voulu par le désir maternel. Nous pourrions supposer que la fille emprunte un chemin complexe pour parvenir à soutenir sa féminité et le processus la faisant devenir femme.

Un jour, la patiente, aperçue en train de chuchoter à l'oreille d'enfants dont elle a la garde, sent le regard approbateur de ses parents, tout particulièrement celui de son père. La

⁴⁷⁶ FREUD, Sigmund « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine » dans *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 245-270.

figure de mère qu'elle se sent incarner ainsi à travers ce geste fortement symbolique et ce regard qui la couve et la conforte dans sa condition future de femme sont, à ses yeux, un obstacle à son passage au statut de femme.

À travers ce cas, nous pouvons à présent esquisser les dispositions œdipiennes impliquées dans le choix d'objet de cette fille prétendument homosexuelle d'un amour platonique, l'importance pour elle que revêt le regard d'autres, principalement celui du père, ainsi que la position à l'égard de son propre sexe.

Freud entrevoit des facteurs particuliers qui pousseraient la jeune fille vers l'homosexualité en se servant de l'Œdipe. Il explique que l'on a affaire ici à une identification au père par une régression lors du choix d'objet, du fait que le père a déçu sa fille. Elle ne fait pas l'échange d'objet d'amour entre la mère et le père, mais elle s'identifie à lui, dans sa position d'amant. Freud remarque qu'aucun des deux parents de la patiente ne fait preuve d'un comportement susceptible de soutenir sa féminité et qu'elle a des raisons légitimes de ressentir de la déception vis-à-vis de l'un comme de l'autre.

La déception de la fille est évidente à l'occasion de la naissance d'un frère ; car, selon le chemin œdipien proposé par Freud, le père n'a pas donné à sa femme un fils comme substitut du pénis ni rien qui vaille pour un signe d'amour ou pour soutenir sa féminité. Au contraire, il porte sur elle un regard qui la fixe comme mère, ce qui rend difficile le passage à la féminité. L'Œdipe de la fille, comme Freud le signale, est résolu par une demande au père sur la dimension de l'être, plutôt que de l'avoir. Cette déception renforce par contrecoup aussi celle concernant la mère, de qui elle n'a pas non plus reçu le Phallus.

Elle choisit une position sexuelle (sa prétendue orientation homosexuelle) parce que le lien œdipien avec le père s'avère décevant et le lien primaire de la relation à la mère est fixé par le regard approbateur d'autres en constatant qu'elle dorlote les petits enfants quand elle les garde. À ce moment, elle est fixée sur ce lien amoureux mère-fille et choisira une femme mûre comme objet de son désir. Elle se soutient de façon narcissique dans l'identification imaginaire à la mère idéale, elle devient, au regard de l'Autre, un modèle de mère. C'est par le biais de la maternité qu'elle s'identifie à son sexe. La position homosexuelle chez cette fille est un appel au père pour qu'il voie le ravage que cause une mère qui ne veut pas qu'elle devienne femme et qui la voit comme rivale. C'est un appel à ce que son père lui fasse un don

d'amour, qu'il constate l'impuissance de sa femme et lui à soutenir la féminité de leur fille et que cela ait pour effet de la délivrer de la loi maternelle qui l'étouffe. En conséquence, la fille se place dans l'identification masculine que comporte son choix d'objet et dans la position d'aimer une femme, comme un homme pourrait le faire (le père). Enfin, elle ne soutient sa féminité que dans la position maternelle où les autres l'ont située à partir de leurs regards, dans une position où elle ne risque pas de devenir un objet-cause de désir pour un homme.

Noelle Pickman ajoute que ce virage à l'identification masculine par déception n'est pas la seule solution qui s'offre en pareil cas, et que :«d'autres sortes de réaction à ce traumatisme seront au contraire fréquentes, comme celle de se tourner vers un homme et d'entrer ainsi dans la vie amoureuse, mais aussi, parfois, de chuter définitivement de la scène phallique du désir ou encore de camper sur une revendication d'amoureuse blessée, comme la clinique nous l'enseigne.»⁴⁷⁷

Freud fait ressortir des éléments clés entre le lien primordial à la mère et l'identification au père comme solution à la déception à son égard. Dans son intérêt pour cette femme, le père est mis en cause, c'est aussi une provocation qui lui est adressée, un défi voué à le contrarier dans l'attente d'une réponse de sa part.

Dans cette étude de cas, la déception et le ravage ont une position centrale, puisque la jeune patiente ne reçoit ni de l'un ni de l'autre de ses parents aucune consistance qui puisse soutenir sa féminité ou la signification de son sexe, au-delà de la figure d'être mère.

De même, ce cas montre aussi comment se construit le désir. En ce cas, il est orienté vers un choix d'objet homosexuel justifié par le ravage face à la déception du père, par l'identification à sa place de ce dernier et par le refus d'être l'objet du désir d'un homme. Malgré son rejet des hommes (Phallus imaginaire), le désir est orienté vers la place du père (Phallus symbolique) et son choix d'objet ainsi que son identité sexuelle s'inscrivent dans la logique phallique. La position désirante est indiquée par le père dans l'équivoque.

⁴⁷⁷ PICKMANN, Claude-Noële. « Le cas de Freud dit "La jeune homosexuelle" », *Figures de la psychanalyse*, vol. 19, no. 1, 2010, pp. 195-216.

Comme l'indique Freud, la situation féminine n'est instaurée que lorsqu'un souhait visant l'enfant-pénis se substitue à celui visant le pénis. C'est-à-dire que par le jeu d'une équivalence symbolique, l'enfant se substitue au désir du pénis et la femme le demande et l'attend. L'enfant vient selon une équivalence symbolique à la place du pénis, mais cela ne suffit pas à combler la demande. Dans ce cas, la fille ne reçoit rien du père, mais elle se sent reconnue lorsqu'elle chuchote aux enfants, prenant ainsi la place d'une mère.

N'échappant pas au discours de son époque, Freud voit une expression de féminité dans le désir de maternité tout comme dans la position d'attente. La jeune homosexuelle attendait de son père un substitut phallique face à la privation du Phallus imaginaire. C'est-à-dire un signe de désir et d'amour de sa part.

D'autre part, dans cette première attente, nous pourrions aussi penser que ce n'est pas réellement l'enfant souhaité qui est en jeu dans l'attente d'enfant venant du père, mais l'attente elle-même comme position féminine qui soutient le désir d'autre chose, une attente ou une demande sans objet, plutôt du désir. C'est très important, car cela signifierait que cette position phallique ne désire pas que des objets. Après la privation imaginaire de la fille qui vient symboliser la castration, la privation est fixée par le signe moins, signe qui marque la féminité et cause le ravage.

2.2.3.2 Le *Penisneid* dans *L'Empire des sens*

À la position érotomane, nous ajoutons une autre condition à la sexualité féminine : le *Penisneid* ou l'envie du pénis, telle que Freud le propose à la fin de l'Œdipe de la fille. Dans les formules de la sexualité lacanienne, nous pouvons voir une flèche qui part de la femme et s'adresse à Phi, qui, bien qu'il appartienne au registre du symbolique, a une représentation imaginaire immédiate qui prend volontiers la forme du pénis. Cette distinction a généré de nombreuses confusions lors de l'évolution du concept du Phallus, non seulement pour les théoriciens, mais aussi pour de nombreux sujets, comme nous le voyons ici dans le film *L'empire des sens*.

Freud détermine le *Penisneid* comme le résultat de l'Œdipe féminin consistant à désirer être munie d'un pénis, comme représentation imaginaire du Phallus dans sa dimension imaginaire, cela correspond à la lettre φ minuscule, en tant que signifiant du désir. Le

Ned (envie) se distingue du *Wunsch* (désir). Ce que veut la femme, propose Colette Soler, c'est juste réaliser une jouissance « de la même manière que » du pénis. Ni ne l'avoir ni ne l'être, mais « jouir comme elle désire », une visée de jouissance libérée de sa limite phallique.⁴⁷⁸ Le *Penisneid* n'est plus un objet, mais une condition. Elle souhaite pouvoir jouir du Phallus à sa façon.

Lacan estime que « c'est dans cette mesure que le *troisième temps* du *complexe d'Œdipe* peut être franchi, c'est-à-dire dans l'étape de l'identification dans laquelle il s'agit : pour le garçon de s'identifier au père en tant que possesseur du pénis et pour la fille, de reconnaître l'homme en tant que celui qui le possède. »⁴⁷⁹ Elle le trouve dans l'amour et dans son corps, car « pour la femme, le pénis symbolique est à l'intérieur, si l'on peut dire, du champ de son désir, alors que pour l'homme, il est à l'extérieur.⁴⁸⁰ » Certes, elle reconnaît le Phallus de l'homme comme une représentation imaginaire, cependant, ce n'est pas cela que la femme cherche. Lacan dit : « **son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour** »⁴⁸¹.

Il s'agit d'une question de désir, non d'objet, autrement, elle serait fétichiste comme l'homme et bien que le pénis ait un statut de fétiche, la clinique montre qu'une femme va au-delà de l'objet pour passer dans le domaine du désir. La femme reconnaît dans l'homme le signifiant phallique, mais elle s'adresse à Phi. Cela fait qu'il y a une probabilité pour qu'elle fasse de lui son idéal du moi ou son maître en tant que détenteur du Phallus imaginaire, s'il y a une confusion. Pour illustrer cette relation, Lacan parle du film *L'Empire des sens* pour parler de son hypothèse de l'érotisme féminin porté à l'extrême.

Le film inspiré d'une histoire vraie dans les années trente au Japon raconte l'histoire de deux amants : une femme appelée Sada et son patron qui passent tout leur temps sans interruption au lit jusqu'à ce jour où elle lui coupe le pénis et erre dans les rues « comme une

⁴⁷⁸ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Éd. Du Champ lacanien, 2003,

⁴⁷⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit séance 22 janvier 1958

⁴⁸⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire, Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit, séance 23 avril 1958

⁴⁸¹ LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Ecrits*, Paris, Seuil p. 694

folle » avec le morceau en main. Cette histoire montre le désir féminin de s'approprier le Phallus, le *Penisneid* ou l'envie du pénis.

Cependant, à ce niveau, peut exister une confusion entre le signifiant Φ Phi et moins phi ϕ , une représentation signifiante et imaginaire. Ce que la femme vise, c'est le Phallus dans le réel en tant que signifiant Φ , grand Phi, le signifiant de la jouissance, pas l'objet. L'acte de couper la queue à l'homme montre l'objet du fantasme féminin et un pénis réel vient en guise de Phallus, comme signifiant du désir de l'Autre.

La sexualité féminine veut l'organe phallique prélevé sur le corps de l'homme aimé, ce qui en fait un amant châtré. Dans le film, la femme châtré son amant, comme dit Lacan : « elle lui coupe la queue ». Sada ne cherche pas une satisfaction de l'ordre de la jouissance et qui arriverait à la combler, il ne lui suffit pas d'en jouir, elle veut être la propriétaire et détenir toute la jouissance dans sa main. Vouloir avoir le pénis en main. C'est le désir d'un Phallus réel, le pénis comme Φ et le partage du désir entre les sexes. Elle ne cherche pas la satisfaction, elle veut l'appropriation totale, réelle et physique du Phallus de son homme. Elle est poussée à chercher un complément phallique du côté de l'homme, dans son corps, par la voie de l'amour, ou du désir d'un homme.

Avec ces deux conjonctions, « si l'on y regarde de près, le même dédoublement se retrouve chez la femme, à ceci près que l'Autre de l'Amour comme tel, c'est-à-dire en tant qu'il est privé de ce qu'il donne, s'aperçoit mal dans le recul où il se substitue à l'être du même homme dont elle chérit les attributs. ⁴⁸² » C'est-à-dire que le Phallus est mis en circulation dans l'amour et la demande d'amour, étant le plus chéri par l'homme et qu'il n'a pas. Répondre alors à la demande de l'autre, donner le manque est un signe d'amour.

2.2.3.3 La demande et la plainte féminine

Dans l'Œdipe de la fille, Freud demande ce : « que réclame de la mère la petite fille ? »⁴⁸³ Selon le psychanalyste, ce ravage subi restera présent dans toutes ses demandes

⁴⁸² LACAN, Jacques. « La signification du Phallus », *Écrits*. Paris, Seuil, 1966. p. 695

⁴⁸³ FREUD, Sigmund. « De la sexualité féminine » publié en *Œuvres complètes XIX 1931-1936*. Pag. 20. 1ère Edition, 1995 Ed. PUF.

d'amour ultérieures. Il est un des motifs provoquant chez la fille son éloignement de la mère et constitue le reproche de ne pas avoir été munie par elle d'un pénis. Cela expliquerait pourquoi la demande est fortement présente chez certaines femmes, car elles demandent -phi et le signifiant de sa féminité. Cette demande féminine est puissante, car elle sous-entend un questionnement fort : que demande-t-elle ? Que veut-elle ?

Sa demande comprend alors deux choses : le pénis et le signifiant de La femme que ni la mère ni le père ne lui ont donné. La demande est présente dans la sexualité féminine, car la signification de l'amour revêt une importance dans l'enveloppe narcissique qui habille la femme, sur ce qui apporte quelque chose à son être. Le sujet « demande à se faire reconnaître dans son authenticité symbolique⁴⁸⁴ », réclamant une reconnaissance passant par son aliénation essentielle du sujet et le manque inaugural qui le caractérise et conditionne son devenir. Une reconnaissance de son désir, de son vide.

Pour certaines, la demande féminine revêt un caractère absolu, parfois opaque et impossible à combler. Cette demande va au-delà du Phallus, visant la jouissance elle-même tout comme le comportement du partenaire à son égard. La femme exige du partenaire dialogue et amour. Cela n'est pas sans avoir des effets sur l'inconscient de l'homme comme de l'enfant. Les femmes font parler, même si cela doit se faire sous forme de dispute, elles sont prêtes à créer le partenaire de leur ravage et marquer la relation amoureuse du signe du ravage.

« Dans la sexualité féminine, la demande d'amour comporte un caractère absolu, infini. C'est représenté dans le schéma par un cercle non fermé, le tout n'est pas formé, ne fait pas un. Elle s'ouvre à l'infini, au-delà de tout ce qui peut changer de matériel et de tout ce qui peut s'offrir en preuve. Elle porte sur l'être du partenaire, ce qui dénie sa forme érotomaniaque : que l'Autre l'aime !⁴⁸⁵ » « La demande d'amour dans son caractère potentiellement infini, revient sur le parlêtre féminin sous les espèces du ravage. Le ravage est l'autre face de l'amour. En fonction de la structure du pas-tout, le partenaire symptôme devient le partenaire-ravage. Le ravage est le retour

⁴⁸⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit, p.13

⁴⁸⁵ MILLER, Jacques-Alain, *L'os d'une cure*. Ed. Navarin, France, 2018, p. 80

de la demande d'amour, de même que le symptôme, mais avec un indice d'infini, ce qui distingue du symptôme classique toujours localisé, élémentaire, comptable, classable et dont la structure est de ce fait masculine. Coté femme, le symptôme est marqué de l'infini de la structure pas-tout, d'où sa forme de ravage.⁴⁸⁶»

Dans l'inconscient, il n'existe pas de signifiant de la femme, aucun signifiant ne peut représenter ou définir ce qu'est le féminin en soi. Le savoir inconscient ne peut rien dire sur le sexe féminin. Il n'en comporte pas le signifiant puisque celui-ci n'a tout simplement pas de substance. Les femmes n'élèvent pas leur sexe au signifiant et de fait, Lacan confirme qu'il n'y a qu'un seul sexe : le Phallus⁴⁸⁷.

Il n'y a pas de représentant du sexe féminin puisqu'à l'égard de l'homme, il représente la castration, produisant par-là, l'aversion et le refoulement. L'inconscient étant phallique par nature, aucun représentant du sexe féminin ne peut s'y inscrire et le représentant du sexe féminin échappe à toute représentation et à l'universel.

La fille attend de ses parents une substance signifiant de son sexe, néanmoins, il est impossible de dire : « La » femme. En effet, dire « des femmes ou d'être femme », revient à substantiver le mot *femme*, à en faire une catégorie universelle, une espèce à part entière et à ne pas l'employer comme attribut. En revanche, dire « UNE femme », fait ressortir la singularité des traits et attributs. C'est aussi dire quelque chose du côté de la subjectivité.

Ce manque signifiant pose un problème, car cela signifie que la femme est traversée par un manque supplémentaire par rapport à l'homme, un manque de signifiant qui constitue la question fondamentale de l'être de la femme : « Qu'est-ce qu'être femme ? ». Cette question comporte un réel autant qu'une énigme autour de laquelle s'organise l'hystérie. Ce principe sera le fondement de l'axiome « La femme n'existe pas ». Il faut donc renoncer à trouver une « essence » de la féminité.

Lacan y dénonce cette croyance toute féminine que là où le signifiant échoue à « dire » la femme, sa substance réelle pourrait se trouver dans le rapport à la mère. Il évoque ici un

⁴⁸⁶ MILLER, Jacques-Alain, *L'os d'une cure*. Ed. Navarin, France, 2018, p. 84

⁴⁸⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit, séance 03 Mars 1972

penchant féminin courant, l'idée d'une « essence » de la femme, d'une base solide et substantielle pour la féminité dont un rapport avec le corps de la mère pourrait donner l'illusion, voire le vertige d'un corps à corps troublant, alors même qu'il n'y a là qu'un abîme dans lequel se perd le rapport au sexe de la fille.⁴⁸⁸

Martine Menés rejoint ce raisonnement à propos du ravage de la relation mère-fille et S (A/). Elle explique que lors de la métaphore paternelle ou de la signification du désir de la mère, la fille ou le garçon s'identifie au manque de la mère pour répondre au désir de cette dernière, en passant par le signifiant Phallus. Mais quand la fille repère la différence sexuelle, elle est confrontée au manque réel de son corps, à la forclusion commune d'un signifiant qui dirait La femme. Son corps biologique est mis en cause ou bien s'ajoute à la cause du manque, pour réaliser l'opération de la castration.⁴⁸⁹

Le sexe féminin en tant qu'Autre sexe échappe au signifiant, bien que n'étant pourtant situable qu'à partir de lui, comme l'un de ces effets les plus radicaux. A partir du chapitre sept du séminaire Encore, Noelle Pickman dit qu'il apparaît que cette lettre qui est une écriture logique d'un lieu dans l'Autre non marqué par le signifiant, peut « éclairer » le mystère insondable du continent noir freudien. En effet, cette écriture démontre que si le sexe féminin, en tant qu'Autre sexe échappe au signifiant, il n'est cependant situable qu'à partir de lui, comme l'un des effets les plus radicaux⁴⁹⁰.

Dès lors, c'est ce qu'une femme rencontre lorsqu'elle est confrontée à la castration, au savoir, son profond rejet en tant qu'être, tel que Freud l'observait en 1925 dans « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes ». Lacan de sa part, trouvait que la substance même de leur être, est liée à la faille dans l'Autre. S (A/). Pour cela, l'être femme ne va pas sans inconsistance. Ce manque contribue alors, à la formation d'une jouissance supplémentaire en tant qu'inassimilable par le langage. Sa demande est impossible à satisfaire, mais entraîne cependant des effets sur la jouissance.

⁴⁸⁸ PICKMANN, Claude-Noëlle « L'hystérique et le ravage » publié dans Actualité de l'hystérie, sous la direction d'André Michels, Ed. Éres, mars 2001.

⁴⁸⁹ MENES, Martine. « Petits cailloux semés pour une lecture de “Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine” de Jacques Lacan », *L'en-je lacanien*, vol. n° 2, no. 1, 2004, pp. 9-23

⁴⁹⁰ PICKMANN, Claude-Noëlle, « Actualité de l'hystérie », sous la direction d'André Michels, ed. Éres, mars 2001

Là où le savoir du père échoue à dire ce qu'est la femme, là où une femme est, en tant que femme, laissée en plan par le signifiant phallique, l'expérience montre qu'elle court le risque de se laisser récupérer, rattraper, voire engloutir par la jouissance de l'Autre. En effet, dans cette jouissance, cet Autre qui est lui-même en manque, s'empare du sujet sous une forme envahissante. Là donc où le père échoue à instaurer la loi universelle de l'interdit de l'inceste, la fille est exposée à être réintégrée par la mère phallique, montrant ainsi que la fonction paternelle ou la métaphore paternelle, ne sépare qu'imparfaitement la fille de la mère. Il peut dès lors arriver que la jouissance de l'Autre ou de la mère, fasse retour sur le sujet, ou la fille, comme jouissance déchaînée, jouissance dans le corps qui le submerge et la menace d'engloutissement. La demande de la fille vise alors une signification qui fasse une limite, qui marque un arrêt et permette d'instaurer la métaphore paternelle. Comme conséquence de cette demande infinie, la croyance de la part de l'homme d'une supposée souffrance féminine est fondée sur cette plainte. «Elles aiment se plaindre, elles aiment souffrir».

Jean-Michel Vives analyse le statut de la plainte et dit qu'elle participe à la mascarade. Elle maintiendrait l'illusion qu'il y a un objet de la plainte pour maintenir un contact avec l'objet par-delà de son absence. En faisant exister l'objet de la plainte, elle tente de prendre la parole.

La plainte est un appel paradoxalement silencieux où le sujet du manque se constitue comme paraissant être pour l'autre l'objet qui viendrait le combler. Elle assure de cette façon le manque et le désir. Cet appel silencieux se trouve être, *in fine*, une demande d'être désirée. La plainte apparaîtrait alors comme la tentative d'articuler en mots cette position mortifère et comporterait donc une dimension de sauvegarde visant à inscrire, même a minima, le sujet féminin dans le champ de l'Autre, de *se faire voir par l'autre*. Si cette ultime barrière de la plainte, de cette façon de « se faire entendre » vient à être renversée, alors, le sujet féminin se trouve livré à la dimension mortifère du seul « se faire voir » dans laquelle elle peut choisir de se perdre puisqu'à voir, il n'y a rien.⁴⁹¹ Une femme pourrait lire la signification « La » à la

⁴⁹¹ VIVES, Jean-Michel. « La vocation du féminin », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 68, no. 2, 2003, pp. 193-205.

place de *tu es « ma » femme* et pour cela, il faudra payer un prix exorbitant, de l'anéantissement de soi-même, puisque le moi ne tient qu'aux mirages de l'amour.⁴⁹²

2.2.3.4 L'amour maternel est-il accompagné du ravage ?

Le ravage alors, peut être conçu comme une passion avec la mère qui fait trace sur le corps. Il peut s'identifier à une manière de vivre l'amour et la jouissance dans le lien d'amour primaire entre la fille et sa mère. La position maternelle se fait l'Autre primordial devant garantir à sa fille sa propre position dans l'existence. C'est ce que Freud nomme une relation de « type anaclitique ». Il s'agit d'une relation de dépendance aux objets sur lesquels le sujet appuie son existence dans la mesure où le statut de l'Autre s'assure d'être comblée et complétée par ce que représente le sujet. L'importance de ce signe du ravage est grande, car il fait la liaison entre la jouissance et l'amour, et les liens d'amour ultérieurs pourraient rester sous le signe du ravage. À ce sujet, nous trouvons des idées qui soutiennent que le ravage amoureux est un héritage de la relation mère-fille.

Notamment, Alexandre Levy explique le statut où la mère se situe pour la fille : « La mère peut être une figure phallique, en usant de son caprice et jouant sur la complaisance de la fille à se réfugier dans la position d'exception d'être l'objet privilégié, au prix d'être privée du reste, c'est-à-dire de sa féminité, voire de son existence sociale. Toutefois, la mère peut être également une figure de la béance, faisant parfois de la fille la seule apte à répondre à la faille maternelle et à ses affres, et ce jusqu'au forçage.⁴⁹³»

Marie-Magdeleine Lessana, en soutenant cette opinion, explique cette phrase de Lacan dans *l'Etourdit* : « qu'elle attend comme femme plus de subsistance que de son père ». Que signifie l'expression « comme femme » ? se demande-t-elle. La petite fille, puis la jeune fille se posent cette question. En effet, elle s'intéresse à ce que son « destin féminin » lui réserve

⁴⁹² JAMBET, Christian « La femme n'existe pas » *Revue de deux mondes*. Juillet-août 2000, Pag 81-87

⁴⁹³ LEVY, Alexandre. « “La putain de sa mère”. Insulte et ravage dans le lien mère-fille », *Dialogue*, vol. 214, no. 4, 2016, p. 123-134.

« comme femme », à ce que sera pour elle le fait d’habiter un corps de femme et d’être dite « femme ». Le ravage entre mère et fille se situe dans le champ qu’introduit la question « Que veut la femme ? ⁴⁹⁴ ».

Pour éclairer ce lien, Lessana a fait une étude rigoureuse de différentes relations mère-fille, telles que celle de Camille Claudel à sa mère, Mme de Sévigné à sa fille, Marlene Dietrich, le ravissement de Lol V Stein, la relation de Marguerite Anzieu à sa mère ou bien encore, celle des sœurs Papin. Elle note dans la correspondance entre Mme de Sévigné et sa fille comme un paradigme du ravage : confrontées à l’impossibilité de se séparer, émergent entre elles des accusations, des malentendus, des reproches. Il leur est devenu impossible de tempérer l’imbrication entre leurs passions et maladies respectives.

À partir de l’analyse de ces relations, Lessana affirme que « Le ravage entre fille et mère n’est pas un duel ni le partage d’un bien, c’est l’expérience qui consiste à donner corps à la haine torturante, sourde, présente dans l’amour exclusif entre elles, par l’expression d’une agressivité directe. ⁴⁹⁵ » Le ravage surgit entre les deux femmes lorsqu’elles sont touchées par la splendeur d’un corps lumineux de femme adulte dont la fille se croit alors privée de cette promesse de luminosité pour elle-même. Ou bien, il arrive aussi que la mère se glisse dans le rôle de la fille dans l’espoir d’une possible réparation par sa fille d’un dommage qu’elle appréhende.

Ce sont des hypothèses à vérifier cas par cas, cependant, ces questions peuvent être abordées par le biais de la filiation, de l’alliance ou du sexe. Y a-t-il une transmission entre femmes ?

En tout cas, le discours mord le corps, son image et il porte la promesse d’une jouissance inconnaissable. L’image fascinante d’un corps de femme désirable permet que le corps s’édifie à un endroit où il n’y a ni identité sexuelle ni transmission des traits féminins transmis d’une mère à sa fille. Il s’agit d’un passage douloureux qui n’est pas de l’ordre du

⁴⁹⁴ LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille un ravage*. Paris, Ed. Pauvert, 2000. p. 12

⁴⁹⁵ LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille un ravage*. Paris, Ed. Pauvert, 2000. p. 12

don, qui fait l'épreuve de l'impossible transmission du sexe et présentifie l'emprise érotique maternelle.⁴⁹⁶

Marie-Magdeleine Lessana avance l'hypothèse que la chute marquée du caractère persécuteur de l'image, quand elle a lieu, inscrit le corps comme lieu où adviendra une jouissance, non plus errante, mais « sienne » après l'épreuve du ravage. Cette consistance du corps serait-elle la subsistance que la fille attend de sa mère ? En effet, la fille sent comme un ravage l'impossibilité de recevoir le signifiant de « La » femme. Il n'y a pas transmission de la féminité.

Le ravage alors, est un mal du corps dont la jouissance s'empare et constitue une atteinte d'une image du corps de femme mettant à l'épreuve la consistance. Il concerne une jouissance errante, car non localisée et qui se manifeste sous la forme d'une errance persécutrice.

Agnès Aflalo, pour conclure sur ce point, affirme que : « Les femmes sont le sexe faible au regard du ravage. Car, c'est de structure chez elles que la demande d'amour est renforcée. Freud notait en 1931, le renforcement de la position d'être aimé pour une femme comme une des conséquences du complexe de castration. Le ravage est donc une conséquence de la sexuation féminine. »⁴⁹⁷

La fille se détache de la mère sous un signe d'hostilité, de déception, de ravage. Ce ravage fait signe dans sa demande d'amour dans toutes ses relations affectives postérieures, incluant celles qu'elle pourra établir avec un homme. Le ravage de la fille avec la mère, selon Lacan, tourne autour de la faute de substance de la féminité et de l'impossibilité de sa transmission. Le ravage commence avec la désillusion due à la prise de conscience de ne pouvoir être le Phallus de la mère, à laquelle s'ajoute le fait que la mère ne peut par la suite lui transmettre la signification pour dire La femme. Ces manques seront ressentis par la fille comme un manque d'amour de la part de ses parents à son égard, d'où le fait que par la suite,

⁴⁹⁶ LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille un ravage*. Ed. Pauvert, 2000. P. 12

⁴⁹⁷ Agnès AFLALO « homosexualité féminine et ravage » Revue en ligne *Ornicar*
<https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

elle demandera à l'Autre, dans le cadre de ses futures relations amoureuses, le signifiant qui lui fait défaut en guise de preuve d'amour.

En suivant l'hypothèse de Lessana, le signe ravageant est localisable dans la souffrance féminine vécue au sein de la relation avec son partenaire, relation qui fait suite au ravage œdipien de la fille par le truchement de l'attente d'un peu de substance de son être féminin. Ce ravage pourrait être redoublé, comme le cas de la jeune homosexuelle, lors de son atteinte du don venant du père.

La quête de la femme est encore et toujours une demande d'amour qui n'est pas seulement une demande de signifiant, mais qui est véritablement une quête de jouissance. Est-ce que ledit « masochisme féminin » est une façon de faire perdurer le ravage de la fille ? Ses plaintes et souffrances font-elles partie d'une façon de faire avec la castration et la privation ? Est-ce que la demande du signifiant de son être féminin aboutit nécessairement à la souffrance ?

2.3 On bat un enfant et le fantasme

Comme nous l'avons mentionné précédemment au point *1.2.1 L'Œdipe comme fondement du masochisme féminin*, Freud émet le postulat que le masochisme féminin est un effet de l'Œdipe de la fille et met en avant cette hypothèse dans son article *On bat un enfant*. Il y met l'accent principalement lors du développement de la deuxième scène de la progression proposée dans l'article, qualifiée de féminine et masochiste. **Error! Reference source not found.** Par la suite, pour de nombreux théoriciens, ce texte devient un pilier pour concevoir et expliquer le fondement d'une supposée position féminine et d'un masochisme féminin propre à la féminité.

D'une part, nous présenterons diverses lectures qui soutiennent l'existence du masochisme féminin à partir de la lecture de *On bat un enfant*. Nous les comparerons et les éclairerons à la lumière de la théorie lacanienne pour démontrer l'inexistence d'un masochisme féminin. D'autre part, nous nous attarderons à clarifier les points du développement du fantasme qui demandent un éclairage et une lecture rigoureuse.

2.3.1 L'œdipe féminin comme fondement du masochisme féminin : lectures contemporaines de *On bat un enfant*

Nous développerons plusieurs lectures de *On bat un enfant* qui expliquent le masochisme féminin à partir de différents points de vue. Premièrement, nous reprendrons rapidement les points principaux de l'œdipe féminin développé par Anna Freud, que nous avons expliqués précédemment. Puis, nous citerons les travaux qui suivent cette élaboration freudienne, comme celui d'Assoun, pour comprendre ce qu'il en est de la transition de devenir une femme ou de la solution de rester enfant masochiste. Troisièmement, nous passerons en revue les travaux de Dietrich et Vialet-Bine qui exposent le masochisme comme un destin féminin de la pulsion. Ensuite, nous ferons la lecture de l'article selon les postulats de Lacan. Dans un cinquième temps, nous nous intéresserons aux lectures lacaniennes, telles celle d'Éric Laurent qui soutient son hypothèse sur le postulat de la privation féminine. Enfin, nous développerons l'hypothèse de Jacques Félicien, selon laquelle il n'y a pas de masochisme féminin, mais un fantasme masochiste. Puis nous terminerons avec une conclusion et ouvrirons des pistes de lectures.

2.3.1.1 *On bat un enfant* : le point de départ

Nous reprendrons le travail d'Anna Freud, première lectrice et protagoniste de *On bat un enfant*, à partir de son texte « *Fantasme d'être battu et rêverie*⁴⁹⁸ ». Nous prions le lecteur de revenir à notre chapitre précédent au point **1.1.2.2 Anna Freud : le fantasme féminin** dans lequel nous avons développé les prémisses de ce travail.

Reprenons rapidement les points principaux de ce texte : Anna rejoint Freud dans l'idée qu'il y aurait une symétrie entre l'Œdipe du garçon et celui de la fille. Elle expose sa production de rêveries diurnes ou de belles histoires créées à partir de la satisfaction incestueuse d'être frappée par son père. Dans « je suis battue par le père », le verbe « battre » est un substitut du signifiant « aimer », déformé par la répression. Le thème des coups demeure dans les « belles histoires » sans que le fantasme « d'être battu » soit cependant

⁴⁹⁸ FREUD, Anna. « Fantasme d'être battu et rêverie » dans *Mascarade féminine*, textes réunis par Hamon », Ed Seuil, 1994 p.57-76, Article publié originalement dans la revue *Imago* 8, en 1922, p. 317-332.

énoncé. La scène des coups devient une scène d'amour déguisée. La définition du masochisme se concentre donc sur le fait d'être battue pour « subir » un certain plaisir.

En effet, si nous faisons l'hypothèse d'un même schéma œdipien pour la fille et le garçon et que nous ajoutons le fondement dynamique de la pulsion qui soutient que la passivité est une façon de diriger l'agression contre soi, alors le masochisme féminin serait un aboutissement de l'Œdipe féminin.

Bien que ces prémisses fussent discutées et travaillées depuis la naissance de la psychanalyse et lors de l'évolution des concepts comme le Phallus et de développements sur la féminité, aujourd'hui encore, comme nous l'exposerons par la suite, le masochisme féminin continue à être associé à la féminité et conçu comme un destin pulsionnel, issu du chemin œdipien féminin, notamment pour Castellano, Assoun et Dietrich.

2.3.1.2 Une femme passive, une femme masochiste : Castellano

Fulvia Castellano situe le masochisme féminin comme issu de l'Œdipe et en tire des conclusions chez des sujets féminins qui se plaignent passivement, corollaire d'un retrait narcissique qui s'articule autour d'une dimension masochiste. Elle explique :

« Le masochisme féminin, présent aussi chez l'homme, semble être une forme particulière du masochisme érogène. Sous l'influence du **sentiment de culpabilité et de la pulsion amoureuse vers le père, le sadisme va se transformer en masochisme secondaire**. En effet, le désir si fréquent d'être battu par le père est très proche de cet autre désir : avoir des rapports sexuels passifs féminins avec lui. Le premier n'étant qu'une déformation régressive du second.⁴⁹⁹ »

Castello parle ensuite de « folie féminine » chez certaines femmes et explique que par la voie de la plainte, c'est comme s'il fallait mobiliser l'ensemble de l'attention pour éviter la disparition de l'investissement de l'objet aimé. Pour ce faire, il faut se laisser aller, se faire l'objet de la personne aimée. De cette façon, coexistent la dimension narcissique et la

⁴⁹⁹ CASTELLANO, Fulvia. « Un personnage en quête d'auteur », Vannina Micheli-Rechtman éd., *Du cinéma à la psychanalyse, le féminin interrogé*. Éres, 2013, pp. 115-136.

dimension masochiste, dont l'articulation intègre à la fois le repli du moi et le rapport à l'autre.

2.3.1.3 Devenir une femme masochiste : Paul Assoun

Assoun utilise l'article *On bat un enfant* pour soutenir l'hypothèse d'un masochisme féminin comme une solution dans le devenir femme. Pour lui, la question émane de ce qui fait l'homme et de ce qui fait la femme.

Il affirme que les variables, le masculin et le féminin ou l'actif et le passif, sont cependant, activement impliquées dans la problématique du masochisme et se définissent lors du processus de la sexuation lors de l'Œdipe de l'enfant. Du devenir homme ou femme. Selon lui, dans la suite de trois scènes, le sujet est confronté au père dans une tension active, agressive et passive. La position se définit lors de la deuxième scène, où la demande d'amour au père comporterait une double féminisation : être aimé par le père dans une position passive. Pour Assoun, l'enfant est systématiquement masochiste : « On connaît l'expression "ne fais pas l'enfant", ce qui rend compte que **s'il y avait un masochiste, ce serait systématiquement l'enfant**⁵⁰⁰ ». Pour lui, même s'il élargit la notion de féminité aux hommes et femmes, la passivité reste le fondement de la féminité.

Or, lors de l'Œdipe de la fille, elle est amenée à mobiliser des pulsions actives pour se « décoloniser » de la mère et se tourner vers le père du fait que la « soumission » à l'égard du père est corrélée à l'enjeu œdipien pour se séparer de la mère. Elle accepte la passivité ou de devenir l'objet d'amour du père pour avoir l'objet promis en compensation, à savoir : un enfant du père comme substitut du phallus. Dans un premier moment, elle doit choisir entre la passivité ou l'activité.

Ensuite, quand la fille devient femme, elle peut être ou non masochiste. Le masochisme féminin pourrait être fondé sur une interprétation de la jouissance féminine, prenant le sens d'un service sexuel de soumission. Cette interprétation pourrait aller jusqu'au fantasme d'une mère soumise et masochiste, amenant la femme au refus de sa propre sexualité féminine. L'émergence de ce fantasme signera de façon décisive la position

⁵⁰⁰ ASSOUN, Paul Laurent. *Leçons psychanalytiques sur le masochisme*, France, Ed. Económica, 2007, p. 65

masochiste. Cette idée a été aussi proposée précédemment par Hélène Deutsch⁵⁰¹ dans son article *La psychologie des femmes*.⁵⁰²

Assoun mentionne que c'est la façon la plus effective de rendre hommage à « La Dame » et d'y aboucher sa propre jouissance en un oralisme sexuel⁵⁰³. De même, il mentionne en passant, l'enjeu, pourtant très important, de la relation de la fille avec sa propre mère pour prendre sa propre position. En effet, nous pensons qu'il s'agit moins d'une « mère fantasmée », comme il le dit, que de la question sur ce qu'est une femme et une femme aimée par le père.

Bref, à partir de l'article *Un enfant est battu*, Assoun travaille le masochisme féminin et le devenir de la femme, en situant le masochisme féminin comme une position infantile et une position passive à l'égard du père. Il indique que la femme peut être ou non masochiste lorsqu'elle assume sa féminité.

2.3.1.4 Le masochisme comme un destin féminin de la pulsion : Dietrich

Erick Dietrich⁵⁰⁴, lors de sa réflexion sur le masochisme, suit les données du masochisme de Freud et part du fait que le caractère dangereux du masochisme provient d'une pulsion de mort qui n'a pas pu être extériorisée sous forme de destruction : « la pulsion de mort va infiltrer le masochisme et le rendre destructeur pour le patient quand en effet, une partie de ce masochisme n'a pu se tourner vers l'extérieur et se retourne donc contre le sujet lui-même dans un contexte régressif. ⁵⁰⁵» Il accorde à la féminité une position passive, dans le contexte du fondement économique de la pulsion, en déterminant la position passive comme masochiste.

Par ailleurs, il lit dans *Tabou de la virginité* que la culpabilité des hommes et des femmes n'est pas forcément la même. Pour les hommes, elle est liée au désir de mort

⁵⁰¹ (**Voir point 1.1.3.2 Deutsch et la formalisation du masochisme féminin.**)

⁵⁰² DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949, p. 223

⁵⁰³ ASSOUN, Paul Laurent. *Leçons psychanalytiques sur le masochisme*, France, Ed. Economica, 2007, p. 61

⁵⁰⁴ Ancien Directeur de Recherche et d'Enseignement au Département de Formation Paris XVII

⁵⁰⁵ DIETRICH, Erick « Réflexion sur le Masochisme » <https://www.psychoressources.com/bibli/masochisme.html>

éprouvé à l'égard du père et pour les femmes, leur désir est plus spécifique et aussi plus focalisé : c'est un désir de castrer le père, soit par simple dépit amoureux ou déception, soit parce que le père est maintenu comme un objet rival dans la conquête de l'amour de la mère, en cas de névrose.

Dans sa clinique, il trouve des fantasmes et des pratiques masochistes où se rejoue un simulacre de castration et de coït subi (réel ou symbolisé) chez des sujets ayant adopté une position féminine. Il trouve que pour sortir de leur position féminine passive et masochiste, les femmes doivent reconnaître l'amour pour le père, puis dans un deuxième temps reconnaître la haine inaugurale qu'elles éprouvent à son égard avec ce qui en est sa cause : la mère comme responsable de leur absence de pénis. Une fois que les femmes reconnaissent leur amour pour le père, elles reconnaissent leurs désirs de vengeance à son égard, le désir de le castrer en retour de ce qu'il est censé leur avoir fait subir. Elles retrouvent alors la mère, non pas comme objet d'amour, mais comme objet de haine.

Il reconnaît cette disposition masochiste chez les femmes victimes d'abus et de violences conjugales. Il dit que pour la psychanalyse, la victime est soit masochiste, soit soumise. Il critique la façon actuelle de désigner la victime et le pervers, il préfère situer cette relation d'abus entre le sadique et le masochiste.⁵⁰⁶ Il continue : « Beaucoup de professionnels préfèrent ainsi désigner ce genre de rapports entre bourreau/victime ou harceleur/victime plutôt que de continuer à le qualifier de sado-maso. Et pour cause, le bourreau/victime est quand même bien moins dérangeant. Dans ce dernier cas, cela renvoie moins les deux acteurs à la perversion et la victime n'est pas considérée comme perverse. Avec bourreau/victime, c'est assez facile, le bourreau c'est « le méchant » de l'histoire et la victime, « la gentille ». Comme nous avons vu que cette distinction est plutôt hypocrite, nous utiliserons aussi bien le terme de sadique, harceleur ou agresseur pour parler de bourreau et de masochiste ou soumise pour qualifier la victime. En termes psy, on dira que c'est la compulsion de répétition du lien sado-maso.⁵⁰⁷ »

⁵⁰⁶ DIETRICH. E « Victimes, bourreaux et boucs-émissaires » <https://www.psychoressources.com/bibli/victimes-bourreaux.html>

⁵⁰⁷ DIETRICH. Erick « Victimes, bourreaux et boucs-émissaires » <https://www.psychoressources.com/bibli/victimes-bourreaux.html>

En fin de compte, pour l'auteur, le masochisme féminin fait partie de la pulsion destructrice, à l'origine de la souffrance, de la pulsion de mort et du besoin de châtement. Il analyse le masochisme féminin à partir d'un versant énergétique selon la quantité d'énergie de pulsion de mort employée, soit extériorisée, soit intériorisée. Enfin, il décrit le masochisme chez la femme comme une solution œdipienne et il postule comme solution thérapeutique d'accepter et d'aimer le père pour en finir avec ce masochisme.⁵⁰⁸ De même, il trouve que la qualification de femme masochiste est inscrite dans une répartition signifiante de paires, entre la victime et le bourreau, le méchant et la gentille, le sado et la maso. Ces paires signifiantes sont utilisées pour désigner places signifiantes de complémentarité.

2.3.1.5 Discussion et ouverture de lecture

Comme nous pouvons le voir, la scène de l'enfant battu continue à être le fondement du masochisme féminin. Cette scène a été isolée et interprétée de diverses manières. La position à l'égard du père, interprétée par de nombreux théoriciens, comme « féminine » fait partie de l'imaginaire social fondé sur l'opposition signifiant et féminin/masculin, masochiste/sadique, actif/passif.

Ces oppositions soutiennent deux choses : la base signifiante d'opposition entre homme et femme, ainsi qu'une forme de réciprocité factice entre homme et femme. Autrement dit, il faut lire la « passivité » comme une façon de donner prééminence au signifiant et deuxièmement, amener la réflexion dans la relation entre hommes et femmes, non comme un fait isolé et qui prendrait son fondement strictement sur une scène décrite par Freud.

En ce sens, nous pouvons voir que ces interprétations évoquent la deuxième scène de façon isolée pour expliquer le masochisme féminin. Cependant, Lacan avertit que dans *On bat un enfant*, l'enfant « est un enfant sans figure, un enfant qui n'est plus rien que l'enfant originel,

⁵⁰⁸ DIETRICH, Erick « Réflexion sur le Masochisme » <https://www.psychoressources.com/bibli/masochisme.html>

ni plus l'enfant qu'il a été dans un second temps lui-même, dont il n'y a aucune, même spéciale, *détermination de sexe* »⁵⁰⁹.

En effet, Lacan fait une interprétation de l'ensemble des scènes et le situe dans un moment logique qui concerne tout sujet, sans distinction de sexes. Il reprend *On bat un enfant* pour expliquer son graphe du désir (1959), la logique du fantasme (1967) et pour expliquer le malentendu créé par Freud en qualifiant de féminin la position masochiste et le fait de recevoir des coups de la part du père.

Comme nous le verrons, de nombreuses interprétations sur le masochisme féminin ont été construites à partir de cette élaboration, particulièrement la deuxième scène. Pour cette raison, il est important de faire une lecture de l'exposé de Freud et de montrer les clarifications qu'en fait Lacan.

2.3.2 Le fantasme : Y a-t-il un fantasme féminin et masochiste ?

A présent, nous ferons une lecture lacanienne d'*On bat un enfant* pour éclairer le deuxième passage qui semble justifier pour certains auteurs le masochisme féminin. Nous verrons comment Lacan développe le fantasme à partir de la question pour le désir de l'Autre et comment il articule le « masochisme féminin » avec le fantasme de l'homme et celui de la femme, ce qui lui permet de faire la fine distinction entre le fantasme masochiste et le masochisme féminin.

Nous explorerons la voie du fantasme et comment il soutient le semblant sexuel du sujet. L'on comprend alors que le fantasme détermine le rapport à l'autre sexe où la mascarade se déploie. Dans la mascarade, le sujet essaie, sans réussir de façon définitive, de faire semblant d'être⁵¹⁰. Ainsi, le masochisme féminin peut faire figure de mascarade si le fantasme le détermine comme tel. Cette élaboration peut être mise en parallèle avec ce que propose Françoise Gorog : *pas-toutes* les femmes réunissent les conditions subjectives

⁵⁰⁹ LACAN, Jacques, *Séminaire sur Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 10 juin 1959

⁵¹⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 Mars 1973

permettant un avènement d'une mascarade masochiste⁵¹¹. Car, comme le dit Lacan : « le peu de réalité dont se supporte ce principe du plaisir qui fait que tout ce qu'il nous est permis d'aborder de réalité reste enraciné dans le fantasme. »⁵¹²

Nous commencerons par faire une lecture lacanienne de *On bat un enfant*, afin de repérer les éléments qui ont permis ensuite à Lacan de construire sa théorie sur le fantasme. Puis, nous expliciterons ce qu'est le fantasme et ses implications dans la constitution du désir.

Dans un troisième temps, pour articuler la notion du désir au fantasme chez la femme, nous explorerons l'importance pour une femme d'être l'élue et nous reviendrons également en quatrième point sur la division du sujet et l'extraction de l'objet, comme une façon de lire la deuxième scène de *On bat un enfant*. Dans un cinquième point, nous verrons que le fantasme peut être compris comme une théorie infantile du non-rapport sexuel.

Enfin, à partir de ces développements, nous essayerons de faire des distinctions précises : entre un fantasme féminin et un fantasme hystérique, et entre une position masochiste et une position féminine. Puis, nous conclurons et reprendrons les affirmations et éclaircissements de Lacan concernant sa lecture de *On bat un enfant*, pour ensuite ouvrir la discussion des trois lectures lacaniennes sur la notion du masochisme féminin et le fantasme.

2.3.2.1 Une lecture lacanienne d'*On bat un enfant*

Lors de la séance du 05 février 1958 du séminaire « Sur les formations de l'inconscient », (la même époque que le congrès sur la sexualité), Lacan relève la composante pulsionnelle et sexuelle dans *On bat un enfant*. Il dit que cette contribution était le signal du chef d'orchestre donné par Freud pour rendre compte du caractère pervers du névrosé⁵¹³.

D'abord, à la différence des autres auteurs, Lacan ne situe pas l'origine du masochisme ni de la féminité dans le fait qu'une fille soit battue et il ne parle pas de

⁵¹¹ Voir point 2.2.2.5 *L'histoire d'O : la mascarade répond au fantasme masculin*

⁵¹² LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 Mars 1973

⁵¹³ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 05 février 1958

masochisme, mais du pulsionnel. Il prend la notion de *perversion* comme étant purement et simplement une caractéristique propre de la pulsion. Cette observation est particulièrement fondée dans la deuxième scène « d'être battu », que nous pouvons trouver au début du roman *Monde heureux* de Aldous Huxley, qui commence avec l'image d'une fille qui manifeste son besoin d'être fouettée. Cela semble pour Lacan, autant que pour le romancier, une envie propre à l'humanité à travers le monde. Effectivement, il s'agit purement et simplement de la pulsion provenant de l'expérience de la vie sexuelle⁵¹⁴. Lacan situe le besoin d'être fouettée comme une question pulsionnelle et non pas de masochisme féminin. Le besoin d'être fouettée n'est pas du masochisme féminin, mais du pulsionnel.

Puis, dans les séminaires IV, V et VI Lacan reprend la communication de Freud de 1919, *On bat un enfant* et en déplie les trois étapes qui permettent de cerner ce qu'il en est du rapport du sujet à l'Autre dans le fantasme. Nous y repérerons trois éléments : la formation du fantasme, la structure du désir et le rapport du sujet à l'Autre dans le fantasme.

En effet, Lacan reprend *On bat un enfant* pour élaborer son graphe du désir et la formation du fantasme qui en découle où dans laquelle il aborde la façon dont un sujet trouve sa signification et son aliénation devant l'interprétation des signes de la jouissance de l'Autre. Pour cette lecture lacanienne, nous prenons appui sur la lecture de Baietto⁵¹⁵ et d'Élisabeth Léturgie⁵¹⁶.

La première scène

Le développement consiste en une suite de scènes que nous détaillerons ci-après : dans la première scène, le sujet est spectateur de la punition subie par un autre enfant inconnu. Dans la deuxième, celui qui regarde voit le père battre un enfant. Le père le bat avec le Phallus et ce geste est interprété comme un signe d'amour. Le spectateur veut être à la place du battu. Le sujet échange la place et devient lui-même objet de cette punition. C'est

⁵¹⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit, *Séance* 05 février 1958

⁵¹⁵ BAIETTO, Marie-Claude. « L'approche lacanienne du fantasme : un enfant est battu », *Analyse Freudienne Presse*, vol. n° 10, no. 2, 2004, pp. 11-18.

⁵¹⁶ LETURGIE, Élisabeth. « On bat un enfant » Les avancées lacaniennes à partir du fantasme freudien, in *Revue Tupeuxsavoir* [en ligne], publié le 30 novembre 2017. Consulté sur <https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/on-bat-un-enfant-les-avancees-lacaniennes-a-partir-du-fantasme-freudien/>

maintenant lui qui est battu par le père. Enfin, dans la troisième scène, un enfant inconnu est battu comme dans la première scène. Développons à présent chaque stade :

Le premier est le suivant : un enfant inconnu est battu par un adulte, un agent indéterminé qui devient « mon père ». Cette scène, où un enfant est battu, appartient à une période très précoce de l'enfance. Freud dit que c'est au niveau archaïque que se situe la signification de ce fantasme primitif. Lacan remarque : « Nous sommes avant l'Œdipe et pourtant le père est là. »⁵¹⁷ Il n'y a pas d'étape archaïque antérieure, la relation au père est ici vue comme première.

Ce temps permet donc de différencier trois participants : un père qui bat, celui qui subit et enfin, un spectateur. L'enfant battu n'est pas celui qui fantasme, c'est quelqu'un d'autre : une sœur, un frère, un voisin. En fait, n'importe qui sauf « moi ». C'est le sujet pris comme tiers qui établit le rapport entre eux et le sien, en tant qu'il est invoqué et présentifié dans la relation. Cette scène se condense dans la phrase « Mon père bat un enfant qui est l'enfant que je hais ». Ce temps, nous dit Freud, n'est ni sexuel, ni masochiste, ni sadique. Il correspond à un moment où le sujet est frustré des affections des parents. Ensuite le sujet interprète, « Si mon père bat mon frère, donc, je crois qu'il me préfère »⁵¹⁸.

Lacan explique cette scène : « *C'est cela le sens du fantasme primitif : mon père ne l'aime pas, et c'est cela qui fait plaisir au sujet, le fait que l'autre n'est pas aimé, c'est-à-dire n'est pas établi dans la relation, elle, proprement symbolique. C'est par ce nerf, par ce biais que l'intervention du père ici prend sa valeur pour le sujet, première, essentielle, celle dont va dépendre toute la suite.* »⁵¹⁹

Le sujet établit une tension avec l'autre, c'est ce que Lacan désigne à ce moment comme une « structure intersubjective », dans le sens où l'autre est nécessaire, il est un instrument et moyen pour achever une parole, pour ponctuer. Le sujet établit une tension avec l'autre enfant, mais, attention, c'est une structure à trois, le père est entre les deux. Ce qui est en jeu est ce que le père refuse ou donne à l'autre.

⁵¹⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Staferla, Inédit, Séance 12 février 1958

⁵¹⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Staferla, Inédit, Séance 16 janvier 1957

⁵¹⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Staferla, Inédit, Séance 12 février 1958

Donc, le père dénie à l'autre enfant. Cette scène représente le stade du narcissisme primaire du sujet, on est au temps de « *his majesty the baby* », où l'enfant est au point de rencontre entre sa propre image et l'image idéale $i(a)$ — moi idéal —. Il triomphe sur tous les autres rivaux par transitivity et agressivité vis-à-vis de l'autre, entre a-a. Il s'agit d'une dimension agressive, imaginaire et duelle, entre le sujet et l'autre.

Lacan approfondit ce stade lors de ses premiers séminaires ainsi que dans deux textes : son élaboration du « Stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je*⁵²⁰ » et « Sur l'agressivité en psychanalyse⁵²¹ ». Il développe la distinction entre agressivité et agression ainsi que sa fonction structurelle. Nous invitons le lecteur à s'y référer pour approfondir la question de l'agressivité.

La deuxième scène

Cette deuxième scène se développe lorsque le spectateur voit que le père bat un autre enfant inconnu qui devient dès lors un enfant haï. Le contenu inconscient est : « Il est battu(e) — c'est-à-dire aimé(e) — par le père. » Alors, le rêveur veut se mettre à cette place pour être aimé. Le fait d'être battu est interprété par le sujet comme geste d'amour dans le cadre du complexe d'Œdipe : « le père n'aime que moi ». Rappelons que cette phase est qualifiée par Freud de masochiste et féminine. Elle est traduite comme un souhait incestueux d'être aimé par le père qui produit autant un sentiment de culpabilité que de satisfaction.

La relation est ici duelle et soulève des problématiques sur le plan libidinal, « c'est moi ou l'autre ». Le sujet se trouve dans un rapport duel, réciproque et exclusif⁵²². La théorie spéculaire du narcissisme permet de rendre compte des renversements transitifs, des paranoïas, des mouvements d'introjection et d'une projection réciproquement présente dans le fantasme : celui qui bat est battu. Dans la scène, il y a le père et l'enfant (un petit autre qui n'est pas nommé, mais qui est bien présent). Le sujet se trouve par rapport à lui dans une

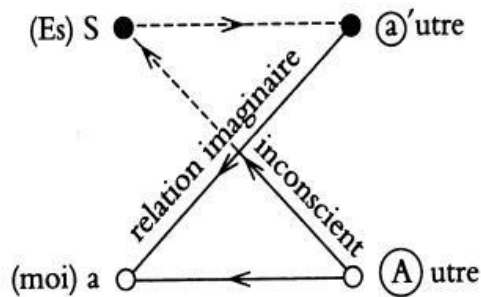
⁵²⁰ LACAN, Jacques. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966, p. 93.

⁵²¹ LACAN, Jacques. « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Ed. Seuil, 1966, p. 101-124.

⁵²² LACAN, Jacques. *Séminaire La relation d'objet*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 16 janvier 1957

position transitive sous la forme duelle et réciproque de : « c'est moi ou l'autre qui est battu par le père ». Il y a une tension agressive entre l'enfant battu et le non battu, entre moi et l'autre, médiatisé par l'Autre qui bat. À la différence de la scène précédente, le père est celui qui distribue les coups, certes il y a une tension imaginaire entre a et a », mais elle est médiée par le signe de l'Autre, par le symbolique.

Prenons le graphe de Lacan qui se rapporte à sa lecture du stade du miroir, introduit par Lacan lors de la leçon du 25 mai 1955, du séminaire « Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse ».



Le « schéma L » montre une relation croisée entre l'imaginaire et le symbolique. L'axe symbolique s'effectue entre le Sujet et l'Autre pour établir une signification symbolique. L'interposition imaginaire (entre a et a) est médiatisée par l'Autre, et établit des rails imaginaires qui forment les fixations libidinales et

les relations aux objets.

Pour cette raison, les relations imaginaires sont agressives et rivales, nous pouvons les situer par exemple chez l'hystérique où l'intérêt et la rivalité pour l'autre femme, l'importance qu'elle accorde à la constitution du corps, sont traversés et médiatisés par les signifiants de l'Autre. L'image du corps de l'autre (a) est captivée et constitue un fil de son désir.

La relation est chargée d'érotisme et la dimension masochiste trouve à se satisfaire imaginairement dans le fantasme. C'est la phase, nous dit Freud, qui produit le plus de plaisir, c'est pour cela qu'elle est refoulée. C'est une scène fantasmatique qui n'est jamais arrivée. Pour cela, elle est une construction de l'analyse et le sujet n'arrête pas de l'analyser et de lui donner des tours. Elle ne cesse de ne pas s'écrire et d'être présente.

Éric Laurent dit que cette phase est perverse pour la culpabilité de jouir d'être battu par le père. « Là où l'interdiction devrait être une résistance sans jouir, le geste pervers

consiste à restituer la jouissance où il y a l'interdiction »⁵²³. Non seulement il y a un Autre qui dicte comment le faire, comment jouir, mais cela pousse aussi le sujet à la jouissance.

Cette relation masochiste à l'égard du père établit les composantes primaires de toute névrose, c'est ce que Freud décrit comme la première identification, l'identification au père.

« Je suis battue par le père » est souvent entendu dans la clinique, des hommes qui disent que leur père les rabaisse et à cause de cela, ils ne peuvent pas accéder à leur virilité, attendent sa mort pour accéder aux femmes, comme l'obsessionnel l'atteste. Ou bien, « je suis aimé par le père », c'est la raison pour laquelle je ne peux pas accéder à un autre homme, il ne serait jamais aussi génial que mon père. Chez l'homme, se présente la complication suivante : pour être aimé par le père, il ne peut être en position féminine sans mettre à mal le mâle, sa masculinité au regard de ce père. De ce fait, la rivalité œdipienne du garçon et le rejet du féminin en découlent.

La troisième scène

La troisième scène ressemble à la première, mais sans aucune trace du masochisme. La personne qui fantasme est spectatrice et le fantasme est porteur d'une excitation forte, sexuelle. La personne qui bat n'est jamais le père. Sa figure est déplacée et condensée dans un agresseur omnipotent qui bat et sa figure s'élargit à une série indéterminée dans la série paternelle qui représente une autorité ou une hiérarchie majeure. Le narcissisme du sujet a changé : il devient un enfant parmi d'autres, il est devenu la foule. L'image narcissique de l'enfant-roi comme exception ne se soutient plus. La masse, comme corrélat du Moi, correspond au mécanisme narcissique. Dans le passage du singulier au pluriel « des enfants (des garçons) sont battus » à « un enfant est battu », il y a maintenant d'autres "petits autres", semblables, d'autres enfants. La fille, nous dit Freud, se positionne du côté masculin, du côté phallique, à côté de ses congénères mâles, d'autres garçons battus.

Du passage de l'individuel à la masse, le spectateur est réduit à un œil et le sujet est observé, la pulsion trouve une forme scopique et des idéaux, moi idéal et idéal du moi, prennent place pour tenir sa subjectivité et orienter son désir et sa jouissance. Lacan indique

⁵²³ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil

que sur cette dernière forme du fantasme, le sujet trouvera l'appui pour parler de satisfactions génitales, c'est-à-dire que l'organisation des pulsions et de l'angoisse est faite grâce au fantasme.

Dans cette phase finale, trois éléments majeurs se nouent : celui qui bat, celui qui est battu, celui qui regarde la scène, de sorte que le corps parlant se trouve occuper les trois places à la fois : passive, active et extime.

Donc, comme nous l'avons vu, la suite des scènes nous montre que le fantasme est un scénario, comme un rêve, qui peut rester latent, voire inconscient ; il a une structure donnée par le signifiant, et c'est pour cela qu'il a une consistance et donc une insistance. La troisième scène montre un instant privilégié de jouissance. Tellement intense qu'il doit être refoulé et déguisé pour que le fantasme se présente sous une forme la plus neutre et acceptable : *on bat un enfant*. Le fantasme devient la structure où le sujet va apparaître comme être, comme maître de son plaisir et le biais par lequel il tente d'échapper à sa division subjective.⁵²⁴

2.3.2.2 Construction du fantasme

Lacan est revenu à maintes occasions au texte *On bat un enfant* pour éclairer la formation du fantasme et son articulation avec la notion de « masochisme féminin ». Contrairement à de nombreux théoriciens, Lacan lit ce texte comme la formation du fantasme, non pas comme une justification du masochisme féminin chez une supposée « position féminine » ou « passive ».

Lacan dit que « le fantasme, le S par rapport au (a) [S∅a] prend ici valeur signifiante de l'entrée du sujet dans ce quelque chose qui va le mener à cette chaîne indéfinie des significations qui s'appelle le destin, mais dont le ressort dernier peut lui échapper indéfiniment, à savoir que ce qu'il s'agirait de retrouver, c'est justement le départ : comment il est entré dans cette affaire du signifiant. »⁵²⁵

⁵²⁴ LETURGIE, Elisabeth. « On bat un enfant : Les avancées lacaniennes à partir du fantasme freudien », *Revue en ligne Tupeuxsavoir*, publié le 30 novembre 2017.

⁵²⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire L'Angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 12 décembre 1962

Pour lui, le fantasme repère les premiers objets de la pulsion, qui vont du sein coupé à la demande à la mère. Ce fantasme soutient le désir et oriente la jouissance, il établit une fixation de la relation libidinale entre le sujet et l'objet résidu de cette opération, il établit le nœud de la jouissance à l'Autre et fixe ce rapport avec l'objet qui tombe comme reste de cette division : le petit (*a*), en formulant le mathème suivant : $\$ \langle a$.

Le fantasme repose sur une limitation de la jouissance,⁵²⁶ il délimite la distance entre la jouissance et le désir, et la façon et le prix que chaque sujet paye pour son désir. L'essai pour capturer la jouissance perdue est le prix du « plus-de-jouir ». Lacan va préciser que le fantasme n'agit qu'en relation avec un objet fort spécial et particulier : dans une relation « élective de l'objet ». Ce n'est pas la relation avec n'importe quel objet. C'est un objet élu.

Il affirme ceci : « Le fantasme est le rapport du sujet en tant qu'évanouissant, en tant qu'il s'évanouit en un certain rapport à un objet électif. Le fantasme a toujours cette structure, il n'est pas simplement une relation d'objet. Le fantasme est quelque chose qui coupe, un certain évanouissement, une certaine syncope signifiante du sujet en présence d'un objet. Le fantasme satisfait à une certaine accommodation, à une certaine fixation du sujet, à quelque chose qui a une valeur élective.⁵²⁷ »

C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre réalité que celle du fantasme : « Tout ce qu'il est permis d'aborder de la réalité est enraciné dans le fantasme⁵²⁸ ». Le fantasme fixe la rencontre avec une jouissance, la jouissance de l'Autre. Nous pouvons situer cette rencontre dans *On bat un enfant*. Freud explique que lorsque l'enfant voit qu'un autre enfant est battu, il suppose que le père le fait par amour et l'enfant veut alors avoir une place élective dans le désir du père. L'enfant finit par s'aliéner à ce signifiant que comporte l'objet (*a*), c'est-à-dire, l'objet qui promet de restituer la perte de jouissance et de lui donner une place. Ces objets (*a*) sont faits de matière ou de substance corporelle, autant unis que séparés et c'est par ce moyen que nous pouvons accéder à la satisfaction pulsionnelle. À partir de la coupure et de l'extraction de l'objet, se constituent les bords érogènes du corps dans lesquels circule la pulsion. L'objet (*a*) est ce qui manque, une contrepartie, une compensation et son effet est le plus-de-jouir, en

⁵²⁶ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 73

⁵²⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit, séance 28 janvier 1959

⁵²⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 20 mars 1973

tant que production de jouissance et de substantification de l'objet (a). L'objet (a) vient à la place du non-rapport entre eux, il institue trois éléments.

Freud dit que le coup est interprété comme un signe d'amour, car l'amour est un effort du sujet en manque pour chercher une tentative de restitution par un partenaire qui semble avoir un *Agalma*, notion préliminaire à l'invention de l'objet (a) selon la proposition que nous offre Lacan dans le séminaire du transfert. Il affirme que dans l'amour, il n'y a pas Un, il y a deux, plus (a) : « Très précisément chacun n'intervient dans ce ternaire qu'au titre justement de cet *objet (a)* qu'il est sous le regard des autres. En d'autres termes, ils sont 3, en réalité ils sont $2+a$, et c'est bien en ceci que ce $2+a$, au point du *a*, se réduit non pas aux 2 autres, mais à un $1+a$. »⁵²⁹

Le coup, est alors interprété comme signe d'amour et consiste en la rencontre du sujet avec la jouissance de l'Autre ; rencontre qui se fixe dans le fantasme pour déterminer une récupération et une production de jouissance entre les partenaires. La formation du fantasme détermine chez chaque sujet la façon dont il se rapporte à l'Autre, comment il se fait une place dans son manque, comment il signifie la jouissance de l'Autre et la sienne.

2.3.2.2 L'importance d'être l'élue

Comme nous l'avons déjà exposé, les trois scènes de *On bat un enfant* marquent l'élaboration du fantasme. Il est clair que rien de la suite ne rend compte de la formation d'un masochisme féminin et que le sexe du sujet n'est pas un critère pertinent. Freud qualifie la deuxième scène de féminine parce que l'enfant battu est dans une position passive, cependant, il n'y a aucune détermination du sexe dans cette suite. Alors, pourquoi les théoriciens ont-ils soutenu cette croyance que le masochisme consiste à recevoir un coup avec satisfaction ? Cette lecture nous invite à réfléchir au « coup » du père et nous nous interrogeons alors : serait-il possible de ressortir de et localiser cette interprétation malhabile du fantasme un enjeu propre aux femmes ?

⁵²⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 16 janvier 1973.

Lacan fait une observation importante lors de la deuxième scène. Il remarque que le père bat avec une badine, avec le Phallus :

« Pourquoi est-ce que dans ce sadisme et dans ce masochisme, le fait d'être battu précisément *avec une badine*, ou quoi que ce soit d'analogue joue un rôle essentiel ? Et minimiser l'importance dans la sexualité humaine de cet instrument-là spécialement, qu'on appelle couramment le fouet, d'une façon plus ou moins élidée, symbolique, généralisée, c'est quand même quelque chose qui mérite quelque considération. ⁵³⁰ »

Le fait qu'il soit battu avec la badine, implique un lien avec la sexualité et le registre phallique. D'ailleurs, c'est le père qui possède le Phallus, c'est celui qui a la jouissance absolue. Il est l'exception parmi les hommes.

Freud développe cette idée dans *Totem et Tabou*⁵³¹ où le père jouisseur, le père de la horde primitive, avait toutes les femmes et monopolisait la jouissance sexuelle. Un jour, les frères qui étaient soumis à son pouvoir tyrannique se sont réunis pour le tuer afin de pouvoir accéder aux femmes. De la mort du père naît la culpabilité. Les fils mangent son corps lors d'un banquet totémique. De cette façon, se fait présent le respect de sa volonté de vivant, et la loi de l'inceste et la culpabilité s'instaurent, inaugurant un nouvel ordre social fondé sur l'amour pour le père mort. C'est le début de l'universalité de l'homme subordonné à la jouissance phallique. Freud lui donne une valeur de mythe organisateur de la civilisation. Celle-ci s'organise en un ensemble d'hommes qui partagent la culpabilité et l'imaginaire d'un père primitif tout puissant.

A partir de ce mythe, le linguiste Claude Hagege⁵³² postule qu'au moment où les frères se retrouvent en société, ils inventent la faculté du langage, la fonction symbolique ; avec cette dernière, l'être humain émerge. De même, cette scène vaut pour l'acte inaugural de l'origine du langage, selon la thèse de Pierre Kaufmann⁵³³, car avant cet acte, les mondes étaient sans émotion, il n'y avait aucune distinction : aucune mère ne se distinguait des autres

⁵³⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*. Ed. Staferla, Inédit, Séance 05 février 1958

⁵³¹ FREUD, Sigmund. « *Totem et Tabou* » *Œuvres complètes Volume XI 1911-1913*, Paris, Ed. PUF, 1998

⁵³² HAGEGE, Claude. *Halte à la mort des langues*. Paris, Odile Jacob, 2000

⁵³³ KAUFMANN, Pierre. *L'Inconscient du politique*, Paris, PUF, 1979.

femmes et tous les frères étaient subordonnés. A partir du moment où les fils mangent le père, le langage permet symboliquement de transmettre le nom du père. D'une certaine façon, le cannibalisme est un processus interne à la civilisation et peut-être qu'on peut attribuer au stade oral la pulsion orale cannibalique de manger l'Autre. A son tour, le sujet reçoit la jouissance comme venant de l'Autre. Le père est celui qui jouit du corps, pas le sujet. C'est le père de la horde qui jouit.

Ainsi, pour revenir à notre article *On bat un enfant*, le père doit jouir pour assurer la place de la jouissance et de la loi. Le père est celui qui bat et qui garantit la distribution de la jouissance pour protéger le sujet de toute la jouissance et d'un masochisme érogène⁵³⁴. Telle est l'opération de liaison entre la jouissance et le signifiant, entre la loi et le désir. De cette façon, l'inscription du Phallus habilite l'ordre signifiant.

Lacan dit : « **L'imposition du signifiant au sujet le fige dans la position propre du signifiant. Ce dont il s'agit, c'est bien de trouver le garant de cette chaîne**, qui de transfert de sens de signe en signe, doit s'arrêter quelque part, ce qui nous donne le signe que nous sommes en droit d'opérer avec des signes. C'est là que surgit le privilège de Phi dans tous les signifiants. » « C'est là qu'intervient le manque de signifiant dont il s'agit, du Phallus. ⁵³⁵».

L'inscription du signifiant phallique comme signifiant de la jouissance est attribuée au père en tant qu'exception et instaure le refoulement. L'existence du « père exception » fonde un ensemble qui permet de déterminer chez les autres un trait commun : celui d'être limité dans la jouissance. Cette exception est nécessaire pour que les autres puissent s'inscrire dans la castration.

D'ailleurs, la fonction paternelle oriente le sujet vers la jouissance phallique, hors corps, vers une jouissance portée par le langage, par le signifiant. Ainsi, la loi s'instaure et le Phallus s'élève au rang symbolique et prend de l'importance dans l'économie de la jouissance et du désir. La névrose est soumise à la loi ; on jouit du corps selon l'organisation phallique.

Lacan souligne ce dont il s'agit dans le deuxième temps d'*On bat un enfant* :

⁵³⁴ LAURENT, Éric. « *Positions féminines de l'être* », La Cause freudienne, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil

⁵³⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, séance 19 avril 1961

«C'est en somme d'une oscillation, d'une ambivalence, d'une ambiguïté plus précisément de ce que l'acte de la personne autoritaire, en l'occasion le père, comporte de reconnaissance.⁵³⁶» Il définit la reconnaissance comme «cette exigence de reconnaissance par l'Autre, qu'on peut appeler exigence d'amour à l'occasion, où se situe un horizon d'être pour le sujet, dont il s'agit de savoir si le sujet, oui ou non, peut l'atteindre. C'est dans cet intervalle, dans cette béance, que se situe une expérience qui est celle du désir, qui est appréhendée d'abord comme étant celle du désir de l'Autre et à l'intérieur de laquelle le sujet a à situer son propre désir. Son propre désir comme tel ne peut pas se situer ailleurs que dans cet espace⁵³⁷ »

Lacan fait écho à la notion de reconnaissance, notamment d'être reconnu par le père ou celui qui porte la badine, comme une énonciation de la relation d'amour. Donc, la valeur d'être frappé par le père, par celui qui porte le Phallus ou la badine, a une incidence sur le désir, c'est par là que le sujet s'inscrit dans le domaine du désir. Cette exigence de reconnaissance est traduite en une exigence d'amour.

Donc, le coup d'*On bat un enfant* est un signe distinctif, un signe subjectif. La jouissance venue de l'Autre fait signe de la place de la position du sujet, du garant de la chaîne où se trouve le sujet. Pour cela, ce signe, interprété comme un signe d'amour, est un signe par lequel la signification du sujet dans l'Autre s'articule. Il le différencie d'autres. De cette façon, l'amour, le signe et la jouissance s'articulent. Pour cette raison, pour la femme, le statut d'être la préférée et d'être reconnue comme désirée prend un poids particulier dans la question de la reconnaissance et du désir. C'est une façon de répondre au désir de l'Autre.

Ce coup, alors, fait signe de reconnaissance et répond à la question de la jouissance et du désir de l'Autre qui marque la place subjective du sujet. Cette question déchaîne l'opération du fantasme et est mise en jeu dans chaque lien social, particulièrement entre partenaires sexuels. Comment localiser cet enjeu du fantasme dans nos repères sur la féminité afin d'éclairer « le masochisme féminin » ?

⁵³⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 10 juin 1959

⁵³⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 12 novembre 1958

Lacan conseille de prendre cette question au sérieux lorsqu'on parle d'un masochisme féminin. Lors de la séance du 20 mai 1964, Lacan dit à propos du masochisme féminin :

« Bien sûr que dans la relation sexuelle vont venir se mettre en jeu tous les intervalles du désir. **Quelle valeur a pour toi, mon désir ?** Question éternelle, qui se pose dans le dialogue des amants. Mais quant à cette prétendue valeur, par exemple, du masochisme — du masochisme féminin comme on s'exprime — il convient de le mettre dans la parenthèse d'une interrogation sérieuse. C'est qu'elle fait partie de ce dialogue, de ce qu'on peut définir en bien des points comme étant un fantasme masculin.⁵³⁸ »

Alors, dans l'enjeu du « masochisme féminin », Lacan situe comme central la question : « quelle valeur a pour toi mon désir ?⁵³⁹ » Cette interrogation est centrale pour le sujet, car elle détermine sa place de sujet devant le désir et la jouissance de l'Autre. D'abord, le sujet se retrouve devant l'énigme du désir de l'Autre, de l'Autre sexe et sa place dans son désir.

Il y a une différence sexuelle dans la façon de répondre à cette question. Le fantasme masculin pourrait répondre à cette énigme par : « la femme veut souffrir, elle est masochiste ». De quelle façon la femme répond-elle à cette question ?

Lacan dit : « **Il y a pour les femmes la limite à ne pas oublier. Par quoi, de l'amour, ce n'est pas le sens qui compte, mais bien le signe, comme ailleurs. C'est même là tout le drame** ». ⁵⁴⁰

Une femme alors, pourrait répondre à cette question en donnant une importance à être l'élue. Pour certaines femmes, la question de la reconnaissance, d'être la préférée, d'être reconnue comme désirée et de répondre au désir, prend un poids particulier pour déterminer sa place dans l'Autre. Cela entraînera des répercussions dans la formation de sa mascarade et sa relation à l'homme.

⁵³⁸ LACAN, Jacques. *Le Séminaire, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Ed. Staferla, Inédit séance du 20 mai 1964

⁵³⁹ LACAN, Jacques. *Le Séminaire, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Ed. Staferla, Inédit séance du 20 mai 1964

⁵⁴⁰ LACAN, Jacques. « Télévision » Staferla, Inédit, p.12

Si pour les femmes, la disposition du désir passe par le désir de l'Autre et non par l'objet et son homme partenaire pense que la femme veut souffrir, alors, comment répond-elle pour trouver un signe et une place dans son désir ?

Comme nous l'avons mentionné auparavant, Colette Soler indique que « le masochisme féminin » se situe au carrefour de la forme érotomaniaque et de l'amour féminin qui institue l'élue. La fameuse complaisance des femmes aux fantasmes masculins qui les pousse aux « concessions » sans limites et engendre la mascarade masochiste.⁵⁴¹ L'érotomanie, comme nous l'avons expliqué, est la forme de l'amour qui pousse à vouloir se sentir aimée et à être l'unique. Dans la névrose, il n'y a pas de certitude d'être l'aimée, il y a plutôt la demande réitérée de confirmation d'amour et d'être l'unique.

Mustafa Safouan explique cette condition chez l'Œdipe de la fille. La fille n'est pas dans un rapport à ses semblables qui l'amène à une culpabilité d'avoir tué le père, mais elle s'identifie au père mort, à ce qui manque, à celui qu'on mange dans un banquet totémique et qui nous mange à son tour. Selon lui, c'est pour cette raison qu'une femme a une tendance aux états dépressifs et qu'elle cherche le père châtré. Elle prend alors une position féminine à partir de la soustraction et une jouissance *Moins-Un*⁵⁴².

Si elle n'a pas un Phallus, alors elle est tout un Phallus qui se fait valoir par son absence. Au contraire, l'homme aime son instrument tandis que la femme reste plus attachée à son narcissisme. Pour cette raison, elle s'inscrit dans les registres du don de soi :

« Une autre différence qui résulte de ce qu'une femme est prise autrement dans la fonction phallique consiste en ceci : du fait du caractère éminemment phallique de son narcissisme, un homme résiste mal à sa pente polygame, si j'ose dire par amour de son instrument, alors qu'une femme, une fois son choix fait, préfère se régler sur un idéal de fidélité, ce narcissisme pouvant se contenter de se savoir être regardée sans qu'on le lui montre. Encore, faut-il souligner, le narcissisme est une caractéristique essentielle de la psychologie féminine. Sans ajouter que la femme tend à inscrire son amour dans

⁵⁴¹ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003. p. 77

⁵⁴² SAFOUAN, Mustafa. *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*. France, Ed. Odile Jacob, 2009. p.105

les registres du don de soi, c'est-à-dire de son manque, alors que chez l'homme, ce substrat de manque est souvent occulté, méconnu, dénié. »⁵⁴³

Safouan reprend l'hypothèse de la femme narcissique pour expliquer chez elle la valeur d'être l'élue. Ce qu'on voudrait souligner, c'est ce qu'il explique sur la façon dont les sujets féminins s'identifient au père et leur désir d'être l'élue : elle ne s'identifie pas au père exception, mais à sa réduction pour être comptée une par une. Cela fait que l'Universel des femmes n'existe pas. Elles constituent un ensemble ouvert où chacune est comptée une par une, à leur manière, à leur manque. Le signe sert à reconnaître leur singularité, d'où son importance majeure.

Ce rapport au manque et le manque du signifiant « *La femme* » de sa condition féminine oblige à établir une relation d'assujettissement et d'amour entre la femme et l'Autre, la parole. Pour elle, l'accent est mis sur le signifiant qui manque à l'Autre et la place qu'elle peut avoir de ce manque. Le registre de *l'élue* est une façon de reconnaître son être de femme qui reste indicible et une nomination, une place. Cependant, Lacan situe « D'être *la seule* pour un homme, est pour tenter de rejoindre la vérité de son être de femme. Il la réduit à un être *dit-femme-ment*. Là où on la *dit-femme*, on la *diffâme*.⁵⁴⁴ » La nomination « d'être l'élue » ne sera jamais suffisant pour cerner l'être de la femme. Parfois, la diffamation est un recours pour s'approcher de ce réel inquiétant de l'être féminin.

Dans la nomination « d'être l'élue » Fouzia Taouzari situe le nouage entre *l'amour*, la jouissance et l'être : « Se séparer, ce n'est pas seulement quitter un partenaire, c'est perdre une part de soi. On saisit mieux ce paradoxe qui habite certaines patientes : je n'arrive pas à m'en séparer alors que je sais qu'il me maltraite. Sans lui, je ne suis rien. S'en séparer, c'est se séparer d'un mode de jouissance — chevillé au cœur de l'être — ignoré à nous-mêmes, que seule l'analyse permet de révéler. »⁵⁴⁵

⁵⁴³ SAFOUAN, Mustafa. *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*. France, Ed. Odile Jacob, 2009. p.105

⁵⁴⁴ LACAN, Jacques *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit.

⁵⁴⁵ TAOUZARI, Fouzia, « Être la seule pour un homme », 14 septembre 2020 revue ECF, https://www.attentatsexuel.com/etre-la-seule-pour-un-homme/#_ftnref13

Pour elle, être l'élue est une façon singulière de jouissance, car c'est de cette façon qu'on se soustrait, qu'on décomplète l'Autre. Même s'il n'y a pas de mots pour le saisir. Chaque sujet jouit à sa façon. La nomination « être l'élue » est, dans un premier moment, une façon d'aliénation à la jouissance de l'Autre, tel que le moment de « *On bat un enfant* ». Ensuite, il y a le moment « *d'être l'élue* » d'une jouissance singulière.

Cette opération est un moment de division du sujet dans l'aliénation au signifiant. Revenons au texte *On bat un enfant* pour l'expliquer :

La suite des scènes commence par un enfant inconnu battu et finit par un nombre indéterminé d'enfants battus. La position de l'enfant battu change. De « *Un enfant est battu* » à « *On bat un enfant* », les protagonistes, places et actions permutent selon différents temps logiques. Qui était l'enfant battu ? Certains théoriciens trouvent que la position masochiste et féminine à l'égard du père est une position subjective. Cependant, ce que la scène montre, c'est la division du sujet par la jouissance et l'aliénation au signifiant et à sa jouissance. La place est variable, mais le verbe reste le même. Dans « un enfant battu », le verbe « battre » est central. Lacan dit que le verbe est un signifiant « *passibête* ». Le verbe délimite la place d'un sujet dans la jouissance.

Il dit :

« Et l'étreinte, l'étreinte **confuse d'où la jouissance prend sa cause, sa cause dernière, qui est formelle, est-ce que ce n'est pas beaucoup plus quelque chose de l'ordre de la grammaire** qui la commande ? Ce n'est pas pour rien que « *Pierre bat Paul* » est au principe des premiers exemples de grammaire ni que Pierre — pourquoi ne pas le dire comme ça — « *Pierre épaulé* » donne l'exemple de la conjonction, **à ceci près qu'il faut se demander après : qui épaulé l'autre**. J'ai déjà joué là-dessus depuis vingt ans. **On peut même dire que le verbe ne se définit que de ceci : c'est d'être un signifiant pas si bête** — il faut écrire ça en un mot — *passibête* que les autres sans doute, mais aussi qui fait le passage d'un sujet, d'un sujet justement à *sa*

propre division dans la jouissance, et qu'il l'est encore moins qu'il devient signe, quand cette division il la détermine en disjonction.⁵⁴⁶ »

Lacan reprend la question de la grammaire et relève un élément essentiel : le verbe. La place du sujet se détermine à partir de la grammaire déterminée par le fantasme. Lacan dit que le verbe est un signifiant « passibête », en faisant homophonie avec « passivette » pour évoquer la question d'active et passive. Cependant, Freud observe qu'on peut prendre une grande quantité d'énergie pour se remettre à une position passive et que dans la pulsion, il n'y a pas du passif puisque la pulsion s'écrit en active, « se faire battre », « se faire manger ».

Lombardi dit à propos du *passibête* : « La parousie⁵⁴⁷ de l'être ne commence qu'avec la voix moyenne, où il n'est *passibête*, parce qu'il s'y affirme dans l'ex-sistence par un *loquor* qui lui donne la possibilité, même dans les conditions les plus extrêmes, de dire oui ou non à ce qui arrive, ou bien de ne rien dire. »⁵⁴⁸

C'est-à-dire que dans l'échange des positions de verbes (il bat, on bat), « On » (la modalité, voix moyenne du verbe) comporte une ambiguïté verbale. Il indique que le *sujet-agent* accomplit l'action dans son propre intérêt, qu'il est en quelque sorte agent et patient du groupe verbal. Lombardi relève en « On » une activité, un choix inconscient, un moment éthique, un choix par rapport à la jouissance. Le verbe produit la division subjective du sujet par la jouissance et par le signifiant. *On bat un enfant* alors, décrit la production d'un fantasme à partir de la division du sujet par la jouissance⁵⁴⁹. Il montre les permutations entre l'actif et le passif, l'objet et le sujet à partir de la permutation d'un verbe *passibête*. « On bat » divise le sujet de l'énonciation et l'énoncé, cette formulation se situe entre celui qui fait la fantaisie, mais c'est un autre qui jouit de lui. Anna Freud l'expliquait avec son travail sur les rêveries diurnes et les belles histoires. Celui qui raconte est celui qui jouit, mais il le fait au travers de l'autre. Pour cela, Lacan pose la question « à ceci près qu'il faut se demander après qui épaulé l'autre. »

⁵⁴⁶ LACAN, Jacques *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 19 décembre 1972

⁵⁴⁷ La parousie est la notion chrétienne qui désigne la seconde venue du Christ. Avènement, la venue, fin des temps.

⁵⁴⁸ LOMBARDI, Gabriel. « Choix qui fixent une identité », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 41-48.

⁵⁴⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, seance 20 mars 1973

La formulation du verbe *On bat* indique la division du sujet par la jouissance et relève comment le sujet jouit tout en attribuant cette jouissance à l'Autre. Cette division est fondamentale pour expliquer l'implication du sujet dans l'acte violent, l'acte de jouissance.

Lacan dit : « Celui qui le frappe, et qui n'est pas nommé, de quelque façon que la phrase s'énonce. Le « Tu me bats » est cette moitié du sujet dont la formule fait sa liaison à la jouissance. Il reçoit, certes, **son propre message sous une forme inversée : ça veut dire, sa propre jouissance sous la forme de la jouissance de l'Autre**, et c'est bien de cela qu'il s'agit quand le fantasme se trouve rejoindre l'image du père, conjointe à ce qui d'abord est un autre enfant. ⁵⁵⁰»

Que le sujet reçoive son propre message sous une forme inversée veut dire qu'il reçoit sa propre jouissance sous la forme de la jouissance de l'Autre : « tu me bats ». Le sujet est divisé par la jouissance et il la reçoit d'une façon inversée, comme venant de l'autre.

Lacan dit dans « Fonction et champ de la parole et du langage » : « L'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, formules que nous n'avons eu qu'à reprendre de la bouche de l'objecteur pour y reconnaître la frappe de notre propre pensée. »⁵⁵¹

Ce mouvement indique un effet de la parole opérant dans le corps. « Il la reçoit d'une façon inversée » c'est une remarque située dans le registre symbolique, mais qui se sert du semblable et du corps. La parole du sujet vise le grand Autre, mais s'adresse donc à un petit autre, à son semblable.

Il continue : « C'est que le père jouisse de le battre qui ici met l'accent sur le sens, celui aussi de cette vérité qui est à moitié. Car aussi bien, celui qui à l'autre moitié — au *sujet* de l'enfant — s'identifie n'était pas cet enfant, sauf comme dit Freud, à ce qu'on reconstitue le stade intermédiaire — jamais d'ailleurs d'aucune façon par le

⁵⁵⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire L'envers de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 15 avril 1970

⁵⁵¹ LACAN, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Ed. Seuil, p, 298.

souvenir, substantialisé — où c'est lui en effet, c'est lui qui de cette phrase fait le support de son fantasme, qui est l'enfant battu. »⁵⁵²

Dans un premier temps, celui qui frappe n'est pas nommé. Après, il se trouve que c'est le père. C'est le père qui jouit de battre le sujet. Mais cela est une vérité à moitié, nous dit Lacan. Ce n'est pas l'Autre, mais le sujet qui jouit et la figure de l'autre enfant est utilisée pour reconstruire un stade intermédiaire, pour donner corps, substantialité à cette fantaisie. « On » fait le support de son fantasme en tant que point de division. Comme la jouissance divise le sujet, alors, il la reçoit de l'Autre et d'une façon inversée. Le sujet attribue sa jouissance à l'Autre, car sa propre jouissance du corps lui apparaît comme étrange, elle vient de l'extérieur, elle est extime. Quand elle se présente, elle divise le sujet parce qu'il y a un travail d'organisation à faire, il faut la symboliser, l'organiser dans le corps, il faut du temps et de la répétition avec le *Fort-Da*. Le Phallus est utile à cette organisation et traitement de la jouissance, cependant, toute la jouissance ne peut être captivée par la jouissance phallique.

Il y a une inversion grammaticale dans « Tu me bats ». Le retournement signifiant de la pulsion indique « je jouis », « je reçois ma propre jouissance de toi qui me bats. ». La jouissance divise le sujet, elle tombe sous le refoulement.

D'ailleurs, le sujet s'aliène à l'Autre par le « On » :

« C'est dans le fait de s'aliéner, c'est-à-dire de se substituer ici à l'Autre comme victime, qui consiste le pas décisif de sa jouissance. Elle aboutit à l'instant fantasmatique où il est plus « on » que lui-même. D'une part instrument de l'aliénation en tant qu'elle est dévalorisation, il est « On bat » d'un côté, et c'est pourquoi jusqu'à un certain point j'ai pu vous dire qu'il devient purement et simplement l'instrument phallique en tant qu'il est ici l'instrument de son annulation. »⁵⁵³

⁵⁵² LACAN, Jacques. *Séminaire L'envers de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 15 avril 1970

⁵⁵³ LACAN, Jacques. *Séminaire Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit Séance 10 juin 1959.

Quand l'affect de la douleur est attaché à l'autre, nous dit aussi Lacan, le sujet est identique à l'instrument, « personnage essentiel de la structure imaginaire du désir ». Et c'est sous ce signifiant, dévoilé, que le sujet s'abolit. Cette étape intermédiaire marque le point d'attache du désir du sujet.⁵⁵⁴ Donc, pour éclairer le *masochisme féminin* et le deuxième temps, Lacan remarque que la position d'être objet n'est pas synonyme d'une position féminine. Il s'agit d'un temps du désir entre le sujet et l'Autre. Un moment d'aliénation et de séparation qui habilite, comme nous verrons ensuite, l'extraction de *l'objet a*.

2.3.2.3 Deuxième scène : La division de l'Autre et l'extraction de l'objet.

La deuxième scène qualifiée de masochiste et féminine par Freud est un repère pour certains théoriciens, pour soutenir un masochisme féminin, mais comment Lacan interprète-t-il cette scène ?

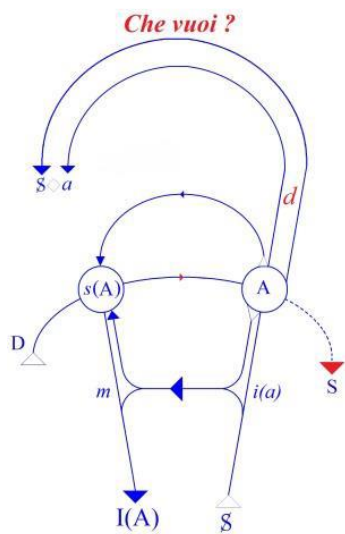
Lacan y situe l'extraction de *l'objet (a)* comme résidu de l'opération de division de l'Autre et l'aliénation du sujet à la jouissance de l'Autre. La division de l'Autre a comme effet la propre division du sujet et l'extraction de l'objet (a), l'objet perdu, un objet reste.

Dans son Séminaire *Le désir et son interprétation* en 1959, Lacan éclaire sur le fait que ce deuxième temps n'a rien d'un masochisme féminin, mais qu'il s'agit de l'opération d'extraction de l'objet. Il dit : « L'examen de la succession des fantasmes échantillonnés le montre, est confronté à ce qu'on peut appeler une sorte d'extrait de l'objet. C'est dans cette relation pourtant, du fantasme que nous voyons pointer à ce moment, ce qui pour le sujet fait l'instant privilégié de sa jouissance. »⁵⁵⁵

Pour expliquer cette opération d'extraction, nous partons de la question centrale du désir de l'Autre et celle de l'Autre sexe. C'est une façon de s'interroger sur la jouissance du sujet et celle de l'Autre. « Che vuoi ? ». C'est la question qui suscite la formation du fantasme et par laquelle le sujet trouve un manque signifiant qui l'interpelle.

⁵⁵⁴ BAÏETTO, Marie-Claude. « L'approche lacanienne du fantasme : "Un enfant est battu" », *Analyse Freudienne Presse*, vol. n° 10, no. 2, 2004, pp. 11-18.

⁵⁵⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 10 juin 1959



Lacan reprend l'observation du jeu du petit-fils Ernst de Freud pour situer *le* moment où le désir s'humanise, où l'enfant naît au langage et saisit l'absence. Quand la mère part, l'enfant s'amuse à jeter et reprendre son jouet, lorsqu'il dit « fort Da », les vocables qu'il reçoit de l'ambiance⁵⁵⁶, il symbolise la présence et l'absence, la structure signifiante des paires.

Le sujet n'y maîtrise pas sa privation qu'en l'assumant,⁵⁵⁷ il pèse sa valeur dans l'Autre à partir de sa propre disparition, de son manque, de sa propre perte. Il pose la question : « Peut-il me perdre ? ». « Me perdre » comporte le fantasme de sa mort. De cette façon, la parole mortifie le corps, tue la chose pour introduire sa représentation. Le sujet se soustrait et se mortifie pour signifier sa valeur pour l'Autre, car « le sujet ne se constitue qu'à s'y soustraire et à la décompléter S (A /), essentiellement pour à la fois devoir s'y compter et n'y faire fonction que de manque. »⁵⁵⁸

De cette façon, l'enfant fait une métaphore d'attribution première qui élève le signe à la fonction signifiante et il représente une absence, la sienne et celle de la mère, selon Lacan. L'absence de la mère fait poser la question de la cause de ses allers et retours, et de cette façon, le sujet s'implique et se pose la question sur le désir de la mère et sa place dans ce désir. Quand il est confronté à cet intervalle, s'ouvre une dimension signifiante et il se questionne sur le désir de celle-ci et sa place à lui dans ce désir, il se demande pendant son absence : « Que veut l'Autre de moi ? », « Que suis-je pour l'Autre ? » La question de l'Autre revient au sujet de la place où il en attend un oracle, sous le libellé d'un *Che vuoi ? Que vuoi-tu ?* Cela met un point d'interrogation à la question qu'il signifie pour l'Autre.⁵⁵⁹

⁵⁵⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire Les écrits techniques de Freud*. Ed. Staferla, Inédit, Séance 05 mai 1954

⁵⁵⁷ LACAN, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 318-319

⁵⁵⁸ LACAN, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 318-319

⁵⁵⁹ LACAN, Jacques. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 794.

Nous observons la question du désir et de la jouissance de l'Autre dans les trois scènes de *On bat un enfant* : dans un premier temps, celui qui bat n'est pas nommé. L'Autre est le jouisseur réel, un dieu sans figure qui donne place à la jouissance, quelque chose d'irreprésentable, d'inconnu et de déroutant. Un Autre sans visage, comme la mante religieuse dont on ne sait pas ce qu'elle ne veut, ni comment elle nous regarde. C'est une figure de l'angoisse devant laquelle le sujet pose la question « Che vuoi ? », que me veut l'Autre ? Or, cet Autre ne peut pas déterminer ni dire la cause de son désir et il ne peut pas répondre à la place du sujet, aux questions du sujet. Celui-ci est donc barré, il y a un signifiant qui lui manque. Le sujet interroge le désir de l'Autre, il n'y a pas de réponse au niveau de l'Autre.

Dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*, Lacan explique l'impossibilité de rendre compte de la place du sujet, ce qui divise l'Autre dans la dimension signifiante et inaugure un manque de la représentation, ce qui lui permettra de se soumettre au signifiant. Le sujet est représenté par un autre signifiant. De ce fait, le sujet reste divisé par l'énoncé et énonciation, connaissance et vérité. Il n'y a pas de garant universel de la vérité, chacune se situe dans la parole. D'ailleurs, cette opération permet au sujet sa première aliénation : le trait unaire.

Lacan l'explique : « Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, “Tu es celui qui...”, il confère à l'autre réel son obscure autorité. Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance de cette naissance de la possibilité et vous avez le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, **aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'Idéal du moi**. Ce qu'inscrit la notation $I(A)$ que nous devons substituer à ce stade à l' $\$, \$$ barré du vecteur rétrograde, en nous le faisant reporter de sa pointe à son départ. ⁵⁶⁰»

D'ailleurs, en 1959, à propos de *On bat un enfant*, Lacan ajoute la jouissance à cette opération de division du sujet :

« L'examen de la succession des fantasmes échantillonnés dont nous parle Freud le montre. Il est confronté à ce qu'on peut appeler une **sorte d'extrait de l'objet**. C'est dans cette relation pourtant, du fantasme que nous voyons pointer à ce moment, ce qui

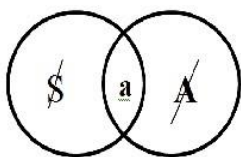
⁵⁶⁰ LACAN, Jacques. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 795.

pour le sujet **fait l'instant privilégié de sa jouissance**. Nous dirons que la structure la plus commune du névrosé réside en fin de compte en ceci que s'il se désire désirant, désirant quoi? Quelque chose qui n'est en fin de compte que ce qui lui permet de soutenir dans sa précarité, son désir comme tel.⁵⁶¹ »

Luis Izcovich affirme que : « Ce qui fonde l'absence de garantie dans l'Autre et par conséquent le manque dans l'Autre symbolique, c'est la jouissance. Il ne reste pas moins qu'à poser qu'il existe une jouissance qui manque dans l'Autre.⁵⁶² » Autrement dit, au motif de la division signifiante de l'Autre, on ajoute la singularité de la jouissance.

Lacan fait référence à « l'instant privilégié de sa jouissance » quand le père bat un enfant et que les deux jouissent, mais différemment. L'interchangeabilité des places montre la place du sujet à l'égard de la jouissance de l'Autre. Le père, lui, bat avec une badine, avec le Phallus. À ce moment, surviennent deux mouvements simultanés qui fixeront la position subjective : l'apparition de l'objet et l'introduction du Phallus. Nous comprenons que lors de la division entre le sujet et l'objet, une opération s'effectue au niveau du sujet qui s'habilite à partir d'une question sur son désir et la jouissance de l'Autre. De cette opération, il tracera la voie de son propre désir. Il fait une opération interrogative qui démarre un procès de la subjectivation : « combien de fois S dans A ?⁵⁶³ »

Ici apparaît une différence entre ce A et S, produisant comme reste l'objet (a). Ce petit (a) tombe, se détache et reste irréductible dans cette opération totale d'avènement du sujet au lieu de l'Autre. C'est de là qu'il va prendre sa fonction⁵⁶⁴.



L'objet (a) se trouve alors en deux places simultanées, le sujet et l'Autre. La jouissance ne connaîtra pas l'Autre, A, sinon par ce reste : (a) et il n'y a aucune façon d'opérer avec ce reste, c'est irréductible. Son avènement se produit à la fin de l'opération, à savoir quand le sujet est barré, le sujet en tant qu'impliqué dans le fantasme, donc en tant qu'il est un des termes qui constituent le support du désir.⁵⁶⁵

⁵⁶¹ LACAN, Jacques. *Séminaire Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit, séance 10 juin 1959

⁵⁶² IZCOVICH, Luis. « L'être de jouissance », *L'en-je lacanien*, vol. 11, no. 2, 2008, pp. 35-46.

⁵⁶³ LACAN, Jacques. *Séminaire Angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 6 mars 1963

⁵⁶⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 6 mars 1963

En effet, Freud avait repéré cet objet à sa façon et il reconnaissait la perte de l'objet originel, la perte de satisfaction originelle dans le corps de la mère. Lors du séminaire sur l'Angoisse, Lacan le reprend pour expliquer comment s'effectue l'extraction de l'objet oral. Il évoque la relation parasitaire du nouveau-né au sein de la mère.

Il explique que le petit demande à l'Autre, à sa mère, la mamelle pour se nourrir en tant qu'objet et lieu de la disjonction entre satisfaction et angoisse. Cela fait que cet objet (a) fonctionne comme objet partiel, coupé par la pulsion orale du petit qui se satisfait de la mamelle et la demande en tant qu'objet partiel, car la mamelle fait partie du monde intérieur du sujet et non pas du corps de la mère. Par la suite, le rapport à la mamelle deviendra fantasmatique et restera en place pour donner substance et soutien au désir⁵⁶⁶.

Par effet, il y a un investissement libidinal sur la bouche, une zone érogène, pour être l'organe privilégié du contact avec la mamelle de la mère, l'Autre. Les bords de la bouche rapportent à l'enfant le manque de la mère où se joue la distinction de l'objet partiel dans la relation de désir. Les fantasmes assurent le rapport à l'objet partiel et ces fantasmes se prolongent en images et perceptions.

Les objets (a) ou les objets partiels en tant que destins de la pulsion, comportent une source de jouissance à laquelle le sujet s'adresse pour essayer de retrouver la jouissance perdue. De ce fait, entre l'objet et le sujet, s'établit un fantasme qui structure le désir lié à l'objet. Le désir et la jouissance se croisent dans ces objets. Pour cela, le fantasme établit le rapport du sujet à l'objet (a). Son fondement est le principe de réalité qui s'établit à partir de la satisfaction et de l'affectation du manque d'objet primordial.

L'objet (a) est donc un objet séparé de l'organisme de l'enfant. C'est le premier rapport à la demande de l'Autre. Il est à la fois de lui et non, de l'Autre et lui. « (a) est là la cause de cette ambivalence, de ce « oui et non » c'est de moi, néanmoins ça n'est pas de moi⁵⁶⁷ ».

⁵⁶⁵LACAN, Jacques. *Séminaire Angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 13 Mars 1963

⁵⁶⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 13 Mars 1963

⁵⁶⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire Angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 19 juin 1963

Le 21 décembre 1965, lors du séminaire de Lacan, André Green intervient pour éclairer l'objet (a). Il explique que cet objet (a) établit un rapport entre le sujet et l'Autre dont la formule de rapport est établie par le fantasme, en tant qu'il y révèle le sujet en effaçant sa trace.

Il explique que « le désir du sujet entre dans l'Autre où il est attendu, de toute éternité sous la forme de l'objet en tant qu'il l'exile de sa subjectivité, en résumant tous les signifiants auxquels cette subjectivité est attachée. C'est justement en tant que cet objet (a) va surgir comme objet du manque qu'il va se déployer sur un double registre qui sera à la fois la révélation du manque de l'Autre et le manque tel qu'il apparaît dans le processus de signification. Ce qui manque à l'Autre, c'est ce qu'il n'est pas donné de concevoir. Pour cela, — phi s'introduit sous la forme de ce qui n'apparaît pas.⁵⁶⁸ »

La coupure de l'objet est donc le point où le désir et l'angoisse se rencontrent, c'est le point où le sujet a un rapport avec le manque de l'Autre. Initialement, ce point se situe par rapport à l'Autre, au niveau de la mère. L'angoisse du manque de la mère chez l'enfant, c'est l'angoisse du tarissement du sein, car le petit est suspendu à l'existence de l'organisme de celle-ci, comme s'il était un parasite ou un vampire. Cependant, Lacan introduit une nuance, il concède à l'enfant une angoisse d'être séparé non de la mère, mais des enveloppes placentaires. Tout comme le sein, ces enveloppes sont aussi des parties de l'enfant, détachables de lui. Ce n'est pas l'enfant qui suce le sein, c'est le sein et le placenta qui sucent le corps de la mère⁵⁶⁹. À partir du mouvement de coupure de l'objet (a) du grand Autre, de l'extraction de l'objet par l'expérience de la castration, se situe tout l'enjeu de la castration, de l'angoisse et de l'identification du sujet à l'objet (a), comme reste de l'Autre.

En reprenant les stades et les objets partiels freudiens, à savoir le sein, l'excrément, le phallus Lacan ajoute la voix et le regard. Il dit qu'il y a au stade oral, un certain rapport de la demande au désir voilé de la mère. Le stade anal est l'entrée en jeu du désir, par rapport à la demande de la mère et au stade de la castration phallique. Dans ces stades, les objets partiels de satisfaction introduisent le moins phi (- φ), l'entrée à la négativité dans le champ de l'Autre car la satisfaction est incomplète.

⁵⁶⁸ GREEN, André. Intervention « L'objet (a) de J. Lacan. Sa logique et la théorie freudienne, Convergences et interrogations » lors du séminaire de Lacan, le 21 décembre 1965.

⁵⁶⁹ DIATKINE, Gilbert. « Le Séminaire, X : L'angoisse de Jacques Lacan », *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, no. 3, 2005, pp. 917-931.

L'objet apparaît sous des incidences phénoménalement différentes, mais c'est la même fonction, la fonction de *l'objet petit a*. C'est-à-dire que cet objet est désigné par Lacan, par la lettre (a). Cette notation algébrique permet de reconnaître la fonction sous les diverses incidences métaphoriques où il apparaît⁵⁷⁰.

«L'objet (a) est quelque chose dont le sujet, pour se constituer, s'est séparé en tant qu'organe. Ça vaut comme symbole du manque, c'est-à-dire du Phallus, non en tant que tel, mais en tant qu'il fait manque. Il faut donc que ça soit un objet, premièrement séparable, deuxièmement ayant un rapport avec le manque.⁵⁷¹»

L'objet (a) manque par la faute du langage dans les trois registres. Il manque dans le symbolique, dans l'imaginaire et dans le réel. Dans le lien du sujet à la satisfaction, l'objet (a) comporte la demande et au moment de la castration phallique, le désir sexuel. Il détermine l'angoisse à ce point de la séparation.

Parmi ces objets (a), le phallus compte pour un objet pour l'expérience de satisfaction et de demande, ainsi que pour la séparation pulsionnelle de l'organe et l'expérience du manque qu'il comporte ; cependant, il n'est pas un objet (a) comme les autres. Il est le représentant du manque. Il s'appuie sur la négativation de -phi, définie par le manque d'un objet et l'angoisse de castration. Or, l'extraction de cet objet a des effets sur l'organisation sexuelle. À la différence des autres objets (a), le Phallus est objet et jouissance, il faut qu'il soit négativisé. C'est ce qu'on appelle l'opération de la castration. Le Phallus devient un symbole, à différence des autres objets a. encore, il n'est pas n'importe quel symbole, il est « un symbole innommable⁵⁷² ».

Revenons à notre problème. Nous avons éclairci la deuxième scène qualifiée de « féminine et masochiste ». Ces attributions sont justifiées par une théorie de l'Œdipe féminin et par l'idée qu'être battu en position passive est corrélé à une position féminine. Cependant, Lacan nous éclaire sur le fait qu'il s'agit du moment de la division subjective où l'objet apparaît entre le sujet et l'Autre. Comme nous l'avons montré, cette scène n'a rien de féminin ni de masochiste. *On bat un enfant* ne justifie pas une explication d'un « masochisme féminin » constitutif.

⁵⁷⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 09 janvier 1963

⁵⁷¹ LACAN, Jacques. *Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Ed ; Seuil p. 95.

⁵⁷² LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, séance 19 avril 1961

Quand Lacan dit : « Elles sont arrangeantes et fortement. Et même au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : son corps, son âme, ses biens. Simplement elle en peut, mais pour ses fantasmes auxquels il est moins facile de répondre⁵⁷³ », nous pouvons affirmer que la limite des concessions que chacune fait pour un homme se trouve dans le fantasme, ce qui ouvre des questions cas par cas, qui concernent la singularité de chaque fantasme. Parmi ces interrogations, nous pouvons poser la question : y a-t-il une différence sexuelle du fantasme telle qu'elle existe pour la signification phallique ? Y a-t-il un fantasme féminin ? Existe-t-il un fantasme masochiste ?

2.3.2.4 Wendlà : Le fantasme est une théorie infantile du rapport entre les sexes

Comme nous l'avons expliqué, à la suite de la division de l'Autre et de l'extraction de l'objet, le sujet se trouve devant un trou qui concerne l'énigme du désir, la jouissance et le sexe. Le sujet se demande alors ce que veut l'Autre sexe et comment signifier le sien, comment signifier la jouissance et la différence sexuelle. À la place de ce trou, vient ce que Freud nommait les théories sexuelles infantiles. Ces théories visent le premier, le grand problème de la vie, à savoir, les questions de l'origine des enfants, la différence sexuelle, la théorie sur le coït, la scène primitive et l'excitation sexuelle. Ces questions, dit Freud, promeuvent un conflit psychique qui peuvent devenir bientôt un « clivage psychique et le complexe nucléaire de la névrose se trouve constitué par cette voie ». Freud affirme « qu'avec la découverte que l'enfant se développe dans le corps de la mère, découverte qu'il fait encore indépendamment, l'enfant serait sur la bonne voie pour résoudre le problème sur lequel il met d'abord à l'épreuve la force de sa pensée. Mais il est inhibé dans la suite de ses progrès par une ignorance que rien ne peut pallier, et par de fausses théories que l'état de sa propre sexualité lui impose. »⁵⁷⁴

⁵⁷³ LACAN, Jacques. *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p.12

⁵⁷⁴ FREUD. Sigmund, « Les explications données aux enfants », publié en *La vie sexuelle*, Paris, puf, 1969, p. 7-13.

Freud situe que dans le domaine de la satisfaction sexuelle, la loi du principe du plaisir et la répression établissent une nécessité de détours du chemin pour que le sujet se soutienne dans la voie de sa jouissance. C'est-à-dire, le chemin de la jouissance établi par le fantasme. Les pulsions partielles augmentent l'excitation, mais elles ne sont pas en soi la fin visée. Ce chemin supplémentaire est la différence entre la perversion et la névrose et entraîne une impossibilité de jouir complètement. La jouissance est refoulée et de l'ordre du réel, de l'ordre de l'impossible. Le symptôme vient rendre compte de ce réel et de la souffrance, tout du moins du malaise qu'il engendre.

Lacan développe la question de l'acte sexuel et de la jouissance entre l'homme et la femme. Il définit la jouissance comme tout ce qui, à tout instant — et nommément dans le symptôme — se propose à nous comme indiscernable de ce registre de la satisfaction et désigne le lieu de l'Autre et la jouissance au corps. Il détermine qu'il n'y a de jouissance que du corps et qu'elle s'articule et se suspend grâce au nœud du symptôme.⁵⁷⁵

Il ajoute que l'acte sexuel est impossible, et plus tard, il reformulera cela en : « Il n'y a pas du rapport sexuel ». Il explique : « On peut aussi bien partir de ce fondement : “*qu'il n'y a pas d'acte sexuel*”, aussi bien que de celui-ci : “*qu'il n'y a que l'acte sexuel*” qui motive toute cette articulation »⁵⁷⁶. Pourquoi y a-t-il une difficulté inhérente à l'acte sexuel ? Lacan explique que c'est parce qu'il y a le langage que reste un résidu de cet acte : un résidu de présence en tant que lié à la constitution subjective, un résidu subjectif est déjà là au moment où se pose la question du mode dont il va jouer dans l'acte sexuel. Ce résidu, c'est en fin de compte la jonction la plus sûre, toute partielle qu'elle soit dans son essence, la jonction la plus sûre du sujet avec le corps. Ce petit (a) se présente comme corps total, comme chute, comme un résidu dont dépend une structure à maintenir.⁵⁷⁷

Il n'y a que l'acte sexuel, car il n'y a aucun rapport entre les jouissances de chaque sexe. Il y a une jouissance, mais c'est celle de son propre symptôme subjectif de sujet et il n'y a jouissance que du corps. Dans l'acte sexuel, la jouissance a une valeur, la jouissance est

⁵⁷⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 07 juin 1967

⁵⁷⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 07 juin 1967

⁵⁷⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 07 juin 1967

mise en cause, car « le rapport de l'homme et de la femme est soumis à des fonctions d'échange, qui impliquent du même coup une valeur d'échange, et que le lieu où quelque chose qui est d'usage, est frappé de cette négativation qui en fait une valeur d'échange, est ici, pour des raisons prises dans la constitution naturelle de la fonction de copulation, prise sur la jouissance masculine en tant, qu'elle, on sait où elle est.⁵⁷⁸ »

En tant que la jouissance masculine ou du Phallus est localisable, la jouissance phallique prend une valeur d'échange, d'usage, d'identité sexuée. En revanche, la question de la jouissance féminine reste une énigme qui produit des effets.

Pourquoi est-ce au niveau de la femme qu'elle fait question ? Car « des hommes ou femmes, ils n'ont pas été encore capables d'articuler la moindre chose qui tienne sur le sujet de la jouissance féminine !⁵⁷⁹ »

La jouissance féminine et La femme sont des énigmes qui empêchent le rapport entre les sexes. Pour cela, la question de la sexualité est le noyau de la névrose, car le sujet se questionne sur l'Autre sexe qui commence avec le corps de la mère, sur sa jouissance sexuelle et la jouissance de la femme.

Face à cette énigme, le fantasme ou les théories sexuelles infantiles viennent recouvrir le trou de l'insensé de l'acte sexuel et le non-savoir sur l'Autre sexe. De même, il y a des aspirations ou des résolutions fantasmatiques au non-rapport sexuel, par exemple l'institution du mariage, fondée sur la seule et une fois prononcée énonciation : « Tu es ma femme ».

« *Tu es ma femme* »

« Tu es ma femme » ou, mieux dit, ce corps de femme, qui est « ma », énoncé par l'homme, est désormais la métaphore de « ma » jouissance, de la jouissance de l'homme. « Tu es ma femme », réfère que ce corps de femme est la métaphore de sa jouissance à lui. C'est-à-dire qu'une femme a une fonction de métaphore. La jouissance passe à la fonction de valeur.

De cette façon, Lacan dit que la psychanalyse révèle que sous le nom du complexe de castration, la femme prend une fonction de valeur d'échange, car elle recouvre la jouissance

⁵⁷⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 07 juin 1967

⁵⁷⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 07 juin 1967

instituée comme valeur. À partir de la castration de l'homme, quand le pénis est négativisé, il passe comme signifiant pour prendre le statut de Phallus. Le Phallus est le symbole d'une jouissance soustraite comme telle, comme nous l'avons expliqué. Le corps de la femme vient comme objet pour lui rendre cette jouissance, comme forme de plus de jouir. Il la prend comme un objet (a). Cependant, en tant que ces objets sont marginaux, ils échappent à une certaine structure du corps, à savoir, à la disjonction de la jouissance et du corps. Cela vise la castration du sujet. Pour cette raison, La femme se situe aux limites de la castration de l'homme qui, lui, se rapporte à une femme au travers de son symptôme, car elle incarne la division de la jouissance et du signifiant manquant dans l'Autre.

L'idée du couple sadomasochiste est un autre essai de penser la complémentarité sexuelle. C'est une résolution imaginaire face à la difficulté du rapport entre l'homme et la femme. C'est une façon de faire un complément et de donner sens à la voie de ce qu'est l'acte sexuel. Néanmoins, « Il n'y a pas de rapport sexuel », Lacan le dit à plusieurs reprises, en mettant en évidence la différence sexuelle par rapport au Phallus, l'angoisse ou la jouissance. Il situe la difficulté de l'acte sexuel et ses enjeux pour chaque sexe.

La question de la jouissance féminine et du corps féminin prend la valeur de mythe ou un tabou. Elle relève d'un danger mortel, une jouissance pure. Dans son travail sur *Le tabou de la virginité*, Freud développe comment La femme et son corps sont constitués comme dangereux et tabous. Non seulement il décrit la dangerosité du corps féminin, mais aussi rappelons-le, le caractère dévorateur et castrateur de la sexualité féminine. Ces éléments font partie de ce qui sera le statut de La femme pour Lacan. La femme en tant qu'objet métaphore de jouissance, se place pour l'homme au point de sa castration, dans la disjonction de la jouissance et du corps.

Du côté de l'homme, « L'homme — pour la raison structurale qui fait que c'est sur la sienne de jouissance, qu'est pris un prélèvement qui l'élève à la fonction d'une valeur de jouissance — l'homme se trouve, plus électivement que la femme, pris dans les conséquences de cette soustraction structurale d'une part de sa jouissance. L'homme est effectivement le premier à supporter la réalité de ce trou introduit dans la jouissance. C'est bien pourquoi aussi, c'est lui pour lequel cette question de la jouissance est, non pas bien sûre de plus de poids — c'est tout autant pour son partenaire — mais telle, qu'il peut y donner des solutions articulées. Il le peut, à la faveur de ceci : qu'il y a dans la nature de cette chose qui s'appelle le

corps, quelque chose qui redouble cette aliénation, qui est — de la structure du sujet — aliénation de la jouissance.⁵⁸⁰ »

Donc, les théories sexuelles font partie de la formation du fantasme, elles viennent comme réponse face au désir de l'Autre, de la différence sexuelle et de l'articulation de la jouissance entre les hommes et les femmes. Entre les sexes, l'homme peut donner des solutions articulées et précises à son fantasme pour que sa femme puisse s'y aliéner. Le fait qu'elle se rapporte à l'homme par le biais de la jouissance, l'inclut dans une opération d'aliénation. La jouissance se montre comme une suppléance du rapport sexuel, même si c'est un coup, un cri, une claque, etc.

Wendla

Pour montrer comment s'articule le fantasme autour de la question sur le désir, la jouissance de l'Autre et la sexuation, nous prenons quelques éléments de l'œuvre *L'éveil du printemps*, publiée en 1891. Nous emprunterons des extraits du dialogue de Wendla et l'analyse d'une scène que plus d'une personne pourrait qualifier de masochiste : la scène d'une fille qui jouit d'être battue. De même, nous nous appuyons sur la lecture de Patricia Leon⁵⁸¹ et celle de Colette Soler, dans son texte « *La préface de Jacques Lacan à L'éveil du printemps de Wedekind*⁵⁸² ».

Nous commencerons avec un bref dialogue entre Wendla et son amie Martha, qui porte sur la question de la jouissance des parents, pour montrer comment le fantasme se construit à partir de la signification et de la rencontre avec la jouissance de l'Autre ou du père.

⁵⁸⁰LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 14 juin 1967

⁵⁸¹ LEON-LOPEZ, Patricia. « Un faux pas-tout », *Psychanalyse*, vol. 11, no. 1, 2008, pp. 25-45.

⁵⁸² SOLER, Colette. *Lecture de la préface de Jacques Lacan à L'éveil du printemps de Wedekind*, France, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2020.

Acte I, scène 3

Wendla : Avec quoi te bat-on, Martha ?

Martha : Voyons. Oh, n'importe quoi [...]. Je crois tout de même qu'ils y trouvent leur plaisir, quoiqu'ils ne soufflent mot. Si un jour j'ai des enfants, je les laisserai pousser comme la mauvaise herbe dans notre jardin des fleurs. [...]

Wendla : Savez-vous si vous en aurez ?

Martha : Si tu en avais, Wendla, qu'est-ce que tu préférerais, des garçons ou des filles ?

Wendla : Des garçons, des garçons.

Martha : Moi aussi. Plutôt vingt garçons que trois filles. [...] Si je n'avais pas été une fille jusqu'ici, je ne voudrais pas en devenir une maintenant.

Wendla : C'est, je crois, Martha, une affaire de goût ! Je me réjouis chaque jour d'être une fille. [...] Tout de même je ne voudrais avoir que des garçons ! [...] Il doit être mille fois plus exaltant d'être aimée par un homme que par une fille ! »

Dans cet extrait de la conversation entre les deux filles, nous pouvons voir comment elles s'interrogent sur la jouissance des parents en battant leurs enfants. Quelle est la jouissance des parents, du père, de l'Autre ? Elle s'intéresse à être aimée par un amour masculin. Mais, de quelle façon ? Ensuite, nous montrerons la scène dans laquelle Melchior et Wendla se trouvent dans la forêt.

Acte I, Scène V

Melchior : J'ai entendu dire, Wendla, que tu vas souvent visiter les pauvres, que tu leur apportes vivres, vêtements et aumônes. Ce que tu en fais, c'est de ton gré ou c'est ta mère qui t'envoie ?

Wendla : La plupart du temps, c'est ma mère qui m'envoie. Ce sont de pauvres familles de journaliers, qui ont tant d'enfants. Souvent, l'homme est sans travail, ils ont froid et faim. Chez nous, dans les armoires et les commodes, il y a des vieilleries qui ne serviront plus. Mais pourquoi m'en parles-tu ?

Melchior : Quand ta mère t'envoie, tu y vas de bon gré ou de mauvais gré ?

Wendla : Oh ! de bon gré sur ma vie ! et tu poses la question !

Melchior : Pourtant, les enfants sont crasseux, les femmes malades, les maisons remplies de saleté, les hommes te haïssent parce que tu ne travailles pas...

Wendla : Ce n'est pas vrai, Melchior. Et même si c'était vrai, raison de plus pour y aller !

Melchior : Comment raison de plus, Wendla ?

Wendla : Oui, raison de plus pour y aller. J'aurais encore plus de plaisir de pouvoir les aider.

Melchior : C'est donc pour ton plaisir que tu visites les pauvres ?

Wendla : Je les visite parce qu'ils sont pauvres.

Melchior : Mais si tu n'avais pas de plaisir, tu n'irais pas ?

Wendla : Est-ce ma faute si ça me fait plaisir ? (...)

Wendla : J'ai fait ce rêve : j'étais une pauvre, pauvre petite mendigote, on m'a envoyé dans la rue dès cinq heures du matin, il fallait mendier toute la journée dans la pluie, dans le vent, auprès des gens brutaux et sans cœur ; je rentrais le soir à la maison, tremblante de faim, de froid, et si je n'avais pas récolté autant de sous que mon père escomptait, j'étais battue, battue.

Melchior : Je connaissais cela, Wendla. C'est la faute de ces stupides contes d'enfants. Crois-moi, il n'existe plus de gens si brutaux.

Wendla : Oh si, Melchior, tu te trompes. On bat Martha Bessel chaque soir que Dieu fait, le lendemain on lui voit les marques ; oh ! Ce qu'elle doit souffrir ! On en a, des sueurs brûlantes quand elle vous les raconte. J'ai pour elle des pitiés si violentes qu'en pleine nuit, je me fourre dans mon oreiller pour pleurer. Depuis des mois, je voudrais lui venir en aide. Je serais heureuse si je pouvais prendre sa place pour huit jours.

Melchior : On devrait poursuivre le père sans attendre, on lui enlèverait l'enfant.

Wendla : Moi, Melchior. Je n'ai jamais été battue de ma vie, pas une seule fois. J'ai du mal à m'imaginer ce que cela fait, être battu. Je me suis déjà battue moi-même pour sentir vraiment le fait. Ce doit être un sentiment terrifiant.

Melchior : je ne crois pas qu'on rende un enfant meilleur par ce moyen.

Wendla : meilleur par quel moyen ?

Melchior : En le battant.

Wendla : Avec cette baguette par exemple ! Hou, qu'est-ce qu'elle est dure, qu'est-ce c'est fini !

Melchior : Il doit fouetter les sangs !

Wendla : Tu me battrais, un peu, pour voir ?

Melchior : Qu'est-ce qui te prend, Wendla ?

Wendla : Mais quel mal y a-t-il ?

Melchior : Sois tranquille ! Je ne vais pas te battre.

Wendla : Mais je te le permets !

Melchior : Tu n'es pas folle ?

Wendla : Je t'en prie ! Je t'en prie !

Melchior : Je vais t'apprendre à me prier !

Wendla : Tu me caresses ! Tu me caresses ! ⁵⁸³

Il la bat plus fort. Il jette la baguette et se met à lui donner des coups qui lui tirent des cris horribles.

Dans cette scène, nous pouvons voir que les deux enfants, garçon et fille, ont des rêves qui rendent compte de la scène qui encadre la rencontre sexuelle. Le fantasme est la fixation de la rencontre avec une jouissance et une résolution masochiste à l'égard de la question du désir de l'Autre sexe.

Dans cette situation, Wendla établit la même l'équation de la deuxième séance d' *On bat un enfant* : être battu par le père, au niveau de la jouissance, est une forme de substitution de satisfaction sexuelle : « être battue » se substitue à « être aimée » au sens génital. Elle fait une superposition entre masochisme et position féminine à la façon freudienne d'une position

⁵⁸³ WEDEKIND, Frank, *L'éveil du printemps*. France, Ed. Gallimard, 1974, p.33.

caractéristique de la féminité (être castrée, subir le coït, ou accoucher). Voici le lien du fantasme masochiste avec le désir œdipien. La jouissance masochiste du fantasme est une féminisation à l'endroit de l'amour incestueux pour le père. **Le fantasme de fustigation est la cicatrice de cet amour pour le père, il signe la castration du sujet face au désir.**

Cependant, cette jouissance masochiste n'est pas de l'ordre de l'Universel, elle s'appuie sur le signifiant : Wendla se questionne en effet à propos du père de Martha puisqu'elle n'a pas de père, elle vit avec sa mère. Elle n'a jamais été fouettée par lui ou aimée par lui. Donc, Wendla insiste pour savoir comment son amie est battue : avec quoi ? Quand ? Elle fantasme de se substituer à son amie pour être battue et invite Melchior à la battre. Elle imagine la position féminine à travers le masque du masochisme parce que son amie lui raconte cela. De cette façon, Wendla répond à la question de l'amour du père et du désir de l'Autre par la position d'être battue et d'être aimée. De cette façon, elle répond à la question de la sexualité, de ce que c'est qu'être une femme pour un homme dans le couple sexuel. Elle imagine la position féminine à travers le masque du masochisme et cette substitution vient compléter le « il n'y a pas de rapport sexuel ».

En ce sens, Hélène Deutsch serait d'accord avec Wendla quand elle explique que le masochisme féminin est une théorie sexuelle infantile en assurant que l'acte sexuel est lié à l'idée de la soumission de la femme à l'homme et que les racines de cette idée sont si profondes qu'elle est inaccessible à toute correction intellectuelle.⁵⁸⁴ Certainement, l'acte sexuel peut être ressenti comme agressif, mais chaque enfant fera une théorie singulière et personnelle de cela. L'idée de la soumission des sujets féminins est une des multiples possibilités.

Nous pouvons voir que le fantasme de Wendla ne s'articule pas autour du manque d'objet, d'un -phi comme chez l'homme qui négativise le manque pour désirer. Elle s'oriente sur son amie et sa mère. Son fantasme est orienté par le désir de l'Autre et pour cette raison, elle est arrangeante.

⁵⁸⁴ DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*, Chapitre VII Le masochisme féminin, p.223

Patricia Leon souligne le ravage entre Wendla et sa mère dans la formation de ce fantasme. Dans la première scène du premier acte, Wendla reproche à sa mère : « Pourquoi m'as-tu fait la robe si longue, mère ? Si j'avais su que tu me ferais la robe si longue, j'aurais mieux aimé ne pas avoir quatorze ans. En tout cas, ma robe de petite fille me va mieux que cette chemise de nuit. Laisse-moi la porter encore une fois, mère ! Encore un été seulement. »

Comme nous l'avons expliqué, il n'y a pas transmission de ce qu'est une femme et le reproche de la robe à la mère, c'est le reproche de ne lui avoir pas donné la bonne consistance ou robe pour habiller sa féminité. Cette impossibilité consiste en une impasse de la relation mère-fille. La fille attend de la mère un signifiant. L'impossible réception fait pour elle ravage. Ensuite, elle s'adresse au père, en ce cas, le père de son amie.

La démarche de Wendla est double, elle cherche à la fois à repérer ce que serait une position féminine à l'égard du père et le signifiant de sa féminité, en vérifiant la faille dans l'Autre, d'où, dit Lacan, part la demande d'amour⁵⁸⁵. En cet enjeu, la question du *Penisneid* est pertinente.

Lacan l'explique clairement :

« On nous en rebat assez les oreilles avec l'histoire du *Penisneid*. C'est ici que je crois nécessaire d'accentuer la différence : bien sûr que pour elles il y aussi constitution de *l'objet (a)* du désir, puisqu'il se trouve que les femmes parlent, elles aussi. Elle veut donc elle aussi *l'objet*, et même un *objet* en tant qu'elle ne l'a pas. C'est bien ce que Freud nous explique. Pour elle, cette revendication du pénis restera jusqu'à la fin essentiellement liée au rapport à la mère, c'est-à-dire à *la demande*. **C'est dans la dépendance de la demande que se constitue cet objet (a) pour la femme.** Elle sait très bien dans l'Œdipe, ce dont il s'agit ce n'est pas d'être plus forte, plus désirable que la mère, c'est d'avoir l'objet. ⁵⁸⁶»

En rajoutant ce que nous avons expliqué sur l'intérêt du désir des sujet féminins, que son objet (*a*), à la différence de l'homme, se constitue dans la demande d'amour. C'est au sein de ce manque que la demande d'amour naît et que le fantasme vient à répondre. De cette

⁵⁸⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 21 novembre 1972

⁵⁸⁶ LACAN, Jacques. « *Séminaire L'Angoisse* », Ed. Staferla, Inédit, Séance 27 mars 1963

façon, l'amour et le fantasme s'articulent. La limite et le fondement de la mascarade se trouvent dans le fantasme.

2.3.2.5 Un fantasme féminin ou hystérique ?

Nous avons vu dans la section précédente ce qu'il en était de la querelle du Phallus et comment Lacan, en suivant Freud, détermine le rapport au désir à partir du rapport au Phallus⁵⁸⁷. Cela nous amène à présent à éclairer les spécificités de la relation à l'objet du désir chez la femme et à délimiter l'enjeu de son fantasme. Sous ces repères, nous situerons ledit masochisme féminin.

Pour parler du désir féminin, Lacan explique la relation des femmes à la jouissance et au désir à partir de leur rapport à la castration. Il reprend le récit d'une patiente de sa propre clinique lors de la séance du 20 mars 1963 du Séminaire sur l'angoisse.

« Il s'agit d'une femme qui un jour me fait cette remarque que son mari, dont les insistances, si je puis dire, sont de fondation dans le mariage, la délaisse depuis un peu trop longtemps pour qu'elle ne le remarque pas. Elle accueille toujours ce qu'elle ressent de sa part comme plus ou moins maladroit et elle dit : Peu importe qu'il me désire, pourvu qu'il n'en désire pas d'autres. ⁵⁸⁸ » « Ensuite, elle s'aperçoit de l'existence d'un gonflement vaginal (d'une excitation) qu'elle note pour, dans certaines périodes, répondre au surgissement dans son champ de n'importe quel objet précis, en apparence tout à fait étrangère aux images ou à l'espace sexuel. Ce n'était pas désagréable, mais plutôt de la nature de l'encombrant. ⁵⁸⁹ »

Nous pouvons voir que ses excitations et le désir de la patiente de Lacan ne sont pas liés au manque de l'objet cause du désir. Elle situe la référence à l'Autre et dit que n'importe

⁵⁸⁷ Voir point 2. 1 *La comédie des sexes dans la scène phallique*

⁵⁸⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

⁵⁸⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

quel objet l'oblige à évoquer Lacan, son analyste, comme un témoin. Même pas pour avoir l'approbation, mais simplement comme regard. Ce regard l'aide à donner à chaque chose son sens.

Par ailleurs, elle dit : « Je vivrai un grand amour ». Ceci la fait se reporter à son premier amour, un étudiant dont elle fut vite séparée et avec lequel elle resta en correspondance. Tout ce qu'elle lui écrivait, dit-elle, était vraiment « un tissu de mensonges » :

« Je créais fil à fil un personnage, ce que je désirais être à ses yeux que je n'étais d'aucune façon. Ceci fut, je le crains, une entreprise purement romanesque et que je poursuivis de la façon la plus obstinée ». « C'était comme m'envelopper dans une espèce de cocon ». « Ici (dans son analyse), c'est tout à fait à l'opposé, ce qu'ici je m'efforce à être. Je m'efforce à être toujours vraie, avec vous (avec Lacan). Je n'écris pas un roman quand je suis avec vous. Je l'écris quand je ne suis pas avec vous. » « C'est le secours de vous-même que j'appelle. Le regard, le mien, est insuffisant pour capter tout ce qui est à absorber de l'extérieur. Il ne s'agit pas de me regarder faire, il s'agit de faire pour moi⁵⁹⁰ ».

Lacan remarque : « Elle revient sur le tissage. Toujours fil à fil de cette dédicace de chaque geste qui n'est pas forcément un geste censé me plaire, ni même qui me soit forcément conforme. Il ne faut pas dire qu'elle forçait son talent. Ce qu'elle voudrait, après tout, ça n'est pas tant que je la regarde, c'est que mon regard vînt se substituer au sien. C'est bien ainsi d'ailleurs qu'une relation étroitement paritaire peut s'établir entre ces deux parts. ⁵⁹¹ »

Lacan explique que les femmes s'avèrent comme supérieures dans le domaine de la jouissance, car leur lien au *nœud du désir* est beaucoup plus lâche par rapport à celui de l'homme, leur liaison à l'objet ne passe pas nécessairement par la négativation du Phallus — phi. Tel que le mythe d'Adam et Eve le montre, elle est sortie de la côte d'Adam. Pour l'homme, elle est faite d'un objet perdu. Issu du complexe de castration, pour l'homme, c'est nécessaire que le manque dont est marquée la fonction phallique, se traduise en un signe moins.

⁵⁹⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

⁵⁹¹ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

Pour l'homme, la fonction phallique marquée par le manque va nécessairement se traduire par le signe moins du fait de l'issue du complexe de castration, tandis que pour la femme, l'objet phallique ne vient pas à la confrontation avec le désir de l'Autre. Cela fait qu'elle a un rapport simplifié avec le désir de l'Autre et une plus grande liberté. Sa jouissance et sa relation au désir, ne dépendent pas de la limitation qu'impose l'objet, dans la colonne du négatif, le — phi. Ainsi, il dit que pour la femme, « la présence de l'objet y est de surcroît⁵⁹². » Tout cela montre que le vase féminin n'est ni vide ni rempli, il est plus près du réel, car il n'y manque rien, il se suffit à lui-même.

Comme nous avons pu le repérer chez la femme qui veut vivre un grand amour et idéalise le désir, le désir de son mari particulièrement, amour et désir sont articulés. Il apparaît clairement que la femme vise le désir de l'Autre et si Lacan affirme que le masochisme féminin est un fantasme de l'homme, alors, la question repose sur la disposition du désir de la femme, articulé à la réalisation du désir de l'Autre.

Sous ces repères spécifiques du rapport entre l'objet et la femme, nous sommes en mesure de nous demander : existe-t-il un fantasme féminin ? Serait-il masochiste ?

En effet, de nombreux théoriciens, tels que Charles Melman⁵⁹³, Jean-Paul Hilttenbrand⁵⁹⁴, Patrick de Neuter⁵⁹⁵, Tamara Landau⁵⁹⁶ et Marisa Fiumano⁵⁹⁷ ont proposé l'hypothèse d'un fantasme féminin pour expliquer le masochisme féminin.

Fiumano explique le fantasme féminin à partir des orientations du désir : « Si le fantasme *On bat un enfant* est structural et concerne les hommes comme les femmes, les

⁵⁹² LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

⁵⁹³ MELMAN, Charles « Y a-t-il un fantasme féminin ? », *Le trimestre psychanalytique*, n° 1, 1993, entièrement dédié au commentaire du séminaire de Lacan *La logique du fantasme*.

⁵⁹⁴ HILTENBRAND, Jean-Paul « L'objet féminin », conférence du 3 décembre 2004, dans *Conférences de Chambéry*, Éditions ali Rhône-Alpes, 2007.

⁵⁹⁵ DE NEUTER, Patrick « Les femmes, le masochiste et la pulsion de mort », *Le Bulletin Freudien* n° 25-26, juin 1995

⁵⁹⁶ LANDAU, Tamara. « Les tricoteuses : les femmes, le sang et la Révolution », *Insistance*, vol. 3, no. 1, 2007, pp. 221-229.

⁵⁹⁷ FIUMANO, Marisa « Y a-t-il une spécificité du fantasme et de l'objet chez les femmes ? », *La revue lacanienne* 2014/1 (N° 15), p. 95-101.

femmes en parlent beaucoup plus que les hommes. Serait-ce parce qu'elles sont masochistes ? Lacan dit que les femmes ne sont pas du tout masochistes, mais que ce sont plutôt les hommes qui le sont : le masochisme féminin est un fantasme d'homme. À cette question — pourquoi les femmes parlent d'un fantasme masochiste même si elles ne sont pas masochistes ? — on peut donner une réponse à partir de ce que dit Jean-Paul Hiltenbrand interprétant le fantasme de la fillette d'être battue par le père comme un consentement à la place symbolique qui lui vient de l'Autre. »

Pour Fiumano, consentir à ce fantasme veut dire accepter sa place de femme, selon les repères du désir de la femme : si elle n'a pas l'objet du désir, alors elle est l'objet et elle accepte de l'être mais non sans ambiguïtés et pas une fois pour toutes. Elle accepte, par amour du père.⁵⁹⁸

Nous pouvons nous demander : se font-elles l'objet dans les faits ou en parole ? N'est-ce pas un versant de la mascarade que de se servir des signifiants pour l'à-tout-hasard du regard désirant de l'autre ? Se mettent-elles effectivement à cette place ou disent-elles qu'elles s'y mettent parce que c'est ce qu'il convient de dire ? Il faut rappeler que la mascarade et l'impossibilité à dire à la femme, *la dit-femme*, fait qu'on ne peut pas croire à ses dits.

Par ailleurs, inspirée des événements du corps de la femme, Landau nous dit que les règles évoquent des fantasmes sadiques chez des femmes qui, enfants, ont pensé que les règles sont associées aux règles en bois qu'on utilise pour frapper les doigts des élèves insolents, pour bien leur apprendre les règles de conduite, telles que le fantasme *d'On bat un enfant* l'illustre. Ces fantasmes permettent de repenser le masochisme féminin, ils révèlent que les femmes ont, du fait de leurs règles, un rapport à l'objet-cause du désir que les hommes n'ont pas. Ce fantasme de sang est retrouvé dans le fantasme de jouissance féminine, qui fantasme à s'essorer, à se vider de tout son sang, à mourir. Ces fantasmes sont présents dans l'accouchement où il y a un extrême orgastique des pulsions sexuelles, des pulsions cannibaliques d'autoconservation et de destruction réactivées par l'angoisse instinctuelle.⁵⁹⁹ Elle est d'accord avec Hélène Deutsch dans ce point qui affirmait que l'acte de naissance

⁵⁹⁸ FIUMANO, Marisa. « Y a-t-il une spécificité du fantasme et de l'objet chez les femmes ? », *La revue lacanienne*, vol. 15, no. 1, 2014, pp. 95-101.

⁵⁹⁹ LANDAU, Tamara. « Les tricoteuses : les femmes, le sang et la Révolution », *Insistance*, vol. 3, no. 1, 2007, pp. 221-229.

« représente l'acmé du plaisir sexuel » et que « l'acte de la parturition est pour la femelle une débauche de plaisir masochiste.⁶⁰⁰ »

En revanche, Melman précise que la spécificité du fantasme féminin ne concerne pas tellement l'organisation du fantasme. Selon lui, les modalités selon lesquelles le fantasme s'organise ne sont pas spécifiques d'un sexe ou d'un autre, la spécificité éventuelle dépend du choix d'objet. Pour les femmes et les homosexuels, le choix d'objet est phallique, pour les hommes hétérosexuels l'objet n'est pas nécessairement phallique. Il précise que, pour les femmes, castration, frustration et privation se réunissent autour de l'objet phallique. Le même objet organise les trois catégories et c'est bien pour cette raison que la sexualité a, pour elles, un caractère pulsionnel ou de demande impérative. Pour cela, la sexualité féminine est organisée par une forme d'oralité qui peut très facilement effrayer les hommes.⁶⁰¹

Comme nous pouvons le voir, la plupart des développements partent d'une position par rapport à la castration. Les formules de la sexuaction de Lacan interrogent l'objet du désir. Certes, chez l'homme, l'objet du désir s'appuie sur -phi, de la négativation de l'objet et de l'angoisse de castration. Chez la femme, dit Lacan, le désir s'oriente autrement. Les hommes et les femmes peuvent faire différemment avec le Phallus et le manque, mais l'organisation du fantasme n'est pas stricte selon les sexes. Il y a des éléments pour penser un fantasme féminin, mais les lectures demeurent diverses.

Cependant, le samedi 6 mars 2021, dans son intervention au colloque « *Un fantasme prêt-à-porter ? Questions sur le fantasme féminin* », Colette Soler remarque qu'il n'y a pas un fantasme féminin, car proposer un fantasme féminin serait faire exister ~~La~~ femme. Elle rappelle que lorsque nous parlons de la femme, nous ne devons pas oublier que celle-ci est un être divisé par le langage, entre ce qu'elle est pour l'Autre et ce qu'elle est comme sujet du désir. Par sa division et castration, elle, comme tout sujet de l'inconscient, cherche un complément. Notamment les femmes qui, malgré Pas-toutes phalliques, restent inscrites sur le registre phallique, ou bien les femmes hystériques qui sont prêtes à nourrir les fantasmes masculins. Ce qui est en cause centrale, c'est la signification phallique.

⁶⁰⁰ DEUTSCH, Hélène. *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, Paris, PUF, 1994. P. 73.

⁶⁰¹ FIUMANO, Marisa. « Y a-t-il une spécificité du fantasme et de l'objet chez les femmes ? », *La revue lacanienne*, vol. 15, no. 1, 2014, pp. 95-101.

Si le fantasme féminin n'existe pas, existe-t-il le fantasme hystérique ? Est-il masochiste ?

Le fantasme de l'hystérique

Lors du séminaire sur le transfert, dans la séance du 19 avril 1961⁶⁰², Lacan travaille le cas de Dora pour décrire et proposer une écriture du fantasme de l'hystérique. Si l'homme est fétichiste et que son désir est conditionné par la castration, comment répond l'hystérique ?

$$\frac{a}{-\phi} \diamond A$$

Cette formule, «soit : (a), l'objet substitutif ou métaphorique, sur quelque chose qui est caché, à savoir —, phi a propre castration imaginaire dans son rapport avec l'Autre.⁶⁰³», 'qu'on peut lire de plusieurs façons : « désir de — c'est une façon de le dire — grand A ». ⁶⁰⁴ Donc, on pourrait dire que le fantasme de la femme vise l'Autre ; cependant, cette formule ne traduit pas la relation du sujet à une cause du désir, mais d'un objet phallique par rapport à l'Autre. A ce niveau, les coordonnées phalliques de la femme et la construction de l'hystérique sont homologues. La structure hystérique a une affinité avec le féminin. À nouveau, Lacan dit que les hystériques ne sont que des femmes : « Et l'hystérique mâle ? On n'en trouve pas un qui ne soit une femelle. ⁶⁰⁵»

Parmi les repères structuraux, l'hystérique fait le trait Phi comme phi imaginaire, petit phi⁶⁰⁶. « C'est une certaine forme de réduire, de dégrader d'une certaine façon la fonction du signifiant Phi Φ . ⁶⁰⁷» L'hystérique, ajoute Lacan, voudrait porter ce Phallus imaginaire :

« Si vous suivez les opérations de Dora ou de n'importe quelle autre hystérique, vous verrez qu'il ne s'agit jamais pour elle que d'une sorte de jeu compliqué par où elle peut, si je puis dire, subtiliser la situation en glissant là où il faut le Phallus

⁶⁰² LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 19 avril 1961

⁶⁰³ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 19 avril 1961

⁶⁰⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 26 avril 1961

⁶⁰⁵ LACAN, Jacques. *Propos sur l'hystérie*. Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles le 26 mai 1977. Inédit

⁶⁰⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 19 avril 1961

⁶⁰⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 26 avril 1961

imaginaire.⁶⁰⁸ » « Tout ce dont il s'agit pour Dora, comme pour toute hystérique, c'est d'être la procureuse de ce signe sous la forme imaginaire. » et « si elle échange son désir toujours contre ce signe, c'est qu'il y a autre chose qu'elle préfère à son désir : elle préfère que son désir soit insatisfait afin que l'Autre garde la clé de son mystère⁶⁰⁹. »

L'hystérique veille à ce que l'Autre garde la clé de son mystère, pour cela : « Le dévouement de l'hystérique, sa passion de s'identifier avec tous les drames sentimentaux, d'être là, de soutenir en coulisse tout ce qui peut se passer de passionnant et qui n'est pourtant pas son affaire, c'est là qu'est le ressort, qu'est la ressource autour de quoi végète, prolifère tout son comportement. En s'identifiant au drame de l'amour, elle s'efforce, cet Autre, de le réanimer, de le réassurer, de le recompléter, de le réparer.⁶¹⁰ »

En effet, parmi les repères du sujet féminin et de l'hystérique, Lacan nous indique que l'hystérie veut porter le -phi pour réanimer, réassurer, recompléter et réparer l'Autre. Elle veut porter l'objet partiel dans la relation de désir en tant qu'elle-même est déterminée à l'intérieur dans une relation plus vaste, celle de l'exigence d'amour.⁶¹¹ Elle ne vise pas *l'objet (a)* ni le Phallus imaginaire, tel que le ferait l'homme fétichiste, elle vise l'Autre auquel elle croit, c'est-à-dire, La Dame et incarne la question : Qu'est-ce qu'une femme ? Qui suis-je ?

Autrement dit, l'hystérique vise l'Autre, mais aussi le rapport au Phallus qui n'est pas mis de côté, tant dans son versant imaginaire que symbolique. L'hystérique, en essayant de garder la clé du -phi, vise à être la femme qui manque à l'homme, en s'homologuant au

⁶⁰⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 19 avril 1961

⁶⁰⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 19 avril 1961

⁶¹⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 19 avril 1961

⁶¹¹ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, séance 08 mars 1961

Phallus imaginaire, mais négativisé, en manque (— phi.), elle se soustrait. Ce dont il s'agit, c'est d'être la *procreuse*⁶¹² de ce signe sous la forme imaginaire.

À partir de cette position, en se situant à la place de l'objet du désir dans le fantasme de l'homme, elle s'assume comme (— phi), c'est-à-dire au niveau du manque. Elle assume une soustraction sur le plan imaginaire pour garantir le désir de l'Autre. Elle jouit d'être l'objet cause d'insatisfaction et de soustraire la jouissance supposée absolue. Par ce mécanisme, l'hystérique s'émancipe du registre de l'avoir, se prive de la jouissance de la privation phallique et s'identifie avec le père châtré⁶¹³. Par ce principe, on peut expliquer parfois l'anorexie, c'est-à-dire qu'elle ne mange rien et met son corps pour faire le rien, pour faire manque et désir dans l'Autre.

Le désir d'être le Phallus imaginaire, d'être ce qui manque à l'Autre, vient se ranger sous le registre d' « être l'élue ». C'est une façon d'instaurer une forme d'inscription phallique pour ensuite s'y soustraire pour faire manque et devenir unique. Nous pouvons voir par exemple dans la relation entre Sabine Spielrein et Jung, la manière dont elle souhaite être la préférée et l'unique choisie parmi toutes les autres femmes⁶¹⁴. Être l'élue est une demande du sujet à se faire reconnaître dans son authenticité symbolique⁶¹⁵, de se différencier des autres. Dans *On bat un enfant*, le coup est le signe de distinction du préféré en tant que suppose la réalisation du désir et la jouissance de l'Autre.

D'autre part, par rapport au Phallus symbolique, à l'occasion de l'analyse du cas de la jeune homosexuelle, lors du séminaire sur la relation d'objet, Lacan explique l'importance de la Dame et sa présence dans le féminin :

⁶¹² En se servant de l'équivoque de ce mot pour signifier celle qui lui procure ce signe et celle habilitée à agir pour autrui, qui réalise des actes de procréation comme signer pour quelqu'un d'autre.

⁶¹³ MAZZUCA, Roberto. «Las diferencias entre la histeria freudiana y la histeria lacaniana». Intervención en XV Jornadas de Investigación y Cuarto Encuentro de Investigadores en Psicología del Mercosur 2008. Facultad de Psicología. Universidad de Buenos Aires.

⁶¹⁴ « Oh mon ange gardien ! épargne-moi ces terribles expériences ! il m'est impossible de n'être pour lui qu'une parmi tant d'autres. Ce m'est une nécessité absolue de voir de temps à autres bruler son amour pour moi, (...) Il me faut aboutement la certitude qu'il ne m'a pas si vite remplacée par une autre fille, qui plus est, parfaitement insignifiante. » SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981, p.157

⁶¹⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit, p.13.

« Bien que le traducteur ait traduit cela par « féminin », notre homosexuelle va être dans la position virile, c'est-à-dire que ce père qui était au niveau du grand A dans la première étape est au niveau du moi, pour autant qu'elle a pris la position masculine. Ici il y a La Dame, l'objet d'amour qui s'est substitué à l'enfant, puis le pénis symbolique, c'est-à-dire ce qui est dans l'amour à son point le plus élaboré, ce qui est au-delà du sujet aimé. Ce qui dans l'amour est aimé, c'est ce qui est au-delà du sujet, c'est littéralement ce qu'il n'a pas, c'est en tant précisément que La Dame n'a pas le pénis symbolique, mais elle a tout pour l'avoir, car elle est l'objet élu de toutes les adorations pour le sujet, qu'elle est aimée. »⁶¹⁶

Lacan explique qu'en tant que La Dame, elle n'a pas le pénis symbolique, mais qu'elle se propose à l'obtention, justement par ce qu'elle n'a pas. La Dame pour son au-delà, présentifie le Phallus symbolique et l'hystérique vise la Dame comme l'Autre, dans le statut de la préférée et d'être aimée, elle se présentifie comme Phi symbolique.

Pour être distinguée de l'autre comme l'aimée, la préférée, elle demande un signe, un signe d'amour, comme Lacan le dit, dans l'amour, la limite pour elles, « ce n'est pas *le sens* qui compte, mais bien le signe. C'est même là tout le drame ». ⁶¹⁷

Dans le fantasme masochiste, recevoir le coup distinctif du père est une façon de se différencier et « d'être l'élue ». Dans le « Il t'aime, car il te bat », s'articule la signification d'être choisie, ou plutôt d'être l'unique. Être battue, être aimée, être l'objet de jouissance du père par la marque signifiante du fouet (du Phallus). La scène de la genèse du masochisme se soutient d'une aspiration à être battue par le père, dit Freud, comme signe d'être aimée à la place de la femme du père⁶¹⁸.

La reconnaissance est importante, mais elle passe par l'aliénation essentielle du sujet et le manque inaugural, une reconnaissance de son désir, de son vide. Les deux registres du Phallus sont en jeu. Tant le-phi, comme dégradation de Phi ou le registre de La Dame comme Phi symbolique. Nous ne ferons pas une généralisation des phénomènes qui peuvent être aperçus comme du masochisme féminin, mais nous voudrions relever les dimensions

⁶¹⁶ LACAN, Jacques. *Séminaire La relation d'objet*, Ed. Staferla, Inédit, séance 16 janvier 1957

⁶¹⁷ LACAN, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p.12

⁶¹⁸ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*. Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 72

phalliques placées à côté du rapport à l'Autre. C'est-à-dire, bien que la femme ait un rapport au désir de l'Autre, la signification phallique lui est aussi importante dans sa relation au désir.

Marie-Claude Baietto dit que le fait d'être battue valorise le sujet tout en le profanant, souillant, dégradant : Il y a toujours dans le fantasme masochiste un côté dégradant et profanateur, qui indique en même temps la dimension de la reconnaissance et le mode de relation interdit du sujet avec le sujet paternel.⁶¹⁹ Elle établit une dégradation dans la reconnaissance, cependant, comme nous voulons le montrer, celle-ci dépend de la signification phallique de chaque sujet et de son statut du sujet.

Claude-Noële Pickmann relève l'importance pour la femme d'être l'élue, sous peine de tomber de la scène phallique. Elle atteste que la clinique montre que lorsqu'une femme chute de la scène phallique, du désir, elle devient, le plus souvent, la proie d'une jouissance envahissante et mortifère, du caractère surmoïque dans laquelle elle risque, comme sujet, d'être engloutie.⁶²⁰ Elle met en cause la signification phallique et la valeur qu'une femme peut donner à cette possible confusion entre la dimension imaginaire et la dimension symbolique de Phi.

Lors de ses conférences sur *Les positions féminines de l'être*⁶²¹, Éric Laurent inscrit le masochisme féminin à partir de la notion de privation, il situe la différence sexuelle en rapport avec la castration pour articuler l'être féminin et le masochisme. De cette façon, dit-il, ce terme permet de reprendre les faits et les phénomènes à qui on a donné le nom de masochisme féminin pour les situer dans une autre perspective⁶²².

Laurent fait une lecture du terme « privation » dans la dialectique de la demande et dit qu'il y a une tension entre la satisfaction et la demande du registre de l'avoir. Il part du manque fondamental qui existe dans tout sujet. Il dit que ce manque à être est vécu différemment selon la différence sexuelle, à partir de la relation au manque, dont les garçons

⁶¹⁹ BAIËTTO, Marie-Claude. « L'approche lacanienne du fantasme : "Un enfant est battu" », *Analyse Freudienne Presse*, vol. n° 10, no. 2, 2004, pp. 11-18

⁶²⁰ PICKMANN, Claude-Noële. « Colette Soler : Ce que Lacan disait des femmes. Étude de psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, vol. n°10, no. 2, 2004, pp. 200-206.

⁶²¹ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil

⁶²² LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil, Séance 9 février 1993

construisent leur être sur l'avoir de la jouissance. C'est-à-dire que l'identité sexuelle de l'homme est basée sur la jouissance phallique. Elle fait l'identité.

Les femmes, en revanche, se fabriquent un être à partir de la privation en établissant un autre rapport au manque pour soutenir leur désir. Une femme demande d'avoir le Phallus, mais ce qui se demande est, en fait de l'ordre de l'être, même du *des-être*. Cela redouble son manque, celui de l'objet et celui de l'être et conduit le sujet féminin à avoir un rapport différent avec le réel (par le biais de cette privation). En se privant des objets, elle se fait un être. « Le supplément que définit la position féminine de l'être est lié nécessairement à avoir un manque⁶²³ ». La privation comme forme du manque est le principe et le fondement de l'être féminin.

Laurent s'appuie sur le terme privation, car Lacan affirme que « l'hystérique jouit d'être privée⁶²⁴ ». Il définit la privation comme manque dans le réel. Dans sa nature de manque, il s'agit d'un manque réel, d'un trou. Cependant, l'objet de la privation est un objet symbolique. L'objet symbolique qui manque est la Phallus symbolique et l'agent est de l'imaginaire.

Lors de la sexuation, tant l'homme que la femme exigent la reconnaissance d'une privation à son propre sexe. C'est-à-dire, pour la femme, le *Penisneid* et pour l'homme, l'angoisse de castration. La privation définit la castration féminine dans la mesure où l'objet symbolique lui manque.

Ce même principe, explique-t-il, nous pouvons le rencontrer dans le *Potlatch* chez les Kwakiutl observés par Levi Strauss dans ses « Essais sur le don » en 1925, où il montre qu'à partir de sa destruction et de la privation, le don prend valeur. Ce type d'échange s'opère dans les tribus riches du Nord-ouest américain. Il s'agit de prestations réciproques où chaque chef de famille ou de clan doit aller jusqu'à dépenser toute la fortune de la famille ou du clan dans des fêtes, pour, surtout, ne pas demeurer débiteur du donateur qui lui a, précédemment, fait profiter de ses largesses. Ces échanges vont jusqu'à la destruction somptuaire des richesses accumulées pour éclipser le chef rival et associé (qui peut être le grand-père ou le beau-père) et peuvent même aboutir à la mise à mort des chefs qui s'opposent. Il s'agit d'une « prestation totale » dans le sens où c'est tout le clan qui contracte pour chacun, pour tout ce qu'il possède,

⁶²³ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », La Cause freudienne, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil, Séance 3 mars 1993 final

⁶²⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire L'envers de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 18 février 1970

et pour tout ce qu'il fait, par l'intermédiaire de son chef. Mauss va qualifier ces échanges, de « prestations totales agonistiques »⁶²⁵.

En suivant cette idée, Laurent pense que certaines femmes feraient pareil avec le Phallus : elles rêveraient de le « mettre à mort », de le détruire. Pour cela, la sexualité féminine cherche, selon Lacan, « un amant châtré ou un homme mort, voire les deux en un⁶²⁶ », car par ce moyen, elle cherche à trouver l'au-delà du Phallus. De même, Darian Leader observe que les femmes cherchent un *Phantom*, « un ghost », un homme au-delà de lui-même. Il prend comme exemple le film *Truly, madly, deeply*, où la femme pleure son homme décédé à tel point qu'il lui est ramené à la vie, mais aussitôt qu'il fait des choses d'homme vivant, comme sortir avec des amis, rester à la maison, regarder des films, parmi d'autres activités humaines, elle perd son intérêt. Ceci montre la distance entre l'homme réel et le fantasme, le « ghost ». Elle aimait l'ombre du fantasme. Cela explique, selon Leader, pourquoi des hommes ennuyeux ou « mortifiés » se font aimer pour évoquer cet au-delà de l'homme et du phallus.⁶²⁷

Concernant le masochisme féminin, Silvia Elena Tendlarz trouve que souffrir pour un homme, être ravagée pour un homme n'est pas l'expression du masochisme féminin, il s'agit plutôt d'une stratégie face au manque pour soutenir l'adoration d'un amant châtré ou d'un homme mort⁶²⁸. Il s'agirait alors d'une mise en acte du manque de la fonction phallique, de relever l'absence pour présentifier la présence,

En effet, à partir du principe de se faire un être à partir de la privation, E. Laurent trouve que la solution du masochisme féminin est de vouloir être tout pour un homme à partir d'un vide et de sacrifices. De cette façon, la privation permet à la femme de se fabriquer un être à partir de la soustraction de l'avoir. Il pose l'exemple de Sainte-Thérèse, qui a supporté la douleur du corps et se défait et rejette ses biens, ses objets pour donner de la valeur à l'être.

⁶²⁵ NAYROU, Félicie. « "Essai sur le don". L'inquiétante oralité dans l'ombre de la structure », *Revue française de psychanalyse*, vol. 65, no. 5, 2001, pp. 1507-1520.

⁶²⁶ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un congrès pour la sexualité féminine » publié en *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

⁶²⁷ LEADER, Darian, *Why do women write more letters than they post?* London, Ed. Faber and faber, 1996, p.35

⁶²⁸ <http://www.silviaelentendlarz.com/index.php?file=Articulos/Las-mujeres-y-el-amor/El-masochismo-femenino-y-los-estragos-del-amor.html>

Elle perd de l'avoir pour gagner dans l'être. S'il existait un « être » de la femme, tel que Freud en fait mention, il serait un être supplémentaire du champ phallique, situé dans la jouissance féminine, hors de ce champ.⁶²⁹ Nous pouvons voir que la privation du Phallus est une autre façon de présentifier le Phi symbolique. Saint Thérèse, c'est « un être féminin fait de privation » qui vise l'au-delà de la Dame, il vise le Phallus symbolique. E. Laurent situe le masochisme féminin comme la jouissance de la privation afin de présentifier le manque d'objet qui suscite le désir : Phi.

Comme nous pouvons le voir, d'un côté, certains auteurs associent le masochisme féminin à son rapport avec l'objet et le manque. De l'autre, même si les femmes manifestent un intérêt particulier pour le désir de l'Autre et répondent aux fantasmes masculins, elles ne sont ni automatiquement ni totalement aliénées à ce désir. En effet, leur mascarade, leur rapport à la signification phallique et leur position dans le couple sont déterminés par son fantasme singulière. Son fantasme détermine sa mascarade, la façon dont elle se rapporte à la signification phallique et sa place dans le couple.

2.3.2.6 Une position masochiste ou féminine ?

Nous avons vu que l'article *On bat un enfant* a contribué au malentendu du masochisme féminin à partir du principe de la position féminine conçue comme passive et masochiste. Nous allons voir quelques lectures qui continuent à soutenir cette idée, malgré les efforts de Lacan pour éclaircir ce texte et nous serons en mesure de nous demander : existe-t-il une position féminine ? Est-elle masochiste ?

Nous pouvons retrouver cette idée dans la lecture de Fulvia Castellano. Elle affirme que « Le masochisme féminin, présent aussi chez l'homme, semble être une forme particulière du masochisme érogène. Sous l'influence du sentiment de culpabilité et de la pulsion amoureuse vers le père, le sadisme va se transformer en masochisme secondaire. En effet, « le désir si fréquent d'être battu par le père est très proche de cet autre désir, avoir des rapports

⁶²⁹ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil

sexuels passifs (féminins), avec lui, le premier n'étant qu'une déformation régressive du second⁶³⁰». Il y a identification à l'enfant battu en relation avec l'amour du père.⁶³¹»

Nous pouvons voir que le fondement du masochisme féminin a deux ressorts, tant l'équivalence d'une position féminine avec la passivité, que la culpabilité œdipienne à l'égard du père.

Lors du séminaire *L'angoisse*, Lacan prend ce malentendu et l'éclaire en délimitant les différences entre une position masochisme et une position féminine. En effet, la confusion vient de la position féminine de se reconnaître comme l'objet du désir. Pour certains, la mascarade féminine peut être vue comme une façon de se donner à l'homme et de se confondre avec une position masochiste. Lacan suggère de s'approcher de cette idée avec prudence, car les positions d'objet du désir, telles que celle de l'analyste, le deuil et le Saint⁶³², ne sont *pas-toutes* masochistes.

Pour éclairer la confusion entre la position d'objet et la position masochiste, Lacan travaille le 16 janvier 1963, la distinction entre la position masochiste et le vouloir être l'objet du désir (prétention de la mascarade féminine). Il situe la différence à partir de la place de l'objet comme support du désir. Il commence par présenter le problème qui implique la formulation « l'objet comme cause du désir ». La notion de « cause » produit des difficultés dans la théorie du sujet et dans la métapsychologie, car cette notion est irrémédiablement liée à « la fonction mentale » et la psychanalyse ne s'occupe pas d'expliquer en ces termes, car elle n'explique pas la cause ou les motifs de la création du désir.

À ce propos, la notion de cause pose la question de la place de l'objet : est-ce que l'objet du désir est en premier ou non ? Lacan distingue ici le point clé de la distinction : il ne s'agit pas d'un objet dont l'intentionnalité vise le désir, il s'agit de la fonction de l'objet qui

⁶³⁰ FREUD, Sigmund « Le problème économique du masochisme », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1988, p. 296

⁶³¹ CASTELLANO, Fulvia. « Un personnage en quête d'auteur », Vannina Micheli-Rechtman éd., *Du cinéma à la psychanalyse, le féminin interrogé*. Ères, 2013, pp. 115-136.

⁶³² « Un saint ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire *le déchet* : il *décharite*. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet de l'inconscient de le prendre pour cause de son désir. » LACAN, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 28.

concerne la pulsion au niveau inconscient. L'objet cause du désir fait référence au mirage de la relation d'objet, par exemple le fétiche comme condition pour que le désir se soutienne. L'objet est fort dangereux, dit Lacan, car il est l'objet commun du désir et de la loi. Le désir s'articule avec la loi tel que l'Œdipe le montre, en tant que le désir est le désir de la mère, pour la mère. Donc, le désir est identique à la fonction de la loi : c'est en tant que la loi interdit de désirer la mère qu'on désire la mère. C'est un effet de la loi, car, après tout, la mère n'est pas en soi l'objet le plus désirable.

Ce rapport à l'objet permet de faire la synthèse entre la fonction de signal de l'angoisse et l'interruption dans le soutien de la libido. À ce niveau, commencent à se différencier les positions : le masochisme apparaît quand le désir et la loi se retrouvent ensemble.

A ce propos, Lacan dit : « Le masochiste atteint son identification d'objet. Il le fait dans la fonction du déjeté, de ce qui est l'objet (a) dans l'apparence du déjeté, du jeté aux chiens, à l'ordure, à la poubelle, au rebut de l'objet commun, faute de pouvoir le mettre ailleurs. ⁶³³»

C'est-à-dire, d'un côté, la position masochiste vise à masquer le fantasme du sujet, à être l'objet d'une *jouissance de l'Autre* qui est *sa propre volonté de jouissance*. Cette position cherche à incarner l'objet commun, une marchandise d'échange, l'objet d'un contrat. Tandis que le sujet féminin vise à être l'objet cause du désir ou l'objet agalmatique, le masochiste est empêché de s'incarner comme objet (a). Il est plutôt localisé comme un objet derrière le désir, pas avant, il ne le cause pas. Cela met en avance un lien entre l'angoisse et la chute de l'objet.

Nous trouvons comme exemple de la perversion masochiste la façon dont Sacher-Masoch, dans son personnage Severin, se rapporte à Wanda. Il est un esclave, un objet, mais pas l'objet cause du désir, il reste dans la dimension d'objet de la demande. Ses demandes perverses divisent Wanda, qui pour être sa femme, accepte sa demande jusqu'à une limite. Le masochiste, à la différence de la femme, nécessite d'être sur la scène de la division.

Comme nous l'avons expliqué lors du fantasme hystérique, le sujet féminin en revanche, se pose en objet cause du désir. Cette position se repère à l'égard de l'Autre et de la signification phallique. Le névrosé, à la différence du masochiste pervers, n'est pas toujours sur la scène, ce qui permet de trouver le manque dans le lieu de l'Autre. De cette façon : « La

⁶³³ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 16 janvier 1963

coordination entre l'objet et son manque est nécessaire pour articuler et structurer l'agalma, le désir.⁶³⁴ » C'est-à-dire que dans ce manque que le pervers ne veut pas voir, le sujet névrosé se constitue et trouve la place pour son désir.

Donc, à la différence du masochiste, qui ne veut rien savoir du désir, la femme laisse voir et se manifester *l'objet (a)* comme manque afin de causer le désir. Elle laisse voir son éclat dans la place vide dont la constitution de l'image spéculaire montre sa limite, car elle-même est cernée et voilée par cette limite. De cette façon, la dimension du réel se présente et pour cela, nous pouvons voir aussi que dans l'analyse, la question centrale du transfert s'articule autour de ce manque, car, rappelons-le, « l'amour, c'est de donner ce qu'on n'a pas ».

À une autre occasion, Lacan fait la distinction entre la position masochiste et la position féminine à partir du manque, et le manque constitue le principe du complexe de castration. Il établit que la distinction entre la position féminine et la position masochiste s'effectue au niveau de la position de la castration et de l'objet. La différence repose dans une relation structurelle avec le manque. Dans l'articulation désir et loi, la position masochiste c'est se donner soi-même comme objet *a* pour que *phi* n'apparaisse pas, tandis que la position féminine s'établit à partir du [— *phi*], du manque, car le sujet désirant a besoin d'être en manque de (*a*) pour pouvoir désirer (*a*).

Donc, la femme n'a rien de masochiste, certes elle vise la place de l'objet, mais pas de la même façon que le masochiste. Elle montre et voile le manque qui cause le désir. Par le biais de la mascarade, elle fait semblant d'être l'objet Phallus, elle se prête pour phalliciser son être, justement parce qu'elle ne l'est pas et elle montre le manque pour causer le désir. Elle se fait un objet du désir par le manque qu'elle enveloppe, tandis que le masochiste se tient prêt pour boucher le manque de l'Autre et le désir.

Lors du séminaire *La logique du fantasme*, Lacan revient sur cette distinction entre masochisme et mascarade sur le versant de la jouissance : « Nous avons mille témoignages que ce qui caractérise la position de celui dont le corps est remis à la merci d'un autre, c'est à

⁶³⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 16 janvier 1963

partir de là que s'ouvre ce qui peut s'appeler la pure jouissance. Et aussi bien à entrevoir, à suivre les indices qui nous en donnent tout au moins le recoupement, peut-être certaines questions s'effaceraient-elles sur le sens de certaines positions paradoxales, dont la position masochiste.⁶³⁵ » Il éclaire cette fois la confusion entre la position de la femme et la masochiste à partir de la position de celui dont le corps est remis à la merci d'un autre, une position d'objet.

Donc, la différence entre la position féminine et la position masochiste repose sur le mode d'objet que chacun incarne. Tandis que le masochiste obture le désir, le sujet femme le laisse voir pour éveiller le désir et la jouissance, bien que cela comporte la division que la mascarade suscite chez la femme. Ces points sont nécessaires pour définir le rapport au manque chez la femme et sa position dans l'amour, ainsi que le fantasme de l'homme. Bien que Lacan fasse une distinction entre la femme et la position masochiste, la notion de position féminine, en tant qu'objet du désir et perçue comme position passive, continue à être soutenue.

La question de la position féminine fut l'objet de nombreuses interprétations et reste comme un fondement du supposé masochisme féminin. Depuis le début des recherches et considérations sur le sujet, la position féminine a été associée à la passivité, à la position d'objet. Fréquemment, elle était insérée dans une paire d'opposition homme /femme mais pour soi-même, sans être en pair, existe-t-il une position féminine ?

Existe-t-il une position féminine ?

A présent, nous sommes en mesure de nous demander, existe-elle la position féminine ?

Jean-Marie Forget explique ce que serait une « position féminine » dans la littérature⁶³⁶ :

« Tout cela était féminin : céder à l'intérêt d'un regard, à une attention inexplicable, adorer se laisser séduire, répondre, et plaire, et imiter. Elle fut ensevelie dans sa féminité. Son propre visage lui semblait un brasier. Elle avait rougi violemment,

⁶³⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit, Séance 07 juin 1967

⁶³⁶ FORGET, Jean-Marie. « La position féminine, *Y a-t-il encore une différence sexuée ?* » France, Ed. ERES, 2014, pp. 93-136.

d'exaltation autant que de timidité. Il la tenait toujours. Elle n'osait pas retirer sa main. Elle ne le voulait pas. Sa main était dans la douceur, le vertige et la béatitude. Sa main était dans la complicité et la chaleur d'un homme. ⁶³⁷»

La position d'objet ou de passivité en se laissant aimer est repérée comme une position féminine depuis l'époque de Freud, qui dans *On bat un enfant*, fait d'une position passive, une position féminine. Cependant, nous avons montré qu'il s'agissait d'une disposition de la structure signifiante, non de « ~~La~~ » femme.

Ensuite, Forget tire des conséquences de cette position féminine sur la structure langagière. Il dit : « L'instrument dit "de la parole" est placé du côté homme, mais la structure du langage du côté femme. Si bien que la position masculine envers la parole est d'accueillir le désir comme ordonné par le trait phallique ou bien accueillir la jouissance phallique intimement liée à l'exercice de la parole. La position féminine à la parole apparaît comme un lien d'altérité. Du côté femme, c'est du côté de la structure du langage. L'accent est mis SUR l'adresse de la parole. Parle-être en devenir, comme la mère l'est à l'égard tant de la parole qu'elle attend d'un enfant que d'un homme partenaire en devenir. (...) Une femme peut objecter à l'autorité d'une parole masculine qui serait sans nuances. Elle peut être piégée dans des propos de dépréciation ou des jalousies liées à l'absence d'une reconnaissance attendue. D'autres manifestations se révèlent plus difficiles à décrypter, mais elles nous renseignent sur les problèmes contemporains de l'identité et de la différence sexuée du côté femme. ⁶³⁸»

Il affirme une différence sexuelle par rapport au langage en se rapportant au parcours qui permet à l'enfant de s'inscrire dans le symbolique à partir du rapport à la structure langagière de sa mère (œdipien) et à partir d'une faute supplémentaire de la fille (~~La~~ femme).

Il trouve que la différence serait que la fille, comme parle-être en devenir, butte dans l'élan de ses balbutiements, à l'instar du garçon qui, sur l'absence de réponse de l'Autre, se révèle comme une instance langagière décomplétée.

⁶³⁷ FERNEY, Alice, *La conversation amoureuse*. Arles, Ed. Actes Sud, 2011.

⁶³⁸ FORGET, Jean-Marie. « La position féminine, *Y a-t-il encore une différence sexuée ?* » France, Ed. ERES, 2014, pp. 93-136.

« Une fille, au contraire du garçon qui s'approprie de la représentation du trait phallique, elle cherche dans la parole qui lui est adressée la reconnaissance de sa valeur d'être sexué, à s'identifier à ce trait, et non à se l'approprier. ⁶³⁹ » « son identité sexué dans une position qui ne se situe pas dans le champ de l'avoir ou de ne pas l'avoir (qui est celui du garçon), mais dans celui de l'être. ⁶⁴⁰ » « Elle se rend compte que le manque s'articule au trait de la sexualité dont la parole du père est chargée. La fille déplace alors son intérêt vers le père porteur de ce trait que désire la mère. Elle cherche de la part du père ce qui lui fait imaginativement défaut à elle, comme ce qui a pu faire défaut à la mère. Elle se situe ainsi dans l'adresse de la parole d'un père, elle attend de lui une parole qui la situe ainsi du côté de l'adresse de la parole qui est le côté dit "féminin"; elle attend ainsi de lui une confirmation de son statut sexué féminin en parole. ⁶⁴¹ »

Forget tire des conséquences du manque de La femme et il situe ce manque en tant que position féminine, en une position d'attente. « Elle attend une confirmation de son statut sexué féminin en parole ». Mais si la femme est *Pas-toute* phallique, pourquoi serait-il une certitude ou généralité que la femme voudrait avoir une reconnaissance ou une inscription phallique de son sexe ?

Par contre, Colette Soler explique que le manque de « La » femme est d'une condition structurale, tandis que pour Forget, c'est une position. Pour Pommier ou Gilbert Diatkine, la position passive ou d'objet est exclusive de la femme, un fait de la différence sexuelle, effet de la castration et du manque d'objet chez la femme.

Pour Colette Soler, ce manque signifiant donne forme à la condition féminine :

« Si La femme, écrite avec une majuscule, est impossible à identifier comme telle dès lors qu'elle "n'existe pas", il n'empêche **que la condition féminine existe**. Je ne

⁶³⁹ FORGET, Jean-Marie. « La position féminine, *Y a-t-il encore une différence sexué ?* » France, Ed. ERES, 2014, pp. 93-136.

⁶⁴⁰ FORGET, Jean-Marie. « La position féminine, *Y a-t-il encore une différence sexué ?* » France, Ed. ERES, 2014, pp. 93-136.

⁶⁴¹ FORGET, Jean-Marie. « La position féminine, *Y a-t-il encore une différence sexué ?* » France, Ed. ERES, 2014, pp. 93-136.

désigne pas par-là les différentes misères que la société, au gré des époques, a pu faire aux femmes, ni d'ailleurs celles qu'elles-mêmes font à quelques-uns de leurs objets, mais le sort des sujets appelés à supporter le poids de ce « La » barré dont Lacan nous propose l'écriture... »⁶⁴²

Diatkine fait une distinction sexuelle à partir de la castration, du manque d'objet :

« Les femmes ne craignent pas, comme les hommes, de perdre leur Phallus puisqu'elles ne l'ont pas, mais elles redoutent de provoquer l'angoisse de castration de l'homme. Don Juan est un fantasme féminin, celui d'un homme incastrable. L'objet (a) de femme, c'est "le membre perdu d'Osiris" ou c'est le Sacré Cœur de Marie Alacoque, ou encore le pénis du prêtre pour l'amoureuse des prêtres. Reprenant l'hypothèse plus classique de la femme comme Phallus, Lacan écrit que la femme s'offre comme Phallus non détumescent ⁶⁴³».

En ce sens, le rapport à l'objet et la proposition de Fenichel de « fille Phallus » sont solidaires aux observations qui situent la femme passive en position d'objet qui se prête à la jouissance de l'homme. En effet, la disposition et la valeur de la jouissance est une problématique de la mascarade qui divise la femme. Car la valeur de la jouissance fait distinction entre être un objet du désir ou de déchet. Pour cela l'hystérique refuse de prêter son corps à la jouissance d'un homme, car elle le lit sous le signe de l'objet déchet. La féminité idéale visée par elle serait de se prêter à un être objet de désir pour un homme. C'est à cela que faisait référence Hélène Deutsch en désignant la femme comme masochiste, elle voulait dire que la féminité pouvait tolérer d'être en étant l'objet du désir et de satisfaction pour un homme.

Cependant, Lacan dit le contraire : « Sans doute, il arrive qu'elle le lui représente sous la forme de **l'objet (a)**, mais il faut le dire : c'est ce qu'elle se refuse énergiquement à être,

⁶⁴² SOLER Colette., « Ce que Lacan disait des femmes », Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 20-21

⁶⁴³ DIATKINE, Gilbert. « Le Séminaire, X : L'angoisse de Jacques Lacan », *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, no. 3, 2005, pp. 917-931.

puisque son but est d'être i (a) comme tout être humain, que la femme est narcissique comme tout être humain et que c'est dans cette distance, cette déchirure qui s'installe — de ce qu'elle veut être, à ce qu'on met en elle — que s'instaure cette dimension, qui se présente dans le rapport de l'amour comme tromperie.⁶⁴⁴ »

Il fait un éclaircissement très intéressant et important lorsqu'il dit que la femme se refuse à être l'objet (a). Au contraire, elle veut être un i (a) comme tout le monde, mais quand l'homme l'élève comme idéal, son narcissisme à elle reçoit des compliments et s'installe dans la même impasse que celle que révèle l'amour courtois. À savoir, la mettre comme objet (a) ou comme l'Idéal du moi au champ de l'Autre — point de repère où peut s'organiser ce statut de l'amour — nourrit son narcissisme. En l'exaltant, s'accroît la différence et isole la féminité pour faire exister « La » femme.

Cette observation est importante, car Freud et toutes les discussions postfreudiennes et actuelles supposent que les femmes veulent être un objet. Lacan nous indique le contraire, elle veut être i (a), un moi idéal comme tout sujet. Ni comme objet ni comme Idéal.

Autrement dit, comme tout sujet, une femme veut être vue avec de bons yeux par l'Autre et cacher son manque avec son image idéalisée. Sa mascarade vise à être un i (a), une image qui cache la castration, non l'objet a ; cependant, elle est mise dans la position d'objet a par le fantasme masculin, tout comme il crée le masochisme féminin. Ceci est un autre fantasme de l'homme qui résonne chez la femme et fait un lien entre eux. Il est créé par l'inexistence de La femme, autour du trou de la structure.

Donc, ce qui est repéré comme une position féminine est fondé par un fait solidaire : le manque du signifiant du sexe de la femme. Cela a deux conséquences : sur le registre phallique ou du désir, ce manque l'amène d'une part à créer du semblant féminin pour susciter le désir de l'homme, ce qui est aperçu comme une position d'objet, d'autre part à être intéressée par le désir de l'Autre, à être plus flexible quant à l'objet du désir à incarner. Deuxièmement, le manque du signifiant de « La » femme, considéré comme une position ou une condition, est en tout cas, un point de repère interstructurel pour les sujets féminins comme masculins, et cela qu'ils soient névrosés, psychotiques, etc.

⁶⁴⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire L'objet de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, leçon du 9 février 1966

Nous pouvons conclure que la position féminine pourrait être considérée comme étant un mythe. Faire d'une position d'objet ou passive représentative de la féminité est un effort pour situer « la féminité » et ce qui montre l'écriture de ~~La~~ femme, c'est que ce n'est possible ni de dire ni de situer. En effet, comme nous l'avons développé, il ne s'agit pas d'une position, mais d'un complexe de castration. La forme d'amour de la femme tend à l'érotomanie et celle de l'homme prend plus volontiers une forme fétichiste. La différence se situe dans la façon de se rapporter à l'objet, pas sur une supposée forme de passivité ni sur l'occupation d'une position d'objet.

2.3.3. Lectures lacaniennes de *On bat un enfant*

Pour donner suite à l'exposition de la lecture de Lacan, nous voudrions montrer quatre lectures lacaniennes qui prennent quelques éléments de Freud et quelques éléments de Lacan pour faire leur interprétation sur le masochisme féminin. D'abord, nous exposerons la lecture de Geneviève Vialet-Bine. Ensuite, nous montrerons comment Éric Laurent s'appuie sur la notion de la privation féminine pour développer une théorie du féminin à partir de cette forme de manque d'objet. Ensuite, Jacques Félicien, qui fait la distinction entre un masochisme féminin et un fantasme masochiste à partir de la problématique de l'amour et enfin, nous exposerons un cas de Graziella Baravalle pour montrer comment le fantasme d'une femme est déterminant pour soutenir une position de souffrance.

2.3.3.1 Geneviève Vialet-Bine : la passivité féminine

Geneviève Vialet-Bine nous propose en 2009 une lecture lacanienne sur le masochisme féminin, fondée sur l'économie pulsionnelle, dans son article intitulé *Masochisme et pulsion de mort. Les trois masochismes*⁶⁴⁵. Elle part de l'article de Freud *Problème économique du masochisme*, dans lequel il affirme que le masochisme est

⁶⁴⁵ VIALET-BINE, Geneviève. « Masochisme et pulsion de mort. Les trois masochismes », *Che vuoi*, vol. 32, no. 2, 2009, pp. 59-71.

l'expression de « l'être de la femme⁶⁴⁶ » et il réitère cette affirmation en 1932 dans sa conférence sur *La féminité*, « le masochisme est authentiquement féminin⁶⁴⁷ ». Pour elle, Freud fait référence à la constitution féminine édifiée par les influences culturelles et les événements corporels de la femme.

Elle reprend la proposition lacanienne du masochisme féminin comme d'un fantasme du désir de l'homme, en expliquant comme Hélène Deutsch, que ce fantasme est une théorie sexuelle infantile qui s'édifie sur une vision de l'enfant, qui suppose une violence contre la femme lors de l'acte sexuel. D'ailleurs, elle trouve que la bisexualité constitutive du sujet est ici convoquée et que le brouillage masculin/féminin est à son comble dans cette interrogation. Elle trouve que la remarque de Lacan est pertinente pour décrire le masochisme féminin, au contraire de Freud qui s'appuie sur des fantasmes rapportés par des hommes fréquemment impuissants. Or l'impuissance, est un symptôme majeur du masochisme masculin, la clinique le confirme abondamment, pense-t-elle⁶⁴⁸. Elle situe le masochisme féminin au cœur de la construction du fantasme proposée dans *On bat un enfant* et comme Assoun, elle identifie le masochisme dans le fait que le sujet veut être traité comme un petit enfant méchant.

Cependant, elle fait deux remarques :

1. Il y a une confusion entre le féminin et l'infantile. Elle situe l'infantile comme une réédition de la prématurité du sujet et de sa dépendance vis-à-vis de l'Autre. Dans sa première remarque, elle dit que l'homme, en se situant face à une position infantile féminine auprès d'une femme, est à la limite de l'hétérosexualité et que son masochisme y trouve satisfaction.
2. La seconde remarque porte sur la méchanceté et l'agressivité chez l'enfant qui exprime une volonté de grandir en se séparant de l'Autre. La méchanceté à ce stade semble être un appel adressé à l'Autre, à un Père essentiellement, ce qui nous amène du côté de l'Œdipe.

⁶⁴⁶ FREUD, Sigmund, « Le problème économique du masochisme », publié en *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Ed. PUF, 1992, p. 14

⁶⁴⁷ FREUD, Sigmund. « La féminité » (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Ed. Gallimard, 1989,

⁶⁴⁸ VIALET-BINE, Geneviève. « Masochisme et pulsion de mort. Les trois masochismes », *Che vuoi*, vol. 32, no. 2, 2009, pp. 59-71.

Elle continue en expliquant que Freud tentera de distinguer de manière rigoureuse le féminin du masculin et pour cela, il traque l'essence du masculin ou du féminin, alors qu'il ne s'agit pas d'essence, mais de position par rapport à l'enjeu phallique. Telle est la solution, dit-elle, que Lacan éclairera avec les formules de la sexuation et l'opérateur sera la logique phallique. La féminisation consiste, selon Vialet-Bine, à se situer passivement envers le désir du père.

Elle dit qu'un homme aussi peut être dans la position du masochisme féminin, qu'il s'agit alors d'un Œdipe inversé. Le petit garçon est confronté dans le rapport au père à une double tension, active et agressive dans le cadre de la rivalité, mais aussi passive dans la demande d'amour adressée au père et de là résulterait une féminisation dans le désir d'être objet d'amour. C'est le point décisif de l'Œdipe qui déterminera une position masochiste féminine.

Ainsi, elle explique cette position à l'égard du père de la part des deux sexes : Chez l'homme, Freud constate que le masochisme féminin se manifeste dans la résistance en analyse quand il fait obstacle à être guéri par un autre homme. Ces hommes se feront des valets, servants de la femme ou de leur femme dans le cadre du conjungo, comme défense contre leurs motions homosexuelles envers le père.

Chez la fille, elle explique que c'est un peu plus compliqué, car un masochisme féminin de « bon aloi » ou « positif » lui est nécessaire pour entrer pleinement dans l'Œdipe, c'est-à-dire pour être tout entière animée par le désir d'être possédée par le père afin de devenir sa chose la plus précieuse, son Phallus.

L'enjeu reste phallique : de l'envie de pénis qui la pousse à la suractivité d'abord, elle passe à la passivité consentie : se faire l'objet pour avoir l'objet phallique (l'enfant). Mais cette grande reconversion s'opère avec les ressources du désir phallique antérieur, de l'activisme clitoridien qui la rangeait du côté homme. Fixée à la relation précœdipienne à la mère, dans un Œdipe inversé, elle ne pourra pas opérer cette reconversion et restera fixée à la logique phallique, côté homme. C'est pour cela fréquemment que les filles devenues adultes restent fixées à la plainte, à la demande d'amour adressée à la mère qui n'en donne jamais assez ou au don d'amour fait à la mère qui reste toujours insatisfait et qu'elle n'en a jamais assez. Cette revendication participe d'une culpabilité dévorante que nous retrouverons à

l'œuvre dans le masochisme moral. Elle est soutenue par l'imaginaire de la complétude qui ne peut souscrire au manque.

Donc, pour Geneviève Vialet-Bine, la position infantile féminine cause le masochisme féminin à l'égard du père, du Phallus. Aussi, elle trouve que ce serait une façon d'expliquer l'orientation sexuelle, l'homosexualité ou l'hétérosexualité. Elle soutient que l'élection de l'objet, de l'identité homme ou hetero, est synonyme d'une position féminine ou masculine. Cependant, Freud a très tôt affirmé qu'il n'y a pas de symétrie entre les Œdipes de l'homme et de la femme, et qu'il n'y a pas un « Œdipe inversé ».

2.3.3.2 Éric Laurent : La privation féminine

Parmi les lectures lacaniennes, nous trouvons celle d'Éric Laurent qui utilise *On bat un enfant* pour expliquer comment les perversions peuvent être organisées et formées par la structure œdipienne. Il affirme que la deuxième scène, « je suis battue par le père », révèle une scène fantasmatique qui n'arrête pas de s'écrire et met l'accent sur la culpabilité de jouir du fait d'être battue par le père. Le caractère pervers consiste à subvertir pour restituer la jouissance dans la privation. Cet événement dévoile un sujet face à la loi articulée avec l'amour, avec Éros. Pour lui, *On bat un enfant* tourne autour du Nom du Père, de l'inscription manquante dans l'Autre⁶⁴⁹. Il se dévoile dans la différence des sexes par rapport à la jouissance et l'interdit.⁶⁵⁰

Dix ans plus tard, en 2013, Laurent rapproche le masochisme féminin à la folie féminine par ce biais de la jouissance : « Cette sensibilité féminine pourra être comprise par Freud par la satisfaction pulsionnelle du “masochisme féminin” que Lacan reprendra à partir de la folie féminine », dit Laurent.

⁶⁴⁹ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil, p. 64.

⁶⁵⁰ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil, Séance 6 janvier 1993

Dans son article « *Le sujet de la science et la distinction féminine* », il atteste que « les femmes ont deux fois plus de risques de connaître la dépression que les hommes, elles l'étaient déjà dans les premières grandes classifications psychiatriques du XIXe siècle⁶⁵¹ ». En s'appuyant sur l'article freudien *L'analyse finie et l'analyse infinie*, il explique ce fait à partir du souhait féminin du pénis. Il l'attribue tantôt à la sensibilité féminine devant la perte de l'objet d'amour, tantôt à l'échec du *Penisneid* devant le roc de la castration.

Il dit qu' « à aucun moment du travail analytique on ne souffre davantage du sentiment oppressant de répéter des efforts sans succès et de l'insidieuse impression que l'on "prêche aux poissons" que lorsqu'on veut amener les femmes à abandonner leur souhait de pénis comme impossible à mettre en œuvre. [...] De cette source proviennent des accès de dépression grave dus à la certitude intérieure que la cure analytique ne servira à rien et qu'aucune aide ne peut être apportée à la malade.⁶⁵² », « Cette sensibilité féminine pourra être comprise par Freud par la satisfaction pulsionnelle du masochisme féminin ». ⁶⁵³ Il tire alors comme conséquence de la castration chez la femme une tendance à la dépression, interprétée comme un signe du masochisme féminin.

2.3.3.2 Jacques Félicien : Il n'y a pas un masochisme féminin, mais un fantasme masochiste

De son côté, Jacques Félicien⁶⁵⁴, dans son article « Une femme est battue » de 2006, reprend la violence conjugale en tant qu'un phénomène de société. Cela est devenu un des symptômes de notre culture. Il reconnaît aussi qu'il y a des femmes masochistes mais le contexte social et les idéaux de la maternité, de la famille ou de l'amour, ainsi que l'activisme des acteurs sociaux et le discours de maîtrise sociologique permettent de les méconnaître comme masochistes et de ne pas tenir compte de l'économie de la jouissance du problème :

⁶⁵¹ LAURENT, Éric. « Le sujet de la science et la distinction féminine », *La Cause du Désir*, vol. 84, no. 2, 2013, pp. 23-38.

⁶⁵² FREUD, Sigmund. « L'analyse finie et l'analyse infinie », *Œuvres complètes. Psychanalyse, volume XX*, Paris, Ed. PUF, 2010, p. 54.

⁶⁵³ LAURENT, Éric. « Le sujet de la science et la distinction féminine », *La Cause du Désir*, vol. 84, no. 2, 2013, pp. 23-38.

⁶⁵⁴ Psychanalyste et Membre de la Convention psychanalytique, attaché de l'hôpital Edouard Toulouse à Marseille en 1995

« Certaines femmes battues se situent d'emblée dans le registre de la perversion (masochiste), d'autres s'y retrouvent et encore d'autres ont tendance à s'y laisser entraîner sans pouvoir rompre. ⁶⁵⁵ »

Il constate que souvent, il y a un accord tacite et complice de la part de ces femmes. **Il s'agit d'une place prévalente de sa jouissance et une façon de poser l'énigme de l'opacité du désir de l'Autre.** Il prend le témoignage de Jean Amery, résistant juif et prisonnier de la Gestapo, qui avoue que la sensation éprouvée sous les coups était parfois semblable à la jouissance orgastique et qu'il lui est arrivé de signifier « encore ! ».

Il reconnaît un phénomène d'anéantissement comme effet de ces violences, la femme et son Autre sont réduits à rien. Cet effet de dévastation est situé du côté du trauma. En reprenant l'exemple de Améry, il y voit que le sujet est face à une absolue solitude et il n'a ni espoir ni confiance en l'Autre. C'est ce que Freud a cherché à nommer avec l'*Hilflosigkeit*. Cet anéantissement produit une désobjectivation et une désorganisation de la pensée.

Par rapport au registre signifiant, il explique que le sujet en position masochiste pose une énigme à propos du désir de son père. Dans quel discours le père était-il pris ?

Par rapport au masochisme féminin, il fait une observation très juste et clarifiante à propos de la supposée position masochiste et féminine de *On bat un enfant* : « Si ce terme a donné lieu à tant de malentendus et en particulier à l'équivalence de la position masochiste et de la position féminine, c'est parce qu'on n'a pas voulu entendre que Freud se situait ici dans le seul registre du fantasme pour y souligner la place occupée par le sujet. » ⁶⁵⁶ Il exemplifie avec un cas de sa pratique : une partenaire violentée soumise au désir de l'Autre, prend la place de l'objet (a) du fantasme, une position de déchet, d'objet à rejeter. Être un objet qu'il rejette est la seule ressource pour « faire la femme », comme une façon d'éviter la radiale absence de signifiant du féminin à laquelle elle renvoie, au vide qui seul soutient l'invention d'une position nouvelle.

Il insiste sur la fascination des femmes concernant le savoir pervers et le savoir paranoïaque et il observe que souvent, il y a une culpabilité liée au fantasme d'Être battue par le père comme synonyme d'être coïtée par lui. Fantasme incestueux et inconscient.

⁶⁵⁵ FELICIAN, Jacques. « Une femme est battue », *Che vuoi*, vol. 25, no. 1, 2006, pp. 24.

⁶⁵⁶ FELICIAN, Jacques. « Une femme est battue », *Che vuoi*, vol. 25, no. 1, 2006, pp. 19-36.

Il conclut sur ce que l'analyse peut faire pour ces femmes. « Si l'analyse permet de prendre la mesure de cette chaîne signifiante destinale, pour autant elle n'interrompt pas les effets de ce qui a pu s'en transmettre. Peut-être seulement les atténue-t-elle, suscite-t-elle d'autres stratégies pour y faire face. » Si une femme se questionne sur la raison de supporter des maltraitances aussi longtemps, il lui répondrait : « Vous avez élu une figure totalisante du savoir dans l'illusion de résoudre l'énigme de votre destin. Ce faisant, vous en avez précipité l'échéance et ne pouviez qu'en endurer l'épreuve pour y trouver votre désir. ⁶⁵⁷»

En bref, Félicien n'écarte pas la possibilité d'une perversion masochiste chez certaines femmes. Il ne suit pas Lacan dans la proposition d'une mascarade masochiste. D'ailleurs, il met l'accent sur le fantasme qui vient à la place vide de la féminité et sur l'intérêt pour le désir du père. Il n'écarte pas non plus la culpabilité inconsciente d'être battue que Freud a pu mentionner, en en faisant un masochisme chez la femme, plutôt qu'un masochisme féminin.

2.3.3.3 Graziella Baravalle : un fantasme masochiste

Graziella Baravalle⁶⁵⁸ développe d'une façon très complète et très claire le chemin œdipien et la formation du fantasme d'une femme. Elle analyse un cas de sa pratique que nous allons déplier ultérieurement avec les éléments que nous venons de développer : le fantasme à la place du non-rapport sexuel, pour, à la fois, signifier son être sexué et pour répondre à la question du désir et de la jouissance de l'Autre sexe.

Elle montre comment la signification de la femme est prise dans le réseau de signification familiale. Elle ne montre pas l'existence d'un masochisme féminin comme une caractéristique de l'être de la femme, mais comment ses identifications l'amènent à mettre le corps en jeu pour donner du sens à la relation entre homme et femme, autrement dit, à l'amour et à sa signification en tant que sujet.

⁶⁵⁷ FELICIAN, Jacques. « Une femme est battue », *Che vuoi*, vol. 25, no. 1, 2006, pp. 35

⁶⁵⁸ BARAVALLE, Graziella. Psychanalyste, membre de la Fondation européenne pour la psychanalyse, membre de UMBRAL, réseaux d'assistance « Psi », directrice de la collection de psychanalyse « Antigone », Éditions de Serval.

Elle partage avec nous le cas d'une femme qui assiste à une consultation chez elle pour rompre le lien de soumission avec son mari qui la maltraite. Lors de son travail analytique, cette femme construit différentes versions du fantasme de viol-sédution, en établissant une relation de ces fantasmes élaborés lors de son Œdipe avec des souvenirs réels de violence vécue à l'égard de son père quand elle était petite. Le fantasme d'être punie par le père fait partie d'évènements dans son enfance autant que de sa réalité psychique. Ce cas montre et questionne le masochisme féminin à partir des ressorts de la jouissance masochiste prise dans le fantasme d'être punie par le père, tel que *On bat un enfant* le propose.

Ce cas a lieu au sein d'une famille traditionnelle et lors de la répression politique en Espagne, où la possibilité de quitter le mari n'était pas évidente. Baravalle repère dans ce cas le fantasme et la jouissance d'un fantasme partagé avec la famille qui affirme que « Les femmes subissent », phrase qui signifie sa féminité selon les valeurs de son entourage.

Pour analyser le cas, Graziella repère le chemin Œdipien freudien selon lequel, quand la fillette sort de l'étape phallique, la haine envers la mère (qui ne lui a pas donné le pénis) lui permet de passer au père. Cependant, dans ce cas : « Elle s'était dirigée vers le père pour signifier sa féminité, mais son association de menstruations aux excréments refusés révèle qu'il s'agit alors d'une féminité dévalorisée, faite pour souffrir. ⁶⁵⁹ » Cela est renforcé par sa mère et ses sœurs qui soutiennent que les femmes sont faites pour souffrir. Le ravage du don de la féminité est évident et central chez elle.

Cette femme mariée pendant trente ans, subissait des humiliations constantes de la part de son mari. Elle se plongeait dans des rêveries et des fantaisies de vengeance où elle rabaissait celui-ci, permettant de supporter cette souffrance. Consciemment, elle justifiait le fait d'avoir maintenu cette relation pour défendre et soutenir sa fille, car si elle avait divorcé, le père, juge de son métier, aurait eu la possibilité de lui enlever sa fille, alors qu'elle ne voulait pas faire comme sa propre mère qui avait permis à son père de la battre dans son enfance ; d'ailleurs, sa mère lui a dit : « Ton père te bat parce qu'il ne peut pas me battre moi. »

⁶⁵⁹ BARAVALLE, Graziella. « On bat une femme. Interprétation et pulsion », *La clinique lacanienne*, vol. 12, no. 1, 2007, pp. 181-188.

Elle se mettait dans une position de jouissance masochiste, soutenue par un entrelacement érotique à travers son Œdipe et ses fantasmes, par son désir de femme, son désir d'être aimée. C'est ce nouage qui était important pour maintenir le lien.

D'autre part, c'était sur le domaine de la demande orale à la mère, puisque dans son fantasme, elle recevait de l'amour à condition d'être en position de victime, de passivité. Elle souffrait par amour, elle était ravagée par l'attente d'un don d'amour qui n'arrivera pas sauf à condition d'être aliénée à la jouissance de l'autre.

Après trente ans d'humiliations et d'une vie conjugale déprimante, elle est arrivée à s'opposer aux mauvais traitements. Ce changement a été possible grâce au contexte politique et à l'instauration de la démocratie, ainsi que par la légalisation du divorce, la libération des mœurs et un suivi d'analyse. Après avoir quitté son mari, elle continuait à avoir des rêveries de violence lors de relations sexuelles et elle restait figée dans sa place de victime, mais sans le côté érotique. Elle se disait perdue, détachée de toute valeur, l'indice phallique que lui apportait son homme avait disparu et elle voulait se remettre avec lui.

Elle se sentait démunie et cela était un effet subjectif de la violence : « Nous savons que c'est bien ce que le sadique tente avec ses sévices, laisser sa victime sans le plus intime de son être, sans pouvoir parler, se cognant la tête contre les murs. » C'est la raison pour laquelle son travail analytique était important, pour qu'elle puisse y retrouver le soutien de son désir, pour changer sa position subjective de son lieu de jouissance et bouger les murs de son fantasme qui la laissaient sans paroles.

Graziella Baravalle utilise le mot « murs »», comme des limites faites de silence, d'impossibilité de parler. Lors de sa démarche de séparation, cette femme a trouvé plusieurs murs : d'abord, dans sa famille, quand elle a manifesté son désir de se séparer de son mari. Sa sœur et sa mère qui savaient qu'il la maltraitait lui ont dit : « La vie, c'est comme ça. Toi, tu ne peux pas toute seule avec ta fille, tu ne pourras jamais t'en sortir sans lui ». Elles constituent une série où on peut voir un fantasme partagé : « **Les femmes subissent** ».

Elle avait vu une psychologue des années auparavant, mais elle avait arrêté parce qu'elle avait reçu une interprétation explicative et surmoïque qui la rendait responsable de la situation. Cette psychologue lui avait dit qu'elle commettait des fautes pour que X la maltraite.

Pour donner suite à cette interprétation précipitée, elle a interrompu son suivi psychologique dans un état confusionnel, ce qui la renvoyait à sa jouissance d'occuper le lieu de victime dans le fantasme de fustigation. Elle restait toujours ainsi, rien ne se mobilisait. Un jour, elle a avoué avoir un sentiment de culpabilité : « Comment ai-je pu donner un tel père à ma fille ? Comment ai-je pu vivre si longtemps avec X ? J'ai vraiment honte. »

Quelque chose a changé et quand elle a réalisé que la responsabilité n'appartenait pas seulement à l'autre, elle se mit en scène et apparut la honte. Graziella Baravalle lui a répondu : « Ce sont les bourreaux qui ont honte », mais cette phrase prêtait à équivoque et elle pouvait être considérée depuis différentes positions : ou bien « Je n'ai pas besoin d'avoir honte, parce que ce sont les bourreaux qui ont honte », ou bien « Si j'ai honte, c'est parce que je suis un bourreau ». Cette interprétation, faite à partir d'une citation de ses propres paroles, non d'une explication de sa conduite, a eu des effets qui ont produit un changement de perspective et une mobilisation de la cure.

À partir de là, l'analysante a pu exprimer et reconnaître toute la rage accumulée contre sa mère, contre son père, contre son frère qui « avait » quelque chose de plus que l'amour de sa mère. En effet, il lui avait fait signer des cessions de l'héritage que leur père leur avait laissé. Maintenant, son changement de position subjective lui permettait de refuser de signer une nouvelle demande de sa part à elle.

Après un temps passé à exprimer ces sentiments de haine, elle fit un rêve où peut s'apprécier un changement pulsionnel, en se déplaçant du domaine de la demande orale de la mère à la pulsion anale.

La patiente raconte le rêve :

« Je sors de mon corps quelque chose de marron, épais et je veux le jeter dans le tout-à-l'égout. C'était, soudain, une véritable surprise. Cela aurait dû être quelque chose de propre, de blanc ou de transparent. C'était ça, le rêve.

Et je me suis rendu compte que cela devait être propre, j'ai alors retiré quelque chose qui ne devait pas y être. Quelqu'un allait beaucoup se fâcher. Je ne savais pas si c'était sorti par la bouche ou par l'anus. J'étais petite. C'est quelque chose que je ne pouvais pas contrôler et **cela serait totalement refusé**. Je voulais le cacher pour que quelqu'un ne se fâche pas. Je me rappelle que ma mère était fière, elle s'asseyait sur la chaise de bébé quand j'avais un an et elle me mettait sur le pot, mais dans le rêve, j'ai fait cela

sur une toile, comme si j'étais au lit. En me réveillant, j'ai voulu le cacher. Et la peur de ma mère m'est revenue. C'était angoissant. J'étais préoccupée, il fallait que je cache cette chose horrible que l'autre ne pouvait accepter. (...) J'ai toujours pensé qu'on me demandait plus que ce que je peux faire. Ça m'arrivait avec mon mari et avec ma mère. C'est l'histoire de ma vie. Je sais ce que signifie le caca pour un enfant. On refusait mes cadeaux, je devais le cacher pour qu'ils ne le voient pas. Je pense à la menstruation, les tissus que l'on me donnait, quand j'étais adolescente, étaient très inconfortables et je ne pouvais pas marcher. »

La phrase « cette chose ne devait pas se voir » signale le reste de haine pour l'Autre. Ce rêve a été la levée du refoulement de la pulsion anale, elle a pu aussi exprimer ses sentiments agressifs. Graziella Baravalle fait une hypothèse sur sa position sexuelle. Face à la castration, elle avait commencé son chemin vers la féminité qui s'était dirigée vers le père, mais son association des menstruations aux excréments refusés révèle qu'il s'agit alors d'une féminité dévalorisée, faite pour souffrir. Apparaît alors une autre série inconsciente : son caca refusé, sa féminité dévalorisée et sa fille rejetée par son mari. Elle n'avait pu valoriser son propre produit pour faire la séparation d'avec sa mère.

Freud met en série symboles phalliques, excréments, argent, cadeaux, enfant. Dans son cas, ils ne furent pas valorisés par l'Autre et pour cela, ils ne furent ni détachés ni élevés au rang des objets (a). La pulsion anale se superposant à la pulsion orale et aux fantasmes masochistes et sadiques, il se produit ce que Freud appelle *Bändigung*⁶⁶⁰ pour décrire l'action par laquelle la libido peut rendre la pulsion de mort inoffensive. C'est l'intrication des pulsions. Cette jouissance pouvait conduire à la mort par la déliaison de la parole dont elle était privée, explique la psychanalyste. Nous pouvons y supposer une jouissance Autre, déliée de la parole, car elle était aussi privée de la parole, tout essai se heurtait aux murs.

Comment ce refus de la part de l'Autre la met-il dans une position de soustraction, de privation ?

⁶⁶⁰ Le concept de *Bändigung* est utilisé par Freud dans *Analyse terminable et interminable* (1937) et dans *Le problème économique du masochisme* (1924)

La position masochiste de cette femme est de satisfaire sa mère, ou son mari, pour être aimée, comme Hélène Deutsch présente le masochisme féminin. Souffrir au prix d'être aimée peut être solidaire de soutenir la place du désir de l'homme et c'est le point où ce masochisme se nomme féminin, un masochisme observé dans l'interaction de couple.

La position masochiste est une manière de tolérer l'intolérable, c'est une jouissance d'être traitée comme un objet, comme objet (a) dont la disposition fonctionne dans une récupération de jouissance où le sujet jouit de sa position d'objet et empêche l'expulsion et la perte de l'objet qui est un objet déchu qui refuse d'être jeté. C'est à quoi, à la différence, l'analyste se prête.⁶⁶¹

De ce cas, nous voudrions souligner : la valeur de déchet de sa féminité, la position de soustraction, le ravage avec la mère, sa jouissance mortifère ou la jouissance Autre comme un effet du manque de parole, les effets de la violence dans la subjectivité et l'influence des conditions sociales dans sa position subjective. Chez cette patiente, se pose la question du désir, de la place du sujet de l'attente et de la demande de « La » femme.

2.3.4 Déconstruction de *On bat un enfant* par Lacan

Comme nous l'avons déployé, le deuxième temps de *On bat un enfant* sert de fondement d'un « masochisme féminin ». Cependant, cette idée est corrigée par Lacan en plusieurs points : D'abord, il y situe dans cette scène l'opération d'extraction de l'objet et la division subjective par la jouissance. Ensuite, il fait d'*On bat un enfant* la construction du fantasme, entendu comme la relation du sujet à l'objet et à sa jouissance. Enfin, pour éclairer la notion de « féminin » de la deuxième scène, il travaille les repères structuraux du sujet femme par rapport au rapport à la castration, l'objet et l'inexistence du signifiant ~~La~~ femme.

⁶⁶¹ SALVADERO, Jérémie. « Qu'est-ce qui pousse l'analyste à faire cas ? Y a-t-il de l'écrit d'analyste ? », *Essaim*, vol. 34, no. 1, 2015, pp. 137-150.

Dans ces coordonnées, nous soulignons une problématique majeure pour la femme : la valeur donnée au désir de l'Autre pour situer son désir.⁶⁶²

Lacan concentre cet enjeu dans une question que des femmes adressent au partenaire : « Quelle valeur a, pour toi, mon désir ? Question éternelle, qui se pose dans le dialogue des amants. Mais quant à cette prétendue valeur, par exemple, du masochisme — du masochisme féminin comme on s'exprime — il convient de le mettre dans la parenthèse d'une interrogation sérieuse. »⁶⁶³

Nous pouvons voir qu'il y a une question posée par des femmes sur l'enjeu amoureux et qu'elle attend un signe pour le résoudre. Lacan situe dans la question du signe tout le drame de l'amour. Pour être distinguée comme La Dame, comme l'Autre, comme l'aimée ou la préférée, la femme demande un signe, un signe d'amour. Jusqu'à quel point la femme peut-elle faire l'effort pour être reconnue comme « La » femme ?

Cette question accueille la mise en scène d'un fantasme masochiste : dans le « Il t'aime, car il te bat », recevoir le coup distinctif du père est une façon de se différencier et « d'être l'élue » et l'unique. Le coup vaut alors comme un signe du désir de l'Autre, auquel la femme a l'option de s'aliéner ou de refuser.

Comme nous l'avons illustré, Wendla montre qu'être battue vient comme réponse à la question de ce que veut son père, supposition créée à partir des dires de sa mère. Ou bien, l'exemple de Graziella montre qu'« être battue » par un homme est la réponse à son désir ; pour qu'il y ait du rapport sexuel, il faut que les femmes souffrent. C'est la croyance que sa sœur et sa mère partagent.

Il faut souligner que, même si le masochisme féminin est un fantasme de l'homme, il a des effets sur le désir de la femme dû à une disposition érotomaniaque. Pour cela, Lacan dit

⁶⁶² LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mai 1964

⁶⁶³ LACAN, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p.12

que les femmes sont arrangeantes. Néanmoins, la limite des concessions pour répondre au désir de l'homme se trouve dans la singularité de chaque fantasme.

Nous avons pu aussi réfléchir sur la supposée position féminine en tant que fondement de la position masochiste. « Le féminin », comme nous l'avons établi depuis le début, repose sur la question structurale du signifiant à partir des paires. Comme Lacan dit : « La référence polaire d'activité-passivité est là pour dénommer, pour recouvrir, pour métaphoriser ce qui reste d'insondable dans la différence sexuelle ⁶⁶⁴. » C'est-à-dire que lorsque l'on parle d'une position féminine, on la situe dans une paire antagoniste avec le masculin, tout comme on le fait avec la paire actif/passif. **Parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il faut une injection de « sadomasochisme » entre le couple pour rendre consistant un rapport des jouissances entre homme et femme.** Cette réciprocité s'avère imaginaire et fait consister les théories sexuelles infantiles de la sexualité de chaque sujet. Elles sont construites pour voiler la faille sexuelle. Cette impossibilité sera condensée dans l'aphorisme lacanien « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Lacan fait-il une théorie sur la féminité ? Comme nous avons pu le constater, Lacan situe des données précises du sujet femme. Il part du principe freudien de la distinction sexuelle et continue à le développer jusqu'à la fin de son enseignement, en faisant une théorie de la sexualité féminine différente de celle de Freud et des postfreudiens. Il part du principe de l'inexistence d'un signifiant pour le sexe féminin. À la suite des nombreuses élaborations freudiennes sur le féminin et ses détours d'un chemin œdipien symétrique à celui de l'homme, Lacan arrive à l'affirmation qu'il n'y a pas un représentant universel qui puisse représenter « La » femme. Ni son désir ni sa jouissance ne peuvent être représentés par le Phallus. De ce fait, son organisation n'est pas celui de l'Un et sa jouissance est organisée dans l'ensemble comme *Moins Une*.

Cette organisation détermine le désir des femmes. Ses intérêts sont portés sur le désir même, sur le désir de l'Autre, sur le désir de l'homme. Elle se confronte à la volonté de se forger un savoir face à l'absence de représentant de son sexe et qui, si elle est orientée vers l'homme, éveillera son désir. Dans ce but, elle lit chez l'autre les signifiants de son désir.

⁶⁶⁴ LACAN, Jacques *Livre XI. Séminaire Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p.175.

Sous risque de l'aliénation, elle fabrique une mascarade ; concept qui montre le côté trompeur de la féminité. Nous pouvons voir comment ces attributions de passivité ou de masochisme ont une fonction de voiler ce qui n'existe pas : le signifiant « La » de La femme.

2.4 Conclusion du chapitre

Dans le premier chapitre, nous avons exploré les premières élaborations concernant la sexualité féminine proposées par les pionnières de la psychanalyse. Dans ce deuxième chapitre, nous avons examiné les débats et les développements sur la féminité qui soutiennent l'existence d'un masochisme féminin. Nous les avons analysés à la lumière des critiques de Lacan, qui a remis en question cette notion et avancé l'idée que le masochisme féminin est un fantasme masculin.

Freud et Lacan partent tous deux d'une distinction sexuelle entre hommes et femmes. Freud se base sur l'interprétation anatomique et les conséquences du complexe de castration. Lacan, quant à lui, remet en question cette théorie sexuelle en accordant une importance primordiale au Phallus, en reformulant le complexe d'Œdipe à partir de la métaphore paternelle et en mettant en avant la prévalence du signifiant, apportée par le structuralisme et la linguistique de l'époque.

Comme principale prémisse de la théorie sexuelle et de l'inconscient, la libido, tout comme le sexe, comme disait Freud, est masculine. Lacan, en réponse à l'invitation de Simone de Beauvoir à participer au livre sur le Deuxième sexe, réaffirme que le phallus est l'unique sexe : « Il n'y a pas de deuxième sexe à partir du moment où entre en fonction le langage. »⁶⁶⁵ Cela veut dire que l'inconscient se fonde en excluant le savoir du sexe féminin. Il le refoule et ne veut rien savoir. Cela entraînera comme conséquence un rejet du féminin, une association du féminin à la castration et un obstacle pour le rapport entre les sexes. C'est le principe qui donnera forme à l'énoncé « La femme n'existe pas », qui évoque qu'il n'y a pas

⁶⁶⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit, Seance jeudi 03 Mars 1972

un signifiant du sexe féminin pour l'inconscient. Le sexe féminin, à la différence du masculin, « ne peut pas être élevé au statut de signifiant⁶⁶⁶ ».

Lacan explore aussi la castration et l'Œdipe de la femme, mais introduit une nouveauté : celle de lui donner une voie complètement différente de celle de l'homme, ayant comme répercussions sur le rapport à l'objet, le désir et la jouissance.

La différence sexuelle fondée sur le phallus, établit les semblants comme moyen d'accéder à l'autre sexe tout en soulignant l'impossibilité d'un rapport sexuel complet. Le semblant masculin se manifeste à travers la parade virile, tandis que le semblant féminin s'exprime par la mascarade. Ces semblants fonctionnent selon la position phallique. Contrairement à une approche sociologique, ces semblants ne sont pas de simples reproductions culturelles apprises ; ils se révèlent plutôt à travers la relation à la castration et servent à susciter le désir de l'Autre sexe.

Nous avons développé deux façons d'accéder à l'Autre sexe à partir des cordonnées phalliques : le fétichisme et l'érotomanie.

D'un côté, le fétichiste accède à son partenaire comme un objet qui lui apporte son complément de jouissance. Cette forme de rapprochement est accordée aux hommes, par un rapport à la castration et comme issue de la fin de l'Œdipe. Les problématiques de cette forme de rapprochement empêchent l'homme d'aborder une femme, d'établir un rapport avec elle. Selon Freud, à cause de la loi de l'inceste, l'homme a du mal à rassembler le courant tendre et le sexuel. Pour les séparer et pouvoir désirer la femme en tant que son objet sexuel, l'homme peut être tenté de la rabaisser ou de l'humilier. Nous avons montré l'exemple de Picasso dont le rapport aux femmes était déterminé par la beauté du spectacle de leur souffrance.

D'un autre côté, nous avons le style érotomane qui concerne ceux qui établissent une relation avec leur partenaire à travers le désir et la parole. Cette approche est souvent associée aux femmes en raison de leur condition structurelle et de leur parcours œdipien. Les femmes portent un intérêt, comme tout sujet parlant, au Phallus, à partir du désir de l'Autre. Leur demande d'amour est fondée sur le désir plutôt que sur un objet, ainsi que sur la signification

⁶⁶⁶ LACAN, Jacques, « L'étourdit », *Autres Ecrits*, Ed. Seuil, Pag.449-447

sexuelle que leur sexe ne peut leur donner. Elles créent une mascarade qui affiche le désir de l'Autre tout en cachant leur propre castration pour susciter le désir de leur partenaire. Toutefois, cette mascarade peut poser des problèmes pour la femme, car elle la divise entre être l'objet du désir ou l'objet déchet. Pour faire face à cette problématique, l'hystérique choisit souvent de refuser d'être considérée comme l'objet de désir de l'homme et de sexualiser son propre corps.

Les développements de l'Œdipe de la femme montrent un double ravage à sa sortie : à l'égard de sa mère pour ne lui avoir pas donné un phallus et de son père, pour ne pas lui donner la signification de son être de femme. Ce ravage est présent lors de sa demande d'amour. Elle demande *Phi*, le Phallus. Cette demande est conforme à la définition de l'amour de Lacan : « Aimer, c'est toujours donner ce qu'on n'a pas, et non pas donner ce qu'on a.⁶⁶⁷ » La demande vise le désir, mais il est ineffable. Sa demande vise l'impossible à saisir. Les hommes, au contraire, visent l'objet (-phi). Cette demande de l'impossible leur fait croire que les femmes aiment se plaindre, fortifiant leur théorie de l'existence d'un masochisme féminin.

De même, nous avons entrepris l'analyse du texte intitulé *On bat un enfant*, qui a servi à justifier l'existence du masochisme féminin. Lacan utilise ce texte pour établir une opération structurante. Il affirme que l'enfant battu n'a pas de sexe spécifique déterminé et que l'acte de battre n'a rien à voir avec une position passive ou féminine. En revanche, il souligne que la formulation "être battu" montre la façon dont un sujet s'aliène à la jouissance de l'Autre. De même, il explique que dans l'énoncé « *On bat un enfant* », « On » montre les permutations entre l'actif et le passif, l'objet et le sujet. « On bat » divise le sujet de l'énonciation et de l'énoncé. Puis, il explique que la suite de scènes est l'opération d'extraction de l'objet et la signification du Phallus à partir d'un signe de distinction : le coup, montrant ainsi la formation du fantasme chez chaque sujet.

Nous avons également examiné le discours de Wendla concernant le fantasme féminin masochiste, dans la pièce *Eveil du printemps*, ainsi que le cas de la psychanalyste Graciela Baravalle. Nous avons pu mettre en évidence certaines élaborations à partir desquelles le sujet déduit une corrélation de jouissances entre un homme et une femme et trouve une réponse à

⁶⁶⁷ LACAN, Jacques, Séminaire sur les formations de l'inconscient, Staferla, Inedit, séance 29 janvier 1958

l'interrogation pour le désir de l'Autre. Cela se traduit par l'affirmation que pour faire couple, une femme doit souffrir.

A partir de ces développements il nous est possible d'élargir la réflexion sur deux points : d'une part, la distinction entre la *féminité* et le *féminin* et d'autre part, sur le *féminin* et le fait de se dire femme.

Parlons-nous de *féminité* ou du *féminin* ? Comme nous l'avons exposé, le premier chapitre montre les premiers développements sur la *féminité*. Pour Boons Grafé, par exemple, la *féminité* renvoie à une essence intemporelle, et, le *féminin*, à ce qui serait l'apanage privilégié des femmes quant à la logique phallique, mais aussi celui des hommes : le qualificatif d'une position.⁶⁶⁸ Donc, quand le concept s'élargit aux deux sexes, le terme du *féminin* est employé. D'ailleurs, en concordance avec le postulat de « La » femme n'existe pas », on ne pourrait pas *ontologiser* la *féminité*.

Donc, employer le *féminin* est plus adéquat pour ces développements et son concept ne porte plus sur un aspect du genre, il est élargi aux hommes comme qualificatif d'une position que femmes et hommes peuvent adopter. A l'heure actuelle, le *féminin* est défini comme le renversement nécessaire produit à l'intérieur de chaque raison. C'est la faute originelle, le péché d'Ève, la faille engendrant dans la culpabilité la dialectique propre à l'acte éthique. Le *féminin*, portant la barre sur l'Autre, divise, aliène et interroge.⁶⁶⁹ Dans la mesure où il n'y a pas d'essence du masculin et du *féminin*, chacun peut se ranger d'un côté ou de l'autre.

Cependant, nous ne sommes pas si libres que ce que nous pensons, rappelle Soler. Les signifiants homme et femme n'étant pas sans rapport avec l'anatomie, le sujet va être représenté a priori par l'un ou l'autre de ces signifiants. La liberté de choix n'est pas aléatoire car le signifiant lié à l'anatomie, est un choix « fortement conseillé » par l'Autre et le

⁶⁶⁸ BOONS-GRAFÉ Marie-Claire, « La Clinique lacanienne n° 11 : De la *féminité* », *Figures de la psychanalyse*, 2009/2 (n° 18), p. 255-261.

⁶⁶⁹ BOONS-GRAFÉ Marie-Claire, « La Clinique lacanienne n° 11 : De la *féminité* », *Figures de la psychanalyse*, 2009/2 (n° 18), p. 255-261.

conditionnement structural du désir passe par la castration, par le rapport à l'objet et la jouissance au corps.⁶⁷⁰

D'autre part, le fait de se dire *femme* et *le féminin* représente deux faits distincts. Lacan dit : « **De deux modes dépend que le sujet ici se propose d'être dit « femme ».** *Les voici* $\exists \bar{X} \ \bar{\Phi X}$ et $\forall \bar{X} \ \Phi X$. »⁶⁷¹ La première formule correspond à ~~La~~ femme, à l'inexistence de no *Fx*, non fonction phallique et la deuxième formule au *Pas-tout*. Il faut réunir les deux conditions.

Quant aux hommes, Lacan propose qu'ils puissent accéder à la logique du *Pas-tout* phallique, du féminin, mais grâce à une femme et à condition de se castrer, comme l'ont fait Kierkegaard ou Saint Jean de la Croix.

Lacan explique qu'ils ont accédé au côté *Pas-tout* quand ils ont renoncé à leur jouissance phallique : « En d'autres termes, ce n'est pas par hasard que Kierkegaard a découvert l'ex-sistence, dans une petite aventure de séducteur. C'est à se castrer, c'est à renoncer à l'amour, n'est-ce pas, qu'il pense y accéder. Mais peut-être qu'après tout - pourquoi pas ? - Régine elle aussi peut-être ex-sistait. Ce désir d'un bien, au second degré, qui n'est pas causé par un *petit(a)* celui-là, c'est peut-être par l'intermédiaire de Régine qu'il en avait *la dimension*. »⁶⁷²

Lacan fait alors référence au fait que l'accès au *Pas-tout* phallique passe par la castration ; cependant, cela reste différent de « se dire femme ». D'ailleurs, cette relation à la castration a la fonction de faire lien entre les sexes, Lacan nous indique dans le séminaire *Ou pire* :

« Si *Pas-toutes* les femmes n'ont affaire avec la fonction phallique, est-ce que ça implique qu'il y en a qui ont affaire avec la castration ? Ben c'est très précisément le point par où l'homme a accès à la femme. »⁶⁷³

⁶⁷⁰ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*. Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003. p. 276

⁶⁷¹ LACAN, Jacques, « L'étourdit », *Autres Ecrits*, Ed. Seuil, Pag.465

⁶⁷² LACAN, Jacques, *Séminaire Encore*, Inedit, seance 20 février 1973

⁶⁷³ LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit, seance 12 janvier 1972

Le *pas-tout*, alors, ouvre le pas, l'accès de l'homme à la femme. Pour cela, il faudrait renoncer en partie à sa jouissance phallique, au Phallus de son fantasme. C'est cela que demande la femme à l'homme, sa castration. Cependant, Ulysse devrait se détacher du mat et rejoindre les sirènes ? Par ce geste, il approcherait de la folie ?

Pour conclure, il convient de souligner que Lacan a effectué sa lecture à un moment charnière de l'histoire, marqué par un riche débat sur la féminité, qui faisait suite à des événements et des revendications politiques importantes. Cependant, même si le débat sur le féminin a connu des avancées significatives depuis l'époque de Lacan, il demeure encore ouvert et de nombreuses rencontres de dialogue psychanalytique actuelles témoignent de la richesse des lectures et des propositions en la matière.

Chapitre 3. Le retour du débat sur le masochisme féminin

Dans cette troisième partie, nous voudrions montrer comment la discussion à propos « du masochisme féminin » a été mise en lumière de manière récente lors de l'introduction de la notion de jouissance féminine et du « pas-tout », au cours du séminaire *Encore* de Lacan. Ces notions ont remis en question à nouveau les premiers débats de la psychanalyse sur la passivité, la position d'objet et la position féminine.

La relation entre la jouissance féminine et le masochisme trouve place dans la discussion sur la jouissance des mystiques comme paradigme de la jouissance féminine qui entraîne des hypothèses sur la souffrance et la jouissance du corps. Le pont avec le masochisme féminin s'établit à partir du biais de la jouissance du corps, le discours de faire Un avec l'objet aimé, la résignation de soi au profit de l'aimé, le discours d'amour qui soutient. Les premières discussions psychanalytiques portent sur la position passive, la position de l'objet est à nouveau interrogée pour donner une lumière à cette jouissance. De ce fait, des rapprochements entre le masochisme féminin, la jouissance Autre ou la jouissance féminine sont mis en œuvre et ne sont pas facilement distinguables.

Dans cette troisième partie, nous nous centrerons sur les contributions postlacaniennes plus récentes, lesquelles à partir d'une lecture de Lacan, soutiennent l'existence d'un masochisme féminin à partir de la jouissance Autre, la jouissance féminine et deuxièmement, nous explorerons des élaborations sur le ravage comme un meilleur biais pour reformuler le supposé masochisme féminin.

D'une part, nous commencerons par exposer les fragments du séminaire de Lacan qui peuvent être interprétés comme une façon de rattraper le masochisme féminin à partir de la jouissance D'autre part, nous montrerons les développements qui justifient le masochisme féminin comme une façon féminine et incompréhensible de jouir. Ainsi, nous développerons la théorie du ravage, laquelle est fondée sur une théorie du féminin et de l'impossibilité du non-rapport entre les sexes. Cette théorie est conçue par certains psychanalystes comme une façon plus précise de saisir le phénomène que le masochisme féminin a essayé de saisir autrefois. Cette théorie prend appui sur une lecture de l'Œdipe de la fille, du poids que le manque de signifiant de LA femme comporte et du chagrin issu de l'impossibilité du rapport entre homme et femme. Puis sixièmement, nous introduirons le concept de ravage et nous verrons de quelle manière il s'articule avec le terme de jouissance. Avant de développer celle-ci plus en détail dans notre seconde sous-partie.

3.1 La jouissance féminine et masochisme féminin

Bien que Lacan ait affirmé à plusieurs reprises que le "masochisme féminin est un fantasme de l'homme", certains théoriciens utilisent à nouveau ce terme pour repenser les énigmes du féminin qui sont difficiles à saisir, comme la position supposée de l'objet, les contingences ou les événements corporels des femmes et leur jouissance incommensurable. Ces problèmes sont réexaminés à la lumière des dernières notions de l'enseignement de Lacan, notamment les développements sur la jouissance féminine et la jouissance de l'Autre. En effet, la question de la féminité reste insaisissable et indéfinissable, et le signifiant de « La femme » demeure vide. Les mots manquent pour décrire l'être d'une femme.

Omaïra Meseguer, ainsi que d'autres théoriciens que nous examinerons par la suite, estime qu'il est pertinent de réutiliser ce terme pour expliquer le masochisme féminin. Elle affirme que « le syntagme « masochisme féminin » est une injection de sens pour mettre la main sur quelque chose d'insaisissable. C'est normaliser par le sens ce quelque chose d'énigmatique qu'il y a dans la jouissance féminine. »⁶⁷⁴ Le masochisme féminin, repère de la jouissance féminine ? Comment le masochisme féminin est-il diagnostique ?

Dans cette première section, nous explorerons différents travaux qui interprètent les phénomènes liés au « masochisme féminin » sous l'angle de la jouissance féminine. Parmi ceux-ci, nous étudierons en particulier les travaux de Jacqueline Schaeffer, qui relie le masochisme féminin à l'érotisme féminin, ceux de Gérard Pommier, qui interprète une « position passive » chez certaines femmes comme un signe de masochisme féminin, et enfin, ceux de Christian Demoulin, qui explique la jouissance de l'Autre dans la souffrance amoureuse.

3.1.1 La jouissance féminine : un malentendu lacanien ?

Dans la transmission et l'enseignement de Lacan, les différentes interprétations du concept de jouissance féminine ont mis en évidence un certain degré de malentendu. Mais à quel point ce malentendu est-il présent ?

Lacan se centre sur la question de la sexuation depuis son séminaire de 1970, *D'un discours qui ne serait pas d'un semblant*. En 1972, lors de son séminaire *Encore*, un séminaire d'arrivée, il formalise et affirme certaines idées que si elles ne sont pas suivies depuis le début, elles apparaissent comme énigmatiques, laconiques et obscures. Certains énoncés obscurs peuvent prêter à confusion lorsqu'il s'agit d'établir une articulation solide entre la jouissance et la position passive.

Par exemple : « Grâce à l'écriture qui d'ailleurs ne fera pas objection à cette première approximation, puisque justement c'est par là qu'elle montrera que c'est une suppléance de ce *Pas-tout* qui repose sur la jouissance de la femme. C'est à savoir que cette jouissance qu'elle

⁶⁷⁴ MESEGUER, Omaïra « Fais-moi mâle » Intervention 7 septembre 2021 journées ECF » La norme mâle »

n'est pas-toute, c'est-à-dire qui quelque part la fait absente d'elle-même, absente en tant que sujet »⁶⁷⁵.

C'est une phrase qui reprend son travail de 1970 sur l'écriture et le Pas-tout. Marisa Fiumano fait sa lecture pour expliquer la jouissance féminine à partir de la « *jouiabsence* ». Elle dit qu'elle peut s'éprouver comme une jouissance sans sujet, une jouissance qui tend à annuler le sujet et qui dérive à se perdre dans la jouissance. L'expérience de la jouissance intervient en général pour suspendre la sensation de manque et en conséquence, la tension subjective. La jouissance fait taire pour un moment le désir et peut provoquer, comme dans le cas de la jouissance Autre, une temporaire, mais totale annulation de la subjectivité.⁶⁷⁶ Donc, cet effacement implique une disparition du sujet dans la jouissance de l'Autre, en restant dans une position de servir l'autre en tant qu'objet.

Sous cette lecture, l'association entre la jouissance des femmes et l'absence amène à soutenir l'existence d'une position passive ou d'objet qui jouit.

Dans ce cadre, Gérard Pommier aborde la jouissance féminité à partir de la passivité et la position d'objet. Il interprète que vouloir être le désir de l'autre amène les femmes à un certain degré de dépersonnalisation. Il dit : « Lorsque l'homme cherche la femme telle qu'elle se donne en son image, il ne saisira d'elle que le peu de son propre fantasme, alors qu'une femme, en s'y prêtant, se perd, et se perdant, jouit de cette perte même, de la chute dans une altérité ou son homme se défait⁶⁷⁷ ».

De même, Pickmann explique que la jouissance doit être limitée ou bornée par la parole, par le Phallus, mais dans le cas de la femme, l'inexistence de « *La* » femme, entraîne comme conséquence une dérive pulsionnelle incommensurable. Elle avance l'hypothèse que s'il n'y a pas de signifiant du sexe féminin qui réponde dans l'inconscient au signifiant phallique, la jouissance peut se loger dans un espace d'infini, d'illimité, dans la faille de l'Autre. Comme effet, cette jouissance non barrée peut envahir le sujet comme jouissance surmoïque mortifère. « Le sujet est alors le lieu d'une jouissance destructrice qui fait rage en

⁶⁷⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit, séance 09 janvier 1973.

⁶⁷⁶ FIUMANO, Marisa. « La jouissance féminine », publié en *L'inconscient, c'est le social. Désir et jouissance chez nos contemporains*, France, Ed. ERES, 2016, pp. 85-103.

⁶⁷⁷ POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, France, Ed. Points hors Ligne, 1985. p. 81.

lui et le déborde de toute part, ce qui peut aller jusqu'à donner à certaines hystériques des allures psychotiques, où produire des effets de mélancolisation à l'infini⁶⁷⁸ » Elle est qualifiée de « féminin », car elle nous porte d'emblée au cœur même de la douleur féminine qu'une femme ne cesse parfois de porter ou de présenter à l'Autre.

Comme nous pouvons le constater, le « masochisme féminin » est justifié par certaines notions sur la féminité, utilisées dans les débats des pionnières, malgré les efforts de Lacan pour éclaircir ces notions. Pourquoi ces notions refont-elles surface pour expliquer la jouissance féminine ? Examinons les travaux qui expliquent le masochisme féminin à partir de la jouissance féminine.

3.1.2 Jacqueline Schaeffer : le masochisme et l'érotisme féminin

Jacqueline Schaeffer⁶⁷⁹ expose dans son article *Le masochisme érotique féminin*⁶⁸⁰, la différence entre le masochisme érotique féminin et le masochisme féminin.

Le masochisme érotique féminin est un masochisme psychique, non pervers, explique-t-elle. Ce masochisme est **socialement** renforcé chez elle, en étant destiné à **la place d'objet sexuel** tandis que la sexualité masculine est destinée à la conquête. La fille est destinée et motivée à l'attente, sa mère, gardienne de la jouissance de sa fille et messagère de ce masochisme érotique féminin lui dit : « Attends, tu verras, un jour ton Prince viendra ! » Ce qui signifie pour elle une excitation douloureuse. Pour Schaeffer, l'érogénéité du vagin de la petite fille est à l'abri de la couverture d'un « refoulement primaire ». **Par conséquent, son corps développera ainsi des capacités érotiques diffuses.**

D'ailleurs, continue Schaeffer, un certain masochisme est nécessaire pour la différenciation du corps maternel. Elle explique que l'essence du narcissisme féminin est d'accueillir la tension, sous le risque d'une confusion avec le corps maternel. Pour faire la

⁶⁷⁸ PICKMANN Claude-Noële, « D'une féminité pas toute », *La clinique lacanienne*, 2006/1 (n° 11), p. 43-63.

⁶⁷⁹ Membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris, auteur de l'ouvrage « Le refus du féminin : la Sphinx et son âme en peine » en 1997, « Amour et culpabilité : La vérité inconsciente de la maladie d'amour » 2020

⁶⁸⁰ SCHAEFFER, Jacqueline. « Masochisme féminin et relation sexuelle », *Le Divan familial*, vol. 9, no. 2, 2002, pp. 47-60.

distinction, la fille a une nécessité permanente de réappropriation de son corps et besoin d'une excitation libidinale.

Quant au masochisme féminin, Schaeffer s'appuie sur la lecture de *Un enfant est battu* pour situer le désir masochiste de la fille comme un caractère érotique œdipien, tel que les premières lectures freudiennes de l'article le proposent. Elle part du fait que la culpabilité du désir incestueux amène une fille à exprimer sur le mode régressif un deuxième temps du fantasme : « Papa, bats-moi ! Papa, viole-moi ! ». Cette position à l'égard du père aura une continuité dans la relation avec les hommes. Une femme amoureuse peut dire à son amant : « Emmène-moi où tu veux aller, je t'appartiens, possède-moi, vaincs-moi, n'aie pas peur ! » Cela montre que la position d'objet à l'égard de l'homme fait place à une capacité d'ouverture et d'abandon de soi dans une grande intensité libidinale et à la possession en tant qu'objet sexuel. Pour elle, comme pour les postfreudiens, le masochisme féminin est le destin de l'Œdipe féminin.

Pour Schaeffer alors, le véritable but du masochisme érotique est la jouissance sexuelle. Elle affirme que tout ce qui est insupportable pour le Moi est précisément ce qui peut contribuer à la jouissance sexuelle, permettant à la femme de s'abandonner à des expériences de possession, d'extase, de perte et d'effacement des limites. Ce masochisme érotique permet à la femme de jouir de l'effraction, sans pâtir d'une désorganisation.

En s'appuyant sur Freud, elle dit que la jouissance pour une femme est un mode de recherche de l'amour et que l'angoisse d'une femme est la perte d'amour. « L'homme désire, la femme aime. Le désir expose tout un chacun au risque de l'autre, radicalement étranger. Une femme attend d'un homme qu'il l'aime d'amour, un homme cherche en sa partenaire féminine le plaisir sexuel et la réassurance phallique. Angoisse de castration oblige !⁶⁸¹ »

Schaeffer propose le terme « travail du féminin » pour désigner le processus dynamique qui vise à traiter un excès d'excitations et des angoisses d'intrusion. Il se situe au-delà du principe de plaisir dans le couplage douleur-jouissance. Selon elle, les attentes d'une femme sont liées à des expériences non maîtrisables de pertes réelles de parties d'elle-même ou de ses objets qu'elle ne peut symboliser. Le travail peut lui permettre de supporter le

⁶⁸¹ SCHAEFFER, Jacqueline. « Que veut une femme ? Jouir, camarade ! La jouissance, entre Freud et Lacan », Houchang Guilyardi éd., *Vous avez dit jouissance ?* 2019, pp. 151-168.

plaisir-douleur de la jouissance sexuelle, ainsi que tous les événements de sa vie de femme et de mère.

Jacqueline Schaeffer situe alors le masochisme féminin comme un produit érotique dans la relation entre homme et femme, dont le véritable but est la jouissance érotique sexuelle. Elle définit la féminité comme un traitement de la douleur et de la jouissance, basé sur les fantasmes féminins de l'accouplement sexuel et la jouissance. Comme Marie Bonaparte ou Hélène Deutsch, elle s'appuie sur les contingences naturelles et le semblant d'objet pour présupposer un masochisme féminin.

Pour résumer, Schaeffer attribue à la femme tant un masochisme érotique qu'un masochisme féminin. Pour le soutenir, elle se réfère aux premiers développements œdipiens et au *culturalisme*, critiqué auparavant par Lacan à l'occasion des développements de Karen Horney. Elle s'appuie sur la lecture de l'article *On bat un enfant* et d'une supposée position d'objet pour situer le masochisme féminin. Elle généralise un certain masochisme chez la femme à partir de la disposition sociale et la fin œdipienne. Pour elle, la jouissance féminine et le masochisme sont solidaires, fondés sur le postulat d'une position d'objet.

Nous pouvons voir ici un écho des propositions de Karen Horney quant au social, ainsi que de la lecture sur l'Œdipe féminin, qui octroie à la femme une position passive et d'objet. Elle donne un poids au lien entre la mère et la fille : d'un côté, ce lien porte une transmission à la fille des atteintes et codes sociaux qui la mettent dans une « douloureuse atteinte » ou passivité, et de l'autre, il faut un certain degré de masochisme pour se séparer de la mère. Au contraire de ce que nous avons proposé, concernant l'impossibilité de transmission de la féminité, elle reconnaît une transmission entre mère et fille de la position féminine dans la société.

3.1.3 Gérard Pommier : repenser la position passive

Gérard Pommier affirme que les femmes cherchent une position d'objet et que dans cette position, elle expérimente une jouissance Autre. Dans son ouvrage *L'exception féminine*, Pommier s'intéresse à la passivité comme position caractéristique de la féminité et sa jouissance pour expliquer le masochisme féminin, il trouve que la jouissance est une voie prise par une femme pour se donner des airs de La femme.

Pommier reprend la question de la passivité et de la féminité. Il ajoute que la fonction de la passivité est de « cristalliser la cause du désir⁶⁸² » ; à cette fin, il se demande ce qu'implique d'accorder à la femme la place d'objet du désir ? Il fait l'hypothèse : « Qu'une femme puisse être pour un homme à la place de la cause de son désir signifie qu'elle est pour lui au-delà des mots, recel de ce qui donne un sens à son existence. Pour se tenir en ce lieu, il lui suffit d'être à la place de ce qu'il attend et dont il ignore la nature. ⁶⁸³»

L'auteur pense qu'une femme s'engage dans une passivité qui l'amène à connaître un certain degré de dépersonnalisation pour donner un sens à l'existence de la femme. À la suite de quoi nous posons la question : une femme n'a-t-elle pas d'autre sens à son existence qu'être pour un homme ? Il faut se poser la question de l'importance de l'amour chez la femme, mais penser que cela donne un sens à son existence nous semble un peu excessif. Le chercheur situe la passivité dans l'idée de « fille Phallus », comme une façon de signifier le Phallus et d'Être reconnue comme désir de l'Autre et met l'accent sur la jouissance d'être phallicisée pour le désir de l'Autre, de se prêter au fantasme de l'homme et attribue une jouissance en plus, un excès, une jouissance Autre de cette position passive d'objet. Il dit que la passivité recèle la cause de désir de qui le contemple. « Quiconque est vu peut bénéficier de cet en plus, de cet excès, pour peu qu'il se prête au fantasme d'autrui. Ainsi en va-t-il de la passivité féminine, tel que Freud a pu chercher à la cerner, »⁶⁸⁴ dit-il.

Il travaille la question de la passivité sur le biais de la jouissance, ayant comme horizon d'expliquer la jouissance féminine et soutient que la passivité est une jouissance où la femme se perd, de cette façon, « la femme est ainsi ce mythe incarné, toujours étrange. L'acte s'adresse toujours à la femme, qui forme le dehors le plus immédiat de la Chose.⁶⁸⁵ » Il met l'accent sur l'indicibilité de la femme parce qu'elle occupe la place de ce qui résiste aux mots et elle rêve d'une jouissance au-delà du Phallus⁶⁸⁶, ainsi, la jouissance Autre et l'inexistence de la femme font lien à partir de la position passive, selon son exposition. Il articule la

⁶⁸² POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, France, Ed. Points hors Ligne, 1985. p. 83.

⁶⁸³ POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, France, Ed. Points hors Ligne, 1985. p. 81.

⁶⁸⁴ POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, France, Ed. Points hors Ligne, 1985. p. 81.

⁶⁸⁵ POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, France, Ed. Points hors Ligne, 1985. p. 82.

⁶⁸⁶ POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, France, Ed. Points hors Ligne, 1985. p. 87.

jouissance et la passivité par le biais d'une lecture sur la signification du Phallus chez les femmes.

De même, il attribue un masochisme au féminin par le fait que l'inconscient refuse le féminin. Il explique que les hommes sont d'abord féminisés par la puissance de leur père. De ce fait, ils rejettent ce « féminin » pour pouvoir devenir hommes. Ce rejet articule le masochisme « féminin » au masochisme « moral ». Le masochisme « moral » et le masochisme « féminin » sont ainsi en partie liés. Quant aux femmes, d'abord, le rejet du « féminin » se présente comme être la fille battue et rejetée par le père. La reconquête de leur féminin leur prend beaucoup d'énergie, parfois toute une vie.

Donc, Pommier soutient que le féminin se penche particulièrement sur la pulsion mortifère par sa position passive ou d'objet. Il attribue d'un côté, une passivité aux femmes à partir de sa position d'objet et lui accorde un accès à la jouissance Autre à partir de ce biais. De l'autre côté, il attribue un certain masochisme féminin aux femmes du fait du refus du féminin dans l'inconscient. Il met à nouveau en question la passivité et la jouissance.

Cependant, nous ne sommes pas d'accord avec cette idée bien qu'elle soit bien justifiée, car, comme nous l'avons expliqué, en suivant Lacan, accorder une jouissance et une position passive et active sont des formes de faire correspondre les jouissances entre homme et femme, ce sont des formes de la clinique du regard où le côté social renforce l'idée. On rappelle que Lacan explique que les valeurs opposées sont la base de la structure signifiante, et la passivité que Pommier constate dans le social est juste un semblant, car cela ne dit rien sur la position inconsciente d'une femme. D'ailleurs, la notion de *mascarade féminine* qui introduit un semblant fait tomber ces suppositions, en nous obligeant à regarder à deux fois la prétendue « position d'objet ».

3.1.4 Christian Demoulin : la jouissance Autre et l'amour

Dans son article *Amour et jouissance*⁶⁸⁷, Demoulin décrit la notion de la jouissance Autre à partir du masochisme et de l'amour. Il se demande s'il s'agit d'une manifestation de l'Autre jouissance qui relèverait du pur amour et si cela comporte du masochisme.

⁶⁸⁷ DEMOULIN, Christian. « Amour et jouissance », *L'en-je lacanien*, 2004/2 no 3. Ed. Éres, France, p.129 à 144

Il pose la question à partir du cas d'une femme battue qui se laisse maltraiter par son mari sous prétexte d'être amoureuse. Il se demande si cette Autre jouissance n'est pas une forme de masochisme, car après tout, s'abolir dans l'Autre, c'est faire exister la jouissance extatique, tel que le mystique en témoigne.

Il trouve une explication au masochisme féminin par le biais de l'amour et de la jouissance Autre : « L'horizon est l'amour pur, qui demande à s'abolir dans la jouissance d'un amour infini. Cet horizon quasi divin, au-delà de sa portée de mascarade, aboutit à un masochisme. Le masochisme, alors, se présente comme une passion du sacrifice ». Il pose l'hypothèse : « S'il y a un masochisme sérieux, quel que soit le nom qu'on lui donne, c'est le pur amour, celui qui consent à l'abîme et même à la damnation éternelle au nom de l'Autre jouissance⁶⁸⁸ ».

Il articule l'amour, la jouissance Autre et le masochisme. Selon son hypothèse, viser le grand amour est une façon de faire exister l'Autre et la jouissance masochiste est une façon de voiler la castration, la faille dans l'Autre, c'est le prix à payer pour faire exister le rapport sexuel. Il met à l'épreuve son hypothèse et sans conclure fermement, il ouvre des chemins pour répondre à cette question. D'ailleurs, il pose la question de savoir si l'amour pur est masochiste et s'il relève de la jouissance Autre.

Il explique ce problème à partir de deux lectures de la jouissance Autre. Le terme de jouissance de l'Autre comporte une ambiguïté. Il peut être compris comme un génitif objectif ou un génitif subjectif. D'un côté, la jouissance de l'Autre au génitif objectif est la jouissance du corps de l'Autre, jouissance dont l'impossibilité fait l'absence du rapport sexuel, il est impossible de jouir du corps de l'Autre. Cette jouissance vise le pervers, en se faisant même l'instrument d'une volonté de jouissance. Il échoue, c'est la recherche sadienne de la jouissance du corps de l'Autre. De l'autre côté, la jouissance de l'Autre au génitif subjectif ou l'Autre jouissance, c'est une jouissance autre que la jouissance phallique, une jouissance supplémentaire propre à la position féminine dont les mystiques témoignent. Autrement dit, jouir du corps de l'Autre ne peut que s'imaginer, tandis que l'Autre jouissance est bien réelle, mais hors symbolique, impossible à symboliser et localiser.

⁶⁸⁸ DEMOULIN, Christian. « Amour et jouissance », *L'en-je lacanien*, 2004/2 no 3. Ed. Éres, France, p.129 à 144

Demoulin affirme alors que l'amour fait suppléance à la jouissance impossible du corps de l'Autre et établit un rapport étroit avec l'Autre jouissance. Preuve de cela, nous trouvons l'impasse de la jouissance et l'amour pur qui fait exister l'Autre au prix de l'objectivisation du sujet.

La question du pur amour se pose en rapport avec le côté féminin de la sexuation et l'Autre jouissance, car le pur amour détaché de toute référence devient pure jouissance. Pour que l'amour soit pur, il faut qu'il s'affirme, même si cet amour implique la damnation éternelle comme seule preuve d'un amour désintéressé. L'Autre jouissance engage le sujet « dans une logique d'absolutisation de l'amour », où il y a à la fois l'abolition subjective et la quête insatiable d'un Autre absolu. C'est ce que Lacan appelait la *face de Dieu* de la jouissance féminine, soit le point où l'Autre jouissance fait croire à la jouissance de l'Autre divin.

Bien que la jouissance Autre ou l'amour, comme il propose, puisse être ressentie comme ravage ou ravissement, ce qui fait une limite et la différence structurelle entre la névrose et la psychose, comme Lacan l'établit, est le Phallus, la fonction phallique.

Demoulin situe bien le complexe phallique pour sortir de l'impasse de l'idée de l'amour pur :

« Si l'Autre jouissance mène au pur amour qui est abolition, ce qui fait arrêt à cette pente abyssale, c'est la jouissance phallique. En cela, l'Œdipe freudien peut être considéré comme ce qui fait limite au ravage de l'Autre jouissance, en normalisant le rapport du sujet à la jouissance phallique. ⁶⁸⁹»

Il évoque la mystique Madame Guyon née en 1648 en France et qui procurait le « pur amour », un amour de Dieu désintéressé, non corrompu par la perspective d'une récompense, par un espoir, elle se rendait dans le consentement absolu à la volonté de l'autre. Demoulin reconnaît que les concessions faites à son mari sont certes extraordinaires, mais elles relèvent soit du pur amour comme jouissance, soit de garder son homme à tout prix, ce qui reviendrait à se situer non du côté de l'Autre jouissance, mais plutôt du côté de la jouissance phallique, ce n'est pas une érotomanie mystique psychotique. C'est important de faire la distinction dans la clinique.

⁶⁸⁹ DEMOULIN, Christian. « Amour et jouissance », *L'en-je lacanien*, 2004/2 no 3. Ed. Éres, France, p.129 à 144

Pour faire cette distinction, il interroge la notion de masochisme féminin : il montre le cas d'une femme battue et se demande si le pur amour de Griselda n'est que mascarade masochiste ou bien si ce qui est pris pour mascarade masochiste relève en dernière analyse de la logique du pur amour.

Il analyse ce cas en faisant la distinction des jouissances : la jouissance Autre a un lien intime avec la position féminine, de sorte que la jouissance et le féminin sont noués. La question de l'amour et des jouissances peuvent tomber dans l'impasse si la question de la limite phallique n'est pas posée d'emblée. Dans cette impasse, la notion de masochisme est une tentative de faire une distinction et d'éclairer la question des jouissances ou bien, de circonscrire l'abîme de la jouissance Autre par la jouissance phallique.

Nous trouvons très intéressant ce travail, car il faut une lecture bien consolidée et fondée sur la théorie phallique et de la jouissance que, tant Freud que Lacan, construisent. Sa lecture montre une continuité de tous les travaux de Freud et Lacan et non un seul extrait de phrases isolées. Voici le problème de situer un premier, un deuxième ou un troisième Lacan.

3.1.5 Dominique Laurent : la jouissance Autre

Dominique Laurent travaille le masochisme féminin à partir du terme de la notion de la folie féminine, en expliquant l'accès à la jouissance féminine par le biais de la castration. C'est-à-dire en faisant une lecture de la fonction phallique chez les femmes.

Elle affirme que « pour Lacan, le rapport à la pulsion de mort chez la femme ne relève pas de son masochisme, mais de la folie féminine en tant que telle, qui permet d'aller au-delà des bornes que se fixe l'homme par ses angoisses de propriétaire. Pour les femmes, il y a au-delà de l'angoisse de castration une folie qui relève du *Pas-tout* dans la fonction phallique (...) La mort apparaît comme l'horizon d'un certain registre de l'amour et de la jouissance au-delà du Phallus. ⁶⁹⁰»

Pour une femme, la question ne repose pas dans l'assemblage entre (a) et A, mais, dans la conjonction entre $S(A)$ et (a), à partir de laquelle la femme établit un lien avec la

⁶⁹⁰ LAURENT, Dominique. « Pulsion de mort au féminin » Intervention au VIIIème Congrès de la NLS, « Fille, mère, femme au XXIème siècle » les 27 juin 2010, à Genève.

père-version de l'homme qui la désigne comme fétiche et lui fait soutenir le statut de La femme. En faisant semblant d'un désir fétichiste, elle peut agir comme instrument de la volonté de l'Autre pour le faire jouir et nier ainsi sa propre division constitutive. Cet enjeu permet, à partir de la relation d'amour, de confronter particulièrement le sujet féminin à l'illimité du manque de l'Autre qui habille sa pulsion de mort.⁶⁹¹

Laurent parle d'un côté de la mascarade féminine et du consentement à être le fétiche de l'homme. Cependant, il faudrait plus de précision par rapport aux limites de ce consentement et une distinction avec la jouissance de l'Autre du sujet psychotique. Les affects tirés de ces expériences peuvent être angoissants, loin d'être subis comme une jouissance plaisante. Sur ce point de la folie, certains auteurs font de la jouissance féminine, un synonyme de la jouissance psychotique. Cependant, la différence tombe dans la fonction phallique. Sans le Phallus, on ne parle plus de *jouissance Autre* mais de *jouissance de l'Autre*, au sens de l'envahissement de la jouissance psychotique⁶⁹², souvent aperçu comme malveillant. La jouissance Autre est supplémentaire et non différente. Certes, pour une femme, le rapport au Phallus « pour prendre son pied » est contingent et non obligatoire comme pour l'homme, mais se passer complètement de la fonction phallique renvoie à la psychose.⁶⁹³

Par ailleurs, elle situe la jouissance féminine comme une jouissance mortifère, sans limites, sans Phallus qui amène à la folie. La jouissance Autre n'est pas forcément mortifère, même si en observation, les femmes se présentent comme des objets ou des martyres. Cela est l'apparence observable, de l'ordre de la mascarade. Cependant, on ne sait rien sur sa position inconsciente. La jouissance féminine, entendue comme *pas-toute* phallique, reste quand même dans le registre phallique, bien qu'elle soit en partie cernée et limitée par la signification phallique.

Nous observons que ces lectures fournissent un effort pour situer la jouissance féminine et tirer des conséquences d'une supposée position d'objet. A ce propos, la

⁶⁹¹ LAURENT, Dominique « Femme-symptôme et homme-ravage ». Revue « La cause freudienne » 2006/2 No. 63 Pag. 31 à 40.

⁶⁹² MONNIER, Jean Luc « Extension du domaine de la jouissance féminine » Revue La cause du désir. 2015/3 N.91. Ed. L'école de la cause freudienne

⁶⁹³ MENES, Martine. « Petits cailloux semés pour une lecture de "Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine" de Jacques Lacan », *L'en-je lacanien*, vol. n° 2, no. 1, 2004, pp. 9-23.

conception du « masochisme féminin » est un essai pour repérer, saisir et donner un sens à la jouissance féminine. Cependant, il faut bien se situer dans les coordonnées de la fonction phallique de la femme pour faire une distinction structurelle entre psychose et névrose et une limite à la jouissance Autre. En ce sens, le masochisme féminin est une fausse solution qui relève d'une logique du Tout. De ce fait, on vise être « La » femme pour un homme à condition de situer des références phalliques.

3. 2 Le ravage : une approche du masochisme féminin

Nous avons vu comment le terme de jouissance féminine a fait revenir les anciennes discussions sur le féminin. Dans cette deuxième sous-partie, nous exposerons des hypothèses postlacaniennes basées sur le ravage pour expliquer la jouissance féminine et le masochisme féminin.

En reprenant les éléments œdipiens à l'origine du ravage féminin expliqués au point 2.2.3 *L'Œdipe féminin et le ravage*, nous montrerons ensuite les développements qui tirent des conséquences de ce ravage œdipien sur la position sexuée et la relation d'objet chez la femme.

Nous voulons montrer que la notion de ravage est pertinente pour faire une lecture du « masochisme féminin ». Ensuite, nous continuerons à montrer comment le ravage est situé à l'irréductible du non-rapport sexuel entre homme et femme dans le cadre de l'amour. Puis, nous verrons en quoi il y a une mise en forme du ravage et ceci afin de soutenir l'Idéal de « La » femme. Enfin et pour conclure cette dernière partie, nous mettrons en lumière la position de Lou-Andreas Salomé pour montrer que devant l'impossible, le ravage ne fait le destin ni de la sexualité féminine ni du devenir des femmes.

3.2.1 Le ravage et la jouissance

Nous avons défini le ravage comme une forme de déception de la fille, faute de n'avoir reçu ni la substance signifiante de sa féminité ni le Phallus, lors de sa sortie de

l'Œdipe. Ce ravage met en évidence un réel, souvent associé à la notion de jouissance et au manque signifiant de « La » femme et à l'inconsistance de l'Autre. De ce réel, de cette inconsistance naît la demande d'amour.

Nous montrerons ensuite certains auteurs qui développent la question du ravage comme une façon de rattraper les phénomènes de la souffrance de la femme dans l'amour et qui donnent forme au masochisme féminin.

A propos du ravage, Éric Laurent affirme que celui-ci est un concept qui permet de rattraper les observations qui pointent au masochisme féminin, en tant que phénomène d'excès à l'endroit de l'amour et qu'en, «Lacan préfère le terme du ravage au terme masochisme féminin⁶⁹⁴ ». Laurent explique le rapport de la femme au ravage à partir de sa relation à la castration, au Phallus. Il dit que la femme peut se donner le luxe de mépriser l'objet phallique qui signifie la jouissance et le désir. Au contraire de l'homme pour qui montrer le Phallus et montrer son désir est lié à sa valeur et à sa qualité d'homme. En effet, le mépris du Phallus de la part de la femme est une position féminine fondée sous la forme du manque de la privation, selon Laurent.

D'ailleurs, il explique que la femme passe au-delà du Phallus et méprise le Phallus, elle reste ancrée dans le réel, dans l'angoisse et dans la jouissance féminine par le biais de la privation. À partir de la notion du *pas-tout*, en tant que les femmes ne sont pas entièrement délimitées par le Phallus ou délimitées par la menace de castration, elles peuvent aller plus loin dans l'amour, mettre d'elles-mêmes et mettre leur corps pour assurer la jouissance de l'Autre. Cette position jouissive donne forme à la « folie féminine » dans le style érotomane de l'amour. Tandis que dans le style d'amour fétichiste de l'homme il y a une limite, du côté érotomane, la limite est plus souple. La dévoration est un phénomène de cet ordre⁶⁹⁵. De cette façon, il y a un Surmoi féminin qui pousse à la jouissance. C'est ce qu'il détermine comme ravage. Éric Laurent reprend la notion de masochisme féminin en l'articulant avec la jouissance Autre. Les développements réveillent la discussion ancienne sur

⁶⁹⁴ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil, Séance 9 février 1993

⁶⁹⁵ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil, Séance 9 février 1993

la position passive ou d'objet de la femme ainsi que l'attribution d'une jouissance particulière et un rapport privilégié à la pulsion de mort et à la folie. L'indication de Lacan, sur l'au-delà du phallus, est employée par rapport à la jouissance et sa justification est basée sur la différence sexuelle.

J. A. Miller, pour sa part, définit le ravage comme une jouissance illimitée du côté de la femme. Pareillement, Marie Brousse affirme que le ravage est une façon de situer la jouissance Autre, une partie de la jouissance de la femme qui n'est pas réglée par le phallus, une jouissance *Pas-toute*.

Dans le même sens, Alexandre Levy explique que le ravage comporte la jouissance Autre. Il dit : « La notion de ravage peut se saisir dans les effets de la relation à l'Autre sur le sujet, comme travail au corps d'un acharnement des signifiants funestes, mortifères, allant jusqu'à déterminer ou infléchir l'orientation dans l'existence. Dans ses effets de morsures et de retour du réel, le ravage est en lien étroit avec la dimension traumatique et relève tant de certaines configurations de déclenchements cliniques de la psychose que des séquelles corporelles diverses et polymorphes, ou bien encore des suites d'une vacillation de la structure du fantasme, jusqu'aux effets de dépersonnalisation ou d'égarements propres à certains phénomènes de jouissance débordante, ce qui est appelé également « l'Autre jouissance »⁶⁹⁶.

De même, Agnès Aflalo explique que chez la femme, la jouissance féminine tient comme principe le ravage et l'amour. C'est son caractère sans limites qui confère son caractère ravageant. Pour Aflalo également, le ravage est un des noms de la jouissance féminine.⁶⁹⁷

Comme nous pouvons le voir, le « masochisme féminin » est repris pour exprimer quelque chose du ravage amoureux, de la jouissance, de la privation et du manque chez la femme. Ces trois derniers sont des points nodaux de la structure d'un sujet féminin. Cela nous permet de faire l'hypothèse que le « masochisme féminin » dans sa fonction de voile, vient

⁶⁹⁶ LEVY, Alexandre *La putain de sa mère*. « Insulte et ravage dans le lien mère-fille », *Dialogue*, vol. 214, no. 4, 2016, pp. 123-134.

⁶⁹⁷ AFLALO, Agnès « homosexualité féminine et ravage » *Ornicar* <https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

voiler l'inexistence de « ~~La~~ » femme, étant le manque de l'Autre, ainsi que l'inexistence du rapport des sexes. Ces deux manques sont des motifs du ravage pour les femmes. La notion du ravage alors pointe la place à laquelle le masochisme féminin est appelé : face au réel.

Marie Brousse définit « la zone du ravage comme un lieu électif de vacillation des semblants ⁶⁹⁸ ». Elle distingue aussi deux versions du ravage : le ravage freudien, articulé au *Penisneid* et le ravage lacanien relatif au champ de la parole et à la jouissance féminine.

Miller définit le ravage comme « être dévasté. Qu'appelle-t-on dévaster une région ? C'est lorsqu'on se livre à un pillage qui s'étend à tout. Pas au sens du gentil petit tout bien complet. Un pillage qui s'étend à tout sans limites. Ce que Lacan appelait le tout hors d'univers, le tout qui ne se boucle pas comme un univers fermé, limité. C'est un pillage, c'est une douleur qui ne s'arrête pas, qui ne connaît pas de limites. Le mot « ravage » est en effet très bien choisi du côté femme. Lacan l'emploie encore dans une expression qui a été beaucoup glosée, quand il parle du ravage de la relation mère-fille — toujours du côté femme. ⁶⁹⁹ »

Dans ce sens, Agnès Aflalo affirme que le ravage est l'envers de l'amour. C'est une jouissance dudit amoureux. Il se produit comme jouissance infinie telle que sa première relation avec la mère, l'Autre de l'amour. Elle affirme que « pour une femme, l'amour comporte l'impératif que l'Autre l'aime et c'est pour cela qu'il parle, qu'il dit le signifiant de son être qui la ferait enfin toute. ⁷⁰⁰ »

Comme nous pouvons le voir, le ravage est associé, comme le masochisme féminin, à la jouissance non situable de la femme et au sein de l'enjeu amoureux. Sous les coordonnées de la structure du sujet féminin, nous réfléchissons sur le fait que le chagrin d'amour pourrait être tellement ravageant. Nous montrerons ensuite les points précis où le rapport entre l'homme et la femme s'avère impossible et ravageant. Enfin, nous tirerons comme conséquence, diverses positions face à l'impossible.

⁶⁹⁸ BROUSSE, Marie Hélène, « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *Ornicar ?* n° 50, Paris, Le Seuil, diffusion Navarin, 2002, p. 94.

⁶⁹⁹ MILLER, Jacques-Alain, « Un répartitoire sexuel I et II : L'orientation lacanienne : deux leçons du cours de 1997-98 », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 40, septembre 1998, p. 15.

⁷⁰⁰ AFLALO, Agnès « homosexualité féminine et ravage » *Ornicar* <https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

3.2.2 Le ravage amoureux

Comme nous l'avons expliqué, les théories œdipiennes de la fille considèrent qu'elle traverse un ravage qui définit sa position sexuée et qu'elle sort de l'Œdipe avec une atteinte non accomplie : celle du signifiant de son être sexué et du Phallus sous la forme d'un don d'amour. Nous pouvons nous poser la question suivante : quel rapport entre le masochisme féminin et le ravage ?

Sophie Marret-Maleval avance des hypothèses sur le lien entre le « masochisme féminin » et le ravage de l'attente du don signifiant chez la fille. Elle observe que chez Freud comme chez Lacan, on trouve deux versions du ravage : l'une relative à l'ordre phallique, l'autre hors du régime phallique. Elle explique que chez Freud, on trouve deux modalités du ravage, l'une relative à la phase précœdipienne et l'autre au complexe de castration, ce dernier restant pour lui au cœur du ravage. Chez Lacan, ces deux versions sont relatives à la division de la femme entre son inscription dans la fonction phallique et le manque d'un signifiant pour dire « ~~La~~ » femme. Lacan n'invalide pas la logique freudienne avec ses propositions, au contraire, il les précise et les réordonne.

Lacan et Freud ont souligné le ravage de la fille à l'égard de ses parents pour ne pas lui avoir donné le signifiant de sa féminité. S'il manque un signifiant pour dire « ~~La~~ » femme, alors, la position femme se repère de ne pas avoir le Phallus. Le féminin ne se repère alors qu'en rapport au signifiant phallique, par rapport à un « il n'y a pas ». Cela fait d'une part, que la femme soit « pas-toute » dans la fonction phallique et d'autre part, que le ravage donne consistance à ce « il n'y a pas ».

Le ravage porte les significations de la castration (le pénis ou un fils de la part du père), ainsi que la castration comme opération. À la lumière du Phallus, le ravage est articulé autour d'une identification masculine qui vient donner le contrepoint d'une féminité insupportable.⁷⁰¹

⁷⁰¹ Conférence prononcée le 04 décembre 2010 à l'Antenne clinique de Dijon. Texte publié en <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2011/04/THEORIES-DE-LA-CLINIQUE-11.pdf>

Le ravage œdipien de la fille est centré sur l'envie du pénis, le Penisneid, ce qui donne la forme à sa demande et son désir. Ce ravage désigne la mère comme responsable du manque de la fille, de l'avoir faite femme sans pénis. Dès lors, la femme attend, initialement du père, la promesse d'une substitution du pénis, un don d'amour. Cependant, elle ne se trompe pas, elle ne veut pas le pénis seulement comme phallus imaginaire, elle vise le Phallus. Pour cela, elle s'intéresse à la parole et au désir.

Mais, qu'est-ce qu'un don d'amour ? De quel don d'amour s'agit pour la fille ?

Le don d'amour

Nous expliquerons la constellation qui définit le don d'amour à partir du petit texte de 1935, *La finesse d'un acte manqué*, où Freud souligne une erreur « de plume » lors de l'écriture des consignes pour un cadeau. Freud écrit accidentellement le mot « für » ou « pour » deux fois. Averti que la plus petite des erreurs cache « tant de présupposés et des conditions dynamiques déterminantes », autrement dit : petites erreurs, grands motifs, il soupçonne un enjeu inconscient et associe l'expression « pas deux fois la même chose ».

Il rapporte l'histoire à sa fille Anna, qui lui rappelle qu'il avait déjà offert une bague avec la pierre gravée comme cadeau à Dorothy Burlingham, la femme en question. Il sait qu'il n'est pas bon d'offrir le même cadeau deux fois, que s'est-il passé ? Le geste et l'objet du cadeau sont mis en question. Derrière la répétition du mot (*pour*), nous retrouvons la répétition du cadeau. Pourquoi Freud veut-il offrir ce cadeau deux fois ?

Webster et Signorelli expliquent que dans son article, en effet, il ne semble pas qu'il ait eu le souhait de commettre une indécence avec le cadeau, mais, plutôt qu'il n'ait jamais voulu l'offrir. « Je n'ai aucune envie d'offrir cette petite gemme » avoue Freud. En offrant deux fois le cadeau, il aurait créé une raison pour ne pas l'offrir à Dorothy Burlingham, mais à lui-même. Freud comprend « qu'un tel regret ne fait qu'augmenter la valeur du cadeau. Que serait un cadeau que l'on offrirait sans que cela vous fasse un peu de peine ! »⁷⁰².

⁷⁰² WEBSTER, Jamieson, et SIGNORELLI, Mila. « La pulsion de mort : hypothèse ou répondant clinique ? », *Research in Psychoanalysis*, vol. 26, no. 2, 2018, pp. 110a-120a.

Freud ajoute : « La suite est facile à trouver. Je cherche un motif pour ne pas offrir cette gemme. Je trouve ce motif dans la considération que jadis j'ai déjà offert la même chose — ou quelque chose de très analogue. Pourquoi cette objection se dissimule-t-elle, se travestit-elle ? Il y a nécessairement là quelque chose qui craint la lumière. Et je ne tarde pas à voir clairement de quoi il s'agit. Je n'ai aucune envie d'offrir cette petite gemme, elle me plaît beaucoup à moi-même. ⁷⁰³ ».

Cette répétition accorde au cadeau un deuxième pouvoir : Freud n'est pas simplement en train de l'offrir deux fois, mais potentiellement en train de le perdre deux fois. Afin de vraiment offrir quelque chose, Freud insiste sur le fait que la personne doit éprouver le cadeau comme une perte. C'est bien cette expérience de perte qui fait le cadeau. En effet, le cadeau prend de la valeur parce qu'il fait un manque, la perte en soi fait le cadeau. Ce manque alors, fait le signe d'amour. Conférer quelque chose de valeur établit les conditions de l'échange : ma perte, ton gain. Encore mieux : peut-être le cadeau est-il l'offre d'un rien.

Lacan définit l'amour comme « Aimer, c'est toujours donner ce qu'on n'a pas, et non pas donner ce qu'on a. ⁷⁰⁴ » Donner s'articule à la demande de l'Autre et devient signe d'amour, c'est la métaphore de l'amour qui se produit quand l'aimé peut donner son manque. La demande d'amour demande un manque, à être en manque, à donner ce qu'on n'a pas, c'est-à-dire, le Phallus. L'aimant donne son manque comme un signe d'amour. L'enjeu ici, c'est de devenir son manque pour se faire aimer, car s'il s'agissait de donner le manque, la dimension se réduirait à la castration. Pour cela, il y a une complexité avec le don du riche. Que peut-il donner ? Quand il donne ce qu'il a, il dégrade le désir en demande ou bien, comme le fait l'obsessionnel, il vise à donner pour combler le désir.

Revenons à notre problème sur le don et la question du désir féminin. Nous avons développé qu'elle attendait le Phallus et le signifiant de « La » femme qui autrefois lui furent déniés par sa mère et son père, mais qu'elle continuait à attendre dans la demande d'amour.

⁷⁰³ FREUD, Sigmund. « Résultats, idées, problèmes », publié en *Œuvres complètes*, Volume VIII 1906-1908, Paris, Ed. PUF, 2006, p218 :

⁷⁰⁴ LACAN, Jacques, Séminaire sur les formations de l'inconscient, Staferla, Inedit, séance 29 Janvier 1958

Que veut-elle si elle ne vise pas l'objet, mais le désir, si elle attend un signifiant, si elle attend qu'on lui donne un manque ? Comment le ravage s'articule-t-il autour de ce manque qui peut devenir rien ?

3.2.2.1 La métaphore de l'amour : signification du sujet, signification de «~~La~~» femme

Pour comprendre le ravage féminin, il faut comprendre ce que la femme attend comme don. La femme demande un don et un effet signifiant provenant d'une opération signifiante : la métaphore de l'amour. Nous voudrions poser deux enjeux de l'amour pour montrer comment le manque est fondamental dans la relation d'amour entre homme et femme, pour pouvoir situer le ravage qui en découle si ces opérations ne sont pas achevées, ainsi que le point précis de l'impossibilité du rapport entre l'homme et la femme. Le premier concerne le don et le deuxième, la métaphore.

L'origine de l'amour

Pour expliquer la question du don dans l'amour, il faudrait remonter à ses origines. Lacan reprend le dialogue platonicien *Le Banquet* pour ponctuer que la nature de l'amour est celle du manque. Il évoque la participation de Socrate lors du Banquet, qui raconte ce que Diotime lui a appris : l'origine de l'amour. Diotime lui raconte que l'amour naît de Poros, l'abondance et de Penia, la pauvreté. Après le dîner de la fête de la naissance d'Aphrodite, Penia est venue mendier et elle a trouvé Poros enivré de nectar, endormi dans le jardin de Zeus. Elle eut l'idée d'avoir un enfant de Poros, elle se coucha près de lui et fut enceinte de l'Amour. L'amour, alors, se situe entre les deux natures, entre les dieux et les hommes. C'est un démon intermédiaire entre les immortels et les mortels.

Avec ce mythe, Lacan montre comment l'amour est articulé autour d'un manque que cause le désir. Il a défini alors l'amour comme « donner ce qu'on n'a pas ». ⁷⁰⁵ Donner ce qu'on n'a pas, à la place de Penia, signifie que par définition, par structure, on n'a rien à donner, sauf le propre manque. Sur la dimension phallique, l'amour s'établit sur le mode de

⁷⁰⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, séance 25 janvier 1961

l'avoir, du don. Précisément comme le cadeau que Freud allait offrir. Le cadeau avait une valeur, car il est laissé derrière le manque. En ce sens, on peut se poser la question : que peut offrir un riche ? Dans l'analyse, comment peut payer un riche s'il ne peut pas donner son manque, car le manque lui manque.

Quels sont les effets de ce manque entre les sexes ? Qu'est-ce qu'un manque qui se transforme en don ?

Il est curieux que *Penia*, une représentation féminine, soit celle qui n'a pas. Dans cette dimension phallique du don, nous pourrions trouver une dissymétrie. La femme manque de pénis et de signifiant « *La* » femme, ce sont ces deux dons que, depuis son Œdipe, elle attendait, mais elle n'a rien reçu, donc c'est un ravage. Carina Basualdo pose une question intéressante à partir de l'inégalité des sexes sur l'axe du don : « Si elle n'a pas, qu'est-ce qu'elle a à donner ? Que donnent les femmes ? ».

Elle pose la question à partir de son intérêt pour les fondements *maussiens* de la société autour du don et de la façon dont le don fait lien, rapport, ou non-rapport entre les sexes. Si pour chaque sexe l'objet et le Phallus comme signifiant du manque se présentent de différentes façons, par conséquent, le manque comme don d'amour est également distinct. Lacan détermine que la dimension de manque peut présenter deux formes distinctes du roc de castration chez l'homme et la femme : pour l'homme, le signifiant « *femme* » s'inscrit comme privation et pour la femme, le roc de la castration se présente comme le *Penisneid* et le signifiant « *homme* » est ressenti comme frustration.⁷⁰⁶

Du côté de l'homme, il « jouit d'une femme » comme le père de la horde le ferait avec toutes les femmes qu'il a. Sur la dimension de la jouissance phallique Toute. Chez lui, « la jouissance est passée du subjectif à l'objectif, au point de glisser au sens de possession. »⁷⁰⁷ Le don est, pour lui, phallique et rapporte de la jouissance, il est comptable comme Un. Le manque d'objet se présente sur le mode réel, sur le mode de la privation. D'ailleurs, lors de l'installation de la loi de l'inceste, le don phallique provoque pour l'homme une divergence entre deux femmes: « Si l'homme trouve en effet à satisfaire sa demande d'amour dans la

⁷⁰⁶ LACAN, Jacques. « Radiophonie » *Autres écrits*, Ed. Seuil, p.438

⁷⁰⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit

relation à la femme pour autant que le signifiant du Phallus la constitue bien comme donnant dans l'amour ce qu'elle n'a pas — inversement, son propre désir du Phallus fera surgir son signifiant dans sa divergence rémanente vers "une autre femme" qui peut signifier ce Phallus à divers titres, soit comme vierge, soit comme prostituée.⁷⁰⁸»

En revanche, du côté de la femme, le *Penisneid* est ressenti comme frustration. Pour cela, « les hystériques n'aboutissent à rien d'autre qu'à ce qu'il épingle du « *Penisneid* ». Ce qui veut dire nommément, quand on l'article : au reproche, par la fille fait à la mère, de ne l'avoir pas créée garçon, c'est-à-dire au report sur la mère, et sous forme de frustration, de ce qui dans son essence significative et telle qu'elle donne sa place, sa fonction vive au discours de l'hystérique au regard du discours du Maître se dédouble en : d'une part, castration du père idéalisé, qui livre le secret du Maître et d'autre part, privation, assumption par le sujet, féminin ou pas, de la jouissance d'être « privé »⁷⁰⁹.

Cela fait que cette forme de manque d'objet donne la forme d'un don. Il y a un Autre qui, au risque de la frustration, peut potentiellement lui donner Phi. Cependant, elle veut au-delà de l'objet, elle vise Phi, pas -phi imaginaire. Elle vise Phi, la parole et le désir même, cela constitue le motif de son ravage. Il s'agit d'analyser de quelle façon le Phallus fait fonction dans le désir et l'amour du côté du « pas-tout », puisque de ce côté, elle ne peut jouir qu'en partie du manque et qu'il ne s'agit que d'une absence de Phallus. Elle peut donner un manque qui permet de désirer, mais dans la dimension phallique, est-il valorisé ? Dans la dimension « Pas-toute », comment le manque est-il accueilli ?

Basualdo propose que le ravage primordial se situe dans la différence de registres, entre celui Tout phallique de l'homme et *Pas-tout* phallique de la femme, car si on se pose la question du don hors de la logique de l'avoir, hors du propos freudien qui s'ordonne entre l'avoir et le ne pas avoir. Parce que la fiction mâle, de l'avoir, s'exprime par l'énoncé : « *On est ce qui a* » et c'est à partir de cet énoncé que les femmes prennent la valeur d'objet de jouissance. « Comme si l'on ne pouvait sortir de l'idée qu'on ne peut donner que ce que l'on

⁷⁰⁸ LACAN, Jacques. « La signification du phallus », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

⁷⁰⁹ LACAN, Jacques. *Séminaire L'envers de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 18 Février 1970.

a ! ». ⁷¹⁰Ceci est le ravage qui concerne le don et la différence de registres entre Tout phallique et *Pas-tout* phallique. En effet, la métaphore de l'amour est une opération qui fonctionne à partir du manque et qui permet de dialectiser l'amour pour qu'il ne soit un amour figé ou mort. De même, il est un motif du ravage.

La métaphore de l'amour

Lacan explique l'opération signifiante de la métaphore de l'amour pour montrer comment le manque opère et donne un effet signifiant entre aimant et aimé. Cet effet est recherché par la femme dans l'amour pour signifier « La » femme, malgré les différentes façons ravageuses.

Lacan revient au Banquet de Platon et reprend l'intervention de Phèdre racontant l'histoire de la substitution fait par Achille face à la mort de Patrocle, il rappelle combien les dieux ont apprécié cet acte héroïque. La substitution se fait quand l'ἐρώμενος [erômenos], l'objet aimé devient soudain celui qui désire l'ἐραστής [erastès], celui qui manque. Achille, l'aimé, s'est comporté en aimant, l'erastès devient l'erômenos, en suivant Patrocle dans la mort pour le venger. Cette métaphore est l'opération signifiante de substitution dans l'amour qui montre son rapport à l'Autre en tant que lieu de signification. La métaphore s'accomplit au moment où le désirant se substitue à la fonction de l'aimé et où le manque suscite le désir. Le mouvement de substitution de la métaphore de l'amour engendre la signification par l'amour ainsi que le passage de l'avoir à l'être.

Lacan explique la métaphore et montre le surgissement de quelque chose d'inattendu, du réel :

« C'est cette métaphore qui engendre cette signification de l'amour. J'ai le droit pour introduire ceci, pour le matérialiser devant vous, de compléter son image, d'en faire vraiment un mythe. Et cette main qui se tend, vers le fruit, vers la rose, vers la bûche qui soudain flambe, j'ai le droit d'abord de vous dire que son geste d'atteindre, d'attirer, d'attiser, est étroitement solidaire de la maturation du fruit, de la beauté de la fleur, du flamboiement de la bûche, mais que, quand dans ce mouvement d'atteindre,

⁷¹⁰ BASUALDO, Carina. « Sujet d'amour. On la dit femme, on la diffame », *Revue du MAUSS*, vol. 39, no. 1, 2012, pp. 245-259.

d'attirer, d'attiser, la main a été vers l'objet assez loin, si du fruit, de la fleur, de la bûche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre, et qu'à ce moment-là c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit, ouvert de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe, ce qui se produit là alors, c'est l'amour! »⁷¹¹

Ce beau mythe montre le surgissement, dans l'acte, de l'amour comme surprise. Pour sortir du *même*, de l'homme, on passe du « je l'ai » narcissiste vers « j'aime, j'ai un manque ». Mais pour cela, il faut donner de son Phallus : « Il doit payer de sa personne, de son Phallus, pour la sauvegarde de son désir puisque tout désir implique un manque, qui fait place à l'Autre ». ⁷¹²

Cette métaphore a le même principe que la métaphore paternelle, qui signifie le désir de la mère dans le signifiant phallique. Cette opération s'est produite après l'observation du jeu *fort-Da* où l'enfant, confronté à l'absence et présence de la mère, se questionne sur son désir pour elle et sur sa place dans ce désir⁷¹³.

L'opération signifiante répond alors à la question du désir de l'Autre : que veut l'Autre ? Che Vuoi ? Que veut l'autre de moi ? Que suis-je pour l'Autre ? Cela permet au sujet de mobiliser son désir vers des objets substitutifs à l'objet perdu, dans le registre du désir et du Phallus. À partir de cette question, le sujet peut signifier le Phallus comme le signifiant du désir de la mère et dans une succession des temps logiques, le sujet conformera son fantasme pour répondre à la question de sa place dans le désir de la mère, de l'Autre.

Quand le sujet se trouve face à la question du désir de l'Autre, le sujet subit la destitution subjective de la place du Phallus de la mère. Il trouve le manque de l'Autre : rien ni personne ne peut répondre pour son désir. De cette façon, le S (A) s'impose. C'est le point

⁷¹¹ LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit, séance 07 décembre 1960

⁷¹² ZALCBERG, Malvine. *Ce que l'amour fait d'elle*. France, Éd. Odile Jacob, 2013, p 141

⁷¹³ Voir Point 2.3.1 Deuxième scène du fantasme.

de coupure qui fonde la structure du signifiant et de l'objet dans leur rapport au sujet comme fonction de bord, étant la source de la pulsion et des zones érogènes.⁷¹⁴

Que veut l'Autre ? De cette question naît la demande de l'Amour, une répétition pulsionnelle qui part de la question initiale, de ce que veut l'autre, et se dirige vers l'impossible signification du sujet pour revenir à la demande et aboutir à la castration. Cela tourne autour d'un trou, elle retourne à la même place : celle de S (A), de l'impossible à signifier, un réel irréductible. L'amour s'est fait dans une opération métaphorique parce que la signification et le désir du sujet sont mis dans un mouvement de substitution et que la question sur le désir de l'Autre, qui se présente dans l'amour est le noyau du fantasme. L'amour véhicule la question et la signification du sujet face au désir.

Rappelons ce que Lacan mentionnait lors de la séance du 20 mai 1964, à propos du masochisme féminin :

« Bien sûr que dans la relation sexuelle vont venir se mettre en jeu tous les intervalles du désir. Quelle valeur a pour toi mon désir ? Question éternelle qui se pose dans le dialogue des amants. Mais quant à cette prétendue valeur, par exemple, du masochisme — du masochisme féminin comme on s'exprime — il convient de le mettre dans la parenthèse d'une interrogation sérieuse. C'est qu'elle fait partie de ce dialogue, de ce qu'on peut définir en bien des points comme étant un fantasme masculin.⁷¹⁵»

Pour la femme, la question pour le désir de l'Autre est centrale pour établir un enjeu masochiste, est une façon de répondre à l'énigme du désir. En effet, la métaphore de l'amour pour la femme est certainement une tentative de nommer quelque chose sur l'énigme du propre désir et la place subjective pour l'autre. Avoir une place revient à créer un manque dans l'Autre, mais si cet Autre s'avère n'être pas en manque, alors, la signification ne se réalise pas. Pour cela, les femmes ne visent pas l'objet, mais le désir Phi, elles attendent un signifiant du manque pour établir une signification.

⁷¹⁴ LACAN, Jacques. *Livre XI. Séminaire Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 154

⁷¹⁵ LACAN, Jacques. *Le Séminaire, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Ed. Staferla, Inédit séance du 20 mai 1964

Une femme peut-elle attendre de l'amour que son être sexué soit signifié par la reconnaissance d'un homme ?⁷¹⁶. Ceci est une question cause de ravage pour la femme. Pourquoi ?

Agnès Aflalo explique que « Le ravage doit être entendu comme l'envers de l'amour, comme jouissance du dit amoureux. Il implique toujours une illimitation du symptôme ⁷¹⁷ » Le ravage peut jaillir tant de ne pas le recevoir que pour l'effort en vue de l'avoir.

Lors du séminaire sur *Le Sinthome*, Lacan dit par rapport à l'inexistence du rapport sexuel entre l'homme et la femme :

« Je me suis permis de dire que le *sinthome*, c'est très précisément le sexe auquel je n'appartiens pas, c'est-à-dire *une* femme. Si *une* femme est un *sinthome* pour tout homme, il est tout à fait clair qu'il y a besoin de trouver un *autre nom* pour ce qu'il en est de l'homme pour *une* femme, puisque justement le *sinthome* se caractérise de la *non-équivalence*. On peut dire que l'homme est pour *une* femme tout ce qui vous plaira, à savoir une affliction, un *sinthome*, vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient, un ravage même, mais s'il n'y a pas d'équivalence, vous êtes forcés de spécifier ce qu'il en est du *sinthome*. S'il n'y a pas d'équivalence, c'est la seule chose, c'est le seul réduit où se supporte ce qu'on appelle chez le parlêtre, chez l'être humain, *le rapport sexuel*. ⁷¹⁸»

Lacan dit que l'homme peut être un ravage pour une femme. Cela au sens qu'au-delà du partenaire ou à travers lui, émerge l'héritage de la phase précœdipienne, ce qui était refoulé à l'origine, c'est-à-dire cette part du lien à la mère relatif à une jouissance hors économie phallique qui fait retour dans la relation amoureuse. Il met l'accent sur l'orientation de la femme vers Phi, vers la parole, en tant que manquant du signifiant « La » de ~~La~~ femme. Pour les femmes, le ravage peut trouver tant cause que solution par la parole d'amour. Sophie

⁷¹⁶ Voir point 2.3.4.1 « Tu es ma femme ».

⁷¹⁷ AFLALO, Agnès « homosexualité féminine et ravage » Ornicar <https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

⁷¹⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire, Le Sinthome*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 17 Février 1976

Marret-Maleval affirme que « par la parole d'amour, soit par un usage du Phallus propre à leur conférer un supplément d'être, là où manque précisément un signifiant pour dire La femme.⁷¹⁹ » Pour cela, Lacan dit que « La femme ne peut aimer en l'homme que la façon dont il fait face au savoir dont il (a) — me⁷²⁰ ».

Lacan a accordé à la femme une orientation vers Phi, vers la parole. Pour cela, elle cherche dans l'homme, comment il fait « face au savoir » de ce manque signifiant. Elle peut aimer son savoir-faire avec le Phallus (un signifiant marqué par le manque), avec de la parole ainsi que la façon dont il la fait objet (a). Les deux pour signifier « La » de La femme. De ce fait, la condition érotomaniacale attend de l'Autre des paroles, en commençant par la mère, au risque de produire un ravage en cas de frustration de cette attente. Justement, l'analyse viserait à passer de la frustration ou de l'impuissance vers l'impossible en tant que réel.

Éric Laurent propose une théorie sur la façon dont la femme se fait un être femme, en tant que privée du signifiant de l'être sexué. Cela pourrait être une ontologie féminine. Il explique que l'être ne peut pas se demander, donc elle se fait « Une » femme par le biais de la perte, en se détachant de tout, pour être toute pour un homme. Au nom de l'amour, elle peut donner tout pour se faire un être. Les femmes se fabriqueraient un être en se sacrifiant à on ne sait quel dieu obscur. C'est le même principe du potlatch⁷²¹. C'est ce que Éric Laurent appelle le potlatch amoureux.

En revanche, cela peut virer rapidement au ravage, car s'assumer comme un être fait de perte, pourrait devenir alors comme une perte-déchet, un échec à vouloir donner ce qu'il n'a pas. Selon lui, Lacan se contente à tort de l'idée d'un masochisme féminin qui viendrait expliquer que les femmes tirent leur substance en tant qu'êtres d'un phénomène unique/précis qui est celui de consentir à la douleur. Il précise que Le ravage amoureux, est une hâte pour conclure *sa complétude qui revient finalement à perdre la raison d'être*. Éric Laurent replace le terme « masochisme féminin » par « jouissance de privation », expression empruntée à

⁷¹⁹ Conférence prononcée le 04 décembre 2010 à l'Antenne clinique de Dijon. Texte publié en <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2011/04/THEORIES-DE-LA-CLINIQUE-11.pdf>

⁷²⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit Seance 13 mars 1973

⁷²¹ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être, séance du 20 janvier 1993. » publié en *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, Ed. Navarin-Seuil, 1993.

Lacan issue du séminaire *L'envers de la psychanalyse*. Les femmes recourent à cette jouissance pour se faire un être, pour se faire Toute, au sens phallique du terme, pour un homme. Pour faire cet article « La » qui manque à La femme, elles sont prêtes à sacrifier ce qu'elles ont, leur « avoir » pour se construire leur « être ».

Laurent affirme que le ravage est une forme de faire présent la jouissance Autre. La femme jouit du manque, de la privation, au-delà du fantasme et du Phallus. Le ravage devient une forme de jouissance de ce qui lui a été refusé. C'est une jouissance du silence, du secret, face au rien, à l'abîme. Cette jouissance ne peut être exprimée, verbalisée, mais elle est ressentie par le corps. Cependant, selon lui, cela n'est pas du masochisme pour autant, mais une jouissance de la privation. Le voile du « masochisme féminin », voile en réalité la jouissance du manque à être, du manque de « La » femme.

A partir de ces développements, nous tenterons de répondre à la question de Carina Basualdo de savoir ce qu'une femme peut donner dans le registre du Tout phallique. Nous pourrions répondre qu'elle offre un manque qui permet l'opération métaphorique. Donner un manque n'est pas la même chose que ne rien donner.

3.2.2.3 Le ravage de Sabina Spielrein à l'égard de Jung : un après-coup

Pour illustrer cette notion de ravage telle qu'elle vient d'être définie, nous évoquerons la correspondance entre Sabina Spielrein et Freud, qui nous permet de voir se mettre en place le processus de ravage par suite de l'échec de la métaphore de l'amour, ce qui vaut à Spielrein de ne pas se sentir signifiée, faute d'avoir reçu de Jung ce qui pourrait combler son manque intrinsèque.

Le 30 mai 1909, Spielrein sollicite par écrit une petite entrevue à Freud. Quatre jours plus tard, le 4 juin, Freud, après avoir communiqué avec Jung, qui lui a affirmé « Je suis le mari le plus inoffensif qu'on puisse imaginer.⁷²² », demande à Spielrein quelques précisions sur les raisons de sa demande. Le 8 juin, avant de recevoir une réponse, Freud déclare à Spielrein qu'il peut sans hésiter lui dire sa position quant à l'affaire qui l'intéresse :

⁷²² SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981, p. 117

« Le Dr Jung est mon ami et collaborateur, je crois le connaître par ailleurs et je suis en droit de supposer qu'il serait incapable d'agir avec légèreté ou de façon inélégante. Je répugne à m'ériger en juge dans des affaires qui le touchent de près ; je n'y ai aucune compétence et si j'y étais requis, je ne désobéirais pas à cette antique règle de droit : *auditeur et alterna pas* ».

Freud dit être disposé à entendre les deux parties mais il a par avance la position d'ami de Jung. Il ajoute par ailleurs le conseil d'entreprendre un travail psychanalytique pour l'aider à régler son malheur : « Si je puis me permettre, sur la base de ce que j'ai supposé plus haut, de vous adresser un mot, j'aimerais vous inciter à un examen personnel afin que vous sachiez si les sentiments qui ont survécu à cette relation ne mériteraient pas par exemple d'être refoulés et relégués, dans votre propre psyché s'entend, et sans intervention extérieure, sans faire appel à une tierce personne⁷²³ ». C'est évident qu'il ne sait rien de ce qui se passe et il a juste la version de Jung, avec qui il a une meilleure communication et approche.

Spielrein ne tardera pas à lui adresser sa réponse, le 10 juin, pour lui expliquer en ces termes comment elle a vécu l'affaire et l'embarras subjectif qui l'atteint :

« Cher monsieur le Professeur, vous pensez que je m'adresse à vous afin que vous rétablissiez la paix entre moi et le Dr Jung ? Mais nous n'avons aucune guerre ! Mon plus cher désir est de me séparer de lui à l'amiable. Je suis suffisamment versée dans l'analyse, je me connais assez pour savoir qu'une rêverie à distance serait ce qui me conviendrait le mieux (...) je voudrais me séparer complètement de Dr Jung et suivre mon propre chemin. »

Face à cette réponse, on est en droit de se demander pourquoi elle sollicite Freud, quelles sont ses attentes. Pourquoi cherche-t-elle à le voir si chacun a suivi son chemin et que l'affaire est éteinte ?

⁷²³ SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981, p.119

La suite de sa lettre nous en dit plus : « Mais je ne pourrai le faire lorsque je serai assez libre pour pouvoir l'aimer, lorsque je lui aurai tout pardonné ou lorsque je l'aurai tué. » « Je serais heureuse qu'on me montre qu'il est digne d'amour et que ce n'est pas un coquin⁷²⁴ ».

Loin de vouloir accuser Jung, elle dit avoir tout analysé pendant des mois et le résultat fut : « Je me suis sentie encore plus seule qu'avant, car mon amant ne pouvait être disculpé. Rien qu'à l'idée qu'il pouvait agir comme un propre à rien et qu'il faisait avec moi ses propres armes, j'étais hors de moi. Cela dominait toutes mes pensées et pesait lourdement sur mon esprit ; lorsque je voulais retrouver quelque enthousiasme pour quoi que ce soit, il suffisait d'une expression comme « misérable vaurien » ou « un baiser sans conséquence coûte dix francs », pour qu'aussitôt mon élan se brise.⁷²⁵ »

Elle exprime très clairement le ravage et l'échec de la métaphore : « J'étais dans un complet désarroi. Supporter pareille moquerie de la part d'une personne que l'on a aimée plus que tout au monde pendant quatre ans et demi, auquel l'on a dédié la plus belle part de son âme, à qui l'on a sacrifié sa fierté de jeune fille pour se laisser embrasser. C'était la première et peut-être la dernière fois que cela m'arrivait, car lorsque je commençais mon traitement avec lui, je n'étais encore qu'une enfant.⁷²⁶ »

Elle cherche Freud pour d'abord exprimer son ravage et, le plus important, elle cherche, une raison pour donner sens à la frustration de ne pas recevoir le don que serait la métaphore amoureuse face à son manque en tant que femme. Il n'y a pas eu cette opération signifiante qui donnerait la signification d' « être » de femme. Elle cherche Freud en tant qu'ami de Jung, il l'aime aussi et il pourra comprendre⁷²⁷, dira Spielrein. De cette façon, Freud l'aidera à restituer ce que le ravage a effondré.

⁷²⁴ SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981, p.120

⁷²⁵ SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981, p.121

⁷²⁶ SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981, p.121

⁷²⁷ SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981, p.121

De fait, elle exprime très clairement qu'elle a donné à son ancien amant son être. Selon les mots d'Éric Laurent, elle a donné tout ou sa « fierté de jeune fille » pour parvenir à se faire un être, mais Jung n'a pas répondu à ce besoin. Elle n'a pu ainsi trouver une signification satisfaisant à son être de femme, qu'elle différencie avec l'expression de « jeune fille », ne trouvant à la place comme signification qu'un « misérable vaurien ». En définitive, ce qu'elle cherche chez Freud, c'est de pouvoir exprimer sa frustration et son ravage auprès de quelqu'un qui aime aussi Jung, pour ne pas tomber elle-même dans le néant du manque de signification de son être, mais trouver au contraire, par cet échange avec Freud, une signification dans le fait d'avoir donné tout son plus pur amour à Jung.

Si nous réinterrogeons et réinterprétons le « masochisme féminin » à partir de l'observation de la position de la femme à l'égard de l'homme, tel que les pionnières de la psychanalyse avaient attribué à la femme une position d'objet, ou une passivité, nous pouvons en déduire qu'il s'agit finalement d'une atteinte de signification du sujet féminin de « La » femme.

Si l'on reprend en revanche ce « masochisme féminin » en tant que fantasme de l'homme, nous voyons dans quelle position celui-ci la place pour lui permettre d'accéder à être Une femme, « sa » femme, et ce, de tout son être. En ce sens, elle est à la place d'un manque de signifiant, dans une situation de demande lui permettant de réaliser la métaphore de l'amour, au risque cependant de tomber dans le rien si le manque n'est pas considéré pour effectuer la métaphore signifiante, malgré tous ses efforts et sacrifices. Cette opération lui permet de contourner son propre manque. L'amour pose un voile sur la castration ou, comme dit Basualdo, « l'amour c'est pour supporter le ravage du *Tout* phallique ».

3.2.2.4 Angoisse et ravage face à l'attente inaccomplie : Contribution d'Annie Reich

Nous pourrions voir ce principe dans les cas que présente Annie Reich. Dans sa *Contribution à la psychanalyse de l'extrême soumission chez les femmes*, elle s'interroge sur la jouissance sexuelle que peut exprimer une femme qui tient un rapport masochiste avec un homme. Pour elle, le lien masochiste n'est pas une condition d'amour, contrairement à ce que propose Hélène Deutsch, mais le prix payé par une femme qui veut la communion et la fusion complète avec son aimant.

Nous pouvons y voir comment une femme perd ses repères pour accomplir la métaphore de l'amour. Elle devient le manque du partenaire afin d'être son objet aimé. Cependant, la pantomime de souffrance peut alors se confondre avec cette opération qui vise la métaphore de l'amour.

Annie Reich développe le rapport de l'angoisse chez la femme dans son article sur « Une contribution à la psychanalyse de l'extrême soumission chez les femmes⁷²⁸ ». Elle écrit une observation clinique des femmes qui prennent une position passive dans des relations amoureuses de souffrance.

Elle questionne la soumission chez des femmes masochistes et part du fait que les humiliations et la souffrance constante font partie de la vie amoureuse et que cela ne suffit pas pour déclarer l'existence d'un masochisme chez les femmes. Elle essaiera de localiser l'enjeu masochiste ailleurs de cette normalisation de la souffrance dans le jeu amoureux.

Pour ce faire, elle analyse le témoignage de trois femmes, qui lui permet d'observer une dépendance à l'égard de son compagnon et une surévaluation du rapport sexuel. Elles ont une grande appréciation des rapports sexuels. Elles les vivent comme une expérience presque mystique, à la fois de fusion et de résignation de leur propre narcissisme. Ce sentiment de ravissement mystique, aussi intense et exacerbé, était un mystère pour Annie Reich qui ne parvenait pas à l'expliquer simplement par le fait du plaisir orgasmique. Elle avait bien repéré la jouissance Autre et a essayé de la saisir.

Elle observe que ces rapports se déroulent pourtant sur un fond d'anxiété et d'angoisse causées par l'abandon ou le rejet de ces hommes quand ils en font des femmes dépendantes et soumises. L'extase est vécue en lien avec sa contrepartie, l'anxiété et le sentiment d'impotence ressentis lorsqu'elle est séparée de son objet d'amour. Elles trouvent « le vide » quand elles sont séparées de cet homme.

Reich évoque ainsi le cas de Susan, jeune femme de vingt-neuf ans, dont neuf vécus dans une relation de soumission avec un homme très « narcissiste ». Elle ne vivait que pour lui qui était comme sa boussole, organisant toute son existence, le suivant partout, et était ravie chaque fois qu'elle dormait avec son amant. Selon ses mots : « Nous sommes une personne, lui est moi et moi, je suis lui ». Susan décrit les moments vécus sans lui comme équivalant à

⁷²⁸ « A Contribution to the Psycho-Analysis of Extreme Submissiveness in Women », publié en *Psychoanalytic Quarterly* 9 (1940), consulté dans la revue numérique de psychanalyse : Collection DIVA Numéro 17 — Abril del año 2000 http://www.silviaelenatendlarz.com/Coleccion-Diva/Fasciculos/Fasciculos_17.pdf

être dans un trou. Seule, tous les autres hommes étaient morts à ses yeux, elle ne pouvait rien faire, son estime de soi étant anéantie, comme si tout son *propre* narcissisme se fondait dans cet homme.

De la même façon, Mary, une femme de trente ans, mariée avec un homme narcissique qui la maltraitait et sortait avec d'autres femmes, était malgré tout profondément unie à lui et d'une façon très soumise, supportait toutes ses insultes et brutalités juste pour pouvoir éprouver la joie d'être avec lui. En décrivant son expérience des rapports sexuels avec cet homme, elle dit : « Les barrières entre lui et moi n'existent plus, je ressens ce qu'il sent et je pense ce qu'il pense, nous sommes une personne, le seul désir que j'ai, c'est de mourir et disparaître en ce précis moment » (lors du coït). Mary décrit se sentir perturbée elle aussi, énervée, lorsqu'elle est loin de lui. Le vide et la solitude sont de nouveau évoqués comme la marque de l'absence de celui qui pourtant l'humilie et la fait tant souffrir. Ce sont aussi des façons de décrire la jouissance Autre.

Annie Reich observe que ces femmes faisaient le fantasme de posséder le Phallus au moment du coït. Mais en même temps, cette attribution du Phallus à l'homme signifie pour elles qu'elles sont incapables d'achever une action, qu'elles ont besoin de l'homme pour réussir ces actes quotidiens. C'est-à-dire qu'elles attribuaient le Phallus à ces hommes. Ici nous repérons qu'il ne s'agit pas de Phi comme signifiant, mais de -phi, de l'organe, du représentant imaginaire.

Susan notamment, se montre compulsive dans son travail, sentant qu'elle ne peut trouver un cahier adéquat, rédiger ses notes scientifiques ou qu'elle ne pouvait les ordonner de manière appropriée. Elle avait commencé à étudier la philosophie, sans poursuivre, considérant que c'était trop difficile, avant de connaître cet homme avec lequel elle avait le sentiment de pouvoir comprendre cette discipline. Son incomplétude primordiale faisait qu'elle ne pouvait arriver à la perfection par ses propres moyens, mais uniquement grâce à l'union avec un homme dans le coït. Il s'agissait du pénis, remarque Annie Reich, en relevant **l'incidence du phallus imaginaire.**

Mary, de son côté, a trouvé une satisfaction substitutive, elle aussi. Elle décrivait son homme comme étant lui-même « un grand pénis » : « Il est grand, mince, vigoureux et fort, son corps est comme un grand pénis ! » Ces femmes avaient pour point commun le fantasme selon lequel elles arriveraient à avoir un pénis durant le coït et à le conserver par la suite.

Par ailleurs, Annie Reich identifie un autre aspect des relations amoureuses décrites par ces femmes : l'alternance entre les maltraitances subies et les rapports sexuels constituent pour elles une dynamique de récupération de la jouissance, qui s'articule en deux phases : plus grand est le ravage dû à la maltraitance ou à la séparation, plus les retrouvailles seront cause de ravissement. Et parallèlement, plus elles souffrent de la séparation et du mépris, plus l'acte sexuel sera satisfaisant et intense. En d'autres termes, ce qui est détruit dans un premier temps est réparé dans un second temps.

Ainsi, à la suite de ce que l'on vient de voir, il apparaît que le fantasme masochiste est le suivant : une femme doit d'abord être endommagée par l'homme, subir une castration symbolique, avant ou afin d'être enfin aimée. Ces deux expériences contradictoires représentent la castration et la restitution du pénis, la mort et la résurrection.

D'ailleurs, Reich observe chez ces femmes une passivité qui va au-delà du terrain de la sexualité : Susan est arrivée en consultation en raison de son incapacité à faire quelque chose pour elle-même. Tout se passait pour elle comme si elle exprimait le fait qu'en l'absence de pénis, elle ne pouvait rien faire par elle-même, semblant vouloir dire ainsi : « Je n'ai pas de pénis, je ne peux rien faire, tu dois me donner quelque chose pour moi ».

De toute évidence, nous avons affaire dans ces deux cas à un enjeu phallique. Ces deux cas mettent en évidence un enjeu phallique. Mais, dans un troisième cas que nous présente Annie Reich, celui de Francis, ses problèmes commencent pourtant avant la phase phallique, le contenu inconscient de cette dynamique étant ici fondé dans l'angoisse de séparation avec la mère.

Cette jeune femme de trente ans avait en effet perdu sa mère à l'âge de quatre ans, passant un an en famille d'accueil avant que son père et sa belle-mère ne la récupèrent. Très attachée à sa « nouvelle mère », elle sollicitait beaucoup de son temps. Devenue adulte, elle s'aperçut qu'elle se vouait de façon masochiste à combler le désir de l'homme dans un désir de complétude extatique qui n'était autre qu'une continuation de la demande à la mère, une façon de fusionner avec elle.

Les expériences de Mary et Francis montrent que l'orgasme représente la fusion avec la mère. Reich considère que les rapports sexuels sont une solution à l'angoisse de séparation et qu'ils représentent une fusion avec la mère. Elle interprète la peur de la mort comme un désir inconscient d'agression refoulée vers la mère ; une agression qui resurgira sur elle-même sous forme de masochisme.

Mary avoue être jalouse de son mari et haïr de nier sa grandeur, son pénis qu'elle rêvait de lui arracher. Reich y voit une surévaluation de l'homme afin de neutraliser toute agressivité, anxiété et pulsion cannibale. La lutte pour maintenir l'équilibre avec l'objet est une lutte continue dans ces relations.

Reich souligne la valeur du *Penisneid* chez ces femmes, associant à cette envie du pénis jalousie et agressivité contre l'homme et montre par ailleurs la dimension de la demande. D'un côté, ces femmes demandent à l'Autre de la complétude, un don comme substitut de la dimension imaginaire du phallus, du fait que le pénis est mis en jeu dans une dialectique de la demande d'amour. D'un autre côté, elles s'évertuent à accomplir les désirs de l'homme pour satisfaire sa demande autant que la leur propre. Cette dichotomie localise l'enjeu dans la dialectique de l'amour qui passe par la demande. « L'amour, c'est donner ce que l'on n'a pas » dit Lacan.

Pour conclure, Annie Reich explique la soumission masochiste des femmes comme une façon de résoudre les conflits de séparation avec l'objet. La femme masochiste ressent une ambivalence à l'égard de l'homme, en demande face à lui, mais faisant montre d'une paradoxale agressivité à son égard afin d'avoir le phallus imaginaire, objet de la demande. Reich fait une comparaison avec la solution de la femme-Phallus, proposée par Fenichel, qui propose cette solution comme un arrangement plus stable en s'identifiant à l'organe de l'objet désiré. De cette façon, étant elle-même le Phallus, elle ne l'attend pas de l'autre avec ambivalence. Notons que Reich développe son idée de la dimension phallique dans le registre signifiant, ce qui représente une grande avancée dans le développement du concept du Phallus qui avait été traité jusque-là comme un organe. Reich suit Freud dans le principe du *Penisneid* ou l'envie de pénis chez la femme, en situant le Phallus au niveau du don et en l'incluant dans la dialectique amoureuse.

Les travaux d'Annie Reich et de Joan Rivière nous montrent qu'il existe un enjeu de l'angoisse chez les femmes dans la dialectique amoureuse telle que nous venons de la décrire. De fait, le ravage entre les sexes est accompagné de l'angoisse. Dans les cas étudiés par les deux psychanalystes, la question centrale est : pourquoi les femmes cherchent-elles un homme pour « calmer » leur angoisse ?

D'un côté, les recherches d'Annie Reich sur les femmes soumises qui surestiment l'objet phallique et les rapports sexuels, nous apprennent que ces rencontres amoureuses se

déroulent toujours sous un fond d'angoisse. Elle interprète la jouissance sexuelle recherchée par ses patientes comme une solution à l'angoisse de la séparation, contrairement à Lacan qui adopte une thèse à l'exact opposé : l'angoisse ne serait pas causée par la séparation de l'objet, mais bien par sa présence. Lacan reprend la démonstration de Freud du fort-Da pour indiquer que si l'enfant jette la bobine, ce n'est pas pour maîtriser sa disparition, mais pour faire disparaître le comblement total, qui est la véritable source d'angoisse. Il ne s'agirait donc pas selon lui de séparation, mais de comblement et la question centrale serait alors le point de rupture, de la castration.

De l'autre côté, comme nous l'avons vu précédemment, Joan Rivière expliquait que la féminité est une mascarade, à partir du cas d'une femme qui, après avoir connu le succès au travail, cherchait un homme plus âgé qu'elle par crainte d'une « castration rétorsive ». De cette façon, elle se présentait comme une femme passive pour dissimuler sa masculinité obtenue de la jouissance phallique appropriée grâce à son succès. De cette façon, elle évitait l'angoisse de la castration et les représailles.⁷²⁹

Entre ces deux thèses qui s'opposent, comment définir le véritable enjeu de l'angoisse qui hante ces femmes à la recherche d'un homme ? Est-ce la présence, comme l'affirme Lacan, ou bien l'absence argumentée par Reich ? En outre, quel rapport cette angoisse entretient-elle avec le masochisme féminin ? Est-elle la résultante du désir impérieux de ces femmes et de tous leurs efforts et sacrifices consentis par conséquent pour avoir (et conserver) un homme à tout prix ?

Lors de la séance du 20 mars 1963 du séminaire sur l'Angoisse, Lacan fait mention du masochisme féminin pour expliquer l'articulation entre l'angoisse et la mascarade féminine.

« Dans ce fantasme (celui du masochisme féminin) c'est par procuration et en rapport avec cette structure imaginée chez la femme que l'homme fait se soutenir sa jouissance de quelque chose qui est sa propre angoisse, ce qui recouvre, pour l'homme, l'objet et la condition du désir. La jouissance dépend de cette question. Or le

⁷²⁹ RIVIERE, Joan « La féminité en tant que mascarade » publié en « Féminité mascarade, études psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon », France, Edition du Seuil, 1994, p 203

désir, lui, ne fait que couvrir l'angoisse. Vous voyez donc la marge qui lui reste à parcourir pour être à portée de la jouissance.⁷³⁰ »

Lacan poursuit en soutenant qu'en principe, *le masochisme féminin est un fantasme masculin* : une femme masochiste est en effet perçue comme étant une femme marquée par l'angoisse, signe de castration qui stimule le désir de l'homme, chez qui l'objet du désir doit passer par la négation et viser une femme « masochiste » qui se prête à être son objet de récupération de la jouissance.

Chez la femme, ce qui provoque l'angoisse est pourtant tout autre, indique Lacan :

« Pour la femme, le désir de l'Autre est le moyen pour que sa jouissance ait un objet, si je puis dire, convenable ! Son angoisse n'est que devant le désir de l'Autre dont elle ne sait pas bien, en fin de compte, ce qu'il couvre.

Et pour aller plus loin dans mes formules, je dirais que, de ce fait : dans le règne de l'homme, il y a toujours la présence de quelque imposture, dans celle de la femme, c'est comme nous l'avons déjà dit en son temps — rappelez-vous l'article de Joan Rivière — si quelque chose y correspond, c'est *la mascarade*, mais c'est tout à fait autre chose.⁷³¹ »

Lacan dit que la réalisation du désir de l'homme n'est atteinte qu'au prix de la castration. Pour désirer, son objet doit être recouvert par l'angoisse de castration. Le nœud entre le désir et la castration est serré chez l'homme, la jouissance que lui procure son fantasme couvre sa propre angoisse, tandis que chez la femme, cette angoisse est une stratégie pour que sa jouissance ait un objet convenable pour elle, comme dit Lacan, car la jouissance sexuelle facilite à la femme un objet, de même que son angoisse, lui offre un objet convenable.

Il apparaît finalement que la problématique de l'angoisse ne se pose pas en termes de présence ou d'absence dans ce cas. Ce qui provoque l'angoisse est en réalité la question du

⁷³⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

⁷³¹ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

questionnement sur le désir de l'Autre (Che vuoi ?), « le rapport essentiel de l'angoisse au désir de l'Autre » : « Que me veut-il/elle ?⁷³² » En fait, Lacan met l'accent sur cette question pour expliquer le l'enjeu d'un supposé masochisme féminin. :

« Bien sûr que dans la relation sexuelle, vont venir se mettre en jeu tous les intervalles du désir. Quelle valeur a pour toi, mon désir ? Ceci est la *question éternelle* qui se pose dans le dialogue des amants. Mais quant à cette prétendue valeur, par exemple, du *masochisme* — du *masochisme féminin* comme on s'exprime — il convient de le mettre dans la parenthèse d'une interrogation sérieuse. C'est qu'elle fait partie de ce dialogue, de ce qu'on peut définir en bien des points comme étant un fantasme masculin. »⁷³³

C'est-à-dire que la jouissance de l'Autre est cherchée pour réduire son angoisse face à l'énigme de son désir. Ces femmes se prêtent à être l'objet de jouissance de l'homme pour avoir un objet de jouissance et d'angoisse repérable, ainsi qu'un objet du désir. Cependant, par ce biais, elles risquent de se perdre dans le désir de l'autre et de s'aliéner en tant que son objet de jouissance. L'angoisse féminine n'est pas une angoisse de séparation, mais une angoisse de savoir du désir de l'Autre pour définir son propre désir.

En ce sens, Lacan ajoute que le mécanisme du masochisme féminin est associé à son occultation dans la jouissance de l'Autre :

« Vous verrez que le masochisme féminin prend un tout autre sens, assez ironique, si ce rapport d'occultation chez l'Autre de la jouissance, en apparence alléguée de l'autre, d'occultation par cette jouissance de l'autre, d'une angoisse qu'il s'agit incontestablement d'éveiller. Ceci donne au masochisme féminin une autre portée qui ne s'attrape qu'à bien saisir d'abord ce qu'il faut poser en principe, c'est à savoir que c'est un fantasme masculin.⁷³⁴ »

⁷³² LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

⁷³³ LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance 20 mai 1964

⁷³⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

Comme la femme n'est pas concernée réellement par la menace de castration, l'objet de son angoisse reste un peu indéterminé. N'étant pas liée à la castration proprement dite, elle s'aliène au désir de l'Autre et à son signifiant, tel que nous l'avons vu précédemment, son angoisse s'éveille face à l'énigme du désir de l'Autre, car la perte de son amour atteint sa castration et parce qu'elle s'aliène aux signifiants du désir masculin pour édifier sa mascarade ; cependant, celle-ci est aussi une source d'angoisse, telle que Lacan l'explique :

« Évidemment, c'est angoissant à l'occasion. Pourquoi ? Parce que c'est laisser *voir*... et je vous prie au passage de remarquer la distinction **de cette dimension du *laisser voir* par rapport au couple voyeurisme-exhibitionnisme, il n'y a pas que le *montrer* et le *voir*, il y a le *laisser voir*. Pour la femme, dont tout au plus le danger vient de la mascarade ce qu'il y a à laisser voir, c'est *ce qu'il y a*... bien sûr, s'il n'y a pas grand-chose, c'est angoissant, mais c'est toujours *ce qu'il y a*, au lieu que laisser voir son désir pour l'homme, c'est essentiellement laisser voir ce qu'il n'y a pas**. Ainsi, voyez-vous, ne croyez pas pour autant que cette situation, dont la démonstration peut vous sembler assez complexe, soit tellement à prendre pour désespérée. Si, assurément, elle ne vous représente pas ça comme facile, pourriez-vous en ignorer **l'accès pour l'homme à la jouissance.** ⁷³⁵ »

Contrairement à Freud, qui conceptualise le voile féminin pour cacher la castration⁷³⁶, Lacan dit que la mascarade de la femme ne sert pas à cacher, mais plutôt à montrer le réel qu'elle accueille pour susciter le désir de l'homme. Elle enferme un réel causé par le manque d'objet du désir. S'il n'y a pas de manque, on trouve le réel et une possible source d'angoisse.

Ce rien rend la femme « plus réelle », comme dit Lacan :

« La femme, dans l'ensemble, est beaucoup plus *réelle* et beaucoup plus *vraie* en ceci qu'elle sait ce que vaut l'aune de ce à quoi elle a affaire dans le désir qu'elle en passe par là avec une fort grande tranquillité, qu'elle a, si je puis dire, un certain mépris de

⁷³⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

⁷³⁶ Nous avons expliqué dans le chapitre **2.1.6.1 Principes Freudiens de la mascarade**

sa méprise, luxe que l'homme ne peut s'offrir : il ne peut pas mépriser la méprise du désir, parce que c'est sa qualité d'homme de laisser voir son désir pour la femme. ⁷³⁷»

En définitive, l'angoisse de la femme, comme celui de tout sujet, surgit du questionnement sur le désir de l'Autre. Cette angoisse éveille désir et jouissance sexuelle chez l'homme, tandis que pour la femme, cette jouissance sexuelle masculine est un moyen pour que sa propre jouissance ait un objet convenable et une façon aussi de saisir autant que d'apaiser et de circonscrire sa propre angoisse. Les cas que décrivent Reich et Rivière montrent que ces femmes cherchent la jouissance sexuelle afin de parvenir à traiter leur propre angoisse face au désir de l'Autre et que la mascarade inclut cette angoisse et traite avec elle.

Tel que Spielrein le décrit dans son journal, le ravage subi de son amour pour Jung, la faisait se poser la question sur son désir « Que veut l'autre ? ». De même, ce qu'Annie Reich décrit comme l'angoisse de séparation de l'objet pourrait être aussi l'angoisse face au désir de l'Autre, l'aimé devenu un mur à déchiffrer, autant que l'angoisse qu'elle-même contourne dans son manque à être, ce manque qui n'arrive pas à faire métaphore et qui revient comme déchet, comme une question pour le désir de l'Autre.

Ce réel contourné par la mascarade féminine et qui est en jeu entre les sexes, est cause du ravage s'il n'arrive pas à être saisi, à être signifié ou à avoir une place dans la métaphore de l'amour. Cependant, avoir une place précise n'en est pas moins cause de ravage pour autant, comme nous le verrons par la suite, se retrouver cantonné à une place inamovible et idéale peut s'avérer avoir aussi des effets ravageurs dans le jeu amoureux entre les sexes.

En effet, la mascarade, tout comme l'idée d'une femme masochiste, vient à voiler un réel générateur des ravages chez la femme. Pour un homme, ce voile cache la question du désir véritable de la femme et pour une femme, il voile une angoisse, un réel. L'élaboration de la figure de « La » femme masochiste comme voile a comme effet la coalescence de la place d'objet du désir et celle d'un Autre puissant et complet. Ce qui est également source de ravage.

⁷³⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mars 1963

3.2.3 Les conséquences ravageuses du soutien de l'idéal de « La » femme

Le ravage pointe la faille et le manque que le « masochisme féminin » vient à voiler. Pour faire une femme, il y a des essais qui amènent au ravage. Ces formes dévastatrices peuvent être vues comme des formes de masochisme, telles que le sacrifice ou la perte. Ce sont des initiatives qui, vues depuis la perspective phallique, n'ont pas de sens, car le manque est quantifié comme pure perte.

Premièrement, nous verrons de quelle manière la femme fait coalescence entre (a) et A. Deuxièmement, nous analyserons la notion de sacrifice qui semble être l'acte féminin permettant de se réaliser en tant que femme. Troisièmement, nous développerons l'idée selon laquelle il faudrait être la barre pour aller au-delà du Phallus. Enfin, quatrièmement, nous nous focaliserons sur le ravage entre le *Tout* et le *Pas-tout*.

3.2.3.1 L'heure de vérité : la coalescence entre (a) et A

Lacan détermine que le manque du signifiant du sexe féminin ou de La femme est un fait de structure chez la femme et que cet enjeu, comme celui du Phallus, fait lien entre les deux sexes. Une de ses manifestations est l'idéalisation de la femme par la figure de La Dame. Depuis l'époque de l'amour courtois, l'idéalisation consiste à la situer comme une femme exception. De cette façon, elle permet d'établir un rapport singulier au Phallus.

Lacan explique que « *La Dame*, l'objet d'amour qui s'est substitué à l'enfant, puis *le pénis symbolique*, c'est-à-dire ce qui est dans l'amour à son point le plus élaboré, ce qui est *au-delà* du sujet aimé. Ce qui dans l'amour est aimé, c'est ce qui est *au-delà* du sujet, c'est littéralement *ce qu'il n'a pas*, c'est en tant précisément que *La Dame n'a pas le pénis symbolique*, mais elle a tout pour l'avoir, car elle est *l'objet élu* de toutes les adorations pour le sujet, qu'elle est aimée.⁷³⁸ » Autrement dit, La femme présentifie le Phallus symbolique en tant qu'elle se pose au-delà. Elle se localise comme une exception qui n'est pas affectée par la castration. L'homme s'acharne sur le Phallus qu'il croit avoir avec une femme idéalisée qu'il

⁷³⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire La relation d'objet*, Ed. Staferla, Inédit, séance 16 janvier 1957

met sur un piédestal en position phallique. Pour certains, cette place opère comme fonction symbolique d'exception logique, comme un Nom du père.

D'ailleurs, la sublimation de la dame est une façon de suppléer à l'inexistence du rapport sexuel, un supplément de la loi sexuelle de la fonction phallique où le désir et la jouissance fondent la relation à deux. La femme Autre est alors un objet (a) dont la fonction est celle de réintégrer sa divinité et de s'insérer dans la fonction phallique comme un « plus de jouir »⁷³⁹. En ce sens, elle fait fonction du symptôme pour un homme.

Du côté des femmes, cette figure idéale d'exception a des effets divers. Lacan dit que la femme se prête à ce que « le fantasme de l'homme en elle trouve son heure de vérité » et que « c'est là tout hasard de se préparer pour que le fantasme de l'homme en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être *pas-toute*, *pas-toute* à se dire en tout cas.⁷⁴⁰ »

De quelle vérité parle-t-il ?

La question sur la vérité s'est transformée durant l'enseignement de Lacan. Hervé Castanet situe trois moments pour arriver à ce à quoi Lacan fait référence dans *Télévision*.

Le premier moment serait en 1955, quand la vérité est présentée comme : « La chose freudienne », entendue comme une valorisation poétique ou dramatique de la vérité. Ensuite, en 1967, Lacan faisait de la vérité la rencontre du sujet avec l'horreur de la castration, la rencontre avec le *tuché*, le traumatisme sexuel où se dénote l'incompatibilité du sexuel et du signifiant. Le sujet fait face à l'horreur de la castration de l'Autre, il s'agit de la vérité du champ de l'Autre où le sujet est né avec le surgissement du signifiant. C'est-à-dire, S (A).

Finalement, dans les années soixante-dix, la vérité ne peut être que *mi-dite*⁷⁴¹. Le discours touche le réel. Non sous la forme de l'inassimilable, mais de l'impossibilité du partage entre les dits et le dire. Les dits s'énoncent au registre de la parole, mais le dire ne

⁷³⁹ CHABOUDEZ, Gisele. *Féminité singulière*, Toulouse, Ed. Erès 2020.

⁷⁴⁰ LACAN, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p.12

⁷⁴¹ LACAN, Jacques « L'étourdit » publié en *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001. p. 454.

peut être dit, aucune parole, dans ses dits, ne peut produire l'exhaustion — il *ex-siste* au dit. Le dire est mis en position de cause des dits — il a une valence de réel.⁷⁴² Ce réel interrompt pour mettre en évidence la malédiction du sexe.

Donc, quand Lacan dit que le fantasme de l'homme trouve dans la femme son heure de vérité, il s'agit d'une rencontre avec le réel au point où le sexuel et le signifiant sont dénués. Le symbolique est inassimilable mais il parle. « Ainsi l'homme dans son rapport à une femme oscille entre « leurre de vérité » et son « heure de vérité ». Le leurre de vérité, lorsque parfois il trouve en elle un objet complémentaire de sa castration, soit la garantie du semblant phallique⁷⁴³ » et l'heure de vérité, quand la jouissance sexuelle, le semblant et la signification phallique sont remises en question.

Du côté de la femme, donc, elle veut se maintenir dans la coalescence de l'objet (a) et la place d'A, elle vise à être « La » femme et la vérité. Cependant, elle se trouve dans une impasse. Esthela Solano explique cette impasse logique de l'amour où la femme s'embrouille autant que l'homme. Elle explique que si, du côté mâle l'objet petit (a) se substitue au partenaire manquant, alors le fantasme de l'homme fait venir à l'être La femme qui n'existe pas. Elle affirme que précisément par la question de Freud, sur ce que veut la femme, que l'Autre reste dans la théorie freudienne un problème. Lacan, en revanche, dégage et situe cette impasse freudienne autrement, du fait que l'objet cause du désir se substitue à l'Autre en lui donnant un support. De cette façon, se produit la coalescence de l'Autre et de l'objet. À partir du moment où la femme se prête à ce que « le fantasme de « L'homme » trouve en elle son heure de vérité⁷⁴⁴ », l'affaire doit passer par la voie du désir de l'homme.

En conséquence, en venant à la place de l'objet cause du désir pour accéder au Phallus, elle risque de choir dans le *désêtre* dans l'instant d'après, dès que le mirage sera consommé. Cela la désole, bien plus, la ravage.⁷⁴⁵

De cette façon, en l'idéalisant, « l'altérité du sexe se dénature de cette aliénation. L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cette Autre pour elle-même, comme

⁷⁴² CASTANET, Hervé. « Inconscient et réel : une scansion lacanienne », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 78, no. 2, 2008, pp. 77-82.

⁷⁴³ VYBIRAL, Cyril « Retour sur ce qui fait l'homme », in *Revue Tupeuxsavoir* [en ligne], publié le 10 avril 2020.

⁷⁴⁴ LACAN, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p.12

⁷⁴⁵ SOLANO-SUAREZ, Esthela. « Lacan, les femmes », *La Cause freudienne*, vol. 79, no. 3, 2011, pp. 272-277.

elle l'est pour lui. » « Tout peut être mis au compte de la femme pour autant que dans la dialectique phallogocentrique elle représente l'Autre absolu. »⁷⁴⁶

Autrement dit, si une femme veut tenir la place de l'Autre, comme « La dame », à la façon de l'amour courtois, elle doit s'aliéner à celui qui la chante et la détermine. L'homme reste maître pour déterminer les valeurs de son fantasme. Pour une femme, l'aliénation aux signifiants de l'homme est captivée par la demande d'amour. La jouissance est utilisée à cette fin, une femme se prête au fantasme de l'homme, mais vise son intérêt pour le désir de l'Autre, sa tentative de faire exister l'Autre de l'Autre, l'Autre de la jouissance. Cela pourrait donner la place de maître et lui octroyer un pouvoir sur elle, ainsi que sa place subjective se bascule entre l'objet du désir et du déchet. La chute et le ravalement sont déjà au rendez-vous.

Par rapport au masochisme féminin, Lacan affirme :

« J'énonce que le masochisme féminin est, au dernier terme, le profil de la jouissance réservée à qui entrerait dans le monde de l'Autre, en tant que cet Autre serait l'Autre féminin, c'est-à-dire la Vérité. Or la femme si l'on peut en parler, la femme qu'on essayait hier soir de mettre en suspens dans une typique essence qui serait celle de la féminité, entreprise fragile. La femme, disons pour autant que comme Freud le développe et l'énonce, un départ distinct de l'homme dans ce jeu qui s'engage, où il s'agit de son désir. La femme n'est pas plus dans ce monde que l'homme.⁷⁴⁷ »

Le masochisme féminin serait alors, une solution trouvée par une femme pour se soutenir comme exception, comme vérité. L'intérêt de faire un semblant masochiste trouve son ressort inconscient dans l'intérêt inconscient pour susciter le désir du fantasme masculin et avoir son heure de vérité.

En effet, cette solution est ravageante pour les femmes. Elles sont face à une place imposée par « la fiction mâle », une sorte de choix obligé. La femme est invitée à participer tout le temps au Tout phallique, soit comme objet, soit comme Autre, soit comme les deux.

⁷⁴⁶ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » publié en *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

⁷⁴⁷ LACAN, Jacques. *Séminaire L'objet de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, leçon du 9 février 1966

Ce sont les disponibilités si le registre du « *pas-tout* » entre un homme et une femme n'est pas frayé.

Face à cette situation, Carina Basualdo évoque l'amour pour supporter le ravage du *Tout* : « Les femmes, il est vrai, sont particulièrement inclinées à être des pratiquantes de l'amour. En tout cas, elles ne cessent d'y faire appel, peut-être pour mieux supporter les ravages que produit sur elles — seulement sur elles ? — l'appel social, régi par “la fiction mâle”, à participer tout le temps au *Tout phallique*. »⁷⁴⁸

Elle se situe à l'envers du ravage amoureux. Ce n'est pas l'amour et l'impossibilité du rapport sexuel qui fait ravage. Au contraire, l'amour est employé ici comme une suppléance, pour voiler les ravages du *Tout phallique* et de la « fiction mâle » auxquels les femmes sont en partie inscrites.

Certains théoriciens ont postulé diverses stratégies des femmes pour occuper cette place et leurs effets sur la jouissance, notamment, sur la jouissance Autre. Poursuivons en présentant quelques stratégies supposées des femmes pour atteindre l'inscription de « *La* » femme et être vues comme des masochistes pour le haut prix à payer.

3.2.3.2 Le sacrifice : l'acte féminin pour se réaliser comme « *La* » femme

Clotilde Leguil développe comment les femmes visent « *La* » femme à partir d'un acte féminin : « L'acte guerrier d'une femme est un acte adressé à un homme pour faire resurgir « *La* » femme qui a manqué de disparaître »⁷⁴⁹

Elle propose comme exemple l'analyse du film de Woody Allen, *Blue Jasmine*. C'est l'histoire d'une femme qui est l'épouse d'un homme d'affaires riche, mais escroc. Quand elle apprend qu'il la trompe avec une femme plus jeune et qu'il lui demande de divorcer pour rester avec cette femme, la vie de *Blue Jasmine* bascule. Sur le mode de Médée, elle est désespérée et affolée, elle pose un acte pour effacer tout trait phallique que son époux puisse lui donner, même si c'est à son propre détriment. Elle appelle la police pour dénoncer son

⁷⁴⁸ BASUALDO, Carina. *Sujet d'amour*. « On la dit femme, on la difamme », *Revue du MAUSS*, vol. 39, no. 1, 2012, pp. 245-259.

⁷⁴⁹ LEGUIL, Clotilde. *Subversion lacanienne des théories de genre*. Paris, Edition Michele, Pag 63

mari, en sachant que tous ses biens seront saisis et que tous les deux risqueront la prison. Ce n'est pas important pour elle. Elle reste seule avec son acte.

Par cet acte, nous explique Clotilde Leguil, Jasmine est juste une femme qui explore les frontières, pas loin de la folie certainement, mais qui la fait exister avec une arme qui lui est propre, loin de la nature et de la culture. Ainsi, c'est sous le même angle de la perte et du sacrifice que Madeleine, la femme d'André Gide, après avoir été trahie par son homme, brûle ce qu'elle a de plus précieux : les lettres d'amour qu'il lui avait écrites année après année.⁷⁵⁰

De même, on trouve l'acte paradigmatique chez Médée, une femme qui sacrifie ses enfants comme porteurs de l'insigne phallique de son époux pour creuser en Jason, l'époux et le père qui l'a trahie, un trou qui à jamais ne pourra se refermer.

Colette Soler trouve aussi que l'acte féminin vise l'au-delà du Phallus : « Dans cet au-delà du Phallus que stigmatise Lacan, la femme s'émancipe dans la différence sexuelle, *existe* à proprement parler dans l'absolu, sans référent préalable »⁷⁵¹

L'acte féminin sacrifie ce qu'elle a de plus précieux pour creuser un trou dans le désir, pour ouvrir une béance dans l'être de l'autre. Dans ces actes, s'imprime la marque de La femme, qui en tant que supplémentaire, ne nie pas le phallique, plutôt s'en sert-elle autrement. Les sacrifices, les actes de privation sont soutenus par l'éthique de La femme, l'éthique d'une loi précise.

Elle trouve comme exemple la protagoniste de *Partage de midi*, de Paul Claudel. Ysé rejette le recours phallique pour faire face à l'abîme de S (A/) elle choisit d'effacer la marque même du manque, pour s'élever au rang de femme, conséquence de l'exploration d'une région sans marque au-delà des frontières phalliques et trahissant tous les objets qui répondent au manque qu'inscrit la fonction phallique, au profit de l'abîme⁷⁵². Dans cet acte, une sorte d'ascèse de la privation par excellence, la jouissance féminine, elle laisse le trait de

⁷⁵⁰ LACAN, Jacques. « La jeunesse de Guide » publié en *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 761

⁷⁵¹ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 96

⁷⁵² SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003

néantisation, quasi sacrificielle, opérer comme la marque propre qui désigne le seuil, la frontière, entre le tout phallique et le *pas-tout*, Autre absolu⁷⁵³.

Ces figures féminines littéraires, imaginées par des hommes, font valoir la face de Dieu, car de la soustraction du vide ressort la fonction et la logique de l’Au-moins-un, dans une approche du réel au Dieu. **Cependant, la privation peut tomber dans le réel. Une femme peut « aimer passionnément le rien », c’est une passion mortifère qui peut tout engloutir. C’est un « excès de privation ».** Dans l’amour, elle peut « tout donner pour être tout », s’arracher ses objets, transformer son avoir en être. Et cela bascule quand le sujet s’aperçoit qu’il n’est plus rien pour l’autre et se retrouve déchet, vide.⁷⁵⁴

Donc, l’acte de sacrifice peut avoir des effets de dérèglement pulsionnel et faire pencher la femme dans l’angoisse ou à ce qui visiblement serait la folie. (Cette idée rejoint la thèse de la folie féminine d’Éric Laurent.) Elle peut se perdre dans sa propre jouissance. Cette jouissance Autre est abyssale, mais déchiffrable, localisable dans les repères du fantasme et de la position subjective. L’articulation entre la jouissance du corps et la privation provoque une jouissance de s’y abîmer, de s’y engloutir, de s’y perdre, de s’anéantir dans sa béance. La vérité est ce trou. Dieu est un *trou*. *Cette jouissance jouit de la juste incomplétude de l’Autre du savoir troué, du manque de Dieu, de son incomplétude.*⁷⁵⁵ Cette folie peut être perçue comme jouissance féminine ; cependant, n’importe quel sujet, quand ses repères phalliques sont bousculés, peut tomber dans la folie, voire le déclenchement d’une psychose.

3.2.3.3 Être la barre pour aller au-delà du Phallus

Marie Hélène Brousse propose qu’un sujet (pas spécialement une femme) accède à une jouissance féminine en se localisant au point de la castration, au point de la barre, à tel point que son sacrifice observable pourrait être qualifié de masochisme féminin.

⁷⁵³ SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p.15

⁷⁵⁴ LAURENT, Éric. « *Positions féminines de l’être* », La Cause freudienne, n° 24, L’Autre sexe, 1993. France, Navarin-Seuil

⁷⁵⁵ BOUSSEYROUX, Michel. « Recherches sur la jouissance autre », *L’en-je lacanien*, vol. n°2, no. 1, 2004, pp. 55-81.

Elle dit que cette jouissance féminine jouit de la barre elle-même. Cette position est une façon de se placer selon le discours du maître, une solution pas-toute phallique, par le vide que cette solution produit dans le sujet, ou un manque à être, conséquent à la mutation de la fonction de cause du désir. Cette solution est possible, selon Brousse, à partir de certaines circonstances de la modalité du nécessaire et de l'obéissance, ainsi que par la contingence de la rencontre.

Selon elle, c'est comme si le sujet disait : « Tu me fais un objet, tu me veux silencieuse, tu me penses non humaine, ventre pour procréer ta lignée, parlêtre hors du pour-tout ? D'accord : je suis la barre même, pendant un moment, non localisable, ni à toi ni à moi-même, radicalement autre, hétéros. » Donc, le sujet devient la barre pour évoquer la coupure. Cet anonymat évoque la réduction du nombre à la lettre. En se situant dans la barre sur l'autre, elle peut fonctionner comme objet à l'occasion de l'évanouissement du sujet. Face à la jouissance de la disparition qui affecte le corps, il s'agit de se faire barrer. « Il y a donc une jouissance à « l'être barré », être barré du tout, mais pas complètement et pas tout le temps. Cela fait écho à une équivoque de Lacan sur le sujet qui, précisément, ne se laisse saisir dans aucun tout : « pas folles du tout ». ⁷⁵⁶ En visant La femme, elle peut être sensible à la nomination. Si La femme n'existe pas parce qu'il n'y a aucun signifiant qui puisse la représenter, alors sa signification peut la pousser à passer par le discours du maître et la rendre sensible à la nomination. Elle peut lier la signification « La » à la place de « tu es ma femme ». Parfois, soutenir l'endroit de La Femme se paye d'un prix exorbitant, de l'anéantissement de soi-même puisque le moi ne tient qu'aux mirages de l'amour⁷⁵⁷ et de la parole, voire du signe d'amour.

Éric Laurent, de son côté, dit que la femme, en visant La femme, ouvre une dimension qui soutient le rapport à la jouissance par le biais de la privation, c'est le Surmoi féminin.

Dans la dévotion à l'amour, il est possible de remarquer que cette dimension permet aux femmes de pousser plus loin, jusqu'au sacrifice où on peut situer le masochisme féminin

⁷⁵⁶ BROUSSE, Marie Hélène. *Mode de jouir au féminin*, Paris, Ed. Navarin, 2020. P. 93

⁷⁵⁷ JAMBET, Christian « La femme n'existe pas » publié dans *Revue de deux mondes*. Juillet-août 2000 Pag. 81-87

pour être « La » femme. Lacan propose dans *l'Etourdit*, que les femmes poussent à la Surmoitié et dans *Propos directifs pour congrès sur la sexualité féminine*, il dit que les filles-Phallus s'appuient sur le Phallus pour se faire Autre. Elles le font, en jouissant du père mort et en visant l'être tout pour homme. Poussée par la *Surmoitié*, une femme peut aboutir au masochisme féminin. L'hystérique se positionne comme l'Autre de l'Autre, elle veut être l'Autre pour un homme, pour être « La » femme. Elle le fait en s'appuyant sur la position phallique de l'homme. Le masochisme féminin est alors une fausse solution et pas l'essence du féminin.⁷⁵⁸

3.2.3.4 Le ravage de s'inscrire dans le registre du *Tout Phallique*

Noëlle Pickman et Carina Basualdo convergent dans l'idée que le ravage est aussi causé par le *Tout* phallique auquel la femme se heurte dans son rapport à l'homme.

Basualdo dit que la femme recourt à l'amour pour supporter le ravage du *Tout* phallique ; elle explique que « les femmes sont particulièrement enclines »⁷⁵⁹

Noëlle Pickman, pour sa part, explique que la femme subit un ravage, car dans la relation avec l'homme, elle doit supporter tout le poids de *l'hétéros*, à savoir : le désir de l'homme qui fait de la femme l'objet de sa jouissance. Dans cette place, elle n'est mesurée qu'à l'aune du phallique, comme objet. De ce rapport, certaines femmes expriment le sentiment de « n'être rien pour lui », d'être rejetée ; peut-être comme elle a pu l'être par sa mère.⁷⁶⁰

Noëlle Pickman articule le *Pas-tout* et le ravage. Elle situe le ravage dans la limite de l'ordre symbolique, comme un effet de la non-consistance de l'Autre et le *pas-tout*, à la rencontre la castration de l'Autre. A ce propos, les femmes ont un rapport plus direct que les hommes à cette faille de l'Autre lorsqu'elles cherchent un signifiant « femme » et au lieu de

⁷⁵⁸ LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, 1993. Navarin-Seuil

⁷⁵⁹ BASUALDO, Carina. *Sujet d'amour*. « On la dit femme, on la difamme », *Revue du MAUSS*, vol. 39, no. 1, 2012, pp. 245-259.

⁷⁶⁰ PICKMANN, Claude-Noëlle. « L'hystérique et le ravage », André Michels éd., *Actualité de l'hystérie*. Ères, 2001, pp. 159-189.

s'identifier à un signifiant « femme », de s'unifier et de trouver l'identité attendue comme le ferait l'homme, elle se dédouble entre le Phallus et S (A). C'est-à-dire que d'une part, elle peut être sujet de l'inconscient et d'autre part, elle ne rencontrera qu'absence au lieu d'existence. Donc, elle a un rapport divisé quant à la fonction phallique : à la fois, une femme n'est pas sans avoir un rapport à la castration, et en même temps ce rapport est partiel, non généralisable. Dès lors que le primat du Phallus laisse la fille dans une position où elle fait l'expérience de l'inconsistance de l'Autre. Elle est avertie que le Phallus n'est qu'un semblant.⁷⁶¹

Donc, une femme en se reconnaissant *pas-toute*, déterminée par la fonction phallique et ayant une jouissance supplémentaire, rencontrera la limite où toute suppléance échoue, dévoilant ainsi qu'il n'y a aucun ordre d'existence, où nul partenaire ne répond, où le rapport entre l'homme et la femme ne cesse pas de ne pas s'écrire, où nulle subjectivation ne tient. C'est là la raison structurale du ravage par lequel les femmes semblent, bien plus que les hommes, être affectées.⁷⁶²

Nous pouvons situer le premier ravage de cet ordre lors de l'échange d'objet d'amour chez la fille. La fille change sa mère comme son objet d'amour contre son père et cet échange, comme nous l'avons expliqué dans le cas de la jeune homosexuelle, est marqué par le ravage et la déception. Certes, ce passage comporte une difficulté pour la fille qui n'est pas de l'ordre du *Pas-tout*. En effet, la fille peut inventer diverses solutions pour se passer du ravage et ces solutions portent également sur un registre du *pas-tout*, mais l'accent n'est pas mis sur la jouissance, mais dans la solution.

3.2.4 Le ravage n'est le destin ni de la féminité ni du non-rapport entre les sexes

« L'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme "poisson dans l'eau", de ce que la castration soit chez elle de départ — Freud dixit —, contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme — pour la plupart — le

⁷⁶¹ PICKMANN, Claude-Noële « L'hystérique et le ravage » publié dans *Actualité de l'hystérie*, sous la direction d'André Michels, France, Ed. Éres, mars 2001.

⁷⁶² PICKMANN, Claude-Noële. « L'hystérique et le ravage », André Michels éd., *Actualité de l'hystérie*. France, Ed. Éres, 2001, pp. 159-189.

rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre, comme femme, plus de subsistance que de son père — ce qui ne va pas avec lui, étant second dans ce ravage. Ici j'abats mes cartes à poser le mode quantique sous lequel l'autre moitié — moitié du sujet — se produit d'une fonction à la satisfaire, soit à la compléter de son argument. »⁷⁶³

Le ravage traverse la relation de la fille avec sa mère et son père, elle attend une substance signifiant de son être sexé. Par la suite, elle continuera à attendre du partenaire un signifiant qui touche son corps, sa jouissance, son être sexué, malgré l'impossibilité de le faire. Cependant, le ravage est-il le destin de la féminité ?

Dans cette dernière section, nous souhaitons aborder le thème du ravage amoureux qui traverse les relations entre hommes et femmes. Bien que les femmes puissent être touchées par des attentes inassouvies, il est important de souligner que ces ravages ne sont pas les seuls destins de l'égaré dans les rapports entre les sexes. Nous allons démontrer comment le concept de Pas-tout phallique peut offrir un espace à la contingence et à la création, à travers un fragment de la biographie de Lou Andreas Salomé qui illustre une attitude d'ouverture et de créativité face à l'inconsistance de l'Autre.

3.2.4.1 Le ravage jaillit de l'irréductible du non-rapport sexuel

Il n'y a pas de rapport sexuel

En 1972, à l'hôpital Sainte Anne, Lacan reprend cette dissymétrie entre les sexes, en évoquant le poème de Antoine Tudal pour situer le problème de l'amour. La version originale est la suivante :

« *Entre l'homme et la femme, il y a l'amour,*

⁷⁶³ LACAN, Jacques. « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Ed. Seuil, 2001.

Entre l'homme et l'amour, il y a un monde.

Entre l'homme et le monde, il y a un mur. »

Cependant, Lacan remarque que Antoine était du sexe masculin, de sorte qu'il voit les choses de son côté. Alors il fait une petite transformation :

« Entre l'homme et la femme, il y a l'amour.

Entre l'homme et l'amour, il y a un monde.

Entre l'homme et le monde, il y a un mur »⁷⁶⁴.

« Entre l'homme et la femme il y a l'amour, c'est le petit rond », dit-il. « Entre homme et femme, ce n'est pas un mur, c'est simplement le lieu de la castration » « De sorte que, quant au rapport entre *l'homme* et *la femme* et tout ce qui en résulte au regard de chacun des partenaires, à savoir sa position comme aussi bien son savoir, *la castration* elle est partout. *L'amour*, *l'amour*, que ça communique, que ça flue, que ça fuse, que c'est *l'amour* ! *L'amour*, le bien que veut la mère pour son fils, "l'(a) mur", il suffit de mettre entre parenthèses le (a) pour retrouver ce que nous trouvons au doigt tous les jours : c'est que même entre la mère et le fils, le rapport que la mère a avec la castration, ça compte pour un bout !⁷⁶⁵ ».

L'amour, situé entre la jouissance et le désir, est ancré aux enjeux de la castration, dans la scène phallique organisée par le fantasme qui encadre la comédie des sexes. Par leurs formes différentes de traverser la castration, l'homme et la femme se heurtent au réel. Ils sont au pied du mur de l'amour, du langage, du non-rapport sexuel. Dans ce cadre nous pouvons voir les raisons d'une femme pour passer par l'expérience du ravage : à savoir, par son rapport à l'homme, au réel, par ses repères œdipiens et ceux du registre phallique et du *pas-tout* phallique. C'est par ce réel qu'elle accueille que « ~~La~~ » femme n'existe pas et qu'elle est plus proche du réel que l'homme.

L'homme est un ravage pour une femme

⁷⁶⁴ LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit. Seance jeudi 06 janvier 1972

⁷⁶⁵ LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit. Seance jeudi 06 janvier 1972

Nous pouvons situer le ravage de la femme comme une continuité de celui de l'amour maternel, car les repères de l'amour, les conditions de l'apparition et la mise en scène se répètent, sont symptomatiques. L'amour vient avec le symptôme, à la place de ce trou et de cette absence qui encadrent le fantasme. La répétition dans l'amour vient comme une nécessité de réparer et d'écrire l'impossible de l'origine du sujet. Cela fait que l'amour est essentiellement un leurre, car le sujet lit avec son symptôme les signes d'amour.

Le fantasme, comme nous l'avons expliqué, rend compte du lieu de l'effacement du sujet, de son ravage qui fait dépendre le sujet d'un autre signifiant. Dans la métaphore de l'amour, il y a une base de signifiant déchiffrable, mais aussi, une chose du réel qui ne trouve pas de surdétermination, une contingence dans les signes énigmatiques de l'amour, c'est ce que montre la deuxième scène de la série *On bat un enfant*, la façon dont le sujet reconnaît et interprète des signes d'amour.

Comme nous l'avons montré, le partenaire symptôme de l'homme correspond à la forme fétichiste et celui du parlêtre féminin correspond à la forme érotomaniaque, tel que Lacan le décrit depuis son article sur la signification du Phallus.

J.A Miller affirme que ces répartitions sont actuelles, il reconnaît que : « Sans doute y a-t-il un changement de l'époque et l'on pourrait dire que les femmes aujourd'hui ont plus de libertés qu'elles n'en avaient auparavant, cela n'a néanmoins **rien changé à la structure.**⁷⁶⁶ » Le développement sur la sexualité et la signification phallique que Lacan développe dans les années cinquante sont toujours en vigueur.

Agnès Aflalo explique que « la thèse du partenaire symptôme implique qu'il n'y a que deux accès à l'Autre : un accès par la jouissance du corps qui échoue toujours sur l'objet (a) et un accès par l'amour, mais qui court-circuite le corps, le Phallus, l'objet (a) et qui tient à la parole. Ces deux voies d'accès sont vraies pour les deux sexes, mais le premier est plutôt

⁷⁶⁶ MILLER, Jacques-Alain, *L'os d'une cure*. France, Ed. Navarin, 2018, p. 78

l'accès mâle à la jouissance, alors que côté femme, l'accès à l'Autre se fait plutôt par l'amour.⁷⁶⁷ »

Aflalo remarque que c'est donc le régime de jouissance du sujet qui définit le partenaire comme symptôme ou ravage. Soit, la modalité de jouissance masculine ou fétichiste, où le sujet n'a affaire en tant que partenaire qu'à l'objet (a), constitue le symptôme et le désir passe par la jouissance et requiert le plus-de-jouir. Soit, la modalité féminine qui exige que l'Autre aime et qu'il parle, c'est pourquoi Lacan met ici en relation amour mystique et amour courtois, car le *plus-de-jouir* illimité et infini au niveau de la parole est délocalisé au niveau du corps, le désir passe par l'amour.⁷⁶⁸ C'est par l'amour qu'une femme entend remédier le manque de substance qu'elle impute à la mère. On voit mieux alors pourquoi la perte d'amour équivaut pour une femme à la castration, car l'amour est tissé de jouissance. La perte d'amour est bien une castration de jouissance. La clinique de l'amour féminin peut nous éclairer sur le ravage.⁷⁶⁹

Lacan affirme que « L'homme est pour une femme tout ce qui vous plaira, une affliction pire qu'un *Sinthome*, un ravage même. »⁷⁷⁰ Dans la répartition, une femme est *Sinthome* pour l'homme et l'homme est un ravage pour une femme. La femme *Sinthome* fait suppléance à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est-à-dire, la castration. Du côté de la femme, le ravage se produit au cœur de ce qui ne s'écrit pas du côté phallique, le S (A /).

Dominique Laurent explique que les hommes se rapportent aux femmes à partir du *symptôme* et que les femmes se rapportent aux hommes à partir du ravage. Pour lui, le ravage et la désillusion chez la femme correspondent au type de négation de l'objet, à la frustration du phallus imaginaire. Pour cette raison, l'axe phallique détermine ce qui fait couple : car il

⁷⁶⁷ AFLALO, Agnès « Homosexualité féminine et ravage » Ornicar <https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

⁷⁶⁸ AFLALO, Agnès « homosexualité féminine et ravage » Ornicar <https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

⁷⁶⁹ AFLALO, Agnès « homosexualité féminine et ravage » Ornicar <https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

⁷⁷⁰ LACAN, Jacques. *Séminaire, Le Sinthome*, Ed. Staferla, Inédit, leçon du 17 février 1976

fonde le désir sexuel et le choix d'objet complémentaire.⁷⁷¹ En ce sens, tant Dominique Laurent comme Éric Laurent, rejoint dans l'idée que le ravage est lié à la privation de l'objet.

Marie-Magdeleine Lessana affirme « qu'il arrive que la relation d'une femme et d'un homme surtout lorsqu'elle est conjugale, soit ravageante, que s'y prouve un cercle infernal, violent, dévastateur où les preuves d'amour se renversent en imputations de rejet, que la relation s'empoisonne dans les reproches et accusations sans issue, selon des termes équivalents au rapport mère-fille. Freud avait fait le constat, c'est pourquoi il prétendait que les seconds mariages étaient en général plus satisfaisants que les premiers. Le premier mariage hériterait du rapport à la mère, où le mari essuierait les plâtres du ravage, tandis que le second hériterait du rapport au père.⁷⁷²

Noelle Pickmann rejoint cette thèse. Elle affirme que « le noyau du ravage semble donc constitué par une fixation du sujet à un reste de cette modalité de la jouissance comme jouissance de l'Autre aussi longtemps qu'il peut se réactiver, c'est-à-dire aussi longtemps qu'une femme n'aura pas destitué l'Autre maternel de sa position d'idéal et sera aliénée à sa demande. »⁷⁷³ Pickman explique que si la quête hystérique de l'exception peut prendre parfois des formes ravageuses pour la féminité, c'est parce qu'elle ne peut que vérifier inlassablement l'échec à trouver celui qui conviendrait à la jouissance de « La » femme⁷⁷⁴. Le ravage consiste alors en la demande d'amour et de jouissance, ainsi qu'en la recherche d'une jouissance Autre, que la mère, en tant que femme, véhicule et transmet à sa fille pour donner une certaine consistance à l'amour. Ces thèses consistent à établir une continuité du ravage entre la fille et la mère et celui entre la femme et de l'homme, car tous les deux naissent de la demande d'amour du manque de l'Autre.

En effet, comme nous l'avons développé, la condition érotomaniaque de la femme et le ravage renforcent la demande de signification de son être sexué, une valeur phallique.

⁷⁷¹ DOMINIQUE, Laurent « Femme-symptôme et homme-ravage ». Revue *La cause freudienne*, 2006/2 No. 63 Pag. 31 à 40.

⁷⁷² LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille un ravage*. Paris, Ed. Pauvert, 2000. P. 15

⁷⁷³ PICKMANN, Claude-Noële « L'hystérique et le ravage » publié dans *Actualité de l'hystérie*, sous la direction d'André Michels, Ed. Éres, mars 2001.

⁷⁷⁴ PICKMANN, Claude-Noële. « L'hystérique et le ravage », André Michels éd., *Actualité de l'hystérie*. Éres, 2001, pp. 159-189.

Ayant pour but l'inscription d'Une femme, parfois une femme consent au fantasme masochiste de l'homme. La notion de « masochisme féminin » s'insère dans les élaborations sur l'homme et la femme qui font un effort pour suppléer l'inexistence du rapport entre eux, comme une façon de voiler l'inexistence de La femme, ainsi que de faire une métaphore d'elle.

L'amour relève de la castration pour chacun. C'est une vérité dure à entendre. Il y a du langage, mais sans rapport et sans symétrie. Le « masochisme féminin » met en évidence cette vérité.

3.2.4.2 La puissance du *pas-tout*

Patricia Leon Lopez, dans son article *Un faux pas-tout*⁷⁷⁵ expose sa lecture du *pas-tout* chez la femme et elle met l'accent sur la puissance créatrice de ce registre. Elle part du problème œdipien chez la fille, celui de la transmission entre femme et fille et explique que la fille peut résoudre ce problème par le biais du ravage ou par une solution *pas-toute*. En effet, dans sa pratique analytique, elle s'oriente plutôt vers l'invention du *pas-tout*, plutôt qu'à donner consistance au ravage.

D'ailleurs, elle atteste qu'il y a une fausse équivalence entre préœdipien et pas-tout phallique qui se greffe sur la polémique autour de l'amour mère-fille et d'une possible transmission de l'une à l'autre de l'essence de la féminité. Cependant, le ravage n'est pas obligatoire ni un universel de la relation entre la mère et la fille pour la transmission de la féminité. Il s'agit d'un espace *pas-tout*. Dans la distinction entre le pas-tout et le ravage préœdipien, elle introduit et remarque le terme de *Versagung*, traduit comme « frustration ».

Elle explique que la mère à travers l'alternance de sa présence et absence est le premier Autre, celui pour qui l'enfant appréhende la béance propre au symbolique et avec celle-ci, le réel au-delà de la mère. La mère introduit à l'enfant la demande articulée. Il s'agit

⁷⁷⁵ LEON-LOPEZ, Patricia. « Un faux pas-tout », *Psychanalyse*, vol. 11, no. 1, 2008, pp. 25-45.

d'une demande de satisfactions, besoins, amour et aussi de frustration. Dans cette frustration, elle rencontre aussi le refus. La *Versagung* est pour l'enfant cet opérateur qui permet l'évasion du tout symbolique et qui va donner lieu aux premières identifications de cause et d'effet du désir. En fait, le désir est impensable sans cette condition, sans cette possibilité du refus. Si en effet l'enfant n'avait pas la possibilité de se refuser à la servitude de l'Autre, ce qui fait le lien de son désir au désir de l'Autre serait profondément anéanti, mortifié. Grâce à cette condition du refus, le désir, dans sa dépendance structurale au désir de l'Autre, ne perd pas sa radicalité. Il doit dialectiser la *Versagung*.

« La *Versagung*, dit-elle, est donc à lire comme la possibilité d'un refus qui touche la structure même de la parole. Il s'agit de l'instauration d'un espace de réserve au cœur de la promesse. La *Versagung* implique le défaut à une promesse à laquelle tout a été déjà renoncé. La prégnance du préœdipien prend sa valeur là, à partir de cette condition du refus qui donne les conditions de départ des défenses et des identifications. ⁷⁷⁶ »

« *Encore*, nous dit Lacan, c'est le nom propre de cette faille d'où, dans l'Autre, part la demande d'amour, c'est le mot qui s'interpose pour frayer ce chemin où les refus et les dons de la mère s'inscrivent dans l'inconscient de l'enfant, le faisant d'une part miroiter la féminité, d'autre part se confronter au lieu d'une insondable énigme, à l'ombre d'une obscure menace. Mais si c'est vrai que l'amour demande l'amour, cet amour entre mère et fille peut être prisonnier du leurre d'une transmission possible de la féminité, de l'essence de la féminité. C'est ce seuil entre l'insondable de la demande et l'impossible à représenter la féminité qui peut être sans cesse sur le point d'être franchi. ⁷⁷⁷ »

Donc, on peut dire que la mère porte la transmission de cette *Versagung* primordiale, l'espace où le sujet, plus que de s'aliéner à un signifiant, a la possibilité de créer. Ceci devient un espace pas-tout. Bien qu'il n'y ait pas une identification pour signifier « *La* » femme, la mère offre plutôt un espace pour le créer, faut de transmission de la féminité. Certes, par la voie du manque phallique, la femme est dans une plus grande proximité avec l'inconsistance de l'Autre ; cependant, ce n'est pas le synonyme d'un ravage qui donnerait consistance à ce

⁷⁷⁶ LEON-LOPEZ, Patricia. « Un faux pas-tout », *Psychanalyse*, vol. 11, no. 1, 2008, pp. 25-45.

⁷⁷⁷ LEON-LOPEZ, Patricia. « Un faux pas-tout », *Psychanalyse*, vol. 11, no. 1, 2008, pp. 25-45.

manque, ou d'un « masochisme féminin ». Les deux ferment la possibilité d'un espace « pas-tout » phallique qui permet la création.

Dans la pratique clinique, Patricia Leon dit que c'est mieux de diriger la cure vers le franchissement du ravage et vers une invention pas-toute, que de donner de la consistance au ravage entre la mère et la fille. C'est ce que Lacan dénonce par une promotion conceptuelle de la sexualité de la femme, une théorie qui s'est progressivement orientée vers les frustrations venant de la mère : « Une notion de carence affective, liant sans médiation aux défauts réels du maternage les troubles du développement, se redouble d'une dialectique de fantasmes dont le corps maternel est le champ imaginaire⁷⁷⁸ ».

Patricia Leon met l'accent sur les possibilités d'invention qu'offre l'espace *pas-tout* pour la femme de créer sa propre signification. Pour elle, le ravage est une façon de donner consistance et de fermer le pas-tout.

3.2.4.3 Aller au-delà du ravage : la solution pas-toute de Lou-Andreas Salomé

En effet, le ravage est une façon de se positionner face à la demande d'amour ; cependant, comme dit Patricia Leon, ce n'est ni l'unique solution ni la solution nécessaire. Comme exemple de ce franchissement, nous pouvons évoquer la solution de Lou Andreas-Salomé, qui a traversé l'expérience du ravage, tout en se servant du père.

Lou Andreas-Salomé montre une façon de franchir le manque de l'Autre d'une façon *pas-toute* phallique sans s'égarer dans le ravage. Selon elle, le rapport à la castration des femmes permet de se rapprocher autrement du père, sans aucune menace de castration, car les femmes sont déjà castrées, privées du Phallus du côté de leur mère. Elles ont déjà un manque originel. La psychanalyste russe affirme qu'il n'y a pas d'autre choix que d'habiter le monde phallique, mais loin d'être un drame ou un ravage, il est possible pour une femme de se faire un abri désirable à condition de savoir se servir du père. C'est-à-dire ne pas lâcher l'amour du père ni rester sur la déception.

⁷⁷⁸ LACAN, Jacques. « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 725.

Dans son écrit autobiographique *Ma vie*, elle écrit un évènement qui l'a profondément marquée, ainsi que sa façon de se rapprocher de Dieu, de l'Autre : Un jour, un serviteur qui apportait des œufs à la famille de Lou pendant l'hiver lui a dit qu'il avait vu, au milieu du jardin et devant sa maisonnette, un couple affamé et frigorifié désirant entrer. Quelques jours après, Lou demanda au serviteur des nouvelles du couple et il l'a informée que leur santé s'était dégradée et qu'ils avaient fini pour s'effondrer. Le sol était encore couvert de larmes glacées.

Cette histoire l'a bouleversée et, emplie de pitié pour le couple, elle écrit ses impressions sur cet évènement :

« Mais l'énigme incompréhensible du temps qui passe, de la déliquescence des choses incontestablement réels ; quelque chose semblait écartier de moi l'explication la plus évidente comme étant beaucoup trop simple, alors que tout en moi réclamait de plus en plus passionnément une réponse. C'est probablement le soir que j'exigeai du Bon Dieu une réponse définitive. D'habitude, il n'avait pas à me répondre, il n'avait pour ainsi dire qu'à être très attentif à ce qu'il savait déjà lui-même ; cette fois non plus, je ne lui demandai pas grand-chose : les lèvres invisibles de sa bouche muette n'avaient qu'à prononcer ces quelques mots : « Monsieur et Madame Neige ». Mais le fait qu'il n'y consentit pas fut une catastrophe. Et pas seulement une catastrophe personnelle : elle déchira le rideau masquant l'indicible horreur qui nous guettait.⁷⁷⁹ »

L. A. Salomé nomme l'horizon de la limite de Dieu ou de l'Autre comme « l'évènement de la faute », car elle reconnaît que le dieu-père tout puissant n'existe pas. « Le fait qu'il n'y consentit pas, écrit-elle, fut une catastrophe. Et pas seulement une catastrophe personnelle... sa perte concerna l'univers tout entier »⁷⁸⁰

Dans le court récit de *L'heure sans Dieu*, elle exprime l'expérience d'un trou sans fond causé par l'absence et la disparition de l'Autre, provoquant une catastrophe personnelle qui s'est propagée au monde entier. Pour elle, Dieu était le garant de sa réalité, elle parlait avec

⁷⁷⁹ ANDREAS-SALOME, Lou. *Ma vie*. France, Ed. PUF. 2015. Collection Quadrige, p. 14

⁷⁸⁰ ANDREAS-SALOME, Lou. *Ma vie*. France, Ed. PUF. 2015. Collection Quadrige, p. 14

lui dans son journal, en commençant avec la phrase « *Comme tu sais...* ». L'absence de l'Autre est une expérience de manque, d'un trou sans fond. Cela constitue une tragédie pour elle, qui s'élargit à l'universel, en devenant un univers non contenu par l'Autre.

Entre son journal et son récit « *L'heure sans Dieu* », nous pouvons voir que la relation imaginaire avec l'Autre change quand le réel s'impose. Claude-Noële Pickmann qualifie cette expérience de *pas-toute*. Elle dit : « *l'expérience féminine précoce qu'elle fit du trou sans fond laissé dans l'univers par l'absence de l'Autre, lors de sa disparition ou de son délaissement* ».

781

Le *pas-tout* comme rapport au monde met logiquement à nu la faille dans l'Autre. C'est en sens inverse de la construction de l'Œdipe qui permet de suppléer cette absence de fondement. Pickmann explique que le terme *pas-tout* vient non pas tant pour spécifier la position féminine, mais pour désigner l'écart entre le divin et l'homme, entre faute et désir, entre surmoi sacrificiel et amour symptomatique pour le père.

L. A. Salomé décrit cette relation *pas-toute* au père lors de sa lecture de *Totem et tabou*, dans son texte « *Ce qui découle du fait que ce n'est pas la femme qui a tué le père* »⁷⁸². Pour elle, l'histoire de l'assassinat du père ne concerne que les hommes ou le tout phallique, car les femmes n'apparaissent pas dans le mythe. Elle explique que le désir masculin est lié directement à la castration et la figure paternelle devient une hantise fantasmatique et insupportable pour leur désir, du fait que les hommes préfèrent tuer le père pour mieux continuer, puis le ressusciter pour recommencer à le tuer. C'est comme cela que les hommes rendent présente la figure du père. Cependant, du côté féminin, elle introduit une subversion majeure, *pas-toute* phallique ; *pas-tout* à la place de la castration, à la place de la faille de l'Autre, en rendant le *pas-tout* moins ravageant pour le désir. Ce n'est pas un *pas* phallique parce qu'on serait du côté de la psychose ou hors discours. Le *pas-tout* est au cœur même du fonctionnement de la structure, ce n'est pas l'apanage des femmes, c'est juste qu'elles y ont un accès plus facile, car elles rencontrent un vide à la place de « *La* » femme.

En suivant Freud, L.A Salomé dit que les femmes n'ont pas un rapport étroit à la loi. Grace à cela, elles profitent davantage d'une liberté, car rien ne les oblige à s'attacher aux

⁷⁸¹ PICKMANN, Claude-Noële. « *Le pas-tout de Lacan... et celui de Lou* », *Figures de la psychanalyse*, vol. 32, no. 2, 2016, pp. 127-142.

⁷⁸² SALOME, Lou Andreas. « *Ce qui découle du fait que ce n'est pas la femme qui a tué le père* » dans *L'amour du narcissisme*. Paris, Gallimard, 1977.

commandes de la norme phallique. Les femmes ont le droit de se placer au-delà de la légalité et de l'ordre phallique, mais elles constituent leur propre ordre. Structurellement, la construction d'un père fait ériger un Autre de l'Autre pour faire tenir la structure du sujet au point d'induire un rapport symptomatique à cette figure paternelle idéalisée, véhiculée par le surmoi sacrificiel.

Malgré cette solitude ressentie du fait de l'inexistence de l'Autre, L.A. Salomé ne se laisse pas aller à la mélancolie grâce à l'amour pour son père, son rapport à la loi et au désir, même si elle se confronte à l'inexistence de l'Autre, en se retrouvant « au-dessus de l'abîme », au seuil d'une absence de garantie. Ce n'est pas de l'ordre de la mort, mais d'une destitution.

Le ravage vient alors comme un effet de la faille de l'Autre. C'est plus évident chez la femme qui, par structure, n'a pas le signifiant de son sexe, mais comme le montre Lou Andreas Salomé, elle peut continuer à aimer à son père malgré son absence de garantie. C'est une position qui convoque à tout sujet parlant, hommes et femmes pour aller au-delà du Phallus, au-delà du nécessaire, en s'approchant au contingent. En ce sens, le masochisme féminin est un voile de l'inexistence de « La » femme et du manque de l'Autre.

3.3. Conclusion du chapitre

Nous constatons que, malgré les éclaircissements de Lacan pour confirmer que le masochisme n'existe pas, il existe des lectures qui reprennent les premières discussions sur la féminité pour soutenir le concept et l'intégrer aux théories du féminin.

Il est évident que certaines formulations, phrases ou certains néologismes que fait Lacan concernant la jouissance Autre lors de son séminaire *Encore*, suscitent diverses lectures, conséquence des malentendus sur le problème de la féminité. En effet, l'exercice de lecture n'est pas évident, surtout s'il n'y a pas de continuité avec l'enseignement de ses années précédentes. De ce fait, nous trouvons des thèses qui justifient le masochisme féminin à partir de la notion obscure de la jouissance féminine, justifiée par la position passive, de la position d'objet et une supposée position *pas-toute*, parmi d'autres termes que formule Lacan à cette époque. Effectivement, la lecture isolée d'un « dernier Lacan » s'avoue opaque. Pour cela, nous préférons faire une lecture appuyée de toutes les contributions de Lacan : celles des années cinquante, soixante et soixante-dix.

Pour certains, le masochisme féminin porte sur le traitement de la jouissance. Pour d'autres encore, une prétendue position d'objet et passive chez la femme entraîne une disposition au masochisme féminin, équivalente à une jouissance féminine obscure. Pour d'autres, une jouissance mortifère est déclenchée par le fait du manque du signifiant du sexe féminin dans l'inconscient. En effet, la jouissance féminine reste insaisissable et les attributions de la féminité restent comme support d'une justification du « masochisme féminin ». La plupart des élaborations ne prennent pas en compte le maniement de la mascarade féminine et son côté trompeur, ni le fait de l'inscription phallique de la condition *Pas-tout* du sujet femme.

D'autres théoriciens situent le problème du masochisme féminin à partir de la notion du ravage. Cette notion nous paraît fort pertinente pour éclairer des problématiques sur la souffrance de la femme et l'amour. Le ravage, présent depuis les premiers développements de l'Œdipe chez la fille et en continuité dans les relations amoureuses avec les hommes, est le prix de la résolution face au manque signifiant de « La » femme. Cet enjeu permet de situer le « masochisme féminin » au cœur de la différence sexuelle de la castration et ses effets dans la non-relation sexuelle entre un homme et une femme, dans la différence de registre, dans son rapport à l'objet et dans son style d'amour. Nous avons repéré un ravage comme un effet de l'effort sacrificiel qu'une femme peut faire pour répondre à la demande fétichiste d'un homme, ainsi que comme un effet de l'obligation de se rapporter au registre *Tout phallique* du partenaire.

La notion de « ravage » met en évidence la dissymétrie du rapport entre un homme et une femme, repère les coordonnées de la castration et du désir de chaque sexe et ouvre la question sur le savoir-faire de chacun face à l'impossibilité du rapport sexuel. Nous avons également montré que la disposition du *Pas-tout* offre la possibilité d'inventer une création de « La » femme, du lien amoureux et d'une position subjective face à l'inconsistance du grand Autre. Cela prouve que le ravage n'est pas le destin de la féminité, ni celui du non-rapport sexuel.

Conclusions générales

La question portée par cette recherche a été transformée et précisée tout au long de ce travail. L'intérêt initial de cette recherche portait sur les enjeux de la structure féminine qui mènent certaines femmes à rester dans des relations de souffrance et le terme de masochisme féminin fut la première approche. Cependant, au fur et à mesure de la recherche sur ce terme, la question s'est modifiée. En suivant la généalogie de l'expression, on s'est aperçu que le masochisme féminin comme tel est insoutenable, mais il est intéressant que le terme, ainsi que la croyance de l'existence des femmes masochistes, soit souvent utilisé par des psychanalyses et qu'il soit bien passé dans le savoir populaire. Pourquoi ?

Nous nous sommes rendus aux sources pour éclairer l'expression et situer les enjeux qui soutiennent ce faux concept. En suivant la genèse, nous avons pu voir comment les termes de « masochisme » et de « féminin » furent articulés. Nous avons constaté que les premiers termes de cette articulation apparaissent formellement en 1886 sous la plume de Krafft-Ebing dans l'ouvrage *Psychopathia Sexualis*, traité qui vise à analyser scientifiquement la sexualité humaine. Nous avons trouvé que ce texte avait posé les bases des premières recherches psychanalytiques sur la sexualité. Le Psychiatre austro-hongrois attribue, comme le permet le savoir de son époque, une passivité et un masochisme à la femme, et une activité et un sadisme à l'homme. Nous avons trouvé dans ses propos un désir de soutenir une certaine réciprocité entre eux, à laquelle croyaient non seulement le médecin, mais son époque également.

Nous avons vu que les qualificatifs en relation avec le masculin et féminin, proposés en binôme, seront les principales lignes d'argumentation de la recherche psychanalytique. Lacan expliquera que ces valeurs antinomiques ou paires sont la base de toute structure signifiante.

De même, nous avons noté l'importance de l'écrit de Sabina Spielrein, *La destruction comme cause du devenir*, dans la généalogie de l'évolution du concept du masochisme féminin. Elle présente des avancées sur la composante destructive de la vie et explore la force destructrice de l'amour à la suite de sa déception amoureuse avec Jung. Freud

reprendra ses idées pour bâtir son concept de pulsion de mort. En fait, faute du terme de pulsion de mort, le terme de “masochisme féminin” fut employé pour exprimer le chagrin d’amour, le ravage, le carrefour entre la satisfaction et la douleur, une jouissance.

Par la suite, le docteur Paul Federn réalise le compte rendu de son travail et reformule son développement en employant le terme de masochisme. Nous pouvons souligner deux points : premièrement, ce n’est pas le franchissement des limites du principe de plaisir qui fait le masochisme, car tout sujet affecté par le langage comporte un masochisme primordial ou une pulsion de mort. Deuxièmement, il n’y a pas de raison pour que ce masochisme universel de l’être parlant soit spécifiquement féminin.

Parmi les attributions antinomiques, nous avons vu que la notion de *passivité* fut un argument pour soutenir le concept du masochisme, les deux étant liés au mécanisme du renversement de la pulsion et du sadisme sur sa propre personne ; Deutsch vise à assumer un masochisme associé à la passivité, afin de rendre active la position passive accordée à la femme. Action qui contribue à l’installation de l’expression.

Dans les années qui suivirent la recherche psychanalytique, pendant les années de discussion de l’œdipe et à la suite de l’article *On bat un enfant*, le masochisme féminin a trouvé des fondements à partir de l’explication de l’angoisse de castration féminine. Pendant des années, l’Œdipe féminin fut pensé comme analogue à celui du garçon. Cependant, ces explications qui ont fait évoluer le concept de Phallus et de l’Œdipe montrent que la fille ne suit pas le même chemin que le garçon et que la castration ne définit pas son désir, comme ce serait le cas chez le garçon.

À la suite de l’articulation entre le masochisme et le féminin faite par Freud dans *On bat un enfant*, Hélène Deutsch écrit en 1930, « Le masochisme féminin et son rapport à la frigidité », en utilisant le terme de « masochisme féminin » comme un terme légitime, condensé et rond. Ce terme fut bien accepté par d’autres théoriciens, à partir de l’observation de la vie instinctuelle, à partir d’une théorie sexuelle infantile qui saisit l’acte sexuel comme agressif et positionne la femme de façon passive ou masochiste. Nous pouvons donc constater que le « masochisme féminin » a une valeur d’une théorie sexuelle, c’est-à-dire, d’une construction qui sert de voile pour occulter le réel de la sexualité et de la relation entre sexes.

Suite à l’analyse des premières discussions sur le masochisme féminin et la féminité, nous avons pu découvrir comment ces discussions amènent à la naissance de notions

importantes sur le féminin. Notamment, Deutsch explique que si la femme accepte d'être masochiste, ce n'est pas gratuit, c'est à condition d'avoir une compensation : de l'amour de la part de l'homme.⁷⁸³ Cette observation est très importante, car d'un côté, elle essaie de revendiquer la position « passive » et d'un autre côté, cette observation sur le gain secondaire contribuera au surgissement d'une nouvelle notion en 1929 : le terme de mascarade féminine proposé par Joan Rivière. Cela fait que le féminin, au fond, est trompeur et ne peut pas se lire superficiellement. Pour cette raison, le terme de « masochisme féminin » est une erreur, il serait plus précis de faire référence à « une mascarade masochiste ».

En effet, tant les écrits de Spielrein et sa correspondance avec Freud et Jung, que les contributions et l'histoire de désamour de Deutsch avec Lieberman, nous ont fait modifier notre question de recherche car nous avons repéré que le phénomène du masochisme se déroule au sein d'une relation homme et femme et qui relève essentiellement de la souffrance. De même, les développements œdipiens de la fille octroyaient un poids spécial à l'amour, à savoir, la fille attend un don d'amour et la fin de l'amour évoque l'angoisse de castration chez la femme et par ailleurs, que d'autres disciplines travaillaient l'amour romantique comme une source de souffrance pour la femme particulièrement. Donc, la notion de ravage apparut comme une voie pour explorer autrement le masochisme féminin, ce que certains théoriciens ont confirmé et ce qui nous a paru comme une voie fertile à explorer.

Presque cinquante ans après ces discussions, il a semblé important pour Lacan d'éclairer ce concept erroné de « masochisme féminin » qui avait gagné une certaine consistance. En 1958, il avance la thèse que ce concept n'est qu'un fantasme de l'homme⁷⁸⁴ en expliquant à chaque reprise, l'enjeu phallique entre les sexes. Des années plus tard, en

⁷⁸³ « Suite à la douleur de sa défloration elle a eu besoin de l'amour et tendresse de son mari pour endurer ces douleurs »

DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes 1. Enfance et adolescence*, Chapitre VII le masochisme féminin. France, Ed. PUF 1949, Pag. 209

⁷⁸⁴ « Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ? En tout cas dénoncera-t-on la débilite irresponsable qui prétend déduire les fantasmes d'effraction des frontières corporelles, d'une constante organique dont la rupture de membrane ovulaire serait le prototype. Analogie grossière qui montre assez à quelle distance on se tient du mode de pensée qui est celui de Freud en ce domaine quand il éclaire le tabou de la virginité » LACAN, Jacques « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 731.

1964, en constatant l'insistance de ce terme, il lui octroie la fonction du voile⁷⁸⁵. En 1973, il continue à soutenir que le masochisme féminin est un fantasme de l'homme, un mensonge auquel la femme se prête pour trouver son heure de vérité⁷⁸⁶.

La thèse de Lacan, « le masochisme féminin est un fantasme de l'homme » est solidaire avec l'observation freudienne de la psychologie de l'amour, « sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse ⁷⁸⁷», où Freud explique que par un effet de la loi de l'inceste, l'homme a besoin de rabaisser la femme pour séparer le courant tendre de l'objet qui porte des traces de la mère du courant sexuel ou érotique, afin de parvenir à la jouissance sexuelle et de faire de la femme l'objet de sa pulsion et désir.

Nous avons encadré sa thèse dans une théorie de la différence sexuelle. Par rapport à la relation d'objet et la castration, Lacan à accorde à l'homme un style de relation d'objet fétichiste et à la femme, un style érotomane. Il tire comme conséquence de ces répartitions, une impossibilité de rapport sexuel entre l'homme et la femme. Dans ce cadre, le « masochisme féminin » n'est pas une condition nécessaire de l'amour d'une femme comme cela était supposé dans les premières discussions sur la féminité, mais est plutôt une façon de répondre au désir de l'homme et une façon pour la femme de signifier son être sexué.

Par rapport aux coordonnées structurales du sujet féminin, nous avons tracé la généalogie de l'aphorisme « La femme n'existe pas ». Nous avons vu que cet aphorisme énonce la condition féminine, celle du manque du signifiant de son sexe. Cette condition est une source de ravage pour la femme car, depuis l'Œdipe, elle intègre cette demande de

⁷⁸⁵ « Si nous disons qu'il y a là quelque *consentement* des femmes, ce qui ne veut rien dire — nous nous limiterons, plus légitimement, nous autres *analystes*, aux *femmes* qui font partie *de notre groupe* et il est tout à fait frappant de voir que les représentantes de ce sexe dans le cercle analytique sont tout à fait spécialement disposées à entretenir cette créance comme basale, du *masochisme féminin*. **Sans doute y a-t-il là un voile**, qu'il convient de ne pas soulever trop vite, concernant les intérêts du sexe. » LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit, séance du 20 mai 1964

⁷⁸⁶ « Elles sont arrangeantes et fortement. Et même au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : son corps, son âme, ses biens. Simplement elle en peut, mais pour ses fantasmes auxquels il est moins facile de répondre. Elle "se prête" plutôt à la perversion que je tiens pour celle de l'homme. Et c'est ce qui la conduit à la *mascarade* qu'on sait, et qui n'est pas du tout, pas du tout le mensonge que des ingrats comme l'homme lui imputent. C'est là tout hasard de se préparer pour que le fantasme de l'homme en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est *femme* déjà de n'être pas toute, pas toute à se dire en tout cas. » LACAN, Jacques, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974.

⁷⁸⁷ FREUD, Sigmund « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. » *Œuvres complètes Volume XI 1911-1913*, Ed. PUF, 1998, Paris, Gallimard. p.127-142.

signifiant dans la demande de don d'amour. De même, elle fera des efforts pour obtenir du partenaire sa signification, aboutissant aux solutions qui peuvent lui faire payer cher. Elle peut élaborer une mascarade masochiste jusqu'au sacrifice

Dans l'effort d'éclairer la notion du masochisme féminin, Lacan distingue la position masochiste de celle de la femme. Il distingue que, tandis que le masochiste se donne à lui-même comme objet (a) pour que Phi n'apparaisse pas et que le désir soit obturé, la femme fait une manœuvre avec la mascarade du manque et avec le voile, elle cache et laisse voir le manque pour éveiller le désir de l'homme et la jouissance. Le masochiste se situe comme objet pour obturer le désir, la femme pour l'évoquer. Cette manœuvre est angoissante, car derrière ce voile, il n'y a rien, « La » femme n'existe pas.

Par ailleurs, nous avons travaillé l'article *On bat un enfant*, souvent utilisé comme fondement du *masochisme féminin*. Nous avons élaboré les repères dans la formation du fantasme de chaque sujet en tant qu'une conséquence de la sexuation. Le fantasme est construit autour d'une théorie sexuelle infantile, autour d'une question sur l'Autre sexe. Que veut l'Autre sexe ? Comment jouir avec l'autre ? Et il s'avère que le « masochisme féminin » est une réponse à la question. C'est-à-dire qu'il s'établit dans la rencontre de deux fantasmes qui s'articulent autour des prémisses que les femmes doivent souffrir ou qu'elles jouissent de la souffrance.

De même, en suivant la lecture de cet article de Lacan, nous avons mis en lumière la deuxième scène de l'ensemble souvent décrit comme féminin et masochiste. Il s'agit en fait d'un moment de division du sujet par la jouissance, l'instant privilégié de sa jouissance et le lien du sujet avec l'Autre, par la voie de la jouissance, de *l'objet (a)*.

Lacan fait un effort pour éclaircir certaines notions de la sexualité féminine ; cependant, lorsqu'il introduit la notion de jouissance féminine, jouissance Autre, le *pas-tout* et les formules de la sexuation, la pluralité des interprétations entraînent divers malentendus, en créant l'occasion pour repenser la notion de « masochisme féminin » avec ces nouveaux termes. Les postulats reprennent des notions anciennes, celles des premiers débats psychanalytiques sur la féminité, telles que la position passive, le surmoi féminin, la position d'objet. A présent, la féminité continue à être malentendue, *dit-femmé*.

À la lecture de ces postulats, nous avançons le fait que la position féminine comme telle n'existe pas, rien ne localise la femme, elle n'est ni la mascarade, ni dans une position d'objet, ni passive. Certes, l'inexistence de « La » femme situe des conditions et des repères

structuraux du sujet femme à considérer, cependant, rien ne permet de situer la position de la femme, justement parce que c'est du registre du réel impossible. Nous pensons que les hypothèses sur la localisation de la femme et la jouissance féminine montrent la nécessité du côté phallique de faire exister « La » femme et de la faire Une. Cependant, essayer de la présenter ou situer, c'est une façon de la mal-dire, telle que la « femme masochiste » l'atteste.

D'autre part, la notion de « ravage » nous paraît juste pour éclaircir tant la notion de masochisme féminin que le champ de la sexualité féminine. Le terme de ravage sous le prisme du masochisme est un effort pour cerner la souffrance d'une femme pour un homme. La notion de « ravage » apparaît depuis les développements premiers de l'Œdipe féminin. Ses attentes insatisfaites auront des effets sur sa position sexuée et peuvent l'amener à une solution ou impasse ravageant. Ce ravage nous signale les enjeux marquants de la sexuaction féminine, à savoir, la relation établie à l'objet et au Phallus, ainsi que le manque signifiant de « ~~La~~ » femme qui lui pose le problème de trouver une signification à son être sexué. Lacan nous explique que les femmes portent un intérêt, comme tout sujet parlant, au Phallus mais à partir du désir de l'Autre, cela fait que ses solutions sont placées sur le champ de l'amour. Une femme peut donc se heurter à des solutions ravageantes ou actualiser son impasse œdipienne dans la scène amoureuse.

Par ailleurs, le ravage met en évidence le mur que la castration entame entre l'homme et la femme. Lacan disait : « L'homme est pour une femme tout ce qui vous plaira, une affliction pire qu'un *sinthome*, est un ravage même. »⁷⁸⁸

Une femme pourrait trouver un ravage quand l'homme, de son côté, ancré sur le registre phallique de l'Un, la pousse à entrer dans le *Tout* phallique pour faire lien et la localise en tant que son *objet (a)* : comme objet de son désir et sa satisfaction. Noëlle Pickmann explique qu'un homme est un ravage, car face au manque de « ~~La~~ » femme, « une fille pourra chercher à l'être pour le désir masculin. Elle pourra ainsi, avec plus ou moins d'agrément, expérimenter les effets d'être et les effets de ravage qu'une femme peut retirer de la mascarade phallique, à se faire l'objet cause du désir d'un homme. »⁷⁸⁹ L'homme peut être

⁷⁸⁸ LACAN, Jacques. *Séminaire, Le Sinthome*, Ed. Staferla, Inédit, leçon du 17 février 1976

⁷⁸⁹ PICKMANN, Claude-Noëlle « L'hystérique et le ravage » publié dans *Actualité de l'hystérie*, sous la direction d'André Michels, Ed. Éres, 2001.

un ravage quand les femmes consentent au fantasme masculin pour se localiser comme Une, sur le registre phallique, même si c'est une mascarade qui la divise.

Les histoires d'Hélène Deutsch et de Sabine Spielrein illustrent parfaitement les ravages de l'amour. En lisant leurs journaux intimes, nous pouvons constater que le moment critique survient lorsqu'elles se définissent pour leurs amants comme des femmes uniques ou comme des femmes sans valeur. Cette dégradation découle souvent de la jouissance sexuelle. De plus, l'inaccomplissement de la métaphore de l'amour est également révélateur du ravage amoureux. En effet, la métaphore de l'amour permet à l'aimé et à l'aimant de changer de place, de donner une nouvelle signification au sujet, de changer de discours et de trouver une signification à son être sexuel. Pour que cela soit possible, il faut qu'il y ait un manque. Cependant, si l'aimant ne montre pas son manque, aucune signification ne peut être construite. Les deux femmes ont exprimé leur douleur d'avoir été ravagées, car elles n'ont rien reçu en échange de leur amour et ont dû rester cachées, considérées comme des amantes illégitimes.

Pour conclure, la figure de la « femme masochiste », en tant que construction fantasmatique, voile le manque signifiant de « La » femme, du non-rapport entre les sexes et le manque de l'Autre. Cependant, ni « le masochisme féminin » ni le ravage sont les seules solutions pour établir un lien entre homme et femme, ni le destin de la sexualité féminine.

En effet, les solutions *Pas-Toutes* demandent de la création, aller au-delà de la castration et faire avec ces dispositions sans entraver son désir. Elles font l'effort pour forger la limite du langage, pour aller au-delà du sens, l'impuissance des mots, la faille de l'Autre du langage et l'échec à domestiquer la Chose toujours en fuite. Lou Andreas Salomé l'a montré avec son récit autobiographique, ainsi que le poème *Sarinagara* d'Issa Kobayachi :

« *Je savais ce monde -- éphémère comme rosée -- et pourtant.* »

Bibliographie

AFLALO, Agnès. « Homosexualité féminine et ravage » ? publié en *Ornicar*
<https://wapol.org/ornicar/articles/193afl.htm>

ANDRE, Serge. « Que veut une femme ? » France, Ed. Navarin, 1986.

ANDRE, Jacques. « La perte d'amour » : Psychologie clinique et projective, vol. 1 n° 2, 1995.
Problématiques du féminin. pp. 161 - 168

ANDRE, Jacques. « L'autre théorie Karen Horney et Mélanie Klein », dans : Jacques André éd., *La sexualité féminine*. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2009, p. 58-80.

ANDREAS-SALOME, Lou. « Le narcissisme comme double direction (1921) », Marie-Claire Durieux éd., *Le narcissisme*. France, Presses Universitaires de France, 2002

ANDREAS-SALOME, Lou. *A l'école de Freud, journal d'une année 1912-1913*. France, Ed. Mercure de France, 1970, Collection Petit Mercure.

ANDREAS-SALOME, Lou. *Ma vie*. France, Ed. PUF. 2015. Collection Quadrige.

ANDREAS-SALOME, Lou. *Ce qui découle du fait que ce n'est pas la femme qui a tué le père et autres textes psychanalytiques*. France, Ed. Folio. 2020. Collection Sagesse.

ASSOUN, Paul Laurent. *Freud et la femme*, France, Ed. Calmann-Levy, 1994.

ASSOUN, Paul Laurent. *Leçons psychanalytiques sur le masochisme*, France, Ed. Economica, 2007

AYOUCH, Thamy, et Leila Salomão de la Plata Cury Tardivo. «Violences conjugales, violences théoriques. La psychanalyse à l'épreuve du genre», publié en *Cliniques méditerranéennes*, vol. 88, no. 2, 2013, pp. 19-34.

BADIOU, Alain. *Conditions*. Paris, Ed. Seuil 1992.

BAÏETTO, Marie-Claude. «L'approche lacanienne du fantasme : un enfant est battu » », publié en *Analyse Freudienne Presse*, vol. n° 10, no. 2, 2004, pp. 11-18.

BATAILLE, Georges. *Les larmes d'Éros*. France, Éditions 10/18, 2012.

BARAVALLE, Graziella. «On bat une femme. Interprétation et pulsion», publié en *Revue La clinique lacanienne*, vol. 12, no. 1, 2007, pp. 181-188.

BASUALDO, Carina. *Sujet d'amour*. « On la dit femme, on la difamme », *Revue du MAUSS*, vol. 39, no. 1, 2012, pp. 245-259.

BERTEN, André. « Dispositif, médiation, créativité : petite généalogie » publié en *Hermès La Revue*. 1999/3 n° 25. Pag 31 à 47.

BLANCARD Marie-Hélène. « Le discours de l'hystérique », *La Cause freudienne*, 2011/3 (N° 79), p. 94-97.

BONAPARTE, Marie. « Passivité, masochisme et féminité », publié en *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, no. 1, 2012, pp. 147-154.

BOUSSEYROUX, Michel. « Recherches sur la jouissance autre », publié en *L'en-je lacanien*, vol. n°2, no. 1, 2004, pp. 55-81

BRINI, Jean. « Remarques à propos de la fonction $\Phi(x)$ », publié en *La revue lacanienne*, vol. 1, no. 1, 2008, pp. 107-111.

BRUNO, Pierre ; GUILLEN, Fabienne; DIMITRIS Sakellariou ; SAURET, Marie-Jean. « Phallus et fonction phallique chez Lacan », *Psychanalyse*, vol. 10, no. 3, 2007, pp. 95-103

BROUSSE, Marie Hélène. « Mode de jouir au féminin ». Paris, Ed. Navarin, 2020

BROUSSE, Marie Hélène. « Une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère », *Ornicar ?* n° 50, Paris, Le Seuil, diffusion Navarin, 2002, p. 94.

CASTANET, Hervé. « Inconscient et réel : une scansion lacanienne », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 78, no. 2, 2008, pp. 77-82.

CASTANET, Didier. « La lettre et le fétiche. Le fétiche, l'objet et la jouissance », *L'en-je lacanien*, vol. 32, no. 1, 2019, pp. 5-9.

CHABOUDEZ, Giselle. « Une féminité singulière ». Toulouse, Ed. Erès 2020.

CASTELLANO, Fulvia. « Un personnage en quête d'auteur », Vannina Micheli-Rechtman, éd., *Du cinéma à la psychanalyse, le féminin interrogé*. Ed. Ères, 2013, pp. 115-136.

CHAMORRO, Jorge. *Las mujeres*. Buenos Aires, Ed Grama. 2012.

CHAGNON, Jean-Yves. « Le masochisme dans les travaux psychanalytiques français : Un sujet (dé) battu. », *Psychologie clinique et projective*, vol. 12, no. 1, 2006.

Conférence prononcée le 29 septembre 1997 à l'ouverture d'un colloque sur l'herméneutique et la déconstruction tenu à l'Université de Prague, publié dans les *Archives de philosophie* 62 (1999), 5-6.

DE NEUTER, Patrick. « Les femmes, le masochiste et la pulsion de mort », *Le Bulletin Freudien* n° 25-26, juin 1995

DEMOULIN, Christian. « Amour et jouissance », *L'en-je lacanien*, 2004/2 no 3. Ed. Ères, France, p.129 à 144

DEUTSCH, Hélène. *La psychologie des femmes I. Enfance et adolescence*. France, Ed. PUF, 1949

DEUTSCH, Hélène. *Les "comme si" et autres textes*, (1933-1970), France, Ed. Seuil, 2007.

DEUTSCH, Hélène. *Autobiographie*, France, Ed. Mercure de France, 1973.

DIATKINE, Gilbert. « Le Séminaire, X : L'angoisse de Jacques Lacan », *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, no. 3, 2005, pp. 917-931.

DELEUZE, Gilles. *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*. France, Ed. Minit, 2007.

DIETRICH, Éric. « Réflexion sur le Masochisme », Cours du Département de formation paris XVII <https://www.psychotextes.com/bibli/masochisme.html>

DOLTO, Françoise. *Libido femenina*, France, Ed. Carrere, 1987.

ESTELLON, Vincent. « Chapitre VI. Panorama des différentes positions théoriques », *Les états limites*. Ed. Presses Universitaires de France, 2019, pp. 70-91.

FEDERN, Paul. « The infantile roots of masochism », paru dans le *New York Medical Journal*, 22 août 1914, vol. 100

FERNÁNDEZ, Justino. « Una aproximación a Coyolxauhqui », publié en *Estudios de Cultura Náhuatl* Vol. IV, Ed. UNAM, México, 1963. P. 37-53.

FERNEY, Alice. *La conversation amoureuse*. Arles, Ed. Actes Sud, 2011.

FELICIAN, Jacques. « Une femme est battue », publié en *Che vuoi*, vol. 25, no. 1, 2006, pp. 19-36.

FIUMANO, Marisa. « Y a-t-il une spécificité du fantasme et de l'objet chez les femmes ? », publié en *La revue lacanienne* 2014/1 (N° 15), p. 95-101.

FIUMANO, Marisa. « 4. La jouissance féminine », *L'inconscient, c'est le social. Désir et jouissance chez nos contemporains*, sous la direction de Fiumanò Marisa. ERES, 2016, pp. 103.

FORGET, Jean-Marie. « La position féminine : *Y a-t-il encore une différence sexuée ?* » ERES, 2014, pp. 93-136.

FREUD, Anna. « Fantôme d'être battu et rêverie » dans *Mascarade féminine*, textes réunis par Hamon », Ed Seuil, 1994 p.57-76, Article publié originalement dans la revue *Imago* 8, en 1922, p. 317-332.

FREUD, FERENCZI. *Correspondance 1914-1919*, Paris, Ed. Calmann-Levy, 1996

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume IV 1899-1900*, Paris, Ed. PUF, 2003.

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume VI 1901-1905*, Paris, Ed. PUF, 2006.

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume VIII 1906-1908*, Paris, Ed. PUF, 2006.

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XI 1911-1913*, Paris, Ed. PUF, 1998,

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XII 1913-1914*, Paris, Ed. PUF, 1988

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XIII 1914-1915*, Paris, Ed. PUF, 1988,

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes, Volume XV, 1916-1929*, Paris, Ed. PUF, 1996

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XVI, 1921-1923*, Paris, Ed. PUF, 1996

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XVII 1923-1925*, Paris, Ed. PUF, 1992.

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes, Volume XIX 1931-1936*, Paris, Ed. PUF, 1995

FREUD, Sigmund. *Œuvres complètes Volume XX 1937-1939*, Paris, Ed. PUF, 2010.

FREUD, Sigmund. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Ed. Gallimard, 1936

GALLANO, Carmen. « Des liens qui tuent : us et abus du fantasme dans un couple » publié en « *l'en-je lacanien* », 203/1 no ;1 Ed. Éres, Pag. 95-110.

GOROG, Françoise. « Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe »
Mensuel 032-mars 2008, EPCL, France.

GOROG, Françoise. *La clinica entre perversion y psicosis*. Buenos Aires, Ed. Manantial, 2017

GRANOFF, Wladimir, PERRIER, François. « Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins. (1964) » *Psychanalyse : revue de la société française de psychanalyse* (vol. 7, 1964), p. 141-199

GRANOFF, Wladimir, *La pensée et le féminin*, France, Ed. Minuit, 1976.

GREEN, André. Intervention « L'objet (a) de J. Lacan. Sa logique et la théorie freudienne, Convergences et interrogations » lors du séminaire de Lacan, le 21 décembre 1965. Inedit.
https://psyaanalyse.com/pdf/L_OBJET_LACAN.pdf

HAGEGE, Claude. *Halte à la mort des langues*, Paris, Ed. Odile Jacob, 2000

HILTENBRAND, Jean Paul, « L'objet féminin », Conférence du 3 décembre 2004, dans Conférences de Chambéry, Éd. ALI Rhône-Alpes, 2007.

HORNEY, Karen. *La psychologie de la femme*. France, Ed. Petit bibliothèque Payot, 1969.

ILLOUZ, Eva, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*. Paris, Ed. Seuil, 2012

IZCOVICH, Anita. *La femme, la lettre et l'image*, Paris, Ed. Stilius, 2016.

IZCOVICH, Anita. *L'art et la psychanalyse de Freud à Lacan*, Paris, Ed. Stilius, 2020.

IZCOVICH, Luiz. « L'être de jouissance », *Revue L'en-je lacanien*, vol. 11, no. 2, 2008.

JAMBET, Christian « La femme n'existe pas » *Revue de deux mondes*. Juillet-aout 2000

JUIGNET, Patrick. « Lacan, le symbolique et le signifiant », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 68, no. 2, 2003.

JUNG, Gustav, *Métamorphose et symboles de la libido*. Jahrbuch d. Psychoanalyse, vol 3.

KAUFMANN, Pierre. *L'Inconscient du politique*, Paris, Ed. PUF, 1979.

KRAFFT-EBING, Richard Von, *Psychopathia sexualis*, Paris, Ed. Georges Carré, France, 1895

KRISTEVA, Julia. *Pouvoirs de l'horreur*. France, Ed Seuil, 1980

LACAN, Jacques. *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

LACAN, Jacques. *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

LACAN, Jacques. *Séminaire Les écrits techniques de Freud*. Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire Les psychoses*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire La relation d'objet*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire Les formations de l'inconscient*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire Le désir et son interprétation*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire L'Éthique de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire Le transfert*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire L'angoisse*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire Les quatre concepts de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire La logique du fantasme*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire L'objet de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire D'un autre à l'Autre*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire L'envers de la psychanalyse*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire Ou pire*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire Encore*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques. *Séminaire, Le Sinthome*, Ed. Staferla, Inédit

LACAN, Jacques, *Livre XI. Séminaire Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

LACAN, Jacques, *Livre X. Séminaire L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004.

LACAN, Jacques. « Le clivage du sujet ». Paris, Scilicet 2/3, Ed. Du Seuil, 1970, p. 135

LACAN, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974

LAGARDE, Marcela. *Claves feministas para la negociación en el amor*. España, Ed. Managua. Puntos de Encuentro, 2001.

LAMPL-DE GROOT, Jeanne, *Souffrance et jouissance*. Paris, Ed. Aubir Montaigne, 1983.

LAUFER, Laurie et AYOUCHE, Thamy. « Violences conjugales, famille, vulnérabilité », *Topique*, vol. 143, no. 2, 2018,

LAURENT, Éric. « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, L'Autre sexe, Ed. Navarin-Seuil, 1993.

LAURENT, Éric. « Le sujet de la science et la distinction féminine », *La Cause du Désir*, vol. 84, no. 2, 2013, pp. 23-38.

LAURENT, Dominique. « Femme-symptôme et homme-ravage » publié en *Revue de la cause freudienne*, 2006/2 No. 63 Pag. 31 à 40.

LAURENT, Dominique. « Pulsion de mort au féminin » Intervention au VIIIème Congrès de la NLS, « Fille, mère, femme au XXIème siècle » les 27 juin 2010, à Genève.

LANDAU, Tamara. « Les tricoteuses : les femmes, le sang et la Révolution », publié en *Insistance*, vol. 3, no. 1, 2007, pp. 221-229.

LANOUZIERE, Jacqueline. « 3. Hélène Deutsch », *Histoire secrète de la séduction sous le règne de Freud*. Sous la direction de Lanouzière Jacqueline. Presses Universitaires de France, 1991, pp. 83-122

LAROCHE-PARENT, Madeleine. « La femme (dite barrée) selon l'approche lacanienne. » *Revue de la Société de philosophie du Québec : Philosophiques*, 1985 12 (1), pp. 165 – 176

LEADER, Darian, *Why do women write more letters than they post?* London, Ed. Faber and faber, 1996.

LEFRANC. « Freud ». Paris, Ed. Halter, 1996.

LEGUIL, Clotilde. *Subversion lacanienne des théories de genre*. France, Edition Michele, 2015.

LEGUIL, Clotilde. « Penser le genre féminin par-delà les normes », *Études*, vol. mai, no. 5, 2016.

LEHMANN, Jean-Pierre. « Le masochisme féminin », *Développements de la clinique de Winnicott. Avatars des régressions et masochisme féminin*. Éres, 2007.

LEON-LOPEZ, Patricia. « Un faux pas-tout », publié en *Psychanalyse*, vol. 11, no. 1, 2008, pp. 25-45.

LESIMPLE, Pierre. « Léopold von Sacher-Masoch (1836-1895) : une enfance à Lemberg », *Les Lettres de la SPF*, vol. 28, no. 2, 2012.

LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille un ravage*. Paris, Ed. Pauvert, 2000.

LETURGIE, Elisabeth. « On bat un enfant » Les avancées lacaniennes à partir du fantasme freudien, in *Revue Tupeuxsavoir*, EPFCL, [en ligne], publié le 30 novembre 2017. <https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/on-bat-un-enfant-les-avancees-lacaniennes-a-partir-du-fantasme-freudien/>

LEVY, Alexandre. « “La putain de sa mère”. Insulte et ravage dans le lien mère-fille », publié en *Revue Dialogue*, vol. 214, no. 4, 2016, pp. 123-134.

LIGET, Fouzia. « La comédie des sexes : sexualité féminine et sexualité masculine », *La Cause du Désir*, vol. 81, no. 2, 2012, pp. 37-40.

LILAR, Suzanne. *À propos de Sartre et de l'amour*, Collection Idées (n° 499), Gallimard, Paris, 1984 0, Collection Idées

LILAR, Suzanne, *La confession anonyme*. Paris, Ed.Gallimard, 1983

LISPECTOR, Clarice. *Cerca del corazón salvaje*. España, Ed. Siruela, 2010

LOMBARDI, Gabriel. « Choix qui fixent une identité », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 41-48.

MAHJOUB, Lilia. « Hélène Deutsch, l'obsession et la jouissance féminine », *La Cause freudienne*, vol. 67, no. 3, 2007, pp. 75-85.

MAHJOUB, Lilia. « Du mur à l'(a) mur », publié en *La Cause du Désir*, vol. 110, no. 1, 2022, pp. 26-46.

MAJOR, Rene « Le non-lieu de la femme », dans *Le désir et le féminin*. Ed. Champs Flammarion. France, 1978.

MALEVAL, Jean Claude. *La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique*. Éditions du Seuil, France, 2000

MALRAUX, André. *La tête d'obsidienne*, Paris, Ed. Gallimard, 1974

MAURISSEN, Sophie. « Le masochisme dans le tennis de haut niveau », *Adolescence*, vol. 322, no. 2, 2014, pp. 331-343.

MELMAN, Charles. « Y a-t-il un fantasme féminin ? », publié en *Le trimestre psychanalytique*, n° 1, 1993.

MENES, Martine, « Petits cailloux semés pour une lecture de “Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine” de Jacques Lacan », *L'en-je lacanien*, vol. n° 2, no. 1, Editeur : ERES, 2004.

MESEGUER, Omaïra « Fais-moi mâle » Intervention aux journées ECF *La norme-mâle*, le 7 septembre 2021

MILLER, Jacques-Alain, *L'os d'une cure*. France, Ed. Navarin, 2018.

MILLER, Jacques-Alain. « Un répartitoire sexuel I et II : L'orientation lacanienne : deux leçons du cours de 1997-98 », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 40, septembre 1998, p. 15.

MONNIER, Jean Luc « Extension du domaine de la jouissance féminine » *Revue La cause du désir*. 2015/3 N.91. Ed. L'école de la cause freudienne

MONS, Isabelle. *Femmes de l'âme Les pionnières de la psychanalyse*, France, Ed. Payot et Rivages, 2015

MONTRELAY, Michelle. *L'Ombre et le Nom. Sur la féminité*, Paris, Editions de minuit, 1977

NATCH, Sasha. *Le masochisme*, France, Ed. Librairie le François, 1948.

NAVEAU Pierre, « Les hommes, les femmes et les semblants », *La Cause freudienne*, 2010/3 (N° 76), p. 151-163.

NAYROU, Félicie. « “Essai sur le don”. L'inquiétante oralité dans l'ombre de la structure », *Revue française de psychanalyse*, vol. 65, no. 5, 2001, pp. 1507-1520.

NIETZSCHE, Frederic. *Human, trop human*, France, Ed. Gallimard, 1988.

PARAT, Hélène. « Hélène Deutsch, pionnière du féminin », *Revue française de psychanalyse*, vol. 74, no. 3, 2010, pp. 807-824.

PENOT, Bernard. « De l'idée freudienne de narcissisme primaire à celle de subjectivation, deux approches complémentaires en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, vol. 73, no. 2, 2009, pp. 487-503.

PERRIER, François, et ROUBLEF, Irène. « Document : à propos du livre de Karen Horney. Les Voies nouvelles de la psychanalyse (1951) », publié en *Les Lettres de la SPF*, vol. 34, no. 2, 2015, pp. 21-30.

PICKMANN, Claude-Noële. « Le cas de Freud dit "La jeune homosexuelle" », *Figures de la psychanalyse*, vol. 19, no. 1, 2010, pp. 195-216.

PICKMANN, Claude-Noële. « Colette Soler : Ce que Lacan disait des femmes. Étude de psychanalyse », publié en *Figures de la psychanalyse*, vol. n°10, no. 2, 2004.

PICKMANN, Claude-Noële. « L'hystérique et le ravage », publié en *Actualité de l'hystérie*. Ed. Ères, France 2001,

POISSONNIER, Dominique. *La pulsion de mort de Freud à Lacan*, France, Ed. Ères, 1998.

POMMIER, Gérard. « Pour une métapsychologie des masochismes », publié en *La clinique lacanienne*, vol. 28, no. 2, 2016, pp. 17-30.

POMMIER, Gérard, *L'exception féminine*, France, Ed. Points hors Ligne, 1985.

PRAMESHUBER, Ursula. « La contribution de Sabina Spielrein à la psychanalyse », *Le Coq-héron*, vol. 197, no. 2, 2009, pp. 32-40.

RADO, Sándor. *L'angoisse de castration de la femme*. France, Ed. Harmattan, 2014.

RAGLAN SULLIVAN, Elian, "Masochisme" publié en *Feminism and psychoanalysis, a critical dictionary*, Edited by Elizabeth Wright. Editorial organization Elizabeth Wright USA, 1992. Pag 239-242

REICH, Anna. « A Contribution to the Psycho-Analysis of Extreme Submissiveness in Women », publié en *Psychoanalytic Quarterly* 9 (1940), consulté dans la revue numérique de

psychanalyse : Collection DIVA Numéro 17 — Avril del año 2000
http://www.silviaelentendlarz.com/Coleccion-Diva/Fasciculos/Fasciculos_17.pdf

RICHEBÄCHER, Sabine. « Sabina Spielrein. Un penseur moderne », *Le Coq-héron*, vol. 197, no. 2, 2009, pp. 19-31.

RIVIERE, Joan. « La féminité en tant que mascarade » 1929 Londres, publié en « *Féminité mascarade, Etudes psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon* », France, Ed. Seuil, 1994.

CAROTENUTO, Aldo, *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 2004

SAFOUAN, Mustapha. *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*. France, Ed. Odile Jacob, 2009.

SALVADERO, Jérémie. « Qu'est-ce qui pousse l'analyste à faire cas ? Y a-t-il de l'écrit d'analyste ? », *Essaim*, vol. 34, no. 1, 2015, pp. 137-150.

SCHAEFFER, Jacqueline. « Que veut une femme ? Jouir, camarade ! La jouissance, entre Freud et Lacan », *Vous avez dit jouissance ?* France, Ed. Houchang Guilyardi, 2019.

SCHAEFFER, Jacqueline. « Masochisme féminin et relation sexuelle », *Le Divan familial*, vol. 9, no. 2, 2002.

SCHAEFFER, Jacqueline. *Le refus du féminin*. France, Presses Universitaires de France, 2013

SOLANO-SUAREZ, Esthela. « Lacan, les femmes », *Revue de La Cause freudienne*, vol. 79, no. 3, 2011.

SOLER, Colette. *Des hommes, des femmes*, publié en Séminaire du collège clinique de Paris, année 2017-2018. Editions du Champ lacanien.

SOLER, Colette. *Ce que Lacan disait des femmes*. Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003.

SOLER, Colette. *Lecture de la préface de Jacques Lacan à L'éveil du printemps de Wedekind*, France, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2020.

SOLER, Colette. *Lacan, l'inconscient réinventé*, France, Presses Universitaires de France, 2009

SPIELREIN, Sabina. « La destruction comme cause du devenir » en Sabina Spielrein entre Freud et Jung. France, Ed Aubière Montaigne, 1981

SPIELREIN, Sabina. *Entre Freud et Jung*. France, Ed Aubière Montaigne, 1981

SPIELREIN, Sabina « La destruction comme cause du devenir (Extraits)* », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, no. 4, 2002

STREFF, Jean, *Le masochisme au cinéma*. France, Ed. Hérni Veyrier, 1990.

STEIN, Robert « Pablo Picasso et Dora Maar » publié en *Violences et agressivités au sein de couple*, volume 2. 2009, p 9-30

TAOUZARI, Fouzia, « Être la seule pour un homme », 14 septembre 2020 revue ECF, https://www.attentatsexuel.com/etre-la-seule-pour-un-homme/#_ftnref13

TENDLARZ, Silvia Elena, « Cuando las mujeres escriben sobre las mujeres, à propósito de las postfreudianas y la sexualidad femenina. » publié en revue électronique <http://www.silviaelenatendlarz.com/index.php?file=Articulos/Las-mujeres-y-el-amor/Cuando-las-mujeres-escriben-sobre-las-mujeres.html>

TREHEL, Gilles. « Hélène Deutsch (1884-1982) : théorisations sur les troubles psychiatriques des femmes pendant la Première guerre mondiale », *L'information psychiatrique*, vol. 83, no. 4, 2007.

VERMOREL, Madeleine. « Sabina Spielrein entre Freud et Jung. Transgression et incestualité dans les premiers temps de la psychanalyse », Jacques Bouhsira éd., *Transgression*. France, Ed. Presses Universitaires de France, 2009.

VIALET-BINE, Geneviève. « Masochisme et pulsion de mort. Les trois masochismes », *Che vuoi*, vol. 32, no. 2, 2009.

VIVES, Jean Michel. « La vocation du féminin », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 68, no. 2, France, 2003.

WAYLAND BARBER, Elizabeth. “Women's Work: The First 20,000 Years Women, Cloth, and Society in Early Times” Ed. Norton and Co, 1996

WEBSTER, Jamieson, et Mila SIGNORELLI. « La pulsion de mort : hypothèse ou répondant clinique ? », *Research in Psychoanalysis*, vol. 26, no. 2, 2018, pp. 110a-120a.

WEDEKIND, Frank, *L'éveil du printemps*. France, Ed. Gallimard, 1974

ZALCBERG, Malvine. *Ce que l'amour fait d'elle*. France, Éd. Odile Jacob, 2013.

Titre : Le masochisme féminin : De la construction d'un mythe à la constitution d'un voile.

Mots clés : masochisme féminin, ravage, jouissance Autre, le féminin

Résumé : La première partie de cette recherche présente une généalogie de l'émergence du terme « masochisme féminin ». L'objectif est de déconstruire les fondements infondés de son utilisation, en mettant en avant les discussions pionnières autour de la féminité et de la notion du Phallus qui ont établi la base de la théorie psychanalytique.

Dans la deuxième partie, nous examinons comment Lacan éclaire le concept de « masochisme féminin » et met en avant sa thèse selon laquelle « le masochisme féminin est un fantasme de l'homme ».

Nous relevons plusieurs moments de son enseignement, notamment lors de sa définition du Phallus, de sa lecture de « On bat un enfant » et de sa proposition de l'inexistence du rapport sexuel.

Dans la troisième partie, nous analysons les justifications contemporaines du terme de masochisme féminin, en s'appuyant sur la notion de passivité, la jouissance féminine, la jouissance Autre et le ravage. Parmi celles-ci, nous soulignons que le concept de ravage est le plus utile pour éclairer la problématique que le terme de « masochisme féminin » soulève.

Title : Feminine Masochism: From the construction of a myth to the constitution of a veil.

Keywords : female masochism, devastation, Other jouissance, the feminine

Abstract : In the first part of this research, we conducted a genealogy tracing the emergence of the notion "female masochism." The primary objective was to deconstruct this unfounded notion and analyze the early discussions among psychoanalytic pioneers who laid the theoretical foundations of femininity and the concept of the Phallus.

In the second part, we examine how Lacan sheds light on the concept of "female masochism" and emphasizes his thesis that "female masochism is a fantasy of the man." We identify several moments from his teachings, particularly during his definition of the Phallus, his interpretation of "A Child is Being Beaten," and his proposal of the non-existence of the sexual relation.

In the third part, we analyze contemporary justifications of the term "female masochism," drawing upon the notions of passivity, feminine jouissance, the Other jouissance, and the devastation. Among these justifications, we emphasize that the concept of devastation is the most useful in illuminating the issues raised by the term "female masochism."